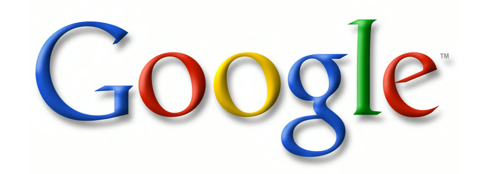
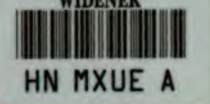



WIDENER
HN MXUE A



HISTOIRE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS

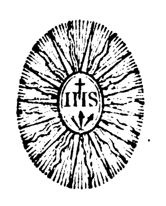
PAR

J. M. S. DAURIGNAC

AUTEUR DES HISTOIRES DE SAINT IGNACE DE LOYOLA, DE SAINT FRANÇOIS DE XAVIER, DE SAINTE DE CHANTAL, ETC.

DEUXIÈME ÉDITION

TOME PREMIER



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PÉRISSE FRÈRES

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE N. S. P. LE PAPE

PARIS
NOUVELLE MAISON
RÉGIS-RUFFET ET Cie
Rue Saint-Sulpice, 38.

LYON
ANCIENNE MAISON
RUE MERCIÈRE, 49
et rue Centrale, 38.

1863

HISTOIRE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS

PRÉFACE

L'histoire de la Compagnie de Jésus offre par elle-même un si vif intérêt, tant de variété et une si touchante édification, qu'il est regrettable de l'avoir si peu ou si mal connue. On dit beaucoup : « Les Jésuites sont accapareurs, les Jésuites sont envahisseurs, les Jésuites sont une puissance occulte dans tous les États où ils sont tolérés... »

Mais, connaît-on ces terribles Jésuites? — Non. — Cherche-t-on du moins à les connaître? — Pas davantage. « Il suffit de savoir, ajoute-t-on, qu'ils ont été bannis par tous les gouvernements. » Ils ont été chassés, il est vrai, comme des malfaiteurs, par tous les États catholiques; mais s'informe-t-on des motifs? — Cherche-t-on à savoir si les ministres qui arrachèrent aux souverains ces décrets d'expulsion étaient chrétiens dans leurs principes et dans leurs actes? Il serait bon cependant de savoir pourquoi l'on adopte une opinion préférablement à une autre. Il serait bon de s'éclairer afin de pouvoir juger par soi-même; cela vaudrait mieux que d'accepter de confiance une opinion, sans savoir sur quels faits elle est appuyée.

« L'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, par M. Crétineau-Joly, dit on encore, n'a pas moins de six volumes!

Il est impossible d'entreprendre la lecture d'un ouvrage aussi considérable ; il faut la laisser aux érudits. »

Cette objection, souvent renouvelée, nous a inspiré la pensée d'écrire une histoire abrégée de cet Ordre illustre, si méconnu des uns, si admiré des autres ; qui compta toujours des amis et des ennemis, rarement des indifférents. Nous avons tâché de nous étendre suffisamment pour éclairer le lecteur, et de nous restreindre assez pour ne le point effrayer, car, nous le savons, nul n'a moins le temps de lire que celui dont toutes les occupations se réduisent à des relations de société. Deux volumes étant toujours abordables, quelque affairé que l'on soit, nous osons espérer que ceux-ci seront lus.

Nous avons suivi l'ordre chronologique des faits sous le gouvernement de chaque Général, et, autant que possible, sous le Pontificat de chaque Pape ; afin que le lecteur puisse envisager facilement l'ensemble des événements qui se sont passés ou des travaux qui ont été accomplis par la Compagnie de Jésus, dans les diverses parties du monde, sous la direction de chacun de ses Généraux.

M. CRÉTINEAU-JOLY ayant traité avec le talent qui le distingue ce sujet à fond et sur des documents dont l'authenticité est inattaquable, nous ne pouvions mieux faire que de nous appuyer sur ses recherches.

Nous ne donnons qu'un aperçu des travaux de la Compagnie depuis l'élection du R. P. Beckx, Général actuel ; ils est trop difficile de parler des vivants.

Nous tenons à affirmer ici l'indépendance de notre plume. Il nous a été dit déjà : « Les Jésuites se sont emparés de vous. »

Non ! nous pouvons l'assurer en toute vérité, les Jésuites

ne nous ont jamais rien demandé, ni directement, ni indirectement, pas même par insinuation. Les Jésuites n'ont pas besoin de nous, ils ont Dieu pour eux. Nous désirions faire ce travail dans un double but... Pourquoi ne le dirions-nous pas? Notre intention était non-seulement d'éclairer ceux qui redoutent les longues lectures, mais aussi de satisfaire le sentiment de notre reconnaissance pour quelques-uns des saints de la Compagnie de Jésus, à la protection desquels nous sommes redevable de grâces toutes spéciales. Il nous semblait d'ailleurs tout naturel, après avoir publié l'Histoire du saint Fondateur de l'Ordre de Jésus, de la faire suivre de celle de son œuvre, depuis son institution jusqu'à nos jours. Toutefois, nous ne pouvions travailler sur le domaine des Jésuites, sans leur en demander la permission; à notre avis, cette démarche était d'une convenance rigoureuse. Le supérieur auquel nous nous sommes adressé a bien voulu nous laisser libre: peut-être sa charité eût-elle craint de nous humilier par un refus. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas s'emparer d'une plume que de la laisser en liberté. Quelques renseignements nous étaient nécessaires, nous les avons demandés aux Jésuites, qui nous les ont donnés avec la plus gracieuse obligeance; ce n'est pas là non plus s'être emparé de nous. C'est plutôt le contraire : c'est nous qui nous sommes emparé de leur bienveillante charité.

Nous osons mettre ces pages aux pieds des Saints de la Compagnie de Jésus, en les priant de les bénir et de faire descendre sur nous-même toutes les bénédictions d'en-haut.

J. M. S. DAURIGNAC.

HISTOIRE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

ORIGINE ET FONDATION DE LA COMPAGNIE

1522 — 1541

I.

Le 21 mars de l'année 1522, un élégant hidalgo descendait de cheval à la porte du monastère des Bénédictins du Mont-Serrat, dans la province de Catalogne, et demandait aux bons religieux l'hospitalité qu'ils accordaient d'ordinaire aux pieux pèlerins. A la richesse de son costume, à la noblesse de ses manières, il était aisé de reconnaître un des premiers gentilshommes de la cour de Charles-Quint. A sa mâle beauté, à son regard énergique et fier, on devinait le guerrier. On le conduisit dans une cellule en lui demandant son nom; il se désigna sous celui de *Pèlerin inconnu*.

Dans les trois jours qui suivirent son arrivée au Mont-Serrat, il fit une confession générale. Le 24, au soir, il sortit furtivement du monastère, appela un des mendiants qui entouraient le parvis de l'église, le conduisit à l'écart, lui offrit les magnifiques vêtements qu'il portait en échange de ses haillons, se couvrit des livrées de la misère, distribua aux pauvres tout l'argent qui restait dans son escarcelle, et remonta dans sa cellule. Là, il revêtit une longue tunique de toile grise, sous laquelle disparaissaient les haillons du mendiant, il passa une grosse corde autour de son

1.

corps, ceignit par-dessus sa brillante épée, mit son riche poignard à sa ceinture, prit d'une main un bourdon de pèlerin, de l'autre un grand chapeau gris, que les Espagnols appellent *sombrero*, et il se rendit à l'église, devant l'autel de la très-sainte Vierge.

Ce *Pèlerin inconnu* était en effet un des seigneurs de la cour, et déjà un illustre guerrier ; car il n'avait que trente et un ans, et il s'était brillamment distingué dans plusieurs affaires, notamment à la prise de Najera et à la défense de la citadelle de Pampelune. Dans cette dernière, il avait fait des prodiges de valeur, lorsqu'un biscaïen lui cassa la jambe droite, en même temps qu'un éclat de pierre le blessait à la jambe gauche. C'était le lundi de la Pentecôte, 20 mai 1521.

André de Foix, qui commandait le corps des assaillants, ayant vu tomber en héros le jeune officier espagnol, le traita en héros. Il refusa sa glorieuse épée, le fit soigner en frère d'armes, lui laissa la liberté et le fit porter en litière au château de ses pères, à Loyola, peu distant de Pampelune.

L'appareil ayant été dérangé, il fallut casser la jambe de nouveau et renouveler l'opération. Cet accident se répéta, il en résulta une saillie que l'élégant courtisan ne put accepter : il ordonna de scier la partie de l'os qui portait sur l'autre et souffrit cette cruelle opération sans donner le moindre signe de douleur.

Le traitement devait être long. Pour se distraire durant cette réclusion forcée, Ignace de Loyola demanda des romans de chevalerie. Ses frères les avaient probablement emportés dans les camps ; car on n'en put trouver un seul dans le manoir de Loyola, et l'on porta au noble blessé *la Vie de Jésus-Christ* et *la Fleur des Saints*.

Ces ouvrages étaient peu de son goût : il les lit néanmoins, s'étonne, lit encore, réfléchit, revient à sa lecture, et la grâce, descendant dans cette âme si grande, si forte, si généreuse, la subjugue et la transforme. Ignace fait à Dieu le sacrifice de toutes ses espérances de gloire dans le monde, de tous les succès de cour dont il avait l'habitude, de tous les liens de cœur qui l'attachaient et le charmaient. Les plus forts étaient ceux de sa famille et celui d'une affection toute romanesque pour une princesse dont il por-

tait les couleurs, dont il soutenait la beauté, selon l'usage du temps, l'épée à la main, et à laquelle il faisait hommage de toutes ses actions d'éclat.

Tout cela fut sacrifié, foulé aux pieds, Ignace était un homme nouveau.

Il a lu dans les romans de chevalerie que les anciens preux passaient une nuit entière, couverts de leur pesante armure, avant de recevoir l'épée et l'éperon qui les armaient chevaliers : c'était ce qu'on appelait *la Veillée des armes*. Il veut, à leur exemple, passer la nuit en prière, couvert de sa nouvelle armure, aux pieds de Jésus et de Marie, dont il veut désormais être le preux et féal chevalier. Tel est le motif qui l'amène à l'autel de Notre-Dame du Mont-Serrat, sous le plus pauvre habit de pèlerin. Il y fait sa *Veillée des armes*. Il prie, il se voue corps et âme au service de la majesté divine ; il jure de n'avoir plus d'autre maître et seigneur que Jésus, d'autre dame et maîtresse que la divine Marie, et de les servir et défendre envers et contre tous, jusqu'au dernier jour de sa vie.

Le 25, de grand matin, il appendit au mur de la chapelle son épée et son poignard ; il assista à la sainte messe, y communia avec abondance de larmes, et partit après une courte action de grâces, afin de n'être reconnu par aucun des nombreux pèlerins que la fête attirait.

Désormais, Ignace de Loyola n'aura plus d'autre habitation que celle des pauvres, il ne sera plus nourri que du pain de l'aumône, il ne vivra plus que de privations, de renoncement, d'abnégation, de mortification et d'humiliations de tout genre.

Il part à pied, se rend à Manreza, ville voisine du Mont-Serrat, demande un asile parmi les pauvres de l'hôpital, et se fait leur serviteur et leur infirmier. Bientôt sa vie pénitente lui attire le respect de la ville ; son humilité s'en effraie, il cherche un refuge contre la vénération publique. Il trouve une grotte sur le versant d'une montagne peu éloignée ; il s'y introduit, à travers les ronces qui en dérobent la vue, et là, sous le regard de Dieu seul, il se livre à toute sorte d'austérités. Il passe les nuits en oraison, et Dieu se communique à son âme avec une telle profusion de lumières, que le jeune guerrier, ignorant comme l'étaient alors

tous les grands seigneurs de cour, posséda tout à coup la science la plus sublime, et parla des grands et ineffables mystères de la foi, de manière à ravir les plus savants théologiens.

Ce fut dans cette grotte que le preux chevalier de Jésus et de Marie écrivit sous la dictée du ciel le livre des *Exercices spirituels,* dont saint François de Sales a dit qu'il a converti plus de pécheurs qu'il ne renferme de lettres. Ce fut dans cette grotte que le doigt de Dieu traça au fond de son âme le plan de la Compagnie d'élite qu'il lui ordonna de former pour le service et la gloire de la Majesté divine. Cette Compagnie devait avoir Jésus pour chef et pour modèle, et sa croix pour bannière; elle ne devait porter d'autre nom que celui de Jésus; sa devise devait être : « A la plus grande gloire de Dieu. »

Au mois de janvier 1523, Ignace s'embarquait à Barcelone; le 4 septembre, il arrivait à Jérusalem dans l'intention d'y travailler à la conversion des infidèles et d'y former la Compagnie de Jésus.

Telle n'était pas la volonté divine. Ignace ne put obtenir l'autorisation de rester en Palestine, et fut forcé de revenir en Europe.

Dieu lui avait mis au cœur un zèle ardent pour le salut des âmes; mais il sentait que, dépourvu des sciences humaines, il lui serait à peu près impossible de travailler efficacement à la sanctification du prochain, surtout dans ce siècle de discussions religieuses, où tout était matière à controverse. Il voulait d'ailleurs recruter les soldats qui devaient composer la Compagnie de Jésus parmi les hommes les plus savants et les plus lettrés, et il ne pouvait apprécier leur valeur sous ce rapport, s'il ne commençait par acquérir ce qu'il voulait trouver en eux.

Arrivé à Barcelone dans les premiers jours de mars 1524, Ignace de Loyola vient se ranger parmi les enfants dans une classe de grammaire : il avait trente-trois ans. En deux années, il franchit l'espace qui le séparait des études philosophiques, et il se rendit à l'université d'Alcala. Les nombreuses conversions qui résultaient de ses entretiens avec les étudiants, les fruits abondants produits par les *Exercices spirituels,* lui attirèrent des ennemis. On l'accusa de semer des doctrines hérétiques, on

lui défendit de travailler à convertir les pécheurs et à ranimer la foi, avant d'avoir étudié la théologie pendant quatre années. Il dut quitter Alcala, ne fut pas plus heureux à Salamanque et partit pour Paris.

II

Au xviᵉ siècle, l'Université de Paris était célèbre entre toutes; les plus savants professeurs s'y faisaient entendre, les jeunes gens y accouraient de tous les points de l'Europe, et les partisans des doctrines de Luther y étaient nombreux. Ignace de Loyola savait tout cela, et, poussé par une inspiration divine, c'était à l'Université de Paris qu'il voulait continuer et achever ses études. Il y arriva le 2 février 1528.

Dès le premier jour, il reconnut qu'il était enfin sur le lieu où il devait recruter les disciples que Dieu destinait à former le noyau de la Compagnie de Jésus; mais, avant tout, il devait étudier pour les attirer.

Après avoir repris les humanités au collége de Montaigu, il suivit les classes de philosophie à celui de Sainte-Barbe, où il ne tarda pas à distinguer un jeune étudiant savoisien, dont la douceur et la piété le charmaient. C'était Pierre Lefèvre, ou Le Fèvre, fils d'un agriculteur de Villaret, près de Genève. Pierre avait tant de qualités aimables et attachantes, que, malgré sa modeste origine, il était devenu l'ami le plus intime et le plus cher de François de Xavier, seigneur navarais, passionné pour les belles-lettres, et qui, voulant être agrégé à la célèbre Université de Paris, professait la philosophie au collége de Beauvais.

L'un et l'autre avaient fait ensemble leur cours de philosophie; maintenant, Pierre le renouvelait, François professait avec le plus grand succès; mais ils ne s'étaient point séparés : l'un et l'autre occupaient une même chambre à Sainte-Barbe, et ils s'aimaient toujours comme deux frères.

En voyant le beau Navarrais, Ignace reconnut que Dieu l'avait choisi pour être une des premières et des plus éclatantes gloires

de la Compagnie de Jésus; mais François de Xavier était loin de la perfection à laquelle devaient atteindre ces élus de Dieu. Ambitieux de science et de gloire, plein de lui-même, fier de sa naissance, de sa beauté, de sa grâce, du charme de son esprit, et surtout de sa vaste et belle intelligence, aimé, recherché, applaudi, reçu avec honneur à la cour de François Ier (1), il tenait à ses succès. Ignace de Loyola n'ignorait aucun de ces sacrifices de vanité, et savait par expérience ce qu'il en coûte à l'homme du monde pour fouler aux pieds tout ce que l'amour-propre recherche et apprécie le plus; il ne se découragea donc pas, bien certain qu'une âme comme celle de Xavier ne pourrait comprendre la perfection évangélique et rester en arrière. Mais il fallait arriver à la lui faire comprendre, et là était la difficulté. Ignace y travailla durant trois années entières, priant, jeûnant, flagellant son corps pour obtenir d'en-haut le trait de lumière qui devait éclairer la grande âme de François de Xavier.

Cette lumière brilla enfin; l'élégant gentilhomme, le fier descendant des rois de Navarre n'était plus qu'un pauvre volontaire : Ignace comptait deux braves pour sa sainte milice; mais ce n'était pas assez, la Providence le savait, et son heure était venue.

Ignace avait laissé en Espagne une réputation de sainteté qui lui attira d'autres disciples : Jacques Laynez, d'Almazan, et Alfonso Salmeron, de Tolède, ne l'avaient jamais vu, et ils accouraient à Paris dans le seul but de suivre sa direction spirituelle. L'un et l'autre étaient, quoique fort jeunes, des professeurs distingués de l'Université d'Alcala. Simon Rodriguez d'Azevedo, Portugais, et Nicolas Alfonso, surnommé Bobadilla, nom du village où il était né, s'attachèrent également à lui dans le même but.

Après avoir éprouvé la vocation de chacun d'eux, Ignace les jugeant assez forts, leur proposa de se consacrer par des vœux solennels au service et à la gloire de la divine Majesté. Tous acceptèrent avec empressement. Pierre Lefèvre était prêtre, Ignace n'avait pas encore terminé ses études théologiques.

Le 15 août 1534, il réunit ses disciples dans la chapelle souter-

(1) L. Ranke, *Hist. de la Papauté* (1848).

raine des Saints-Martyrs, à Montmartre; Lefèvre célèbre les saints mystères. Avant la communion, Ignace et ceux qu'il vient offrir à Dieu font vœu de vivre désormais dans la chasteté et la pauvreté, et de se rendre dans la Terre-Sainte pour y travailler à la conversion des infidèles, dès que leur cours de théologie sera terminé. Ils s'engagent en même temps, dans le cas où ils ne pourraient effectuer avant une année le voyage en Palestine, à se rendre à Rome, à se mettre à la disposition du Souverain-Pontife, et à lui promettre obéissance pour le service de Dieu et celui de son Église.

La Compagnie de Jésus, en germe depuis douze ans dans l'âme d'Ignace de Loyola, venait d'éclore sous le regard maternel de la Reine du Ciel et sur le Cœur sacré de son divin Fils.

Les jeunes enrôlés de cette vaillante milice avaient fait vœu de vivre et de mourir dans la pauvreté volontaire; mais ils possédaient des biens, et, pour accomplir ce vœu, il fallait s'en dépouiller, il fallait renoncer légalement à toute richesse terrestre. Pierre Lefèvre avait rempli cette condition dans un récent voyage en Savoie; il restait aux autres à le faire, du moins à Xavier, Laynez et Salmeron. Ignace lui-même n'avait point disposé de sa fortune avant de quitter l'Espagne; et, obligé de s'y rendre pour son propre compte, il se chargea de régler en même temps les affaires de ses trois amis. Il partit à la fin de mars de l'année suivante, 1535; ses disciples devaient achever à Paris leur cours de théologie, et se mettre en marche le 25 janvier 1537 pour le rejoindre à Venise, où il se rendrait de son côté.

Fidèle à son vœu de pauvreté, le noble Ignace de Loyola reparut en Biscaye, couvert de sa tunique grise retenue par une cordelière de même couleur, et il voulut partager la demeure des pauvres dans l'hôpital d'Azpeytia, malgré toutes les instances de ses frères. Il y vécut pendant trois mois dans le continuel exercice des vertus qu'il n'avait cessé de pratiquer depuis sa conversion. Il soignait les pauvres malades, instruisait le peuple et les enfants, convertissait les pécheurs, donnait les *Exercices spirituels* aux religieux et au clergé, macérait son corps par toute sorte d'austérités, passait une grande partie de la nuit en oraisons et opérait de nombreux miracles.

Après avoir distribué à ses parents et aux pauvres tous les biens qu'il possédait, il quitta pour toujours le pays qui l'avait vu naître et alla visiter les trois familles dont il devait obtenir le consentement pour ses amis, et leur abandonner leur fortune pour le présent et pour l'avenir. Ces devoirs remplis, il s'embarqua pour l'Italie : le 31 décembre de la même année 1535, il arrivait à Venise et y reprenait l'étude de la théologie.

Les disciples qu'il avait laissés à Paris avaient fait de nouvelles et précieuses conquêtes pour la Compagnie. Claude Lejay, du diocèse de Genève, — Jean Codure, d'Embrun, en Dauphiné, — et Pasquier Brouet, de Béthencourt, en Picardie, tous les trois savants théologiens de l'Université de Paris, après avoir fait les *Exercices spirituels* sous la direction de Pierre Lefèvre, avaient demandé à être associés à l'œuvre d'Ignace de Loyola.

La guerre ayant éclaté entre François Ier et Charles-Quint, et les frontières se hérissant de troupes, la petite Compagnie dut avancer son départ pour l'Italie et se mit en chemin, à pied, un bâton à la main, une valise sur le dos, le 15 novembre 1536; elle arrivait à Venise le 8 janvier 1537 (1). Vers la fin du carême, Ignace les envoyait à Rome, se prosterner aux pieds du Souverain-Pontife, lui demander l'autorisation d'aller évangéliser la Palestine, et la permission de recevoir les ordres sacrés de quelque évêque que ce fût, à titre de pauvres volontaires. Présentés au pape Paul III par don Pedro Ortiz, envoyé extraordinaire de Charles-Quint, les disciples d'Ignace obtinrent ce qu'ils désiraient, et retournèrent à Venise, où ils furent ordonnés prêtres, le 24 juin, par l'évêque d'Arbe.

Les Turcs menaçaient l'Italie; le Saint-Siége, Charles-Quint et la République de Venise se liguent pour les repousser; la Méditerranée est couverte de vaisseaux ennemis, nul bâtiment italien ne peut tenter la traversée pour passer en Orient.

Ignace et les siens se livrent à tout leur zèle apostolique dans les villes de Vicence, Trévise, Bassano, Vérone, et partout ils

(1) D'après un manuscrit du Père Laynez, ils arrivèrent le 6 ; mais Laynez écrivait trente ans plus tard, et peut s'être trompé. Ribadeneira, que tous les historiens ont suivi, assigne la date du 8.

recueillent des fruits merveilleux; partout les pécheurs se convertissent, les mœurs se réforment, la foi se réveille.

Cependant la guerre continuait, l'année était révolue, la petite Compagnie était dégagée forcément de son vœu relatif à la Palestine; il lui restait à accomplir celui de se mettre à la disposition du Souverain-Pontife. Ignace, Lefèvre et Laynez partent seuls pour Rome; les sept autres sont disséminés dans les plus célèbres universités d'Italie, afin d'y recruter des sujets pour la Compagnie, et surtout y combattre les vices et l'hérésie. Avant de se séparer d'eux, à Vicence, Ignace de Loyola leur dit :

« A ceux qui nous demanderont ce que nous sommes, nous répondrons que nous sommes des soldats de la sainte Église, enrôlés sous la bannière de Jésus-Christ, et que nous formons la *Compagnie de Jésus.* »

III

Le saint fondateur allait à Rome, ignorant la manière dont serait accueilli l'Ordre nouveau qu'il venait offrir à l'Église de Jésus-Christ. Il savait, et n'en pouvait douter, que l'idée à l'exécution de laquelle il travaillait si ardemment et si courageusement depuis quinze ans, et à laquelle il avait fait tant de sacrifices. ne venait pas de lui. Il était certain de la tenir d'en-haut, de l'avoir reçue du ciel. Mais il ne pouvait la présenter ainsi de prime abord : son humilité s'y opposait. Plein de ces pensées, Ignace, qui n'avait cessé de prier pour le succès de son œuvre, depuis son départ de Vicence, éprouva le désir de s'arrêter au village de la Storta, avant de pénétrer dans la Ville éternelle, dont il n'était plus éloigné que de quelques milliers de pas. Il entre dans l'église de ce village avec Laynez et Lefèvre, et il supplie Notre Seigneur de le diriger dans la difficile et importante mission dont il l'a chargé.

Pendant son oraison, il est ébloui tout à coup par une lumière éclatante, qui lui laisse voir bientôt Jésus-Christ lui-même por-

tant sa croix dans ses bras, et la lui montrant comme le signe de la souffrance et de la contradiction. En même temps, Dieu le Père présente à son divin Fils Ignace et ses disciples, il les place sous sa puissante main, et lui dit, en désignant Ignace : « Je veux qu'il soit ton serviteur. » Et le divin Sauveur, portant un doux regard sur celui que son Père lui présente, lui dit : « Je veux que tu me serves. » En prononçant ces fortifiantes paroles, il étend son regard plein d'amour sur les disciples d'Ignace, et il ajoute : « Je vous serai favorable à Rome. »

Ignace sort de l'église, le visage rayonnant, les yeux remplis de douces larmes, et dit à Lefèvre et à Laynez :

« J'ignore ce qui nous attend à Rome, peut-être y serons-nous persécutés ; mais, ce dont je suis certain, c'est que Jésus-Christ, Notre Seigneur, nous sera favorable. Ayons donc du courage ! »

Et il leur raconta la vision dont il venait de jouir. Toute l'histoire de la Compagnie de Jésus sera le développement et la réalisation de cette vision prophétique.

Le jour même, les trois voyageurs arrivaient à Rome. C'était vers la fin de novembre 1537 (1).

A une époque où l'hérésie de Luther soufflait de tous côtés l'esprit de révolte contre l'autorité spirituelle ou temporelle, le Pape devait accueillir avec empressement les hommes qui venaient lui offrir leur science, leurs talents, leur zèle, leur dévouement sans mesure pour le soutien de son pouvoir et la défense de l'Église. Paul III comprit l'utilité de tels hommes et les employa aussitôt. Il confia la chaire de scolastique, dans le collége de la Sapience, à Jacques Laynez, et celle d'Écriture sainte à Lefèvre ; il donna le soin de réformer les mœurs de la ville de Rome, par la prédication, à Ignace de Loyola. C'était le point le plus épineux et le plus important. Rome offrait alors un triste spectacle au cœur chrétien : elle se livrait à la plus effrayante immoralité.

Ignace commence à prêcher dans les églises, dans les rues, sur

(1) Cette date est prouvée par une lettre de saint Ignace à Dona Isabel de Rosello. On trouve cette lettre dans Menchaca (19 décembre 1538).

les places publiques. La foule se presse autour de lui, se moque de son mauvais italien, rit de sa simplicité, et bientôt, subjuguée par sa sainteté et par l'onction de sa parole, elle tombe à ses pieds et se convertit. Il ne peut plus suffire à l'empressement populaire, il appelle à lui ses disciples, qui travaillent à la gloire de Dieu dans les principales villes d'Italie. Ils arrivent à la fin de mars 1538.

De vastes régions venaient d'être découvertes ou conquises en Amérique par les Espagnols, en Asie par les Portugais. Ignace de Loyola brûlait du désir d'évangéliser ces peuples dont la sauvagerie inspirait la terreur. Il voulait en même temps lutter en Europe contre l'hérésie qui l'envahissait de toutes parts. Il voulait réveiller la foi dans les âmes, rétablir les principes qui font respecter l'autorité ; il voulait enfin amener la réforme dans les ordres monastiques et faire revivre l'esprit sacerdotal dans le clergé. Pour cela, il voulait que son Ordre se vouât aux missions lointaines par-delà les mers, qu'il fût soumis au Saint-Siége de manière à courir à sa voix jusqu'aux extrémités du monde, qu'il acquît la science nécessaire pour combattre les hérétiques avec avantage, qu'il se livrât à l'éducation de la jeunesse afin de préparer les générations à venir, enfin que chaque membre de l'Institut travaillât sans cesse à sa propre perfection pour travailler plus efficacement à la sanctification du prochain.

Le plan du saint fondateur était vaste comme l'univers.

Le moment était venu de le faire connaître à ses disciples dans toutes ses parties. Il les réunit tous, leur montre l'immense horizon ouvert à leur zèle et à la gloire que Dieu et son Église doivent retirer d'un tel apostolat. Il leur fait sentir la nécessité de se lier entre eux par un lien que les distances ne puissent affaiblir, celui de l'obéissance à un supérieur de leur choix. Il leur exprime le désir de soumettre au Pape le plan de la Compagnie et de voir ériger cet Institut en Ordre religieux. Enfin, il les engage à demander à Dieu pendant trois jours les lumières nécessaires à chacun d'eux dans une circonstance si importante pour leur Institut naisant.

Ignace écrivit son plan, ses disciples l'approuvèrent, on procéda à l'élection du supérieur, toutes les voix se portèrent sur Ignace, excepté la sienne.

Le Pape était absent de Rome, il fallait attendre son retour pour pousser plus loin l'affaire de la Compagnie. En attendant. les nouveaux apôtres exercent leur saint ministère dans la capitale du monde chrétien, et Dieu verse à pleines mains ses bénédictions sur leurs travaux. Ignace prêche en espagnol dans l'église de Notre-Dame-du-Mont-Serrat; tous les autres prêchent en italien: Lefèvre et Xavier à Saint-Laurent-in-Damaso, Lejay à Saint-Louis-des-Français, Laynez à Saint-Sauveur-in-Lauro, Salmeron à Sainte-Lucie, Rodriguez à Saint-Ange-in-Pescheria, Bobadilla à Saint-Celse. Laynez, outre sa chaire à la Sapience, ses prédications et les confessions qui en résultaient, était chargé par le cardinal Savelli de visiter les paroisses de Rome et d'en réformer les abus.

Pendant que ces dix apôtres travaillaient avec tant d'ardeur à la gloire de Dieu, dans la Ville sainte, le Frère Augustin de Piémont, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, prêchait de son côté, aux grands applaudissements de ses auditeurs. Mais le fruit de ces prédications était loin de répondre à l'admiration qu'elles excitaient.

C'était un talent stérile. On compare, on examine, on s'étonne, et on finit par reconnaître, dans la sécheresse de cette brillante éloquence, une teinte d'hérésie qui dispose les esprits à une religion plus spéculative que pratique. Le Frère Augustin ne peut être qu'un secret partisan de Luther. On en prévient Ignace de Loyola; Laynez et Salmeron vont entendre le célèbre orateur et reconnaissent le venin caché sous les séductions de son langage. Ignace avertit le moine hérétique avec tous les ménagements de la charité; Frère Augustin s'emporte, redoute l'inquisition, et pour échapper au châtiment, il dénonce en chaire Ignace et ses prêtres comme coupables des hérésies dont on l'accuse. Il dit qu'ils cherchent à altérer la pureté de la foi dans les âmes, et qu'il en a les preuves les plus évidentes, les plus certaines.

Le peuple croit aveuglément ce qu'on ose lui dire du haut de la chaire de vérité, et, ces dix prêtres qui, la veille encore, étaient les objets de sa vénération la plus profonde, ne sont plus que des misérables dont chacun s'éloigne avec horreur.

La petite Compagnie de Jésus ne s'effraie pas. Son divin chef,

en montrant la croix à Ignace de Loyola, lui a promis sa toute-puissante assistance, et Dieu est fidèle dans ses promesses :

« Vous avez raison de conserver le calme, dit Ignace à ses frères ; mais nous avons besoin de notre réputation pour exercer avec fruit l'apostolat. Nous ne pouvons ni ne devons rester sous le poids d'une calomnie qui rendrait notre ministère impossible ou infructueux ; il faut donc que justice nous soit rendue pour la plus grande gloire de Dieu Notre Seigneur. »

Quatre Espagnols, ennemis du saint fondateur, et payés par Frère Augustin, assurent qu'Ignace a été brûlé en effigie à Alcala, a Paris et à Venise, pour crime de sortilége et d'hérésie. L'un d'eux, Miguel Navarro, prétend avoir été témoin dans ces trois affaires, et être en mesure de fournir les preuves de ce qu'il avance.

Ignace de Loyola va trouver le gouverneur de Rome, Benedetto Conversini, évêque de Bertinoro, et lui demande à être confronté avec ses accusateurs. Il avait été dénoncé, il est vrai, dans les trois villes désignées; mais son innocence avait été hautement reconnue, hautement proclamée. Et, par un concours de circonstances toutes providentielles, don Juan de Figueroa, vicaire général d'Alcala, Mathieu Ori, grand inquisiteur à Paris, et Gaspard de Doctis, assesseur du nonce à Venise, qui avaient été les juges d'Ignace, se trouvaient alors à Rome pour y traiter des affaires de leur juridiction. Chacun s'empressa de témoigner en faveur du saint Apôtre. En même temps, de tous les lieux de l'Italie où les disciples ont fait entendre leurs éloquentes prédications, arrivent les plus énergiques protestations contre les calomnies répandues sur leur doctrine ; les princes, les seigneurs, le peuple attestent la sainteté de leur vie, et leurs ennemis confondus se retirent en s'avouant coupables de mensonge. Frère Augustin se déclare ouvertement luthérien à Genève, ses complices sont jugés et condamnés.

La Providence voulut faire éclater bien davantage encore toute la valeur des nouveaux apôtres dont elle enrichissait l'Église.

A la fin de cette même année 1538, l'hiver se fit sentir à Rome avec une rigueur inaccoutumée, et la famine vint s'ajouter à cette calamité. Les pauvres se traînaient dans les rues pour y attendre

la mort, sans avoir le courage ou la force d'implorer la pitié des passants. Ignace et les siens ne mangeaient d'autre pain que celui de l'aumône; mais à la vue d'une si navrante misère, ils oublient qu'ils ne possèdent rien, ou plutôt, ils savent que les trésors de la Providence sont toujours ouverts pour ceux dont la confiance vient y puiser avec foi. Les charitables Pères s'emparent des morts et des mourants; des morts pour les ensevelir et les recommander à la miséricorde divine; des mourants pour les porter dans leur maison et leur donner les soins qui peuvent les rappeler à la vie. Ils en recueillent ainsi successivement dans leur modeste et sainte demeure, jusqu'au nombre de plus de quatre mille.

Les riches seigneurs de la ville, émerveillés de cette charité, suivaient les Pères, les accompagnaient chez eux, les admiraient dans les soins touchants qu'ils savaient prodiguer à l'âme et au corps de tant de victimes, et nul ne se retirait sans leur laisser sa bourse ou un bijou précieux, souvent une partie de ses vêtements ; tous envoyaient des aumônes.

Le peuple ne savait plus se passer de ces Pères dont on lui avait dit tant de mal, et dont il recevait tant de bien. Dans l'effusion de sa reconnaissance, il les suivait dans les rues, il demandait leur bénédiction, il baisait leurs vêtements, il aurait baisé leurs pieds, si l'humilité de ces humbles apôtres ne s'y etait opposée.

Le Souverain-Pontife étant de retour, Ignace saisit le moment de faire mettre sous ses yeux, par le cardinal Contarini, le plan de son institut. Le cardinal en donne lecture à Paul III, qui, frappé de son cachet divin, s'écrie : « Le doigt de Dieu est là ! » Une commission de trois cardinaux est chargée de l'examiner ; mais le cardinal Guidiccioni, qui en est président, blâme l'institution d'un nouvel Ordre religieux et ne songe même pas à jeter un regard sur le plan de la Compagnie de Jésus.

Cependant plusieurs évêques, frappés d'admiration pour le talent et les vertus apostoliques des dix missionnaires, recouraient à leurs lumières et en appelaient à leur zèle. A la sollicitation du cardinal de Saint-Ange, le Pape lui accorde, avec l'agrément d'Ignace, les Pères Laynez et Lefèvre pour l'accompagner dans sa légation de Parme, afin de repousser plus efficacement l'hérésie qui menaçait d'envahir cette ville. Laynez et Lefèvre se

font entendre dans les églises de Parme, et la piété se réveille, les hommes les plus marquants suivent les *Exercices spirituels* et réforment leur vie; les femmes les plus distinguées se livrent aux exercices de la pénitence et aux œuvres de charité; le clergé ne veut pas rester en arrière et se réforme également : Parme n'était plus reconnaissable.

Bobadilla est envoyé par le Pape dans l'île d'Ischia déchirée par les dissensions de ses habitants. Il remplit sa mission de pacification avec un tel succès que ces insulaires ne veulent plus se séparer de lui. Lejay est appelé à Brescia pour combattre les partisans de l'hérésie de Luther. Pasquier-Brouet est chargé d'aller réformer un monastère dans la ville de Sienne. Rodriguez et Xavier, à la demande de Jean III, partaient pour le Portugal, où ils devaient s'embarquer pour les Indes.

De tous les points où les zélés missionnaires travaillaient à l'œuvre de Dieu s'élevait un concert de louanges qui remplissait l'Italie, et de là se répandait sur toute l'Europe. Le cardinal Guidiccioni s'en émeut et se demande quels peuvent être ces dix hommes dont chacun vaut une armée pour l'Église Il lui vient la pensée de jeter les yeux sur leur projet de constitution, il l'admire et y reconnaît, comme Paul III, le doigt divin. Il déclare au Souverain-Pontife que, tout en conservant son opinion sur les Ordres religieux, il ne peut que faire une exception en faveur de la Compagnie de Jésus. Il ajoute : « Pour arrêter le torrent de l'hérésie nouvelle, pour remédier aux maux sans nombre qui affligent l'Église, cette Compagnie me parait indispensable. »

La difficulté était vaincue. Par une bulle datée du 27 septembre 1540, Paul III instituait la Compagnie de Jésus en Ordre religieux, et il faisait pour elle la plus grande exception qui fût jamais : il l'autorisait et la proclamait avant de connaître toutes les constitutions qui devaient la régir. Pour lui, c'était une œuvre descendue du ciel; il s'en rapportait à celui que le ciel avait chargé de l'accomplir. Ces constitutions n'étaient pas encore écrites, et l'obéissance dans laquelle la Compagnie s'engageait à l'égard du Saint-Siége était d'ailleurs une garantie suffisante pour le moment où elle les lui soumettrait.

L'Ordre de Jésus devait, aux termes de la bulle, borner l'admission de ses membres au nombre de soixante. Cette restriction ne tardera pas à être levée; car la nouvelle milice qui vient se ranger sous l'étendard de Jésus est destinée, non-seulement à combattre ses ennemis, mais encore à reculer chaque jour les limites de son empire; elle doit donc se recruter et s'étendre jusqu'aux proportions d'une armée formidable à l'enfer.

A toute armée il faut un général en chef. La Compagnie de Jésus devait avoir le sien; il fallait procéder à son élection. Peu de membres sont présents à Rome : Xavier et Rodrigues sont en Portugal; mais, avant de partir, ils ont laissé leur vote écrit et cacheté au Père Laynez, afin qu'il fût ouvert au jour tant désiré. Lefèvre a quitté Parme, sur l'ordre du Pape, pour aller soutenir et défendre la doctrine de l'Église, dans le colloque tenu par les catholiques et les protestants, à la diète de Worms. L'île d'Ischia a obtenu du Souverain-Pontife que le Père Bobadilla ne lui sera pas enlevé; mais Bobadilla, ayant de son côté demandé à venir prendre part à l'élection, les jours s'étaient écoulés en négociations : il ne put envoyer son vote assez à temps. Lefèvre avait adressé le sien, daté de Worms, au Père Laynez.

Ignace de Loyola, Jacques Laynez, Claude Lejay, Pasquier-Brouet, Jean Codure et Alfonso Salmeron étaient seuls présents à Rome. Ils passèrent trois jours dans la prière, le jeûne et les mortifications, afin de connaître la volonté de Dieu sur le choix qu'ils devaient faire. Le quatrième jour, chacun déposa son vote écrit avec ceux des absents; on les ouvrit, tous portaient le nom du saint fondateur, le sien excepté.

L'humilité d'Ignace ne peut se résoudre à accepter la mesure de dignité et d'autorité qu'il savait devoir être nécessaire au Général pour le bon gouvernement de la Compagnie. Il refuse, ne se reconnaissant aucune des qualités ni des vertus exigées pour cette charge, et demande une seconde élection, qui amène le même résultat. Ignace fond en larmes et supplie de nouveau ses frères de lui épargner ce fardeau; Laynez se lève et lui dit avec l'accent de l'autorité :

« Acceptez, mon Père, ou notre Société va se dissoudre! car je déclare, au nom de nous tous, que nous sommes résolus à



SAINT IGNACE DE LOYOLA.

ne reconnaître d'autre supérieur que celui que Dieu lui-même a choisi. »

Ignace dut se soumettre et accepter; il ne s'y détermina néanmoins qu'après une retraite de trois jours au monastère des Franciscains de Saint-Pierre-in-Montorio, et sur l'ordre formel de son confesseur.

La seconde élection avait eu lieu le jeudi-saint, 14 avril 1541; Ignace de Loyola accepta la charge le mardi de Pâques, 19 du même mois. Il avait près de cinquante ans.

Le vendredi suivant, 22, la petite Compagnie visita les sept églises privilégiées et termina par celle de Saint-Paul-hors-des-Murs, où le Général offrit le saint-sacrifice à l'autel de la Sainte-Vierge, en présence des Pères rangés, à genoux, autour de l'autel. L'assistance était nombreuse : on y remarquait plusieurs hommes dont la science et le talent étaient connus et cités; des jeunes gens appartenant aux familles les plus distinguées de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal; des prêtres célèbres par leur éloquence et vénérés pour leurs vertus : tous ayant fait les *Exercices spirituels* sous la direction des Pères : tous ayant reconnu que Dieu les appelait à le servir dans la Compagnie; tous soupirant après le moment de leur admission dans l'Ordre nouveau.

Avant la communion, le Père Général se tourne vers les assistants, tenant l'adorable corps de Jésus-Christ d'une main, et de l'autre la formule des vœux qu'il prononce d'une voix forte et assurée, entendue de tous. Il communie, se retourne de nouveau, tenant la patène sur laquelle reposent cinq hosties; chacun des Pères présents prononce à son tour la même formule, et ils reçoivent ensuite la sainte communion de la main de leur supérieur.

La Compagnie de Jésus était fondée (1).

La maison qu'elle habitait alors, et qu'on appelait *la tour Mélangolo*, était située au foro Morgana, près Santa-Catarina del Funari (2).

(1) Nous avons esquissé rapidement son origine et sa fondation, dont nous avons raconté tous les détails, si intéressants par eux-mêmes, dans notre *Histoire de saint Ignace de Loyola*. C'eût été nous répéter que de les reproduire ici.

(2) Elle la tenait à loyer d'un nommé Antonio Frerepani.

GÉNÉRALAT

DE SAINT IGNACE DE LOYOLA

1541 — 1556

I

La tour Melangolo était attenante à d'assez vastes bâtiments, dans lesquels un noviciat avait été ménagé. Le jour même où la Compagnie avait été constituée régulièrement, elle avait pu recevoir à la fois douze novices (1) préparés depuis longtemps par le zèle des Pères, et dont le premier était don Antonio d'Araoz, neveu du saint fondateur. Plusieurs autres aspirants devaient attendre encore la faveur de leur admission.

Le Général, nous l'avons vu, ne comptait à Rome que cinq profès; c'était trop peu pour les besoins de la maison, et il sentait la nécessité de rappeler au moins un des absents, lorsqu'un jour il est mandé subitement au Vatican : le Souverain-Pontife a besoin de l'entretenir sans retard. Ignace se rend à cet appel.

Le Pape l'accueille avec des larmes dans les yeux et dans la voix. Il vient d'apprendre par Robert, archevêque d'Armagh, les déchirants détails de la cruelle persécution que le roi d'Angleterre, Henri VIII, fait subir à la catholique Irlande, où les victimes de ce prince se comptent par milliers. Il est urgent d'envoyer à ces chrétiens qui n'hésitent pas à tout sacrifier à leur foi, et qui vont à la mort, comme les martyrs des premiers jours, avec un courage héroïque; il est urgent de leur envoyer des consolations

(1) Ribadeneira.

et des encouragements au nom du premier pasteur de la chrétienté. Il faut leur envoyer deux légats munis de tous les pouvoirs exigés par les circonstances, deux apôtres dont le zèle égale la science, dont l'abnégation et l'intrépidité soient à la hauteur des difficultés qu'ils auront à vaincre, des dangers qu'ils devront affronter. Ces apôtres, le Souverain-Pontife est sûr de les trouver dans la Compagnie de Jésus : c'est à elle qu'il les demande.

Ignace de Loyala, touché de ces déplorables nouvelles, oublie les besoins de son noviciat et de sa maison, ou plutôt il se multipliera lui-même, s'il le faut, pour suffire à tout, et il promet au Pape les Pères Codure et Brouet.

Pendant qu'on prépare au Vatican les pouvoirs et instructions destinés aux légats, Codure meurt ; Salmeron est désigné pour le remplacer. Le titre et la dignité de légat apostolique ne changeront rien aux habitudes d'humilité et de pauvreté des deux apôtres : ils vont partir à pied, un bâton à la main, sans autre bourse que les trésors de la charité publique, sans autres provisions que leur bréviaire et leur confiance en Dieu. C'était chose nouvelle à Rome qu'un tel détachement dans les envoyés du Saint-Siége, se rendant à la cour d'un souverain ; car les deux Jésuites avaient une mission à remplir auprès de Jacques V, roi d'Écosse, avant d'aborder en Irlande pour consoler et fortifier les chrétiens. Francesco Zapata, notaire apostolique, et aspirant à entrer dans la Compagnie, fait observer au Père Général qu'il faudra faire une traversée d'autant plus périlleuse que les circonstances sont plus critiques, et qu'il est plus prudent de la payer suivant l'exigence des capitaines, afin d'éviter leurs soupçons. Il offre de prendre à sa charge tous les frais du voyage, et sollicite la faveur d'accompagner les Pères et de partager leurs travaux et leurs dangers. Cette faveur lui est accordée, c'est par là qu'il commencera son noviciat.

Ignace de Loyola ne se préoccupe nullement des instructions confidentielles que les deux légats ont reçues du Saint-Siége ; ce qui lui importe seulement, c'est que ses religieux ne puissent rien perdre de l'esprit de la Compagnie, et qu'en même temps ils sachent se montrer dignes de la haute mission qui leur est con-

tiée. Pour les aider à atteindre ce double but, il leur donne par écrit des conseils d'une sagesse et d'une habileté qu'on ne saurait assez admirer (1). Les deux légats, accompagnés de Francesco Zapata, se mettent en route, à pied, dans toutes les conditions de la pauvreté évangélique, le 10 septembre 1541 (2).

La Providence veillant sur nos voyageurs, ils purent arriver sans accident jusqu'en Écosse. Jacques V les attendait et les reçut avec tous les honneurs dus à leur dignité; il leur promit de rester fidèle à la foi de ses pères, et leur procura les moyens de se rendre en Irlande.

Privés de leurs pasteurs, n'ayant plus de prêtres pour leur distribuer le pain de la parole, pour leur administrer les sacrements, pour les aider à supporter la vie et à recevoir la mort, les Irlandais gémissaient dans le plus dur esclavage; mais ils conservaient leur foi, malgré ce dénuement de tout secours spirituel. Les envoyés du Souverain-Pontife le savaient, et ils espéraient être accueillis avec bonheur par ce peuple si abandonné. Il n'en fut pas ainsi. Dans le premier moment, chacun voyait en eux des émissaires déguisés de leurs tyrans. On refusait de les recevoir, ils ne trouvaient d'asile nulle part, et se voyaient sans aucune ressource dans ce pays inconnu où l'hospitalité et la charité étaient punies de mort, à moins qu'elles ne fussent exercées en faveur des hérétiques. Le zèle des Pères ne se décourage pas; leur patience, leur douceur, leur humilité, leur courage au milieu de tant de fatigues et de privations, finissent par convaincre les catholiques et gagner leur confiance. Les Jésuites passent trente-quatre jours à les confesser, à les consoler, à les instruire, à les fortifier.

Henri VIII est averti de leur présence en Irlande, leur tête est mise à prix, on les conjure de s'éloigner s'ils ne veulent attirer sur ce malheureux pays un redoublement de persécution, car le tyran a prononcé la peine de mort et la confiscation des biens contre le téméraire qui osera donner asile aux légats apostoli-

(1) Nous avons reproduit ce document dans notre *Histoire de saint Ignace de Loyola*.

(2) Le Père Genelli fixe la date de ce départ au 16.

ques. Les Pères se résignent. Ils emportent la consolation d'avoir pu parcourir l'île entière, d'y avoir éclairé bien des âmes, de les avoir toutes encouragées et bénies au nom du Père commun des fidèles, d'avoir enfin accompli leur mission. Leurs instructions portent qu'ils doivent reprendre le chemin de l'Italie, si leur séjour en Irlande devient un motif pour attirer de nouveaux malheurs sur les chrétiens : ils s'arrachent donc à ces âmes désolées et pourtant désireuses de leur éloignement, et leur promettent leurs prières et leur appui.

Dans l'excès de leur dévouement et de leur charité, les deux Jésuites voulaient tenter l'impossible : ils voulaient aller à Londres, se présenter devant le monarque apostat qui venait de décréter leur mort, et en appeler à sa conscience avec toute la force de la vérité, toute l'éloquence de la charité. Ils s'exposaient à être exécutés sur-le-champ; mais leur vie est à Dieu; ils seront trop heureux de lui en offrir le sacrifice pour une telle cause.

Ils partent dans cette résolution, ils touchent en Écosse et se voient forcés de renoncer à l'héroïque projet qu'ils ont formé. Les Écossais se sont levés en masse en faveur des nouvelles hérésies. Les Pères ne peuvent pénétrer nulle part et sont obligés de gagner la France : ils débarquent à Dieppe et se rendent à Paris, où ils laissent Francesco Zapata, qui y termina ses études. François Ier était en guerre ouverte avec Charles-Quint. Lorsque les deux Jésuites paraissent à Lyon, on s'émeut de la présence de ces hommes dont les vêtements usés annoncent la misère, et dont le langage indique un esprit des plus cultivés. L'un des deux est Espagnol, c'est plus qu'il n'en faut pour reconnaître en eux des espions de Charles-Quint. On les conduit en prison. Ils en appellent aux cardinaux de Tournon et Gaddi, qui résidaient dans la ville, et qui, les reconnaissant aussitôt, leur font rendre les honneurs réclamés par la dignité dont ils sont revêtus. Ils leur procurent des chevaux et des guides, afin qu'ils puissent traverser la frontière et voyager ensuite avec sécurité, et les obligent à accepter une somme d'argent suffisante pour arriver à Rome. Les Pères sont forcés de se rendre à leurs désirs.

II

L'hérésie cernait l'Italie; on apprenait à Rome, à la fin de l'année 1542, qu'elle avait même pénétré dans plusieurs villes, et que les populations de Foligno et de Faënza s'étaient laissé séduire à peu près entièrement. Paul III veut y envoyer des Jésuites pour reconquérir les âmes enlevées à l'Eglise : Ignace de Loyola ne peut lui offrir que Brouet et Salmeron, les seuls dont il puisse disposer, et l'hérésie est forcée de fuir. L'évêque de Modène sollicite un Jésuite pour son diocèse, Salmeron lui est donné, et le fleau des âmes est repoussé; le diocèse de Modène est renouvelé. Brouet est appelé à Montepulcione, où il opère les mêmes prodiges, et de là il est mandé par le cardinal Carpi, à Reggio, pour y réformer un monastère.

Pendant ce temps, Laynez faisait l'admiration de Venise. Il habitait à l'hôpital, malgré les instances du doge Pietro Lando, qui l'avait supplié de s'établir dans le palais. Il prêchait le matin, à tour de rôle, dans les diverses églises; le soir, il expliquait l'Evangile selon saint Jean, dans l'Eglise du Sauveur. Son éloquence excitait un si grand enthousiasme que le peuple passait la nuit à la porte de l'église où il devait se faire entendre le matin, et que les luthériens eux-mêmes se pressaient le soir dans celle du Sauveur, car c'était là qu'il attaquait et démasquait leurs doctrines avec une puissance de logique et de talent qu'ils étaient forcés d'admirer.

Le Père Laynez était maître de Venise : un seul trait le prouvera.

Le carême approchait : le missionnaire engage les Vénitiens, au nom de la douleur de l'Église, à renoncer à leurs plaisirs du carnaval. C'était leur demander le plus grand des sacrifices, mais le peuple de Venise ne pouvait se refuser à un désir de son apôtre. Les fêtes publiques, les folles réjouissances de ces trois jours furent remplacés, cette année-là, par des exercices de pénitence et de piété.

Le Doge, nous l'avons dit, avait fait au Père Laynez de vives et inutiles instances pour obtenir la faveur de le loger dans son palais. Plusieurs seigneurs n'avaient pas été plus heureux, et de ce nombre était André Lipomani. Ce dernier pourtant parvint à gagner le cœur et la confiance du Père; il renouvela ses sollicitations, et Laynez, poussé par la Providence, ne sut plus résister; il quitta l'hôpital et passa les dernières semaines de son séjour à Venise au palais de Lipomani. Son hôte, désirant lui témoigner sa reconnaissance, donne à la Compagnie son prieuré de Padoue pour y fonder un collége.

Les brebis égarées étaient rentrées au bercail, le zèle et la science du Père Laynez avaient rendu à l'Église tout ce que l'hérésie lui avait enlevé à Venise; la mission de l'apôtre était achevée, il court à Padoue, y rend à l'Église d'aussi éclatants services, et organise le collége dont André Lipomani est le fondateur. De là, il se rend à Brescia, où il rencontre un moine apostat, dont l'éloquence a déjà fait de nombreuses victimes. La réputation de Laynez, les victoires qu'il a remportées sur l'hérésie à Venise et à Padoue, l'admiration qu'il y a excitée, rien de tout cela n'est ignoré à Brescia. L'apostat ne paraît pas s'en émouvoir : lorsqu'il apprend l'agitation produite dans la ville par l'arrivée du savant Jésuite, il annonce publiquement qu'il est prêt à le confondre : « Que je puisse seulement, dit-il, lui présenter quelques objections sur le purgatoire, et je le réduis au silence ! Il sera bientôt luthérien ! » Laynez a entendu le défi, il l'accepte. La lice est ouverte, les spectateurs s'y portent en foule, les deux champions sont en présence.

Le Père Laynez, placé en face de son adversaire, l'écoute sans l'interrompre, les yeux baissés, le visage calme, le maintien modeste et assuré. L'apostat, fier de ce silence, développe ses arguments avec une verve et un entrain qui semblent présager son triomphe. Les auditeurs sont haletants; l'impassibilité du Jésuite les tient dans la plus vive anxiété. Le moine se fatigue à développer ses arguments, et ne s'explique pas la patience et le mutisme du Père Laynez; tous les esprits sont en suspens... Enfin, l'apostat s'arrête, il n'a plus rien à dire, et demande au Jésuite de lui répondre, si toutefois il le peut.

Le Père Laynez, doué d'une mémoire prodigieuse, se lève, reprend chaque objection dans le même ordre qu'elles lui ont été présentées, et les réfute si clairement et si victorieusement, l'une après l'autre, que son adversaire avoue sa défaite, rentre dans le sein de l'Église, et devient l'ami le plus dévoué de son vainqueur.

Le Saint-Siége n'avait pu être indifférent à de tels succès. Voyant tout ce que l'Église pouvait attendre de l'Ordre naissant, il avait déjà annulé la restriction imposée par la bulle d'érection, qui limitait à soixante le nombre de ses religieux. Désormais, la Compagnie de Jésus pouvait admettre dans son sein tous les sujets qu'elle jugerait dignes de lui être associés. Cette mesure était d'ailleurs indispensable, car, de tous côtés, le Pape était sollicité d'envoyer des prêtres de la Société d'Ignace de Loyola, pour soutenir la lutte contre les prédicants luthériens qui se répandaient dans toute l'Europe, et portaient la désolation dans le champ de l'Église.

La Providence y avait pourvu. Le nombre des novices s'accroissait chaque jour. Ignace de Loyola surveillait lui-même leurs progrès spirituels et leur faisait subir les plus rudes épreuves pour fortifier leur vertu. Il ne les mettait aux études qu'après en avoir fait des saints. Ces épreuves, loin de décourager les aspirants, semblaient être pour eux un attrait, une séduction de plus.

III

Dans le plan du saint fondateur, la Compagnie de Jésus devait avoir des colléges possédant les mêmes priviléges que les universités; mais la création de ces colléges devait être un fruit de son développement. En attendant, les novices devaient être envoyés dans les diverses universités, pour y suivre leurs études et y prendre tous leurs grades.

Cette nécessité, toute providentielle, devait contribuer à l'accroissement de la Société.

Les premiers Pères avaient laissé à Paris des souvenirs qui ne s'effacent pas. On y avait applaudi leur talent, admiré leurs vertus, chéri leurs personnes, et on conservait avec eux de pieuses et douces relations. Ignace y avait envoyé plusieurs de ses novices, leur donnant pour supérieur le plus âgé et le plus parfait, Diego d'Eguia, son ami. Leur vie édifiante, la douceur de leurs manières, l'union fraternelle qui régnait entre eux, rappelaient les premiers Pères et les firent aimer et rechercher. Ils profitèrent de cette bienveillance pour engager leurs nouveaux amis à faire les *Exercices spirituels,* et bientôt ils comptèrent de brillantes recrues pour la Compagnie parmi les hommes les plus savants et les plus distingués.

En 1545, Guillaume Duprat, évêque de Clermont, un de leurs plus chauds admirateurs, leur offrit son hôtel à Paris pour y établir un collége; mais l'Université et le Parlement s'opposant à cette fondation, l'évêque de Clermont appela les Jésuites dans son diocèse et établit, à ses frais, un de leurs colléges à Billom. Ce fut le premier créé en France.

La plupart des universités se posaient en adversaires de la Compagnie de Jésus comme corps enseignant : les Jésuites étaient en si grande réputation de savoir et d'éloquence, que les plus savants professeurs ne voulaient voir en eux que des rivaux. A Paris, le Parlement joignait son opposition à celle de l'Université. L'esprit d'indépendance de ces deux corps ne pouvait accueillir un Ordre qui professait hautement la plus entière soumission au Saint-Siége; il fallait donc, à tout prix, le tenir éloigné.

Le saint fondateur, jugeant que l'heure de la Providence n'était pas venue, se contentait du bien que ses novices faisaient à Paris, et les y laissait en nombre suffisant pour pouvoir ouvrir un collége à l'hôtel de Clermont (1) lorsque les circonstances le permettraient.

En Espagne, les Jésuites ne rencontrèrent pas les mêmes obstacles. Don Antonio d'Araoz avait fait ses vœux le premier dans la Compagnie, après les dix Pères de la fondation. Obligé de faire

(1) On appelait ainsi l'hôtel de Guillaume du Prat, évêque de Clermont, occupé aujourd'hui par le collége Louis-le-Grand.

un voyage dans sa patrie, il est précédé à Barcelone par une lettre d'Ignace de Loyola qui l'annonce à Dona Isabel de Rosello. Cette nouvelle se répand aussitôt dans la ville où Ignace a laissé tant et de si touchants souvenirs. Riches et pauvres, tous veulent aller au-devant du neveu chéri de l'apôtre de Barcelone. A peine Antonio d'Araoz a-t-il paru qu'il est entouré, pressé, fêté, accueilli par les cris et les larmes de cette multitude expansive et reconnaissante. Dès le lendemain, il est forcé de monter en chaire pour satisfaire l'avidité des Barcelonais, et, comme on désire surtout l'entendre parler de Don Ignace de Loyola, c'est du saint fondateur et des fruits déjà produits par la Compagnie de Jésus qu'il entretient ses auditeurs. Toute la ville veut l'entendre raconter ces merveilles ; on lui demande de parler encore, et chaque jour il reparaît dans une chaire nouvelle. Mais l'avidité du peuple n'est pas satisfaite ; les églises sont trop petites pour contenir la foule qui accourt de toute part : le Père d'Araoz est contraint de parler en plein air, sur un échafaud dressé au milieu de la plus grande place. Cette place est couverte d'auditeurs, les fenêtres de chaque maison en sont garnies, les toits surchargés. L'enthousiasme du peuple excite l'éloquence du Père, les esprits s'exaltent, on veut une maison de l'Ordre dans la ville de Barcelone, toutes les bourses viennent s'offrir, la maison est fondée et n'attend plus que les Pères tant désirés.

Araoz poursuit son voyage à travers la Castille. A Burgos et à Valladolid, on le presse de se faire entendre comme à Barcelone, et il obtient le même succès : chacune de ces villes réunit aussitôt le matériel nécessaire pour une maison de la Compagnie. Dans les provinces basques, il est forcé de céder au peuple, qui le fait parler en pleine campagne, et qui monte sur les arbres pour l'écouter. Le vice-roi de Catalogne, don Francisco de Borgia, duc de Gandie, entend le Père d'Araoz, et désire l'entretenir en particulier. Le Père lui donne lecture de la bulle de Paul III, renfermant le but et le plan de la Compagnie. Le vice-roi s'écrie que cet Ordre lui paraît d'origine céleste, et il promet d'employer tout son pouvoir à le propager en Espagne.

Jean III, roi de Portugal, avait demandé au Pape, dès les premiers jours de l'année 1540, des prêtres de la Société d'Ignace de

Loyola pour évangéliser les colonies portugaises des Indes-Orientales. Son ambassadeur à Rome, don Pedro de Mascarenhas, devait solliciter six de ces missionnaires dont la réputation était déjà européenne : « Nous ne sommes encore que dix, lui avait répondu le saint fondateur; si nous vous en accordons six que restera-t-il pour le monde entier? »

L'avenir de la Compagnie de Jésus était dans cette réponse.

Nous avons vu que deux membres seulement de la petite Société avaient été accordés au roi de Portugal. Il est vrai que l'un des deux était François de Xavier.

Partout et toujours les disciples d'Ignace exerçaient l'apostolat auquel ils avaient voué leur vie. Rodriguez, parti par mer pour se rendre à Lisbonne, bien que malade d'une fièvre intermittente, prêche, confesse, convertit les péchenrs, soigne les malades, console les mourants, se fait bénir de tout l'équipage pendant la traversée. François de Xavier, parti par la voie de terre avec l'ambassadeur et sa nombreuse suite, se fait chérir de tous, et parle si bien aux âmes, qu'il est contraint de s'arrêter sur les chemins pour confesser les gens de la suite qu'il a convertis, et d'entendre dans les hôtelleries ceux qui occupent une position plus élevée près de don Pedro de Mascarenhas.

A Lisbonne, les deux Pères demandent l'aumône dans les rues, logent à l'hôpital de Tous-les-Saints, et prêchent et confessent avec tant de succès, qu'ils ne peuvent suffire à l'empressement de la foule. Le roi fait d'inutiles instances pour les avoir à demeure dans son palais; ils ne veulent d'autre asile que celui des pauvres. Leur sainte vie venant en aide à l'onction de leur parole, ils obtiennent des prodiges de conversion et de réforme. Le roi tient à les conserver, ils resteront en Portugal, ils y feront naître des vocations, on leur fondera des maisons et des colléges; plus tard, on enverra des missionnaires formés par eux dans les colonies des Indes.

Mais telle n'est pas la volonté divine. Ignace consent à laisser le Père Rodriguez en Portugal; mais le Père de Xavier doit partir pour les Indes; le Souverain-Pontife, à la demande du roi, lui donne le titre et les pouvoirs de nonce apostolique pour tout l'Orient, et il s'embarque, au grand regret de la cour et de la ville,

le 7 avril de l'année 1541. C'était le jour anniversaire de sa naissance : il avait trente-cinq ans.

Les deux Jésuites avaient déjà formé des disciples. François de Xavier en emmenait deux dans les Indes, Simon Rodriguez gardait les autres. L'année suivante, le roi leur donnait à Lisbonne la maison de Saint-Antoine-Abbé, et leur nombre s'accrut si rapidement que, quelque mois après, ils fondaient le célèbre collége de Coïmbre qui devait être une pépinière de missionnaires pour les Indes. Deux ans plus tard, ce collége comptait soixante Pères ou novices. Le bien opéré par leur zèle et leur sainteté personnelle était si général et si prodigieux, que le roi disait souvent : « Je voudrais qu'il y eût une maison de Jésuites dans chaque ville de mon royaume. »

IV

Nous avons vu le Père Lefèvre quitter Rome au mois d'octobre 1640, sur l'ordre du Pape, pour accompagner l'envoyé de Charles-Quint, don Pedro Ortiz, à la diète de Worms. Lefèvre arrivait là avec le titre de théologien du Saint-Siége, pour prendre part au colloque proposé par les luthériens. Ces conférences, les hérétiques les avaient bruyamment provoquées comme un défi jeté à l'Église romaine; les uns les désertèrent promptement, les autres, refusant ou éludant toute discussion sérieuse et suivie, ne cherchaient qu'à lasser la patience des docteurs catholiques.

Le Père Lefèvre, voyant leur mauvaise foi, s'attache à exercer un autre ministère. Il a reconnu que les progrès de l'hérésie, en Allemagne, tiennent à l'ignorance du peuple et à celle plus dangereuse encore d'un clergé livré à ses passions. Dans la ville de Worms, un seul prêtre méritait l'estime, c'était le doyen du chapitre, ayant le titre et les pouvoirs de vicaire général. Découragé par la défection du peuple et les scandales du clergé, il allait abandonner la ville et laisser la place aux ennemis.

Le Père Lefèvre le console, lui offre son zèle et son concours,



SAINT FRANÇOIS DE XAVIER.

ranime son courage, se met à l'œuvre, et lui ramène toutes les brebis égarées.

De là, il se rend à Spire où il recueille des fruits en abondance. Mais il est appelé à Ratisbonne pour assister au synode que devaient tenir, en présence de l'empereur, les catholiques et les luthériens. Durant la route, le Jésuite s'occupe des intérêts spirituels des officiers impériaux qui voyagent avec lui; car tous les instants de sa vie doivent être employés à la plus grande gloire de Dieu.

La diète de Ratisbonne fut en tout semblable à celle de Worms : la mauvaise foi des protestants empêcha tout résultat sérieux. Le Père Lefèvre dut se livrer à un ministère plus fructueux : il catéchisa, il prêcha, il donna les *Exercices spirituels* aux évêques aux princes, aux docteurs, aux ambassadeurs, à tous les membres de la diète. Tous, charmés de l'onction de sa parole, entraînés par son éloquence, se pressaient chaque jour autour de sa chaire; tous lui confièrent la direction de leur conscience, même le prince Charles de Savoie, fils de son souverain.

De Ratisbonne, il passa à Nuremberg et commençait à y recueillir des fruits consolants, lorsqu'il reçoit l'ordre de se rendre en Espagne. Ignace de Loyola ne pouvait laisser dans l'abandon les champs de l'Allemagne que Lefèvre allait quitter; il y envoya Claude Lejay et Nicolas Bobadilla.

Le Père Lefèvre avait fait un bien prodigieux à l'élite de la noblesse et du haut clergé, dans la ville de Ratisbonne; il n'avait pas eu le temps d'attaquer les degrés inférieurs : ce fut l'œuvre du Père Lejay. Mais, dès qu'il voulut rappeler les prêtres à l'esprit et aux vertus du Sacerdoce, il y eut un soulèvement général contre lui; les hérétiques saisissent l'occasion, ils crient : « Mort aux Jésuites ! » Ils veulent le jeter dans le Danube; on en prévient l'apôtre. « Que m'importe, répond le Père Lejay, d'aller au ciel par la voie d'eau ou par la voie de terre ! » Et il continua son œuvre avec plus de succès qu'on n'eût osé l'espérer.

Le Père Bobadilla, de son côté, était conduit aux conférences de Vienne par Ferdinand Ier, roi des Romains. Là il prêchait tous les jours en italien ou en latin, et discutait avec les plus savants

hérétiques en présence du roi. Il accompagne ensuite le nonce du Pape à la diète de Nuremberg ; puis, sur l'ordre de Ferdinand, il part avec son ambassadeur, l'évêque de Nassau, pour celle de Spire, et de là à celle de Worms. Après ces dernières assemblées, les évêques se disputaient le savant Jésuite, chacun voulait l'emmener dans son diocèse pour le mettre aux prises avec les luthériens ; mais Bobadilla, cédant aux instances du roi des Romains, retourne à Vienne et entreprend la réforme du clergé de cette ville. Dieu répand de telles bénédictions sur ce glorieux apostolat, que Ferdinand, ravi de ses succès, le nomme son théologien à la nouvelle diète de 1543. Le Jésuite y confond l'hérésie, raffermit la foi dans les cœurs catholiques, ranime la piété dans les âmes et se rend à la diète de Ratisbonne, où il rencontre le Père Lejay. Le nonce du Pape, voyant arriver le théologien du roi Ferdinand, pense pouvoir se dispenser de conserver le sien ; il envoie Lejay à Ingolstad, que l'hérésie envahissait. Un synode s'ouvrit bientôt après à Salzbourg. L'archevêque, frère du duc de Bavière, désire y avoir Lejay pour son théologien. Le Jésuite s'y rend. Tous les évêques présents, admirant la science profonde de l'humble religieux, le consultaient chaque jour avant les séances. Sur leur demande, il rédigea, pour eux, un résumé de son opinion sur chacun des points mis en discussion par l'empereur. Son avis fut adopté par tous les prélats.

La situation de l'Allemagne était grave. Les Pères Bobadilla et Lejay, quelles que fussent leur activité et la puissance de leur parole, ne pouvaient suffire à tout. Plusieurs évêques, plusieurs princes redemandaient le Père Lefèvre, que l'ambassadeur de l'empereur avait emmené en Espagne ; le Pape le rappela. Pierre Lefèvre, dans le peu de temps qu'il avait pu donner à chacune des villes où don Pedro Ortiz l'avait fait séjourner, s'y était dévoué surtout à l'instruction des pauvres et des enfants. Il avait été présenté aux princesses Marie et Jeanne, filles de Charles-Quint ; il en avait profité pour leur donner des avis spirituels qui devaient porter de grands fruits. Ce fut en ce moment que l'ordre du Souverain-Pontife le rappela en Allemagne. Deux prêtres de la chapelle royale voulurent le suivre dans cette mission, et entrèrent ensuite dans la Compagnie : c'étaient don Juan d'Aragon et Alvarez Al-

fonso. L'humilité et la pauvreté du saint Jésuite leur paraissaient un honneur et un trésor préférables à toutes les grandeurs, à toutes les richesses de la cour.

Au mois d'octobre 1542, Lefèvre était à Spire. Son arrivée jeta l'épouvante dans le clergé, qui, scandaleux et ignorant comme l'était partout le clergé allemand, se persuada que le Jésuite avait pour mission de travailler à l'éclairer et à le réformer. Il ne se trompait pas. L'œuvre était épineuse et difficile, surtout dans la disposition irritée de tous les esprits. Mais le Père Lefèvre était la douceur, la patience, la charité mêmes : il s'insinua dans les cœurs les plus rebelles, gagna la confiance et l'amitié de chacun, les amena tous à faire les *Exercices spirituels*, et renouvela toute la ville. L'archevêque de Mayence, Albert de Brandebourg, l'appelle auprès de lui, le Père s'arrache aux pasteurs et aux brebis qu'il a ramenées à Dieu, et il se rend à Mayence, où les défections religieuses étaient innombrables. Là encore, sa douceur et son zèle font des merveilles de conversion. Les apostats rentrent dans le sein de l'Église, le clergé revient à ses devoirs et sacrifie à la pénitence et à l'étude le temps qu'il donnait à ses plaisirs. Mayence a repris une nouvelle vie. L'archevêque n'a plus d'expressions pour témoigner sa reconnaissance au Jésuite.

L'archevêque de Cologne, Herman de Weiden, séduit par les faciles doctrines de Luther, chancelait visiblement. Les catholiques du diocèse s'effraient, la défection du pasteur peut entraîner celle du troupeau, Ils supplient le Père Lefèvre d'accourir au secours d'un diocèse si dangereusement menacé. Le Jésuite se rend à Cologne : il était trop tard pour retenir l'archevêque sur la pente de l'abîme où il s'était laissé entraîner; mais, grâce à la parole et au zèle du Père Lefèvre, le troupeau ne suivit pas l'exemple du pasteur, et resta fidèle à la foi de l'Église romaine.

Le prince Philippe, fils de Charles-Quint, allait épouser la princesse Marie, fille du roi de Portugal. Jean III demande au Souverain-Pontife et à Ignace de Loyola un ou deux Jésuites pour accompagner la princesse en Castille; il désire le Père Lefèvre préférablement à tout autre. Le Pape fait donner l'ordre à Lefèvre de se rendre à Lisbonne. L'humble religieux quitte tout à la voix d'Ignace et à celle du Pape; le nonce veut le retenir à Cologne,

où sa présence a déjà fait tant de bien. Lefèvre lui répond qu'il a fait vœu d'obéissance, et il part. En passant à Louvain, il est pris d'une fièvre pernicieuse; les novices de la Compagnie, qui étudient à l'Université de cette ville, lui prodiguent leurs soins, et, pendant que la fièvre le dévore, il engage l'un d'eux, Francisco Strada, à donner les *Exercices spirituels* pupliquement, afin de ranimer la piété et d'affermir la foi des catholiques de Louvain. Le conseil est suivi. Francisco Strada amène au malade une foule d'hommes que ces *Exercices* ont transformés, et, malgré les souffrances auxquelles il est en proie, il leur donne ses avis spirituels. Dieu bénit sa parole, vingt et un jeunes gens des familles les plus distinguées entrent dans la Compagnie.

La Providence avait elle-même empêché le voyage de Lefèvre en Portugal, il dût retourner à Cologne. Une grande douleur l'y attendait. L'archevêque ne s'était pas encore ouvertement démasqué, mais il favorisait les hérétiques et les autorisait secrètement à prêcher leurs funestes doctrines. Lefèvre, en arrivant, y trouve trois des plus fameux sectaires : Bucer, Pistorius et Philippe Mélanchton. Il les attaque avec tant de vigueur et de science qu'après une des luttes les plus energiques de part et d'autre, la victoire reste au Jésuite, et les sectaires prennent la fuite honteusement. Afin de consolider son œuvre et d'avoir des champions toujours prêts à prendre la défense de la vérite dans une ville aussi exposée aux attaques et aux surprises de l'ennemi, Lefèvre y établit un collége de la Compagnie, dont Léonard Kesser fut nommé recteur; le savant Canisius faisait partie de ce collége, Lefèvre pouvait quitter Cologne en toute sécurité. Le roi de Portugal le demandait de nouveau, il partit le 12 juillet 1544.

Les luthériens, se croyant le champ libre, reparaissent après son départ plus ardents que jamais. Canisius se montre et leur répond avec autant de force que Lefèvre. L'archevêque passe dans leurs rangs; les Jésuites n'en sont que plus zélés dans la lutte. Les hérétiques, se voyant vaincus, crient : Aux armes ! et, rappelant un ancien décret qui exclut les nouveaux ordres religieux, ils arrachent aux magistrats un arrêt d'expulsion contre les Jésuites. Les Pères, chassés de leur demeure, se réfugient en partie chez les Chartreux, d'autres ailleurs, tous restent dans la

ville, demandent l'aumône, souffrent toute sorte de privations, mais n'abandonnent pas les âmes. Ils exercent leur saint ministère avec autant de dévouement et de noble assurance qu'auparavant. Touchés de leur patience et de leur courage, les magistrats se condamnent eux-mêmes, retirent leur arrêt d'expulsion et rendent leur collége aux Jésuites.

Cet événement avait dévoilé la mauvaise foi des hérétiques. L'archidiacre Gropper et le clergé s'en alarmèrent; Canisius fut prié d'aller, au nom de l'électorat de Cologne, porter les doléances des catholiques aux pieds de l'empereur et de l'évêque de Liége, Georges d'Autriche, oncle de Charles-Quint et fils de Maximilien Ier. Sa mission eut un plein succès. Herman de Weinden fut dépouillé par l'empereur de son titre d'électeur-archevêque, et il fut excommunié par le Pape. Adolphe de Schaumbourg le remplaça sur le siége de Cologne.

Cependant le Père Lefèvre arrivait à Lisbonne, y trouvait Antonio d'Araoz, dont l'éloquence attirait les masses des quartiers les plus éloignés, et il le quittait aussitôt pour se rendre à Évora, où résidait la cour. Le roi, voulant nommer Lefèvre patriarche d'Éthiopie, avait désiré le voir et s'entretenir longuement avec lui. Il appréciait l'esprit de la Compagnie de Jésus, au point qu'il eût voulu confier à ses membres toutes les missions difficiles et délicates dans lesquelles la gloire de Dieu pouvait être intéressée. Il désira que Lefèvre se fît entendre à la cour et à la ville, et, après avoir satisfait le monarque et visité le collége de Coïmbre, où chaque jour des intelligences d'élite sollicitaient leur entrée dans le nouvel Institut, Lefèvre et Araoz quittaient le Portugal, traversaient l'Espagne, toujours prêchant, convertissant, confessant et laissant l'exemple de leurs vertus. La demeure de leur choix est partout celle des pauvres, l'hôpital. Nulle part, ils n'acceptent d'autre gîte. Ces religieux, dont la célébrité est européenne, que les princes et les têtes couronnées se disputent, que la noblesse et le peuple admirent et chérissent à l'envi, ces religieux ne veulent rien perdre de l'esprit qui les fait si grands : ils veulent conserver l'humilité qui fait leur gloire, le dénuement qui fait leur richesse. Plusieurs villes les supplient d'établir des colléges dont elles font tous les frais; c'est au milieu de ces

triomphes que le Père Lefèvre reçoit l'ordre de se rendre l'ouverture du Concile de Trente. Le Souverain-Pontife y envoyait Laynez et Salmeron en qualité de théologiens du Saint-Siége ; il désirait leur adjoindre Lefèvre au même titre.

Lefèvre était malade. Il n'avait que quarante et un ans ; mais tant et de si rudes travaux l'avaient épuisé. Ses amis veulent le retenir :

« Voyager ainsi est imprudent, lui disent-ils ; c'est courir à la mort !

— Il n'est pas nécessaire de vivre, répond le Jésuite ; mais il est nécessaire d'obéir. »

Il part, prêche sur son chemin, malgré la fièvre qui le brûle, s'embarque à Barcelone au commencement de juillet, arrive à Rome à la fin du même mois et meurt dans les bras de son Père Ignace, le 1er août 1546. Il avait obéi, il mourait heureux et laissait ses frères vivement affligés de perdre sitôt cet aîné de leur grande famille, et qui, en si peu d'années, avait rendu à l'Église des services si importants ; ils craignaient de ne le voir jamais remplacé :

« Il le sera, leur dit Ignace, dont le noble visage était inondé de larmes ; un grand personnage entrera dans la Compagnie, contribuera beaucoup à son accroissement et fera l'édification de notre Société par ses éminentes vertus. »

Dieu venait de lui révéler la vocation du duc de Gandie.

Pendant que ses disciples confondaient les hérétiques, ramenaient à l'Église les âmes égarées, réformaient le clergé et les ordres monastiques, convertissaient les pécheurs, évangélisaient les nations infidèles et posaient partout des maisons de la Compagnie, le saint fondateur rédigeait les constitutions de son ordre et créait dans la Ville éternelle des œuvres impérissables.

Il fondait un catéchuménat pour les juifs qui, voulant embrasser le christianisme, étaient privés de leur fortune et restaient sans moyens d'existence. Depuis sa création, cette œuvre n'a cessé de porter des fruits admirables. Il fondait le monastère de Sainte-Marthe pour servir de refuge aux pécheresses qui n'étaient pas appelées à la vie religieuse, et celui de Sainte-Catha-

rine pour y recueillir les jeunes filles dont la pauvreté exposait la vertu. Il fondait deux orphelinats, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles.

Tout cela ne l'empêchait pas de surveiller lui-même les dispositions des novices, de leur donner des avis particuliers, d'aider leurs maîtres à les former aux vertus qui font les saints. En même temps, il dirigeait toutes les affaires et toutes les maisons de la Compagnie, entretenait des correspondances avec les princes et les souverains de l'Europe et était souvent consulté par les évêques, les cardinaux, le Souverain-Pontife lui-même. Il semblait se multiplier et suffisait à tout (1).

François de Xavier renouvelait dans les Indes les merveilles de la prédication des premiers Apôtres de Jésus-Christ. Chacun de ses pas était une conquête sur l'enfer. Les prodiges les plus éclatants appuyaient sa puissante parole; les Indiens le surnommaient le *Dieu de la nature*, et dans l'espace de dix années on le vit porter l'Évangile sur une étendue de trois mille lieues, conquérir une infinité d'âmes, remplir le monde du bruit de ses miracles et de son magnifique apostolat, mériter enfin les glorieux titres que la grande voix de l'Église lui décerna plus tard, d'Apôtre des Indes et du Japon, et de Protecteur de l'Orient. Nous avons raconté l'admirable apostolat de l'illustre Xavier, nous ne pouvons nous répéter (2). Disons seulement ici qu'il avait solidement établi la Compagnie de Jésus dans les Indes, que les novices du collége de Goa ne le cédaient en rien à ceux de Rome, et qu'à la mort du grand Xavier (1552), la Compagnie de Jésus avait déjà la gloire de compter des martyrs dans ses rangs.

En 1550, les Badages venaient attaquer les chrétiens de la côte de la Pêcherie, dans le Travancor; le Père Antonio Criminale ordonne à ses néophytes de se réfugier sur les vaisseaux portugais, dirige leur fuite et ne veut marcher que le dernier. Son troupeau le conjure de se mettre à l'abri des ennemis, il refuse de faire un pas pour sauver sa vie avant d'avoir assuré celle de tous ses en-

(1) Voir l'*Histoire de saint Ignace*.
(2) *Hist. de saint François de Xavier* (2 vol. — Bray, édit., — 2e édition).

fants en Jésus-Christ. Mais les Badages les ont poursuivis jusqu'à la plage, et le missionnaire, voyant tout espoir perdu pour eux, se retourne vers les barbares et leur présente sa poitrine en demandant grâce pour les chrétiens. Les païens se précipitent sur le saint Jésuite, les uns le percent de leurs lances, les autres de leurs flèches, et, le croyant mort, ils veulent le dépouiller de ses vêtements. Le Père Criminale vit encore; il aide ses bourreaux à lui retirer les pauvres habits qui le couvrent, et il s'envole au ciel.

Dans la même année, le Père Nunhez Ribeira était empoisonné par des sauvages à Amboine. L'année suivante, c'était Melchior Gonzalez qui allait à son tour recevoir la couronne réservée aux martyrs. Ce saint religieux, empoisonné par un païen, avait pu accepter la mort avec confiance : il portait ses mains pleines devant Dieu. En très-peu de temps il avait converti et baptisé plus de quatre cents païens à Baçaïm, y avait fait bâtir une église en l'honneur de la très-sainte Vierge, y avait fondé un collége pour les enfants chrétiens, et avait converti la plus grande partie de l'île de Salcète. L'œuvre de la Sainte-Enfance peut faire remonter son origine jusqu'à Melchior Gonzalez. Ce saint missionnaire s'était aperçu que les Indiens de Tana vendaient leurs propres enfants aux musulmans, qui en faisaient leurs esclaves. Touché de compassion, il tend la main aux chrétiens, reçoit l'aumône de chacun, va mettre une enchère sur les petites victimes de la cupidité de leurs pères et les donne à Jésus-Christ. Il avait sauvé ainsi une multitude d'âmes, Dieu l'avait récompensé par la grâce du martyre.

En 1552, le Frère Luiz Mendez, catéchiste sur la côte de la Pêcherie, était surpris par les Badages, pendant son oraison; il était percé de coups de lances, et les idolâtres, après l'avoir ainsi déchiré, lui tranchaient la tête. Le Père Paul Vallez fut martyrisé également par les mêmes sauvages dans cette invasion. La Compagnie de Jésus comptait donc déjà six martyrs dans les Indes, et sentait doubler ainsi sa force et sa puissance.

Pendant que François de Xavier portait l'Évangile et la Croix de Jésus-Christ dans l'empire du Japon, le Brésil s'ouvrait au zèle de ses frères. En 1549, Emmanuel Nobrega, Juan d'Azpil-

cueta (1), Antonio Perez, Leonardo Nunhez, San-Diego et Rodriguez, s'embarquaient sur une flotte portugaise dont le but était de bâtir une ville sur le golfe de Bahia. Cette cité devait être chrétienne, et avant de la peupler, il fallait lui préparer et lui civiliser des habitants. Les Jésuites s'offrent pour cette œuvre si difficile, si périlleuse, si digne de leur zèle. La ville de San-Salvador est promptement bâtie, les Pères ont rapidement appris la langue brésilienne, ils commencent à prêcher.

Les Brésiliens, peuple cruel et barbare, n'hésitaient pas à dévorer les cadavres de leurs ennemis et se livraient aux plus extravagantes superstitions. Les Jésuites les civilisent et les régénèrent en se faisant aimer. Ils pénètrent dans les forêts où ces sauvages vivent dans l'abrutissement le plus honteux, ils leur parlent avec une douceur qui les charme, une charité qui les séduit ; et après une année de patience, de fatigues et d'indicible abnégation, le Père Nobrega créait trois résidences, l'une à San-Salvador, les deux autres dans le voisinage de cette ville. Dans l'intérieur des terres, il y avait des peuples à découvrir, des âmes à sauver : le Père Nunhez les cherchait et les sauvait.

Don Pedro de Correa, d'une des plus anciennes familles de Portugal, vivait depuis longtemps au Brésil, dont il avait fait la conquête, et s'était fort peu occupé jusqu'alors de le civiliser par le christianisme. Son but unique était d'employer les indigènes à enrichir les trésors du Portugal. Le Père Nunhez lui montre le pouvoir de la charité apostolique sur ces natures sauvages, et les prodiges qu'elle opère. Don Pedro admire le Jésuite à l'œuvre, il est touché de tant de zèle et d'abnégation, il en apprécie le mérite, il en admire les récompenses dans une autre vie, et il veut, lui aussi, tout sacrifier en ce monde, il veut ne plus travailler que pour la gloire de Dieu et pour sauver des âmes au prix de sa vie. Il entre dans la Compagnie de Jésus.

(1) Il n'existait d'autre famille de ce nom que celle de saint François de Xavier, dont la mère était la dernière. Le roi de Navarre ayant exigé que le nom d'Azpilcueta fût continué par l'un des fils de cette héritière, ainsi que le nom de Xavier, c'était le capitaine don Juan, frère aîné du grand apôtre, qui le portait. Le Jésuite Juan d'Azpilcueta était donc neveu de saint François de Xavier.

A l'exemple de saint François de Xavier, dont la méthode était connue par sa correspondance, les Pères avaient mis en cantiques les principales vérités du christianisme, et ils les faisaient chanter aux enfants dans les rues ou dans les forêts. Bientôt les parents les répétèrent pour le plaisir de chanter, et ils apprirent ainsi sans difficulté ce qu'ils n'auraient pu retenir autrement. Parmi ces peuplades, plusieurs étaient anthropophages; les missionnaires tentent de s'opposer à cette hideuse cruauté, et les sauvages, irrités de cette seule proposition, menacent leurs apôtres de les traiter en ennemis et de leur faire subir le sort des vaincus, les assurant qu'ils seront bientôt dévorés. Les Jésuites ne s'effrayent nullement, continuent leur mission de charité et parviennent à triompher de tous les obstacles et à soumettre tous ces peuples au joug évangélique.

En 1553, saint Ignace formait du Brésil une province de la Compagnie, dont le Père Nobrega fut nommé provincial. Plusieurs écoles avaient été fondées pour l'instruction et l'éducation des enfants; deux maisons religieuses existaient déjà dans la colonie de Saint-Vincent, les missions prospéraient et s'étendaient avec une étonnante rapidité.

V

La cathédrale de Trente offrait un spectacle des plus imposants le 13 décembre 1545. On y voyait réunis six cardinaux dont trois légats qui, plus tard, montèrent sur le siége de saint Pierre, onze archevêques, soixante-neuf évêques, six ambassadeurs, deux procureurs d'évêques, six abbés, sept généraux d'ordre, huit docteurs en droit canon et en droit civil, douze docteurs en théologie, douze théologiens de l'ordre des Dominicains, quatorze des Frères-Mineurs, onze des Frères-Conventuels, six de l'ordre de Saint-François, neuf des Carmes, cinq des Servites.

Cette grande assemblée ouvrait le célèbre Concile de Trente appelé depuis longtemps par les vœux de l'Église pour décider plusieurs points mis en discussion par les hérétiques, et fixer la foi des catholiques chancelants.

Dans le courant du mois de mai de l'année suivante (1546), on vit se joindre à cette réunion de personnages si éminents par leur science ou par leur dignité, trois prêtres dont la pauvreté extérieure contrastait singulièrement avec le luxe et l'éclat qui les environnaient. Leur vêtement était celui des prêtres séculiers; mais au doux recueillement de leurs physionomies, à l'humble gravité de leur maintien, au calme et à la modestie de leur regard, on sentait le religieux. Don Diego Hurtado de Mendoza, ambassadeur de Charles-Quint, leur serrait la main affectueusement; les cardinaux paraissaient en relations habituelles avec eux; plusieurs évêques les traitaient en amis.

A leur première apparition, quelques-uns des étrangers présents s'étaient demandé quels pouvaient être ces jeunes prêtres que les plus grands personnages accueillaient avec tant de faveur, et qui ne craignaient pas de se présenter dans cette auguste assemblée couverts d'une soutane aussi pauvre, aussi usée.

Le mystère avait été promptement éclairci; chacun avait murmuré en les voyant : « Ce sont les deux théologiens du Pape et celui du cardinal Othon, évêque d'Augsbourg; ils sont tous les trois de la Compagnie de Jésus. »

Le mystère avait cessé, l'étonnement s'était accru. La Compagnie de Jésus n'avait encore que cinq années d'existence; elle ne comptait qu'un très-petit nombre de profès, et c'était à elle que le Souverain-Pontife demandait ses légats pour les missions les plus importantes et les plus périlleuses; c'était à elle qu'il demandait les théologiens chargés de porter la parole en son nom dans un Concile œcuménique pour défendre la discipline et la foi de l'Église, ainsi que pour soutenir les droits du Siége apostolique.

Malgré toutes les vertus des jeunes Pères, il était à craindre qu'un tel honneur n'excitât de fâcheuses rivalités. Le Père Lay nez n'avait que trente-quatre ans, le Père Salmeron n'en avait que trente-et-un, et l'un et l'autre avaient été choisis par le Pape

dans cette circonstance, la plus solennelle qui fut jamais. Le Père Lejay représentait le cardinal Othon Truschez, évêque d'Augsbourg.

Saint Ignace, effrayé de tant d'honneurs et redoutant sur toutes choses ce qui pouvait altérer l'esprit d'humilité dans les membres de la Compagnie, avait donné d'admirables instructions aux trois Pères qui allaient prendre part au Concile (1), et ces instructions, écrites de la main même de leur Père Général, les fervents religieux s'attachèrent à les suivre de tous points. On les voyait servir et soigner les malades dans les hôpitaux, visiter les prisonniers, faire le catéchisme aux enfants, mendier le pain pour les pauvres, prêcher et confesser, sans que rien de tout cela nuisît aux travaux exigés par le Concile.

Consultés chaque jour par les cardinaux, les prélats, les docteurs, ils devaient être toujours prêts à résoudre les cas les plus difficiles, les questions les plus épineuses. L'assemblée avait chargé Laynez, dont la mémoire était merveilleuse, de faire le résumé de chaque discussion. La manière dont il s'en acquitta dès les premiers jours produisit une si vive impression qu'il fut décidé que ce remarquable travail serait continué, conservé et inséré dans les actes du Concile, mot à mot, tel qu'il sortirait de la plume de Laynez.

Les deux théologiens du Pape avaient à rechercher les actes des Conciles, les bulles pontificales et les opinions des docteurs et des Pères de l'Église qui devaient appuyer la réfutation des doctrines hérétiques. Pendant qu'ils étaient occupés de cet immense travail, le Père Salmeron prononça un discours latin qui excita un véritable enthousiasme ; les évêques déclarèrent à l'unanimité qu'un tel discours devait être publié. Il le fut en effet et il existe encore.

Il n'était accordé qu'une heure aux orateurs. Lorsqu'on eut entendu plusieurs fois le Père Laynez, dont l'éloquence égalait la science, et dont la logique écrasait ses adversaires avec une incomparable supériorité, il fut décidé que l'on ferait une excep-

(1) Nous avons reproduit ce document dans l'histoire du saint Fondateur de la Compagnie de Jésus.

tion en sa faveur et qu'il pourrait parler trois heures de suite pour abréger les discussions.

Cependant, une maladie contagieuse vient s'abattre sur la ville de Trente et ses environs, et le Concile est transféré à Bologne le 11 mai 1547 ; ce changement déplaît à Charles-Quint, et plusieurs évêques espagnols et allemands retournent dans leurs diocèses. Le Synode général étant suspendu et ajourné, les évêques et les docteurs présents à Bologne ne purent s'occuper que des travaux préparatoires à la future session.

Durant trois mois, on traita les questions dogmatiques sur la Pénitence : le Père Laynez sut répandre tant de clarté sur la matière, que les cardinaux-légats lui ordonnèrent de rédiger son opinion sur chaque sacrement. Il le fit avec un talent auquel tout le Synode applaudit, et cette opinion servit de base à la plupart des décrets du Concile.

Ces triomphes renouvelés n'altéraient nullement l'humilité des disciples de saint Ignace. Hors de ces réunions, on les voyait toujours pauvres, toujours simples, instruire les enfants et les ignorants, consoler et servir les malades, quêter pour ceux qui manquaient de pain. Les légats les avaient forcés d'accepter, à titre d'aumône, une soutane neuve plus convenable au rang qu'ils occupaient parmi les docteurs du Concile : les Pères s'étaient soumis. Ils se couvraient de cette soutane pour se rendre aux assemblées, mais ils s'empressaient de s'en dépouiller dès qu'ils étaient rentrés chez eux, et reprenaient leurs vieux vêtements, leur parure de choix, afin de ne rien perdre de leur esprit de pauvreté.

Le 10 septembre de la même année 1547, le duc de Parme, Louis Farnèse, était assassiné au cri de *Vive la liberté!* Chacun courut aux armes ; les insurgés s'étaient emparés du château ducal, la guerre civile menaçait l'Italie tout entière, il devint impossible de continuer les travaux du Concile, il fallut les suspendre et attendre le retour de la paix pour une nouvelle session.

Pendant que le Père Claude Lejay expliquait dans le Concile la doctrine de saint Paul sur la Grâce, le diocèse de Trieste devenait vacant par la mort du titulaire. Le roi des Romains, Ferdinand Ier, demande aussitôt un membre de la Compagnie de Jésus

pour remplir ce siége important, et il désigne Lejay afin de l'opposer aux hérétiques qui menacent cette partie de son État (1). Il sait les prodiges de conversion que Lejay a opérés à Ratisbonne, à Ingolstadt, à Nuremberg ; il sait que les luthériens redoutent la science de cet apôtre autant qu'ils redoutent son zèle, et qu'ils le regardent comme un de leurs plus terribles adversaires. C'est donc Lejay qu'il veut poser à Trieste comme un rempart pour la foi de ses sujets.

Ferdinand écrit au Jésuite et lui offre l'évêché en le priant de l'accepter dans l'intérêt de la religion. Le Père Lejay, effrayé de l'honneur qui vient fondre sur lui, répond aussitôt au roi des Romains qu'il ne saurait consentir à accepter un fardeau dont le poids écraserait sa faiblesse. Puis il écrit à son bien-aimé Père Ignace et le supplie d'employer tous les moyens en son pouvoir pour détourner le coup qui le menace. Ferdinand ne voit dans le refus de l'humble Jésuite qu'un motif de plus pour le désirer davantage. Il écrit au Pape, lui dit les raisons pour lesquelles il tient à donner le Père Lejay au diocèse de Trieste, et lui demande d'ordonner à ce religieux d'accepter son élévation à l'épiscopat. Le Pape cède au désir du roi, mais Ignace de Loyola, qui ne redoute rien davantage que les honneurs et les dignités ecclésiastiques pour sa Compagnie, s'adresse à Marguerite d'Autriche, dont il dirigeait la conscience, et la conjure d'obtenir du Souverain Pontife un délai seulement :

(1) Le roi des Romains offrit le siége de Trieste au Père Bobadilla, à qui il l'avait proposé d'abord. M. Crétineau-Joly dit que l'évêché de Trieste fut refusé par Lejay, et que, l'année suivante, Bobadilla refusa celui de Trente. Ce ne peut être qu'une erreur de nom et de date. Le 5 septembre 1546, Bobadilla écrivait à saint Ignace que le roi Ferdinand lui avait fait proposer l'évêché de *Trieste*, et il ajoute : « Je l'ai refusé en disant à l'envoyé du roi que nous sommes des hommes appelés à l'humilité et à la pauvreté, non aux honneurs. »

Ce fut le 13 du même mois que Lejay écrivit au saint fondateur pour lui dire qu'il avait reçu et repoussé la même proposition. Nous trouvons d'ailleurs, dans une lettre d'Ignace de Loyola au duc de Bavière, et citée par le Père Genelli : « Le roi des Romains, après avoir proposé l'évêché de Trieste à plusieurs des nôtres, a renoncé à ce dessein. » Du siége de Trente, il n'en est pas question.

« Que Sa Sainteté, ajoute-t-il, daigne m'accorder, avant de prendre une décision souveraine, le temps d'écrire au roi Ferdinand et de recevoir la réponse de Sa Majesté. Je prierai et ferai prier en attendant, et Dieu Notre Seigneur détournera de nous, j'espère, ce fléau des dignités qui serait la destruction de notre petite Société. »

La princesse ayant obtenu le délai demandé, Ignace écrit au roi des Romains (1) et lui démontre si bien le danger auquel l'épiscopat exposerait sa Compagnie, dont le but diffère de tous les autres ordres, que Ferdinand se voit contraint de céder devant l'humilité du saint fondateur. Il écrit à Paul III que, vaincu par cette humilité, il renonce à sa prétention. Ignace de Loyola ne s'en tient pas là. D'autres princes peuvent avoir de semblables désirs, et si le Pape les satisfait, la Compagnie se verra enlever ses plus valeureux soldats. Si la porte s'ouvrait ainsi aux ambitieux, que deviendrait l'esprit d'humilité et de pauvreté qui doit faire la principale force de ce corps d'élite?

Ignace court au Vatican, plaide sa cause et obtient du Pape la promesse formelle de ne jamais obliger un membre de la Compagnie de Jésus à accepter des dignités (2). Lorsque le saint fondateur l'eut quitté, Paul III s'écria, dit-on :

» C'est la première fois qu'un souverain s'est vu présenter une telle requête ! »

Ignace fit chanter un *Te Deum* pour remercier Dieu de ce succès.

VI

Après avoir longtemps ménagé les luthériens, dont il avait craint de se faire des ennemis, Charles-Quint s'apercevait enfin

(1) Voir cette remarquable lettre dans l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, par M. Crétineau-Joly, ou dans l'*Histoire de saint Ignace de Loyola*.

(2) Il est défendu aux Jésuites, par leurs constitutions, d'accepter des dignités ecclésiastiques, à moins qu'ils n'y soient forcés, sous peine de péché, par le Souverain-Pontife.

que leurs doctrines n'attaquaient pas seulement l'autorité de l'Église, mais tendaient aussi à miner sourdement les bases de tout pouvoir temporel. Il les menace de recourir aux armes pour mettre un terme à leur agitation et les réduire au silence; les sectaires le supplient de leur accorder encore un colloque, dans lequel ils prétendent forcer les catholiques à reconnaître que la vérité est du côté de Luther. « Alors, ajoutaient-ils, ils quitteront en masse l'Église romaine, et la paix sera rétablie. » L'empereur accorde ce colloque, lui assigne la ville de Ratisbonne et impose la condition que toutes les décisions en seront soumises à l'approbation du Concile de Trente. Il appelle ensuite le Père Bobadilla et le charge de défendre l'Église et le Saint-Siége dans cette lutte contre les protestants. Bobadilla accourt, il parle au milieu d'une assemblée de princes, d'évêques et de docteurs, et fait prompte justice de toutes les erreurs soutenues par ses adversaires; ceux-ci, ne voulant pas avouer leur défaite, s'efforcent de temporiser et de diviser les catholiques. Charles-Quint, que cette tactique de mauvaise foi offense dans sa dignité souveraine, déclare la guerre au duc de Saxe et au landgrave de Hesse. Le Pape joint ses forces à celles de l'empereur; le duc Octave Farnèse les commande, le cardinal Alexandre Farnèse est nommé légat près des deux armées.

Le 23 avril 1547, l'armée passe l'Elbe. Au premier rang du corps commandé par le prince Octave Farnèse, on distingue un prêtre à la tenue grave et modeste, au geste doux et contenu, au regard inspiré et plein de feu. Il harangue les soldats, il excite leur ardeur, il leur promet la victoire. Un coup de feu atteint l'un d'eux; le prêtre court à lui, s'empare du blessé, le porte à l'ambulance et revient au feu. Des mourants sont tombés, il les console et leur ouvre le ciel. Des blessés attendent ses soins, il va de l'un à l'autre et fait du bien à tous. On arrive dans les plaines de Muhlberg, le combat s'engage, il est des plus meurtriers. Le prêtre est là, sur le champ de bataille; le soldat qui entend sa voix marche plus courageusement à la mort; celui qui aperçoit le signe de sa main ne craint plus l'ennemi; tous savent qu'ils seront consolés et bénis s'ils tombent sous le feu des hérétiques allemands... Tout à coup, le prêtre s'affaisse, il est blessé à la tête, son sang coule

abondamment ; mais ce prêtre est un disciple d'Ignace de Loyola, ce prêtre est un héros : le Père Nicolas Bobadilla est tombé, il se relève couvert de sang. Plusieurs soldats sont blessés comme lui, il ne s'occupe que de ces braves : il panse les blessures des uns, entend la confession des autres, bénit pour l'éternité ceux qui vont mourir. Il avait prédit la victoire à l'armée catholique, l'événement justifia sa prédiction. C'était le 24 avril 1547 ; le duc de Saxe fut fait prisonnier par les troupes impériales.

Bobadilla ne prit pas le temps de soigner sa blessure. Après la victoire, il prêchait à Passau, dont la plupart des habitants étaient luthériens. Il demande qu'on rende à Dieu de solennnelles actions de grâces pour le triomphe de l'armée catholique et il l'obtient. De là il part, il parcourt l'Allemagne confondant les hérétiques, ramenant à l'Église une foule d'âmes égarées ou entraînées, fortifiant les catholiques dans la foi et produisant partout des fruits abondants pour la gloire de Dieu.

Il arrive à Vienne, à la cour de l'empereur où il était appelé, au moment où Charles-Quint faisait publier une formule de foi qu'il avait imaginée et à laquelle il voulait que l'on se conformât, en attendant les décisions du Concile de Trente. L'empereur, toujours porté à plaire aux luthériens, dont il redoutait l'esprit indépendant et disposé à la révolte, avait, de son autorité privée, toléré par cette formule, appelée l'*Intérim*, le mariage des prêtres et la communion sous les deux espèces.

Le Père Bobadilla apprend en arrivant que les protestants se plaignent du peu de concessions faites à leurs doctrines par cet *Intérim*, et aussitôt il leur répond par un écrit dans lequel il réfute ces concessions, sans nul ménagement pour l'auteur couronné de l'*Intérim*. Il attaquait cette formule, même en présence de Charles-Quint, qui ne permettait de discussion sur aucun de ses actes. L'empereur s'irrite et ordonne à Bobadilla de sortir de la cour à l'instant même, et de passer au plus tôt la frontière de son empire.

Bobadilla court à Rome et se présente à la maison professe..... Le Père général lui en refuse l'entrée. Le Saint-Siége approuve le Jésuite, Ignace persiste à le blâmer :

« S'il a eu raison dans le fond, ajoute-t-il, il a eu tort dans la

ofrme; nous ne devons jamais, même pour défendre la foi et les intérêts de l'Église, manquer au respect dû à la majesté et à l'autorité royales. »

L'échec du trop ardent Jésuite fut un triomphe pour les hérétiques, une bonne fortune pour les ennemis de la Compagnie de Jésus. Jamais nouvelle ne se répandit avec plus de rapidité, jamais occasion ne fut plus habilement exploitée par la malignité. Le nouvel Ordre faisait trop de bruit dans le monde pour n'avoir pas d'envieux; d'ailleurs, nous l'avons vu, son divin chef lui avait montré la Croix dès sa naissance, les persécutions ne devait donc pas lui faire défaut. *Les disciples ne devaient pas être mieux traités que le Maître.* Toutefois, n'oublions pas la promesse divine: « Je vous serai favorable. »

Plusieurs villes d'Espagne possédaient des maisons de Jésuites, Salamanque n'avait pas voulu rester en arrière, elle en avait demandé une, et on lui avait envoyé, dès les premiers mois de 1548, les Pères Sevillan, Sanchez, Capella et Miguel de Torrez. Mais les esprits avaient été si fort travaillés, que, en arrivant, les religieux trouvèrent la maison qui leur était destinée dans un dénuement complet. Ils avaient une chapelle, dont tout l'ornement était les quatre murs. Un des Pères dessina une image de la Sainte-Vierge sur un papier, il colla ce papier au mur, au-dessus de l'autel, et tous les quatre offraient le Saint-Sacrifice devant ce pauvre tableau, en attendant que la Providence leur donnât la consolation de mieux faire pour l'honneur de la Majesté divine.

Ce trait peut donner la mesure des privations que les Pères eurent à souffrir pour eux-mêmes. Elles étaient dures : souvent ils manquaient du nécessaire, et néanmoins leur douceur et leur bienveillance habituelle n'en étaient point altérées; bien moins encore leur zèle et leur dévouement pour les intérêts spirituels du prochain. Les soins des hôpitaux et des prisons, l'instruction des pauvres et des enfants les trouvaient aussi empressés, aussi zélés, aussi charitables que s'ils eussent été pourvus généreusement de toutes choses.

Tant de vertus devaient leur concilier le respect et l'affection de toutes les classes. Bientôt ils s'étaient vus entourés, aimés et

recherchés; ils en profitaient pour attacher plus fortement a Dieu les cœurs qui se donnaient à eux.

Les choses en étaient là, lorsqu'on apprit un jour avec un étonnement qui tenait de la stupeur, que les Jésuites étaient les précurseurs de l'Ante-Christ. Cette vérité était prouvée par un petit écrit publié par un savant dominicain, le docteur Melchior Cano, célèbre prédicateur. La chose était si vraie, que ce même docteur venait de faire entendre, en chaire, ces paroles recueillies et répétées par la foule :

« Mes Frères, le jour du dernier Jugement est proche; l'Ante-Christ va paraître, et déjà nous voyons ses précurseurs. Toutes les marques auxquelles nous devons le reconnaître, je les aperçois dans les prêtres de la Compagnie de Jésus; et c'est moi, Melchior Cano, qui suis désigné par la sainte Écriture pour démasquer ces hypocrites. »

Pour la crédulité populaire en Espagne, c'était toute une révélation, et des plus effrayantes. Si tous les Jésuites n'étaient pas brûlés vifs, l'Espagne était perdue sans ressource, elle était livrée aux esprits infernaux. Nul ne songeait à répondre à Melchior Cano que ses accusations absurdes, contre la Compagnie de Jésus, étaient celles dont tous les Ordres religieux avaient été honorés à leur naissance, celui de Saint-Dominique comme les autres. Dans son propre monastère, nul ne partage ses sentiments contre les Jésuites, mais nul ne peut obtenir de lui qu'il cesse de les attaquer publiquement.

Bientôt, le supérieur général des Frères-Prêcheurs intervient lui-même en faveur des Jésuites, par une encyclique adressée à tous les religieux de son Ordre répandus dans le monde. Cette lettre est en date du 10 décembre 1548. Melchior Cano était aveuglé : il ne se rendit pas, même à la voix de son Général; il méconnut aussi celle du Saint-Siége. En 1552, il fut nommé évêque aux îles Canaries; cette nomination fut attribuée aux Jésuites, mais il n'est pas prouvé qu'elle fût due à leur influence.

Les calomnies de Melchior avaient eu le plus grand retentissement en Espagne. Le peuple est partout le même : ce qu'il adorait la veille, il le brûle facilement le lendemain. La disgrâce du Père Bobadilla et la colère de Charles-Quint contre lui, et, par

suite, contre la Compagnie, avaient provoqué cette explosion dont les résultats devaient être de courte durée, mais qui devait s'étendre sur une grande partie de l'Espagne.

Pendant que l'Ordre de Jésus était ainsi en butte à la persécution de ses ennemis, son plus puissant protecteur lui était enlevé par la Providence; il perdait le pape Paul III, auquel le conclave donnait pour successeur le cardinal del Monte, qui prit le nom de Jules III.

VII

François de Borgia, duc de Gandie, petit-fils d'Alphonse II, roi de Naples, et proche parent de tous les souverains de l'Europe, arrivait à Rome à la fin de septembre 1550, et descendait à la maison professe des Jésuites, accompagné des cardinaux et des princes romains qui s'étaient portés à sa rencontre, et suivi de ses gentilshommes et de ses gens de service, au nombre de cinquante. Depuis deux ans, le duc de Gandie s'était lié à la Compagnie de Jésus par des vœux secrets, et, d'après l'avis de saint Ignace, il était resté dans le monde pour assurer l'avenir de ses huit enfants par le mariage des deux aînés, et par toutes les dispositions nécessaires pour le partage de ses biens.

Le moment étant venu pour lui de prononcer ses vœux solennels et de se déclarer membre de la Société de Jésus, il écrivit à Charles-Quint, le 15 janvier 1551, et lui demanda l'autorisation de quitter ses charges, la cour, les honneurs et le monde, et de se consacrer, dans la Compagnie de Jésus, au service de Dieu et de l'Église. L'empereur lui répondit aussitôt : « Je ne veux point vous disputer au grand Maître que vous avez choisi. » Mais François de Borgia n'avait pas attendu à Rome la réponse impériale. Le pape Jules III, à qui ses intentions étaient connues, voulut lui offrir le chapeau de cardinal et lui en avait fait insinuer la proposition. Le duc de Gandie, dont l'humilité n'ambitionnait d'autre honneur que celui d'être membre de la Société de Jésus, avait

demandé et obtenu la permission de sortir de Rome au plus vite et de s'enfuir dans sa patrie, afin de se soustraire aux instances de la cour pontificale (1).

L'entrée du vice-roi de Catalogne dans un Ordre tant décrié en plusieurs villes d'Espagne, durant les deux années précédentes, eut un immense retentissement. La sainte vie de François de Borgia était connue. Le choix qu'il venait de faire de la Compagnie de Jésus semblait donner à ses détracteurs le plus noble et le plus éclatant démenti. Bientôt, on le vit fonder des colléges ou des maisons de son Ordre dans toutes les grandes villes où il paraissait, et les jeunes gens des familles les plus illustres accouraient à lui pour solliciter leur admission dans l'Institut. Il avait un don particulier pour attirer les jeunes seigneurs et les former aux plus solides vertus. Don Sanche de Castille, don Pedro de Navarre, don Bartolomeo de Bustamente étaient au nombre de ses disciples. Le célèbre Juan d'Avila, ami d'Ignace de Loyola et du duc de Gandie, se jugeant indigne d'entrer dans les rangs de la Compagnie d'élite qu'il ne cessait d'admirer, lui recrutait des braves parmi les hommes de science et de piété dont il avait la direction. De ce nombre furent don Diégo de Guzman et don Gaspar Loarte, l'un des plus savants docteurs de l'époque Dans le même temps, don Antonio de Cordoue, recteur de l'université de Salamanque, et pour lequel Charles-Quint venait de demander au Pape la pourpre romaine, refusait cet honneur et courait s'abriter contre les grandeurs et les richesses de la terre sous l'humble habit du Jésuite. L'année 1552 n'était pas écoulée, que l'Institut d'Ignace était aussi florissant en Espagne qu'en Portugal, où nul obstacle n'avait arrêté son prodigieux développement, et où les vocations étaient si nombreuses, que le seul collége de Coïmbre envoyait des missionnaires dans toutes les colonies d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. Le cardinal Henri, évêque d'Evora, frère du roi, consultait Louis de Grenade sur son désir d'avoir une maison de Jésuites dans sa ville épiscopale :

(1) L'histoire de saint François de Borgia, que nous espérons publier prochainement, fera connaître toutes les circonstances si intéressantes de sa vocation à la vie religieuse. Nous ne pouvons donner plus de place ici à cette grande et belle figure.

— Votre Éminence ne saurait mieux faire, lui répond l'illustre Dominicain ; car c'est un Ordre apostolique qui conspire de toutes ses forces pour réveiller la foi et sauver les âmes.

Cependant, le pape Jules III avait ordonné la reprise des délibérations du Concile œcuménique. La première réunion eut lieu à Trente le 1er mai 1551. Les jésuites Laynez et Salmeron s'y rendirent au mois de juillet suivant, toujours en qualité de théologiens du Saint-Siége. Jules III les avait jugés à l'œuvre dans la première session, à laquelle il assistait et prenait part, étant alors cardinal del Monte, et il n'avait pas cru devoir faire un autre choix que celui de son prédécesseur. Le titre d'orateurs du Souverain-Pontife leur donnant le droit de prendre la parole avant tout autre, le Père Laynez, à son premier discours, dit à cette imposante assemblée :

« Puisque les dogmes de la foi ne peuvent être définis que par l'Ecriture et les saints Pères, je déclare que je ne citerai à l'appui de mon opinion aucun texte de Père ou de Docteur de l'Église dont je n'aurai pas lu tout l'ouvrage, dont je n'aurai pas extrait tous les passages prouvant jusqu'à l'évidence que tel est réellement le sentiment de l'auteur. »

Cette déclaration produisit un étonnement général. Chacun se demandait comment un seul homme pouvait suffire à ces formidables travaux de l'intelligence, et exercer en même temps les fonctions du ministère sacerdotal et les œuvres de miséricorde avec un zèle aussi soutenu. Dans cette session, comme dans la première, le savant Jésuite excita l'admiration jusqu'à l'enthousiasme.

L'excès du travail l'ayant rendu malade, le Concile décida que ses réunions générales seraient interrompues aussi longtemps que durerait la maladie du Père Laynez, et ne seraient reprises que lorsqu'il pourrait venir apporter et répandre la lumière dans les discussions.

C'était le plus bel hommage que les Prélats et les Docteurs du Concile pussent rendre à la science et à l'éloquence de l'humble Jésuite. L'évèque de Modène, Foscarani, Dominicain, écrivait dans le même temps :

« Les Pères Laynez et Salmeron ont parlé contres les Luthé

riens, sur la sainte Eucharistie, avec un si grand éclat, qu'en vérité je m'estime heureux de pouvoir vivre quelque temps avec ces doctes et saints Pères. »

Au mois d'avril 1552, les hérétiques prenaient les armes contre leur souverain ; après s'être emparés d'Augsbourg, ils menaçaient Inspruck et Trente ; les travaux du Concile ne pouvaient être continués au milieu de ces dangers, il fallut les suspendre et les ajourner indéfiniment.

Charles-Quint ne pouvait plus douter des intentions secrètes des protestants ; il voyait trop clairement que c'était le principe même de l'autorité qu'ils voulaient détruire. Ils avaient d'abord attaqué l'autorité de l'Église ; mais se voyant vaincus sur le terrain des discussions par les vaillants athlètes de la Compagnie de Jésus, ils se démasquaient et attaquaient l'empereur lui-même dans sa ville d'Inspruck.

Les dernières mesures prises par le duc de Bavière pour sauver ses États de leurs pernicieuses doctrines n'étaient peut-être pas étrangères à cette prise d'armes.

Le duc Guillaume de Bavière avait confié deux chaires théologiques de l'université d'Ingolstadt aux Jésuites, considérés par les luthériens comme les plus redoutables de leurs adversaires. Ces chaires étaient occupées par Salmeron et Canisius, avec une supériorité de talent qui n'était contestée ni par leurs ennemis, ni par leurs rivaux, et chaque jour ils enlevaient à l'hérésie une partie du terrain qu'elle avait gagné. La sainteté de leur vie ajoutait encore à ces succès et attirait à eux tous les cœurs. L'année suivante, 1550, Canisius avait été forcé d'accepter la charge de recteur de l'Université, mais il voulait vivre dans la pauvreté et l'humilité ; tous les bénéfices de cette charge furent employés en bonnes œuvres. Les partisans des luthériens avaient glissé le venin de leurs doctrines dans toutes les parties de l'enseignement : le Père Canisius le découvrit et l'extirpa. Il opéra des réformes indispensables, apporta des améliorations importantes et fit un tel bien, que, dans les registres de l'université d'Ingolstadt, on voit encore un témoignage de la vénération et de la reconnaissance que le jeune recteur sut mériter : il est appelé, sur les pages qui portent son nom, l'*incomparable Père Canisius*.

Canisius avait délivré Ingolstadt du fléau de l'hérésie, plusieurs évêques allemands le sollicitaient d'apporter dans leurs diocèses le secours de sa science et de son zèle. Le duc Guillaume était mort, Albert, son fils, lui succédait; Canisius lui exprime le désir des prélats qui l'appellent, le duc Albert refuse de les satisfaire. Ferdinand, roi des Romains et beau-frère du duc de Bavière, écrit à Ignace de Loyola et le prie de lui accorder le savant Canisius pour la ville de Vienne, que l'hérésie menace d'envahir. Le saint fondateur lui répond qu'il consent à le lui prêter, mais que ce ne peut-être pour longtemps, et il donne l'ordre au célèbre Jésuite de se rendre dans la capitale de l'Autriche.

Ce n'était pas assez pour le roi des Romains. Il sentait que l'hérésie, battue et repoussée par le Père Canisius, ne tarderait pas à se présenter de nouveau lorsqu'il se serait éloigné. Il était important de lui opposer un corps de volontaires toujours prêt à marcher contre elle et à défendre vigoureusement la foi de l'Église romaine.

Pour cela, il faut que la ville de Vienne possède un collége de la Compagnie de Jésus.

Ferdinand demande avec instance à Ignace de Loyola de lui envoyer des Pères pour remplir ce but, et il en obtient dix; le Père Lejay est chargé de l'organisation du collége. Le 6 août 1552, le Père Lejay allait recevoir la récompense de son laborieux apostolat et de toutes les vertus du parfait religieux; mais son œuvre restait inachevée à Vienne; Canisius la continua.

Les besoins de cette Église étaient immenses; depuis plus de vingt ans nul ne s'était présenté aux saints ordres; le clergé s'éteignait et n'était plus remplacé, les catholiques vivaient sans instruction, sans pratique et presque sans culte.

Canisius prêche dans les églises, professe à l'université, éclaire, convertit et veut travailler pour l'avenir. Il a gagné les jeunes gens, il les encourage, les fortifie et en choisit cinquante qu'il réunit dans un bâtiment voisin du collége. Il les fait étudier et les façonne pour le service de Dieu, et leur vocation, se développant dans cette atmosphère de science, de piété et de vertus, promet le plus consolant avenir pour la religion. Ce séminaire avait été créé sur le plan de saint Ignace pour le collége

romain, dont nous avons raconté ailleurs (1) la fondation, les progrès et les magnifiques résultats.

Saint Ignace, toujours préoccupé d'assurer l'avenir de la religion par l'éducation de la jeunesse, et vivement affligé des périls qui menaçaient la foi romaine en Allemagne, où le clergé manquait, et où les Jésuites ne pouvaient suffire au travail, avait conçu le projet d'un collége destiné à recevoir tous les jeunes Allemands ramenés à la foi de l'Église. Ce collége devait devenir une pépinière sacerdotale par laquelle le clergé allemand serait renouvelé et la foi catholique maintenue, ou rétablie dans les divers États que l'hérésie avait infectés.

Ignace n'avait ni argent ni bâtiment pour commencer le collége germanique; mais la Providence, qui lui avait donné l'inspiration, lui donna les moyens de l'exécuter (2). Le 31 août 1552, le pape Jules III publiait la bulle d'érection de cet important établissement et autorisait le recteur à conférer le grade de docteur à tous les élèves qui s'en rendraient dignes. Au mois d'octobre suivant, le collége était ouvert et recevait dix-huit élèves; quelques jours après, il en comptait trente. La colère des hérétiques éclata violemment en apprenant cette nouvelle.

« Ignace n'avait donc pas assez de sa Compagnie? s'écria Kemnitz, l'un de leurs chefs; il ne lui suffit pas de nous faire attaquer par des étrangers, il faut encore qu'il nous jette sur les bras nos compatriotes? »

VIII

Le cardinal Jean du Bellay, évêque de Paris, avait joui du plus grand crédit à la cour de François Ier. A la mort de ce prince, il s'était empressé de faire valoir l'amitié royale dont il avait été honoré, et avait mis en jeu tous les ressorts dont il disposait

(1) *Histoire de saint Ignace de Loyola.*

(2) Voir l *Histoire de la Compagnie de Jésus*, par M. Crétineau-Joly ou celle de saint Ignace.

pour attirer sur lui la bienveillance et la faveur de Henri II. Mais bientôt il s'était aperçu que le cardinal de Lorraine possédait la confiance et l'affection du roi de manière à ne laisser qu'une place secondaire à l'évêque de Paris dans les bonnes grâces de son souverain. Jean du Bellay n'avait pu accepter ce rôle. N'espérant pas l'emporter jamais sur le cardinal de Lorraine, il avait voulu s'éloigner de Paris et de la France, et s'était réfugié à Rome. Là, il avait obtenu l'agrément du Souverain-Pontife pour se démettre de l'évêché de Paris en faveur d'un de ses parents, Eustache du Bellay, président au Parlement.

Eustache, en devenant évêque, n'avait malheureusement pas abandonné son ressentiment contre le cardinal de Lorraine. Il le regardait comme un ennemi, par cela seul que le roi l'aimait et prenait ses avis, ou plutôt parce que, sous le dernier règne, l'évêque de Paris était tout-puissant à la cour, et que sous le règne actuel il n'était plus que l'évêque du premier diocèse de France. L'ambitieux n'est jamais satisfait. D'ailleurs, Eustache avait épousé la querelle de son prédécesseur, et il était homme à la soutenir.

Le cardinal aimait et appréciait les Jésuites; il désirait les voir établis à Paris pour y former la jeunesse aux vertus chrétiennes et pour opposer un obstacle aux progrès de l'hérésie qui s'insinuait dans l'Université. Le roi partageait l'opinion et les vues du cardinal et avait donné des lettres-patentes autorisant l'établissement de la Compagnie de Jésus dans sa bonne ville de Paris, mais le parlement avait refusé de les enregistrer et s'était contenté de présenter ses remontrances à Henri II. Le roi avait insisté, le parlement avait renouvelé ses refus et ses remontrances et en avait appelé à la faculté de théologie et à l'évêque de Paris.

Le prélat, trouvant l'occasion de déclarer la guerre au roi, au cardinal de Lorraine et à toute la cour, ne la laissa pas échapper. Le roi et le cardinal voulaient les Jésuites, Eustache du Bellay n'en voulut pas et se rangea du côté du parlement et de l'université. Le roi n'insistait pas moins pour forcer enfin le parlement à céder; mais alors fut soulevée contre la Compagnie la plus violente tempête qui fût jamais Les théologiens de l'université la

déclarèrent dangereuse pour la foi et pour l'autorité royale, aussi bien que pour tous les ordres religieux. Les prédicateurs et les curés la dénonçaient en chaire comme coupable de plusieurs hérésies et enseignant la plus dangereuse morale. Il se répandait contre elle une nuée de pamphlets et de libelles qu'on glissait sous les portes des maisons, qu'on semait dans les rues, qu'on jetait jusque dans les églises.

Les protestants battaient des mains : ils avaient dans leur camp les théologiens de l'université, les curés et l'évêque de Paris, ils se moquaient d'eux et triomphaient.

Le Saint-Siége s'était déclaré protecteur des Jésuites et les appuyait à la cour de France. Eustache du Bellay, pour une question d'amour-propre, ne craint pas de se mettre en opposition avec le Souverain-Pontife, et interdit aux Jésuites toutes fonctions sacerdotales dans l'étendue de sa juridiction.

Les Jésuites traversent la Seine et vont demander l'hospitalité à l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, qui ne relevait que du Saint-Siége, et dont la juridiction s'étendait sur tout le faubourg Saint-Germain. L'abbé les accueille avec empressement et les autorise à continuer le bien qu'ils n'ont cessé de faire depuis leur arrivée à Paris.

Le cardinal de Lorraine, envoyé à Rome par le roi, venait d'y arriver accompagné des quatre docteurs de Sorbonne les plus renommés : René Benoît, Claude Despence, Jérôme de Sauchières (depuis cardinal) et Crespin de Brichanteau, tous les quatre signataires du décret. La Compagnie de Jésus paraissait une rivale d'autant plus redoutable que ses membres étaient plus célèbres par leur science et par leurs talents.

Ignace va voir le cardinal de Lorraine, lui explique clairement le plan et le but de son Institut, et lui demande une conférence entre les théologiens qui l'accompagnent et quatre théologiens Jésuites. La conférence est acceptée et a lieu en présence du cardinal. Les théologiens de la Compagnie de Jésus étaient Laynez, Olave, Polanco et Frusius. Le Père Olave, Français, docteur de Sorbonne, était heureux d'entrer en lice pour une telle cause et d'avoir à combattre de tels ennemis ; il était sûr de la victoire. Les trois autres avaient aussi étudié et pris leurs grades à Paris.

Le succès des Jésuites est complet; les universitaires, forcés de s'avouer vaincus, déclarent que le décret a été rendu sans connaissance de cause. Cette déclaration, écrite et signée par de tels adversaires, est d'une grande valeur et devait un jour porter ses fruits.

Depuis la suspension du Concile de Trente, le Père Laynez résidait au collége de Padoue. Il s'y livrait, avec son zèle ordinaire, à l'exercice du saint ministère et aux travaux dont les évêques l'avaient chargé pour la prochaine session, lorsqu'il fut nommé Provincial d'Italie, en remplacement du Père Brouet.

Laynez, aussi humble que savant, ne put d'abord se résigner à accepter le fardeau et écrivit à son bien-aimé Père Général qu'il le suppliait de reporter son choix sur un de ses frères plus digne que lui, ajoutant : « Je sens que je ne sais pas encore assez bien obéir pour savoir bien commander. » Ignace insista et lui ordonna, en vertu de la sainte obéissance, de prendre la charge qui lui était imposée. Le Jésuite n'avait plus qu'à se soumettre, il céda et prit le gouvernement de la province.

Bientôt il se plaint à son supérieur de se voir enlever les sujets les plus distingués pour la maison de Rome, qui lui semble en avoir moins besoin que les colléges de sa province. Le saint fondateur lui répond : « La maison de Rome est le centre de la Compagnie, c'est son foyer; c'est de la ville pontificale que sortent presque tous nos Pères pour être répandus dans le monde; c'est donc à Rome que doivent briller les plus grandes lumières. »

Laynez ne peut se trouver satisfait par ces motifs ; il réplique, fait de nouvelles observations et s'attache à faire sentir la nécessité de conserver dans sa province de savants professeurs et des prédicateurs capables de lutter victorieusement contre les ennemis de l'Eglise.

Saint Ignace, après avoir renouvelé au Père Laynez l'explication déjà donnée, blâme son insistance et termine par ces lignes ,

« Réfléchissez là-dessus, mandez-moi si vous reconnaissez avoir failli; si vous vous jugez coupable, dites-moi quelle pénitence vous êtes disposé à subir pour votre faute. »

Le Père Laynez était un des premiers disciples d'Ignace, un ami

de son cœur, un des plus vigoureux athlètes de la Compagnie, une lumière de l'Église; mais il n'en était que plus humble. La lettre de son bien-aimé Général vient le trouver à Florence, il va nous dire lui-même l'effet qu'elle produisit sur lui et le fruit qu'il sut en retirer. Voici sa réponse :

« Mon Père,

» Quand la lettre de Votre Révérence me fut rendue, je me mis a prier Dieu, et après avoir fait ma prière avec beaucoup de pleurs, ce qui m'arrive rarement, voici le parti que j'ai pris et que je prends encore aujourd'hui les larmes aux yeux : Je souhaite que Votre Révérence, entre les mains de laquelle je me mets et m'abandonne entièrement, je souhaite, dis-je, et je demande par les entrailles de Notre Seigneur Jésus-Christ, que, pour punir mes péchés et pour dompter mes passions mal réglées qui en sont la source, elle me retire du gouvernement, de la prédication et de l'étude, jusqu'à ne me laisser pour tout livre que mon bréviaire; qu'elle me fasse venir à Rome en demandant l'aumône et que là, elle m'occupe jusqu'à la mort dans les plus bas offices de la maison, ou, si je n'y suis point propre, qu'elle me commande de passer le reste de mes jours à enseigner les éléments de la grammaire, n'ayant nul égard à moi et ne me regardant jamais que comme l'ordure du monde. C'est là ce que je choisis tout d'abord pour ma pénitence..... »

Ainsi écrivait, ainsi se jugeait celui qui avait fixe l'admiration générale au Concile de Trente, celui que le Sacré-Collége demandait au Souverain-Pontife de lui adjoindre en le couvrant de la pourpre romaine, afin de pouvoir s'éclairer toujours de ses lumières. Telle était la vertu des disciples de saint Ignace, tels étaient les exemples qu'ils laissaient à leurs successeurs.

Le saint fondateur ne voulut point accepter pour son fils chéri la rigoureuse pénitence qu'il s'imposait. Laynez était né homme d'études; lui retirer cet élément eût été nuire à la fois aux intérêts de l'Église, à l'honneur de la Compagnie et à la précieuse vie de l'humble et savant Jésuite. Ignace, au contraire, lui ordonna de composer une somme de théologie, et pour lui faciliter ce travail

en allégeant les devoirs de sa charge, il lui adjoignit deux visiteurs des colléges : le Père Viole et Martin Olave.

Le 23 mai 1555, le cardinal Caraffa, général des Théatins, était élevé sur le siége de saint Pierre et prenait le nom de Paul IV. On l'avait toujours vu peu favorable à la Compagnie de Jésus, on supposa qu'il lui serait hostile. Ignace lui-même le craignit un instant et fut bientôt détrompé. Le général des Théatins avait pu voir avec un sentiment de rivalité les prodigieux succès d'un Ordre si nouveau et déjà si célèbre dans le monde entier; mais le Pape Paul IV ne vit et parut n'avoir jamais vu que les immenses services rendus à l'Église par les vaillants soldats de cette Compagnie d'élite. Sa première pensée fut de s'assurer du concours du savant Laynez dans ses conseils : il témoigne le désir de le créer cardinal... Laynez en est averti, se trouble et se plaint à son Père Ignace de l'honneur dont il est menacé. Le saint fondateur le rassure : « Le Pape est trop juste, lui dit-il, pour faire violence à l'humilité de notre petite Compagnie. » Mais Paul IV, bien qu'il fût âgé de quatre-vingt ans, n'en était pas moins ferme dans ses volontés. Il lui paraît étrange qu'un Jésuite refuse un honneur que tant d'autres ambitionnent et se promet de triompher d'une résistance que ces prédécesseurs n'ont pu vaincre. Il croit que, pour arriver à son but, il suffira de familiariser Laynez avec les grandeurs de la cour pontificale, et prend un moyen de l'y attirer : il lui ordonne d'habiter un appartement au Vatican et de travailler à réformer la Daterie (1).

Il s'était introduit de tristes abus, de graves désordres dans cette importante administration. Le Père Laynez les découvre, en fait sentir les dangers et indique toutes les réformes et améliorations qu'il juge nécessaires. Mais il s'aperçoit bientôt que le Pape et les cardinaux ont d'autres vues sur lui ; tout lui prouve que le projet de le faire entrer au Sacré-Collége n'est nullement abandonné, il comprend la position dans laquelle le Pape l'a engagé. Paul IV avait une volonté inflexible, il pouvait être dangereux de

(1) Tribunal chargé de tout ce qui concerne les bénéfices des évêchés et des abbayes, et où se délivrent les dispenses pour les mariages.

lui résister. Laynez ne l'ignore pas; mais il sait surtout qu'il est membre de la Compagnie de Jésus. Il a tout calculé, tout pesé devant Dieu; il n'a qu'un parti à prendre, il le prend : il s'enfuit du Vatican et va se réfugier près de son Père Général, à la maison professe. Paul IV, comprenant toute la portée de cette fuite, fait céder cette fois sa volonté devant l'humilité d'un simple religieux.

IX

Le mercredi de Pâques de l'année 1555, la ville de Saragosse, capitale de l'Aragon, offrait un spectacle qui contrastait singulièrement avec les fêtes et les chants de joie des jours précédents.

Une procession composée d'un nombreux clergé et de religieux Augustins, précédée d'une croix voilée de noir, et suivie d'une foule exaspérée, parcourait les rues en chantant le psaume CVIII, que le peuple répétait, verset par verset, avec l'accent de la fureur. De temps à autre, il poussait une sorte de rugissement et laissait à peine distinguer le cri : « Miséricorde! Miséricorde! » D'autres vociféraient : « Malédiction! Malédiction! » Le clergé et les religieux continuaient le chant lugubre et réprobateur.

Que s'était-il donc passé dans cette ville où, la veille encore, la joie rayonnait sur tous les fronts chrétiens, remplissait toutes les âmes et faisaient retentir les voûtes sacrées de son triomphant *Alleluia?*

Un vicaire général venait de faire publier que la ville était profanée et infectée d'hérésie par le seul fait de la présence des Jésuites.

Les habitants de Saragosse savaient le bien déjà produit par les religieux de la Compagnie de Jésus en Espagne. Ils avaient vu celui qu'avaient opéré dans leur ville les prédications du Père Francisco Strada, et ils avaient sollicité une maison de l'Ordre, offrant de faire tous les frais de l'établissement. L'archevêque,

Ferdinand d'Aragon, partageait le désir de ses diocésains; mais il existait alors une loi qui défendait d'élever une chapelle ou un couvent trop près d'une église paroissiale ou d'une communauté religieuse. Cette mesure avait été jugée nécessaire pour éviter les querelles de préséance et les questions de rivalité. Saragosse possédait un si grand nombre d'églises et de couvents, que toutes les propriétés proposées pour les Jésuites se trouvaient dans les limites prohibées, ce qui retardait leur établissement dans la ville et redoublait le désir de les avoir.

Enfin, en 1555, les circonstances ayant permis d'acheter une habitation convenable, en dehors des limites de la loi, l'archevêque avait appelé les Pères de la Compagnie de Jésus, à la grande joie des Saragossiens, et avait fixé le mercredi de Pâques pour l'inauguration de leur chapelle. Chacun applaudissait à l'heureuse idée du prélat, qui choisissait pour cette cérémonie un des jours où l'Église célèbre les fêtes du plus beau triomphe de la religion.

La veille, le mardi, Don Lopez Marco, grand vicaire, défend au Père Barma, supérieur de la maison, d'inaugurer la chapelle jusqu'à nouvel ordre :

— Les Augustins, ajoute-t-il, ont porté plainte contre votre voisinage ; vous êtes trop près d'eux.

— Je ne puis me soumettre à une telle injonction, répond le Supérieur, puisqu'elle n'est appuyée sur aucun motif raisonnable; nous sommes en règle et autorisés par le seigneur évêque, qui, lui-même, a tout arrangé et nous a ordonné la prise de possession. Voici, d'ailleurs, nos priviléges.

— Je m'oppose formellement à l'inauguration, reprend don Lopez ; vous ne pouvez vous établir ici, tâchez de vous transporter plus loin...

— Consultons d'abord les plus savants canonistes, dit le Père.

Des canonistes, consultés le jour même, décident que les Augustins n'ont aucun droit de se plaindre, et que les Jésuites peuvent passer outre :

— Je maintiens mon opposition ! s'écrie don Lopez.

— Nous ne pouvons nous y conformer, répond le Père.

Le gardien des Franciscains protégeait les Augustins et appuyait

leurs réclamations. Le lendemain, il se présente au Père Barma, lui fait valoir la défense du grand vicaire, et le voyant résolu à passer outre il lui dit :

— Eh bien vous serez tous excommuniés !

— Nous en appelons au Saint-Siége, dit avec dignité le supérieur des Jésuites.

Et, sans craindre l'excommunication dont il est menacé, il procède à la cérémonie. Une foule immense se pressait dans la chapelle et autour de la maison, ignorant les difficultés imprévues élevées depuis la veille.

Pendant que le Père Barme chantait la messe, don Lopez Marco faisait publier et afficher dans toute la ville la défense d'entrer dans la chapelle des Jésuites, sous peine d'excommunication. Les Pères étaient déclarés maudits, l'anathème était lancé contre eux.

Dans ces siècles de foi, la parole d'un dignitaire ecclésiastique était toute-puissante sur les masses, et les Chrétiens n'hésitaient pas d'ordinaire à préférer la mort à l'excommunication. Ce fut donc comme un coup de foudre pour le peuple, lorsqu'il apprit, en sortant de la chapelle des Jésuites, le malheur dont étaient menacés ceux qui seraient assez téméraires pour oser y entrer. Et, quand parut, dans l'après-midi, la procession que nous avons vue, il se crut obliger d'ajouter foi à la justice de l'anathème porté contre les Pères. Il joignit sa voix à celle des prêtres et des religieux, dont l'irritation appelait la malédiction sur ceux qui leur apportaient toutes les bénédictions du ciel, et ne vit plus en eux que des coupables dignes du bûcher de l'Inquisition.

Les esprits éclairés gémissaient et ne doutaient pas que tout cela ne tournât au triomphe des Jésuites.

Don Lopez, blessé dans sa dignité, ne s'arrêta pas là. Le Père Barma avait méconnu son autorité ; la menace du gardien des Franciscains avait été infructueuse, il fallait donc, à tout prix, trouver un moyen de le forcer à s'éloigner. Des images représentant les Jésuites précipités dans l'enfer par une légion de hideux diablotins, sont distribuées dans les rues. On ne cesse de répéter au peuple que la ville est déclarée profanée, parce qne la présence des Jésuites y a apporté l'hérésie : on assure que Saragosse tout

entière est excommuniée et le sera tant que les Jésuites n'en seront pas chassés. Ces extravagances se colportent, s'affichent, se redisent partout et sans cesse : le peuple, exaspéré, se porte à la maison des Pères, lance des pierres aux fenêtres, brise les vitres et fait entendre des cris de mort, pendant qu'une procession semblable à la première fait le tour de la maison maudite en chantant des paroles de réprobation.

Ces scènes ridicules et fâcheuses se renouvelant depuis quinze jours, le Père Barma crut devoir les faire cesser en se retirant, Mais elles avaient eu trop de retentissement pour être ignorées de la cour.

L'archevêque, Ferdinand d'Aragon, le nonce du Pape, la princesse Jeanne, régente du royaume, en l'absence de Charles-Quint, font examiner la cause, le tribunal ecclésiastique décide qu'il y a eu erreur de la part des Augustins, du gardien des Franciscains et du grand-vicaire.

Don Lopez Marco est obligé de lever l'excommunication, et les Jésuites sont invités à rentrer dans leur demeure : alors l'hérésie des Pères est oubliée ; on ne se souvient plus que de leur zèle, de leur dévouement, de leur charité, de leur sainte vie. On les rappelle avec des larmes de regret pour le passé, de bonheur pour le présent, d'espérance pour l'avenir. Le clergé, la noblesse et la magistrature se portent au-devant d'eux à la porte de la ville, et les accompagnent jusqu'à leur maison, où le vice-roi les attendait pour leur en offrir les clefs. Don Lopez Marco était au nombre de ceux qui leur rendaient ces honneurs publics.

Dès ce moment, les Pères commencèrent leur apostolat, que Dieu bénit abondamment. Leurs vertus leur attiraient des disciples, les villes voisines demandaient à posséder aussi des apôtres de la Compagnie de Jésus, bientôt il fallut répondre à cet empressement et créer de nouvelles résidences, des colléges et des noviciats. Ce desir était, en Espagne, comme une sainte contagion.

X

Joseph Anchieta n'avait que vingt ans à peine, il venait d'entrer dans la Compagnie de Jésus, au Brésil, et pour commencer son noviciat, le Père Nobrega l'envoyait proposer des conditions de paix à une peuplade ennemie, appelée les Tamuyas. Mais ces sauvages, qui ne voulaieut point de paix, répondent au jeune novice en lui désignant le jour où ils le mangeront dans une de leurs horribles solennités. Joseph Anchieta les regarde, son visage ne trahit pas la plus légère émotion, un sourire de bonté glisse sur ses lèvres, il dit avec douceur, mais d'une voix assurée :

« Je n'ai rien à redouter que de Dieu seul, et le moment de la mort n'est pas venu pour moi. »

Il reste au milieu des Tamuyas qu'il aurait pu fuir, et qui ne peuvent comprendre ce calme et ce courage en face de leurs menaces de mort. Le héros leur parle de l'Évangile qu'il leur apporte, de la Croix de Jésus-Christ qui a sauvé le monde et qui les sauvera, et il se fait écouter, il se fait aimer et admirer, il a vaincu les Tamuyas dont il fait des chrétiens.

Les Carriges entendaient raconter les prodiges des missionnaires, ils ne pouvaient croire à tant de vertus ; mais tout sauvages qu'ils étaient, ils se disaient que la religion des Pères devait être la meilleure, puisque rien ne lui résistait, et ils voulaient devenir chrétiens. Ils avaient demandé des Pères ; ne les voyant pas arriver, ils se déterminent à aller à eux, et partent, au nombre de deux cents, pour solliciter le baptême.

Quelques Espagnols, vivant parmi ces peuples au gré de leurs passions, se chargent de les conduire à une résidence chrétienne ; mais, sur leur chemin, ils rencontrent une horde de sauvages qui tombent sur eux, en massacrent une partie, et réservent l'autre pour leurs abominables festins. Les Jésuites en sont avertis, les Pères de Souza et Correa partent aussitôt, se rendent au milieu de cette horde ennemie et obtiennent la liberté des prisonniers

qu'ils ramènent chez eux. Dans le nombre de ces prisonniers se trouvait un Espagnol dont la conversion des Carriges contrariait les projets et les basses inclinations. Pour se venger des missionnaires qui lui ont sauvé la vie, et pour les forcer à s'éloigner d'un peuple trop docile à leur enseignement, l'apostat a recours à la calomnie :

« Les Pères vous trompent et abusent de votre crédulité, leur disait-il ; leur but n'est pas de sauver vos âmes, ainsi qu'ils le prétendent, mais de vous subjuguer, de vous dominer et de vous réduire à la condition des esclaves. »

Les Carriges se croient alors joués par les Pères, et dans l'exaspération de leur fureur, ils se précipitent sur leurs apôtres et en font des martyrs.

L'Europe ne tarde pas à apprendre les succès et la récompense des missionnaires qu'elle a envoyés au Brésil, et les Jésuites, dont le zèle s'enflamme au récit de ces grandes choses, sollicitent à l'envi le bonheur d'aller remplacer dans ce dangereux et glorieux apostolat ceux de leurs frères qui viennent de monter au ciel.

Calvin, de son côté, apprenait par la voix publique les merveilles opérées par le ministère béni des missionnaires du Brésil ; il se promet de mettre tout en œuvre pour propager ses doctrines dans tous les lieux où la Compagnie de Jésus pénétrera Un chevalier de Malte, apostat, Nicolas Durand de Villegagnon, lui propose de partir pour le Brésil avec une petite colonie d'hérétiques ; Calvin accepte et se hâte de les expédier. Vers la fin de novembre 1555, ils touchaient les côtes des possessions portugaises dans le Nouveau-Monde.

Deux protestants avaient prévenu le désir de Calvin, et se trouvaient dans le Brésil lorsque le chevalier de Villegagnon y arriva ; il est vrai que ni l'un ni l'autre n'avaient pu gagner un seul adepte. Leurs croyances différant sur quelques points, chacun prétendait faire prévaloir les siennes ; ces discussions se renouvelaient tous les jours, et le protestantisme ne marchait pas. Villegagnon veut entreprendre de mettre d'accord ses deux devanciers : il reconnaît que les opinions de l'un sont aussi différentes des siennes que celles de l'autre, et qu'ils ne s'entendront

jamais. Cette désunion entre les trois hommes qui se prétendaient chefs de la religion nouvelle, n'était pas un élément de progrès.

Pendant qu'ils débattaient leurs diverses interprétations des Saints-Livres, les Jésuites, que rien n'aurait pu désunir, tendaient toujours à leur but avec un ensemble qui triplait leurs forces. Ils bâtissaient des maisons pour de nouvelles résidences, ils élevaient des églises, ils augmentaient le nombre de leurs hôpitaux, de leurs écoles et de leurs maisons religieuses. Leurs chrétientés s'accroissaient chaque jour, et les miracles du Père Anchieta appuyant fréquemment la doctrine enseignée par les Pères, les calvinistes avaient peu à espérer de leurs prédications.

Le chevalier de Villegagnon admirait ces Jésuites dont il était chargé de détruire les grandes œuvres, et il se prenait à se regarder en pitié et à se demander s'il était bien vrai qu'il eût abandonné, renié, persécuté une religion qui produisait de tels hommes. Alors sa conscience se révoltait contre lui-même, elle criait à le déchirer, et l'appelait ensuite au repentir et à la pénitence. Un jour, ne pouvant résister plus longtemps à ses remords, il va se jeter aux pieds d'un Jésuite et revient à la foi de l'Église.

La Compagnie de Jésus ne s'étendait pas seulement en Europe, en Asie et en Amérique, elle pénétrait aussi en Afrique, et là, comme partout, elle comptera des héros ou des martyrs.

Dès l'année 1546, Claude, empereur d'Abyssinie, qu'on appelait le Prêtre Jean (1), avait demandé des prêtres catholiques au roi de Portugal. Le christianisme des anciens Abyssiniens s'était perdu dans un mélange des erreurs d'Eutichès et de Dioscore ; la population comptait en outre un très-grand nombre de païens, de juifs et de musulmans. Le souverain était resté catholique de sentiment, et, fidèle à la recommandation de son père, l'empereur David, il avait refusé de reconnaître l'évêque schismatique envoyé aux chrétiens par le patriarche d'Alexandrie.

(1) En éthiopien, *Prêtre Jean* signifie grand et précieux.

Le roi de Portugal avait prié Ignace de Loyala d'envoyer à l'empereur Claude un patriarche et des prêtres de sa Société, et le saint fondateur ne voyant que périls, humiliations et pauvreté dans la dignité de patriarche catholique en pays infidèle, s'était rendu au désir de Jean III et à l'ordre du Souverain-Pontife. Le Père Nunhez Baretto, avec le titre de patriarche, André Oviedo et Melchior Carnero, avec celui d'évêques coadjuteurs, étaient partis de Rome au mois de mars 1555, accompagnés de dix autres Pères destinés à les aider dans ce difficile et périlleux apostolat. Ils s'étaient arrêtés à Goa et avaient chargé Gonzalès Rodriguez d'aller en Éthiopie étudier la situation.

Pendant toutes ces négociations et ce voyage, les chrétiens schismatiques avaient persuadé à l'empereur que les Jésuites ne seraient que les précurseurs d'une invasion européenne, que l'Abyssinie allait devenir un pays conquis, et que son souverain ne serait plus qu'un tributaire des conquérants du Nord. Lorsque le Père Gonzalès Rodriguez se présenta, le monarque le reçut, le mit en présence de quelques savants schismatiques, l'écouta et le congédia en le chargeant d'une lettre pour le roi de Portugal. Claude ne voulait plus de ces prêtres catholiques qu'il avait sollicités si vivement et qu'il avait fait venir de si loin.

Rodriguez repartit pour Goa, où nous le rejoindrons.

XI

La Compagnie faisait de rapides progrès en Allemagne, au grand désespoir des luthériens. Après les désastres de la guerre, la peste avait ravagé la ville de Vienne ; les Jésuites s'étaient dévoués avec un zèle et une abnégation inconnus dans l'empire germanique, et leur douce charité, leur dévouement incomparable, avaient été aussi utiles à l'Église que leurs courageuses luttes contre les hérétiques. La charité évangélique est une prédication dont l'éloquence est irrésistible. Les ministres luthériens ne la possédaient pas ; ils ne pouvaient défier les apôtres de la

Compagnie de Jésus sur ce champ de la douleur et du danger. Ils s'étaient enfuis, abandonnant leurs victimes aux soins de leurs sauveurs.

L'Allemagne savait maintenant toute la valeur des disciples de saint Ignace. Elle avait jugé leur science, leur éloquence et leurs douces et héroïques vertus : elle voulait des colléges, elle voulait des maisons de leur ordre, elle en sollicitait de toute part. Le Père Canisius, à la prière des évêques, passait d'un diocèse à un autre, prêchant, confessant, faisant du bien partout et ajoutant chaque jour à l'éclat de sa réputation. L'évêque de Vienne meurt, le roi des Romains supplie Ignace de Loyola de lui accorder Canisius pour ce siége si important. Ignace est inflexible sur ce point, il refuse. Le roi n'insiste pas, mais le diocèse a besoin pendant quelque temps de la sage direction et des rares talents de Canisius; Ferdinand conjure Ignace de le lui prêter seulement comme administrateur. Le saint fondateur y consent et ordonne au Père Canisius d'accepter cette charge, et de ne jamais toucher à ses riches revenus. Canisius connaissait toutes les plaies du diocèse qu'il allait administrer, il savait les moyens dont il pouvait disposer pour y appliquer le remède, il se mit à l'œuvre et opéra des prodiges.

Cependant le vaïvode de Transylvanie demandait des Jésuites pour ses États; l'archevêque de Gran pour la Hongrie, l'évêque de Breslau pour la Silésie, adressaient la même prière au saint fondateur; les Polonais les appelaient chez eux. Dès le commencement de l'année 1556, l'Allemagne était une province de la Compagnie, ayant le Père Canisius pour Provincial.

La Corse, retombée dans une sorte de barbarie par l'excès d'ignorance et de dépravation de ses habitants, était un sujet de continuelles inquiétudes pour la république de Gênes, dont elle subissait impatiemment le joug. La république ne voyait plus qu'un moyen de réduire ce peuple intraitable, c'était de lui envoyer des Jésuites. Elle en demande à Ignace de Loyola, qui désigne pour cette rude mission les Pères Sylvestre Landini et Emmanuel de Monte-Mayor. Ils s'y rendent avec le titre de visiteurs apostoliques, ils parcourent les forêts et les villages, s'engagent

dans les montagnes, pénètrent dans tous les lieux où ils sont sûrs de rencontrer un pécheur à convertir, un ignorant à instruire, et parviennent, à force de douceur, de patience et de charité, à renouveler entièrement ces natures à demi-sauvages. La Corse était rendue à Dieu, à l'Église, à la civilisation, et c'était l'œuvre de deux pauvres prêtres de la Compagnie de Jésus. Rien ne résistait à leur douce influence.

Pendant que ces deux apôtres domptaient par des moyens si doux le peuple le plus rebelle, le Père François de Borgia, par une seule parole, faisait fléchir la volonté d'un prince qui avait la réputation de ne céder jamais.

Charles-Quint avait donné à son fils Philippe II le royaume de Naples et le duché de Milan. Le nouveau monarque avait été solennellement reconnu le 25 juillet 1554 et allait épouser Marie d'Angleterre. A l'occasion de son élévation au trône et de son royal mariage, il veut faire donner la pourpre romaine à son parent le duc de Gandie, devenu l'humble Père François. Le Pape ne demande pas mieux, mais François de Borgia ose refuser à Philippe II ce qu'il avait refusé à Charles-Quint. Inflexible dans sa volonté, le roi de Naples ordonne; le Jésuite répond simplement : « Je ne suis qu'un pauvre pécheur, mais je ne puis en cela obéir à Votre Majesté. » Et Philippe est vaincu, comme Charles-Quint, par l'humilité du saint religieux.

Cette fois encore, le saint fondateur voyait sa Compagnie préservée de ce qu'il appelait *un fléau*. La santé d'Ignace de Loyola déclinait sensiblement. Il avait désiré voir trois choses avant de mourir : son Institut autorisé par le Saint-Siége, le livre des *Exercices spirituels* approuvé par la même autorité, et les Constitutions connues et en vigueur partout où se trouvait un membre de la Compagnie. Ces trois choses, il les avait vues. Dieu lui avait même accordé bien au delà de ses désirs, car il voyait son Ordre répandu dans le monde entier. Cet Ordre avait à peine seize années d'existence, et il comptait déjà plus de mille membres, cent maisons ou colléges, et il se partageait en douze provinces, en y comprenant le Brésil.

Ignace voyait encore le collége romain dans une telle prospérité que, à la fin de l'année 1555, les cent premiers élèves, la plu-

part engagés dans la Compagnie, se répandaient dans le monde pour travailler à la gloire de Dieu, et deux cents autres venaient les remplacer. L'année suivante, Paul IV accordait à ce collége tous les priviléges dont jouissaient les universités. Le saint fondateur avait voulu qu'on y suivît la méthode d'enseignement en usage dans celle de Paris; pour cela, il avait toujours choisi des professeurs sortis de cette école.

Le collége Germanique prospérait également, il était l'espérance de l'Allemagne. Les cardinaux et les évêques, charmés de l'organisation de ce séminaire et de sa parfaite administration, décidèrent, dans le concile de Trente, que son plan servirait de modèle pour l'établissement des séminaires diocésains.

Ignace de Loyola sentait sa fin approcher, mais, conservant toute la vigueur de son esprit, il s'occupait toujours du gouvernement, et nul parmi ses religieux ne voulait croire à sa mort prochaine. Le 30 juillet 1556, il travaillait encore, sur son lit de douleur, avec le Père de Polanco, son secrétaire. Le lendemain, à cinq heures du matin, il rendait le dernier soupir en prononçant le saint nom de Jésus. Il était âgé de soixante-cinq ans.

GÉNÉRALAT

DU PÈRE JACQUES LAYNEZ

DEUXIÈME GÉNÉRAL

1556 — 1565

I

Charles-Quint venait d'abdiquer et de se retirer dans le monastère de Yust, en Estramadure, laissant le trône impérial à son frère Ferdinand, et celui d'Espagne à Philippe son fils, déjà roi de Naples et duc de Milan, et Philippe était en guerre ouverte avec le Pape Paul IV au moment où le saint fondateur de la Compagnie de Jésus allait recevoir au ciel la récompense de son héroïque vie. Cet état d'hostilité ne pouvant faire craindre de rencontrer un obstacle à la prompte élection de son successeur, la congrégation des profès fut convoquée pour le mois d'avril 1557. Mais bientôt on apprend que le roi d'Espagne a fait défense aux Jésuites espagnols de se rendre à Rome pour l'élection, et qu'il ne leur permet pas même de franchir les frontières du royaume. C'était un ajournement indéfini pour l'assemblée générale; les Pères de Rome se demandent s'ils n'iront pas la tenir en Espagne, afin d'éviter la prolongation de la vacance. Le Pape et le Sacré-Collége se prononcent hautement contre ce projet, car les adversaires de la Compagnie ont persuadé à Paul IV qu'elle veut transporter la maison-mère en Espagne et se soustraire ainsi à l'autorité du Saint-Siége. Le Pape défend aux Jésuites de sortir

de Rome sans sa permission et leur ordonne de lui soumettre leurs constitutions.

Jusqu'alors ces constitutions, pratiquées dans l'Ordre tout entier, n'avaient pas force de loi. Saint Ignace avait désiré qu'elles fussent mises en pratique d'abord, afin d'y apporter plus tard les modifications jugées nécessaires, et il avait voulu qu'on attendît la deuxième Congrégation pour les soumettre à un nouvel examen qui serait définitif. Cette seconde Congrégation devait être celle qui allait élire le deuxième Général. Elle ne put se réunir à Rome qu'après la conclusion d'un traité de paix entre le Saint-Siége et le roi d'Espagne, et s'ouvrit le 19 juin 1558. Le 2 juillet, le Père Laynez, vicaire général depuis la mort de saint Ignace était élu à la pluralité des voix.

Au fond de sa retraite, Charles-Quint regrettait d'avoir accordé au duc de Gandie l'autorisation d'embrasser la vie religieuse; il lui semblait qu'il serait heureux de l'avoir près de lui, et souvent il exprimait son désir de l'appeler et de l'entretenir intimement, dans l'espoir de le déterminer à quitter la Compagnie de Jésus et à se retirer aussi au monastère de Yust. Il lui écrivit en effet et le pressa de le venir voir. François de Borgia s'étant rendu à ce désir, passa trois jours près du monarque, se vit comblé des témoignages de son affection, mais lui exprima un tel attachement à la Compagnie de Jésus, que l'empereur n'insista pas sur le sacrifice qu'il avait désiré de lui (1).

François était aimé et vénéré à la cour de Portugal; le roi Jean III venait de mourir, Charles-Quint pria l'ancien duc de Gandie d'aller porter des consolations à la reine Catherine. François de Borgia se rend auprès de cette princesse, sœur de Charles-Quint, remplit sa mission et visite ensuite les maisons de la Compagnie, toujours plus florissantes en Portugal.

Mais il est subitement rappelé en Espagne : Charles-Quint est mourant, il l'a nommé son exécuteur testamentaire et veut le voir, lui dire un dernier adieu et recevoir ses encouragements et sa bénédiction. Le saint Jésuite accourt, aide l'empereur à fran-

(1) Voir l'*Histoire de saint François de Borgia* pour les entretiens du saint Jésuite avec l'empereur, et les circonstances de sa visite à Yust.

chir le passage de cette vie à l'éternité et prononce son oraison funèbre en présence de toute la cour.

Les ennemis de la Compagnie de Jésus ne voyaient plus dans l'ancien duc de Gandie que le Jésuite. Tous les témoignages d'affectueuse et haute estime qu'il recevait de la part des souverains dont il était resté l'ami, leur paraissaient autant d'hommages rendus à l'Ordre entier.

D'autre part, l'envie était excitée par des succès d'un autre genre. Ainsi, dans la seule année 1558, trente-quatre docteurs de l'université d'Alcala, et, parmi eux, les plus célèbres, avaient renoncé à la gloire et aux richesses de la terre pour embrasser l'humilité et la pauvreté dans la Compagnie de Jésus.

Peu après, la reine de Portugal et son beau-frère, le cardinal don Henri, demandaient au Père Laynez de permettre que le Père Luiz Gonzalez da Camara vînt à la cour pour y diriger l'éducation du jeune roi don Sébastien. Le Père da Camara refusait : il savait le caractère et les inclinations du prince, il pressentait les difficultés de la position. Mais le Père-Général, François de Borgia, et tous les Provinciaux décidèrent que la Compagnie ne pouvait, sans ingratitude, refuser un tel service au fils de Jean III et au neveu de Charles-Quint. Le Père da Ca mara obéit.

Pour les envieux, les succès sont des torts qu'ils pardonnent difficilement. Il importait de faire expier à la Compagnie de Jésus la célébrité que la science et les vertus apostoliques de ses membres lui avaient méritée. On n'avait nul reproche à lui faire, on recourut à la calomnie, et, pour agir plus efficacement, on se ligua avec les hérétiques.

Quelques sectaires étaient parvenus à se glisser en Espagne et à y répandre leurs livres, dont la doctrine avait déjà séduit plusieurs esprits indépendants. Mais les Jésuites en avaient eu l'éveil, et aussitôt ils s'étaient présentés sur la brèche et n'avaient pas tardé à repousser l'ennemi. Comme il était arrivé déjà, on répandit le bruit, à Séville et à Valladolid, que les livres hérétiques avaient été introduits par les Jésuites, et qu'ils n'affectaient tant de zèle pour la foi romaine qu'afin de détourner d'eux tout soupçon d'hérésie. Quelque absurde que fût l'imputation, elle

eut cours cette fois comme précédemment, et l'on n'hésita pas à signaler François de Borgia comme chef de cette propagande. S'il n'avait pas encore été brûlé vif, c'était uniquement par considération pour les têtes couronnées dont il était parent, et, en cela, l'Inquisition avait commis une criante injustice. Il était du reste bien aisé de prouver tout ce que l'on avançait.

François de Borgia, avant d'entrer dans la Compagnie de Jésus, avait écrit deux ouvrages de piété. Jusqu'à ce moment, depuis douze ans, on les avait lus avec édification et profit, l'Inquisition même n'y avait découvert rien à reprendre. Mais voici que tout à coup on y voit des erreurs monstrueuses! A quoi cela tient-il? Comment se fait-il que ces livres n'aient pas été condamnés? Un esprit fort a pénétré le mystère :

« C'est, dit-il, que les Jésuites se sont emparés du tribunal de l'Inquisition; ils y siégent et le dirigent secrètement. C'est pour cela que l'archevêque de Séville, grand inquisiteur, vient de décréter que la doctrine de la Compagnie de Jésus est celle de l'Église Catholique, et que tout ce qui se dit contre cet Institut est pure calomnie. »

Cette supposition fait fortune; partout on répète que les Jésuites sont inquisiteurs. Les Jésuites laissent dire. On défère au Saint-Office les ouvrages de François de Borgia, le Saint-Office les condamne. Le pieux auteur s'étonne que l'Inquisition ait retardé jusqu'alors sa condamnation; on lui montre les livres, on lui désigne les erreurs qu'ils contiennent, et il reconnaît que ces deux ouvrages ont été méchamment altérés et falsifiés. L'Inquisition rend son jugement en conséquence.

Les ennemis de la Compagnie de Jésus ne se laissent pas déconcerter. Il est reconnu que les Jésuites ne sont ni inquisiteurs ni hérétiques, on va tâcher de les faire passer pour des conspirateurs de première force.

Philippe II, pendant son séjour dans les Pays-Bas, avait confié la régence à l'Infante, qui consultait habituellement François de Borgia et suivait tous ses avis. Le thème parut bon à exploiter. On dénonça le Père François à Philippe II comme ayant abusé de la confiance de l'Infante au profit des ennemis de l'Espagne, avec lesquels il entretenait des relations secrètes par l'intermédiaire de

la Compagnie. Le Père François méprise cette nouvelle calomnie et ne s'en occupe pas. Il se dispose seulement à se rendre à Rome, sur l'ordre qu'il en a reçu du Souverain-Pontife et du Père Laynez. Mais le prince d'Eboly et le duc de Feria, ses amis, le retiennent au moment de son départ :

— Qu'allez-vous faire, mon révérend Père? lui dit le prince. Le roi attend de vous une justification, et vous quittez l'Espagne sans l'assurer de votre fidélité!

— Le roi sait très-bien que je ne suis pas coupable, répond le Père, pourquoi irai-je me justifier d'un crime imaginaire?

— Le roi sait, en effet, que ce n'est autre chose qu'une infâme calomnie, reprend le prince; mais il veut que, pour l'exemple, vous paraissiez tenir à vous disculper.

— Il y va de l'intérêt de votre Institut, ajoute le duc de Feria, car il ne pourrait que se ressentir du mécontentement que le roi se croit obligé d'affecter.

— Pour la Compagnie, et dans l'intérêt de sa tranquillité, dit le saint Jésuite, il n'est rien que je ne fasse : je vais écrire au roi.

Il écrit en effet; mais, pressé d'obéir à l'ordre du Pape et du Père Général, il part sans attendre l'agrément du souverain, à qui il annonçait simplement son départ immédiat. Philippe se montre irrité de ce procédé, qu'on ne manque pas d'ailleurs de lui présenter comme une fuite. Les choses s'enveniment à la cour; on persuade au roi que les Jésuites sont dévoués à la France au préjudice de l'Espagne, il le croit et en fait de vifs reproche à la Compagnie.

Dans le même temps, la France reprochait aux Jésuites leur trop d'attachement pour l'Espagne au détriment de la France.

Le 19 août 1559, Paul IV passait à une autre vie. Le conclave se réunit, les intrigues des diverses puissances le pressent et le divisent. Il flotte longtemps dans l'incertitude, le monde catholique attend avec anxiété; les esprits s'agitent et s'effraient d'une prolongation qui semble devoir être interminable. Le cardinal Othon Truschez, évêque d'Augsbourg, désire consulter le Général des Jésuites et l'appelle près de lui. En voyant le savant et pieux Lainez, les cardinaux qui l'ont jugé au Concile de Trente se

regardent, se devinent : tous ont la même pensée, tous désirent faire porter le choix du conclave sur l'humble religieux. Le conclave applaudit à cette pensée, il va y donner suite ; mais tout à coup on se souvient qu'un usage auquel on ne saurait déroger sans s'exposer à de graves difficultés veut que le Pape soit choisi parmi les membres du sacré collége. Alors tous les suffrages, qui s'étaient portés sur le Général de la Compagnie de Jésus, se réunissent sur le cardinal Médici, qui prend le nom de Pie IV.

II

Les trois premières années du gouvernement de Laynez étaient près d'expirer ; Paul IV avait exprimé le désir que le Généralat ne fût plus que triennal, Laynez s'en souvenait. Cette modification n'avait point été insérée dans la constitution ; mais le Général crut devoir annoncer à Pie IV et à la Compagnie qu'il était dans l'intention de résigner sa charge. Il faisait ainsi acte de soumission au Saint-Siége et remettait en même temps en question cette grave affaire, dont il importait de provoquer la solution définitive.

Pie IV n'accepta pas cette démission, les assistants des provinces la refusèrent également. Mais Laynez, tenant à ce que la chose fût bien clairement résolue pour l'avenir, ordonna à tous les profès de l'Ordre, en vertu de la sainte obéissance, de donner leur opinion par écrit, et ajouta qu'il chargeait une commission d'en prendre connaissance et de les recueillir, lui-même ne voulant savoir autre chose que le résultat. Tous, sans exception, demandèrent la perpétuité du Généralat. Le Père Bobadilla, alors à Raguse, adressait sa réponse à Laynez lui-même ; elle mérite d'être citée pour sa singularité :

« .... Quant au généralat, lui mandait-il, mon avis est que, selon

que les constitutions l'ordonnent, il doit être perpétuel et à vie. Qu'il soit tellement stable entre vos mains que vous le gardiez encore cent ans. Si, après votre mort, vous venez à ressusciter, mon avis est encore qu'on vous le rende, et que vous le gardiez jusqu'au jour du Jugement, et je vous supplie, pour l'amour de Jésus-Christ, de conserver avec paix et avec joie votre charge. Ces sentiments, que j'ai profondément gravés dans mon cœur, je les écris ici, et j'en signe l'expression de ma propre main *ad perpetuam rei memoriam.* »

Le Souverain-Pontife avait déclaré que la charge devait être à vie, la Compagnie le déclarait aussi, à l'unanimité. Laynez dut continuer d'en remplir les fonctions.

Pie IV aimait tendrement la Compagnie de Jésus, qu'il regardait comme une grande gloire pour l'Église. En toute occasion, il se plaisait à lui témoigner sa haute protection et ses sentiments paternels

Les maisons et colléges des Jésuites se multipliant sans cesse, à la sollicitation des souverains et des prélats, il surgissait de fréquentes difficultés de la part des autres Ordres, relativement à la distance qui devait être mise entre chaque fondation religieuse. Cette distance devait être de cent quarante cannes (1). Pie IV fit une exception en faveur de la Compagnie de Jésus, et l'autorisa, par une bulle du 13 avril 1561, à s'établir et à s'étendre sans craindre de voir se renouveler les persécutions qu'elle avait subies à Saragosse.

Laynez supplia le Pape d'affranchir aussi la Compagnie de la dépendance des universités. Pie IV, par une bulle du 19 août 1561, autorisa à perpétuité le Général de la Compagnie de Jésus à conférer, par lui-même ou par ses délégués, aux religieux de son Ordre et aux écoliers de ses colléges, les grades de bachelier, licencié, maître ès arts et docteur; toutefois les écoliers riches seraient tenus à payer aux universités la taxe établie pour ces divers grades. Cette bulle, dont la nécessité était incontestable, devait irriter les universités, accroître et perpétuer leurs sentiments hostiles à la Compagnie de Jésus.

(1) La canne a 1 mètre 70 centimètres environ.

Cependant les Jésuites gagnaient du terrain en France. La mort de Henri II ayant enhardi les disciples de Calvin, ils avaient pénétré dans tous les grands corps de l'État, dans toutes les classes de la société et jusque dans les Ordres monastiques. Partout ils comptaient des adeptes, partout ils avaient fait de déplorables ravages.

Plusieurs évêques, en présence de cette désolante défection, avaient senti que le seul moyen d'en arrêter les progrès était d'appeler des Jésuites au secours de leurs diocèses. Robert de Pellevé, évêque de Pamiers, écrit au Père Laynez, lui expose la situation des provinces du midi de la France, et le supplie d'envoyer quelques-uns de ses religieux ; il lui demande surtout le Père Emond Auger, persuadé qu'il aura un succès plus prompt que d'autres, en raison de ses qualités attrayantes. Les calvinistes apprennent que les Jésuites vont arriver, et ils insultent publiquement le prélat qui les a appelés. Robert de Pellevé s'éloigne de Pamiers pour se soustraire à leurs attaques, et lorsque les Pères se présentent dans la ville, au mois d'octobre 1559, ils s'y trouvent sans asile, sans ressources, sans protection. Ils étaient trois : Pelletier, Emond Auger et Jean Roger ; leur isolement ne les déconcerte pas. Les sectaires les insultent et les appellent papistes. Les Jésuites répondent qu'ils se font gloire de leur dévouement au Siége apostolique, et ils annoncent qu'ils sont prêts à soutenir et à défendre ses droits, qu'ils ne sont venus que pour cela. La curiosité est excitée. Ils prêchent, leur conviction passe dans les âmes, les catholiques repoussent les séductions des hérétiques, et la foi renaît vive et forte dans la ville de Pamiers. L'évêque veut un collége de la Compagnie, ce collége est fondé, et les écoliers y accourent en foule. Le comté de Foix est ensuite rendu à l'Église par le zèle infatigable de ces apôtres qui ne connaissent pas le repos. De là, ils sont appelés à Toulouse ; le Père Pelletier s'y rend seul, prêche pendant le Carême, et fait de si nombreuses conquêtes sur l'hérésie que les prédicants abandonnent la place. Le cardinal de Tournon appelait en même temps le Père Emond en Dauphiné, d'où l'hérésie s'éloigna bientôt au bruit de sa parole.

Partout où les Jésuites se faisaient entendre, l'histoire l'atteste,

les calvinistes rentraient dans le sein de l'Église, leurs livres étaient brûlés, leurs prédicants étaient réduits à prendre la fuite. Mais les disciples de saint Ignace étaient encore peu nombreux en France et ne pouvaient être partout à la fois.

A Paris, où les protestants se sentaient appuyés par le prince de Condé, par plusieurs membres du parlement et par les partisans qu'ils comptaient dans l'université, ils étaient devenus exigeants, et commençaient à vouloir traiter avec la cour de puissance à puissance. Ils voulaient avoir une entière liberté de propagande et de culte ; ils demandaient des temples, et on savait qu'au besoin ils n'hésitaient pas à prendre les armes pour arracher par la force ce qui leur était refusé. Ils avaient vu les princes se servir d'eux comme d'un instrument politique : François Ier les avait employés contre Charles-Quint, ce dernier s'en était servi contre les Papes ; ils ne pouvaient douter de leur force. La cour cherchait a composer avec eux, mais était loin de vouloir les satisfaire dans toutes leurs exigences. Ils avaient eu des colloques en Allemagne, ils en demandaient en France ; c'était un moyen de faire entendre leurs orateurs aux plus grands personnages et aux plus savants docteurs catholiques, et ils espéraient en gagner ainsi quelques-uns. Ils obtinrent cette concession : le colloque fut indiqué à Poissy pour le 31 juillet 1561.

Le Pape, qui voyait avec peine ces sortes d'assemblées, toujours infructueuses, et désirait qu'on attendît les décisions souveraines du Concile de Trente, ordonna au Général de la Compagnie de Jésus de se rendre à ce synode et de faire en sorte qu'il se terminât au plus tôt. Il pensait aussi que sa présence à Paris pourrait hâter l'affaire de l'admission de la Compagnie dans ce diocèse.

Laynez donna la charge de vicaire général à François de Borgia, qui venait d'arriver à Rome, et possédait la confiance de la cour romaine et du cardinal Charles Borromée, neveu du Pape ; puis, accompagné du Père de Polanco, il partit avec le cardinal Hippolyte d'Este, qui se rendait aussi au colloque de Poissy.

III

La lutte continuait entre la cour et les Jésuites d'une part, l'université, l'évêque de Paris et le parlement de l'autre, sans aucun résultat. La cour renouvelait ses injonctions au parlement pour l'entérinement des lettres patentes que le roi avait accordées aux Jésuites, et le parlement renouvelait ses remontrances : l'affaire était toujours pendante et ne faisait pas le moindre progrès. Après la mort de Henri II, le Père Ponce Cogordan avait pressé Catherine de Médicis d'opposer une digue au torrent de l'hérésie, en forçant le parlement à recevoir les Jésuites. La reine sentait tous les périls de la situation, elle avait promis son autorité et sa protection, car elle voyait l'indifférence d'une partie du clergé, en face des progrès croissants du calvinisme.

Le 12 février 1560, nouvelle injonction au parlement d'avoir à enregistrer les lettres patentes de Henri II, déposées au greffe depuis huit ans ; mais le parlement résiste encore. Le 25 avril suivant, le roi François II lui expédie de nouvelles lettres patentes, avec ordre de les enregistrer, « nonobstant les remontrances de cette cour et de l'évêque de Paris. » Le parlement répond qu'il communiquera ces lettres et les statuts des écoliers des Jésuites à l'évêque de Paris ; Eustache du Bellay les soumet aux quatre facultés de l'université. C'était de part et d'autre témoigner d'une volonté déterminée à ne pas céder même à l'autorité royale.

Les quatre facultés décident que les Jésuites sont inadmissibles, parce que cet Ordre « a des priviléges exorbitants de prêcher, il n'a aucunes pratiques particulières qui le distinguent des laïques et des hommes du commun, et il n'est approuvé par aucun concile universel ou provincial. »

Ces motifs n'étaient qu'une chicane. Les Jésuites lèvent la difficulté en adressant au roi une requête par laquelle ils déclarent ne vouloir user de leurs priviléges qu'en ce qu'ils ont de conforme

aux lois du royaume et à celles de l'Église de France, et ils s'engagent à renoncer à tous les autres. Eustache du Bellay n'avait plus rien à objecter, il était prêt à céder, lorsque lui vient la pensée d'exiger une condition : les Jésuites renonceront à porter le nom de Jésuites, et à donner à leur Société le nom de Jésus. Ils ne pourront non plus être considérés comme Ordre religieux dans le diocèse de Paris, mais ils devront se dire seulement membres d'une société ou d'une compagnie. Le parlement, adoptant toutes ces réserves, ne cédait à la volonté du roi qu'à ces conditions.

Après la mort de François II, Charles IX étant mineur, la reine-mère avait la régence. Cogordan redoubla ses instances auprès d'elle et de son conseil. Le nouveau roi fit alors au parlement une injonction d'avoir à admettre les Jésuites ou de faire connaitre les motifs de son refus dans un délai de quinze jours. Le parlement ne pouvait plus reculer; le premier président, Gilles Le Maître fait comparaître Ponce Cogordan devant la cour :

— Apprenez-nous, lui dit-il, hommes nouveaux que vous êtes, avec quelles ressources vous vivrez dans ces temps de calamités où la charité de plusieurs s'est refroidie?

— De plusieurs, oui, répond le Père Cogordan ; de tous, non. Le Seigneur ne refusera jamais le nécessaire aux pauvres qui le servent avec piété et avec droiture : qu'ils soient tels par choix ou par nécessité, peu importe.

Alors le président donne lecture du décret de la Sorbonne et s'arrête à chaque phrase pour demander au Père ce qu'il peut y répondre. Ponce Cogordan parle si éloquemment, il dévoile si énergiquement les plans et les projets des calvinistes dans toute cette affaire, et le lien qui existe entre eux et l'université pour arriver au but de chacun, que plusieurs membres de la cour avouent que le décret est « futile et erroné. » L'affaire est renvoyée aux États-Généraux ou au futur Concile national.

Pendant ce temps, la noblesse d'Auvergne sollicitait l'admission des Jésuites dans toutes les villes de la province, et disait : « A moins que le roi ne veuille que toute l'Auvergne soit hérétique, il est urgent d'admettre en France la Compagnie de Jésus. »

Cependant, le Concile national s'ouvrit au jour fixé et se tint dans le réfectoire du monastère royal des Dominicaines de Poissy; le cardinal de Tournon en était président, la reine-régente, le roi et toute la cour y assistaient. Les cardinaux d'Armagnac, de Bourbon, de Lorraine, de Châtillon et de Guise, quarante archevêques ou évêques, et un grand nombre de docteurs y prenaient part; les plus fameux ministres calvinistes y étaient appelés par leur parti, à la tête duquel on voyait le roi de Navarre et le prince de Condé.

Peu de jours après son entrée au Synode, le 26 septembre, Laynez, profondément affligé des blasphèmes que Pierre Martyr, moine apostat, venait de faire entendre dans l'assemblée, en présence de la reine et d'un roi mineur, prononça un discours foudroyant sur le danger de ces conférences. Il s'adressait particulièrement à la reine, qui les avait accordées aux sollicitations des hérétiques, et lui fit sentir l'inconvenance de ce genre de discussion, dans un moment où le Concile de Trente, convoqué par le Souverain-Pontife, allait décider souverainement toutes ces questions. Il fit rougir l'apostat en l'appelant *Frère* Martyr, et démontra la nécessité de n'admettre dans ces réunions que les seuls théologiens. « Il y aurait encore cet avantage, ajouta-t il, qu'on épargnerait à Votre Majesté, et à ces très-honorables seigneurs, l'ennui de discussions longues et embrouillées. »

C'était dire clairement à Catherine de Médicis que sa présence et celle du roi étaient de trop.

La reine ne s'était jamais entendu parler avec autant de force et de liberté apostolique. Son attitude, sa physionomie, témoignaient de ses impressions : ses larmes coulèrent malgré elle, peut-être, mais le Père Laynez ne s'en affecta nullement. Le surlendemain, le prince de Condé, qui aimait beaucoup le Général de la Compagnie de Jésus, lui dit :

— Mon Père, savez-vous que la reine est très-mécontente de vous, et qu'elle a pleuré?

— Je connais depuis longtemps Catherine de Médicis, lui répondit Laynez en souriant; c'est une grande comédienne, mais ne craignez rien, prince, elle ne me trompera pas.

La reine, le roi et les seigneurs de la cour ne reparurent pas aux assemblées.

La conclusion de ces conférences fut un formulaire de foi sur la sainte Eucharistie, que les protestants devaient signer comme les catholiques, ils s'y étaient engagés; mais, au moment, ils refusèrent tous, et le Synode fut dissous le 14 octobre.

Quelques jours auparavant, le 30 septembre, Calvin, tenu au courant de ce qui se passait au colloque de Poissy, écrivait à un de ses coréligionnaires : « .....Ne faites faute de défaire le pays de ces zélés faquins qui exhortent les peuples, par leurs discours, à se bander contre nous, noircissent notre conduite et veulent faire passer pour rêveries notre croyance. Pareils monstres doivent être étouffés, comme je fis ici en l'exécution de Michel Servet, Espagnol. »

On sait que Michel Servet fut brûlé vif par ordre de Calvin : c'était là le moyen expéditif qu'il conseillait pour « défaire le pays de ces monstres, » qui entravaient par leur zèle apostolique les progrès de ses désastreuses doctrines. Telle était dès lors la tolérance de ceux qui n'ont jamais cessé d'accuser les catholiques d'intolérance. Calvin aurait dû savoir que, s'il avait fait brûler un Jésuite, dix autres se seraient présentés aussitôt pour recueillir son héritage et briguer le même honneur.

Le Père Laynez prolongea son séjour à Paris, dans l'intention d'y combattre le calvinisme par ses prédications et par l'influence qu'il s'était acquise à la cour. Les hérétiques demandaient des temples; le conseil royal hésitait à les satisfaire. Laynez adressa un mémoire à la reine sur ce sujet, et lui fit si bien apprécier les dangers de cette concession pour l'Église et pour la sûreté de l'État, qu'elle se rendit à ses raisons et refusa l'autorisation d'élever des temples protestants.

Ce refus devait amener la conjuration d'Amboise. Les hérétiques, sentant leur force, n'hésitèrent pas à se démasquer en prenant les armes contre l'autorité royale. L'insurrection leur avait réussi en Allemagne, elle leur réussit en France; pour leur faire mettre bas les armes, on eut la faiblesse de leur céder, et on ne tarda pas à s'en repentir; le prince de Condé l'avait prévu. Dans

son appréhension des maux incalculables que cette division dans les esprits préparait à la France, il consultait le Père Laynez sur les moyens à prendre pour les prévenir; le Père Laynez lui fit comprendre que le seul efficace était la rentrée des hérétiques dans le sein de l'Église. Pour amener ce résultat, il était nécessaire que leurs chefs et leurs docteurs se rendissent au Concile œcuménique qu'ils avaient si longtemps réclamé, et dont ils ne voulaient plus depuis qu'il était accordé. S'ils étaient de bonne foi, ils en sortiraient convaincus de leurs erreurs. « Pour voir cette union tant désirée, disait le Père Laynez au prince, je sacrifierais cent vies, si j'en avais autant à offrir. »

Cependant les prélats présents au Concile de Trente, dont les discussions étaient reprises depuis le 8 janvier 1562, réclamaient la science, la logique, l'éloquence du Père Laynez. Le Pape ordonne au Jésuite de se rendre sans délai au désir du Concile, et les légats du Saint-Siége lui font préparer des relais afin d'accélérer sa marche. Il arrive à Trente dans le courant d'août 1562, et lorsqu'il se présente dans l'auguste assemblée, les cardinaux légats lui désignent la première place avant les généraux d'Ordres religieux. L'humble Jésuite s'incline doucement et se place au dernier rang; les prélats insistent; Laynez s'aperçoit de l'effet produit par cette distinction, et aussitôt s'élève un murmure désapprobateur dans les rangs des généraux. Laynez supplie les légats de le laisser à sa place :

— Je conjure vos Éminences de ne plus insister, leur dit-il, et d'avoir égard à l'ancienneté des autres Ordres.

— Si nous cédions à l'humilité de votre Révérence, mon Père, répliquent les légats, elle pourrait faire loi dans la hiérarchie pour l'avenir; nous ne pouvons l'accepter. Afin de tout concilier, vous prendrez place au banc des évêques; nous l'exigeons de votre Révérence.

Un tel hommage rendu à la science, au talent et à la vertu du Général de la Compagnie de Jésus, de la part des légats du Saint-Siége, et avec l'assentiment de tout l'épiscopat, était un véritable coup d'État en faveur de l'Ordre tout entier. Il devait lui susciter encore de nouvelles rivalités, car l'homme est toujours

homme, et, quel que soit d'ailleurs son mérite, si l'humilité n'est au fond et au-dessus de toutes ses vertus, il lui est bien difficile de résister à cette grande misère qu'on appelle jalousie, surtout lorsqu'il croit voir une atteinte portée à l'honneur du Corps auquel il appartient.

Les Ordres monastiques réclamèrent; ils étaient anciens, la Compagnie de Jésus était nouvelle dans l'Église, elle devait leur céder le pas. Le Concile se vit obligé de traiter cette question de préséance, et, si le fait était providentiel, dans l'intérêt de la Compagnie, il est probable qu'il entrait dans les vues des prélats et des cardinaux qui formaient la partie la plus imposante de l'assemblée. Ils y trouvaient une occasion toute naturelle de reconnaître, au nom de l'Église, les services éminents que les Jésuites lui avaient rendus, et de donner en même temps un témoignage solennel de sa reconnaissance à cet Ordre si envié et si calomnié (1). Il publia un diplôme par lequel il exposait l'affaire, attribuait l'origine de ces contestations aux instances des cardinaux-légats, et disait, en parlant de la Société de Jésus : « Cette Compagnie qui déjà, au plus grand avantage des âmes, s'ouvre une foule de royaumes chrétiens et païens, Dieu protégeant l'œuvre qu'elle a commencée. »

Saint Charles Borromée écrivait aux cardinaux réunis à Trente :

« Je juge superflu de déduire les raisons qui portent le Souverain-Pontife à chérir la Compagnie et à souhaiter qu'elle ait entrée dans toutes les provinces catholiques. Puisqu'en France on est mal affectionné envers les Jésuites, le Souverain-Pontife souhaite que le Concile, quand il s'occupera des réguliers, fasse mention honorable de la Compagnie pour la recommander. »

(1) Dans le même temps, l'apostat Fra Paola Sarpi écrivait pour l'instruction de tous : « Il n'y a rien de plus essentiel que de ruiner le crédit des Jésuites ; en le ruinant, on ruine Rome ; et si Rome est perdue, la religion se réformera d'elle-même. » Le conseil a été suivi de tout temps, on n'a jamais cessé de le mettre en pratique ; mais ce labeur de trois siècles n'a pu ruiner encore ni « le crédit des Jésuites » ni la puissante autorité de Rome.

Les orateurs, au Concile, parlaient de leur place : on évitait ainsi le mouvement, et on conservait le calme extérieur si nécessaire dans ces graves réunions. Le Général de la Compagnie de Jésus devant se faire entendre dans la discussion sur la messe, les cardinaux-légats, à la demande des évêques, firent poser une chaire pour lui, afin que nul ne perdît un seul mot de son discours. Ce fut une épreuve de plus pour l'humilité du Jésuite; mais les légats ordonnaient, Laynez devait obéir.

Il était d'une frêle complexion, son visage maigre et allongé trahissait la souffrance; son front largement développé, son nez fortement aquilin, ses yeux vifs et brillants, annonçaient l'homme d'étude et de haute intelligence; la douceur de son regard, la bonté de son sourire, le calme et la modestie de son maintien, inspiraient la confiance et faisaient aimer en lui l'homme et le religieux.

Lorsqu'il monta dans cette chaire préparée pour lui, tous les regards se fixèrent sur ce Jésuite dont l'apparence était si pauvre et si humble, et dont la célébrité était européenne. Laynez n'en fut point ému : la seule gloire qu'il venait chercher au milieu de cette assemblée, composée des personnages les plus illustres et des hommes les plus savants, c'était la gloire de Dieu; le seul triomphe qu'il ambitionnait, c'était celui de l'Église. Il parla pendant deux heures et demie, et tint constamment l'assemblée suspendue à sa brillante parole. Jamais il ne s'était montré plus éloquent, jamais sa logique n'avait paru plus vigoureuse.

Un murmure d'admiration se fit entendre à la fin de son discours : « Il a vaincu toutes les incertitudes ! » disaient les uns. « Il a dissipé tous les doutes ! » disaient les autres. « Il n'a laissé rien à répliquer. » Les félicitations l'assaillirent de toutes parts, son triomphe fut complet. La Providence lui en réservait un autre, qui devait également se refléter sur toute la Compagnie.

Le légat, président du Concile, le cardinal Hercule de Gonzague, se voyant dangereusement malade, demande le ministère du Père Laynez; il a besoin de ses exhortations et de ses consolations pour l'aider à bien mourir, et le Père Laynez lui ouvre en effet la porte de l'éternité. Cette préférence donnée au Jésuite, sur tous les princes de l'Église réunis à Trente, était un témoi-

gnage de si haute estime pour la Compagnie tout entière, que les ennemis et les rivaux des Jésuites s'en crurent offensés, et cela était assez simple. Ils travaillaient sans relâche à « ruiner le crédit des Jésuites, » selon la recommandation de l'apostat Sarpi, afin de « ruiner Rome, » et tout concourait à faire triompher Rome et à augmenter le crédit des Jésuites.

Ce n'était pas assez pour le Concile d'avoir porté la lumière sur toutes les questions qui lui avaient été soumises, il s'était occupé encore des causes du mal qui désolait l'Église. Il avait reconnu que ces causes étaient principalement l'ignorance et l'immoralité d'une partie du clergé et des Ordres monastiques, et il avait décidé que le meilleur remède à ce grand mal était de préparer des générations chrétiennes par un bon système d'éducation. La majorité des évêques demandait que les séminaires et les collèges de la Compagnie de Jésus fussent multipliés partout, et le comte de Luna, Allemand et ambassadeur de Philippe II, consulté par les prélats sur les moyens les plus propres à améliorer l'Allemagne et l'Espagne et à les garantir contre l'hérésie, leur répondit :

« Je n'en connais que deux : Faites de bons prédicateurs, et propagez la Compagnie de Jésus. »

D'autres ambassadeurs firent la même réponse.

Le Concile de Trente termina ses séances le 4 décembre 1563.

IV.

François de Beaumont, baron des Adrets, trouvant la doctrine de Calvin plus commode que celle de l'Église, et sa morale plus conforme à ses goûts et à ses passions que celle de l'Évangile, s'était fait huguenot. Il parcourait le Dauphiné, à la tête de quelques milliers de paysans fanatisés par les ministres de Calvin, et

brûlait les églises, persécutait les catholiques, les massacrait sans pitié, saccageait leurs villes, désolait leurs campagnes, portait partout et le fer et le feu. Il était la terreur et le fléau des provinces du Midi.

Un jour, il s'arrête au milieu des épouvantables ravages qu'il excitait; il réunit ses soldats, les harangue et leur ordonne de se précipiter sur Valence : leur récompense sera digne de leur férocité, c'est un Jésuite qui leur est promis. A ce nom de Jésuite, cette soldatesque, ivre de fureur, pousse des rugissements de joie et prend sa course vers Valence.

Lamothe-Gondrin, lieutenant de la province, en est averti; il s'y rend sans délai, arrive à temps, veut défendre la ville; mais tous ses efforts ne peuvent la préserver de l'invasion des protestants. Le baron des Adrets le fait prisonnier, lui promet la vie sauve et ordonne de l'égorger. Il était fidèle à sa parole comme il avait été fidèle à sa foi. Il cherche le Jésuite promis aux bourreaux qui composent son armée; le Jésuite n'est pas difficile à trouver : on le voit dans ce champ de carnage, penché sur les blessés et les mourants, qu'il console et qu'il envoie au ciel. C'est le bon Père Emond Auger, dont le nom est connu et vénéré dans toute l'étendue du Dauphiné. Les soldats allaient se précipiter sur lui et le massacrer impitoyablement, lorsque les ministres calvinistes s'écrient :

« Arrêtez! Un Jésuite ne mérite pas une mort aussi honorable : la potence seule est digne de lui! »

Aussitôt les protestants applaudissent et font retentir les rues de la ville des cris : « A la potence! le Jésuite à la potence! » Les soldats s'emparent de la victime, on lui met la corde au cou, on le conduit ainsi au lieu réservé pour le supplice des criminels, et la foule répète le cri satanique qu'elle a déjà proféré comme un sinistre rugissement : « A la potence! à la potence le Jésuite! »

Le bon Père Emond, ainsi qu'il était appelé par les catholiques, ne paraissait nullement ému. La démarche ferme, l'attitude humble et digne, il allait à la mort avec calme et assurance, son visage conservait une angélique sérénité. Il arrive sur le lieu de

l'exécution, il monte sur l'échafaud, il promène son doux et modeste regard sur la foule sacrilége qui demande sa mort, il lève ensuite vers le ciel ce regard d'une ineffable expression, puis, le reportant sur le multitude affamée de son supplice, il lui parle avec l'accent d'un envoyé céleste. Il défend la vérité; il appelle le repentir dans les âmes qui ont abandonné la foi de l'Église, il témoigne une sainte allégresse en présence de la mort qui l'attend et dont il se jugeait indigne, il se félicite d'être condamné à ce supplice ignominieux, pour une cause à laquelle il a consacré sa vie. Son air inspiré, l'onction de sa voix, la sublimité de son langage, déconcertent les ministres de Calvin. La foule est émue, ses larmes coulent, la défection peut être considérable. Quel triomphe, au contraire, ne serait-ce pas pour la réforme, si, au lieu de faire mourir le Jésuite, on parvenait à le faire apostasier! Cette idée paraît lumineuse, on se met à l'œuvre.

Tous ces ministres sont autant d'apostats, ils espèrent séduire un disciple d'Ignace de Loyola par les moyens qui les ont entraînés eux-mêmes dans l'erreur. L'esprit qui les inspirait était peu clairvoyant; mais la lumière peut-elle venir des ténèbres?

Pierre Viret, l'un de ces prédicants, se rend en toute hâte auprès du baron des Adrets, et lui demande l'ordre d'ajourner l'exécution du Jésuite. Le terrible huguenot fronce le sourcil sans daigner regarder Viret, auquel il ne répond même pas. Viret insiste :

— Je ne vous demande, ajoute-t-il, que le temps de discuter avec lui quelques points de doctrine, afin de le confondre publiquement et de le forcer à s'avouer vaincu.

— Faites-en ce que vous voudrez, maugrée le féroce des Adrets en congédiant brusquement l'apostat.

Pierre Viret revient sur la place, on fait descendre le bon Père de la potence, près de laquelle il était resté, et on l'accable de caresses et de menaces, de flatteries et de raisonnements; rien n'est épargné pour le vaincre. Mais le Père Emond est invincible :

— Nous vous accordons la vie jusqu'à demain, lui dit un des apostats; peut-être réfléchirez-vous.

— Le cachot est utile pour amener les esprits à composition, dit un autre.

Et ils font enfermer dans l'un des cachots réservés aux plus dangereux malfaiteurs l'angélique Père Emond.

Le lendemain, on se porte frénétiquement à la prison... le cachot était vide. Dieu avait refusé à son jeune apôtre la couronne des martyrs, il avait facilité aux catholiques de Valence les moyens de pénétrer la nuit dans la prison, d'en enlever leur Père bien-aimé, de le conduire hors de la ville, et de le mettre en sûreté.

Quelques jours après, le Père Emond était en Auvergne, il prêchait publiquement à Clermont, puis il passait à Riom et de là à Issoire pour y réveiller la foi dans les cœurs catholiques et les préserver de la contagion de l'hérésie. Bientôt, le maréchal de Vieilleville et le chapitre de la cathédrale de Lyon l'appelaient dans cette ville, où le culte catholique semblait à jamais aboli par l'effet de la cruelle tyrannie des protestants.

Le Père Emond, arrivant à Lyon, au mois de juillet 1563, y rencontrait le Père Possevin, appelé également au secours des catholiques. Ni l'un ni l'autre ne redoutent la mort dont on les menace; ils sont venus l'affronter pour défendre la foi de l'Église, heureux et fiers d'une telle mission. Ils prêchent avec un succès merveilleux, toutes les âmes égarées reviennent au bercail, tous les esprits timides sont rassurés et encouragés, toutes les hésitations cessent, tous les doutes sont éclaircis, la ville change entièrement, le culte catholique y est rétabli, les noms des deux apôtres y sont bénis et vénérés.

Mais tout à coup la peste qui ravageait la France éclate dans cette ville avec la plus terrible violence et paralyse tous les courages. Chacun s'enfuit à la hâte, abandonnant le pauvre qui ne possède nul autre abri que celui de sa demeure à la ville, et n'a aucun moyen de se procurer un air plus pur.

Le Père Possevin venait de partir pour Avignon; Emond Auger se trouvait seul en face de ce cruel fléau. Il va de porte en porte, soignant les malades, les consolant, les fortifiant, leur distribuant des aumônes, faisant du bien à tous, et n'étant

secondé dans ce dangereux apostolat que par le prêtre qui lui donnait l'hospitalité, André Amyot.

Nous croirions difficilement que deux hommes aient pu suffire à cet héroïque labeur, si l'*Histoire de Lyon*, par le sieur de Rubys, ne donnait le détail de « l'admirable dévouement du Père Emond Auger, pendant le temps que dura la contagion. » Les historiens assurent que le chiffre des morts atteignit soixante mille. L'effroi devint tel que la parole du Jésuite tant aimé ne suffisait plus à calmer les esprits, à ranimer les courages. Alors le bon Père en appelle au ciel : il fait à Notre-Dame-du-Puy-en-Velay un vœu solennel, au nom de la ville de Lyon... et la peste cesse aussitôt ses ravages, Lyon est sauvée. Le Père est allé porter au Puy le vœu de la ville, il est allé le déposer aux pieds de la divine Marie ; les Lyonnais veulent qu'à son retour l'apôtre qu'ils appellent leur Père, et à qui ils doivent la cessation du fléau, reçoive un témoignage durable de leur immortelle reconnaissance. Ils lui feront un présent digne d'être offert à un membre de la Compagnie de Jésus, et qu'ils sont certains de lui voir accepter avec plaisir, quelle que soit son humilité, quel que soit son amour pour la sainte pauvreté, d'autant plus qu'il vient d'être nommé Provincial de Guyenne. A son arrivée à Lyon, les échevins se rendent près de lui et lui présentent des clefs sur un plat d'argent ; le prévôt, portant la parole, lui dit :

— Mon Père, les Lyonnais pénétrés de gratitude pour le bien spirituel que vous leur avez fait et pour votre héroïque dévouement pendant la peste dont vous les avez délivrés, conjurent Votre Révérence d'accepter le collége de la Trinité. Monseigneur l'archevêque (1) se joint à nous pour en faire hommage à la Compagnie de Jésus, à qui il appartiendra et qui le dirigera désormais.

— Je l'accepte bien volontiers, et avec reconnaissance, au nom de la Compagnie, répond le Père Emond ; mais j'y mets une condition : les calvinistes envoient leurs enfants à ce collége, qui est une propriété publique ; l'acte de donation doit leur garantir le droit de continuer à y faire instruire leurs enfants comme par le passé, et sans rétribution de leur part.

(1) Antoine d'Albon.

Les protestants se seraient passés de cette clause en leur faveur; ils n'y voyaient qu'un redoutable argument contre eux, car l'instruction était loin d'être gratuite dans leurs classes.

Le fléau qui venait de désoler la ville de Lyon avait traversé Paris, enlevant un des premiers compagnons d'Ignace de Loyola. Pasquier Brouët, en prodiguant des soins de tout genre aux pestiférés, avait trouvé la mort dans cet exercice de sublime charité. Partout où paraissait l'épouvantable épidémie, chacun s'empressait de prendre la fuite, mais les Jésuites accouraient avec un zèle, un oubli d'eux-mêmes, une effusion de tendre charité dont ils semblaient posséder seuls le secret. Partout où le peuple éprouvait les doux et consolants effets de leur présence, durant la contagion, l'hérésie perdait toutes ses conquêtes, et, dès que le fléau s'était éloigné, le peuple n'avait plus qu'une voix pour solliciter l'établissement d'une maison de l'Ordre auquel il devait de tels bienfaiteurs. Tandis que les universités faisaient cause commune avec l'hérésie pour repousser la Compagnie de Jésus, les évêques, les magistrats, la noblesse, le peuple l'appelaient de tous leurs vœux. Plusieurs de ses colléges, en France, en Belgique, dans les provinces rhénanes et ailleurs, n'eurent d'autre origine que le dévouement héroïque des Jésuites pendant toute la durée de la peste qui parcourut alors une grande partie de l'Europe et fit d'innombrables victimes dans tous les rangs de la société.

V

En Pologne, le célèbre Père Canisius venait de remporter la plus éclatante victoire sur l'hérésie, en présence du roi Sigismond et de sa cour, dans la diète tenue à Petriskaw. Cette assemblée, ainsi que les précédentes, avait été sollicitée par les protestants et n'avait servi qu'à dévoiler leur mauvaise foi et à

donner un nouveau triomphe aux doctrines de l'Eglise. Après la clôture de la diète, Pierre Canisius se rendit à Augsbourg pour y reprendre la lutte contre les ennemis de la foi catholique. L'un d'eux, Étienne Agricola, disciple et ami de Mélanchton, désira voir et entretenir en particulier ce pauvre religieux que les souverains et les princes se disputaient, que les évêques et les cardinaux consultaient, que la cour pontificale honorait de sa confiance, et dont tous les grands personnages recherchaient les avis. Le Père Canisius l'accueillit avec une douce charité et une humilité simple et digne qui charmaient en lui. L'hérétique lui ouvrit son âme, lui fit part de ses doutes, recueillit ses décisions, et, sans s'en apercevoir, s'attacha si bien à sa direction, que bientôt après il s'avouait ouvertement disciple et ami de ce Jésuite dont il avait été l'adversaire et l'ennemi. Cette conversion porta la désolation dans le camp des luthériens; ils jurèrent de se venger de Canisius et de la Compagnie de Jésus qui leur enlevaient une si précieuse conquête. Le Père Canisius écrivait à ce sujet au Père Laynez :

« Béni soit le Seigneur qui veut rendre ses serviteurs illustres par la haine que les hérétiques font éclater contre eux en Pologne, en Bohême et en Allemagne. Par les calomnies atroces qu'ils répandent contre moi, ils s'efforcent de m'ôter une réputation que je ne prétends point défendre. Ils font le même honneur à tous les autres Pères. Bientôt peut-être ils passeront des menaces aux coups et aux conséquences les plus cruelles. Fasse le Ciel que plus ils tâchent de nous décrier, plus nous nous empressions de leur témoigner de charité. Ils sont nos persécuteurs, mais ils sont aussi nos frères. Nous devons les aimer, et à cause de l'amour de Jésus-Christ, qui a donné son sang pour eux, et parce qu'ils ne pèchent peut-être que par ignorance. »

Le lendemain du jour où le Père Canisius écrivait ces lignes, la diète d'Augsbourg ouvrait ses séances; il y assista en qualité de théologal de l'empereur. De là, sur la demande du cardinal Osius, légat du Saint-Siége, il va l'accompagner à Vienne, où il est chargé de travailler à la réconciliation de l'empire avec la cour romaine.

Après cette pacification, il va voir le duc de Bavière qui, désirant prendre ses avis, l'avait prié de s'arrêter à sa cour, puis il retourne à Augsbourg. Mais bientôt le gouverneur de Souabe le suppliait de venir porter dans cette province le secours de sa puissante parole. Canisius la parcourt dans tous les sens, il prêche dans les villes et dans les villages, il visite les plus pauvres hameaux et ranime la foi dans tous les cœurs, rien ne lui résiste.

A son retour à Augsbourg, l'évêque, Othon Truschez, lui annonce qu'il donne à la Compagnie de Jésus la direction de l'université de Dillingen. Dans l'acte de donation, le cardinal-évêque voulut consigner les motifs qui le déterminaient :

« Ce qui m'a porté particulièrement à cette bonne œuvre, c'est l'étroite union qui me lie depuis longtemps avec le Père Pierre Canisius, docteur si célèbre par son éminente piété, par sa rare doctrine et par les fruits incroyables qu'il a faits dans ma ville et dans mon diocèse d'Augsbourg, soit pour la conversion des hérétiques, soit pour la conservation de la foi parmi les catholiques, soit enfin pour toute sorte de bonnes œuvres auxquelles il s'est continuellement appliqué, avec un travail infatigable et avec un succès qu'on ne saurait assez admirer. »

Pendant que la Compagnie de Jésus luttait avec tant d'avantages contre les efforts de l'hérésie sur tout le continent européen, plusieurs de ses membres se dévouaient secrètement et au péril de leur vie au secours des catholiques de l'Irlande. Quelques-uns pénétraient même en Angleterre, tantôt sous un déguisement de colporteur, tantôt sous un autre, toujours avec la certitude d'être livrés aux bourreaux d'Élisabeth s'ils étaient reconnus pour des apôtres de Jésus-Christ, pour les ministres de la plus douce, de la plus compatissante charité.

Les hérétiques, nous l'avons dit, avaient juré de se venger non-seulement de Pierre Canisius, mais de toute sa Compagnie ; car, partout où ils se présentaient, ils trouvaient un Jésuite prêt à combattre leurs erreurs, à leur arracher leurs conquêtes, à servir de rempart aux catholiques hésitants. Bien certains d'avoir pour auxiliaires les universités et les membres gangrenés du clergé, ils

n'attendaient qu'une occasion pour tenter une fois de plus la destruction de la Compagnie de Jésus. Cette occasion ne tarda pas à se présenter.

Le cardinal Charles Borromée, neveu du Pape, s'était mis sous la direction des Jésuites ; il avait fait les *Exercices spirituels*, et, depuis ce moment, il allait à pas de géant dans la voie de la perfection. Il n'en fallut pas davantage à ceux que l'enfer s'était choisis pour instruments. Le bruit se répand que les Jésuites veulent attirer le cardinal dans la Compagnie, afin de s'emparer de ses grandes richesses en même temps que de sa personne. Il paraît nécessaire d'avertir le Pape de cette sorte de guet-apens, et il se trouve un évêque assez crédule pour ajouter foi à cette imputation, assez peu avisé pour consentir à s'en faire l'écho auprès du Souverain-Pontife. Il assure que la chose lui vient de bonne source, que rien n'est plus certain.

Pie IV s'en émeut. Il aimait tendrement le cardinal Borromée, il désirait le garder près de lui, le conserver dans le Sacré-Collège et les Jésuites travaillaient à le lui enlever! Pie IV témoigne hautement son déplaisir, bientôt même il parle de l'ingratitude d'un Ordre auquel il n'a cessé de prodiguer ses faveurs. C'était là où l'enfer en voulait venir. Le Pape, fortement indisposé contre la Compagnie, on pouvait tout espérer; il fallait seulement savoir exploiter ce mécontentement.

Alors sont reproduites toutes les vieilles calomnies répandues sur le compte de l'Institut depuis son origine; mais ces calomnies, victorieusement réfutées toujours, pouvaient l'être cette fois encore; on juge opportun d'en ajouter de nouvelles, on en imagine d'infâmes, et quelque incroyables qu'elles soient, elles trouvent des échos pour les répéter jusque dans l'intérieur du Vatican.

Le Père Laynez était malade, pendant que le démon soufflait ainsi son venin dans les esprits. Dès qu'il fut assez bien remis, il se rendit auprès du Souverain-Pontife et lui démontra l'absurdité de ces calomnies. Le Pape redoutait l'influence du Père Ribera sur le cardinal Borromée; le Père Ribera avait reçu l'ordre de partir pour les Indes, et il partait avec bonheur pour cette mission qui avait déjà fait plusieurs martyrs. Quant à l'extrême

ferveur du cardinal, les Jésuites, dès le premier moment, s'étaient efforcés de la modérer, surtout à l'égard des austérités corporelles, et jamais nul n'avait essayé d'attirer ce prince de l'Église dans la Compagnie de Jésus :

« Au reste, ajouta Laynez, il n'est pas surprenant que nous ayons pour ennemis les ennemis de la sainte Église. Ils l'attaquent sans cesse, et nous ne nous lassons pas de la défendre ; ils cherchent à renverser l'autorité du Saint-Siége, nous employons tout notre zèle à la soutenir ; ils s'efforcent d'altérer et d'affaiblir la foi dans les âmes, et nuit et jour nous travaillons à la ranimer et à la conserver dans toute sa pureté. Quoi d'étonnant que les hérétiques se liguent avec les professeurs de Rome pour nous perdre et amener la destruction de notre Société ? »

Pie IV, aisément convaincu par le langage simple et digne du Général de la Compagnie, se reprocha le mécontentement qu'il avait manifesté ; il se reprocha surtout d'avoir prêté l'oreille un seul instant à de telles calomnies, et sentit qu'il avait à les réparer. Il le fit noblement. Il visita toutes les maisons de la Compagnie à Rome, et, non content de ce témoignage public de son estime pour les Jésuites, il voulut leur en donner un plus durable et plus éclatant, en leur confiant le séminaire qu'il venait de fonder. Il fit plus encore : il chargea le cardinal Savelli de citer à son tribunal l'évêque propagateur des accusations odieuses inventées contre la Compagnie de Jésus. Le prélat offre de produire des témoins que le cardinal fait appeler : c'étaient des jeunes gens renvoyés de la Compagnie ou de ses colléges. On les somme de fournir les preuves de ce qu'ils avancent, mais les preuves font défaut, et les calomniateurs sont forcés de se rétracter.

Un écrit avait été répandu à profusion en Italie, en Bohême, dans tous les États allemands, dans l'espoir de perdre à jamais la réputation des enfants de saint Ignace : l'auteur de cet infâme libelle fut condamné à une longue détention. Le Souverain-Pontife écrivit lui-même à l'empereur Maximilien, le 29 septembre 1564, un bref par lequel il exprime sa profonde douleur de la circulation de ce libelle diffamatoire dans l'empire d'Allemagne et en Italie, et il informe l'empereur des mesures prises

pour reconnaître la vérité et confondre les calomniateurs (1). Le triomphe de la Compagnie de Jésus ne pouvait être plus complet.

VI

Les successeurs de saint François de Xavier continuaient courageusement son œuvre dans les Indes et au Japon. Le christianisme prospérait et étendait chaque jour ses pacifiques conquêtes, sous la protection du grand apôtre de l'Orient, et des premiers martyrs de la Compagnie de Jésus.

L'île de Ceylan était entièrement chrétienne. Les peuples de l'intérieur des terres, au nord de Goa, avaient sollicité des missionnaires et demandé le baptême. A Tana, les néophytes avaient construit une ville qui ne comptait que des chrétiens; à Cuman, ils avaient bâti un collége. Les naturels de l'île de Ciorano appelaient des missionnaires de tous leurs vœux, mais les Pères ne pouvaient se multiplier, leur nombre était insuffisant, et ils tardaient à répondre à l'empressement de ces chrétiens de désir. Un jour, le port de Goa se trouve encombré d'une foule de *tones* (1) chargées d'hommes, de femmes et d'enfants, demandant à grands cris les bons Pères. C'était la population de Ciorano qui arrivait en masse pour entendre prêcher l'Évangile et demander le baptême.

Les Badages renouvelaient leurs irruptions sur les côtes de la Pêcherie et continuaient à dépouiller les Pallawars. Dans une de ces surprises ils s'emparent du Père Mesquita, qu'ils percent de leurs lances, et sous ses yeux ils massacrent une partie des chrétiens, qui tous acceptent la mort avec une courageuse résignation, en demandant une dernière bénédiction à leur apôtre devenu l'esclave des infidèles.

(1) Ce bref est reproduit dans l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, par M. Crétineau-Joly.

(2) Barques indiennes.

L'île du More avait été prise par le roi de Gilolo (1), qui ne voulait point de la religion chrétienne; les Moréens avaient manqué de courage et abandonné leur foi, car leur missionnaire n'était plus là pour les préserver par ses exhortations et ses encouragements du malheur de l'apostasie. Le Père de Beïra était parti pour Amboine, il était allé appeler les Portugais au secours des Moréens. Les Portugais accourent, enlèvent l'île du More au roi de Gilolo qu'ils font prisonnier, et ils allaient punir les Moréens de leur lâche soumission à ce prince infidèle. Le Père Joan de Beïra se déclare aussitôt leur protecteur et leur père, il obtient leur grâce, fait naître le repentir dans leurs âmes trop timides, et les rend à Jésus-Christ.

Le Père Alfonso de Castro avait évangélisé les Moluques pendant neuf années, avec de grands fruits pour la gloire de Dieu; il avait même converti le roi de Bachian et tous ses sujets. Mais les Sarrasins, furieux des progrès de la religion chrétienne dans leur voisinage, enlevèrent le missionnaire, le réduisirent à la plus dure captivité, et le mirent à mort vers la fin de janvier 1558, à Irès, près de Ternate, sur l'ordre de leur sultan nommé Babou.

Dans l'île Célèbes, où les missionnaires avaient été vivement désirés, le Père Magalhanes avait baptisé le roi et quinze cents de ses sujets. Le roi de l'île de Siao, au nord de Célèbes, veut connaître la religion qui fait de tels apôtres, et il se convertit ainsi que son peuple. Dans les îles de la Sonde, les Jésuites avaient également trouvé des cœurs empressés de les recevoir et de se soumettre au joug évangélique : le roi de Banca avait donné l'exemple, les peuples l'avaient suivi. Dans les Calamianes, près des Philippines, l'île de Divaran avait demandé des Pères de la Compagnie de Jésus, et le 8 août 1560, douze cent sept infidèles sollicitaient la grâce du baptême.

Plusieurs missionnaires étaient allés seconder les travaux de Cosme de Torrez et de Juan Fernandez au Japon. Les souverains de ce vaste empire se faisaient une guerre acharnée; les bonzes, irrités des succès des missionnaires, les accusent de

(1) Une des Moluques.

provoquer la guerre, d'entretenir la discorde, de travailler sourdement les esprits pour amener la ruine de l'empire. Les bonzes mettaient sur le compte des Jésuites les crimes dont eux seuls étaient coupables. La tactique du démon ne variait pas. Ce qu'il inspirait aux hérétiques d'Europe, il l'inspirait aux païens du Japon.

La ville d'Amanguchi avait été deux fois prise et livrée aux flammes. Celle de Fucheo était inondée de sang, le royaume de Firando était déchiré par les factions, l'insurrection était près d'éclater à Fucata. Les bonzes repoussés partout avec perte, dans leurs odieuses calomnies, furent plus heureux à Fucata : ils parvinrent à exciter le peuple contre les Jésuites, en l'assurant que toutes les calamités qui désolaient le pays étaient l'œuvre des bonzes chrétiens. La foule se porte à l'église et à la maison des missionnaires, et y met le feu. C'était au mois d'avril 1559. Les Pères Villela et Balthazar Gago étaient heureusement à l'abri de cette fureur populaire, ainsi que les Frères.

Les habitants du mont Iesan avaient depuis longtemps demandé des bonzes chrétiens : les Pères Villela et Gago étaient partis pour cette mission. Après s'être rasé la barbe et les cheveux, ils s'étaient affublés du costume des bonzes et avaient pris passage sur un bâtiment faisant voile pour Sacaï, mais ils étaient encore reconnaissables sous ce déguisement. En pleine mer, ils furent surpris par un calme plat, et les matelots se persuadant que la présence des bonzes d'Europe irritait les dieux du Japon, ne parlaient de rien moins que de jeter à la mer les prêtres chrétiens cause de ce fâcheux retard. Les vénérables apôtres furent insultés, frappés, maltraités de toutes les manières; mais Dieu ne permit pas aux païens de mettre à exécution toutes leurs menaces : il fit cesser le calme, et le bâtiment put enfin arriver au port tant désiré.

Les Pères se dirigèrent aussitôt vers le mont Iesan, où ils n'eurent qu'à répandre la semence évangélique pour la voir fructifier abondamment. Bientôt même ils purent l'aller porter ailleurs et prirent la route de Meaco. Ils y arrivèrent le 30 novembre 1559.

Le Père Villela va se présenter devant le Cubo-Sama, il lui

demande la permission d'annoncer publiquement, aux grands et aux petits, le nom de Jésus-Christ seul maître souverain du Ciel et de la terre. Il obtient ce qu'il désire, et, à la manière du saint apôtre de l'Orient, son crucifix à la main, il parcourt les rues de la ville prêchant un seul Dieu. La foule le suit, l'entoure avec une avidité respectueuse et témoigne une consolante docilité. Les bonzes s'en irritent et insultent le missionnaire; mais un grand seigneur de la cour, favori de l'empereur, prend les Jésuites sous sa protection et fait valoir leur mérite auprès du souverain. Ce prince témoigne le désir de revoir le Père Villela et le mande au palais.

Le Père Villela était simple, modeste, d'une extrême douceur et de l'esprit le plus aimable. L'empereur fut charmé de son entretien et rendit un décret ordonnant à tous ses sujets de respecter les Bonzes chrétiens accourus de si loin pour leur apporter la vérité.

Ainsi appuyés, les missionnaires se livrèrent à leur zèle en toute sécurité. Prêchant d'exemple autant que de parole, ils s'occupaient activement des pauvres et des malades, portaient des aumônes aux premiers, établissaient un hôpital pour les autres, et les soignaient, les servaient, les consolaient avec un dévouement inconnu des Japonais et qui fixait l'admiration générale. Plusieurs bonzes demandèrent à connaître la religion qui produisait de telles vertus, et l'embrassèrent avec ardeur; le peuple imita les bonzes, et bientôt le Père Villela put fonder à Meaco une maison de la Compagnie de Jésus. Il évangélisa ensuite la ville de Sacai où ses succès furent merveilleux, et qui comptait un nombre considérable de chrétiens, dès l'année 1562.

Le roi d'Omura, Sumitanda, se convertit dans le courant de cette même année, par les prédications et le ministère du Père de Torrez. Ce prince admirait la religion chrétienne au point de l'enseigner à ses officiers, au milieu des camps où la guerre l'avait entraîné. Le Frère Luiz d'Almeida convertissait d'un autre côté le roi d'Arima et la plus grande partie de ses États. Bientôt un renfort de missionnaires était devenu indispensable, chacun des Pères sollicitait le Provincial d'envoyer des ouvriers pour recueillir les fruits abondants de cette riche moisson.

Les missions du Brésil prospéraient également. Le Saint-Siége y avait créé un évêché, le nombre des missionnaires y était considérablement augmenté, et tous étaient pleins d'espérance pour l'avenir du christianisme dans ces belles et riches contrées.

Mais, en Afrique, les Jésuites étaient loin d'avoir obtenu d'aussi consolants résultats. André d'Oviédo avait tenté de pénétrer en Éthiopie; l'empereur Claude, appelé le Prêtre-Jean, lui défendit de prêcher, dans la crainte d'irriter ses sujets, et le missionnaire s'était contenté de s'éloigner, de se cacher et de donner secrètement aux catholiques les secours et les consolations de son ministère. Bientôt Claude était tué dans une bataille et laissait le trône à son frère Adamar, prince cruel et ennemi des catholiques. Le nouveau souverain apprend la présence du Jésuite et le fait amener devant lui; il veut, lui-même, lui fendre la tête d'un coup de son cimeterre, mais l'impératrice demande grâce pour la vie de l'apôtre, et le despote ordonne qu'il soit conduit en exil dans un désert, avec le Père et le Frère qui l'ont accompagné. Là, ils sont parqués de telle sorte, qu'ils ne peuvent communiquer avec personne en dehors des limites assignées. Ils ne peuvent recevoir de lettres, ils n'en peuvent écrire : c'est plus qu'un exil, c'est une séquestration.

Les Pères de Goa ne recevant aucune nouvelle de leurs frères d'Abyssinie, et sachant que le sultan Adamar persécute les chrétiens, envoient un Jésuite à leur recherche; mais il est enlevé et vendu comme esclave par les Sarrasins.

Le 22 décembre 1561, le Père Nunhez Baretto, patriarche d'Éthiopie, mourait à Goa, sans avoir pu arriver au but vers lequel il tendait depuis six années. André d'Oviédo était désigné pour lui succéder dans sa charge et ses pouvoirs, mais il était difficile de pénétrer jusqu'à lui pour lui porter cette nouvelle. Dieu permit néanmoins qu'elle lui parvînt. Ce fut une douleur de plus pour le cœur de l'apôtre. Que pouvait-il pour le malheureux troupeau dont il était le premier pasteur, dont il se sentait le père, et pour le salut duquel il eût donné tout son sang! Il lui était impossible de franchir les limites que ses bourreaux lui avaient fixées et qu'ils gardaient avec la plus exacte surveillance; toutefois, le zèle du Jésuite trouvait encore à s'exercer. Il se fai-

sait aimer des nègres et des esclaves, et profitait du sentiment qu'il leur inspirait, pour travailler à sauver leurs âmes.

Lorsque le Souverain-Pontife apprit le martyre auquel le Père d'Oviédo était condamné, il jugea que ses talents et son zèle seraient plus utilement employés ailleurs, et il lui ordonna de quitter au plus tôt le sol ingrat de l'Abyssinie, et de se rendre en Chine ou au Japon. Pie IV ne connaissait pas le degré de misère dans lequel vivaient les exilés du désert africain; il ignorait les privations qu'on leur imposait, il ne pouvait croire que ces héros manquaient de pain et de vêtements.

André d'Oviédo, pour répondre au Souverain-Pontife, se vit réduit à arracher de son bréviaire le peu de papier blanc qu'il put y trouver, et sur ces petits bouts de feuillets, il traça au crayon les lignes suivantes :

« Très-Saint-Père, je ne connais aucun moyen de fuir. Les mahométans nous entourent de toute part; dernièrement ils ont tué un des nôtres, André Gualdamez; mais quelles que soient les tribulations qui nous assiégent, je désire bien vivement rester sur ce sol ingrat, afin de souffrir et peut-être de mourir pour Jésus-Christ. »

Pendant que l'Éthiopie massacrait les Jésuites ou les faisait vivre dans une agonie pire que la mort, la Cafrerie les appelait et leur faisait entrevoir une précieuse moisson.

Le roi de Tonge, nommé Gamba, voyant arriver son fils après une longue absence, tout autre qu'il n'était parti, apprend bientôt la cause d'un tel changement : son fils est chrétien. Il est allé à Mozambique, il y a vu des hommes admirables par leur grande science et leur étonnante vertu; il a appris que partout où ces hommes faisaient connaître et pratiquer leur religion, les peuples devenaient doux et faciles à gouverner, les souverains devenaient bons et rendaient leurs sujets plus heureux. Il a voulu connaître cette religion, il l'a admirée et il s'est empressé de demander le baptême : il est chrétien.

Gamba, émerveillé du rapport de son fils, envoie un ambassadeur à Goa pour demander des Jésuites; on lui accorde les Pères Gonzalve Silveira, André Fernandez et d'Acosta. Ces trois mis-

sionnaires arrivaient à leur destination dans le mois de mars de l'année 1560, et étaient reçus par le roi avec tous les témoignages du respect et de la joie. Ils prêchent aussitôt avec un tel succès, que le Père Silveira demande à pousser plus loin ses conquêtes, et, laissant chez les Mosaranges les Pères Fernandez et d'Acosta, il emmène un Frère et part pour le Monomotapa, où il arrive en décembre 1560. Il se présente devant le roi, lui montre une image de la Sainte Vierge et lui en fait présent. Vingt-cinq jours après, le roi, la reine et trois cents des premiers personnages du pays demandent le baptême. Silveira voit un effet de la bonté et de la puissance de la Très-Sainte Vierge dans l'empressement des princes et des grands à se soumettre à la loi évangélique; il accorde la grâce sollicitée si vivement.

Les Sarrasins, outrés de fureur, vont trouver le roi, lui disent qu'il est sous le pouvoir d'un magicien, qu'il n'a pas demandé le baptême par un effet de sa propre volonté, mais par l'effet du sortilége employé par le missionnaire. Le roi se trouble, il cherche à s'expliquer l'influence du Père Silveira sur lui et sur tous les chrétiens, et ne pouvant la comprendre, il s'abandonne à la défiance et permet aux musulmans de disposer à leur gré du magicien européen. Le saint Jésuite est averti que les infidèles viendront le surprendre au milieu de la nuit; il ne cherche point à se soustraire à la mort. Il se revêt de son aube, allume deux cierges, place son crucifix au milieu, s'agenouille et se prépare à paraître devant Dieu. Vers minuit, n'entendant point venir ses bourreaux, il sort de sa demeure, veut aller au-devant d'eux, et ne les apercevant nulle part, il rentre chez lui et s'endort. Tout à coup, il est réveillé par les fanatiques musulmans qui se précipitent sur lui à la voix de leur chef, nommé Macruma. Les malheureux passent une corde au cou du saint martyr, ils l'étranglent, attachent une pierre à la corde du supplice, emportent le vénérable corps et le lancent dans la rivière de Mosengessem! C'était le 16 mars 1561. Cinquante néophytes subirent le même genre de mort.

Le roi ne tarda pas à se repentir de sa coupable faiblesse, et, voulant venger la mort du Père Silveira, il fit massacrer tous les Sarrasins de ses États.

Le Père d'Acosta suivait de près le martyr du Monomotapa ; une fièvre pernicieuse l'enlevait à ses néophytes, dont il était chéri, et le Père Fernandez, qui avait résisté à la même maladie, restait seul pour cette chrétienté. Malheureusement, le roi se laissa bientôt entraîner par ses passions, les grands suivirent son exemple, et le peuple, se croyant autorisé par-là à secouer le joug qui le maintenait dans le devoir, n'écouta plus la voix du Père Fernandez. Le missionnaire, ne voulant pas rester témoin des coupables désordres qu'il ne pouvait plus empêcher, retourna dans les Indes.

En ce moment, le sultan d'Angola accueillait avec bonheur quatre Pères de la Compagnie, qu'il avait demandés, et qui lui étaient présentés par l'ambassadeur de Portugal, Paul Diaz de Novaëz. Le prince désira que Francisco de Govea, supérieur de la mission, fît l'éducation de son fils ; dans l'intérêt du christianisme, le Père s'en chargea.

Cette mission commençait à produire d'heureux fruits, lorsque de nouvelles conquêtes des Portugais sur les côtes voisines jetèrent la défiance dans l'esprit du souverain. Les musulmans profitèrent de cette disposition pour lui persuader que les missionnaires n'étaient en réalité que des agents secrets du roi de Portugal, et qu'avant peu le royaume d'Angola ne serait plus qu'une colonie portugaise. Il n'en fallut pas davantage pour attirer la persécution sur les Jésuites. L'ambassadeur, Paul Diaz, leur conseille de fuir et de porter ailleurs leur zèle et leur dévouement :

— Tous les peuples africains, ajoute-t-il, ne sont pas également soupçonneux ; votre ministère est condamné ici désormais à une longue stérilité ; vous recueillerez plus de fruits dans d'autres États de la côte.

— Senhor, répond le Père Govea, si le soldat, dans le seul but de mériter l'estime de ses chefs ne raisonne pas son obéissance, à plus forte raison, nous, chrétiens, prêtres et religieux, devons-nous donner l'exemple de l'obéissance à Dieu et à nos supérieurs. Nos supérieurs nous ont assigné ce poste ; nous y resterons au péril de notre vie, tant que nous n'aurons pas reçu l'ordre de le quitter.

Et les héros évangéliques demeurent au milieu de ces peuples barbares. Ils en reçoivent les plus indignes traitements, ils subissent toute sorte de privations, ils endurent tous les genres de souffrance, et leur courage ne se dément pas, leur douceur n'est jamais altérée, leur patience est invincible.

En Égypte, les Jésuites n'étaient pas plus heureux. Le patriarche d'Alexandrie, voulant tenter la réunion des Cophtes à l'Église romaine, avait demandé au Souverain-Pontife, en 1560, d'envoyer des missionnaires dont la science pût amener la conviction dans les esprits. Le Pape s'était adressé au Père Laynez, qui avait désigné Christophe Rodriguez et Jean-Baptiste Elian; Pie IV leur avait donné le titre et les pouvoirs de légats apostoliques, et, au mois de novembre 1561, ils arrivaient à Memphis, résidence du patriarche. Les légats entrent en conférence avec les plus savants d'entre les Cophtes, et ceux ci, pressentant leur défaite, ameutent le peuple contre les envoyés du Saint-Siége. On les poursuit dans les rues, on les insulte, on les menace, les juifs secondent la fureur populaire, et les deux Jésuites, ayant racheté à la hâte quelques chrétiens captifs, les emmènent et s'embarquent pour retourner à Rome.

La Compagnie de Jésus ne pouvait oublier les derniers vœux, les dernières prières de son illustre Xavier pour l'empire chinois. Elle voulait à tout prix en faire ouvrir les portes à l'Évangile, et elle comptait y réussir, car elle était appuyée par la protection du grand apôtre de l'Orient.

En 1556, le Père Melchior Nunhez pénétrait à Canton, expliquait aux mandarins la religion de Jésus-Christ, et préparait les voies à une prochaine mission. En 1563, le roi de Portugal, exécutant la pensée de saint François de Xavier, envoyait à l'empereur de la Chine une ambassade chargée de riches présents. Trois Jésuites faisaient partie de la légation, mais il ne leur était pas permis d'y résider après le départ de l'ambassadeur, bien moins encore d'y enseigner une religion nouvelle.

Les Jésuites se résignent sans se décourager : ils attendront et auront la Chine un peu plus tard; elle ne peut manquer à leur zèle.

Cependant la santé du Père Laynez, Général de la Compagnie,

était depuis longtemps épuisée par l'excès du travail ; son intelligence seule conservait toute sa plénitude et sa vigueur. Il voyait approcher la mort avec calme : sa vie était pleine devant Dieu. Dès les premiers jours de janvier 1565, il s'affaiblit sensiblement, et, le 19 du même mois, il expira doucement en portant un doux regard sur le Père François de Borgia, qu'il semblait désigner pour son successeur.

Le Père Laynez n'avait que cinquante-trois ans ; il laissait la Compagnie dans l'état le plus florissant, le plus riche d'avenir. Au 19 janvier 1565, elle ne comptait encore que vingt-quatre ans d'existence, et elle possédait cent trente maisons et plus de trois mille cinq cents membres.

GÉNÉRALAT

DE SAINT FRANÇOIS DE BORGIA

TROISIÈME GÉNÉRAL.

1565 — 1572

I

Le lendemain même de la mort de Laynez, les profès présents à Rome nommèrent le Père François de Borgia, vicaire général pendant la vacance; dans la même séance, la Congrégation pour l'élection du futur Général fut indiquée et convoquée pour le 21 juin de la même année 1565, et le 2 juillet, fête de la Visitation, François de Borgia fut élu et proclamé troisième Général de la Compagnie de Jésus.

Il avait cinquante-cinq ans, mais les austérités et le travail en avaient fait un vieillard; épuisé par les grandes fatigues de sa sainte vie, il n'avait plus de force que dans l'intelligence et dans le cœur. A la lecture du décret qui le proclamait chef de l'Ordre, ses traits s'altèrent, ses yeux se remplissent de larmes, il reste sans parole et sans voix, son saisissement est de la stupeur. Quelques heures après, il voit les Pères se disposant à se rendre au Vatican pour annoncer au Souverain Pontife le choix de la Congrégation, et il s'écrie, en élevant vers le ciel son regard limpide et pur :

« J'avais toujours désiré la croix, mais je ne m'étais jamais attendu à porter une croix aussi lourde que celle-là ! »

En apprenant cette élection, Pie IV dit aux Pères qui venaient lui en apporter la nouvelle :

« Votre Congrégation ne pouvait rien faire de plus utile au bien de l'Église, de plus avantageux à votre Institut et de plus agréable au Siége apostolique. Je vous montrerai, dans toutes les occasions qui se présenteront de favoriser l'Institut, combien je vous sais gré d'un si digne choix. »

Ces paroles furent un encouragement pour l'humble Général, il accepta sa lourde croix, et prouva bientôt que Dieu lui donnait la force de la porter. Le cardinal d'Augsbourg ne put contenir sa joie lorsqu'il apprit l'élection du Père de Borgia, et fit chanter le *Te Deum* dans les églises de son diocèse pour remercier Dieu d'une si grande grâce. Les souverains s'unissaient à cette joie de l'Église, et le cardinal Osius mandait au nouveau général :

« Je remercie Dieu d'avoir pourvu aux besoins, non-seulement de cette sainte Compagnie, mais de l'Église universelle, par le choix d'un homme placé si haut par l'intégrité de sa vie, par sa gravité et par sa prudence, d'un homme dont la sollicitude et la diligence peuvent pourvoir aux nécessités de toutes les Églises, en veillant à ce qu'elles ne manquent pas de ministres de la parole divine, distingués entre tous par la sainteté de leur vie, non moins que par la profondeur de leur science. Comme mon diocèse semble en avoir un besoin plus urgent que tous les autres, c'est pour moi un devoir plus pressant d'adresser mes félicitations à Votre Révérence et de m'en féliciter moi-même; car j'ai confiance que, par ses soins, ni les autres Églises, ni la mienne, ne manqueront d'ouvriers fidèles pour y travailler à la vigne du Seigneur. »

Le 9 décembre 1565, Pie IV rendait le dernier soupir dans les bras de saint Charles Borromée, son neveu, et assisté par saint Philippe de Néri. Le 7 janvier de l'année suivante le cardinal Ghislieri, Dominicain, lui succédait sous le nom de Pie V.

Les adversaires de la Compagnie de Jésus se réjouirent de cette élection, ils la regardèrent comme leur triomphe et y virent le présage certain de la destruction de l'Ordre qu'ils ne se lassaient pas de persécuter. Ils avaient assez habilement manœuvré pour

exciter une sorte de rivalité entre les Dominicains et les Jésuites, ils croyaient y avoir réussi, et ils espéraient que l'élévation d'un fils de saint Dominique au Souverain-Pontificat serait un arrêt de mort pour les enfants de saint Ignace. Ils oubliaient que ce qui avait porté le saint religieux Ghislieri au cardinalat était précisément ce qui rendait les Jésuites si redoutables : c'était l'austérité de ses mœurs, la sainteté de sa vie, l'éclat de son talent, son zèle pour la réforme du clergé et pour la conservation de la foi. Mais le préjugé aveugle et la passion ne raisonne pas. Les amis de la Compagnie de Jésus, eux-mêmes, s'effrayèrent de cette élection, en se rappelant la persécution suscitée contre elle par le Dominicain Melchior Cano. Les uns et les autres attendaient, haletants, leur triomphe ou leur défaite.

Pie V n'ignorait pas la disposition des esprits. Il savait que le bruit s'était répandu qu'il allait détruire, anéantir un Institut que ses prédécesseurs avaient favorisé, disait-on, au détriment des autres Ordres.

Le jour même de la cérémonie de son exaltation, le nouveau Pape, se rendant à la basilique de Saint-Jean de Latran, entouré de tout l'éclat, de toute la pompe qui accompagne cette solennité, et porté sur son trône, au milieu des cardinaux, ordonne de s'arrêter en face de la Maison professe des Jésuites. C'était violer le cérémonial, c'était contrevenir à un usage ayant force de loi, c'était un coup d'Etat inconnu dans l'histoire du Saint-Siége. La majestueuse procession suspend sa marche solennelle, et la multitude, qui remplit les rues et les places de son parcours, se demande avec stupeur quel peut être le motif de cet événement inoui dans les fastes de la Ville éternelle... La place du *Gésu* était couverte de spectateurs. Le Pape demande à parler à don François de Borgia. Le Général de la Compagnie de Jésus se présente devant le trône portatif. Le Pape l'embrasse avec une affectueuse expression de bonté, il l'entretient à haute voix des services rendus à l'Église dans le monde entier par les enfants de saint Ignace, lui dit qu'il sera toujours prêt à les encourager dans leurs saintes entreprises et qu'il compte sur leur persévérance; puis il ordonne de se remettre en marche.

Les amis et les ennemis de la Compagnie de Jésus savaient

maintenant à quoi s'en tenir. Le caractère de Pie V était connu : sa volonté, toujours portée au bien, était inflexible; les considérations humaines étaient nulles pour lui, ou lui servaient seulement à atteindre le but qu'il se proposait pour la gloire de Dieu et le bien de l'Église. Il avait vu les Jésuites à l'œuvre, il les avait jugés, il voulait s'en faire un instrument pour les intérêts du catholicisme, et, afin d'éviter les insinuations ou les plaintes de leurs adversaires, il se déclarait ouvertement leur ami et leur protecteur. Bientôt il leur donna un témoignage public de sa haute confiance, en demandant au Général un prédicateur de la Compagnie dont la science et la sainteté eussent assez d'autorité pour rappeler au Pape et aux cardinaux les devoirs imposés par leurs éminentes dignités, et les vertus que leur élévation dans l'Église exige pour eux-mêmes et pour l'édification du monde. François de Borgia désigna le Père Salmeron, et, après lui, le Père Tolet. Le Pape et les cardinaux, également ravis de l'un et de l'autre, en manifestèrent hautement leur satisfaction. Ce fut encore un Jésuite que Pie V demanda pour prédicateur des officiers du palais pontifical.

Dans le courant de l'année 1566, une maladie contagieuse et d'une nature inconnue jusqu'alors désola la ville de Rome. Les malades étaient subitement saisis de langueur et mouraient presque au même instant. Comme il arrive d'ordinaire dans les épidémies mortelles, la frayeur paralysa les courages, chacun se renfermait chez soi, les malades étaient abandonnés, les pauvres n'avaient plus de pain, la faim attirait la maladie, et la mort abattait les plus dénués de ressources jusque dans les rues et à la porte des riches, qui ne s'ouvrait plus pour eux.

Dès l'apparition de cette effrayante calamité, les Jésuites étaient accourus au secours du peuple. Accoutumés à braver tous les périls, à affronter tous les dangers, à consumer leur vie dans toutes les œuvres de zèle et de charité, ils se dévouaient avec une magnifique effusion. Le Père Général, comme le dernier Frère, tous allèrent au-devant du fléau pour lui disputer ses victimes, tous allaient chercher près des riches et des grands les secours nécessaires aux pauvres et aux petits, tous soignaient et consolaient les malades, ou exhortaient et bénissaient les mourants.

Ils étaient enfin, dans cette circonstance, ce qu'ils s'étaient toujours montrés partout dans les désolations de ce genre, les héros de la charité.

Le Pape, ravi d'un tel dévouement, ne trouva qu'une seule récompense à offrir aux courageux apôtres; il dit à François de Borgia, son ami, dès que le fléau fut éloigné de Rome :

« S'il plaît à la divine Providence d'éprouver encore les États de l'Église par de semblables calamités, votre héroïque Compagnie sera la première appelée sur le théâtre du danger; je vous en fais la promesse. »

Pie V n'était pas seulement un grand Pape, il était de plus un grand saint que l'Église a élevé sur ses autels; la promesse qu'il venait de faire à la Compagnie de Jésus était digne de lui comme elle était digne d'elle (1).

Toujours occupé des réformes necessaires dans le clergé, le Pape nomma quatre évêques d'éminente vertu visiteurs apostoliques des diocèses dépendant des États de l'Église, et il leur adjoignit des Jésuites pour les aider et les éclairer dans cette œuvre importante. Les saints religieux s'acquittèrent de cette mission avec un tel succès, que les évêques d'Italie sollicitèrent le Souverain-Pontife de leur envoyer à tous des visiteurs apostoliques

(1) Les hérétiques se trouvaient assez embarrassés en face du dévouement de ces Jésuites, qu'ils s'efforçaient de calomnier; ils savaient sans doute que les registres de la ville de Genève conservaient pour la postérité un témoignage irrécusable de leur égoïsme et de leur faiblesse. On y lit que, pendant la peste de 1543, « les ministres de la « réforme sont venus déclarer qu'il serait de leur devoir d'aller con- « soler les pestiférés, mais qu'aucun d'eux n'aurait assez de courage « pour le faire, priant le Conseil de leur pardonner leur faiblesse, Dieu « ne leur ayant pas accordé la grâce de voir et d'affronter le péril avec « l'intrépidité nécessaire. »

N'auraient-ils pas dû conclure de là que la religion catholique était plus agréable à Dieu que la leur, puisqu'il accordait aux Jésuites, avec tant d'abondance, la grâce refusée aux ministres protestants?

Calvin ne fit pas un tel aveu, il se crut mieux inspiré en se faisant interdire le dévouement et la charité par une décision du Conseil de la ville, sous l'étonnant prétexte que « l'Eglise et l'Etat avaient trop grand besoin de lui pour lui permettre d'aller au secours des victimes de la contagion. » Il eût été difficile de s'apprécier davantage.

choisis dans la Compagnie de Jésus. Le Pape s'empressa de les satisfaire; les Pères désignés par le Général sont envoyés, et, à peine ont-ils commencé cette œuvre si délicate et si difficile, que les prélats se félicitent de les avoir appelés, et écrivent à Rome qu'ils opèrent des prodiges et se font aimer et bénir comme des envoyés du ciel.

Les troupes de terre et de mer n'avaient point d'aumônier en titre; quelques prêtres séculiers ou réguliers se présentaient volontairement pour offrir leur ministère à l'armée, en cas de guerre, mais il n'y avait point d'organisation qui leur assurât en tout temps les secours spirituels. Le Pape chargea les Jésuites de pourvoir à cette nécessité.

Enfin, la confiance de Pie V dans la prudence, les talents et le zèle des enfants de saint Ignace se manifestait en toute occasion et confondait leurs ennemis, mais ne les décourageait nullement. Ils travaillaient toujours dans l'ombre, espérant des temps plus heureux, tandis que la Compagnie de Jésus, s'appuyant sur la promesse divine faite à son saint fondateur dans l'église de la Storta, savait qu'elle verrait toujours la croix devant elle, mais que son chef souverain lui serait « favorable. » Elle savait donc qu'elle aurait toujours des ennemis et des persécuteurs, mais que toujours aussi elle triompherait de la persécution et saurait forcer souvent ses ennemis à l'aimer jusqu'à la défendre, quelquefois même jusqu'à passer dans ses rangs.

II

Les Maures du royaume de Grenade s'étaient révoltés contre Philippe II, roi d'Espagne. Toujours mahométans dans le cœur et catholiques par force, ils ne cessaient de conspirer contre le souverain d'un pays que leurs pères avaient conquis, et dont ils auraient voulu exterminer tous les chrétiens.

Les Jésuites, établis à l'Alrezin depuis 1550, s'étaient attachés

à la conversion de ce peuple et commençaient à recueillir quelques fruits de leurs travaux, lorsqu'une insurrection nouvelle les ayant forcés de fuir et d'abandonner leur résidence, ils s'étaient réfugiés dans le centre de la ville de Grenade ; là, ils avaient repris leur apostolat en faveur des musulmans. Bientôt leur influence se fit sentir, ils obtinrent de nombreuses conversions, et l'on vit plusieurs néophytes de ces races arabes, dont les trésors étaient la vie, venir déposer aux pieds des Pères leurs richesses mal acquises, en les priant d'en faire la restitution.

En 1569, le gouvernement, mécontent de la disposition des esprits et craignant un soulèvement, crut le prévenir en prenant des mesures sévères. Un décret ordonna à tous les Maures de détruire leurs bains, de renoncer à la langue arabe et de faire prendre aux femmes le costume espagnol. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer l'explosion redoutée. Les Maures se réunissent dans les montagnes et se portent en armes sur la ville de Grenade, qu'ils attaquent à l'improviste, au cri de : *Vive la liberté! vive Mahomet!* Les Jésuites ont obtenu parmi eux des conversions sincères, les Jésuites seront leurs premières victimes. Ils se ruent, en blasphémant, sur leur sainte demeure; ils arrachent et foulent aux pieds, en rugissant, la croix qui la surmonte; ils veulent tout détruire de fond en comble. Mais les Espagnols s'empressent de venir défendre leurs Pères bien-aimés, et les Maures, vaillamment repoussés, abandonnent la ville, se répandent dans les cités environnantes, profanent les Églises, pillent les monastères, immolent à leur fureur les prêtres et les religieux, et finissent par se retrancher dans les gorges profondes des montagnes d'Alpuxara.

Philippe II, craignant une invasion des Maures africains, qui menaçaient de venir au secours de ceux de l'Espagne, envoya contre eux don Juan d'Autriche; l'amirante de Castille, don Luiz de Requesens, commandait la flotte chargée de surveiller les côtes. Les Jésuites étaient là, ils s'étaient partagé le service spirituel des deux armées navales. Le Père Christophe Rodriguez, sur l'escadre du littoral, apprend que l'hôpital de Malaga renferme plus de sept cents soldats malades ou blessés. Aussitôt il s'y rend avec quelques Pères qui s'y établissent pour les servir, les soi-

gner, les consoler ou les aider à mourir en chrétiens. Les galères renfermaient un grand nombre de forçats dont les années de peine étaient expirées, mais qui, par une coupable négligence dans l'administration, n'avaient pu être rendus à la liberté. Le Père Christophe apprend ce désordre en visitant les galères, et ne peut goûter un instant de repos avant d'avoir fait cesser cette grande injustice. Il faut de l'argent pour aplanir certaines difficultés : les Jésuites vont tendre leur charitable et sainte main en faveur des galériens; ils recueillent une somme suffisante, et les malheureux condamnés sont libres et les bénissent, en les nommant leurs Pères et leurs sauveurs.

Les Maures, vaincus enfin par les armées royales, avaient été bannis du royaume de Grenade et disséminés dans les provinces que l'autorité souveraine leur avait assignées. Maudits par les Espagnols, ils vivaient isolés comme des parias et gémissaient dans la plus profonde misère, lorsque l'épidémie contagieuse qui avait traversé l'Europe s'arrête sur l'Espagne et les attaque les premiers. Le peuple, se persuadant que les sectateurs de Mahomet ont seuls attiré le redoutable fléau, les abandonne et refuse de les secourir; mais les Jésuites se dévouent. A la première nouvelle de cet abandon, les cours du collége sont suspendus, et les musulmans sont visités, soignés et consolés par ceux dont ils avaient été les ennemis et les persécuteurs. Les Pères n'avaient eu nul besoin de se concerter pour donner au monde ce grand exemple de charité. A Salamanque, à Alcala, à Guadalaxara, partout, ils avaient spontanément établi une ambulance dans leur demeure, et on les voyait parcourir les rues, portant les pestiférés sur leurs épaules, les encourager par de douces paroles, les déposer doucement sur la couche préparée par la charité, et veiller jour et nuit à leurs besoins spirituels et corporels. Les Espagnols ne purent résister à ce magnifique exemple, ils se présentèrent pour offrir aux Pères de les aider dans cette œuvre si dangereuse, et ils surent se dévouer aussi. Plusieurs Jésuites succombaient, d'autres accouraient remplacer ceux que la charité emportait au ciel; jamais le nombre ne faisait défaut. A Tolède, le fléau fit des ravages si épouvantables que l'emplacement manquait pour recueillir tous les pestiférés; ils étaient entassés l'un contre l'autre,

il fallait se coucher sur eux et coller son visage sur celui du mourant pour entendre sa confession. Un jour, le 29 avril 1571, le Père Juan Martinez, après avoir confessé ainsi plusieurs de ces agonisants, ne se relevait pas pour passer à un autre ; on approche, on lui parle, il ne répond pas ; on veut le relever... il était mort ! Le martyr du secret de la confession possédait le prix de son zèle et de son admirable abnégation.

A Cadix, les victimes succombaient presque aussitôt que l'épidémie les frappait. Le gouverneur, l'évêque, les magistrats, le clergé et la noblesse s'étaient enfuis abandonnant la ville et les pauvres à cette horrible calamité. Mais à Cadix il y a des Jésuites, les pauvres ne mourront pas sans secours. Le recteur du collége, Pierre Bernard, fait un appel à quelques officiers, et avec leur concours il établit un lazaret. Il détermine par sa persuasive parole le docteur Sébastian Diaz, savant médecin de Séville, à venir donner ses soins éclairés aux pauvres pestiférés de Cadix, et les secours sont organisés. Don Roderice Franco, prêtre de la ville, et le Père Diégo de Sotomayor sont chargés des soins spirituels, le Frère Lopez des soins corporels, bientôt les deux Jésuites expiraient à côté de ceux qu'ils étaient venus secourir.

Les esprits superficiels trouvent inexplicable l'influence des Jésuites. S'ils voulaient prendre la peine d'étudier leur magnifique histoire, ils s'expliqueraient facilement ce qu'ils ne peuvent comprendre ; ils trouveraient à chaque feuillet les deux mots de l'énigme : ABNÉGATION, DÉVOUEMENT.

Ces grands exemples, en excitant l'admiration générale, faisaient naître de nombreuses vocations. Dès que l'épouvantable maladie se fut éloignée de l'Espagne, un jeune homme d'une des plus illustres familles de Madrid, don Francisco d'Espagna, qui sollicitait depuis longtemps la faveur de son admission dans la Compagnie, fut reçu au noviciat d'Alcala. La mère de Francisco avait employé vainement les caresses et les menaces, les larmes et les prières pour le détourner de cette voie. Le voyant enfin au terme de ses vœux, et n'espérant plus rien par elle-même, elle porte une plainte en forme au président du Conseil royal, le cardinal Spinosa : elle accuse les Jésuites d'avoir attiré son fils dans la Compagnie, sans s'être assurés de sa vocation, et fon-

dant en larmes, en présence du cardinal, elle s'écrie : « Ce n'est pas mon fils qu'ils veulent, c'est sa fortune ; qu'on me rende mon Francisco pendant quatre jours seulement, et je me charge d'éprouver sa vocation ! »

Le Conseil royal, ne voyant nul inconvénient à donner cette satisfaction à une mère, expédie aux Pères d'Alcala l'ordre de renvoyer le jeune novice à sa famille pour quatre jours seulement. Cet ordre se croise sur la route avec don Francisco, qui, de son côté, arrivait à Madrid. Les Jésuites, avertis des accusations que sa mère avait portées au Conseil royal, l'avait fait partir sans délai, lui laissant toute liberté de parler et d'agir d'après ses sentiments et sa conscience. L'ordre du Conseil arrive à Alcala. Le suffragant de l'archevêque de Tolède, administrateur du diocèse et parent du novice, se présente chez les Pères avec un détachement de troupes, fait cerner la maison, pénètre dans l'intérieur avec une partie des soldats, et réclame, au nom de sa mère, le novice don Francisco d'Espagna :

— Senhor, répond le Père recteur, nous l'avons envoyé à Madrid pour prouver que nous n'avions pas l'intention de le garder de force comme on l'a prétendu, et afin qu'il réponde en toute liberté aux questions qu'on jugera devoir lui adresser et sur nous et sur lui-même. Il s'est rendu auprès du cardinal Spinosa.

— C'est une coupable défaite ! s'écrie le prélat ; c'est un subterfuge ! Nous saurons bien vous forcer à rendre la liberté à ce jeune homme !

Et, sans autre forme de procès, il lance un interdit sur le collége. Le bruit de cette violente mesure se répand dans la ville, les habitants et les écoliers de l'université prennent les armes, les têtes s'exaltent, on court au collége offrir aux Jésuites de les défendre et de les soutenir, et les bons Pères ont besoin d'user de toute leur influence pour calmer l'irritation publique et empêcher un soulèvement général en leur faveur. Le danger était imminent, ils voulaient à tout prix le conjurer et faire déposer les armes, car la mère du novice était de retour à Alcala et s'était fait un parti. Le Père Provincial paraît au milieu de cette population exaspérée, et lui annonce qu'il va faire revenir de Madrid le

jeune d'Espagna, qu'il sera remis à sa mère, que tout rentrera dans l'ordre aussitôt, et que chacun pourra se convaincre aisément de la vérité.

Francisco, en effet, arrive peu de jours après chez sa mère, qui met tout en œuvre pour l'empêcher de rentrer dans la Compagnie; mais Francisco est inébranlable dans sa résolution :

— Puisque vous voulez, à tout prix, abandonner votre mère et tous vos proches, lui dit-elle, allez, fuyez ce toit paternel qui n'abritera plus désormais que mon désespoir! Mais vous ne par viendrez pas à me persuader que les Pères n'ont pas cherché à vous attirer pour s'approprier vos grandes richesses. Si vous voulez que je croie à la sincérité de votre vocation, vous n'avez qu'à me laisser la libre disposition de votre patrimoine.

— Senhora, lui répond Francisco, votre fortune est considérable, la mienne vous est inutile; je ne suis plus un enfant, mon âge m'autorise à user de ce qui m'appartient. Souffrez donc que j'en dispose selon mes désirs.

Mais les Jésuites n'approuvent pas la fermeté du novice. On avait suspecté leur désintéressement, d'après le langage d'une mère au désespoir du sacrifice qui lui était imposé par la vocation de son fils, il importait de faire tomber cette accusation imméritée. Francisco d'Espagna est maître absolu de sa fortune, les Pères l'obligent à y renoncer en faveur de sa famille. Ce simple procédé, plus efficace que tous les raisonnements, porte le calme dans l'esprit de la mère désolée, et son fils peut rester en paix dans la Compagnie de Jésus.

III

La peste qui venait de ravager l'Espagne ne devait pas épargner le Portugal. Dès son apparition, la désertion avait été générale à Lisbonne; les ouvriers et les indigents, paralysés par la frayeur, ne pouvant plus donner du pain à leurs enfants, et

n'ayant pas le courage de les voir souffrir, les éloignaient de leurs demeures et les livraient à la Providence. Ces petits enfants seraient morts dans les angoisses de la faim, ou dans les étreintes de la maladie, si les Jésuites ne s'étaient empressés de les recueillir et de les sauver. Ils parcouraient la ville et le jour et la nuit, soignant les malades, administrant les sacrements aux mourants, transportant les enfants dans leurs bras jusqu'à l'asile préparé pour eux, et leur prodiguant des soins maternels.

Lisbonne semblait destituée de tout secours humain. Les magistrats s'étaient enfuis, laissant à d'inhabiles subalternes le gouvernement de la capitale, le désordre était à son comble, c'était une calamité de plus à conjurer. Les Jésuites voient le mal et appliquent le remède : ils se font administrateurs de cette cité désolée, ils rétablissent l'ordre, raniment les courages, calment les esprits, font renaître la confiance, apportent partout la consolation et la paix. Sept profès, quatre coadjuteurs et trois scolastiques, trouvent la mort dans l'exercice de leur sublime charité.

Après la disparition du fléau, les parents des enfants abandonnés sur la voie publique avaient le bonheur de les retrouver dans les mains dessauveurs du peuple et ne comprenaient pas que le désespoir les eût égarés jusqu'à se séparer de ces êtres si chers. Un grand nombre de ces enfants restaient orphelins : les Jésuites leur conservèrent l'asile de la charité et obtinrent de la générosité des grands les ressources voulues pour en assurer l'existence.

Les pauvres ne purent oublier tout ce qu'ils devaient à l'héroïque dévouement des Jésuites, les courtisans ne purent conserver le souvenir de la dette contractée par la ville royale envers les Pères de la Compagnie de Jésus.

Le Père da Camara, nous l'avons vu, avait d'abord refusé l'honneur d'élever le jeune roi Sébastien, et ne l'avait accepté que par obéissance, la Compagnie se croyant trop redevable à la mémoire de Jean III pour contrister par un refus le grand cœur de la reine Catherine, veuve de ce prince. Le Père Luiz Gonzalez da Camara, élevé sur les marches du trône, savait d'avance que tout ce qui déplairait aux courtisans serait attribué à l'influence du gouverneur du roi, et par suite à toute la Compagnie. Depuis son arrivée à la cour, il s'attachait, malgré les difficultés qui l'entou-

raient, à modérer la violence de Sébastien, dont l'indomptable nature semblait présenter des obstacles presque insurmontables.

Le Père da Camara parvenait à se faire aimer de son royal élève, dès lors il était un objet de jalousie pour les courtisans. Sébastien, sans tenir compte de ses sages conseils, témoignait une préférence marquée à don Martino da Camara, son frère, et lui avait donné la dignité de ministre d'État, que don Pedro d'Alcaçova avait toujours remplie avec honneur sous le règne précédent. L'injustice était criante : les courtisans en attribuèrent l'initiative au Père Luiz, ainsi qu'on appelait à la cour le gouverneur du roi, et accusaient la Compagnie de Jésus de vouloir régner en Portugal sous le nom de Sébastien. Quant à l'absurdité de cette accusation, nul ne l'apercevait, quelque évidente qu'elle fût. Il eût fallu réfléchir un instant pour cela, et la réflexion est rarement dans les habitudes des courtisans, uniquement occupés de conserver les honneurs, les dignités et les richesses. Ils ne voyaient qu'une chose : l'influence du Jésuite sur le cœur du souverain. Un Jésuite était aimé de Sébastien, il le dirigeait et le confessait; donc la Compagnie de Jésus voulait régner en Portugal. Un parti tenait à faire épouser au jeune roi une fille de l'empereur Maximilien, tandis qu'un autre lui proposait Marguerite de France; ce dernier parti était appuyé par le Pape. Sébastien refusait obstinément cette alliance. On prie le Pape d'ordonner au Père Luiz de décider son élève à accepter ce mariage : le Père Laynez ordonne au Père Luiz d'employer l'influence qu'il peut avoir à seconder ce désir des grands de la cour. Sébastien ne cède pas plus à son gouverneur qu'à ses courtisans. Dès lors c'est la Compagnie de Jésus qui s'oppose à ce mariage, et les têtes s'exaltent au point que le Général ordonne aux trois Jésuites qui résident à la cour de s'en éloigner sans délai. Le roi et le cardinal Henri déclarent qu'ils ne se sépareront pas de leurs confesseurs, la reine sacrifie le sien, et le Père Général cède aux instances qui lui sont faites pour conserver les deux autres.

Dans un temps où le clergé et les ordres monastiques donnaient un si triste exemple de relâchement de mœurs, la sainte

vie des Jésuites devait, par sa seule force, leur donner une immense popularité. L'éclat de leur science et de leurs talents se joignant à leurs vertus, ils fascinaient à un égal degré les grands et les petits, et il est aisé de comprendre qu'ils fussent un objet de jalousie pour ceux qui, sans avoir leur mérite, auraient voulu partager leur influence. Dans tous les États catholiques, à peu d'exceptions près, les souverains tenaient à avoir pour directeur un Jésuite résidant près de leurs personnes.

En France, le duc d'Anjou avouait qu'il recourait souvent aux lumières du Père Emond Auger, croyant n'en pouvoir trouver de plus sûres, en toute circonstance. Un jour, deux députés de l'université de Paris, Ramus et Galland, se présentent devant le connétable Anne de Montmorency :

— Monseigneur, nous venons vous supplier, au nom des quatre facultés, de chasser tous les Jésuites de Paris et de la France ou de les exterminer; car ils sont la peste de l'université. Il n'est plus possible d'user de sévérité envers les écoliers, sans les entendre répondre qu'ils iront chez les Jésuites.

— Comment osez-vous faire une telle demande à Monseigneur? s'écria le duc de Damville, fils du connétable.

Ce dernier ajouta, du ton le plus imposant :

— Il vous serait plus honorable d'imiter les Jésuites que de les incriminer.

Il allait congédier les députés; mais le duc de Damville ayant proposé d'appeler les Pères pour les faire conférer en leur présence avec les docteurs Ramus et Galland, les Jésuites furent mandés sur-le-champ et mis en présence de leurs adversaires. Le débat fut assez vif; l'université s'appuyait sur les protestants, les Jésuites sur la foi de l'Église romaine; l'erreur était d'un côté, la vérité de l'autre, les Pères devaient rester maîtres du terrain; c'est ce qui arriva. Le vieux connétable, se tournant alors vers les Jésuites, leur dit :

— Mes révérends Pères, je n'ignore pas tout ce que votre Institut a eu à souffrir en France, surtout depuis que le schisme s'y est publiquement démasqué. Vous devez supporter ces persécutions d'autant plus généreusement qu'elles vous sont com-

munes avec tous les honnêtes gens, et vous savez que tous ceux qui ont opéré de grandes choses dans l'Église de Dieu ont rencontré comme vous une multitude d'obstacles. Si vous continuez à servir l'Église et la patrie avec le même désintéressement, vous n'aurez rien à redouter. Quant à ce qui me concerne, mes services ne vous manqueront nulle part.

L'université ne pouvait laisser passer avec calme une telle défaite, elle voulut s'en venger. Le Père Perpinien professait à Paris avec un succès que sa science et son éloquence justifiaient, et ses conférences sur la nécessité de conserver la foi catholique dans toute sa pureté attiraient tant de protestants et en ramenaient un si grand nombre que l'université s'en alarma. D'ailleurs, l'occasion était favorable à ses projets, elle voulut la mettre à profit.

Les universitaires et les calvinistes se réunissent et s'entendent : ils se rendent au cours du Père Perpinien, et, à peine a-t-il commencé à faire entendre sa brillante parole, que, de plusieurs points à la fois, partent des cris et des sifflets qui couvrent sa voix et soulèvent l'indignation générale. Le Jésuite n'en paraît pas troublé; il s'arrête, regarde les auditeurs et les tapageurs et semble leur dire avec le plus grand calme : « Quand on aura fini, je continuerai. » Mais l'auditoire était moins patient. Tous les catholiques se lèvent en masse et chassent ignominieusement les universitaires et les protestants, après quoi tout rentre dans l'ordre, et le professeur reprend son discours.

Mais ce n'était pas assez; la Providence réservait aux Jésuites un autre genre de victoire.

Un jour de l'année 1567, dans le courant de l'été, un grand seigneur accourut au collége de Clermont, pénétra dans l'intérieur de la maison, en homme habitué, et se présenta dans la chambre du Père Provincial de France, Olivier Manare. Son visage était pâle, son regard sombre, sa voix émue; tout en lui annonçait une profonde agitation. C'était Pierre Kotska, parent de saint Stanislas, et qui plus tard fut évêque de Culm :

— Mon révérend Père, dit-il au Provincial, il se prépare une

infernale explosion! Nous sommes au moment de voir la plus épouvantable catastrophe!...

— De quoi s'agit-il? demanda le Père Olivier avec son calme habituel.

— De rien moins, mon Père, que d'incendier à la fois tous les quartiers de Paris, pendant qu'une partie des conjurés s'emparera de la personne du roi, qui en ce moment est à Meaux, comme vous le savez.

— Êtes-vous bien sûr de ce plan diabolique?

— On ne peut plus sûr, mon révérend Père; c'est un calviniste, mon ancien ami, qui m'en a prévenu, afin que j'avise à la sûreté de ma personne, et je suis venu en toute hâte vous engager à prendre aussi vos mesures; car votre maison ne sera pas épargnée, et le temps presse, c'est pour la nuit prochaine.

— Cela ne m'étonne pas, dit le Père Olivier; depuis quelques jours je remarquais dans les esprits une sorte d'agitation fiévreuse qui est toujours l'annonce d'une prochaine et violente commotion. Mais ayons confiance en la Providence; ce ne peut être sans dessein qu'elle a permis que vous fussiez averti, et qu'elle vous a inspiré de venir nous communiquer charitablement l'avis que vous avez reçu. Allons ensemble et sans délai parler aux principaux magistrats.

Le secret des calvinistes avait été si bien gardé que nul, parmi les autorités de la ville, n'avait le moindre soupçon de l'infernal projet. A l'heure même, un courrier est expédié à Meaux. Charles IX arrive à Paris, et, dès la nuit venue, toutes les maisons sont illuminées. Les conjurés, se reconnaissant dénoncés, n'osent rien entreprendre; d'actives recherches dans leurs demeures amènent la découverte de dépôts d'armes et de machines incendiaires, ainsi que la liste des principaux conspirateurs. Catherine de Médicis et son fils jurent de tirer vengeance de ce diabolique complot, dans lequel ils voient figurer le prince de Condé et l'amiral de Coligny, et ils ne seront que trop fidèles à ce serment. Mais le roi était sauvé, Paris et ses habitants l'étaient aussi, Charles IX promit de se souvenir du service que le Père Manare venait de rendre à sa personne et à la monarchie.

Pendant que la Providence se servait du Provincial de France pour déjouer à Paris les plans criminels des calvinistes, elle employait le Provincial de Guienne, sur un autre point, d'une manière également inattendue. Ce Provincial, nous l'avons dit, était le Père Auger, l'apôtre chéri du midi de la France. Il venait de Toulouse, où il avait électrisé toutes les âmes par son éloquence entraînante; et il arrivait à Lyon, vers le milieu de septembre, lorsqu'on vient le prévenir que les protestants vont exécuter le plus formidable complot. Ils ont des intelligences dans la place, des traîtres leur en ouvriront les portes, ils incendieront la ville, pilleront et dévasteront les églises et les couvents, et massacreront tous ceux qui voudraient s'opposer à leur fureur sacrilége.

Le président de Birague était gouverneur de Lyon. Le Père Emond Auger va l'avertir du projet des Huguenots, et ajoute : — Tenez-vous sur vos gardes, faites vos préparatifs de défense, car je suis sûr des renseignements que j'ai reçus.

— Prendre des moyens de défense, dit le gouverneur, c'est effrayer les Lyonnais, agiter les esprits et peut-être précipiter l'arrivée des hérétiques... Nous verrons, je consulterai les magistrats. »

Quelques jours après, le Père Auger, dont les conseils paraissaient oubliés, retourne chez le gouverneur :

— Messire, lui dit-il, le temps presse : le sire de Lanoue s'est emparé de Mâcon, il y a laissé une forte garnison et il marche sur Lyon. Cette nuit même la ville lui sera livrée à un signal convenu.

— Cette nuit, mon révérend Père?

— Cette nuit même, messire. Je ne puis vous dire comment ni par qui j'en ai été prévenu, mais le fait n'est que trop certain.

— Eh! mon Père, que pouvons-nous faire, si ce n'est de nous défendre bravement et jusqu'à la mort, quand le moment sera venu?

— Messire, reprend le Jésuite, il faut prévenir ce moment, éviter l'effusion du sang, la profanation des sanctuaires, les meurtres

sacriléges, tous les crimes dont l'enfer attend cette nuit même l'épouvantable accomplissement.

— Mais encore, mon révérend Père, quel moyen? En connaissez-vous un? Je suis prêt à l'employer.

— Eh bien! messire, le signal.....

En ce moment, on vint avertir le gouverneur que tous les horlogers de la ville étaient réunis dans la salle des gardes :

— Tous les horlogers de la ville? demande-t-il avec étonnement.

— J'allais vous annoncer, dit le Père Emond, que je leur ai donné rendez-vous ici, pour les interroger en votre présence, car ils peuvent seuls préserver cette malheureuse cité du sort qui la menace.

— Les horlogers, mon Père?

— Oui, les horlogers; et voici comment; le signal entre les calvinistes de Lyon et le sire de Lanoue est l'heure de minuit sonnant à l'horloge de Saint-Nizier. Or, il m'est venu l'idée, sauf meilleur avis, de faire déranger la sonnerie de toutes les horloges, de manière à ce que personne ne puisse s'y reconnaître.

Les horlogers sont consultés sur-le-champ, ils jugent l'idée du Père Auger exécutable. Le gouverneur leur ordonne de se mettre à l'œuvre, et les rebelles, trompés par la confusion des sonneries, n'ouvrent pas les portes à l'ennemi. Lanoue comprend qu'il est trahi, il se retire et renvoie ses soldats à travers champs sur Vienne et Valence; Lyon était sauvée. Grâce à la persistance et à l'inspiration du Père Auger, le gouverneur était éclairé sur les projets de surprise auxquels il n'avait pu croire qu'au dernier instant, et il pouvait se mettre en mesure de les surveiller et de les repousser efficacement à la première occasion.

A Paris et à Lyon, les catholiques ne pouvaient assez témoigner leur reconnaissance aux Jésuites qu'ils appelaient leurs sauveurs. Le roi décrétait que désormais la Compagnie de Jésus était autorisée à accepter tous les legs qui lui seraient faits, tous les évêques appelaient les Jésuites dans leurs diocèses, leur popularité était aussi grande en France que partout ailleurs. On voyait la haine que leur portait les hérétiques, on commençait à

comprendre d'où partait en réalité l'opposition qui s'attachait à les persécuter en tous temps et en tous lieux.

IV

En Allemagne, les travaux des Jésuites étaient dirigés avec tant de zèle et tant d'habileté par le célèbre Canisius, supérieur de cette province, que partout ils produisaient des fruits abondants, malgré tous les efforts de l'hérésie pour en combattre l'influence. De tous côtés, on demandait au Provincial des résidences et des colléges, que les villes ou les princes voulaient fonder et doter à leurs frais. La Compagnie de Jésus s'étendait ainsi merveilleusement dans ces États du Nord où l'hérésie avait pris naissance et avait fait de si nombreuses victimes.

La Pologne même avait ses colléges et ses maisons de Jésuites, car elle avait entendu le Père Canisius, que le peuple avait surnommé l'*Apôtre de l'Allemagne*, et, partout où il paraissait, son éminente sainteté, sa parole brillante, sa science profonde, provoquaient un élan irrésistible en faveur de son institut. Il semblait que sa présence seule triomphât de toutes les calomnies répandues par les hérétiques contre la Compagnie de Jésus.

Le Père Canisius inspirait une si grande vénération à tous les princes allemands, dont il était l'ami et le conseiller, que le Pape l'avait nommé son légat auprès d'eux, avec mission de les amener à accepter ouvertement les décisions du Concile de Trente.

Il terminait à peine cette importante mission, qu'il recevait l'ordre d'aller soutenir les intérêts du Saint-Siége à la diète d'Augsbourg, à titre de légat.

Le Père Canisius, épuisé par l'excès du travail, semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie. Il partit néanmoins, accompagné des Pères Natale et Ledesma, et prit sa place à la diète où il rendit d'éminents services à l'Église, et par sa vigoureuse éloquence

dans ses discours contre les sectaires, et par son influence sur les princes électeurs dont il dirigea les décisions avec une admirable habileté.

En quittant Augsbourg, les trois Jésuites se séparèrent pour aller combattre les ennemis de la foi catholique sur divers points de l'Allemagne, et bientôt, à leur voix, plusieurs seigneurs rentrèrent dans le sein de l'Église avec tous leurs vassaux. Les hérétiques ne trouvèrent rien de mieux, comme dédommagement à de telles pertes, que d'accuser les Jésuites de conspiration contre l'empereur. Le procédé n'avait pas le mérite de la nouveauté, assurément; mais l'esprit qui a toujours animé les ennemis et les adversaires de la Compagnie de Jésus n'a jamais connu ni la satiété ni le découragement. L'empereur sut comprendre le but d'une telle imputation.

En arrivant au collége de Dillingen, Pierre Canisius apprend qu'un jeune Polonais vient de s'y présenter depuis peu, avec le désir d'entrer dans la Compagnie. Le Provincial voit ce jeune homme, ou plutôt cet enfant, car il a seize ans à peine, et il est frappé de son angélique douceur, de son céleste regard, de la modestie de son langage. Ce doux enfant, d'une noble et illustre race, était en butte aux persécutions de son frère aîné, qui s'opposait à sa vocation religieuse, et, pour la satisfaire, le jeune prédestiné était venu demander un asile au collége de Dillingen, et il n'avait pas hésité à entreprendre ce long et pénible voyage, qu'il avait effectué à pied. Le Père Canisius, découvrant en lui les signes les plus certains d'une véritable vocation, l'envoie à Rome, en le recommandant au Père de Borgia. L'ange et le saint semblèrent se reconnaître, ils s'aimèrent en se voyant... Mais l'ange précéda le saint dans le séjour du bonheur.

A peine entré au noviciat de Saint-André, dont il était le modèle le plus accompli, Stanislas de Kostka s'envolait au ciel..., c'était le jour de la fête de l'Assomption, 1568.

L'année d'après, pendant que le Père Canisius évangélisait les paysans d'Elwangen, les hérétiques proclament tout à coup que l'illustre Jésuite, celui que les catholiques se font gloire d'appeler l'*Apôtre de l'Allemagne,* vient enfin d'ouvrir les yeux à la lumière. Une intelligence d'élite comme celle de Canisius ne

pouvait, disaient-ils, rester plus longtemps dans les ténèbres du papisme ; bientôt on le verrait se déclarer ouvertement en faveur de la réforme.

Le bruit de cette calomnie se répand aussitôt avec une rapidité dont les autorités ecclésiastiques sont justement effrayées, car il peut en résulter d'importantes et nombreuses défections. Le cardinal d'Augsbourg en avertit Canisius, qui ne perd pas un instant. C'est de Wurtzbourg que la calomnie est partie, c'est à Wurtzbourg qu'il se rend. Il y arrive à pied, parcourt toutes les rues de la ville en invitant tous les habitants à se rendre sans délai à la cathédrale où il va les attendre, et aussitôt il se voit entouré par la foule qui le suit avec empressement et envahit l'église, trop étroite pour contenir cette multitude. Le saint religieux ne s'est arrêté nulle part, il est encore tout couvert de la poussière du chemin ; mais peu soucieux de ses fatigues, il monte en chaire et confond ses calomniateurs avec tant de force et une telle vivacité de foi, qu'il est obligé de se faire entendre jusqu'à trois fois, afin de satisfaire la foule qui se renouvelle pour l'écouter.

Les hérétiques étaient vaincus sur ce terrain, le Père Canisius avait repoussé leur calomnie à sa manière, leur défaite ne pouvait être douteuse. Toutefois elle était insuffisante pour les catholiques. Eux aussi voulaient témoigner de leur foi à la doctrine de l'Église romaine, et ils voulaient que leur témoignage fût authentique et durable : ils fondèrent de nouveaux colléges de Jésuites. Ce fut là tout le succès de cette dernière manœuvre de l'hérésie ; ce n'était pas celui qu'elle avait espéré.

Accablé de travaux, le vénérable apôtre de l'Allemagne avait supplié le Général de la Compagnie de le décharger des fonctions de Provincial, qu'il craignait de ne pouvoir remplir aussi parfaitement qu'il le désirait. Chargé par le Souverain-Pontife de réfuter un récent ouvrage des hérétiques, dans lequel l'Église était outrageusement calomniée et tournée en dérision, le Père Canisius ne pouvait suffire à tant et de si diverses occupations ; il avait demandé et obtenu, pour lui succéder dans sa charge, le Père Maggio, dont les talents, la douceur et la parole insinuante avaient déjà rendu en Allemagne de grands services à l'Église.

Dès son début dans la charge de Provincial, le Pape lui donne la mission la plus délicate auprès du roi de Pologne. Ce prince voyait avec douleur la stérilité de la reine, les luthériens cherchaient à exploiter cette situation au profit de la réforme. A leur instigation, quelques seigneurs de la cour pressaient Sigismond de répudier la reine, et, s'il trouvait des difficultés à la cour de Rome, il n'aurait qu'à passer dans la religion réformée, qui autorise le divorce. Le Père Maggio était chargé de détourner le roi de ce projet, qu'il commençait à goûter et vers lequel il inclinait sérieusement. Le Jésuite tente cette œuvre si délicate, et la conduit avec tant d'adresse, de prudence et de douceur, que le roi déclare nettement ne vouloir plus entendre parler de la répudiation de la reine, et vouloir vivre et mourir dans le sein de l'Église romaine.

L'année d'après, en 1571, le roi Sigismond mourait, léguant sa bibliothèque aux Jésuites. C'était encore là un résultat que les hérétiques n'avaient pas prévu, en conseillant le divorce au roi de Pologne, qu'ils voulaient faire passer dans leur camp.

V

Les Espagnols, maîtres de la Floride depuis sa découverte par Ponce de Léon, en 1512, avaient rendu le joug de l'Espagne odieux aux Floridiens, par la cruelle tyrannie qu'ils exerçaient à leur égard; il en résultait que les vaincus étaient en révolte incessante contre les vainqueurs.

Philippe II, voulant enfin mettre un terme à ces hostilités, donna l'ordre à l'un de ses plus habiles et de ses plus vaillants capitaines, don Pedro Menendez, d'aller soumettre et pacifier la Floride :

— La confiance de Votre Majesté m'honore, lui répondit le brave Menendez, mon bras et ma vie sont au service du roi ; mais, senhor, le premier élément de soumission et de pacification est

le christianisme, sans lequel tous mes efforts seront vains. Je demande à Votre Majesté de me faire accompagner par quelques prêtres de la Compagnie de Jésus; c'est le seul moyen de convertir ces idolâtres et de maintenir le christianisme dans la colonie. Avec les Jésuites, je réponds du succès de ma mission, quelque difficile qu'elle soit; sans eux, je ne pourrai rien dans la Floride pour le service de Votre Majesté.

— Eh bien, lui dit le roi, je vais demander à don Francisco de Borgia de vous donner quelques Pères. Vous avez raison, les Jésuites peuvent seuls réduire cette colonie, tant les Espagnols que les Floridiens.

Et il écrivit au Général de la Compagnie pour lui demander des missionnaires. François de Borgia accorda les Pères Martinez et Jean Roger, et le coadjuteur Francisco de Villareal.

Le 8 octobre 1566, ils étaient en vue de la Floride; mais, à défaut de pilotes du pays, il fallait reconnaître la côte et chercher un lieu de débarquement. Le capitaine propose à quelques-uns de ses marins d'aller à terre et d'explorer la côte :

— Nous irons volontiers, répondent-ils, mais à la condition que le Révérend Père Martinez viendra avec nous.

— Pourquoi vouloir le Père? demande Menendez.

— Capitaine, lui dit le plus âgé des marins, la férocité des naturels est devenue proverbiale en Espagne. Si nous sommes aperçus, nous serons tués, et si le Père est avec nous, il peut adoucir ces idolâtres et nous sauver; tout au moins, il nous aidera à bien mourir.

— Capitaine, je suis prêt! s'écrie le Père Martinez.

Ces marins, tous Flamands, étaient au nombre de neuf. Ils descendent dans la chaloupe avec le Jésuite qu'ils ont choisi, et se dirigent vers la terre. Ils y posaient le pied, lorsqu'un coup de vent impétueux emporte le vaisseau de Pedro Menendez et le fait disparaître en un instant. Les marins et le Père Martinez se voient abandonnés sur cette côte, où ils n'aperçoivent nul vestige humain. Où sont-ils? Ils l'ignorent. Ils appellent de tous leurs vœux la présence d'un des Espagnols habitant la Floride; pas un ne se présente. Ils soupirent après le retour du vaisseau,

la mer ne montre pas le plus petit point noir à son immense surface. Ils errent ainsi durant quatre jours et quatre nuits, espérant toujours en vain. Les vivres leur manquaient, la faim se faisait sentir avec ses dures étreintes, il fallait trouver quelques aliments. Le cinquième jour, ils s'enfoncent dans les terres, remontent un fleuve et pénètrent dans l'île de Tacatucura. Le Jésuite marchait le premier en avant, portant au bout d'une lance la sainte image du Sauveur du monde. Mais les insulaires ont aperçu les étrangers, et, au même instant, ils les entourent, se jettent sur eux, les plongent dans l'eau du fleuve, et les y retiennent jusqu'à ce qu'elle ait figé leur sang. Le Père Martinez exhorte courageusement les compagnons de son martyre. Les sauvages comprennent la puissance de ses accents sur les marins; ils l'envoient au ciel en l'assommant à coups de massue. Deux Flamands meurent près de lui, les autres parviennent à s'échapper, regagnent leur chaloupe, et cherchent une côte hospitalière où la Providence les conduit enfin.

Cependant, le vaisseau de don Pedro Menendez, que la tempête avait porté jusqu'à Cuba, avait pu aborder heureusement a un port floridien. A peine débarqués, les Pères Roger et de Villareal se séparent : le premier va évangéliser la Caroline, le second Tequesta, et l'un et l'autre plantent la croix de distance en distance sur le chemin qu'ils parcourent, afin de prendre possession de ces terres infidèles au nom de Jésus-Christ.

Bientôt le zèle des deux apôtres produisait de tels fruits, qu'ils demandent un renfort de missionnaires. Le Père Segura leur est envoyé, avec le titre de Provincial, et accompagné de quelques-uns de ses Frères, ambitieux de la couronne des martyrs. Dieu ne tarde pas à les satisfaire.

Les Espagnols avaient usé d'une telle cruauté à l'égard des Floridiens, qu'ils avaient tout à redouter de leur vengeance. Vers la fin de l'année 1570, croyant à une conspiration de leur part, ils avaient fait massacrer plusieurs caciques, et le frère de celui d'Axaca fit subir aux missionnaires la peine méritée par les colons. Il entraîna le Père Segura dans un piége horrible, et ses compagnons furent mis à mort avec lui, pendant qu'ils se dévouaient et portaient des secours aux indigènes de cette pro-

vince que la famine décimait. Mais le martyre de ces religieux ne fit qu'accélérer les progrès de l'Évangile dans ces contrées arrosées de leur sang.

Les Espagnols, après avoir découvert les richesses du Pérou, dont ils avaient fait la conquête, avaient vu affluer dans ces régions lointaines tous les aventuriers de la métropole. L'écume de toutes les grandes villes d'Espagne était venue chercher fortune dans la nouvelle colonie, et ces hommes dépravés, que leurs passions avaient réduits à la plus grande misère, n'avaient pas craint, pour satisfaire leur cupidité, de dépouiller les Péruviens et de leur faire souffrir les plus cruelles tortures, pour les forcer à livrer leurs riches trésors.

Les rois d'Espagne avaient envoyé des Dominicains, des Augustins et des Franciscains pour évangéliser les pays conquis; mais les Péruviens, à qui le nom espagnol était devenu odieux, avaient repoussé la religion que leur apportaient les missionnaires, et ils n'aspiraient qu'à secouer le joug de leurs conquérants et à reprendre leur sauvage indépendance. Leurs révoltes étaient continuelles, la guerre était permanente entre les deux peuples.

Philippe II ne vit qu'un moyen de réprimer les cruautés et les désordres des colons, et d'amener les Péruviens à la soumission et à la civilisation : c'était d'envoyer des Jésuites au Pérou. Il écrit à François de Borgia et lui demande quelques membres de la Compagnie. Le Père Général en désigne huit, et nomme le Père Geronimo Portillo supérieur de cette mission.

Un jour, le bruit court parmi les Péruviens que le roi d'Espagne, touché du sort qui leur est fait par la tyrannie des colons européens, va envoyer à leur secours des Frères du grand apôtre des Indes, de ce François Xavier dont le nom est aimé et béni dans tous les pays idolâtres, même dans toutes les contrées de l'Amérique où le bruit de ses miracles a retenti avec tant d'éclat. A cette nouvelle, les Péruviens battent des mains et pleurent de joie. Ils ont enfoui des trésors pour les soustraire à l'avidité des Espagnols, mais ils veulent les donner aux Frères de l'illustre Xavier : ils bâtiront des palais, ils élèveront des églises, ils pro-

digueront leurs richesses, leur dévouement et leurs sueurs pour ces Jésuites qui viennent les sauver.

A la fin de mars 1568, les missionnaires de la Compagnie de Jésus débarquaient heureusement à Callao, près de Lima, comptant sur le martyre qui leur avait été promis au départ. Mais le nom du grand Xavier leur avait aplani les voies, et, sous la protection de ce nom vénéré, ils se virent entourés d'hommages, de respect et d'amour. Les habitants de Lima jettent aussitôt les fondements d'une église et d'un collége qui seront de la plus grande magnificence; le Père Diego Bracamonte sera recteur du collége. En attendant, le Père Portillo, dont l'éloquence subjugue les masses, entreprend la conversion des Espagnols, et le Père Luis Lopez évangélise les nègres; un autre est chargé d'instruire les enfants. En même temps, les Pères érigent une Congrégation ou confrérie pour les jeunes gens de la noblesse, et Dieu bénit si abondamment les efforts de leur zèle, que la ville de Lima devient la cité la plus exemplaire. Une année avait suffi aux Jésuites pour opérer ce merveilleux changement.

L'archevêque de Lima, don Geronimo Loaysa, Dominicain, s'était effrayé un moment de voir pénétrer la Compagnie de Jésus au Pérou. Le ministère paroissial étant confié partout aux religieux de Saint-Dominique, il craignait un conflit toujours regrettable entre deux ordres religieux. Il savait d'ailleurs tout ce qui avait été entrepris en Europe pour exciter la rivalité entre les Jésuites et les Dominicains. Mais ses appréhensions avaient bientôt fait place à la plus entière confiance. L'humilité des Jésuites, leur modeste déférence pour les Dominicains dans les paroisses dont ils étaient chargés, leur esprit d'abnégation, leur zèle ardent pour la plus grande gloire de Dieu, et la bénédiction céleste qui fécondait si merveilleusement leurs travaux apostoliques, n'avaient pas tardé à leur mériter la plus profonde estime et l'attachement le plus sincère du pieux prélat.

Huit missionnaires ne suffisaient plus : en 1569, saint François de Borgia en envoya encore douze, qui furent accueillis avec d'autant plus de joie par les Péruviens, qu'ils les entendirent parler en arrivant la langue des Incas. Les nouveaux missionnaires avaient profité de la traversée pour apprendre cette

langue, afin d'exercer sans retard, et avec plus de facilité, leur saint ministère dans les campagnes et dans les forêts. Bientôt, tous les évêques témoins des fruits de salut opérés par les Jésuites, s'adressent au Général de la Compagnie et le supplient de leur accorder un plus grand nombre de prêtres; l'archevêque de Quito, don Lopez de Solis, donnait à la Compagnie la direction du séminaire de cette ville, et tous voulaient avoir des colléges dans leurs diocèses.

VI

La mission du Brésil avait fait de magnifiques progrès, malgré tous les efforts des ministres de Calvin pour combattre la douce influence des Jésuites. Plusieurs colléges prospéraient et donnaient de grandes espérances d'avenir. Le Père Ignacio d'Azevedo, apres avoir visité toutes les maisons que la Compagnie possédait dans ces contrées, était revenu en Europe, il avait excité un zèle ardent parmi les jeunes Pères portugais qui, tous, auraient voulu courir aux lointaines et dangereuses missions de l'Amérique; puis, il était allé à Rome rendre compte au Père de Borgia et au Souverain-Pontife des progrès du christianisme dans les peuplades du Brésil. Il excite à Rome le même enthousiasme qu'en Portugal, et, après avoir obtenu du Pape et du Père Général toutes les grâces qu'il est venu solliciter pour le Nouveau Monde, il part et va s'embarquer à Lisbonne, emmenant soixante-dix Jésuites.

La flotte était commandée par l'amiral de Vasconcellos. Ignacio d'Azevedo monte avec quarante missionnaires à bord du *San-Diogo*; les autres, sous la direction des Pères Diaz et Francisco de Castro, se partagent entre le vaisseau-amiral et la galère, qui portait les orphelins que la peste de Lisbonne avait fait abandonner, et que les Jésuites avaient recueillis et sauvés.

Une violente tempête sépare bientôt le *San-Diogo* des autres

bâtiments qu'il perd de vue, et il touchait à Palma lorsque cinq vaisseaux corsaires, croisant sous le commandement de Jacques Sourie, pirate dieppois, se mettent à sa poursuite. Jacques Sourie est calviniste ardent, sa réputation de cruauté est répandue sur toutes les mers, ses trois cents soldats sont la terreur des marins. Le *San-Diogo* ne compte pas plus de quarante hommes d'équipage, le capitaine juge sa perte inévitable, mais lui et les siens sont résolus à se défendre jusqu'à la mort, et, s'adressant au Père d'Azevedo :

— Mon Père, lui dit-il, vous êtes nombreux, vos jeunes gens ne sont pas tous dans les ordres, voulez-vous permettre que ceux qui n'y sont point engagés prennent part au combat désespéré que nous allons soutenir? Nous sommes catholiques, les hérétiques en voudront à notre vie bien plus encore qu'au butin qu'ils pourraient faire.

— J'en suis persuadé, lui répondit le Père, néanmoins je ne puis permettre ce que vous désirez. Nos jeunes gens, élevés dans le calme du sanctuaire et appelés à un ministère de paix, sont inhabiles à la guerre et ne vous seraient d'aucune utilité; ils vous rendront un service plus réel en priant pour vous tous et en donnant leurs soins aux blessés.

Le 15 juillet 1570, Jacques Sourie, à portée du *San-Diogo*, le somme de se rendre à discrétion; le *San-Diogo* répond par une bordée, et le combat est engagé. Ignace d'Azevedo est debout sur le pont, tenant élevée une image de la très-sainte Vierge (1), et excitant l'ardeur des soldats catholiques combattant pour la foi. Onze Jésuites étaient restés avec lui; il avait fait descendre les plus jeunes à fond de cale.

Sourie tente l'abordage par deux fois, et par deux fois il est repoussé. Alors il ordonne l'abordage à l'escadre entière et se précipite, avec cinquante des siens, sur le bâtiment portugais, en criant d'une voix formidable :

« Aux Jésuites! aux Jésuites! point de quartier pour ces

(1) C'était une copie de la Madone, peinte par Saint-Luc; saint François de Borgia l'avait donnée au Père d'Azevedo à son départ de Rome.

chiens! Ils vont répandre au Brésil la semence des fausses doctrines, il faut les exterminer! »

La mêlée est horrible. Le capitaine du *San-Diogo* est un des premiers parmi les morts. Les Jésuites recevaient dans leurs bras ceux qui tombaient sous les coups des hérétiques et leur donnaient une suprême bénédiction; plusieurs étaient blessés eux-mêmes, mais ils oubliaient leurs douleurs et le sang qui s'échappait de leurs blessures, pour donner tous leurs soins aux soldats qui donnaient si généreusement le leur. Le combat terminé, le Père d'Azevedo réunit ses frères, car l'heure de la mort allait sonner pour eux, le moment du martyre était venu, la porte du ciel s'ouvrait pour les recevoir. Les calvinistes, à la voix de leur chef, se jettent sur les Jésuites. Bénito de Castro tombe le premier en prononçant un acte de foi; Ignacio d'Azevedo reçoit un coup de sabre qui lui fend la tête, son sang rejaillit sur tous ses frères, et le noble martyr expire en disant :

« Les anges et les hommes sont témoins que je meurs pour la défense de la sainte Église catholique, apostolique, romaine. »

Ses bourreaux frappent encore son cadavre avec une sorte de frénésie satanique, puis ils massacrent toutes leurs victimes.

Vingt-huit novices étaient à fond de cale, nous l'avons dit; deux autres, grièvement blessés, étaient allés les rejoindre; les hérétiques vont les chercher et les traînent sur le pont dans le sang et au milieu des cadavres de leurs Frères. Leur jeunesse, leur douceur, leur modestie, ne désarment pas les disciples de Calvin; loin de là, ils les accablent de grossières injures, d'infâmes railleries. Le jour de ce mémorable martyre était un vendredi, on veut forcer les angéliques patients à violer la loi de l'Église; ils s'y refusent. On leur introduit dans la bouche le mets défendu; ils le rejettent et le foulent aux pieds. On leur promet d'épargner leur vie s'ils veulent renoncer à leur foi; ils répondent par un regard dont l'expression est la plus énergique protestation de fidélité à la foi de l'Église. Durant une heure entière, là, dans le sang des victimes qui les ont précédés au ciel, et près de leurs saintes dépouilles, on les insulte, on les outrage, on se raille de leur piété, de leur recueillement, de leur

angélique vocation. Leurs bourreaux se lassent enfin de leur douce patience et de leur impassible courage. A ceux qui sont dans les ordres, ils leur écrasent la tête à l'endroit où la main pontificale les a marqués pour le service du sanctuaire. D'autres étaient liés par les pieds, deux à deux, comme des animaux, on les poussait jusqu'au bord du bâtiment, on leur donnait un coup de poignard ou un coup d'épée accompagné d'outrageantes paroles, et, sans s'assurer s'ils vivaient encore, on les jetait à la mer. Deux sont malades, ils sont mourants, n'importe! Ils sont insultés, frappés, maltraités comme les autres et précipités dans les flots. Il s'en rencontre un qui semble ne pouvoir mourir par l'excès des cruautés exercées sur lui; on le met à la bouche d'un canon, le coup part, et les membres épars du saint Jésuite sont lancés dans l'espace et retombent dans l'Océan.

Le Frère Juan Sanchez, cuisinier des Pères, fut épargné; les calvinistes trouvèrent plaisant de se faire servir par un Jésuite, et lui ordonnèrent de continuer pour eux ses fonctions de cuisinier. Juan Sanchez dut se résigner à ce genre de supplice, pire que la mort.

La terrible boucherie était terminée, trente-neuf martyrs de la Compagnie de Jésus venaient de monter au ciel à la fois; un seul manquait pour compléter cette glorieuse phalange de héros que le Frère Fernandez semblait regarder d'ici-bas avec un mélange d'envie et de regret:

— Et moi! s'écrie tout à coup la voix d'un jeune homme; je suis aussi de la Compagnie de Jésus!

— Toi, lui dit Jacques Sourie, tu ne portes pas l'habit de ces papistes, tu ne mérites pas la mort.

Au même instant, ce jeune homme se penche sur le corps d'un des martyrs qui gisent encore là, sur le pont du *San-Diogo*, il le dépouille de sa soutane ensanglantée, il se revêt de ce vêtement vénéré et dit au redoutable corsaire:

« Me voilà maintenant! Pendant la traversée, j'admirai les Jésuites, je les aimai, je me sentis appelé parmi eux. Je demandai au Père d'Azevedo de me recevoir au nombre des postulants, il me le promit, je vous demande d'accomplir sa promesse!

Une seconde après, son héroïsme avait reçu sa récompense. Ce

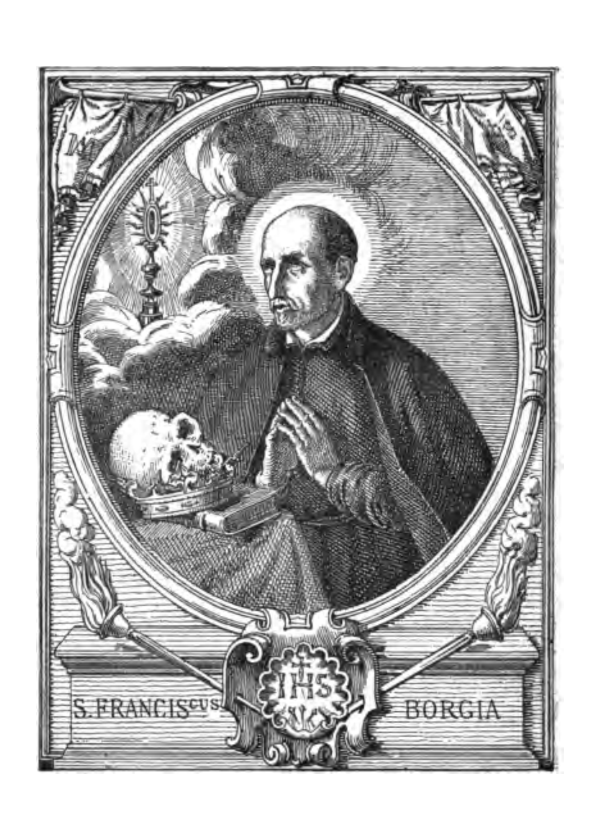
jeune héros nommé San-Juan, était neveu du capitaine du *San-Diogo* (1).

Jacques Sourie était au service de la reine Jeanne d'Albret, qui lui avait donné le titre de vice-amiral; nous devons ajouter que cette princesse blâma publiquement l'horrible cruauté du trop fameux corsaire, et lui ordonna de mettre en liberté le Frère Sanchez et les catholiques du *San-Diogo*.

L'amiral de Vasconcellos, après avoir erré sur l'Océan pendant seize mois, était en vue des côtes brésiliennes, lorsque, le 13 septembre 1571, quatre galères françaises et un vaisseau anglais croisent sa flotte. L'escadre ennemie est commandée par le pirate Capdeville, dont la cruauté n'a d'égale que celle de Sourie. Calviniste non moins ardent, il sait que l'amiral compte plusieurs Jésuites sur sa flotte, et que ces Jésuites vont porter l'Évangile parmi les sauvages des tribus les plus reculées du Brésil, et il veut s'opposer à leur débarquement sur cette terre où ils sont impatiemment attendus. Il veut avoir la vie des saints religieux, espérant refroidir par cet exemple le zèle de leurs frères, et leur faire abandonner l'entreprise si heureusement commencée par leurs devanciers. Il ordonne l'attaque, les Portugais se défendent vaillamment, Vasconcellos se bat comme un lion, mais bientôt il tombe mort sous le feu redoublé des galères françaises. L'équipage s'épouvante d'une telle perte; les soldats portugais, trop peu nombreux pour lutter avec avantage, sont vaincus par les hérétiques, et les Jésuites se voient à la merci de leurs bourreaux.

(1) Le 21 septembre 1742, Benoît XIV déclarait martyrs ces quarante Jésuites, dont voici les noms tels que nous les trouvons dans l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, par M. Crétineau-Joly.

Ignacio d'Azevedo, Benito de Castro, d'Andrada, Alvarez, Ribeiro, Fonseca, Mendez, Escrivan, d'Acosta, F. Alvarez de Covillo, D. Hermandez, Vaena, Antonio Suarez, Gonzale Henriquez, J. Fernandez de Braga, J. Fernandez de Lisbonne, Juan de Majorca, Delgado, Luis Correa, Em. Rodriguez, Lopez, Pedro Munhoz, Magallanes, Dings, Gaspar Alvarez, Antonio Hernandez, Pacheco, Pierre de Fontaura, Andrés Gonzalvez, Perez, Antonio Correa, Amado Vaz, Caldeira, Baëza, Fernando Sanchez, Perez Godoï, Zuraire, Juan de Zafra, San-Martino et San-Juan, qui prit la place du Frère Sanchez.



SAINT FRANÇOIS DE BORGIA.

Les Pères Diaz et Francisco de Castro sont aussitôt massacrés ; les autres sont impitoyablement torturés durant vingt-quatre heures, et leur angélique patience lassant enfin leurs persécuteurs, ils sont tous égorgés sans qu'il soit fait grâce à un seul. Ainsi, de soixante-et-onze Pères, novices ou Frères, il n'échappa à la barbarie des protestants que le Frère Sanchez; encore ne l'avaient-ils épargné que pour lui faire subir le martyre de les servir en essuyant leurs sarcasmes et leurs injures sans cesse renouvelées.

Et les protestants se récrient contre l'intolérance des catholiques !

L'œuvre de l'illustre Xavier se continuait avec un succès toujours croissant, dans les Indes-Orientales et au Japon, car le sang des martyrs ne cessait de féconder la semence évangélique répandue par les missionnaires à travers mille dangers.

Aux Moluques, les païens joignaient leurs efforts à ceux des mahométans pour arrêter les progrès du christianisme; tout leur servait de prétexte pour fondre à l'improviste sur les chrétientés voisines dont ils renversaient les églises, abattaient les croix et massacraient les habitants qui n'avaient pas eu le temps de s'armer pour leur défense. Les chrétiens pouvaient sauver leur vie par l'apostasie; mais tous préféraient la mort. Lorsqu'ils avaient le temps de se préparer à repousser ou à soutenir l'attaque de leurs ennemis, le missionnaire marchait à leur tête, portant la croix élevée, et, la leur montrant pendant le combat comme un signe d'encouragement, de consolation et d'espérance, il les exhortait à mourir en vaillants défenseurs de la croix de Jésus-Christ, que les infidèles venaient abattre et fouler aux pieds sous leurs yeux.

En 1568, dans l'île d'Oubi, on vit le Frère Vincento Diaz, couvert de blessures, inondé de sang, rester héroïquement sur le champ de bataille où il tenait la croix haute pour exciter la valeur des soldats, s'oublier ainsi lui-même jusqu'à ce que la victoire eût décidé du sort des combattants par le triomphe des chrétiens. Le Père de Mascarenhas, supérieur de la mission des Moluques, donnait ses soins aux blessés et les secours de son ministère aux

mourants, après avoir demandé ardemment à Dieu la victoire qui venait de couronner cette sanglante journée.

Le Père de Mascarenhas avait arraché à l'idolâtrie ou à l'islamisme le royaume de Siokou, dans l'île de Mindanao, celui de Manado, dans l'île de Célèbes, et l'île de Sanghir, voisine des Philippines; ces conquêtes l'avaient rendu redoutable aux ennemis du nom chrétien. Les païens avaient juré de le mettre à mort, le saint Jésuite le savait, et le martyre était l'objet de ses vœux; mais qui soutiendrait la foi de ses néophytes, s'il se laissait surprendre par ses bourreaux? Pasteur du troupeau qui lui a été confié, il ne peut l'abandonner à la fureur des loups dévorants, il doit attendre dans la retraite le moment marqué par la Providence et continuer secrètement les travaux de son pénible apostolat. Il se retire donc au fond d'un bois, se nourrit de quelques herbes sauvages, et seul, sous le regard de Dieu, privé de toute consolation humaine, il prie, il pardonne, et il espère la palme glorieuse du martyre qu'on fit briller à ses yeux lorsqu'il quitta ses frères, son pays, l'Europe, pour venir évangéliser les peuples de l'Orient. Son ambition fut bientôt satisfaite. Traqué nuit et jour par les idolâtres dans les bois où il s'était caché, il y fut enfin découvert et empoisonné par eux, le 7 janvier 1570. Il était resté huit jours entiers dans sa sauvage retraite, souffrant toutes les privations, exposé à la férocité des animaux les plus redoutables, et à toutes les intempéries de la plus rude saison.

Au Japon, le christianisme reculait chaque jour ses limites, malgré les efforts des bonzes pour entraver ses rapides progrès. La foi y était si vive, parmi les chrétiens, qu'elle résistait aux menaces, aux supplices et à la mort, dans les États dont les souverains, étant restés païens, se laissaient dominer par les prêtres des idoles. Ces souverains, il est vrai, étaient en petit nombre. Dieu répandait de si abondantes bénédictions sur les travaux apostoliques des missionnaires, que la plus grande partie des rois japonais avaient embrassé *la religion du grand bonze Xavier*. Ils appelaient encore ainsi la loi divine introduite chez eux par l'apôtre de l'Orient, toujours chéri, toujours vénéré partout où il avait passé.

Son compagnon, son ami, son collaborateur dans cette mission lointaine, le Père Cosme de Torrez vivait encore et travaillait toujours avec zèle dans ce champ béni par les sueurs de François de Xavier ; mais il était fort âgé et doublement vieilli par les fatigues de son apostolat. Il résidait à Xequi, dans l'île d'Amakusa, depuis que ses forces affaiblies ne lui permettaient plus la même activité, et il avait supplié saint François de Borgia de lui envoyer un successeur pour remplir sa charge de Provincial du Japon. Mais les lettres étaient longtemps en mer, les traversées étaient alors de longue durée, et le Père de Torrez, qui avait demandé la permission de revenir en Europe lorsque son successeur serait arrivé, s'affaiblissait de jour en jour. En 1568, le Père Valla débarque au Japon, et y est accueilli avec des transports de joie, comme tous les Jésuites qui venaient y travailler à la gloire de Dieu, car pour tout Japonais chrétien, un Jésuite était le plus tendre des pères. En arrivant, il demande où réside le Père Provincial, on le conduit à Xequi, on le présente au vénérable Torrez, ce noble vétéran des missionnaires du Japon. Le Père Valla se prosterne devant lui :

« Mon Père, lui dit-il, vous fûtes l'ami de notre illustre et vénéré Père de Xavier ; vous eûtes le bonheur de l'accompagner dans ses périlleux voyages, de partager les travaux et les dangers de son glorieux apostolat, de jouir de ses saints entretiens, de ses puissants encouragements, de ses admirables exemples ; permettez-moi de baiser vos pieds, et appelez, je vous en conjure, toutes les bénédictions de Dieu sur les travaux que je vais entreprendre pour sa gloire. »

Le Père de Torrez le bénit, le releva et le pressa sur son cœur en lui annonçant qu'il le retenait à Xequi pour le synode qu'il allait convoquer. Il réunit, en effet, tous les Pères disséminés dans toute l'étendue de l'empire, et après avoir réglé les affaires de toutes les chrétientés, il assigna à chacun la mission à laquelle il devait consacrer tous ses soins, puis attendit en paix l'arrivée du nouveau Provincial. Enfin, dans le courant de l'année 1570, le Père Francisco Cabral débarquait à Xequi avec le titre de Provincial du Japon, et il apportait à son prédécesseur l'autorisation de revenir en Europe où il désirait mourir.

Le Père de Torrez avait passé vingt-et-une années dans la mission du Japon; il avait baptisé de ses mains plus de trente mille idolâtres; il y avait fait élever cinquante églises. Dieu ne voulut pas qu'il laissât sa dépouille mortelle sur un autre sol que celui où il avait recueilli une si riche moisson. Le bâtiment qui devait le ramener en Europe allait bientôt mettre à la voile, lorsqu'un affaiblissement plus marqué lui prouva que le seul voyage qu'il devait faire était celui de cette vie à l'éternité. Quand on lui annonça cette nouvelle, il entra dans un transport de joie qui ne cessa qu'avec sa vie, le 2 octobre 1570 (1).

VII

Les idées d'indépendance répandues par les hérétiques entretenaient la guerre civile au sein des États de l'Europe et la division entre les princes catholiques. Les Turcs avaient tenté de profiter de ces troubles en se jetant sur les côtes européennes, mais vigoureusement repoussés par les chevaliers de Malte, ils s'étaient vu contraints de rentrer dans leurs limites et semblaient avoir renoncé à leur projet d'envahissement, lorsque tout à coup, en 1570, on apprend que Selim II a laissé pénétrer son intention d'attaquer les États de l'Église et la République de Venise. Pie V, loin de s'effrayer du danger qui menace les États catholiques, voit dans ce danger même un moyen de rétablir l'union entre leurs souverains. Il les appellera à la défense du drapeau de l'Église, de la croix de Jésus-Christ, bien certain qu'ils seront tous empressés d'accepter un tel honneur et de s'unir pour une telle cause. Pour négocier cette alliance si importante, il choisit deux membres du sacré-collége dont les talents diplomatiques lui sont

(1) M. Crétineau-Joly assigne à l'arrivé du Père Cabral au Japon la date de 1571 ; il doit y avoir erreur, puisque le Père de Torrez mourut peu de temps après, et que la date de cette mort est du 2 octobre 1570, d'après le Père Charlevoix.

connus. L'un est son neveu, le cardinal Alexandrini, l'autre, le cardinal Commendon, qui jouit de la plus grande réputation de sagesse et d'habileté. Les deux légats sont envoyés, le premier, près des rois de France, d'Espagne et de Portugal; le second, près du roi de Pologne et des souverains d'Allemagne.

Le cardinal Commendon représente au Souverain-Pontife toutes les difficultés d'une telle mission, et le prie de lui adjoindre le Père Tolet, savant Jésuite, dont les lumières et les conseils lui seront nécessaires. Le Pape demande le Père Tolet, que saint François de Borgia donne au cardinal Commendon. Mais le cardinal Alexandrini porte plus haut ses prétentions : François de Borgia, allié ou proche parent de tous les souverains, pourrait, par sa seule présence, aplanir toutes les difficultés, disposer favorablement le roi d'Espagne et celui de Portugal; c'est donc le Général de la Compagnie de Jésus qu'il demande. Le Pape, en approuvant le désir de son neveu, sent qu'il est difficile de l'exprimer à l'ancien duc de Gandie. Sa vie s'éteignait : ses souffrances étaient continuelles; les travaux du gouvernement l'absorbaient. Toutefois, après avoir pesé la chose devant Dieu' Pie V fait appeler François de Borgia et lui exprime le désir du cardinal Alexandrini.

Le saint religieux était mourant, mais le Souverain-Pontife avait parlé, il avait fait valoir les intérêts de l'Église, François de Borgia, toujours oublieux de lui-même, n'hésitait pas à braver les fatigues d'un si long voyage et les difficultés d'une si délicate mission. Le 30 juin 1571, il partait avec le cardinal Alexandrini, qu'un brillant cortége de prélats et de seigneurs accompagnait dans son ambassade, en même temps que le Père Tolet se dirigeait avec le cardinal Commendon vers les nombreuses cours du Nord.

L'Allemagne était préparée par les Jésuites de manière à recevoir avec le respect qui lui était dû le nonce apostolique qui venait, au nom de Pie V, faire appel à sa foi et à son courage. Mais l'hérésie comptait encore quelques appuis secrets parmi les princes électeurs, et elle les mit tous en activité pour entraver la négociation dont le cardinal Commendon était chargé. Jusqu'à ce moment, toutes les manœuvres des sectaires contre la Com-

pagnie de Jésus, n'avaient servi qu'à son triomphe et à son plus grand développement. Le protestantisme voyait tous les États allemands multiplier les colléges et les maisons de Jésuites, malgré tous ses efforts pour perdre cet Institut dans l'opinion des peuples et des souverains, il était donc urgent de porter un coup décisif, un coup mortel à ce corps d'élite, déjà si célèbre dans le monde, et qu'il regardait comme son plus terrible adversaire.

Les princes électeurs allaient se réunir pour traiter de l'alliance proposée par le Pape, il fallait d'abord empêcher cette alliance, et, ce point obtenu, il serait aisé, séance tenante, de faire prononcer par la Diète l'expulsion des Jésuites de tous les cercles allemands. Les princes dévoués aux protestants échouèrent dès les premières assemblées. Lorsque l'un d'entre eux proposa l'expulsion de la Compagnie de Jésus, Maximilien d'Autriche lui lança un regard foudroyant, et s'écria, indigné :

« Mon devoir est d'aller battre les Turcs, et non de persécuter les Jésuites ! »

Dans l'assemblée des nobles, en Bohême, le même sujet, la ligue des princes catholiques, fit surgir la même proposition contre les Jésuites, et le burgrave Jean de Lebkowitz, après l'avoir courageusement repoussée, ajouta ces paroles remarquables que l'histoire a conservées :

« Ah ! si la Compagnie de Jésus avait été instituée deux siècles plus tôt, et si elle eût pénétré dans notre Bohême, nous ne saurions pas aujourd'hui ce que c'est que l'hérésie ! »

Les luthériens n'aboutirent donc qu'à exciter un nouvel élan en faveur de l'ordre qu'ils voulaient anéantir, et, dans ces conditions, il y avait tout à espérer d'une négociation que la Compagnie de Jésus secondait, et dont le Père Tolet s'occupait officiellement. Cette mission eut, en effet, tout le succès désirable : tous les princes catholiques s'engagèrent dans la ligue proposée par le Souverain-Pontife, pour la défense de l'Église et de la croix de Jésus-Christ, contre les infidèles et le croissant de Mahomet.

De son côté, François de Borgia débarquait à Barcelone, avec le cardinal Alexandrini et sa suite, le 30 août de la même

année 1571. En posant le pied sur le sol de sa patrie, il se vit accueilli par son fils aîné, don Carlos de Borgia, duc de Gandie, envoyé solennellement pour le recevoir au nom de son souverain. Il lui remit une lettre du roi, par laquelle ce prince exprimait au saint religieux toute sa satisfaction du choix que le Souverain-Pontife avait fait de lui pour accompagner son légat. Il ajoutait : « J'éprouve une grande joie quand je songe qu'avant peu nous nous embrasserons. Deux vieux amis d'enfance sont toujours heureux de se retrouver. » Le roi l'accueillit en effet comme tel, et François de Borgia se hâta de mettre à profit, pour les grands intérêts de l'Église, la bienveillante et confiante disposition de son royal parent. Après avoir obtenu son engagement dans la ligue des princes catholiques, il lui parla des obstacles apportés par le vice-roi de Naples et de Sicile au bien que voulait opérer dans son diocèse le saint archevêque de Milan, le cardinal Charles Borromée. Jusqu'alors, le roi d'Espagne avait fermé les yeux sur cette conduite du vice-roi; mais le Général des Jésuites lui fit si bien comprendre tout ce qu'il y a de fâcheux pour les peuples dans les difficultés qui s'élèvent entre leurs souverains et la cour romaine, que Philippe lui promit de faire cesser promptement cet abus de pouvoir.

Après avoir terminé avec le roi d'Espagne, la légation se rendit en Portugal.

La mission du Général de la Compagnie de Jésus était d'autant plus délicate à remplir auprès du jeune roi Sébastien, que les esprits étaient plus divisés autour de lui et dans son conseil au sujet des Jésuites. On accusait les Pères d'entretenir Sébastien dans son goût passionné pour les armes et pour la guerre, et le Général de leur Ordre vient lui proposer de s'engager dans une guerre européenne; on les accusait de le détourner d'une alliance avec la maison d'Autriche, et le Général de leur Ordre vient l'engager à épouser une princesse française. Humainement, c'était jouer un jeu terrible pour la Compagnie de Jésus en Portugal, mais les vues humaines n'entraient pour rien dans la vie de saint François de Borgia ni dans celle de saint Pie V, et l'un obéissait à l'autre.

Au premier mot relatif à la croisade catholique contre les

Turcs, le roi Sébastien s'écria qu'il allait partir à la tête de son armée, et lorsque le saint Général lui exprima le désir du Souverain-Pontife de le voir s'allier à la maison de France, ce jeune prince, — il avait dix-sept ans, — oubliant sa vive et constante opposition à cette alliance, lui promit d'épouser Marguerite, sœur de Charles IX.

Pendant que le cardinal-légat et François de Borgia négociaient ces affaires importantes à la cour de Portugal, Philippe II ordonnait à don Juan d'Autriche de réunir à Messine les escadres alliées et de les faire avancer à la rencontre des Turcs.

L'amiral Barbarigo, Vénitien, le marquis de Santa-Cruz et Marc-Antoine Colonna commandaient chacun une escadre; don Juan d'Autriche avait le commandement en chef de la flotte. Le Père Martino Becingucci, Jésuite, était sur la capitane de l'amiral Barbarigo; le Père Juan de Montoya sur celle de l'amiral de Santa-Cruz, et le Père Cristofo Rodriguez sur la galère royale de don Juan d'Autriche. Plusieurs autres Jésuites étaient disséminés sur les divers bâtiments; les Pères Capucins étaient attachés à l'escadre pontificale.

La rencontre eut lieu, le 7 octobre 1571, dans le golfe de Lépante; le combat s'engagea aussitôt; il fut décisif. L'amiral Barbarigo fut blessé mortellement près du Père Becingucci, qui le reçut dans ses bras; mais les Turcs perdirent trente mille hommes et cent vingt galères dans cette mémorable journée, dont l'éclatant succès ne put être attribué qu'à la protection de la reine du Ciel sur l'armée catholique (1).

Le 20 janvier 1572, le légat Alexandrini et François de Borgia arrivaient à Blois, où se trouvait la cour de France. Leur double mission ne put avoir de résultat satisfaisant : la crainte d'irriter les protestants, et les exigences de la guerre civile qu'ils entretenaient, ne permirent pas au roi d'entrer dans la ligue des princes catholiques, et Marguerite de France était promise à Henri de Béarn comme gage de paix entre les partis qui divisaient le royaume.

(1) L'Eglise voulut en perpétuer le souvenir par l'institution de la fête de Notre-Dame-de-la-Victoire.

Le légat se disposait à regagner l'Italie, lors qu'il reçut l'ordre d'accourir à Rome : Pie V était mourant, et il avait déjà reçu la récompense de ses hautes vertus, quand son ami François de Borgia rentra dans la Ville éternelle, après un voyage qui avait achevé d'épuiser ses forces. Il suivit de près le grand Pape qui venait de quitter la terre, et auquel succédait le cardinal Buoncompagno, sous le nom de Grégoire XIII. Arrivé à Rome le 28 septembre 1572, le saint Général des Jésuites expirait le 1er octobre, au milieu de ses frères bien-aimés, en prononçant un dernier vœu pour la paix de l'Église, une dernière prière pour la Compagnie de Jésus.

GÉNÉRALAT

DU PÈRE ÉVERARD MERCURIAN

QUATRIÈME GÉNÉRAL

1572 — 1580

I

La guerre civile était incessante en France. Vaincus sur un point, les calvinistes se portaient aussitôt sur un autre, reformaient leur armée et fondaient de nouveau, toujours à l'improviste, sur les villes, les villages, les demeures féodales. Ils abattaient les croix, pillaient, profanaient et brûlaient les églises, saccageaient et renversaient les châteaux et les monastères, torturaient et massacraient les habitants fidèles à la foi de leurs pères, et se livraient aux plus odieux excès.

Ils appelaient cela « établir la *réforme.* »

Cette affligeante situation exigeait, de la part des catholiques, une défiance constamment en éveil, et, de la part du clergé, une extrême prudence, car les huguenots avaient des espions partout, jusque dans l'intérieur des familles et des monastères.

Un jour du mois de février 1573, trois prêtres, accompagnés d'un laïc entièrement vêtu de noir, voyageaient pédestrement de compagnie dans les montagnes du Quercy, sans paraître se douter des dangers qu'ils couraient, car ils avaient déjà traversé sans encombre une grande étendue de pays. Ils étaient près du château de Cardaillac, et suivaient la lisière d'un bois de châtaigniers, lorsque, tout à coup, le cri : *Mort aux papistes!* retentit

comme un long rugissement poussé par plusieurs voix à la fois, et les pieux voyageurs se voient, au même instant, enveloppés par les soldats huguenots placés en embuscade dans la forêt. Le chef de la troupe, s'adressant aux trois prêtres, leur demande du ton de la menace qui ils sont, d'où ils viennent, où ils vont. Persuadés qu'ils sont trahis et n'ont rien à apprendre à leurs ennemis, les prêtres catholiques gardent le silence :

— Vous ne répondez pas? reprit le calviniste; vous n'osez pas dire que vous êtes Jésuites?

— Nous sommes en effet de la Compagnie de Jésus, dit l'un des trois.

— Où allez-vous?

— A Rome.

— Ils vont à Rome conspirer contre nous, contre la réforme, s'écrie le chef des huguenots en s'adressant à ces derniers; — mais nous allons les envoyer ailleurs.

Et se tournant de nouveau vers ses victimes, il ajoute :

— Nous allons vous expédier pour l'autre monde; le voyage sera plus court, et vous serez sûrs de n'être plus arrêtés en route.

— A moins, toutefois, dit un autre, qu'ils ne se fassent racheter par une bonne somme; si on devait bien payer, nous pourrions les laisser vivre.

— Il est certain, reprit le chef, qu'il y aurait plus à gagner, et qu'il nous importe assez peu qu'il y ait trois Jésuites de plus ou de moins dans le monde; il faudrait pouvoir les exterminer tous.

Les victimes priaient et attendaient avec calme la décision de leurs bourreaux. La délibération fut assez longue et se termina en faveur de la rançon. On proposa un chiffre aux prisonniers :

— Nous ne saurions estimer notre vie à un prix aussi élevé, répondirent-ils; nous préférons la mort.

— Ah! c'est la mort qu'il vous faut? Eh bien, on vous la donnera; mais vous l'achèterez, puisque vous en avez envie, et vous la payerez cher.

Et le réformateur accompagnait ses paroles de coups d'espingole, terrassait ses prisonniers, les meurtrissait et les déchirait cruellement. Ces trois Jésuites étaient les Pères Gil Gonzalez, Provincial de Castille, Martino Guttierez et Jean Suarez ; celui qui les accompagnait était un Frère coadjuteur. Ce dernier, n'excitant nullement l'attention des hérétiques, put prendre la fuite sur un signe du Père Gonzalez. C'était le seul moyen de faire savoir à la Compagnie le motif qui les empêchait de se rendre à Rome pour l'élection du Général. Bientôt après, les Jésuites de Lyon rachetaient Gil Gonzalez et Jean Suarez, ce dernier blessé grièvement, quant à Martino Guttierez, il avait succombé aux mauvais traitements qu'on lui avait infligés.

La Congrégation générale des profès, pour l'élection du quatrième Général de la Compagnie de Jésus, s'ouvrit le 12 avril 1573, et, le lendemain, le Père Everard Mercurian, né en Belgique, et âgé de soixante-huit ans, était proclamé à la majorité de vingt-sept voix. Il joignait à un esprit plein de vigueur une rare prudence et une douceur inaltérable. Ce changement du chef de l'Ordre ranimait d'autant plus les espérances des hérétiques, qu'il coïncidait avec celui du chef de l'Église. Malgré leurs habiles manœuvres, ils n'avaient pu perdre les Jésuites dans l'opinion de Pie V, et ils attribuaient leur insuccès à la considération qui s'attachait à l'ancien duc de Gandie. Maintenant, le Général de la Compagnie de Jésus n'étant plus d'origine royale, les protestants espéraient trouver Grégoire XIII plus accessible à la calomnie; ils se mirent à l'œuvre avec ardeur. Les ressorts étaient montés, il ne s'agissait plus que de les mettre en jeu.

La nouvelle de l'élection du Père Mercurian arrive en Allemagne, et aussitôt, des principales villes de ce vaste empire, s'élève un cri formidable contre l'enseignement des Jésuites dans les colléges. Les populations s'en effrayent, les princes s'en étonnent, la confiance s'ébranle, et l'empereur se laisse arracher un décret par lequel il est interdit à la Compagnie de Jésus de conférer les grades académiques, d'expliquer les mêmes livres qu'à l'Université, et de faire les cours aux mêmes heures que les siens. L'Université se rangeait toujours du côté de l'hérésie lorsqu'il s'agissait de nuire aux Jésuites. Cette tradition

s'est fidèlement conservée. Le Père Maggio, Provincial d'Allemagne, était à Rome; il apprend cette levée de boucliers contre la Compagnie, part à l'instant, court à Vienne, voit l'empereur et les ministres, et Maximilien, reconnaissant qu'il a été trompé, abroge le décret. Les protestants jurent de se venger de cet échec à Inspruck; mais, là encore, la vérité ne tarde pas à triompher du mensonge.

Quel que fût le zèle des adversaires de la Compagnie de Jésus, ils ne pouvaient plus espérer de faire accepter à Rome, comme chose sérieuse, des calomnies dont la trame avait été si facilement dévoilée. Grégoire XIII crut même devoir saisir ce moment pour donner aux Jésuites un témoignage éclatant de sa confiance, en adressant au Père Canisius un bref par lequel, en l'investissant du titre de légat, il lui ordonnait de se rendre successivement aux cours d'Autriche, de Bavière et de Salzbourg : « Je vous choisis, lui mandait-il, parce que je sais combien votre sagesse et votre habileté peuvent être utiles dans cette circonstance. »

Après cette mission, le cardinal Moroni demandait le Père Canisius pour l'accompagner à la Diète de Ratisbonne, et l'évêque de Brescia le priait ensuite de se rendre avec lui à celle de Nuremberg.

Les Jésuites fuyaient les honneurs, et les honneurs venaient les chercher. Leurs ennemis mettaient tout en œuvre pour les perdre, et la Providence les posait toujours de manière à les faire valoir et admirer.

La Suède n'avait pas ouvertement rompu avec la cour romaine. Bien que le luthéranisme dominât dans toute son étendue et jusque sur le trône, il restait un noyau catholique ; mais les prêtres qui n'avaient pas apostasié manquaient de la science et du zèle nécessaires pour lutter efficacement contre le prosélytisme des sectaires, et la foi allait s'affaiblissant de jour en jour dans les âmes. Le roi Jean III désirait l'union avec l'Église romaine, mais il voulait de la part du Saint-Siége des concessions impossibles. Il savait, il croyait que l'Église romaine est seule dépositaire de la vérité, et qu'en dehors de son autorité souveraine l'on ne peut trouver que l'erreur; mais le prince Éric, son frère, lui

disputait le trône, et Jean III voulait ménager ses partisans qui, tous, avaient adopté la réforme avec une égale ardeur.

La reine, Catherine de Pologne, profondément catholique et vivement affligée de l'aveuglement de Jean, désirait faire pénétrer les Jésuites en Suède, persuadée que leur science, leur éloquence et l'ascendant de leur vertu ramèneraient le roi à la religion de ses frères ; la chose était difficile. Les prêtres catholiques, en très-petit nombre, étaient d'une ignorance égale à leur indifférence ; les hérétiques, les jugeant, par cela même, parfaitement inoffensifs, les toléraient sans regret ; il n'en était pas de même des Jésuites, dont le nom seul semblait aux luthériens la menace d'une humiliante défaite : c'était donc exposer leur vie que de les attirer sur ce sol ennemi.

Catherine voyait tous ces obstacles ; mais elle savait que, pour sauver des âmes, le Jésuite sait courir au devant du danger, braver la mort, affronter tous les périls. Elle s'adresse au Souverain-Pontife, lui fait connaître l'état de la Suède, et lui demande un Jésuite pour éclairer le roi et le déterminer à rentrer dans le sein de l'Église. Le Général désigne le Père Stanislas Warsevicz, dont l'influence était si grande en Pologne, qu'elle y avait déterminé l'élection du duc d'Anjou à la couronne des Jagellons.

Le Père Warsevicz part en qualité d'envoyé de la princesse Anne de Pologne, sœur de Catherine. Ce titre le fait arriver, le 16 juillet 1574, jusqu'à la cour, et la reine le fait demeurer secrètement dans un appartement du palais, en attendant qu'elle ait disposé le roi à le recevoir. Jean III consentit enfin à voir le Jésuite ; il eut avec lui, pendant cinq jours, des conférences de plusieurs heures ; mais, dans la crainte de perdre une couronne qu'il sentait chanceler sur son front, il ne put se résoudre à sacrifier l'erreur qu'il condamnait à la vérité qu'il reconnaissait. Il persistait à préférer sa couronne à son âme et au salut de ses sujets. Toutefois, il posait ses conditions :

« Si le Pape, disait-il, veut accorder à la Suède la communion sous les deux espèces, la célébration du culte en langue vulgaire et le mariage des prêtres, je pourrai proposer aux réformés la réunion de l'Église romaine, car les Suédois ne seront jamais catholiques qu'à ce prix. »

Ces conditions étant inacceptables, le Père Warsevicz dut prendre congé du roi et partit le 14 août suivant; le 3 septembre, il était à Dantzick, d'où il écrivait au Père Général pour lui rendre compte de sa mission.

Dans les premiers jours de mai 1576, un autre Jésuite de famille norwégienne, le Père Laurent Nicolaï, envoyé par Grégoire XIII, se présentait à la reine de Suède, qui pria Jean III de le recevoir et de l'autoriser à résider à Stockholm. Le roi se montra charmé de la douceur, de la grâce et de la conversation du Jésuite, et, très-embarrassé de sa demande, il réfléchit longtemps et lui dit ensuite :

« Je ne puis vous exposer au soulèvement populaire qu'exciterait votre seul nom de Jésuite. Il n'y a qu'un moyen de vous faire accepter. Vous êtes Norwégien : allez trouver ceux de nos Docteurs que vous connûtes autrefois; dites-leur qu'après avoir étudié aux Universités de Louvain, de Douai et de Cologne, vous revenez dans votre patrie avec l'intention de professer à celle de Stockholm, et que vous les priez de demander aux ministres des lettres de recommandation pour moi. Vous me présenterez ces lettres, et je vous autoriserai à professer la théologie dans notre Université.

Le Père Nicolaï dut accepter cet arrangement, qui lui permit de travailler en secret à fortifier la foi des catholiques et à ranimer leur piété.

Depuis trois ans, les évêques luthériens pressaient le roi de faire mourir son frère Éric par le poison, afin de mettre un terme aux divisions politiques qui troublaient le royaume; ils lui en faisaient un devoir de conscience, dans l'intérêt de ses sujets. Jean III finit par céder à leurs coupables sollicitations : le 25 février 1577, Éric était empoisonné, et son frère se voyait, par cette mort, tranquille possesseur du trône qui lui avait été si longtemps disputé. La crainte de le perdre ne pouvait plus être un obstacle à son retour à la foi de ses pères.

Cependant, la cour de Rome cherchait un moyen de le déterminer à professer ouvertement le catholicisme; car le retour des sujets dépendait de celui du souverain. Le Conseil pontifical décide qu'il faut envoyer un Jésuite au roi Jean, avec le titre de

nonce apostolique, et, sur la proposition du cardinal Ptolémée de Como, le Père Possevin est choisi pour cette importante mission. Les instructions du Souverain-Pontife portaient qu'il devait travailler à faire triompher la foi dans le Nord, et empêcher le roi de Suède de mettre sa flotte à la disposition du prince d'Orange, chef de l'armée protestante en Hollande.

L'humble Jésuite partit de Rome le 15 septembre 1577, accompagné des Pères Fournier, Français, et William Good, Irlandais. Il se rendit d'abord à Prague et eut plusieurs entretiens avec l'impératrice d'Allemagne, veuve de Maximilien II, qui le nomma son ambassadeur extraordinaire près de Jean III, afin de faciliter son entrée en Suède et à la cour. Le Pape lui avait ordonné de se dépouiller momentanément de tout ce qui pouvait déceler à l'extérieur le Jésuite et le prêtre. Le Père Possevin se résigna au sacrifice qui lui était imposé pour la plus grande gloire de Dieu : il se revêtit du brillant costume des ambassadeurs de grandes puissances, et fut reçu à la cour de Suède avec tout le cérémonial et l'appareil usités dans les présentations officielles. Parmi les seigneurs dont le trône était entouré, nul n'aurait pu se douter que ce magnifique ambassadeur avait fait humblement à pied la plus grande et la plus pénible partie de son voyage, et qu'il n'avait ceint l'épée sur ce riche vêtement, qu'au moment de toucher le sol sur lequel il ne devait plus lui être permis de se glorifier des nobles insignes de la sainte pauvreté.

Après cette première réception à titre d'ambassadeur de l'impératrice, le Père Possevin put voir le roi en particulier, et, seul avec lui, il lui présenta le bref pontifical qui l'investissait du titre et des pouvoirs de nonce apostolique. La cour de Rome n'avait pas encore répondu à la demande de concessions que Jean III lui avait adressée par son ambassadeur; le nonce du Pape devait donc être accueilli avec ménagement. Le Père Possevin sut gagner la confiance et l'affection du roi; il le convainquit et l'éclaira si efficacement, que Jean se décida à embrasser la religion catholique; mais il demandait à la professer en secret en attendant la réponse du Saint-Siége. Le légat voyait et jugeait la situation. Il sentait que le roi ne pouvait se déclarer hautement catholique sans compromettre, non-seulement son autorité, qu'une insur-

rection pouvait renverser et détruire, mais encore son espoir de rattacher la Suède à l'Église romaine.

Le 16 mai 1578, un autel était préparé dans les appartements royaux. Le roi, la reine, le gouverneur de Stockholm, Nicolas Brask et Jean Heinrichssohn, secrétaire du roi, étaient présents dans cette chapelle improvisée. Le Père Possevin, en habits sacerdotaux, se présente pour célébrer les saints mystères; le roi ne lui laisse pas le temps d'approcher de l'autel, il va au-devant de lui, se jette dans ses bras et lui dit : « Mon Père, je vous em- » brasse vous et l'Église romaine pour toujours! » Jean III par lait avec une vive émotion, son visage était inondé des larmes du bonheur Il fit son abjuration d'une voix ferme, et remplit de consolation le cœur de la pieuse reine et celui de l'apôtre qui recevait ses promesses au nom de l'Église.

Le Père Possevin avait l'espoir de convaincre le clergé luthérien comme il avait convaincu le roi; toutefois, avant d'entreprendre cette mission, il avait besoin de retourner à Rome. Le 20 mai, quatre jours après l'abjuration du roi. il s'embarquait, escorté, jusqu'à l'autre rive du détroit, par deux frégates royales, et emmenant sept jeunes gens qui s'étaient attachés à lui et ne voulaient plus s'en séparer que pour entrer au noviciat, dans la Compagnie de Jésus. Ces précieuses conquêtes pouvaient être dans l'avenir, avec le secours d'en-haut, d'une grande utilité pour la gloire de Dieu dans la patrie de chacun; car cinq d'entre eux appartenaient à la Suède, un autre était Russe et le septième Lithuanien.

A son passage à Dantzick, le Père Possevin envoya deux de ses Frères à Stockholm, Stanislas Warsevicz et André Wissowski, pour aider le Père Nicolaï dans son pénible et dangereux apostolat. Le pieux diplomate, l'humble Jésuite fait plus encore pour ce malheureux pays, que l'enfer s'efforce de retenir dans les ténèbres de l'erreur. Il a vu les craintes de Jean III, il a vu l'exaltation des luthériens, il sait qu'une insurrection soudaine peut renverser le trône si la conversion du souverain est prématurément divulguée, et il veut lui procurer des alliances catholiques par lesquelles ce prince soit solidement appuyé, en cas de révolte de la part de ses sujets. Dans tous les États qu'il traverse, Pos-

sevin dispose les princes et leurs ministres en faveur de Jean III, tous s'engagent dans l'alliance qu'il leur propose, et l'empereur Rodolphe II lui promet de donner sa sœur en mariage à Sigismond, fils du roi de Suède et fervent catholique. Enfin, il arrive à Rome, et va rendre compte de sa mission à Grégoire XIII.

Le Jésuite ne doit connaître d'autre repos que celui de l'éternité. Par un bref du 1er décembre 1578, le Père Possevin était confirmé dans son titre de nonce apostolique en Russie, en Moravie, en Lithuanie, en Hongrie et dans tous les États du Nord, avec des pouvoirs illimités; un Jubilé universel était annoncé au monde, pour appeler les bénédictions divines sur son importante mission.

Possevin se remet en route, accompagné du Père Ludovic Odescalchi. Il s'arrête en Bavière, pour conférer des grands intérêts du catholicisme avec le prince Albert; à Prague, il voit l'empereur, s'entend avec lui et le quitte pour se rendre à Olmütz, où il fonde la grande mission du Nord. Il part ensuite pour Wilna, où il est attendu par Etienne Bathori, roi de Pologne; mais il s'arrête dans toutes les villes qui sont sur son passage et fait partout entendre la parole de Dieu avec une ardeur et une onction qui réveillent la foi, excitent la piété et raniment le zèle des catholiques. Sa parole avait une telle puissance sur les esprits et sur les cœurs, que partout où il trouvait des ruines attestant les sacriléges dévastations de l'hérésie, il les faisait relever aussitôt, *à la plus grande gloire de Dieu*. Les églises, les monastères, les colléges semblaient se redresser et retrouver, à la voix de l'éloquent religieux, leur culte, leurs adorateurs ou leurs pieux et studieux habitants. Chacun de ses pas, chacune de ses paroles, durant ce voyage, étaient autant de conquêtes sur les ennemis de l'Église romaine. Après avoir vu le roi de Pologne, il s'embarqua à Dantzick pour retourner en Suède.

Cependant les luthériens, instruits des négociations entamées par leur souverain avec la cour de Rome, et voyant la protection que ce prince accordait aux Jésuites, dont la présence à Stockholm n'était plus un mystère, s'étaient ligués avec les calvinistes et les protestants d'Allemagne pour arrêter les progrès du catholicisme en Suède et soustraire entièrement ce royaume à l'Église par l'éloignement des Jésuites. Charles de Sudermanie, frère du roi,

les appuyait, et tout était mis en œuvre pour effrayer Jean III et changer ses dispositions. En même temps, les prédicants, abusant de la crédulité du peuple, cherchaient à l'exalter contre le Papisme, qu'ils lui représentaient comme le dragon infernal prêt à le dévorer. L'agitation allait croissant de jour en jour et devenait menaçante, lorsque la réponse du Saint-Siége aux concessions demandées par le roi arrive enfin. Elle était telle que le Père Possevin l'avait prévue. L'Église refusait de se diviser elle-même; elle ne pouvait être qu'une. Jean III se crut dégagé par ce refus. Le Père Warsevicz informe le Saint-Siége du changement survenu dans l'esprit du roi, et le cardinal de Como écrit à Possevin pour le presser de se rendre en Suède. « Quand nous aurons fait tout ce qui dépendra de nous, lui mandait-il, si Dieu ne permet pas que ce royaume ressuscite, nous serons excusés devant sa divine Majesté, et nous continuerons à vivre sans lui comme nous le faisons depuis plus de quarante ans. »

Le légat apostolique n'avait plus de motif pour dissimuler le Jésuite sous le velours brodé de l'ambassadeur; il débarquait à Stockholm, ouvertement, avec l'habit de son Ordre, et fut reçu au port par les dignitaires envoyés au-devant de lui. Le roi était à Upsal, Possevin va l'y trouver. Il y arrive le 10 août 1579, au milieu du plus brillant cortége. Jean III le reçoit avec des témoignages de tendre affection, le Jésuite y répond par l'expression et l'attitude du respect; mais pas une parole de reproche n'échappe à son cœur, douloureusement ému. Il lui remet les lettres de tous les souverains catholiques dont il lui avait ménagé l'alliance; il lui rappelle les grâces abondantes dont il avait été comblé le jour de son abjuration, et l'élan avec lequel il s'était écrié, en se jetant dans ses bras : « Mon Père, je vous embrasse, vous et la sainte Église romaine pour toujours ! » Le roi ne trouve rien à répondre dans le moment; puis il avoue toute la vérité : il craint de se voir renverser; il redoute son frère Charles, qui envie le trône et qui serait au besoin appuyé par tous les protestants des États voisins, il n'ose, enfin, se montrer catholique, et le légat ne peut rien obtenir de lui; mais il ranime la foi dans les âmes catholiques et laisse de profonds souvenirs de son séjour sur ce sol de l'hérésie, parmi ceux que son zèle a pu évangéliser.

II

Luis de Requesens, gouverneur des Pays-Bas, était mort, et le bruit se répandait que Philippe II, roi d'Espagne, lui donnait pour successeur le jeune vainqueur de Lépante, don Juan d'Autriche. Un jour, dans les premiers mois de l'année 1576, une agitation subite se manifeste dans la ville d'Anvers. Chacun court aux informations, car la nouvelle qui circule est si étrange, que les plus crédules n'y peuvent ajouter foi. Les groupes se forment dans les rues, le travail est suspendu, les affaires personnelles sont oubliées :

— Qui aurait jamais soupçonné les Jésuites de pareille trahison ! disait-on en s'abordant.

— C'est donc bien vrai? Je n'y voulais pas croire.

— Si c'est vrai? Mais c'est la vérité pure ! Le collége est un véritable arsenal ! Ils ont des armes et des munitions pour toute une armée, et ils cachent chez eux tous les traîtres qui se présentent avec le mot d'ordre.

— Voyez un peu ! Qui l'aurait cru, à les entendre prêcher et à les voir si bons, si doux, si charitables? Je les croyais des saints.....

— Moi aussi, je les croyais des saints ; mais il est prouvé qu'ils ne sont que des hypocrites, et qu'il n'y en a pas un qui ne soit capable de tout. C'est découvert, on sait tout le complot, et le peuple va se porter sur le collége pour enlever toutes les armes, toutes les munitions, tous les vivres, tout !

En effet, le peuple, toujours crédule, s'abattait en ce moment sur la maison des Jésuites. Il brise les vitres, il veut enfoncer les portes, il va y mettre le feu..... lorsque Frédéric Perrenot, gouverneur de la ville, le margrave Gossvin et Othon, comte d'Herbenstein, se présentent et font cesser le sauvage tumulte de cette foule insensée. Le même jour, à la même heure, les mêmes scènes se reproduisaient à Liége. Les protestants sa-

vaient don Juan d'Autriche tout dévoué à la Compagnie de Jésus; ils avaient voulu profiter de l'interrègne pour calomnier les Jésuites, exciter la colère du peuple et détruire ainsi tout le bien déjà fait par le zèle de ces apôtres.

Don Juan d'Autriche, en arrivant pour prendre possession du gouvernement, est instruit de la cabale protestante contre la Compagnie de Jésus, et veut imposer, par la punition rigoureuse des perturbateurs, le respect dû à cet Ordre religieux. Le Père Provincial de Belgique, Baudoin de l'Ange, l'engage, au contraire, à user de clémence, à calmer les esprits par les voies de la douceur, au lieu de les porter à l'irritation par celles de la sévérité, et le prince cède à la voix du Père, qui se vengeait à la manière des Jésuites, par le pardon et le bienfait.

Don Juan ne put soutenir ce système de conciliation. L'hérésie se déclarait bientôt de tous côtés en état d'insurrection, le prince d'Orange approchait avec son armée pour aider les protestants dans leur révolte, les campagnes étaient dévastées, les églises profanées, les maisons pillées par les bandes hérétiques; il fallait repousser la force par la force. Le 31 décembre 1577, don Juan remportait la victoire de Gembloux. Les États paraissent se soumettre, et, le 21 avril 1578, ils publient à Anvers la pacification de Gand, exigeant de tous les citoyens un serment que les Jésuites refusent de prêter. Ce serment leur semblait un piége tendu contre le gouverneur général, et ils voulaient rester fidèles à ce prince. On les menace, on les flatte; on ne néglige rien pour vaincre leur résistance; ils restent inébranlables. Le 18 mai, on les chasse de la ville, on les embarque sur l'Escaut et on les dépose à Malines. Don Juan les fait revenir à Louvain. Bruges et Tournai étaient sous la domination des protestants : les Jésuites en furent expulsés avec la même violence. A Douai, le sénat leur ordonnait de s'éloigner, lorsque le recteur de l'université obtint la révocation de cet ordre (1).

(1) « Ils se virent forcés, dit le docteur Ranke, de sortir de Douai, où ils rentrèrent huit jours après; mais ce fut néanmoins *un beau résultat.* » (*Hist. de la Papauté* (1848.) Quel triomphe, en effet, pour l'hérésie !

Louvain donnait asile à tous les Pères repoussés par les villes hérétiques, en attendant des temps meilleurs. Louvain avait eu sa guerre civile, comme toutes les grandes cités des Pays-Bas; elle l'expia par la peste, ainsi qu'il arrive d'ordinaire après ces grandes effusions de sang. Les Jésuites s'empressèrent de courir au secours des pestiférés avec le dévouement, l'abnégation, l'héroïque charité qui semble l'apanage de la Compagnie de Jésus. Les Pères Usmar Boysson, Jean de Harlem, Antoine Salazar, Élisée Heivod trouvent la mort dans ce sublime apostolat. Le zèle de leurs frères semble en devenir plus ardent, et bientôt les Pères Nicolas Minutier, Baudouin Hangart, Jacques d'Ast, Arnold Hœsius, André Boccaci, Reinier, recteur du collége de Louvain, et le Frère Louis, sont également victimes du fléau, soit à Louvain et à Douai, soit à Liége et à Bruxelles. Les protestants ne s'étaient pas exposés à cette glorieuse mort; ils s'étaient prudemment éloignés des malades, les riches s'étaient enfuis, leurs ministres les avaient imités.

Le 1er octobre de la même année, don Juan d'Autriche expirait près de Namur; il avait trente-trois ans; Alexandre Farnèse, duc de Parme, lui succéda dans le gouvernement des Pays-Bas, et ne fut pas moins favorable à la Compagnie de Jésus. Une année ne s'était pas écoulée que les Jésuites étaient rentrés dans tous les colléges et dans toutes les maisons que les hérétiques les avaient forcés d'abandonner.

Le chancelier de l'université de Louvain, Michel Bay, — qui, suivant l'usage de l'époque, avait latinisé son nom et se faisait appeler *Baïus*, — avait publié un ouvrage dont plusieurs propositions avaient été condamnées non-seulement à Rome, mais encore à la Sorbonne. L'auteur avait paru se soumettre; toutefois, les doctrines qu'il enseignait ne différaient en rien de celles qui avaient mérité la censure de l'Église. Le Père Robert Bellarmin est envoyé à Louvain pour réfuter les erreurs de Baïus. Le Jésuite ne veut pas irriter son adversaire en l'attaquant ouvertement; il se contente d'enseigner la vérité. Baïus s'était fait un parti considérable; nul ne se méprit sur la délicate réfutation de Bellarmin, et le chancelier lui-même, réduit au silence envers un adversaire qui ne l'attaquait pas, ne put que suspendre ses

dangereux enseignements. C'était un triomphe pour la vérité. Le Père Bellarmin étant rappelé à Rome, Baïus reprend ses cours de doctrines erronées. Les protestants l'entourent, l'applaudissent, l'encouragent, et la cour de Rome est avertie des dangers qui menacent la foi dans les enseignements du chancelier. Le Père Tolet est envoyé à Louvain par le Pape et par le roi d'Espagne, souverain des Pays-Bas. Il est muni de pleins pouvoirs et peut retrancher de l'Église ce membre à moitié gangrené : il préfère entreprendre sa guérison. Il se met à l'œuvre avec tant de zèle et de douce charité, que le coupable, touché par la grâce qui s'attache à la parole de l'éloquent Jésuite, s'avoue vaincu sur tous les points. Le 24 mars 1580, en présence de toutes les Facultés réunies sous la présidence du Père Tolet, le chancelier se rétractait et condamnait toutes les propositions censurées dans ses écrits par le Saint-Siége. Tous les professeurs et étudiants qui avaient adopté ses erreurs signaient après lui cette rétractation, que le vainqueur s'empressa d'aller déposer aux pieds de Grégoire XIII.

La Compagnie de Jésus venait de remporter une victoire que ses ennemis ne lui pardonneront jamais.

Peu après, le duc de Parme, Alexandre Farnèse, écrivait à Philippe II :

« Senhor, Votre Majesté désirait que je fisse construire une forteresse à Maëstricht ; mais j'ai pensé qu'un collége de Jésuites serait une forteresse plus propre à défendre les habitants contre les ennemis de l'autel et du trône : je l'ai bâti. »

En France, où les parlements et l'université la poursuivaient toujours de leur puissante opposition, la Compagnie enlevait encore à l'enfer une victoire dont les protestants n'oublieront pas la perte. En 1577, la peste se renouvelait dans les provinces méridionales, triste conséquence des guerres civiles !... Après avoir perdu douze des leurs, dans l'exercice du plus beau dévouement, les Jésuites n'étaient que plus ardents à secourir les pestiférés. A Toulouse, un célèbre apostat, frappé par le fléau, allait paraître devant Dieu : c'était Jean de Montluc, autrefois Dominicain, évêque de Valence et maintenant huguenot. Il avait été

seize fois ambassadeur de son souverain. Jean de Montluc se laissait mourir sans songer à se réconcilier avec Dieu et avec l'Église; pour l'hérésie c'était un triomphe, l'enfer se réjouissait déjà en face de cette proie qu'il allait engloutir pour la dévorer éternellement... Mais les Jésuites priaient pour cette âme d'apostat qui fut leur ennemie. Le Père Grandjean se présente, pénètre jusqu'au lit de mort de ce grand coupable, se penche sur lui, l'appelle son frère, lui fait entendre de douces et suaves paroles qui semblent descendre du ciel dans le cœur de ce pauvre mourant, et il voit des larmes s'échapper de ses yeux. Il lui presse la main, il l'embrasse, il lui redit des paroles d'amour et de pardon, et l'apostat se reconnaît coupable, grandement coupable et implore la miséricorde infinie avec les larmes du repentir et de l'espérance. Le Jésuite reçoit son abjuration, le rend à l'Église, l'exhorte et le console jusqu'au dernier instant, et ne le quitte qu'après l'avoir vu mourir en vrai pénitent. Tant et de si admirables vertus forçaient la vénération générale en excitant la reconnaissance et le désir de voir s'étendre partout la Compagnie de Jésus.

Malgré l'opposition des parlements qui la repoussaient en raison de son esprit de soumission à toute autorité légitime, malgré l'opposition de l'université qui la repoussait en raison de sa science et de la pureté de ses doctrines, elle était appelée par toutes les villes de France, et la Lorraine lui offrait des établissements.

En Espagne, elle prospérait en paix, ainsi qu'en Portugal, malgré les petites intrigues de cour.

En Lombardie, où le cardinal Charles Borromée les avait appelés, les Jésuites obtenaient les plus grands succès. Le saint archevêque avait voulu posséder dans son diocèse des colléges, un noviciat, une maison professe. Il avait pour confesseur un Jésuite, le Père Adorno, et dans ses visites pastorales, il se faisait toujours accompagner du Père Leonti. Il aimait les Jésuites comme ses Pères spirituels et leur donna une touchante preuve d'affection avant de mourir. Il voulait célébrer les saints mystères pour la dernière fois, dans la ville d'Arona où il était né. Son neveu, le comte René Borromée habitait Arona et y possé-



SAINT LOUIS DE GONZAGUE.

dait le palais de famille; il supplie le cardinal de venir sanctifier par sa présence, cette demeure qui fut son berceau :

« Non, mon cher René, lui répond le saint; j'ai un trop grand besoin de secours spirituels pour ne pas aller là où je suis sûr de les trouver en abondance. »

Et il se rend à la maison des Jésuites. C'est là, c'est dans leur église qu'il veut offrir le saint sacrifice pour la dernière fois; car sa première messe fut célébrée à Rome, dans l'église des Jésuites, au Gesu.

De retour à Milan, il expirait, le 1er novembre 1584, dans les bras du Père Adorno, son confesseur.

III

Élisabeth, reine d'Angleterre, avait remarqué, parmi ses courtisans, le jeune Thomas Pound, dont la grâce et la beauté l'avaient charmée, et elle lui témoignait une bienveillance dont il était heureux et fier. Un jour, c'était à la fin de l'année 1573, au milieu d'un bal donné par la reine, Thomas Pound fait un faux pas et tombe en présence de sa souveraine. Une parole d'amère raillerie, prononcée par les lèvres royales, blesse le jeune courtisan dans son amour-propre et dans ses sentiments. Au même instant, il apprécie tout ce qu'il y a de cruel au fond du cœur de cette femme, dont le sourire a tant d'attraits. Il voit repasser devant lui tous les martyrs qu'elle a faits dans les rangs de ses sujets restés fidèles à la religion romaine, et son esprit est éclairé. Thomas est entré protestant dans le bal de la reine, il en sort catholique.

A partir de ce jour, il prenait la défense des victimes de la reine auprès du comte de Southampton, son proche parent, et il portait aux prisonniers catholiques des secours et des consolations. Plus il s'attachait à remplir ce devoir, plus il se rendait suspect aux espions d'Elisabeth. Il le savait, mais il avait abjuré la réforme anglicane, il professait la religion romaine, et il était

prêt à subir les conséquences de sa foi. Elles ne se firent pas attendre ; il fut emprisonné à son tour.

Pendant qu'il était renfermé dans la Tour de Londres, il rappelait dans sa mémoire tout ce qu'il avait vu du triste sort des catholiques dans les trois royaumes. Il savait le zèle et l'abnégation avec lesquels plusieurs Jésuites s'étaient dévoués, au péril de leur v.e, pour porter à travers mille dangers le secours de leu ministère à ces intéressantes victimes. Il savait que le dernier, le Père Hay, après avoir été longtemps poursuivi par les agents de la reine, s'était vu forcé de fuir pour éviter de compromettre ceux qu'il était venu encourager et bénir. Il savait enfin qu'Élisabeth avait décrété que tout Jésuite qui pénétrerait sur le sol britannique serait coupable du crime de lèse-majesté et jugé comme tel avec la dernière rigueur. Tous ces souvenirs, d'ailleurs si récents, parlaient éloquemment à l'âme du jeune prisonnier ; la grâce lui parlait un langage plus persuasif encore, et les distractions extérieures ne pouvant un seul instant couvrir cette douce et puissante voix, il l'écoutait avec tout l'abandon de son cœur.

Notre jeune héros était quelquefois visité par un ami fervent catholique, et qui portait son nom ; il s'appelait Thomas Stewens. Il lui demanda d'écrire au Général de la Compagnie de Jésus, pour le supplier de le recevoir dans son Institut, bien qu'il n'eût aucun moyen de se rendre dans un noviciat pour y être formé à la vie religieuse et apostolique, et qu'il n'eût d'autre titre à faire valoir que celui de prisonnier pour la foi de l'Église romaine : « Dites-lui, ajouta-t-il, que j'aime la Compagnie de Jésus sans la connaître ; je ne connais que sa réputation, et néanmoins, j'éprouve un si ardent désir de lui appartenir, que je la conjure de m'adopter.

Le Père Mercurian éprouva Thomas Pound par une résistance de près de trois ans, en le voyant toujours patient, toujours fidèle et toujours brûlant du désir d'entrer dans son Institut, il lui écrivit le 1er décembre 1578, pour lui annoncer son admission, et terminait sa lettre par ces paroles significatives : « Préparez-vous à souffrir et, s'il le faut, à mourir sur la croix. »

Élisabeth avait bien voulu faire du jeune Thomas Pound un

jouet de ses caprices de reine, mais elle n'avait jamais eu l'intention d'en faire un apôtre catholique, et elle apprenait qu'il exerçait l'apostolat dans sa prison, qu'il était le consolateur et le soutien de ses codétenus. Elle ordonne qu'il subisse un nouvel interrogatoire et qu'on le traite sans ménagement, s'il persiste dans la foi des papistes. Ses ordres sont exécutés. Thomas se sent plein de force devant ses juges et défend la foi de l'Eglise avec un courage dont les juges s'irritent et qu'ils vont lui faire expier sans délai. Thomas est gentilhomme, il doit être humilié. On lui fait parcourir, enchaîné, les rues de Londres ; il est traîné comme un malfaiteur et montré au peuple comme un objet de curiosité et de dérision ; mais son courage ne faiblit pas. Il salue la foule qui l'insulte sur son passage, et la limpidité de son regard atteste le calme de son âme. Il est conduit ainsi à la prison de Newgate et livré, en arrivant, aux bourreaux qui l'attendent. On le soumet à la torture appelée par les protestants l'*aumône de la veuve*. Thomas proteste de son attachement à l'Église de Rome, dans le sein de laquelle il veut vivre et mourir, et sa patience dans ces horribles tourments finit par lasser ses bourreaux. Élisabeth a ordonné d'employer les caresses s'il résistait aux tortures, car elle veut vaincre l'ancien courtisan qu'elle a méprisé ; mais le courtisan est devenu Jésuite, il est soutenu par les prières et par les mérites de la Compagnie de Jésus ; et par ces prières, par ces mérites, il obtient une surabondance de grâce qui le fait triompher des promesses comme il a triomphé des supplices. Il est renfermé dans un cachot, sa captivité semble intolérable ; mais il bénit Dieu de ce martyre, il prie pour ses bourreaux et il espère le ciel. La fière Élisabeth, irritée de sa constance, le fait interroger encore sans obtenir davantage, et il est transféré dans une nouvelle prison, d'où il sort bientôt après pour être traîné dans une autre. Enfin, on le ramène à la Tour de Londres.

La persécution avait fait prendre la fuite à un grand nombre de catholiques ; un collége avait été fondé à Douai pour les jeunes Anglais qui, de là, retournaient en Angleterre et y exerçaient l'apostolat, malgré tous les dangers dont ils étaient entourés. La reine avait multiplié ses espions et ses surveillants, les côtes

étaient hérissées de bourreaux qui mettaient à mort les catholiques assez téméraires pour aborder sur le sol anglais; mais il en pénétrait toujours quelques-uns de temps à autre, et le collége de Douai fut signalé aux hérétiques de Flandre, avec de riches récompenses pour ceux qui contribueraient à sa destruction. Le collége de Douai fut renversé, pillé, anéanti par les hérétiques. Le cardinal de Lorraine, archevêque de Reims, offrit l'hospitalité aux Anglais qui en avaient été chassés, et Grégoire XIII fonda pour eux un collége à Rome; le nombre des fugitifs était assez considérable pour fournir des élèves à ces deux établissements. Le 23 avril 1579, les cinquante élèves de celui de Rome, dont plusieurs étaient déjà dans les saints Ordres, s'engageaient à embrasser l'état ecclésiastique et à se dévouer au service de Dieu et de l'Église par l'exercice du ministère apostolique dans leur patrie. Grégoire XIII avait confié la direction de ces jeunes lévites à la Compagnie de Jésus, qui luttait ainsi dans ces deux colléges contre l'anglicanisme, comme dans le collége germanique contre le protestantisme allemand : c'était toujours l'application de la grande pensée de saint Ignace, sauver l'Église par la formation d'un clergé savant et dévoué. C'est dans le même but qu'elle fondait et dirigeait des colléges ou séminaires semblables à Séville, à Valladolid, à Madrid, à Saint-Omer, pour les Anglais; à Lisbonne, à Séville, à Saint-Jacques de Compostelle, à Salamanque, à Poitiers, à Rome pour les Irlandais; à Madrid, à Douai, à Rome pour les Écossais. Il existait donc alors quatorze séminaires destinés à former des apôtres pour les Trois-Royaumes-Unis.

Les Jésuites ne laissaient ignorer à leurs élèves aucun des supplices réservés en Angleterre aux prêtres catholiques qui osaient y pénétrer. On leur parlait avec détail du chevalet, des aiguilles enfoncées sous les ongles, de l'huile bouillante, du bûcher, de la faim, de la soif, de tous les genres de martyres que la reine ordonnait pour détruire le catholicisme dans ses États. Les futurs apôtres, loin d'être effrayés par la peinture de ces horribles tourments, appelaient de tous leurs vœux le bonheur de les endurer pour le maintien de la véritable foi dans leur malheureux pays. La reine Élisabeth le savait : ses espions s'insinuaient partout; elle en avait à Reims, elle en avait à Rome, elle en avait dans tous les

lieux où les catholiques anglais s'étaient réfugiés, et jusque dans l'intérieur de leurs familles. Sur les rapports de ces espions, les côtes britanniques étaient plus surveillées que jamais. Afin d'éviter toute surprise, les portraits des élèves des deux colléges, de leurs professeurs et de tous les Jésuites anglais étaient affichés sur les murs des villes maritimes et des principales cités des trois royaumes.

Le 19 juin 1580, un officier de marine à l'air fier et dégagé, au ton résolu de l'homme qui sent son importance, se présente devant le gouverneur de Douvres, le salue en gentleman qui traite d'égal à égal, et lui dit :

— Je pars à l'instant pour Londres, j'y ai donné rendez-vous, pour une affaire très-grave intéressant l'État, à un négociant qui débarquera dans trois ou quatre jours. Je prie Votre Grâce de donner des ordres afin qu'il ne soit pas retardé ici, et qu'on lui facilite les moyens de se rendre à Londres sans délai, ainsi qu'un de mes hommes resté avec lui et qui m'en répondra.

— Son nom, sir? demande le gouverneur en prenant une plume.

— Edmond Patrice.

— C'est bien, reprend le gouverneur; je donnerai l'ordre de le faire partir sans retard.

Quatre jours après, le marchand débarquait à Douvres, et, sur le rivage, il était accueilli par les envoyés du gouverneur, qui lui intimaient l'ordre de se diriger sur la capitale sans perdre un instant. Il arrive à Londres, et, en mettant pied à terre, il est tout surpris de se voir reçu en ami par plusieurs jeunes gens qui l'embrassent, lui serrent les mains :

— Mon cher Edmond, vous voilà donc! nous vous attendons depuis quatre jours! Votre voyage a-t-il été heureux pour votre commerce?

— Mais jusqu'ici, oui, mes amis. Tout va pour le mieux.

Et les amis l'emmènent, tout joyeux de son arrivée, en lui disant :

— Gilbert vous a retenu, mon cher; c'est chez lui que nous allons diner ensemble.

— Et chez moi que vous prendrez gîte, ajoute Gilbert.

Lorsqu'ils furent arrivés au but, et bien certains de n'être entendus de personne, Gilbert se hâta de dire à Edmond Patrice :

— Mon Révérend Père, Dieu soit loué! vous êtes sauvé!.....

— Et le Père Parsons?

— Il est ici, nous allons le voir.

Le Père Robert Parsons n'était autre que l'officier de marine qui avait presque donné l'ordre au gouverneur de Douvres de faciliter le passage du Père Edmond Campian et du Frère Emerson; leurs portraits étaient affichés dans tous les ports de mer, ils étaient dans toutes les rues de Londres, mais nul ne les cherchait sous la tenue d'un officier de marine ou sous l'habit d'un marchand. Robert Parsons, arrivant à Londres, avait appris que la mission avait été dénoncée, que les ordres les plus sévères avaient été donnés contre elle, et que tout Jésuite pris au débarquement devait être conduit sur l'échafaud et exécuté sans autre forme de procès.

Cette mission d'Angleterre, créée en 1579, par l'ordre du Saint-Siége et sur les instances de William Allen, prêtre anglais, et depuis cardinal, se composait des Pères Parsons, Campian, Rodolphe Sherwin, Luc Kirby et Edouard Risthon; le Frère Emerson, quatre prêtres anglais et deux jeunes gens encore laïques, les accompagnaient. Ils s'étaient séparés pour prendre la mer, afin d'arriver par divers ports et de passer ainsi sans éveiller la défiance, ou plutôt sans attirer l'attention des officiers royaux. Nous avons vu avec quel bonheur le Père Parsons était parvenu jusqu'à Londres et le moyen ingénieux qu'il avait pris pour préparer dans cette ville l'entrée du Père Campian, qui ne connaissait aucun des jeunes gens venus à sa rencontre, mais qui s'était douté du motif de leur accueil.

Les deux Pères se mettent à l'œuvre. La première visite du Père Parsons fut à la Tour de Londres, pour voir, consoler et fortifier Thomas Pound, devenu son frère. On devine la joie, le ravissement du jeune confesseur de la foi, en voyant près de lui un membre de cette Compagnie de Jésus à laquelle il s'était donné sans la connaître, et à laquelle il était si heureux d'appartenir. L'entretien fut bien court pour ces deux cœurs si intime-

ment unis, bien qu'ils ne se fussent jamais rencontrés ; mais les instants étaient comptés pour les prisonniers, et il fallait d'ailleurs user de prudence. Après avoir vu plusieurs familles et les avoir fortifiées dans la foi, Robert Parsons va dans les environs, visite les pauvres, exhorte, instruit, confesse, administre les sacrements et revient à Londres, où il a laissé le Père Campian. Ce dernier, doué d'une éloquence irrésistible, avait cédé aux instances de plusieurs gentilshommes, en prêchant dans une réunion de leurs amis, et les avait électrisés. Ces jeunes gens avaient parlé du bonheur qu'ils goûtaient en entendant l'admirable parole du Père Campian, et d'autres catholiques étaient accourus et avaient demandé à le partager. Leurs réunions étaient devenues si nombreuses que le Jésuite fut suspecté et surveillé ; il était temps que son supérieur arrivât pour arrêter son zèle. Le Père Parsons lui ordonne de quitter Londres à l'instant, de changer de lieu et de costume chaque jour, et de ne s'arrêter que lorsqu'il sera prouvé qu'on a perdu sa trace.

Élisabeth, avertie par sa police de la présence des Jésuites, et voulant exciter le zèle des sectaires, fait publier que la Compagnie de Jésus a envoyé des émissaires en Angleterre sous prétexte de religion, et que ces émissaires viennent en réalité pour organiser un complot contre sa personne avec les seigneurs mécontents ; qu'ils sont munis à cet effet des pouvoirs de tous les souverains catholiques et autorisés par le Pape.

Les Jésuites devaient s'éloigner. Avant de quitter Londres, le Père Parsons assigne un rendez-vous à tous les prêtres catholiques. Dans cette réunion, il s'entend avec eux pour le plus grand bien de leur troupeau, et il leur communique les instructions du Père Général, portant défense expresse et absolue de se mêler en rien des affaires d'État. Ils s'éloignent ensuite, sont recherchés dans toutes les directions et ne se trouvent nulle part. Lorsqu'on les crut embarqués pour le continent, ils rentrèrent à Londres.

Pendant qu'ils étaient ainsi poursuivis, un autre Jésuite, le Père Donall, Irlandais, débarquait à Limerick où il était né ; le Père Général l'envoyait comme renfort aux missionnaires trop peu nombreux pour les trois royaumes. Mais au moment où il

posait le pied sur le rivage, il était reconnu, arrêté et conduit en prison :

— Vous pouvez recouvrer votre liberté, lui dit l'officier chargé de l'interroger, si vous renoncez au papisme; mais si vous persistez à professer cette religion, la mort vous attend.

— Avec la grâce de Dieu, répond le missionnaire, je n'aurai jamais d'autre foi que celle de l'Église catholique, apostolique et romaine.

— Vous seriez pourtant assuré du plus bel avenir ; notre reine vous comblerait d'honneurs et de richesses, si vous la reconnaissiez hautement pour le souverain arbitre des consciences ; car, enfin, elle a le droit d'imposer à ses sujets la religion qu'elle professe elle-même.

Le Père Donall refuse avec indignation et fait la profession de foi la plus énergique. Alors on lui lie les mains derrière le dos, on passe autour de son corps une corde dont un homme tient les deux bouts, et on le conduit ainsi à Cork, où il est condamné à mort, *pour son opiniâtreté impie à confesser le catholicisme, malgré la défense de la reine*. Tels sont les termes de l'arrêt. Le Jésuite écoute avec l'expression du bonheur la lecture de cette sentence, et il se livre avec joie entre les mains du bourreau, qui l'attache au gibet. Mais l'enfer n'ignore pas la puissante vertu du sang des martyrs sur les terres dont il a fait la conquête, et il veut se venger de ce fils de saint Ignace dont la glorieuse mort peut lui enlever plusieurs de ses victimes. Il inspire aux exécuteurs d'Élisabeth un raffinement de cruauté que notre plume hésite à retracer... Le martyr vivait encore... On lui ouvre le corps... on lui arrache le cœur... et les entrailles... et on les lance dans les flammes d'un feu de joie!!!...

Le Père Parsons, à la nouvelle de ce martyre digne du règne de Néron, l'écrit au Père Éverard Mercurian, en lui demandant d'autres Jésuites pour les aider : « Nous avons tant à faire ici, ajoute-t-il, que souvent il ne nous reste de la nuit que deux heures pour prendre un peu de repos. » Il savait que la sainte mort du glorieux martyr Donall, bien loin d'effrayer ses frères de la Compagnie, serait un stimulant pour leur zèle.

IV

La mission du Brésil avait été interrompue par le massacre des soixante et onze Jésuites, dont les calvinistes avaient fait des martyrs; mais, l'année suivante, 1572, le Père Toleda débarquait sur les côtes brésiliennes avec douze missionnaires dont il était le supérieur, et qu'il dissémina aussitôt dans toutes les directions indiquées par le Père Joseph Anchieta. Ce saint missionnaire les avait appelés de tous ses vœux, et les attendait chaque jour en priant ardemment pour une traversée plus heureuse que celle de l'année précédente, qui avait privé ses chers sauvages de tant de Pères, de tant d'apôtres.

A lui seul, le Père Anchieta avait fait des merveilles parmi les peuplades si redoutées de l'intérieur des terres, où il s'était enfoncé courageusement, après avoir évangélisé les côtes et ramené à Dieu la plupart des Européens que la cupidité et les mauvaises passions en avait éloignés. Les pieds nus, le chapelet à son cou, le crucifix à sa ceinture, son bréviaire sous le bras, et, sur son dos, sa chapelle, il avançait, sans guide, à la grâce de Dieu. Lorsqu'il apercevait un sauvage, il courait à lui, son crucifix à la main. S'il en était séparé par un fleuve, il s'y précipitait, le traversait à la nage et appelait de toutes ses forces le pauvre païen qu'il voulait donner à Dieu. S'il se voyait séparé de lui par des saillies de roche, des ronces, des broussailles, des cactus épineux, il prenait la course à travers ces obstacles, y laissant des lambeaux de sa chair et de son vêtement, et arrivait à son but les pieds ensanglantés, mais le cœur palpitant de joie. Si le sauvage s'enfuyait à son approche, le bon Père le poursuivait en lui faisant entendre les plus douces, les plus tendres paroles. Et, lorsqu'il arrivait au milieu d'une tribu, il tendait les bras à ces idolâtres, il les embrassait, il leur parlait du Dieu qui les avait aimés jusqu'à mourir pour eux; si ce peuple lui résistait, il se

mettait à genoux et le suppliait avec larmes de l'écouter. Les païens, émus de ces doux témoignages, se rendaient d'ordinaire et devenaient chrétiens. Il en convertissait ainsi des peuplades entières. Dieu, touché de son zèle et de ses rudes fatigues pour sa gloire, lui donna le pouvoir des miracles si libéralement, qu'il semblait les semer sur ses pas. On avait surnommé le Père Anchieta l'apôtre du Brésil; le bien qu'il y opérait était un prodige continuel et facilitait d'autant plus les travaux de la Compagnie dans ces contrées.

La mission du Japon était des plus florissantes, bien qu'elle manquât d'ouvriers. Le Général de la Compagnie de Jésus, en 1573, ordonna au Père Gonsalve Alvarez, alors à Macao, de s'y rendre avec trois autres Jésuites. Le Père Alvarez était atteint d'une maladie mortelle, mais il importe peu au Jésuite de mourir sur terre ou sur mer, pourvu qu'il meure dans la pratique de l'obéissance. Gonsalve Alvarez répond à Everard Mercurian :

« Tout le monde s'accorde à me peindre ce voyage au Japon comme très-dangereux pour moi, à raison de ma santé. Mes souffrances et ma faiblesse sont telles qu'à peine puis-je me tenir debout pour offrir la sainte messe. N'importe, fort de l'obéissance, je pars, prêt à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner de moi. Je tire surtout ma consolation de ces mots que m'a écrits Votre Paternité : « S'il vous arrive de mourir dans cette entre- « prise, vous n'aurez pas à regretter votre vie. »

Le Père Alvarez écrivait ces lignes au moment de s'embarquer... Il fit naufrage en vue du Japon; il périt, ainsi que les trois Pères qui l'accompagnaient! Cette perte affligea les missionnaires du Japon et redoubla leur courage; car, ne pouvant espérer de longtemps le renfort si nécessaire, ils auraient voulu pouvoir se multiplier et être partout à la fois.

Le roi d'Omura, Barthélemy Sumitanda, avait livré bataille à une armée de bonzes qu'il voulait exterminer; après les avoir vaincus, il appelle les Jésuites pour les convertir. Les néophytes supplient les Pères de ne pas exposer leur vie dans cette tentative inutile; mais le Jésuite est intrépide et ne recule jamais devant le danger. Trois Pères se rendent à Cori, ville occupée par les bonzes, et ils les convertissent.

Civandono, roi de Bungo, voulait faire un bonze de son second fils, âgé de quatorze ans ; le jeune prince lui déclara qu'il voulait être chrétien, et le roi appela le Père Cabral pour l'instruire et le baptiser. Le Père Cabral eut la consolation de voir tous les grands de la cour, qui avaient assisté à ses instructions, demander le baptême en même temps que le jeune prince, à qui il donna le nom de Sébastien. Le roi d'Arima, frappé de ces exemples, les imita et fut baptisé dans les premiers mois de l'année 1576. Dans le même temps s'élevait à Meaco, capitale de l'empire, la première église monumentale du Japon, qui, jusqu'alors, n'avait eu que des chapelles assez pauvres et devenues trop petites. Tous les chrétiens voulurent contribuer aux frais et à l'ornement de cette église, et demandèrent qu'elle fût dédiée à l'Assomption, en mémoire de l'arrivée du grand apôtre François de Xavier sur la terre du Japon.

En 1577, treize Jésuites venaient enfin travailler dans ce champ d'une si grande fécondité. Le Père Cabral en profite pour créer un collége et un noviciat qui deviendront deux pépinières de saints martyrs. La fortune du Frère Luiz d'Almeida lui vint en aide pour ces deux fondations. Almeida n'était pas prêtre. Riche négociant maritime, il avait connu l'illustre et saint apôtre de l'Orient, il l'avait vu mourir à Sancian, il avait rapporté son corps vénéré, à bord de son navire, de Sancian à Malacca, il avait été témoin des innombrables prodiges opérés par le glorieux apôtre, et, pendant les derniers mois de sa magnique vie et après son héroïque mort, et il avait quitté le monde pour s'attacher uniquement à Dieu dans le service de la Compagnie de Jésus. Il n'était que catéchiste et prédicateur, il suivait les missionnaires et leur obéissait, mais on lui avait permis de garder sa fortune pendant quelques années encore pour les besoins des missions. Telle était la position de Luiz d'Almeida, que les Japonais appelaient *Père* comme tous les Jésuites.

Le 28 août 1578, Civandono, roi de Bungo, se rendit enfin au cri secret de sa conscience et aux exhortations du Père Jean, Jésuite japonais ; il reçut le baptême et voulut prendre les noms de François-Xavier, en souvenir du saint qu'il avait tant aimé. Son fils aîné, Joscimond, fut baptisé en même temps. Le roi lui

abandonna alors les rênes du gouvernement ; il se retira de la cour et voulut faire bâtir, dans le royaume de Fiunga, une ville qui ne fût habitée que par des chrétiens. La reine, femme de Joscimond, était encore idolâtre, mais elle demanda bientôt le baptême. C'était une grâce que les Jésuites n'accordaient qu'après de longues épreuves nécessitées par le caractere japonais, naturellement inconstant. Le roi se plaignit au Père Froëz des délais qu'il apportait à satisfaire l'impatient désir de sa femme :

« Voyez, prince, lui répondit le Jésuite, combien notre loi diffère de celle des bonzes. A la demande d'un roi tel que vous, quel est celui d'entre eux qui refuserait d'initier la reine aux mystères de sa secte ? Mais les chrétiens suivent une autre marche. Quand, pour une âme, il s'agit de l'éternité, ils ne précipitent rien. La reine n'est pas encore assez exercée dans les pratiques de notre sainte loi, et il n'est permis d'y associer les grands que lorsqu'ils servent de modèle à tous par une vie exemplaire. »

A l'époque où nous sommes arrivés, 1579, on comptait au Japon vingt-neuf Jésuites et plus de cent mille chrétiens.

Le grand Mogol, Akfar, avait voulu connaître, lui aussi, la doctrine que le célèbre Xavier avait apportée à l'Orient, et que ses Frères y propageaient avec tant de succès. Il avait fait demander au vice-roi des Indes portugaises des ministres de cette religion, et le Père Everard Mercurian avait désigné pour cette mission les Pères Rodolphe Aquaviva, neveu du Père Claude, Antonio Montserrat et Francisco Henriquez.

Les trois missionnaires, arrivés à leur destination en 1579, furent accueillis avec honneur et empressement par l'empereur et les grands de sa cour, mais ils ne purent leur faire accepter une religion qui condamne tous les vices et exige le sacrifice de toutes les passions mauvaises. Le moment de la grâce n'était pas venu pour ce peuple livré à l'aveuglement de son orgueil. Après avoir prêché en vain pendant quelque temps, le Père Rodolphe demanda son retour à Goa. Akfar vit partir avec regret les missionnaires, dont il aimait la société, dont il admirait les vertus et l'enseignement, et dont il n'avait pas le courage de suivre les

avis. A leur départ, il leur permit d'emmener quatre chrétiens esclaves dont le Père Rodolphe lui demanda la liberté.

Le 18 mars de l'année 1580, Jean-François Bonhomi, évêque de Verceil et nonce apostolique en Suisse, informait le Saint-Siége de l'état dans lequel il avait trouvé ce malheureux pays, que les prédications du chanoine apostat Alderic Zwingle avaient presque entièrement livré à l'erreur : « Pour remédier au mal, ajoutait le nonce, pour détruire les principes irréligieux et restituer à la foi et aux mœurs leur antique pureté, il n'y a plus qu'un moyen, c'est l'érection d'un collége de Jésuites à Fribourg. » Le Pape demande au Général de la Compagnie de Jésus d'envoyer à Fribourg deux de ses Pères de la province d'Allemagne, et Pierre Canisius est obligé de quitter sa laborieuse retraite pour aller fonder ce collége et rendre à l'Église les âmes que l'hérésie lui a ravies.

Ce fut là que l'illustre Canisius passa lès dernières années de sa vie, évangélisant les campagnes, instruisant les enfants, gravissant péniblement les montagnes, descendant plus péniblement encore dans toutes les vallées, usant sa sainte vieillesse dans cet humble apostolat, et laissant partout un impérissable souvenir de ses douces vertus et de son éminente piété (1).

Le 1er août de la même année 1580, le Père Everard Mercurian rendait son âme à Dieu, laissant la Compagnie de Jésus dans une prospérité qui fut la consolation de ses derniers moments. Elle comptait plus de cinq mille religieux, cent dix maisons et vingt et une provinces. Le 2 août, le Père Olivier Manare, vicaire général pendant la vacance, fixait la Congrégation au 7 février 1581.

(1) Après sa mort, le peuple se porta en foule à son tombeau et obtint de si grandes grâces par son intercession, que l'autorité fut impuissante à arrêter l'élan de sa foi et à l'empêcher de rendre une sorte de culte public à celui que l'Allemagne et la Suisse revendiquent également comme leur père et leur apôtre. Depuis, l'Église a déclaré vénérable le Père Pierre Canisius, et elle instruit le procès de sa canonisation.

GÉNÉRALAT

DU PÈRE CLAUDE AQUAVIVA

CINQUIÈME GÉNÉRAL.

1581 — 1615

I

Dans le nombre des profès réunis à Rome pour la Congrégation générale, nous retrouvons les deux derniers compagnons d'Ignace de Loyola. Alfonse Salmeron et Nicolas Bobadilla vivaient encore et étaient appelés à nommer son quatrième successeur. C'était une heureuse et douce vieillesse, que celle de ces deux vétérans de l'Ordre. Ils l'avaient vu naître, grandir, se développer rapidement, et ils le voyaient briller d'un tel éclat, que chaque jour leur semblait être une nouvelle et touchante réalisation de la promesse divine : *Je vous serai favorable.* Salmeron et Bobadilla pouvaient mourir.

Le 19 février 1581, le Père Claude Aquaviva était élu cinquième Général de la Compagnie de Jésus ; il était fils du prince Jean-Antoine Aquaviva d'Atri, et d'Isabelle Spinelli. Entré de bonne heure dans la Compagnie, il en possédait l'esprit à un très-haut degré. La Providence semblait annoncer par ce choix les luttes nouvelles que l'Ordre allait avoir à soutenir.

Le Père Possevin avait quitté la Suède y laissant plusieurs Jésuites et emportant la vénération des catholiques, l'estime des luthériens, l'affection du souverain. Il était venu rendre compte

de sa mission au Souverain-Pontife, et allait être chargé d'en remplir une autre dont nous regrettons de ne pouvoir raconter toutes les intéressantes péripéties.

Le czar de Russie, Iwan IV, s'était emparé de la Livonie et menaçait la Pologne. Étienne, qui avait pressenti ses projets de conquête, était accouru au-devant de lui avec une armée imposante et l'avait forcé à reculer jusqu'au delà de ses frontières. Iwan, craignant que le roi de Pologne ne poussât plus loin ses armes victorieuses, avait cherché le médiateur le plus puissant et s'était déterminé, quoique schismatique, à recourir au Pape, persuadé qu'un souverain aussi attaché que l'était Étienne à l'Église romaine ne résisterait pas à l'intervention du Souverain-Pontife. Il avait donc envoyé dans ce but un ambassadeur à Rome, Thomas Sévérigène, pour réclamer la médiation de Grégoire XIII. Le Pape, espérant que l'Église en retirera quelques avantages, consent à s'interposer entre les puissances belligérantes, et charge le Père Antoine Possevin, son légat, de cette difficile négociation, lui donnant pour instruction de traiter de la paix avec les deux souverains, et d'obtenir du czar, pour prix de son intervention, le libre passage à travers ses États pour les nonces et les missionnaires envoyés par le Saint-Siége dans l'Inde, en Tartarie et en Chine; le libre exercice du culte pour les prêtres et marchands catholiques en Moscovie.

Le Jésuite part avec l'ambassadeur du czar. Le 19 juin 1581, il est au quartier général de Wilna, et présente à Étienne II le bref pontifical qui l'accrédite auprès des deux souverains pour négocier la paix si vivement désirée par Iwan :

— Cette confiance subite dans le chef de la catholicité, dit Étienne, est une ruse du Moscovite; mais je saurai bien déjouer les calculs ambitieux de ce barbare schismatique. Il voulait nous dépouiller entièrement, et, maintenant que nous l'avons battu, défait, repoussé et fait rentrer dans ses steppes, il craint que nous n'avancions et ne franchissions ses frontières; c'est précisément ce que je vais faire.

— Prince, répondit le légat, quelle que soit la justice de votre cause, vous n'hésiteriez pas, j'en suis sûr, à poser les armes, si, par le sacrifice des victoires et des conquêtes qu'elles vous pro-

mettent, vous pouviez assurer à la sainte Église de Jésus-Christ d'autres victoires, d'autres conquêtes infiniment plus précieuses?

— Mon révérend Père, reprit le roi, le Moscovite vous trompe : tous les moyens lui sont bons pour arriver à son but. Il a fait entrevoir au Souverain-Pontife des espérances qui ne seront pas réalisées, j'en suis certain.

— Prince, ajouta le Père Possevin, Iwan désire trop vivement la paix pour en marchander beaucoup le prix. Si je la lui proposais, en votre nom, moyennant certaines concessions favorables à la propagation de la foi, j'espère qu'il accepterait et signerait ces conditions. Au surplus, la Pologne ne serait fidèle au traité de paix qu'autant que la Russie serait fidèle à remplir ses engagements.

— Avec la grâce de Dieu, dit Étienne, j'espère entrer toujours dans les vues et les intérêts de l'Église catholique. Voyez le barbare Moscovite, mon révérend Père, et je vous promets de ne mettre aucune entrave au traité de paix que vous rédigerez en faveur de la catholicité.

Le Père Possevin, aidé de son ami le général Jean Zamoski, chancelier du royaume, obtint du roi que le camp fût porté à Disna, où les ambassadeurs du czar le rejoignirent; mais ils proposèrent des conditions que le vainqueur refusa. Alors le légat, escorté par les cosaques, franchit le Borysthène, et se rendit à Staritza, où Iwan IV l'attendait. A l'entrée de la ville, il trouva la foule des courtisans que le souverain avait envoyés au-devant de lui, et, le 8 août, il fut reçu en audience solennelle.

Le czar, assis sur son trône, était revêtu d'une longue robe de drap d'or, parsemé de perles et de diamants; il portait une riche couronne en forme de tiare, et tenait, dans sa main gauche, un sceptre semblable à une crosse épiscopale; le trône était entouré par les plus grands seigneurs de la cour, l'or et les pierreries étincelaient de toute part. Ce fut au milieu de cet éclatant appareil que le légat et les trois Jésuites qui l'accompagnaient se présentèrent, vêtus de l'habit de leur Ordre, et s'avancèrent au pied du siége impérial avec autant de dignité que d'humilité. Lorsqu'ils se furent inclinés profondément, un sénateur dit à haute voix :

— Très-illustre empereur, Antoine Possevin et ceux qui l'accompagnent frappent la terre de leur front pour marquer le respect qu'ils vous rendent.

Le nonce du Pape ne put accepter la position faite au Souverain-Pontife dans un tel cérémonial. Le sénateur avait fait suivre sa formule de tous les titres que se donnaient les czars; le légat du Pape ne voulut pas être en reste; après cette longue énumération, il répondit :

— Notre très-saint Père et seigneur le Pape Grégoire XIII, Pasteur de l'Église universelle, Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, successeur de saint Pierre, seigneur et maître temporel de plusieurs pays, serviteur des serviteurs de Dieu, salue votre Sérénité avec toute l'affection possible et lui souhaite toutes sortes de benédictions.

Au nom du Pape le czar s'était levé; et lorsque le légat eut achevé lui aussi sa nomenclature, il l'invita au festin préparé pour la solennité. Au milieu du repas, voulant faire honneur à l'envoyé du Souverain-Pontife, et le disposer en sa faveur, il lui dit, assez haut pour être entendu de tous les courtisans :

— Antoine Possevin, mangez et buvez; car vous avez fait beaucoup de chemin en venant de Rome ici, envoyé par le Saint-Père et Souverain-Pontife Grégoire XIII, qui a été établi de Dieu en qualité de Pasteur de l'Église chrétienne et romaine. Nous avons pour lui une vénération profonde, et nous le reconnaissons pour le Vicaire de Jésus-Christ. En sa considération, nous avons pour vous toute sorte de respects.

Les fêtes officielles se prolongèrent pendant cinq jours, après lesquels les négociations eurent lieu, tantôt avec le souverain, tantôt avec ses ministres. Il en coûtait à Iwan d'accorder les concessions demandées par le Pape; il traînait l'affaire en longueur, espérant lasser le roi de Pologne et éviter ainsi un traité qu'il hésitait à accepter. Le nonce attendait, pressait, et il était là depuis un mois, lorsqu'un jour vient la nouvelle du siége de Pleskow; les Polonais entraient en Russie, le roi Étienne allait imposer des conditions bien autrement inacceptables, si on ne se hâtait de conclure avec le Père Possevin. D'autre part, Jean III, roi de Suède, venait d'enlever à la Russie la ville de Nerva et

quelques autres places du littoral de la mer Baltique. Ces deux nouvelles arrivaient à la fois. Le czar, atterré, supplie le Jésuite légat de le sauver des deux ennemis qui le pressent si vivement, et lui promet de signer le traité à son retour du camp polonais, où il le prie de se rendre au plus tôt pour arrêter la marche d'Étienne II.

II

Le 7 octobre, Antoine Possevin était au camp devant Pleskow; mais les choses avaient marché vite, l'attaque de la Suède par la mer Baltique compliquait la situation, et si le roi Jean poursuivait sa marche, à quoi servirait, pour les intérêts de l'Église, que le roi de Pologne arrêtât la sienne. Il fut convenu que le Jésuite interviendrait encore de ce côté, en écrivant à Jean III.

Au milieu de ces affaires diplomatiques si compliquées et si difficiles à traiter entre un prince schismatique, un prince luthérien et un prince catholique, le Père Possevin trouvait le temps de visiter les blessés et les malades du camp de Wilna, avec le Père Martin Laterna et de leur donner les secours et les consolations de son saint ministère.

Le 15 décembre 1581, les conférences du congrès des ambassadeurs s'ouvrirent à Chiverona-Horca, près de Porchow. La Russie était représentée par le duc Démétrius, Pierre Jeletski et Romain Olpherius; la Pologne par Sbaraski, palatin de Breslaw, et le duc Albert Radzivill; la Suède par Christophe Warsevicz, frère du Jésuite de ce nom. Une messe à laquelle assistèrent tous les ambassadeurs précéda la première conférence. On se réunit ensuite. Le légat pacificateur, et en cette qualité président du congrès, prit connaissance des pouvoirs de chaque plénipotentiaire, et les négociations furent entamées.

Les discussions étaient vives, souvent amères; mais le Jésuite légat toujours calme, toujours digne, toujours ministre de paix, dominait la situation, adoucissait les esprits et exerçait sur tous

une influence si douce, qu'aucun d'eux ne cherchait à s'y soustraire.

La Pologne tenait à faire renoncer la Russie à toute prétention sur la Livonie et exigeait de plus la ville de Veliki; en cas de refus, elle menaçait de reprendre les hostilités. Les ministres russes assurent au légat que leurs instructions secrètes s'étendent jusqu'à la cession de la Livonie, à la condition de ne la signer qu'à la dernière extrémité; mais qu'elles ne vont pas au delà et qu'ils sont forcés d'en référer au czar. Le Père Possevin, voyant le congrès se prolonger, et craignant de nouveaux retards, tâche d'amener de mutuelles concessions. Le duc Démétrius n'osait aller, disait-il, au delà de ses pouvoirs, le traité était rédigé et prêt à être signé, la position était embarrassante.

— Je ne puis signer l'abandon de Veliki, mon révérend Père, dit-il au légat; quel est votre avis?

— Votre maître a besoin de la paix, répond le Père Possevin; il la désire à tout prix, vous le savez, et par crainte de sa colère vous n'osez vous engager plus avant. Eh! bien, je me charge du péril que vous courez. Ecrivez à Iwan IV que c'est moi qui vous ai déterminé à passer outre, et qu'à mon arrivée à Moscou, selon la parole que j'ai donnée à Sa Sérénité, je suis prêt à lui offrir ma tête, s'il pense que je me suis trop avancé.

Il fut convenu que, pour sauvegarder la responsabilité des ministres russes, la ville de Veliki serait remise, comme gage de l'entente des deux puissances, au Père Possevin, ou à un des Jésuites qui l'accompagnaient, et qu'on appelait *sa suite*. Mais une question d'amour-propre vint, au dernier moment, apporter une autre entrave. Les souverains de l'Europe ne reconnaissaient celui de la Russie que comme grand-duc de Moscovie, et les ambassadeurs polonais exigeaient que la rédaction du traité ne donnât pas d'autre titre à Iwan IV; celui de czar ayant la signification d'empereur, ils refusaient de le lui accorder. Les ambassadeurs russes, de leur côté, avaient ordre, dans le cas où ce titre soulèverait des difficultés, de recourir à la médiation du Jésuite légat pour le faire accepter dans le traité. Fidèles à leurs instructions, ils se rendirent mystérieusement auprès du Père Possevin, dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier 1582, et eurent

une longue conférence avec lui sur ce sujet. Le duc Démétrius ne pouvant l'amener à son but, lui dit :

— Mais enfin, mon Révérend Père, mon souverain a bien accordé au Pape le titre de Pasteur universel de l'Église chrétienne; vous, mon Père, ambassadeur du Pape, ne pouvez éprouver une répugnance plus grande à employer votre influence pour faire accorder au prince Iwan le titre de czar.

— Votre maître, lui répondit le légat, a donné au Souverain-Pontife le nom dont tous les princes catholiques l'honorent; mais, jusqu'à ce jour, je n'en vois aucun qui ait attribué au grand-duc celui de czar.

Cette réponse termina la discussion.

Le 15 janvier, le traité fut signé, et, suivant l'usage du Nord, il fut cimenté par la touchante cérémonie du baiser de la Croix. On se réunit dans la chapelle où le Père Possevin disait la messe, on déposa sur l'autel les actes diplomatiques des divers contractants, et tous les plénipotentiaires, les Moscovites les premiers, vinrent l'un après l'autre baiser la Croix que le légat leur présentait, et jurer entre ses mains qu'ils acceptaient les conditions du traité. Les ambassadeurs ajoutèrent ensuite, au bas de l'acte :

« Nous avons signé la paix avec joie, et nous l'avons ratifiée par le baiser de la Croix, devant le Révérend Père Antoine Possevin, légat du Très-Saint-Pontife romain Grégoire XIII. »

Tout étant terminé, Étienne II dit au légat :

— Mon Révérend Père, c'est à vous, plus encore qu'à ses armes, que la Pologne doit la Livonie; je veux donc mettre cette province sous la garde protectrice de la Compagnie de Jésus. Je vous demande d'envoyer des Pères pour y fonder plusieurs colléges; l'hérésie y domine, les Jésuites l'en extirperont.

Antoine Possevin promet au roi de s'occuper de son désir, et il part pour Moscou, afin de terminer sa mission. Les ambassadeurs russes l'accompagnent, et les ordres ayant été donnés, il est salué sur toute la route du titre de *Pacificateur du Nord*; sa

marche est un triomphe jusqu'à Moscou. Le czar, ne pouvant retirer la parole qu'il lui avait donnée, lui dit quoique à regret :

— Je vous accorde tout ce que vous sollicitez au nom du Souverain-Pontife : le passage dans mes États pour ses nonces et pour ses missionnaires, le libre exercice du culte pour les prêtres et les marchands catholiques ; mais je ne veux pas que mes sujets puissent être reçus dans les chapelles ou églises que vous construirez. L'acte de cette concession va être dressé, et puisque c'est vous qui l'avez obtenu, c'est vous, Antoine Possevin, qui le remettrez au Pape.

Dans la dernière audience, lorsque le légat prit congé du czar, il se vit comblé des plus magnifiques présents. Le Jésuite était venu pour la gloire de Dieu, et par obéissance à son supérieur et au Souverain-Pontife, non pour les honneurs et les présents qui lui étaient prodigués. Il avait reçu les honneurs par respect pour le Saint-Siége, dont il était l'envoyé ; il reçut les présents par le même sentiment de dignité ; mais les présents étant pour sa personne, il les donna aux pauvres en sortant du Kremlin. Les Russes ne purent s'expliquer un tel désintéressement.

Le Pape était trop satisfait des résultats obtenus par l'habileté du Jésuite, pour lui permettre de se remettre à la disposition de ses supérieurs. Le roi de Pologne venait d'exposer au Saint-Siége la triste situation de la Livonie et de la Transylvanie, tiraillées par l'envahissement des ariens, des anabaptistes, des luthériens et des calvinistes ; il témoignait le désir d'opposer à tous ces sectaires la science et l'éloquence du Père Possevin, dont la direction, assurait-il, lui était d'ailleurs nécessaire à lui-même pour sortir victorieusement de toutes les difficultés que ces diverses sectes lui suscitaient. Grégoire XIII ordonna donc à Possevin de se rendre au désir d'Étienne II, et le Jésuite, après avoir reçu l'autorisation et la bénédiction du Père Général, se remit en marche.

Il se rendit à pied de Rome à la cour de Pologne, de là en Transylvanie, et donna rendez-vous aux principaux prédicants de toutes les hérésies dans la ville de Hermanstadt, où il leur proposait des conférences publiques qu'ils acceptèrent. La victoire du Jésuite ne fut douteuse pour aucun des savants pré-

sents à cette controverse, et les sectaires, hautement, publiquement convaincus d'erreur, d'ignorance et de mauvaise foi, se virent réduits à battre en retraite. Pour consolider son œuvre et se conformer aux royales intentions d'Étienne II, le vainqueur sema les colléges dans cette province et établit un séminaire à Klausenbourg.

En 1583, Antoine Possevin assista, en qualité de légat du Pape, à la grande diète de Varsovie, et y détermina d'importantes décisions en faveur de la foi catholique. Dans le même temps, la puissance de la Pologne étant devenue un sujet d'inquiétude pour l'Allemagne, tout faisait craindre un choc redoutable entre Rodolphe et Étienne. Pour éviter une guerre qui semblait inévitable, les deux souverains convinrent de s'en remettre à la médiation du Pape, en le priant de se faire représenter par le Père Possevin, que l'un et l'autre étaient disposés à agréer avec une entière confiance.

Le Pape avait accordé Possevin au vœu des deux monarques, les négociations étaient entamées, les choses marchaient à la satisfaction des deux parties, lorsque tout à coup une clameur universelle part de tous les rangs hérétiques, sur tous les points à la fois. En Allemagne, les sectaires s'étonnent que des Allemands s'abaissent jusqu'à subir les conditions qui leur sont imposées par un homme de basse extraction; c'est une page humiliante dans l'histoire de l'empire, et dont la postérité rougira de honte. En Pologne, ils s'étonnent que les Polonais, dont la sagacité est proverbiale, supportent le mépris que la Compagnie de Jésus leur témoigne, en leur donnant pour arbitre un homme qui démêle les affaires les plus compliquées et résout les cas les plus difficiles avec une rapidité sans égale. Les souverains restent sourds à ces bruits, dont ils connaissent la source, et laissent avancer la négociation. Mais l'agitation des hérétiques va croissant; ils ne pardonnent pas à la Compagnie l'influence et la célébrité d'un de ses membres les plus éminents, et le Père Aquaviva, alarmé d'ailleurs de cette célébrité européenne, va trouver le Pape et le conjure de lui rendre le Père Possevin :

« La Compagnie, lui dit-il, a été fondée uniquement pour la

gloire de Dieu et de l'Église, non pour servir les vues politiques des souverains. En employant nos Pères pour ces sortes de négociations, on les expose à prendre un goût du monde incompatible avec leurs vœux; c'est les lancer dans une voie dangereuse dont les conséquences pourraient être un jour déplorables pour l'Institut et pour l'Église. Ce n'est point pour Possevin que je redoute les applaudissements du monde; sa vertu m'est connue, mais il y a danger pour la Compagnie, et Votre Sainteté doit nous en délivrer. »

Grégoire XIII comprit toute la portée des craintes du Général, et, quel que fût son regret, il consentit à rappeler Possevin, ou plutôt à le décharger de la nonciature. Le Jésuite reprit aussitôt ses pérégrinations apostoliques, et se livra tout entier à son saint ministère, évangélisant les paysans des campagnes, s'arrêtant dans les villes pour y réveiller la foi et combattre l'hérésie, et fondant des colléges et des séminaires dans tous les grands centres qu'il traversait. On l'avait surnommé l'*Apôtre du Nord.*

III

Un des premiers jours de mai 1581, un homme de quarante ans environ, à l'air audacieux, au regard oblique, au sourire sardonique, se présentait à Londres devant lord Walsingham, secrétaire d'État. Il était attendu sans doute, car il se donnait des façons d'homme important et très-nécessaire à la prospérité du royaume. Il se nommait Georges Elliot. Lord Walsingham jette sur lui un regard dédaigneux, le laisse debout et lui dit :

— Eh bien! qu'avez-vous à m'apprendre concernant la sûreté de l'État?

— J'ai à apprendre à Votre Grâce que je puis rendre un de ces services qui ne sauraient être achetés trop cher, et que si Votre

Grâce veut s'engager à faire pour moi ce que je lui demanderai, je m'engagerai à rendre ce service.

— Si la proposition vaut le prix que vous y mettez, on vous le donnera, parlez.

— Voici. Votre Seigneurie a fait faire des perquisitions inutiles, et, l'autre jour encore, le 29 avril, dans la nuit, on a pénétré de vive force dans toutes les maisons suspectes pour y découvrir des prêtres catholiques, particulièrement des Jésuites. Il y en a deux surtout qui font plus de mal à eux deux que tous les prêtres papistes ensemble : Robert Parsons et Edmond Campian ont fait, depuis un an, plus de dix mille catholiques en Angleterre (1); je le sais de bonne source. Toutes vos recherches n'ont amené d'autre découverte que celle d'Alexandre Briant, leur ami (2), et du calice qui leur avait servi la veille à dire la messe dans sa maison. Vous voyez que je suis bien instruit?

— Où voulez-vous en venir? reprit le ministre; soyez bref. Pouvez-vous les livrer?

— Que Sa Seigneurie me promette la fortune et des honneurs, et je me fais fort de trouver, non pas Robert Parsons, que je ne connais pas et qui pourrait m'échapper, mais Edmond Campian, que je connais, et qui est le plus important comme auteur des *Dix Raisons* (3).

(1) Le docteur Allen écrivait, quelques semaines après : « Les Pères ont gagné plus d'âmes en Angleterre, dans l'espace d'une année, qu'ils n'auraient pu le faire ailleurs durant toute leur vie; on estime qu'il s'y trouve dix mille catholiques de plus que l'an passé. »

(2) Alexandre Briant avait vingt-huit ans : on le soumit à la question, on lui fit subir les tortures de la soif et de la faim, on lui enfonça des aiguilles sous les ongles pour le forcer à découvrir la retraite des Jésuites; il répondait après chaque épreuve : « Je ne vous le dirai pas. Ce n'est pas que je l'ignore : je les ai vus, j'ai habité sous le même toit qu'eux. Faites-moi endurer tous les supplices qu'il vous plaira, vous n'en saurez jamais davantage. »

(3) Cet écrit avait été imprimé secrètement dans le château de John Stonar et répandu ensuite avec profusion dans la ville de Londres au commencement d'avril 1581. Il combattait les erreurs de l'anglica-

— Êtes-vous sûr d'y parvenir, demande le lord ministre, en laissant tomber sur Elliot un regard de mépris accablant.

— Oui, mylord, j'en suis très-sûr.

— Vous avez donc conservé des relations avec les papistes?

— De très-nombreuses, mylord.

— Eh bien! on vous donnera des richesses si on ne vous accorde pas des honneurs; cela suffira bien, ce me semble.

— Votre Grâce doit comprendre que j'aurai besoin d'être garanti contre les catholiques, et que l'autorité devra m'appuyer, s'il est nécessaire, pour saisir ma proie où je la trouverai.

— On vous munira des autorisations indispensables; mais vous offrez peu de garantie par vous-même. Prenez garde à l'usage que vous ferez de ce pouvoir.

— Comme garantie, je livre à l'instant même à Votre Seigneurie un prêtre catholique, John Payne! Il est chez ses parents, on l'y trouvera.

— Celui qui vous a toujours fait du bien? C'est assez; allez, on vous enverra les lettres de commission.

Ces dernières paroles, lord Walsingham les jeta à Georges Elliot avec l'accent d'un profond dégoût.

Georges venait de livrer son bienfaiteur comme gage de son infâme promesse.

Quelques jours après, John Payne montait sur l'échafaud et de là au Ciel, et l'apostat délateur recevait des lettres royales de commission. Élisabeth enjoignit même à tous les gouverneurs des provinces d'obéir aux ordres qu'ils recevraient du traître Elliot.

Cependant Robert Parsons avait ordonné à Edmond Campian de se soustraire aux perquisitions incessantes, en se retirant dans

nisme avec tant de science et de douceur, et le style en était si plein de charme, que son succès fut prodigieux et entraîna de nombreuses conversions. Les ministres protestants, ne pouvant le réfuter, en firent un crime d'État; ils prétendirent que, sous prétexte de conversions, il faisait des ennemis à la reine, et que les Jésuites, poussés par le Pape et le roi d'Espagne, organisaient un complot contre la vie d'Élisabeth. L'auteur de cet écrit devait donc être poursuivi et jugé comme coupable du crime de lèse-majesté.

le comté de Norfolk, où il n'était connu que de nom. Le Père Campian devant passer, pour s'y rendre, près du château de Lyford, habité par la famille Yates, avait demandé et obtenu la permission de s'y arrêter pour satisfaire l'ardent désir de cette famille, qui le pressait depuis longtemps de venir lui apporter les consolations de son ministère. Il s'y arrête, en effet, prêche, console, confesse, fait du bien à tous ceux qui se présentent, et se dispose à partir. Mais, au moment de la séparation, tous les catholiques du voisinage lui font les plus vives instances pour obtenir qu'il leur accorde encore la journée du lendemain dimanche. Le Père Campian ne sait pas leur résister, il reste. C'était le 15 juillet 1581.

Le 16, dès le matin, parmi les catholiques arrivant pour assister au saint sacrifice, le domestique du château chargé d'ouvrir la porte qui donne entrée aux initiés, remarque un personnage qu'il a connu autrefois à Londres, mais qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Après les premiers mots de souvenirs et de mutuel intérêt, le nouveau venu s'empresse de dire à son ancienne connaissance :

— J'ai vu plusieurs personnes s'acheminer vers le château, et j'ai pensé que vos maîtres étaient peut-être assez heureux pour avoir un prêtre; aujourd'hui, dimanche, la sainte messe est d'obligation pour ceux qui peuvent y assister, et je suis venu vous demander la faveur d'être introduit dans la chapelle.

— Bien volontiers, répondit le fidèle serviteur. Nos maîtres permettent l'entrée à tous les catholiques du pays; car ce ne sont pas les catholiques qui les dénonceront. Je vais vous conduire à la chapelle.

— Et quel est le prêtre que vous avez le bonheur de posséder ici, demande l'étranger.

— J'ignore son nom; il n'est pas du comté, car aucun catholique du pays ne le connaît.

Le nouvel arrivé se place dans le bas de la chapelle, près de la porte, et assiste à la messe avec une sorte d'agitation fiévreuse. Le prêtre qui célèbre lui est connu. Après la messe, le même prêtre fait une touchante exhortation que notre inconnu paraît n'écouter qu'avec distraction, ou plutôt avec préoccupation.

Un observateur attentif eût été effrayé de l'expression contenue de sa physionomie, il y aurait lu les deux mots : *apostasie, trahison !* car ce personnage n'était autre que Georges Elliot. Après l'exercice religieux, il prend la fuite, court à la ville la plus proche, demande des troupes, revient avec elles à Lyford et fait cerner le château. Mais le Père Campian a vu venir les soldats :

— C'est moi que l'on cherche, s'écrie-t-il ; et à Dieu ne plaise que d'autres avec moi, ou à cause de moi, soient enveloppés dans la mort !

— Que faites-vous, mon Père, lui dit la châtelaine en le retenant. Vous courez au-devant de vos bourreaux ? Attendez au moins qu'ils vous aient découvert. La persécution nous a rendus ingénieux. Dans notre intérêt même, il faut me suivre, je vais vous cacher.

Le Père Campian se laisse conduire ; il était temps. Sa cachette était à peine refermée sur lui et sur deux autres prêtres également proscrits, que l'apostat pénétrait dans le château, escorté des agents de la reine. Il explore l'intérieur, il descend dans les caves, il monte dans les combles, il interroge les serviteurs, il sonde les murs, les planchers, les plafonds, et ne découvre aucun Jésuite. La nuit se fait, il se retire et reparaît le lendemain. Les perquisitions sont renouvelées sans résultat ; Elliot était furieux ! Il semblait reprocher à l'enfer de l'avoir trompé dans ses promesses. Il cesse ses investigations et se décide à la retraite. En descendant, il vocifère une dernière imprécation, il lance contre le mur de l'escalier l'instrument dont il s'est servi pour sonder toutes les portes de la maison..... Ce mur vient de rendre un son creux ! L'apostat ordonne aux soldats de l'enfoncer, lui-même le frappe avec une violence qui tient de la frénésie..... Un ébranlement se fait sentir, quelques pierres se détachent..... Edmond Campian apparaît tenant les mains et les yeux élevés vers le ciel ! Deux prêtres séculiers sont à ses côtés, ils ont partagé son refuge, ils vont partager son sort. Elliot ordonne aux agents de la reine de s'emparer des trois prêtres papistes, et les fait conduire provisoirement à la prison de la ville voisine. Bientôt Élisabeth donne l'ordre de transférer le Jésuite à Londres.

Le samedi 22 juillet, à l'ouverture du marché auquel affluait le bas peuple, le convoi de l'apôtre prisonnier arrivait à la porte de la ville. Au même instant, la foule, payée pour cela, fait entendre des cris de louanges pour la reine, et vocifère des malédictions contre l'Église et contre les Jésuites; elle accable d'injures le Père Campian, qu'elle ne connaît pas, mais qu'on lui a dit être un dangereux conspirateur.

Le Jésuite, toujours doux et humble, mais toujours grave et digne, paraissait de loin, attaché comme un criminel sur le cheval le plus élevé de la troupe, les mains derrière le dos, les pieds retenus l'un contre l'autre par une corde, la tête couverte par un chapeau sur lequel est placé un écriteau portant en gros caractères : « Edmond Campian, Jésuite séditieux. » Le bon Père sourit à cette plèbe ignorante, en demandant à Dieu de *lui pardonner, car elle ne sait ce qu'elle fait*..... Mais tout à coup la fureur populaire a changé d'objet : ce n'est plus le prisonnier, ce n'est plus cette innocente victime de l'erreur et de la tyrannie que la foule insulte et maudit, c'est le traître apostat, c'est Georges Elliot! Il a voulu jouir de l'humiliation du Jésuite qu'autrefois il appela du doux nom de Père, et que naguère il vendit pour un peu d'or; il s'est glissé dans la masse du populaire ameuté pour invectiver l'apôtre sur son passage, et une voix s'est fait entendre près de lui, une voix forte, tonnante, dominant toutes les autres :

— Voilà celui qui l'a trahi! — Qui donc? — Celui-là! Georges Elliot! il l'a vendu pour de l'argent! — Honte aux Judas! — Malédiction sur l'Iscariote! — A l'eau, le traître! — A la potence, les Judas!... — Non, au bûcher!

Nul ne s'occupait plus du Père Campian que pour accabler Elliot. Il était loin de s'attendre à ces malédictions (1).

Edmond Campian est reçu à la Tour de Londres par le lieute

(1) Il n'eut d'autre récompense que quelques pièces d'or envoyées par lord Walsingham, avec la défense de s'occuper de lui désormais. Abandonné de tous ceux qui l'avaient connu, devenu un objet de mépris et de dégoût pour le public, Georges Elliot tomba dans la plus profonde misère et se vit dévoré tout vivant par les vers.

nant de la prison d'État, lord Opton, qui le fait enfermer dans un cachot souterrain où le patient ne peut se tenir debout, et dont les murs sont si rapprochés, qu'il ne peut s'allonger sur le sol ; il est forcé de ployer ses jambes, et passe ainsi neuf jours entiers privé d'espace, d'air, de lumière et de mouvement.

Le soir du 2 août, les agents de la reine pénétraient dans son cachot, lui ordonnaient de les suivre, et le conduisaient au palais de Robert Dudley, comte de Leicester. Le favori d'Élisabeth avait près de lui le comte de Bedford et deux secrétaires d'État. Edmond Campian, les mains liées, pâle, défait par l'excès de la souffrance, se présente devant ces premiers seigneurs du royaume avec une noblesse et une assurance qui lui attirent leur respect. Le comte de Leicester lui adresse d'abord cette question :

— De quelle mission le Pape vous a-t-il chargés, vous et Robert Parsons?

— D'entretenir la foi dans les cœurs catholiques, de ramener à la vérité ceux qui se sont laissés entraîner dans la voie de l'erreur, de défendre les vérités catholiques contre ceux qui les attaquent.....

En ce moment, un nouveau personnage paraît; c'est la reine. Le prisonnier la salue respectueusement, mais avec une dignité qui n'échappe point à la perspicacité d'Élisabeth :

— Me croyez-vous vraiment la reine d'Angleterre? lui demande-t-elle.

Le Père Campian fait une inclination affirmative, mais ne prononce pas un seul mot. La reine reprend, en appuyant sur chacune de ses paroles :

— Eh bien, je vous offre la vie, la liberté, la fortune, les grandeurs, si vous consentez à me servir.

— Je serai toujours votre sujet, répond le courageux Jésuite; mais avant d'être Anglais, je suis chrétien et catholique.

Élisabeth se retire sans rien ajouter. Son but avoué, dans la persécution des catholiques, était de punir des conspirateurs. Elle sentait l'odieux que ferait retomber sur sa personne la cruauté de sa tyrannie, elle cherchait à la justifier par des motifs politiques. On avait calculé que, du 15 juillet au 31 août de l'an-

née précédente 1580, cinquante mille catholiques avaient été arrêtés et incarcérés, et avaient perdu leurs biens par la confiscation, pour avoir refusé d'assister aux offices et aux prêches protestants. Sur les registres d'écrou, c'est le seul crime qui motivait leur arrestation; mais, dans ce seul crime, la reine voulait voir une conspiration contre sa vie.

Le Père Campian avait été reconduit dans son cachot de la Tour. Quelques jours après, il était amené dans la salle des tortures. Les magistrats lui adressèrent les questions suivantes, qu'ils avaient écrites d'avance :

— A l'instigation, ou sur l'ordre de qui êtes-vous à Londres? — Dans quel but y êtes-vous? — Quels sont ceux qui vous ont logé, nourri, aidé? — Où et comment avez-vous fait imprimer le livre des *Dix Raisons?* — Où et en présence de qui avez-vous célébré la messe? — Quels sont ceux que vous avez convertis du calvinisme au papisme? — Quels sont les péchés de ceux dont vous avez entendu les confessions? — Quels sont vos sentiments sur la bulle de Pie V (1)?

Tous les instruments de tortures étaient là, les bourreaux étaient placés auprès. Edmond Campian avait gardé le silence; il avait attendu, impassible, que les magistrats eussent épuisé la série de leurs questions. Lorsqu'ils eurent achevé, il leur dit, de ce ton calme et digne qu'il conservait toujours :

— Dans les questions que vous venez de me faire, il en est plusieurs qu'un homme honnête doit laisser sans réponse; il en est qu'un prêtre ne doit pas comprendre; mais il en est une que ma conscience me permet d'éclaircir, je vais le faire. Mon opuscule des *Dix Raisons* a été envoyé par moi au Père Johnson et à Thomas Pound.

Cette réponse n'en était pas une : Johnson et Pound étaient en prison, on savait donc qu'ils avaient reçu ce livre. L'ordre fut donné de mettre le Père Campian sur le chevalet. Le Jésuite subit le supplice sans pousser une seule plainte. Huit jours après, la même torture lui fut infligée de nouveau; il l'endura avec la même patience, le même calme, la même sérénité. Lorsqu'on le

(1) Par cette bulle, Pie V excommuniait la reine Élisabeth.

crut assez épuisé par l'excès des supplices, les ministres prétendirent que le Jésuite n'avait point été mis à la question; car ils savaient que la reine voulait sa mort ou son apostasie. Il fut donc conduit à l'église paroissiale, où Alexandre Nowell, doyen de Saint-Paul, et le docteur Day, recteur du collége d'Éton, l'attendaient pour lui faire entendre leur accusation contre le papisme et la Compagnie de Jésus. Ils espéraient que le savant Père Edmond, n'ayant plus de force et traîné mourant devant eux, serait incapable de les réfuter, et qu'ils pourraient publier glorieusement sa défaite. Le Père Rodolphe Sherwin, également prisonnier, lui avait été donné pour second, afin de prouver la liberté de défense qui lui était laissée; mais il était interdit à l'accusé de porter la parole sur d'autres points que ceux sur lesquels il serait attaqué. L'assemblée était nombreuse, le lieutenant de la prison d'État s'y trouvait.

Le Père Campian paraît à la tribune, tous les regards se portent sur lui, et le martyr, sans prononcer une parole, prouve la faiblesse de son corps et la vigueur de sa foi, en montrant ses membres brisés ou disloqués par les instruments des supplices qu'il a subis :

— On vous a touché à peine, s'écrie lord Opton.

— Je puis en parler plus sciemment que vous, répond le patient, car vous n'avez fait que commander.

La discussion théologique fut des plus vives; le Père Campian la soutint avec une supériorité de logique et d'éloquence à laquelle ses adversaires ne s'étaient pas attendus. Ils avaient annoncé qu'elle durerait quatre jours, mais cette première séance leur parut plus que suffisante, ils déclarèrent qu'elle n'aurait pas de suite. Lord Opton venait d'attester que le Jésuite avait avoué sur le chevalet tout ce qu'on désirait savoir de lui. On ne permit pas au noble martyr de faire entendre son énergique protestation contre cette hideuse calomnie, on le ramena dans son cachot. Thomas Pound apprend, dans le sien, que le Père Edmond Campian a révélé les secrets de l'hospitalité et ceux de la confession, mais il refuse d'y croire et lui fait dire néanmoins combien il se sent troublé de cette nouvelle. Le Père Campian lui répond aussitôt :

« Je me sens le courage, et j'espère que Dieu me donnera la force de ne pas me laisser arracher, par n'importe quels tourments, une seule parole préjudiciable à l'Église de Jésus-Christ. »

Lord Opton intercepte ce billet et le fait valoir comme preuve du complot des souverains catholiques et du Pape contre la vie d'Élisabeth.

Le 18 septembre, on met le Père Edmond en présence de deux nouveaux adversaires. Les docteurs Good et Folke devaient cette fois le confondre victorieusement. Afin de s'assurer plus facilement sa défaite, on avait eu la précaution de le mettre sur le chevalet pour la troisième fois, avant de le conduire à l'assemblée. Mais on avait compté sans le secours de Dieu. L'héroïque apôtre soutint si vigoureusement cette nouvelle attaque, il défendit si vaillamment la foi de l'Église que le comte d'Arundel, fils du duc de Norfolk, présent à cette discussion, déclara hautement que, ne pouvant résister à la parole si convaincante du savant Père Edmond, il se proclamait catholique.

Le saint martyr dut expier ce triomphe dans de nouvelles tortures. On le soumit à la question, mais on désespéra de vaincre son courage, en l'entendant chanter le *Te Deum* pendant que les bourreaux déchiraient ses membres et déboitaient ses os. Deux fois encore il fut interrogé, ainsi que plusieurs autres Jésuites et quelques prêtres séculiers, prisonniers d'État comme lui. Enfin, le 20 novembre, ils comparurent tous, pour le dernier interrogatoire, dans la grande salle de Westminster. Aux six questions posées aux accusés, le Père Campian répondit pour tous :

— Ce ne sont pas là des questions à proposer devant ce tribunal, institué pour juger des faits matériels et non pour sonder la pensée. Son devoir est de procéder par voie juridique de témoins, et non par inquisition. C'est dans les universités, de docteur à docteur, que ces discussions doivent être soulevées et soutenues avec des arguments tirés de l'Écriture ou des Pères. Parmi ceux qui doivent me juger sur mes réponses, je ne vois pas un seul théologien, pas même un seul homme de lettres. Je n'ai donc rien à expliquer.

Nous n'entrerons pas dans le détail horrible des supplices que le missionnaire eut encore à subir, ainsi que ses compagnons. Nous dirons seulement qu'ils ne perdirent rien de leur patience, de leur inaltérable sérénité, et nous engagerons le lecteur à retenir ces lignes significatives du protestant Schœll :

« Enfin, à l'aide d'une de ces conspirations que l'esprit de parti a toujours été habile à inventer, on trouva moyen de condamner Campian et douze de ses prétendus complices, pour crime de haute trahison. Campian et quelques-uns de ses compagnons, qu'on peut accuser d'avoir recherché avec fanatisme l'honneur du martyre, mais qui certainement étaient innocents de tout délit politique, furent exécutés le 1er décembre 1581 ; le supplice des autres fut retardé, afin qu'on pût réjouir le peuple périodiquement du spectacle de quelque exécution (1). »

Les protestants se plaignent de l'intolérance des catholiques !.....

Lorsque la nouvelle du martyre d'Edmond Campian est annoncée au collége anglais de Rome, un cri universel s'échappe de tous ces jeunes cœurs d'apôtres ! Tous demandent l'honneur d'aller remplacer sur la brèche les valeureux champions qui viennent de monter au ciel. Quelques-uns seulement obtiennent cette faveur.

IV

Depuis la fondation de la Compagnie de Jésus, ses membres taient accoutumés à s'entendre accuser de tous les événements, de toutes les calamités, de tous les fléaux, comme de tous les crimes. Ils furent donc peu surpris, en 1582, d'apprendre qu'on les accusait d'avoir bouleversé les saisons [illegible] d'arriver plus

(1) *Cours d'histoire des États européens*, t. XVIII, p. 2[illegible].

vite et plus sûrement à bouleverser le monde. De tout temps, l'enfer s'est plu à abuser de la crédulité humaine.

Un savant de l'époque, le docteur Lilio, de Vérone, avait tenté la réforme du vieux calendrier. Le Pape avait nommé une congrégation pour étudier cette idée de réforme, dont les difficultés paraissaient nombreuses et insurmontables dans l'exécution, et il avait chargé un Jésuite, célèbre par sa science en astronomie et en mathématiques, de la solution de ces difficultés. Ce Jésuite, qui faisait partie de la congrégation nommée par Grégoire XIII, était le Père Christophe Clavius, de Bamberg, en Bavière, et qui fut surnommé l'*Euclide catholique*. Non-seulement le Père Clavius avait approuvé l'idée, mais il avait changé le plan du docteur Lilio et rendu possible l'exécution de la réforme, de telle sorte que le calendrier qu'il proposait devait être perpétuel. Pour en donner une idée au Pape, il écrivit son *Comput ecclésiastique*. Son plan, admiré comme la solution d'un problème jugé à peu près insoluble jusqu'alors, et dont l'utilité devait être inappréciable pour le monde entier, avait été décidément adopté ; Grégoire XIII y avait attaché son nom, et venait d'ordonner que désormais il servît de règle pour l'année ecclésiastique.

Les souverains catholiques s'empressaient d'adopter le calendrier grégorien ; mais les protestants de toutes les confessions, dit Voltaire, dans son *Essai sur les mœurs*, s'obstinèrent à ne pas recevoir du Pape une vérité qu'il aurait fallu recevoir des Turcs, s'ils l'avaient proposée. De toutes les parties de l'Allemagne s'élevait une véritable tempête contre la Compagnie de Jésus :

« Non contents d'arrêter partout les progrès de la réforme et de ramener au papisme tant de calvinistes et de luthériens, les Jésuites chavirent le calendrier, changent les saisons, veulent bouleverser le monde ; c'est à nous, disaient les sectaires, à bouleverser maintenant l'Ordre des Jésuites, en le forçant à disparaître pour toujours. N'était-ce pas assez, ajoutaient-ils, de dominer les peuples et les rois, de se constituer les arbitres des nations, de décider de la paix ou de la guerre entre les têtes couronnées ! Vit-on jamais un Ordre religieux exercer une telle influence ? Et quel danger n'a-t-on pas à redouter d'une puis-

sance qui s'étend sur l'univers entier? Il est plus que temps de détruire, d'anéantir la Compagnie de Jésus; en attendant, il faut repousser le calendrier dont les Jésuites sont les inventeurs. »

Ces exagérations se répandaient jusque dans les pays catholiques, et, alors, comme aujourd'hui, au lieu de remonter à leur source, on les acceptait tout simplement et de la meilleure foi du monde; alors, comme aujourd'hui, on ne se demandait pas si les bruits jetés en circulation étaient absurdes ou probables; il eût fallu réfléchir pour cela, et, sans s'en rendre compte, on trouvait plus commode d'accueillir une opinion toute faite, que de se donner la peine d'en étudier la valeur. De tout temps l'esprit de ténèbres a compté sérieusement sur la crédulité générale, et, il faut bien en faire l'aveu, quelque humiliant qu'il soit pour l'orgueil humain, elle ne lui a jamais fait défaut que par exception.

Pendant que les hérétiques faisaient ainsi circuler dans les rangs catholiques la nécessité de détruire la Compagnie de Jésus, le Pape Grégoire XIII inaugurait avec la plus grande pompe la splendide et magnifique église du Gésu, que le cardinal Alexandre Farnèse lui avait fait élever à ses frais. Cette cérémonie eut lieu le jour de la fête de l'Assomption, 15 août 1583.

Cette faveur marquée irrite d'autant plus les protestants, qui se décident à frapper un coup mortel pour la Compagnie. D'après le calendrier dont le Père Clavius est l'auteur, le carême arrivait, en 1585, beaucoup plus tôt que de coutume. Le sénat d'Augsbourg avait adopté le calendrier grégorien, sans prendre au préalable l'avis des bouchers de la ville, presque tous protestants, et par conséquent opposés à cette nouveauté qu'ils refusaient de reconnaître. En apprenant le changement ordonné par le sénat, les bouchers se révoltent sous prétexte que, n'ayant pas pris leurs arrangements en prévision de l'abstinence anticipée par les Jésuites, ils sont ruinés entièrement. Il fallut employer la force pour arrêter les excès de leur mutinerie.

A Pâques, leurs boutiques se trouvèrent fermées, la viande manqua. Le sénat voulut les forcer à ouvrir leurs magasins, ils répondirent que le vrai temps de l'abstinence étant venu, les catholiques n'avaient qu'à faire pénitence en temps opportun. Le

sénat prit aussitôt des mesures pour faire cesser la disette provoquée par les protestants ; mais les bouchers, se déclarant ruinés d'autant plus, se portèrent à l'improviste devant la maison des Jésuites et l'assiégèrent en criant qu'il fallait l'abattre et ensevelir tous les Pères sous ses décombres. Les luthériens accourent leur prêter main-forte :

— Non ! s'écrient-ils, il ne faut pas l'abattre, il faut y mettre le feu !

— Oui ! le feu ! le feu ! crient les bouchers, brûlons les Jésuites et leur damné calendrier ! Plus de Jésuites !

— Plus de Jésuites ! répètent tous ces forcenés, plus de Jésuites, plus de Pape ! plus de calendrier !

— Holà ! le duc de Bavière ! le duc de Bavière ! crie une femme du peuple. Il entre dans la ville à la tête de cinq cents cavaliers !

— Est-ce vrai ? Est-ce bien lui ?

— C'est lui ! gare à la révolte ! reprend la bonne femme.

— Sauve qui peut ! le duc de Bavière est là ! Sauve qui peut !...

Et cette foule se dispersait à toute jambe dans toutes les directions ; dix minutes après le calme était rétabli partout. Le duc de Bavière ne paraissait pas, il ne s'était montré nulle part, mais le sénat délibérait, le feu allait être mis chez les Pères, il n'y avait pas un instant à perdre, et une bonne femme, effrayée du malheur qu'elle voyait inévitable, avait voulu le conjurer par une fausse alerte, le prince ne pouvant tarder d'ailleurs à venir arrêter les désordres dont il était averti.

Au milieu de toutes ces secousses, la Compagnie poursuivait son but unique : *la plus grande gloire de Dieu.* Elle comptait déjà dans le ciel assez de saints apôtres, de saints martyrs et de saints confesseurs, pour n'avoir rien à redouter de la rage impuissante du démon qu'elle combattait partout si vaillamment ; rien ne pouvait l'arrêter dans sa marche apostolique.

La Chine venait de s'ouvrir à son zèle et à ses vœux. Le grand Xavier, mourant en face de cette terre promise qu'il brûlait d'évangéliser, avait ardemment demandé à Dieu d'en ouvrir la porte à ses frères, et les Pères Michel Ruggieri et Pazia avaient eu le bonheur d'y pénétrer, le premier en 1581, le second l'année suivante ; en 1583, le Père Matthieu Ricci, de Macerata, y plantait enfin

la Croix. Le quinze juillet de cette même année, la Compagnie de Jésus voyait s'augmenter la glorieuse phalange de ses martyrs, les Pères Rodolphe Aquaviva, neveu du Général; Pacheco, Berna, Antonio Francesco et le Frère Aranha étaient immolés le même jour par les sauvages de l'île de Salcète qu'ils venaient évangéliser (1).

En Italie, la Compagnie de Jésus jouissait d'une popularité merveilleuse et d'un ascendant qui tenait du prodige. Un exemple le prouvera.

Naples était alors sous la domination du roi d'Espagne; elle supportait avec peine ce joug étranger, et n'attendait qu'un prétexte pour se révolter et tâcher de reprendre son ancienne indépendance. Les Napolitains trouvent enfin ce prétexte dans la cherté des vivres, ils s'en emparent et parcourent les rues de la ville en proférant des cris séditieux. Le gouverneur, Vincent Staraci, interpose son autorité, il est impitoyablement massacré. La révolte devenait des plus menaçantes, lorsqu'un Jésuite s'élance au milieu de cette multitude exaspérée, lui fait entendre sa voix avec une force qui domine le tumulte, et ce peuple ivre de colère, s'arrête, se tait, baisse la tête sous la parole de l'apôtre, écoute ses reproches, goûte ses conseils et n'oppose plus la moindre résistance. Ce Jésuite était le Père Carlos de Mastrilli. Il parlait encore lorsque l'on vit arriver sur le théâtre de la sédition tous les Pères du collége et de la maison professe, avançant processionnellement en chantant les litanies des saints. Ils passèrent au milieu de cette foule en la divisant en deux parties; ils conduisirent l'une à la cathédrale, l'autre à l'église de l'Annonciation, et là, ce peuple qui s'était laissé vaincre par la voix d'un seul Jésuite, et s'était laissé conduire comme un docile enfant jusqu'au pied de l'autel, se montra pénétré de repentir. Il promit aux bons Pères de rentrer dans le devoir et d'être désormais un peuple soumis et fidèle; il tint parole.

Quelle armée eût jamais obtenu une semblable victoire sur des rebelles? C'est pourtant cette sorte d'influence si douce et à la

(1) Leurs précieux restes ont été transportés à Goa et y sont conservés.

fois si salutaire dans sa puissance, qui a toujours été reprochée comme un crime à la Compagnie de Jésus, soit par les hérétiques de mauvaise foi, soit par les catholiques irréfléchis. Qu'on nous permette de le dire : parmi les ambitieux de popularité, peu sont amis des Jésuites, et néanmoins beaucoup voudraient avoir leur talent de gagner les cœurs en entraînant les esprits ; ils se pardonneraient bien volontiers à eux-mêmes cette influence qu'ils ne pardonnent pas aux Jésuites, et qui n'est autre que le double ascendant de la science et de la sainteté.

Le Souverain-Pontife Grégoire XIII, qui n'avait pas cessé de témoigner sa haute estime pour la Compagnie de Jésus, et qui l'avait toujours entourée de sa confiance et de son affection, lui fut enlevé le 10 avril 1585. Le 24 du même mois, Félix Peretti, cardinal de Montalte, lui succédait sur la chaire de Saint-Pierre, et prenait le nom de Sixte-Quint. Sur le tombeau de Grégoire XIII, on plaça le Père Clavius offrant le calendrier grégorien au Souverain-Pontife qui en avait doté la chrétienté. Le savant Jésuite n'avait pu éviter la gloire qu'il fuyait. La ville de Bamberg lui avait demandé instamment de venir professer les sciences exactes dans son Université, et voulait lui ériger, de son vivant, une statue de bronze, s'il avait cédé à ce désir. C'était assez pour effrayer l'humilité du Père Clavius; il avait énergiquement repoussé toute sollicitation à ce sujet et était resté à son observatoire du collége romain.

Le succès du calendrier grégorien irritait de plus en plus les protestants. Le sénat de Riga lui avait donné force de loi, il fallait s'y conformer ou subir les conséquences de l'infraction : les hérétiques se révoltèrent. Le 24 décembre 1585, à onze heures du soir, les conjurés se réunissent sous le commandement d'un ministre luthérien, qui les harangue, et après leur avoir parlé longtemps, leur dit très-sérieusement, en manière de péroraison :

— Vous le voyez, ce n'est point le sénat qui est coupable, il subit le joug des Jésuites dont la puissance n'a plus de bornes. Les Jésuites bouleversent tout dans l'univers : la religion, les sciences, les langues, la marche du temps et même le cours des astres. Il est temps d'exterminer les Jésuites pour abattre cette puissance universelle. Courons sus aux Jésuites !

— Sus aux Jésuites! Sus aux Jésuites! s'écrie de toutes ses forces la cohorte hérétique.

Pas un seul, parmi ces émeutiers, n'avait senti le ridicule du langage qu'il venait d'entendre; pas un seul n'avait souri de cet excès d'absurdité. Il était minuit, c'était le moment décisif. L'émeute se porte dans l'église des Jésuites; la messe de minuit était commencée, le célébrant est arraché de l'autel, l'église est pillée, sacrilégement profanée, la maison saccagée. Le gouverneur de la ville ne peut apaiser cet effroyable tumulte; il faut employer la force armée, et pendant plus d'un mois la ville est en état de siége. Les Jésuites étaient restés calmes, attendant la finde cet orage. Les protestants n'avaient abouti qu'à troubler la ville et à détruire ou à piller la propriété des Pères, qui du reste n'y perdirent rien, car le sénat et tous les catholiques s'empressèrent de réparer ces dommages.

V

Les Jésuites de France avaient pris parti pour la Ligue, comme tous les Ordres religieux, ne voyant d'autre but aux ligueurs que celui de maintenir la religion catholique dans le royaume très-chrétien. Sixte-Quint engageait d'ailleurs tous les Ordres monastiques à soutenir la ligue et à la seconder de tous leurs moyens. Mais le Père Aquaviva, n'en pouvant méconnaître la portée politique, avait ordonné à ses religieux de refuser toute participation aux partis qui divisaient la France. Il avait même rappelé le Père Mathieu, Provincial, dont les princes se servaient malgré ses avis réitérés.

C'était prouver sa ferme volonté de maintenir l'esprit de l'Institut dans les limites posées par le saint fondateur. Le duc de Guise le comprenait ainsi : toutefois, persuadé que le Père Aquaviva ne lui ferait pas un refus direct, il lui écrivit en lui adressant des papiers importants qu'il le priait de remettre lui-même

au Pape et à quelques cardinaux. Le Père Aquaviva ne pouvait se permettre ce qu'il défendait à ceux que l'obéissance lui soumettait : il s'agissait de la Ligue, il voulait que la Compagnie y restât étrangère : il donna l'exemple en refusant le service que les ligueurs lui demandaient.

Sixte-Quint, mécontent de cette sorte d'opposition, se plaignit de l'excès de pouvoir attribué au Général par les constitutions de la Compagnie, et résolut de réviser et de modifier ces constitutions. Les changements nombreux qu'il voulait y apporter auraient renversé toute l'économie de l'Institnt et en aurait essentiellement altéré l'esprit : la Compagnie eût été détruite, c'eût été un Ordre nouveau. Le père Aquaviva ne pouvait accepter ce renversement. Il réclama, insista, fit comprendre au Pape l'impossibilité de concilier la pensée du fondateur avec des constitutions si différentes de celles qu'il avait données à la Compagnie, et obtint enfin quelques concessions; mais il tenait à ne céder sur aucun point, et Sixte-Quint tenait à ne pas céder davantage de son côté. La lutte se prolongeait sans résultat, lorsque plusieurs souverains, apprenant les intentions formelles du Pape, lui écrivent pour le supplier de n'apporter aucun changement dans l'organisation d'un Ordre qui a produit déjà de si grands hommes et rendu à l'Église de si éminents services. Sixte-Quint restait inflexible. Claude Aquaviva priait, comptait sur le secours d'en-haut et attendait, luttant toujours, mais avec tant de douceur dans sa fermeté, tant de respect dans son langage, que le Pape ne pouvait se trouver offensé de son humble résistance :

« Je consens à leur laisser le nom de Jésuites, disait souvent le Pape dans l'intimité; mais je ne consentirai jamais à laisser porter à l'Ordre celui de Compagnie de Jésus!... Compagnie de Jésus! reprenait-il, eh! que sont donc ces Pères, pour qu'on ne puisse les nommer sans se découvrir la tête (1)? »

(1) C'est l'usage des peuples qui se glorifient d'être chrétiens : en entendant prononcer le saint Nom de Jésus, les hommes découvrent leur tête, les femmes s'inclinent profondément. En France, cet usage s'est perdu depuis la révolution du siècle dernier; mais quelques provinces du Midi l'ont conservé et semblent ne pas ignorer qu'*à ce nom tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers.*

C'était une pensée fixe, une volonté déterminée, inflexible, il voulait anéantir le nom de Compagnie de Jésus. Le Sacré-Collége, voyant approcher le moment de l'exécution, tente un nouvel effort, supplie, conjure, rappelle tous les services de la Compagnie, tous les héros, tous les savants, tous les martyrs qu'elle a déjà donnés à l'Église... le Pontife est inébranlable. Toutefois, il ne veut pas que les souverains catholiques, tous protecteurs de la Compagnie, et qui l'ont supplié de n'apporter aucun changement aux constitutions, puissent faire retomber sur lui l'initiative de l'abolition du titre. Il ordonne au Général de l'Ordre de rediger lui-même le décret, de manière à ce que le Pape soit censé accorder cette suppression à la demande du Père Claude Aquaviva.

C'était lui ordonner de jeter le blâme sur la mémoire vénérée du saint fondateur de son Ordre; c'était le forcer à demander sa propre condamnation et celle de tous les membres de la Compagnie, qui, depuis sa fondation, s'étaient glorifiés de ce titre si cher; c'était lui imposer l'humiliation d'assumer sur lui seul la responsabilité d'un tel acte, et lui faire accepter tout l'odieux qui en retomberait sur son auteur.

L'épreuve était douloureuse pour le Père Aquaviva; mais elle n'était pas au-dessus de sa grande âme. Claude Aquaviva a fait vœu d'obéissance au Souveraiu-Pontife, et, avant tout, le Jésuite est obéissant. Il se soumet, il rédige le décret tel qu'il lui est ordonné de le faire, il le signe, et il va lui-même le remettre entre les mains de Sixte-Quint. Le Pape, satisfait de son triomphe, prend le décret, le lit et l'enferme dans son bureau. C'était le 18 août 1590.

En sortant du Quirinal, le Père Général se rend au noviciat de Saint-André et ordonne aux novices de commencer une neuvaine, dès le lendemain, pour demander à Dieu de préserver la Compagnie du malheur qui plane sur elle. Le 27 août, dernier jour de la neuvaine, Sixte V, depuis longtemps atteint d'une maladie mortelle, et d'ailleurs épuisé par les fatigues et les années, rendait le dernier soupir. Il était mort avant d'avoir promulgué le décret qui devait abolir le titre de la Compagnie. Ce

décret fut retrouvé à la place même où il l'avait déposé en présence du Père Aquaviva, et dans l'état où il l'avait reçu.

Le successeur de Sixte V ne vécut que treize jours après son élection et n'eut le temps de témoigner aux Jésuites ni opposition ni bienveillance; mais le cardinal Sfondrati, élu le 5 décembre de la même année 1590, sous le nom de Grégoire XIV, s'empressa de publier une bulle par laquelle il confirmait à leur Institut le nom si doux et si cher à leur cœur de Compagnie de Jésus.

Le 21 juin de l'année suivante, un ange s'échappait de ce monde; il s'envolait du Collége romain, et, sans avoir pris sa part des combats de la Compagnie de Jésus sur la terre, il allait jouir de la gloire que lui réserve le ciel. Louis de Gonzague, en soignant les malades des hôpitaux, avait pris une fièvre qui l'en levait; il avait vingt-trois ans et avait passé six années dans la Compagnie, qu'il avait constamment édifiée par ses vertus et charmée par son angélique douceur. Le savant Bellarmin, qui l'avait dirigé et formé pour la Compagnie, demandait la faveur d'être enterré à ses pieds, quand viendrait pour lui le moment de partager la dernière demeure de ses frères.

VI

Le 23 décembre 1588, le duc de Guise était assassiné dans le château de Blois; le lendemain, le cardinal son frère tombait mort également par un coup d'épée; l'un et l'autre avaient été tués par ordre du roi Henri III. Aussitôt un cri de malédiction avait retenti, d'un bout de la France à l'autre, contre le meurtrier royal. Les universités et les parlements s'étaient entendus, le roi avait fait donner la mort aux chefs de la Ligue, le roi méritait la mort. Soixante-dix docteurs de Sorbonne déclarent les sujets déliés du serment de fidélité et appellent sur la tête du monarque toutes les colères du ciel et de la terre. Le 1er août 1589,

Jacques Clément, Dominicain, assassinait Henri III, et ce régicide ne trouvait que des admirateurs et des panégyristes dans les parlements, la Sorbonne et les universités. Le 6 août, cinq jours après le meurtre du roi, le Conseil des Seize envoyait aux prédicateurs dévoués à la Ligue les recommandations suivantes, qu'ils devaient développer dans leurs sermons : « 1° Justifier le fait du Jacobin (Jacques Clément) pour ce que c'est un pareil fait que celui de Judith, tant recommandé dans la sainte Écriture ; 2° crier contre ceux qui disent qu'il faut recevoir le roi de Navarre, s'il va à la messe, pour ce qu'il ne peut usurper le royaume, étant excommunié et même exclu de celui de Navarre ; 3° exhorter le magistrat de faire publier contre tous ceux qui soutiendront le roi de Navarre qu'ils sont atteints du crime d'hérésie, et comme tels procéder contre eux. »

Henri de Navarre n'avançait pas moins, à la tête de son armée ; de victoire en victoire, il était arrivé aux portes de la capitale, et tous les Parisiens avaient pris les armes pour le repousser, même les prêtres et les religieux. L'Université avait suspendu ses cours et décrété que les professeurs et les étudiants devaient concourir à la défense commune. Les Jésuites s'abstenaient, leurs classes continuaient avec la même régularité de la part des professeurs et de la part des écoliers. Ce fut un tort aux yeux des ligueurs : la Compagnie fut accusée d'indifférence pour la cause catholique et de partialité pour le roi de Navarre, héritier du dernier des Valois, de l'assassin des princes de Guise. Pour le moment, c'était imputer aux Jésuites un crime impardonnable.

Cependant les vivres faisaient défaut, la famine était menaçante. On fit des processions pour apaiser la colère divine, les Jésuites n'y parurent point, ce fut un nouveau grief. Toutefois, Dieu paraissant inflexible, et la disette augmentant, le peuple doute de l'infaillibilité de la Sorbonne ; on consulte le cardinal Cajetan, légat du Saint-Siége ; le cardinal consulte les Jésuites et les prie de décider si les Parisiens encourraient l'excommunication en reconnaissant le roi de Navarre pour leur souverain. Les Pères Bellarmin et Tyrius, chargés de résoudre la difficulté, décidèrent négativement ; l'université et les ligueurs, désapprouvant

le choix de ces casuistes, ne tinrent aucun compte de leur décision et continuèrent la défense de Paris.

Pendant que la lutte se prolongeait entre les assiégeants et les assiégés, Henri IV se déterminait à rentrer dans le sein de l'Église, il avait abjuré le calvinisme dans la basilique de Saint-Denis, le 25 juillet 1593. Le 27 août, Pierre Barrière, soldat de la Ligue, tentait de l'assassiner; arrêté, conduit à Melun et appliqué à la torture, il dit que ce crime lui a été conseillé par les théologiens qu'il a consultés; il nomme un Carme, un Capucin, Aubry, docteur de Sorbonne, et autres. On lui demande le nom de son confesseur, il déclare lui avoir caché l'intention de son crime : c'était le Père Varade, Jésuite. Pierre Barrière fut rompu vif.

Le 17 septembre de la même année, la Compagnie de Jésus se voyait forcée d'accepter à la fois le sacrifice et l'honneur qu'elle redoutait le plus, et qu'elle avait tant de fois repoussé depuis son institution. Le savant Père Tolet était appelé dans le Sacré-Collége. A toutes ses instances, appuyées de celles du Père Aquaviva, pour se soustraire à cette dignité, le Pape avait répondu : « Je serai inflexible sur ce point; le Père Tolet doit se résigner à recevoir la pourpre romaine sous peine de péché mortel. »

Le Père Possevin venait alors d'être rappelé à Rome. Il arrivait de Padoue, où il avait professé avec un éclatant succès depuis l'année 1587, et où il avait rencontré un jeune étudiant qui s'était attaché à lui et l'avait prié de prendre la direction de son âme, qu'il lui laissa jusqu'à la fin : c'était François de Sales, plus tard l'illustre et saint évêque de Genève. On sait l'affection filiale qu'il porta toujours à la Compagnie de Jésus, et avec quelle tendre vénération il en parlait à ses chères filles de la Visitation. Aussi paraît-il surprenant que tant de chrétiens dans le monde professent à la fois la plus grande admiration pour saint François de Sales et un sentiment tout opposé pour la Compagnie qu'il chérissait et dont il avait si bien l'esprit. Telle est pourtant l'inconséquence de l'esprit mondain.

Clément VIII n'avait point levé l'excommunication qui pesait sur Henri IV, dont l'abjuration lui paraissait n'avoir eu d'autre

motif que l'ambition de la couronne de France. Un jour il apprend que ce prince lui dépêche un ambassadeur, que Louis de Gonzague, duc de Nevers, vient solliciter l'absolution, sans laquelle Henri ne peut être accueilli de ses nouveaux sujets. Le Pape fait appeler le Père Possevin et lui demande si le Souverain-Pontife peut traiter directement avec l'ambassadeur d'un excommunié. Le Jésuite lui répond que le roi de Navarre ayant abjuré le calvinisme, nul ne peut affirmer en conscience que son abjuration n'est pas sincère, et que, à son avis, le Pape peut le reconnaître, recevoir son ambassadeur et ne pas refuser l'absolution qu'il vient demander. Agir autrement est prolonger indéfiniment la guerre entre les partis. Le Souverain-Pontife persiste dans ses refus, et ordonne au Père Possevin d'aller à la rencontre du duc de Nevers et de lui dire que l'entrée de Rome lui est défendue, mais l'engage à adoucir les termes. Possevin part à l'instant même, et adoucit les termes de telle sorte que Louis de Gonzague, ne comprenant nullement que la ville pontificale lui soit interdite, y entre le 19 novembre 1594. Clément VIII, à cette nouvelle, exprime un tel mécontentement, que le Père Possevin est obligé de partir dans la nuit et de se retirer à Ferrare, qu'il ne quitta plus, et où il mourut en 1611

Le ministre de France à Venise, Philippe Canage, écrivait plus tard à d'Alincourt, ambassadeur de Henri IV : « Le Père Possevin, outre sa rare piété et érudition, s'est employé à la rebénédiction de Sa Majesté avec tant d'affection, que toute la France lui en est redevable. » Le Père Possevin était parti, laissant le Pape à sa conscience, et le Pape était troublé. Il fait appeler le cardinal Tolet, qu'il sait être resté Jésuite d'esprit, de cœur et d'âme; et le cardinal le décide enfin à lever l'excommunication, à absoudre le roi (1).

Le parlement et l'université n'avaient pas attendu l'issue des négociations du roi avec la cour de Rome pour faire leur soumis-

(1) Le cardinal d'Ossat écrivait à Villeroi : « Je ne puis ni ne dois taire les bons offices qu'auprès du Pape et ailleurs a fait M. le cardinal Tolet; tellement qu'on peut dire avec vérité, qu'après Dieu, ledit Seigneur Cardinal a plus fait que tous les autres hommes ensemble. »

sion. Jacques d'Amboise, médecin du roi, fut choisi par l'université pour porter la parole en son nom, et lorsque, le 22 avril 1594, les docteurs allèrent se prosterner aux pieds du roi, Jacques d'Amboise lui demanda pardon pour ceux qui avaient si souvent demandé sa mort. Pleins de zèle après cette très-humble démarche, les universitaires pressent les ligueurs et les Ordres religieux de souscrire à la formule du serment qu'ils ont préparée. Les Jésuites s'y refusent, déclarent qu'ils ne reconnaîtront le roi qu'après en avoir reçu l'autorisation du Saint-Siége, mais qu'ils s'engagent à ne rien faire contre lui. L'université triomphe de ce refus qu'elle va mettre au service de l'ennemi de tout bien. Tous les autres Ordres ont fait à peu près la même réponse; mais les Jésuites seuls font ombrage à l'université par l'éducation de la jeunesse ; elle ne s'inquiétera donc pas plus des Chartreux que des Capucins ou autres, et ne relèvera que le refus des Jésuites.

Le 20 mai, elle présente au parlement une requête dans laquelle elle rappelle tous ses griefs contre la Compagnie de Jésus, et conclut à ce qu'il « plaise à la cour ordonner que cette secte sera exterminée non-seulement de ladite université, mais aussi de tout le royaume de France. » Au mois de juillet, Jacques Bongars, calviniste, écrivait de Paris : « Nous sommes ici occupés à faire chasser les Jésuites; l'université, les curés des paroisses et toute la ville ont conjuré contre ces pestes publiques. » Telle était dès lors l'union des adversaires de la Compagnie de Jésus avec les protestants : le passé explique le présent.

Le 27 décembre de la même année, Jean Chastel tentait d'assassiner Henri IV, et ne le blessait que légèrement à la lèvre Mis à la question, Chastel dit avoir fait ses classes à l'université, sa philosophie aux Jésuites, et qu'il est retourné à l'université pour y étudier le droit. Les adversaires de la Compagnie de Jésus n'entendent qu'une chose : c'est que le coupable a suivi le cours de philosophie du Père Guéret, Jésuite. Donc, c'est la Compagnie de Jésus qui a mis le poignard dans la main de Chastel. La chose paraît si claire à tous ces savants, qu'ils n'hésitent pas à demander l'arrestation de tous les Jésuites. Chastel a protesté jusqu'à la mort contre cette accusation, affirmant que jamais un Jésuite ne lui a conseillé rien de semblable; mais toutes ses

protestations sont vaines. Il a été sur les bancs des Jésuites beaucoup moins longtemps que sur ceux de l'université, où il était encore au moment du crime, donc ce sont les Jésuites qui en ont fait un assassin. L'université avait fait prendre les armes à tous ses élèves contre Henri IV, leur enseignant que tout Français coupable d'avoir fait sa soumission à ce prince serait excommunié; les Jésuites n'avaient point enseigné cela, avaient gardé leurs écoliers pendant le siége de Paris, et avaient décidé que les Parisiens n'encourraient aucune censure en reconnaissant Henri de Bourbon pour roi de France; donc, les Jésuites avait conseillé à Chastel de tuer Henri IV. Cette conséquence n'était pas très-logique; mais, de tout temps, les adversaires de la Compagnie de Jésus ont été peu difficiles sur ce point.

Le chancelier de France devait savoir la vérité sur cette affaire. C'était alors Hurault de Chiverny qui tenait les sceaux, et c'est lui qui en parle ainsi dans ses Mémoires :

« Sur l'occasion que Jean Chastel avait étudié quelques années au Collége des Jésuites, et que les premiers du parlement leur voulaient mal d'assez longtemps, ne cherchant qu'un prétexte pour ruiner cette Société, trouvant celui-ci plausible à tout le monde, ils ordonnèrent et commirent quelques-uns d'entre eux qui étaient leurs vrais ennemis pour aller chercher et fouiller partout dans le Collége de Clermont, où ils trouvèrent véritablement, ou peut-être supposèrent, ainsi que quelques-uns l'ont cru, certains écrits particuliers contre la dignité des rois et quelques mémoires contre le feu roi Henri III.

» Le Parlement, continue le chef de la justice, fit arrêter les Jésuites et les fit amener dans la Conciergerie, faisant arrêter tous les autres Jésuites dans le Collége de Clermont; et par après, ajoutant à l'arrêt de Chastel, ordonna que tous les Jésuites partiraient dans trois jours de Paris, et quinze jours après de tout le royaume, sur peine, ledit temps passé, d'être tous pendus. »

Ce n'était pas assez d'avoir prononcé la condamnation des Jésuites et décrété leur expulsion, il fallait impressionner les

esprits par le supplice de quelques-uns de ces religieux, et tacher de leur sang la page historique destinée à conserver le souvenir du régicide Chastel; il fallait laisser à la postérité un témoignage que la mauvaise foi pût invoquer au besoin comme preuve de leur complicité dans ce crime. Le 7 janvier 1595, le parlement faisait comparaître les Pères Guéret et Guignard. Le dernier n'ayant rien avoué dans les tortures, « la cour ordonna, dit L'Estoile, dans son *Journal de Henri IV*, que le Jésuite serait pendu en place de Grève, et que son corps serait réduit et consumé en cendres. » Le même auteur pense que le Père Guignard fut immolé à la haine des ennemis de la Compagnie de Jésus et fait un touchant récit de la sainte mort de ce martyr. Le Père Guéret et six autres furent soumis aux plus douloureux supplices et les subirent avec une égale résignation, jusqu'au jour où les portes de leurs cachots s'ouvrirent pour les repousser hors de la capitale. Leurs frères étaient déjà en exil, la Lorraine les avait reçus avec empressement, pendant que le parlement, l'université et les protestants de Paris se partageaient leurs dépouilles. « Ils furent chassés de Paris, — dit le chancelier de Chiverny dans ses *Mémoires,* — non sans grand étonnement de beaucoup et regret de plusieurs. Messieurs du parlement confisquèrent les biens des Jésuites, et, après avoir saisi et disposé de tout, ils firent édifier une très-belle pyramide de pierre, le tout aux dépens des biens desdits Jésuites, dont lesdits sieurs du parlement ont toujours disposé, tant qu'ils ont été hors de Paris. » Cette pyramide portait, sur chacune de ses faces, une inscription composée par le protestant Joseph Scaliger, rappelant le crime de Chastel, et attestant, au nom du parlement, la complicité des Jésuites.

C'était une cour de justice qui vouait ainsi aux malédictions de la postérité un Ordre de saints religieux, dont tous les instants étaient consacrés au salut des âmes!... L'arrêt portait que leurs biens seraient confisqués pour être employés en œuvres pies... Le parlement et l'université jugèrent que l'œuvre pie la plus méritoire était de pensionner les hérétiques dont l'appui les avait si bien servis dans cette triste affaire; ils trouvèrent délicat de leur faire des pensions sur les biens mêmes de leurs victimes! Et afin que l'accord du parlement, de l'université et du calvi-

nisme ne pût être mis en doute, dans ce pillage où chacun tirait à soi, deux ministres protestants, Baugrand et Gosselin, un membre de l'université, Passerat, et quelques autres ennemis de la Compagnie de Jésus s'établirent dans le collége de Clermont. Le savant Passerat y mourut peu d'années après.

VI

La persécution contre les catholiques était permanente en Angleterre. Le Père Thomas Cottam avait trouvé la mort sur l'échafaud, après avoir subi le supplice de *la fille de Scavinger*. « C'était, — dit M. Crétineau-Joly dans *l'Histoire de la Compagnie de Jésus*, — un supplice auquel les bourreaux attachèrent le nom de l'inventeur. Il consistait en deux arcs de fer, joints ensemble à l'une de leurs extrémités; l'autre extrémité était recourbée en dehors, et, au moyen d'un anneau, elles formaient un cercle que l'on resserrait à volonté. Le patient se mettait à genoux sur la partie où les deux arcs se réunissaient; le bourreau affaissait la tête et la poitrine; il pesait de tout son poids sur ce corps, il le refoulait aussi bas que possible, et tout à coup il fermait les arcs par leur extrémité recourbée. Le patient devenait à l'instant même une espèce de boule qui ne trahissait l'humanité que par le sang jaillissant de ses narines, de ses mains et de ses pieds. »

Cette horrible torture, destinée aux plus infâmes malfaiteurs, une reine, une femme, l'infligeait aux apôtres de la religion de Jésus-Christ! Les historiens anglais s'efforcent de vouer la mémoire de la reine Marie à l'exécration de la postérité parce que cette princesse tenta de rétablir par la force le catholicisme en Angleterre, et ils n'ont que des éloges pour Elisabeth, qui persécuta les catholiques avec une cruauté comparable seulement à celle des premiers persécuteurs de l'Église! Quelle aveuglement! Quelle inconséquence!

Le Père Cottam avait supporté la torture de l'horrible machine avec la patience et la douceur d'un ange; mais il n'avait point avoué sa participation au moindre complot contre la vie de la reine; ce fut une preuve suffisante de sa culpabilité, il fut mis à mort, ainsi que trois prêtres séculiers.

Ces exécutions étant fréquentes, les apôtres semblaient se multiplier par l'effet des supplices, la palme du martyre excitait leur ardeur, un héros remplaçait aussitôt celui que les anges venaient de couronner dans le ciel. Elisabeth ne pouvait suffire à tant de poursuites, de tortures et d'échafauds; un moment, elle en fut épouvantée pour sa réputation en Europe et pour sa mémoire dans l'avenir; elle sentit que les pages sanglantes de l'histoire de son règne avaient besoin d'être justifiées aux yeux de la postérité; elle ordonna à son conseiller Cecill de composer le livre intitulé *la Justice britannique*. Cecill se fit aider par Camden dans ce travail qui ne manquait pas de difficultés. Dans ce livre, publié en latin et en anglais, les auteurs affirmaient, sans pouvoir le prouver, que les prêtres papistes et les Jésuites torturés et mis à mort étaient coupables de trahison envers la reine. Camden, dans ses *Annales du règne d'Élisabeth*, essaie de justifier cette princesse et fait néanmoins des aveux accablants pour sa cause : « Il est vrai, dit-il, qu'on avait recours à la fraude pour espionner les cœurs. On fabriquait des lettres que l'on faisait passer pour être venues furtivement de la reine d'Écosse et des catholiques en fuite. On les jetait dans les maisons des papistes, afin de les y retrouver et de s'en prévaloir contre eux. Une foule d'espions pénétraient partout, recueillaient tout ce qui se disait, et quiconque pouvait rapporter la moindre bagatelle était admis à déposer. De nombreuses arrestations s'effectuaient sur de simples soupçons. »

La mission d'Écosse prospérait, les Jésuites y faisaient un immense bien. Elisabeth enjoint à Jacques Stuart d'expulser tous les prêtres catholiques, les Jésuites surtout. Le roi d'Ecosse tremble devant l'ordre de la cruelle princesse, et renvoie les Jésuites en condamnant sa propre faiblesse. Élisabeth veut enfin paraître lasse de ses sanguinaires excès, et décrète que tous les prêtres et Jésuites qui prêteront le serment d'obéir aux lois et

statuts de la reine, en matière religieuse, présents ou à venir, pourront résider en Angleterre sans encourir la disgrâce royale. Les Jésuites reconnaissent le piége. Ils ne peuvent en conscience prêter ce serment, et se tiennent cachés avec plus de soin que jamais. Ceux qui étaient incarcérés furent embarqués et jetés sur les côtes des États voisins.

Bientôt s'éleva de Rome une voix dont la force et la puissance ébranlèrent l'Angleterre. L'hérésie, ne pouvant vaincre la Compagnie de Jésus sur le terrain de la discussion théologique, la défiait sur celui du martyre; mais là encore l'hérésie dut s'avouer vaincue; car les héros apostoliques s'y succédaient avec enthousiasme : un Jésuite tombait, un autre se présentait; d'autres suivaient... et les conversions se multipliaient. Toutefois, l'anglicanisme continuant ses persécutions, malgré ses défaites, et lançant sa *Justice britannique* sur tous les points de l'Europe, la Compagnie de Jésus dut attaquer à son tour; elle le fit, et d'une manière formidable, par la plume à la fois la plus savante et la plus brillante de son siècle. Le Père Bellarmin, que les cardinaux de Sourdis, d'Ascoli et Ubaldini avaient surnommé le plus ferme appui de la religion, le marteau des hérétiques, le boulevard de l'Église, le Père Bellarmin publia ses *Conférences théologiques*.

Tous les docteurs anglicans se mettent à l'œuvre, cherchent à le combattre et sont forcés de l'admirer. Wittacker, dédiant à Cecill sa *Réfutation des Conférences* de l'illustre Jésuite, lui dit :

« J'estime Bellarmin comme un homme d'un profond savoir, d'un génie heureux, d'un jugement subtil et d'une grande lecture, agissant plus nettement et plus franchement que n'agissent d'ordinaire les papistes, poussant l'argument avec plus de vivacité que tout autre, et ne s'écartant jamais de son sujet. Ses écrits, depuis qu'ils ont paru, nous ont fait voir plus clairement quelle est pour ainsi dire toute la moelle du papisme, que nous ne pensions pas être plus intimement dans le cœur du Pape lui-même que dans celui des Jésuites. »

La reine elle-même jugea que les docteurs anglicans, loin de vaincre leur terrible adversaire, semblaient se briser contre son

raisonnement ; mais, ne voulant pas que l'anglicanisme s'avouât vaincu, elle érige à Oxford, d'après le conseil de David Paré, un collége dont le but spécial sera de former des jeunes gens à soutenir des thèses contre Bellarmin. Ce collége, par ordre de la souveraine, reçut le nom d'*Académie anti-Bellarminienne*. C'était reconnaître, aux yeux du monde entier, l'insuffisance de tous les savants anglicans, c'était un triomphe pour la doctrine de l'Église romaine, c'était une gloire de plus pour la Compagnie de Jésus.

En attendant que le collége d'Oxford dotât l'Angleterre de champions capables de lutter avec les plus savants Jésuites, Élisabeth fit publier un nouvel édit de persécution, dans lequel elle ne craignit pas de dire : « Je sais, d'une manière certaine, que les colléges des Jésuites sont les nids et les antres où se retirent les rebelles. » Cet édit, qui portait la date du 18 octobre 1591, fit redresser les échafauds et augmenta le nombre des martyrs de la Compagnie de Jésus. La mort d'Élisabeth, arrivée le 3 août 1603, n'arrêta pas les effets de ce coupable décret.

VII

La foi s'étendait chaque jour, dans le vaste empire du Japon, par le ministère des Jésuites. Les bonzes parvenaient parfois à exciter un soulèvement populaire ou une persécution contre les chrétiens, tantôt dans un État, tantôt dans un autre. Les Jésuites, sans se laisser décourager par ces attaques de l'ennemi, traversaient un fleuve ou une montagne, passaient dans une autre contrée, quelquefois même dans un État voisin, afin d'être à portée de leurs néophytes, où ils faisaient face à la persécution, suivant les circonstances, et ils ne tardaient pas à reprendre sur l'idolâtrie les conquêtes qu'elle leur avait momentanément enlevées.

Ces persécutions partielles n'arrêtaient pas les développements de la mission. Encore naissante, elle offrait déjà l'organisation et les ressources d'une Église pleinement constituée : des hôpitaux, des écoles, des confréries, des imprimeries, et surtout des séminaires, où se préparaient les éléments du *clergé indigène.* Déjà les néophytes japonais étaient admis dans la Compagnie, et préludaient à l'apostolat par de fortes études et l'exercice modéré de la prédication. Dès l'année 1560, les missionnaires avaient demandé à Rome un évêque, afin qu'il pût ordonner des prêtres indigènes, et, en 1580, le Père Valignani, alors Provincial du Japon, avait décidé, avec tous les missionnaires, que les Jésuites japonais recevraient une éducation complète et seraient traités à l'égal des *Pères européens.*

En 1581, il proposa à quelques princes chrétiens d'envoyer des ambassadeurs pour déposer aux pieds du Souverain-Pontife l'hommage de leur soumission et de leur respect. Les rois de Bungo, d'Arima et d'Oruma se rendirent au désir du Jésuite et députèrent deux princes du sang royal, Mancio Ito et Michel Cingiva; deux autres ambassadeurs de la plus haute noblesse, Martin Fara et Julien Nacaura, leur furent adjoints; un Jésuite japonnais, qui avait pris les noms de Georges Loyola, fut chargé de les accompagner. Le Père Valignani, que les intérêts de la religion et de la Compagnie de Jésus appelaient à Rome, partit avec ces ambassadeurs le 20 février 1582; le 20 mars 1585, ils arrivaient dans la capitale du monde chrétien, après avoir passé par l'Espagne et y avoir été présentés à Philippe II. En 1587, le roi d'Omura et le vieux François-Xavier Civandona, roi de Bungo, l'un et l'autre fervents chrétiens et soutiens de la religion dans leurs États, passèrent dans un monde meilleur, laissant autour d'eux l'exemple de grandes vertus, couronnées par la plus édifiante mort; mais la protection dont l'empereur entourait les chrétiens consolait les missionnaires de ces deux grandes pertes. Depuis trois ans, le nombre des néophytes s'était accru si rapidement, qu'il atteignait le chiffre de deux cent mille, parmi lesquels plusieurs rois, princes et seigneurs, et trois ministres de l'empereur.

Le bonze Jacuin, chargé de rechercher les plus belles femmes

de l'empire pour les présenter au souverain, afin qu'il fît un choix parmi elles, avait voulu emmener deux jeunes chrétiennes d'Arima, dont la beauté l'avait frappé; mais elles avaient refusé ce que les païennes considéraient comme le plus grand honneur. Jacuin les dénonce à Taïcosama, et lui dit : « Ce refus des femmes d'Arima est un affront pour vous, prince; pour vous, qui protégez la loi chrétienne. C'est précisément pour obéir à cette loi qu'elles vous offensent! Laissez aller les choses, et lorsque les bonzes d'Europe auront usurpé tout le pouvoir qu'ils ambitionnent, vous verrez que vos désirs les plus légitimes seront méprisés, comme la loi qui nous ordonne de respecter les bœufs; les Européens la violent sans cesse en mangeant leur chair sacrée. Ucondono, protégé par les navires portugais et par les bonzes chrétiens, vous remplacera bientôt, et vous périrez parce que vous l'aurez voulu! »

L'empereur, suffisamment effrayé, ordonne à Juste Ucondono, son ministre, d'abjurer le christianisme; le ministre répond qu'il préfère l'exil et la mort à l'apostasie. L'exil est prononcé contre lui, tous ses biens sont confisqués; il est réduit à l'indigence, ainsi que son vieux père, sa femme et ses enfants. Ses amis le pressent avec larmes de dissimuler quelque temps seulement, pour laisser calmer la colère de l'empereur; il est inébranlable. Sa famille est chrétienne comme lui, elle se réjouit avec lui d'avoir à offrir à Dieu un témoignage de la vivacité de sa foi.

Taïcosama ordonne aux Jésuites de sortir du Japon dans un délai de vingt jours; celui d'entre eux qui y serait découvert après ce laps de temps encourrait le supplice des traîtres. Le Père Coëlho répond qu'aucun vaisseau n'étant en partance, et les missionnaires étant disséminés à d'immenses distances les uns des autres, il n'y a nul moyen de les réunir avant le jour fixé; il est donc impossible, matériellement, de se conformer aux ordres du souverain. Taïcosama se rend à ces raisons, et exige que tous les Jésuites se réunissent à Firando pour y attendre le moment de l'embarquement. En même temps, il fait publier un édit par lequel il interdit le culte chrétien, et annonce qu'il bannit les bonzes européens, dont la religion est celle du démon, puisqu'ils mangent du bœuf et détruisent les idoles du pays. Quelques jours

plus tard, un nouvel édit condamnait à l'exil ou à la mort tout Japonais chrétien qui ne renoncerait pas à la religion de Jésus-Christ. Les Jésuites, forcés d'obéir, se réunissent à Firando au nombre de cent dix-sept; le Père Organtini et deux autres restaient cachés pour soutenir le courage de leurs chrétiens. Le vaisseau portugais sur lequel il était ordonné aux missionnaires de s'embarquer, jetait l'ancre à la rade de Firando le premier jour de janvier 1588; mais les apôtres du Japon ne peuvent se résigner à abandonner cette florissante mission à la voix d'un homme. Il ne leur est pas prouvé que la volonté d'un souverain idolâtre soit la manifestation de celle de Dieu; ils annoncent au capitaine leur résolution. Le capitaine met à la voile et s'éloigne.

Taïcosama, furieux de voir ainsi ses ordres méprisés, fait brûler ou abattre soixante et dix églises; il les aurait fait détruire toutes, s'il n'eût redouté un soulèvement des chrétiens, dont le nombre ne pouvait que l'effrayer. Le roi de Bungo, craignant la colère de l'empereur, renvoie cinq Jésuites auxquels il avait donné asile dans le premier moment, et apostasie. Joscimond fait plus : pour donner à l'empereur un gage de sa sincérité, il fait mettre à mort deux chrétiens, Joachim Namura et Joram Nacama, premiers martyrs japonais.

Ce premier sang chrétien, répandu pour la foi, fait naître des milliers de chrétiens dans le royaume d'Arima et d'Amacuza; les rois même demandent et sollicitent la grâce du baptême, et déclarent que, jusqu'à la mort, ils seront les défenseurs de la religion que le grand Xavier révéla le premier à l'empire du Japon. Au milieu de ces troubles et de ces consolations, les Jésuites de la mission japonaise perdaient leur Provincial. Le Père Coëlho allait recevoir la récompense de son laborieux apostolat, et le Père Gomez lui succédait.

Cependant, le Père Alexandre Valignani, revenant de Rome avec les ambassadeurs japonais, touchait à Goa et y apprenait les événements du Japon. Il sait qu'une loi de ce pays porte que tout condamné admis en présence de l'empereur est gracié par le fait même, et que cette grâce s'étend sur sa famille et sur ses amis. Le Père Valignani demande à don Edouardo de Menesez,

vice-roi des Indes, de lui donner le titre d'ambassadeur auprès de l'empereur du Japon, et il accourt à Macao. Taïcosama, flatté de l'honneur que lui fait le souverain de l'Espagne, du Portugal et des Indes, flatté surtout de savoir que les ambassadeurs japonais ont parlé en Europe de sa puissance et de sa grandeur, reçoit le Père Valignani, à la condition qu'il ne lui parlera point de religion. Le 3 mars 1591, le Jésuite était porté au palais impérial dans une riche litière. Les présents destinés à Taïcosama le précédaient, les quatre princes et seigneurs japonais venant d'Europe avec lui le suivaient, portant les splendides vêtements à l'italienne que le Souverain-Pontife leur avait offerts; deux Jésuites fermaient le cortége.

Le Père Valignani remit à l'empereur les lettres du vice-roi; Taïcosama, ravi de l'éloge que les Jésuites ont fait de lui, s'engage à les tolérer dans son empire : « Mais, ajoute-t-il, pas de prédication! pas de culte public! car la religion chrétienne a d'ardents ennemis autour de moi. » Ces ardents ennemis étaient les bonzes. Les missionnaires, à partir de ce moment, durent exercer leur apostolat dans le mystère, afin de ne point éveiller une susceptibilité qui se traduisait par la persécution. Au mois de février 1592, le Père Valignani quitta le Japon dont le Père Gomez restait Provincial. Quelque temps après, l'empereur portait ses armes dans la Corée; le général qu'il choisit pour commander ses troupes était chrétien et emmena deux Jésuites qui portèrent dans ce royaume les premières semences évangéliques, y firent de nombreuses conversions et se flattaient, dit le Père Charlevoix, qu'avec les bénédictions dont Dieu comblait leurs travaux, la Corée serait bientôt toute chrétienne.

IX

Le cardinal Tolet venait de mourir à Rome, le 14 septembre 1596, et le cardinal d'Ossat, évêque de Rennes et am-

bassadeur de France auprès du Saint-Siége, écrivait au ministre Villeroi :

« M. le cardinal Tolet décéda samedi, 14 de ce mois ; en quoi l'Église a perdu une très-grande lumière, le Pape son principal conseiller, le roi et la France un personnage très-affectionné. »

Henri IV, apprenant cette nouvelle en Normandie, écrivit au même instant, et de sa propre main, une lettre de condoléance au Souverain-Pontife, fit célébrer, le 17 octobre, dans la cathédrale de Rouen, un service funèbre pour le savant Jésuite, y assista avec tous les grands personnages de sa suite, et ordonna à tous les parlements du royaume de rendre le même hommage à la mémoire du grand homme que Dieu venait de ravir au monde.

La Compagnie de Jésus avait perdu un cardinal, son successeur était déjà dans la pensée du Pape et dans les désirs du Sacré-Collége : le 3 mars 1599, Clément VIII ordonnait au Père Bellarmin d'accepter la pourpre. Le Père Bellarmin s'était prosterné à ses pieds, le conjurant avec larmes de le laisser dans l'humilité de sa sainte vocation, Clément VIII avait été inexorable. Le Père Général lui-même lui avait demandé, à genoux, de ne pas exposer la Compagnie aux idées d'ambition que de telles faveurs pouvaient faire naître dans l'esprit de quelques-uns ; il ne put fléchir le Pontife : « J'ai choisi celui-ci, dit Clément VIII, parce que l'Église de Dieu n'a pas son pareil en doctrine. »

Cette promotion ne pouvait plaire aux sectaires, puisqu'elle semblait une protestation contre les persécutions dont ils honoraient sans relâche la Compagnie de Jésus. Quelques mois auparavant, ils se plaisaient encore à lui imputer un de ces crimes qui sont la honte de l'humanité ; voici à quelle occasion.

Un homme du peuple, Pierre Panne, s'était présenté à la porte du palais de Maurice de Nassau, et, s'adressant aux gardes :

— Où pourrais-je, dit-il, trouver le comte de Nassau ?

Les gardes, lui voyant l'air égaré et les allures d'un homme ivre, l'arrêtent. Interrogé, Panne avoue, sans hésitation, qu'il a

été envoyé à Leyde par deux des principaux habitants de Bruxelles, lesquels l'ont chargé de tuer le capitaine général des Provinces-Unies. Les hérétiques s'emparent de ce fait et promettent à Panne de lui rendre la liberté s'il veut accuser les Jésuites de lui avoir donné mission d'assassiner le prince :

— Rien ne sera plus croyable, lui dirent-ils, puisque vous avez un parent employé au collége de Douai, et que vous êtes allé plusieurs fois dans la maison.

Le misérable accepte l'infâme marché, il accuse les Pères, mais il n'en est pas moins condamné à mort et se venge de ceux qui l'ont trompé, en rétractant sa fausse accusation et certifiant que les Jésuites sont parfaitement innocents du crime qu'il voulait commettre. Il fut exécuté le 22 juin 1598. Les protestants, dédaignant ses dernières rétractations, ne manquèrent pas de porter les Jésuites sur l'acte d'accusation ; toutefois, la Providence permit que leur maladresse décelât leur mauvaise foi. Ils firent une telle confusion de noms, de dates et de lieux, qu'il fut aisé de leur prouver la fausseté de cette odieuse imputation. Le Père Coster le fit avec succès ; mais l'esprit du mal, qui parfois est assez ingénieux, suggéra aux magistrats calvinistes l'idée de se servir de l'écrit du Père Coster pour rectifier les erreurs signalées, de manière à composer une fable présentable à la crédulité publique, d'ailleurs peu difficile en fait de vraisemblance.

Voilà pourtant sur quels documents s'appuyent, sans le savoir, les chrétiens de bonne foi qui se font les échos de l'hérésie, sans vouloir prendre la peine d'examiner. Nous ne les accuserons pas de parler sans savoir ce qu'ils disent, ce langage serait de trop mauvaise compagnie, nous leur répèterons seulement qu'il serait plus raisonnable et plus digne d'eux de chercher à s'éclairer, de réfléchir et de juger ensuite *par eux-mêmes*.

Dans la même année 1598, des croiseurs luthériens, soldés par le prince Charles, duc de Sudermanie, s'emparaient du Père Martin Laterna, prédicateur du roi de Pologne, et le précipitaient dans les flots. Plus tard, en 1600, pendant que l'armée catholique assiégeait Ostende, les Hollandais forcent les retranchements, ils aperçoivent trois Jésuites penchés sur des soldats blessés et leur prodiguant les trésors de leur charité : ils se jettent sur ces

trois apôtres et les égorgent! Les trois martyrs étaient les Pères Laurent Évrard, Othon de Camp et Burelin.

Pendant que les luthériens suédois noyaient les Jésuites, et que les calvinistes hollandais les assassinaient en répandant leur sang avec une joie féroce, le parlement de Paris, toujours d'accord avec l'Université, voyant l'attachement des provinces de France pour les Pères, qui conservaient tous leurs colléges en dehors de sa juridiction, défend, le 18 août 1598 : « inhibe et défend à toutes personnes d'envoyer écoliers au collége de ladite prétendue Société, en quelques lieux et endroits qu'ils soient, pour y être instruits; et dès à présent a ordonné et ordonne que tous les sujets du roi instruits et enseignés aux colléges desdits prétendus de ladite Société, dedans ou dehors ce royaume, ne jouiront des priviléges de l'Université comme incapables des degrés d'icelle. »

Les familles s'indignent de voir l'autorité paternelle ainsi méconnue, elles déclarent que si les colléges de la Compagnie de Jésus sont interdits et supprimés en France, elles enverront leurs enfants dans les pays étrangers qui savent apprécier et conserver de tels maîtres. Le parlement de Toulouse rend, le 23 septembre, un arrêt tout opposé, défendant de troubler dans leur ministère et dans leurs colléges les prêtres et les écoliers de la Compagnie de Jésus. Bordeaux, Limoges, Lyon, Dijon, toutes les grandes villes protestent également et ne tiennent aucun compte des menaces de l'Université et du Parlement de Paris. En même temps, le Père Coton, attaquant avec toute la vigueur de son talent les hérétiques du Dauphiné, réduisait au silence leurs docteurs les plus renommés, et cela en présence du parlement et des plus grands personnages de la province. De telles défaites auraient dû les éclairer, elles les irritèrent. La lumière n'avait brillé si vive et si éclatante à leurs yeux, que pour les éblouir et accroître leur aveuglement. Pauvre orgueil humain!.....

Le maréchal de Lesdiguières, tout calviniste qu'il était, aimait à voir le Père Coton, admirait sa science et son éloquence, et était charmé de son esprit au point d'en parler souvent à Henri IV et de le faire valoir auprès de ce prince avec autant de chaleur

qu'aurait pu le faire le catholique le plus zélé. D'un autre côté, le Pape demandait au monarque une réparation envers la Compagnie de Jésus, outragée par les arrêts du Parlement de Paris. Henri IV avait déjà senti cette nécessité, mais il voulait ménager encore les calvinistes, que sa défection exaspérait. En attendant, il désira connaître ce Père Coton, devenu la terreur et l'admiration des hérétiques ; il en fut charmé, ne voulut plus s'en séparer et ne faisait rien sans le consulter. L'archevêché d'Arles est vacant, le roi veut que ce siége soit pour son nouvel ami :

— « C'est impossible, sire, lui répond le Père : en entrant dans la Compagnie de Jésus, j'ai fait le vœu de n'accepter jamais aucune dignité ecclésiastique, et ce vœu, nous le faisons tous ; on n'est membre de la Compagnie qu'à cette condition. »

Le roi comprend toute la portée de ce désintéressement et de cette humilité dans la pensée du fondateur, et ordonne à son conseil de s'occuper sans délai du rétablissement des Jésuites. Au mois de septembre 1603, il donnait à la Compagnie son château de La Flèche pour y établir un collége et une résidence. Le parlement et l'université de Paris s'effrayent, ils prévoient que le moment de la justice est proche, et la haute cour décide que des remontrances seront adressées au roi. Mais ces remontrances furent assez mal accueillies. Le roi répondit avec fermeté, sans épargner ni le parlement ni l'université :

« ..... Vous faictes les entendus en matière d'Estat, et vous n'y entendez toutesfois, non plus que moi, à rapporter un procès. Je veux donc que vous sachiez, touchant Poissy, que si tous y eussent aussi bien fait comme un ou deux Jésuites qui s'y trouvèrent fort à propos, les choses y fussent mieux allées pour les catholiques. On recogneut dès lors, non leur ambition, mais leur *suffisance* (capacité) ; et m'étonne sur quoi vous fondez l'opinion d'ambition en des personnes qui refusent les dignités et prélatures quand elles leur sont offertes.....

« La Sorbonne, dont vous parlez, les a condamnés, mais c'a esté comme vous, avant que de les cognoistre ; et si l'ancienne Sorbonne n'en a point voulu par jalousie, la nouvelle y a faict ses études et s'en loue. S'ils n'ont été jusqu'à présent en France que

par tolérance, Dieu me réservoit cette gloire, que je tiens à grâce, de les y establir..... L'Université les a contrepoinctés voirement, mais c'a esté pour ce qu'ils faisoient mieux que les autres, tesmoin l'affluence des escholiers en leurs colléges..... Si on n'y apprenoit mieux qu'ailleurs, d'où vient que par leur absence votre Université s'est rendue déserte, et qu'on va les chercher, nonobstant tous vos arrests, à Douay, à Pont et hors le royaume ?

« Ils attirent, dites-vous, les enfants qui ont l'esprit bon et choisissent les meilleurs; et c'est de quoy je les estime : ne faisons-nous pas choix des meilleurs soldats pour la guerre?..... C'est par eux que Dieu a converti les Indes, et c'est ce que je dis souvent : Si l'Espagnol s'en est servi, pourquoi ne s'en serviroit le Français?.....

« Vous dites : Ils entrent comme ils peuvent ; aussi font bien les autres, et suis moi-même entré comme j'ai pu en mon royaume..... Je ne les estime pas moins en ce que vous dites qu'ils sont grands observateurs de leur Institut; c'est ce qui les maintiendra..... Pour les ecclésiastiques qui se formalisent d'eux, c'est de tout temps que l'ignorance en a voulu à la science ; et j'ai cogneu que quand je parlois de les restablir, deux sortes de personnes s'y opposoient particulièrement, ceux de la religion (les hérétiques) et les ecclésiastiques mal vivants; et c'est ce qui me les a faict estimer davantage.

« Touchant l'opinion qu'ils ont du Pape, je sçay qu'ils le respectent fort : aussi fais-je..... et crois-je que quand l'on voudroit faire procès à leurs opinions, il le faudroit faire à celle de l'Eglise catholique.

« Quant à la doctrine..... d'enseigner à tuer les rois..... Une chose me fait croire qu'il n'en est rien : c'est que depuis trente ans en ça qu'ils enseignent la jeunesse en France, cent mille escoliers de toutes conditions sont sortis de leurs colléges, ont vescu entre eux et avec eux, qu'on n'en trouve un seul de ce grand nombre qui soustienne de leur avoir ouy dire tel langage..... Peu de personnes se voudroient mettre à cette preuve; et faut bien que la conscience soit assurée, quand elle demeure au dire de son adversaire..... »

Le parlement, forcé de ployer devant la volonté royale, énergiquement exprimée, dut accepter le rétablissement des Jésuites à Paris, et, bien malgré lui, assurément, le 2 janvier 1604, il enregistrait l'édit royal qui les rappelait. L'année suivante, la pyramide élevée en mémoire du crime de Chastel était détruite par ordre du roi, et le collége de Clermont, ouvert de nouveau et plus fréquenté que jamais, devenait un éclatant témoignage de la confiance conservée aux Jésuites malgré tous les efforts de la calomnie.

Libres enfin de suivre les élans de leur zèle, les Pères travaillaient activement pour l'avenir en s'occupant de l'éducation. Ce n'était pas assez que d'avoir des colléges, il fallait songer aussi à l'éducation chrétienne des jeunes filles. Les Pères de Bordes et Raymond inspirent à madame de Lestonac la pensée de fonder dans ce but une Congrégation religieuse, celle de Notre-Dame. Cet Institut, établi à Bordeaux en 1606, n'est pas celui du même nom fondé par le bienheureux Pierre Fourrier. Ce dernier doit aussi une partie de son existence à la Compagnie de Jésus, car ce fut avec le concours du Père Fourrier, Jésuite, son parent, que le fondateur en composa les constitutions. Ce fut encore un Jésuite, le Père Gonthéri, qui eut la première pensée d'appeler les Ursulines en France. Madeleine Lhuillier, dame de Sainte-Beuve, lui offrit sa maison de la rue Saint-Jacques pour cette œuvre importante, et ce fut là que s'établirent les premières religieuses de cet Ordre à Paris.

Le rappel des Jésuites à Paris était pour la Compagnie un triomphe que ses ennemis ne pouvaient lui pardonner. Un jour, le roi faisait conduire le Père Coton à la maison professe dans une voiture de la cour; un misérable qui surveillait le Père lui porte un coup d'épée, mais la Providence ne permet pas que l'enfer soit pleinement satisfait, le Jésuite n'est que légèrement blessé. Le roi et la cour lui témoignent un si vif intérêt, qu'après sa guérison Henri IV disait : « C'est chose arrivée à souhait pour prouver au Père Coton combien il est aimé. »

En 1608, le roi ordonnait au sire de Potrincourt, qu'il venait de nommer gouverneur de Port-Royal, au Canada, d'emmener deux Jésuites pour porter la foi dans cette colonie. Potrincourt,

tout dévoué aux calvinistes, préféra des ministres protestants et organisa un *malentendu*. Lorsque les Pères Biard et Massé se présentèrent au jour fixé pour le départ, le gouverneur était parti ; mais il n'est pas aisé de décourager des Jésuites appelés à une mission périlleuse. Le port de Bordeaux ne leur offrant pas d'autres vaisseaux en partance, ils se rendent à Dieppe et trouvent un bâtiment prêt à mettre à la voile. Ils demandent à embarquer, ils sont porteurs des ordres du roi ; les armateurs sont hérétiques et répondent qu'ils sont disposés à donner le passage à tout prêtre, de quelque Ordre qu'il soit, excepté aux Jésuites. Ils savent la sympathie qu'excitent les Jésuites partout où ils paraissent, et avec quel empressement les idolâtres vont à eux ; cet entraînement était d'autant plus à redouter pour la Nouvelle-France, que les prédicants de l'hérésie avaient pris les devants.

La marquise de Guercheville, dont le zèle avait obtenu du roi l'établissement d'une mission de la Compagnie dans cette colonie, voulut achever l'œuvre commencée. Les hérétiques s'opposaient au départ des missionnaires, elle voulut forcer les hérétiques à faciliter ce départ : il suffisait pour cela de faire briller un peu d'or aux yeux des sectaires, elle le fit.

Biencourt, fils du gouverneur, désirait entreprendre le commerce de la pêche et des pelleteries, mais il manquait des fonds nécessaires. Madame de Guercheville lui offre de s'associer à son entreprise et d'y consacrer une partie de sa grande fortune, ne réclamant d'autres bénéfices pour son compte que le passage des missionnaires sur le bâtiment qu'elle frêtera, et leur entretien dans le Canada. Le 12 juin 1612, grâce à cet arrangement, les Pères Biard et Massé débarquaient sur les côtes de la Nouvelle-France.

A leur arrivée, les protestants apprennent par Biencourt à quel prix il s'est chargé de les amener, et aussitôt la calomnie s'empare de ce fait et répand le bruit que les Jésuites, sous prétexte de prêcher l'Évangile, sont venus de la Nouvelle-France, uniquement pour trafiquer au profit de leur Compagnie et au détriment du commerce des calvinistes dont ils ont juré la ruine. Les Jésuites, accoutumés au régime de la calomnie, et forts de

leurs intentions, s'enfoncent dans les forêts, gravissent les montagnes, évangélisent les sauvages et font de nombreux chrétiens. Mais les Anglais ne pardonnent pas à la France la possession d'une colonie américaine, et, en 1613, ils fondent à l'improviste sur les rives du Saint-Laurent, détruisent le village de Pentacoët et le Port-Royal, et, heureux de rencontrer les Jésuites qu'ils cherchaient, ils massacrent le Frère coadjuteur Gilbert du Thet et emmènent en Angleterre les Pères Biard et Massé, qu'ils ont faits prisonniers.

Les Jésuites étaient toujours prêts à se porter sur tous les points où ils étaient appelés. Lorsque l'empereur Rodolphe, en guerre avec les Turcs, offrit le commandement de son armée au duc de Mercœur, le vaillant capitaine lui répondit :

« J'accepte ce témoignage de la confiance de Votre Majesté ; mais, Sire, je demande des Jésuites pour être plus assuré de la victoire ; car cette Compagnie a toujours à sa tête le Dieu des armées, et m'est avis que nous avons besoin de ce Dieu-là pour combattre les infidèles. »

Il obtient des Jésuites qui assistent à la bataille de Stuhl, et dont le Dieu des armées accepte le dévouement pour les blessés et exauce les prières pour les succès de l'armée chrétienne ; car la victoire fut éclatante, la défaite des Turcs fut complète.

X

Les catholiques anglais avaient espéré que la mort d'Élisabeth mettrait un terme à la persécution ; ils se trompaient. Jacques Stuart, roi d'Écosse, son successeur au trône d'Angleterre, trop faible pour résister à l'influence ou aux ruses des ministres d'Élisabeth, devint tyran et persécuteur comme elle ; il la surpassa même dans ses cruautés. Les catholiques se décourageaient ; quelques-uns d'entre eux s'étaient adressés au Souverain-Pontife et aux princes catholiques, implorant leur intervention : mais les

ambassadeurs d'Angleterre, protestant de la douceur de leur gouvernement et de la parfaite liberté des papistes, les cours étrangères et le Saint-Siége même restaient convaincus de l'exagération des plaintes que les persécutés leur faisaient parvenir au risque de nouveaux dangers pour eux.

Quelques jeunes gentilshommes, après une dernière et infructueuse tentative près de l'ambassadeur d'Espagne, se concertent pour chercher un moyen de faire cesser les malheurs qui pèsent sur leur patrie et font la désolation des familles dans les trois royaumes. Les Jésuites prêchent la soumission, la patience, le bonheur et les délices du martyre; mais la liberté religieuse paraît à ces jeunes têtes une gloire plus désirable encore, et ils veulent à tout prix la procurer à leur pays. Ils calculent que leur insurrection est trop difficile à organiser, que les Jésuites s'y opposeraient, et qu'il faut admettre le moins de confidents possible dans leur projet, afin que personne ne les trahisse auprès des Pères. Ces jeunes gens étaient Robert Catesby, âgé de trente-trois ans, Tom Winter, de la famille Huddington, Thomas Percy de Northumberland et John Wright. Après plusieurs idées accueillies, discutées et rejetées, la préférence fut donnée à celle de Robert Catesby. Son exécution demandait un long temps, le secret le plus absolu devait être gardé, et comme il s'agissait du triomphe de la religion catholique, les jeunes fanatiques jugèrent qu'il n'était nullement nécessaire d'en parler à leurs confesseurs, trop portés à préférer le martyre aux moyens d'assurer la paix à leur troupeau. Les catholiques avaient présenté une supplique à Robert Bancroft, qui leur avait répondu :

« Du temps d'Élisabeth, vos tourments n'étaient qu'un jeu, nous ignorions alors qui succéderait à la reine; maintenant que le roi, père de plusieurs enfants, est en pleine possession du trône, il faudra voir la fin du dernier papiste. »

Cette cruelle réponse avait été décisive pour les conjurés; ils s'étaient mis à l'œuvre. Un jour, Tom Winter, devenu soucieux, avoue à Robert Catesby que sa conscience est troublée, qu'il voudrait avoir l'avis des Jésuites pour savoir s'il peut, sans pécher, donner suite au complot; car plusieurs catholiques périraient du même coup que le roi et ses ministres. Catesby s'alarme égale-

ment de cette terrible conséquence, et il imagine un moyen de consulter les Jésuites sans leur donner connaissance du fait. Leur plan était d'introduire des tonneaux de poudre dans une cave au-dessus de laquelle siégeait le parlement, et d'y mettre le feu pendant que tous les membres y seraient réunis sous la présidence du roi, le jour de l'ouverture de la session. Les conjurés se firent autoriser à prendre du service en Flandre dans l'armée de l'archiduc Albert, et Catesby propose ainsi son cas de conscience aux Jésuites et autres prêtres catholiques :

« Supposé que, devant une forteresse qu'un officier doit enlever d'assaut, les hérétiques placent des catholiques au premier rang pour la défendre, quelle conduite faudra-t-il tenir? Afin de ne pas massacrer ses frères, épargnera-t-il les coupables? ou bien, la conscience sauve, peut-il donner l'assaut selon l'usage de la guerre ? »

La décision des casuistes fut conforme aux désirs des consultants. Le Père Garnett répondit de la manière la plus affirmative, bien convaincu qu'il s'agissait en effet du cas proposé et non d'un autre. Les conjurés, satisfaits, se retirent, jurent sur le saint Évangile de se garder le secret, se rendent près du Père Gérard, assistent à sa messe, communient de sa main et ne lui révèlent pas un seul mot de leur horrible complot.

Christophe Wright et Robert Winter, frères des conjurés, furent admis dans la conspiration; mais, ce nombre ne suffisant pas pour venir à bout de toutes les difficultés, ils s'associent encore Everard Digby, Thomas Bates, Ambroise Bookwood, John Grant, Robert Keys et Francis Tresham, tous grands seigneurs, tous jouissant d'un grande fortune, à l'exception de Thomas Bates.

Catesby, voyant son affaire en bon chemin, excite l'irritation des catholiques contre leurs persécuteurs et prêche la révolte, tandis que les Jésuites exhortent, au contraire, à la patience et à la soumission; le chef des conspirateurs s'aperçoit que la voix des Jésuites empêche d'écouter la sienne, et, dès lors, les Jésuites lui font obstacle, il devient leur ennemi et leur déclare intérieurement la guerre la plus dangereuse et la plus déloyale, car c'est celle de l'ennemi caché. Le Père Garnett, Provincial, écrivait, le 8 mai 1605, au Père Parsons :

« Il y a maintenant ici très-peu de catholiques qui ne soient désespérés ; il m'est venu par hasard à l'oreille que plusieurs se plaignent amèrement de ce que les Jésuites les empêchent de se racheter par la force. Quelles sont leurs pensées? que préparent-ils? Je n'ose l'approfondir, d'après l'ordre que nous a intimé le Père Géneral de ne jamais nous immiscer en de pareilles affaires. »

Ce qui effrayait le Provincial était le langage mystérieux des conspirateurs, annonçant que le moment de la délivrance approchait pour les catholiques, que dans peu l'on verrait briller l'Église d'Angleterre du plus vif éclat, et que l'heure de la justice ne tarderait pas à sonner pour tous. La Père avait supplié le Saint-Siége de menacer d'excommunication tous ceux qui s'associeraient au moindre complot ; mais Clément VIII venait de mourir, son successeur n'avait vécu qu'un mois après son élection, et le 15 mai, Camille Borghèse avait été proclamé sous le nom de Paul V. Tout cela avait entraîné des retards, et la conspiration de Londres continuait son œuvre. Catesby parvenait à exalter les têtes, le Père Garnett s'en affligeait et écrivait à son Général :

« Tous les catholiques anglais ne se rendent pas aux ordres du Pape ; du vivant de Clément VIII, il y en eut qui osèrent demander si le Pontife avait le pouvoir de leur interdire de défendre leur propre vie ; ils disent ouvertement qu'ils se garderont bien de faire connaître leurs pensées aux prêtres. Ils se plaignent nommément de nous, parce que nous nous opposons à leurs machinations. »

Catesby, voyant que les Jésuites se préoccupent de la disposition des catholiques, et qu'ils craignent l'existence d'un complot, cherche un moyen de leur fermer la bouche, croit l'avoir trouvé et l'emploie sans délai. Il va trouver le Père Oswald Texmund, que les Anglais appelaient Père Grennwell, et lui révèle son plan, sous le sceau sacré de la confession. Le Père Texmund, saisi d'horreur et d'épouvante, s'efforça, mais en vain, de le ramener à des pensées saines et chrétiennes, le fanatique conjuré voyait le salut de l'Angleterre, la gloire de Dieu, le triomphe de l'Église, au bout de son crime, et rien ne put modifier ses fausses idées,

rien ne put calmer son exaltation. Tout ce qu'il accorda au bon Père fut de l'autoriser à en conférer avec son Provincial, mais toujours sous le sceau de la confession.

Francis Tresham, voyant approcher le jour de l'ouverture du parlement, et sentant sa conscience troublée par le remords, ne put se résoudre à voir sacrifier tant de vies, à couvrir de honte les catholiques d'Angleterre, à accepter pour eux et pour lui-même cette immense tache de sang, que les protestants ne manqueraient pas de faire retomber sur la religion romaine.

Cédant à sa conscience, il avertit le ministre Cecill, et, de là, il revient à ses amis, les prévient que le ministre est instruit de leur conspiration et leur dit qu'ils n'ont que le temps de fuir pour éviter la mort. Ses amis n'en croient rien. Ayant organisé une prise d'armes pour le moment de l'explosion, ils suivent leur plan sans y rien changer : Percy et Winter se tiennent prêts à se mettre à la tête du mouvement de Londres, Catesby et John Wright partent pour diriger celui du comté de Warwick ; Fawkes, qui se disait domestique de Percy, reste pour mettre le feu à la mèche.

Le 5 novembre, jour fixé pour la séance royale, le bailly de Westminster, accompagné de la force armée, descend dans les caves, découvre les barils de poudre et surprend Fawkes portant une lanterne et muni de trois mèches qu'il allait placer et allumer. Il l'arrête et le conduit devant le conseil des ministres, présidé par le roi. Fawkes avoue son crime, qu'il appelle un acte de légitime défense contre un prince hérétique, persécuteur des catholiques, et qui ne peut être l'oint du Seigneur ; mais il refuse de faire connaître ses complices. On le soumet à tous les supplices de la question sans obtenir la moindre révélation. Le 7 novembre, il apprend que ses complices ont pris les armes ; leurs noms ne pouvant plus être ignorés, il les avoue.

En même temps, les ministres protestants et les puritains d'Écosse, fiers de tenir la preuve d'une conspiration catholique, en font remonter la pensée au Pape et au roi d'Espagne, dont les Jésuites ont été, disent-ils, les instruments, et, dans leurs prêches, ils excitent leurs auditeurs à massacrer tous les catholiques des trois royaumes, les Jésuites surtout, qui ont organisé la

conspiration et voulaient faire périr tous les puritains et tous les anglicans.

Cependant les chefs de l'insurrection n'avaient pas trouvé d'écho dans les âmes catholiques. Quel que fut leur degré d'exaltation, une poignée d'hommes seulement se rendit à l'appel des conjurés. Le 8 novembre, leur provision de poudre étant humide, ils veulent la sécher au feu avant la bataille qui va s'engager; une étincelle venant se poser dessus la fait éclater, et elle brûle le visage et les mains des coupables. Quelques-uns comprenant que la Providence se manifestait contre leur fanatique entreprise, s'enfuirent à travers champs, les autres attendirent les troupes du roi et se jetèrent en désespérés dans la mêlée; Catesby, Percy et les deux frères Wright restèrent morts sur le champ de bataille, les autres furent faits prisonniers.

Il s'agissait maintenant d'arriver à compromettre la Compagnie de Jésus et à prouver à peu près la participation des Jésuites dans la conspiration des poudres. C'était là un point capital auquel les ministres de Jacques, le clergé anglican et les magistrats étaient résolus de tout sacrifier, même la justice et la vérité. Il fallait à tout prix interpréter les réponses ou le silence des accusés, afin d'impliquer les Jésuites dans ce forfait : Bates, séduit par les promesses dont on l'éblouit, avoue que trois des conjurés se confessaient à des Jésuites; que ces Jésuites étaient les Pères Garnett, Texmund et Gérard; que, peu de jours avant le 5 novembre, lui, Thomas Bates, avait vu le Père Garnett s'entretenir avec Catesby. C'était plus qu'il n'en fallait pour la satisfaction de l'hérésie : les trois Pères devaient être arrêtés.

L'édit ordonnant leur arrestation portait :

« D'après les interrogatoires, il est évident et positif que tous trois ont été les fauteurs particuliers du complot, et que, par conséquent, ils ne sont pas moins coupables que les auteurs et les conseillers de la trahison. »

Dans les interrogatoires, on ne se contentait pas d'écrire les réponses des accusés, on y intercalait tout ce qui pouvait prouver la culpabilité des Pères, et, lorsque ces procès-verbaux étaient lus aux accusés, ceux-ci réclamaient contre leur faus-

seté, jurant qu'ils n'avaient point nommé de Jésuites comme complices des conjurés. Fawkes, qui avait seulement répondu aux questions qui lui étaient adressées, ne put contenir son indignation, en entendant la lecture de son interrogatoire :

« Je ne nie point ce qui me concerne, s'écria-t-il, mais je nie ce qu'on a intercalé dans une affaire qui, pour la combinaison ou pour l'exécution, a été entièrement la nôtre. Si quelqu'un parmi nous a des faits à révéler contre les Jésuites, qu'il parle ; ou bien, vous, dites de qui est la déposition d'après laquelle il est possible d'établir qu'ils sont coupables. Si vous ne le pouvez pas, qu'ont donc les Pères à voir dans notre procès? et pourquoi essayer d'y insérer, par le moyen de nos aveux, ce qui est si éloigné de la vérité? »

Tous les accusés, jusqu'au dernier moment, attestèrent que les Jésuites étaient entièrement étrangers à la conspiration ; mais toutes leurs attestations, toutes leurs protestations n'amenèrent aucun changement dans les procès-verbaux et les actes d'accusation destinés à faire autorité dans l'histoire de la justice britannique. La postérité devait voir des conspirateurs, des traîtres, des meurtriers dans les membres de la Compagnie de Jésus ; il fallait donc lui léguer des pièces réputées authentiques par tous les intéressés, et s'efforcer de détruire tout ce qui pouvait servir à en démontrer la fausseté. Mais la Providence ne permit pas cette destruction. Les 30 et 31 janvier, les prisonniers expiraient sur l'échafaud, en proclamant l'innocence des Jésuites en face de la foule qui les entourait. Quelques-uns de leurs complices avaient pu s'échapper, nous l'avons vu, et furent accueillis avec égard par Dominique de Vic, gouverneur de Calais. Malheureusement pour la justice anglicane, ces témoins pouvaient parler, et ils parlèrent. Les Pères Gérard et Oswald Texmund, après avoir couru les plus grands dangers, étaient parvenus à gagner le continent ; le Père Garnett avait été arrêté à Hendlip, près Worcester, dans le château de Thomas Abington ; le Père Oldcorne fut également arrêté, ainsi que les deux serviteurs de ces Pères, Owen et Chambers. John Owen, mis à la question, expira dans les supplices sans avoir dit un seul mot à la charge des Jésuites ; on osa publier qu'il s'était suicidé dans

son cachot ! On se joua de la crédulité publique au point de dire qu'il s'était déchiré les entrailles avec son couteau, de peur de compromettre le Père Garnett. Il était assez peu vraisemblable qu'on eût laissé un couteau au prisonnier ; mais l'hérésie ne tient pas du tout à la vraisemblance ; elle sait que le bon public prend sans examen tout ce qu'on lui jette en pâture, et elle n'a jamais manqué l'occasion de mettre à profit cette bénévole disposition.

Le Père Garnett fut interrogé plus de vingt fois, en présence des ministres, et toujours sans succès pour ses ennemis. Il fallait pourtant le trouver coupable : pour cela, on répandit le bruit que le Jésuite avait enfin avoué son crime, et, d'après une lettre écrite le 15 avril 1606 par le Père Baudoin, le secrétaire de Jacques mandait au ministre britannique, à Bruxelles, que le Père Garnett avouait avoir été le premier instigateur de la conspiration. On faisait plus : on l'assurait aux ambassadeurs, afin qu'ils en instruisissent leurs gouvernements ! Toutefois, ce n'étaient que des paroles, et on voulait au moins avoir un semblant de preuve à produire. On eut recours à une infamie ; mais l'hérésie n'est pas plus difficile sur les moyens qu'elle ne l'est sur la vraisemblance.

Un misérable se prête au rôle qu'on lui propose de jouer : il se présente au Père Garnett comme un fervent catholique ; il déplore sa captivité et la tyrannie exercée contre la religion romaine ; il lui offre ses services pour les relations qu'il désire entretenir avec les persécutés, et il parvient ainsi à gagner la confiance du Père, qui profite de ses offres pour écrire quelques lettres. Le traître reçoit ces lettres et les remet au ministre ; celui-ci n'y trouve pas une syllabe susceptible d'interprétation. Il fallait recourir à un autre expédient. Un jour, l'espion de Cécill apprend à sa victime que le Père Oldcorne vient d'être transféré à la Tour, et qu'il lui sera possible de leur procurer une entrevue. Cette proposition eût dû ouvrir les yeux au Père ; mais, dans la simplicité de son innocence, il ne lui vint pas un doute sur la sincérité de ce Judas ; il ne se demanda pas comment il se faisait qu'un si ardent catholique eût autant de crédit auprès de ses persécuteurs ; il donna dans le piége, il accepta. Le traître

met les deux prisonniers en présence; ils n'étaient pas dans la même pièce, ils pouvaient seulement se voir, s'entendre et se croire seuls. Ils s'entretinrent de leur position, de leurs douleurs, de l'état de la religion en Angleterre. Dans les épanchements de cette entrevue, qui pouvait être la dernière, le Père Oldcorne, à propos de la conspiration et des interrogatoires qu'ils avaient subis, adressa au Père Garnett une question, à laquelle il répondit tout naïvement :

— Il n'existe aucune preuve qu'on m'en ait donné connaissance; un seul être vivant pourrait le dire.

C'était assez. Deux personnages étaient cachés à portée de tout entendre, ils avaient ce qu'ils désiraient; le traître reparut, disant aux Pères que les instants accordés étaient écoulés, et qu'il fallait se séparer. L'anglicanisme triomphait. On interroge de nouveau le Père Garnett; on lui dit qu'il a connu le complot et ne l'a pas dénoncé; on lui cite ses paroles au Père Oldcorne; il répond qu'il n'a pas dénoncé parce que le secret de la confession lui en faisait un devoir. On le soumet à toutes les tortures, on veut le forcer à certifier l'exactitude des interrogatoires dans lesquels on le fait s'avouer coupable; il s'y refuse, n'en ayant pas pris lecture, car il sait combien on les falsifie. Pressé sur ce point, il répond :

« Ceux qui ont osé falsifier le texte des Livres saints ne peuvent-ils pas altérer les paroles et les pensées des hommes? »

Les anglicans ne trouvent rien à répondre à cette parole dont la logique les écrase.

Les ministres résolurent de le laisser vivre encore trente-six jours, afin de préparer le peuple à cette exécution. Pendant ce temps, l'on fabriquait des lettres par lesquelles il s'avouait coupable, et l'on répandait des libelles infamants contre le Saint-Siége et contre la Compagnie de Jésus, contre le Père Garnett surtout. Le 3 mai 1606, le Provincial d'Angleterre était conduit au gibet! et de là montait au ciel!... et son corps vénéré était écartelé par les bourreaux anglicans!...

Le Père Oldcorne avait été exécuté à Worcester le 17 avril, sous prétexte que, la conspiration avortée, il ne l'avait ni louée

ni blâmée; par conséquent, il l'approuvait; donc il méritait le gibet.

Telle est la vérité sur la conspiration des poudres, si tristement célèbre dans l'histoire. Nous regrettons de n'avoir pu lui donner ici plus d'étendue mais les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous l'ont pas permis (1).

Le 23 juin 1608, le Père Thomas Garnett, — neveu du martyr Henri Garnett, Provincial, — était exécuté à Tyburn. Il n'avait commis aucun crime; mais il était Jésuite, et, à ce titre, prisonnier d'État et condamné à l'exil. La veille du jour où il devait être embarqué, Bancroft, archevêque de Cantorbéry, descend dans son cachot et lui propose le serment imposé aux catholiques, lui promettant la liberté à ce prix. Le Père le refuse, ajoutant qu'il est prêt à en prononcer un autre en ces termes :

« Je professe de bouche, devant la cour céleste, et c'est l'expression sincère du véritable sentiment de mon cœur, que j'aurai envers mon roi légitime, Jacques, toute la fidélité et l'obéissance dues à Sa Majesté, selon les lois de la nature, de Dieu et de la véritable Église de Jésus-Christ. Si l'on croit insuffisant ce gage de ma loyauté, je m'en remets au jugement de Dieu et du monde entier. Aucun roi ne peut demander une plus grande fidélité que celle que la loi de Dieu prescrit, et aucun sujet ne peut promettre et jurer au roi une obéissance plus grande que celle approuvée par l'Église de Jésus-Christ. »

Ce fut assez, aux yeux des anglicans, pour changer la peine de l'exil en peine capitale. Au pied de l'échafaud, le comte d'Exeter l'engage à souscrire au serment, et ajoute :

— Vous pouvez même user de restriction mentale.

— La vie et la liberté sont peu de chose pour moi, répond le Père; en ces matières, il n'y a rien à dissimuler.

Puis il raconte sa courte vie, il dit la consolation qui remplit son âme par l'espérance du bonheur qui l'attend, il émeut tous les cœurs et termine par cette touchante supplication :

(1) M. Crétineau-Joly, qui a eu tous les documents à sa disposition, donne tous les détails désirables; nous ne pouvons que renvoyer à son *Histoire de la Compagnie de Jésus*, 3e édit., IIIe vol., p. 60 à 185.

« Seigneur, mon Dieu! que votre colère contre ce royaume s'apaise! Ne demandez point vengeance de mon sang à ma patrie ou au roi. *Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* Pardonnez au prêtre apostat Rowse, qui m'a trahi; à Cross, qui m'a arrêté; à l'évêque de Londres, qui m'a chargé de fers; à Wade, qui a voulu ma mort; à Montague et aux témoins! Puissé-je les voir tous avec moi dans le ciel! »

A cette dernière et sublime parole, l'ange remonta dans les cieux. Il avait passé sur la terre trente-quatre années.....

Bientôt Dieu en rappelait un autre dont l'Écosse s'était rendue indigne, comme l'Angleterre l'était de ceux dont elle avait fait des martyrs. Le Père John Ogilbay se dévouait avec une ardente charité au salut de l'Écosse. Un jour, des puritains de Glascow lui font exprimer le désir d'abjurer le calvinisme par son ministère, et le prient de se rendre auprès d'eux. Le charitable Père accourt avec empressement, et les protestants qui l'ont appelé le livrent aux officiers que les ministres du roi ont chargés de cette horrible chasse aux Jésuites! Condamné à mort, le Père John Ogilbay fut exécuté comme un malfaiteur, le 10 mars 1615. Il avait trente-quatre ans!

XI

Le gouvernement de la république de Venise avait été excommunié le 17 avril 1606. Excité depuis longtemps par les écrits, les prédications et les entretiens de Fra Paolo Sarpi et de Fra Fulgenzo, religieux Servites, voués corps et âme aux hérétiques, il n'aspirait qu'au moment où il pourrait saisir un prétexte pour secouer le joug du Saint-Siége. N'en trouvant pas, le sénat avait commencé l'attaque qui devait amener la rupture désirée : il avait rendu trois décrets en opposition avec les droits et immunités ecclésiastiques, et, de son autorité privée, il avait livré deux prêtres aux bras séculiers. Le Saint-Siége avait réclamé en vain.

Venise, ou plutôt son gouvernement, voulait l'excommunication, afin de rompre ouvertement avec Rome : l'excommunication avait été lancée par Paul V. Le sénat avait fait défense à tout clerc régulier ou séculier de publier et d'afficher le bref, même de le recevoir; néanmoins, dans la nuit du 2 au 3 mai, il fut affiché à l'entrée de cinq églises.

Le sénat était satisfait : il était excommunié, la guerre était ouverte; il se promit la victoire. Le 6 du même mois, la république déclarait injuste et illégale l'interdiction qu'elle avait attirée sur Venise, et elle ordonnait à tous prêtres séculiers ou réguliers de n'en tenir aucun compte, et de célébrer les offices comme à l'ordinaire, sous peine de bannissement et de confiscation des biens.

Les Jésuites respectent le bref pontifical et s'abandonnent à la Providence. Le 10, ils sont mandés au sénat. Le doge Léonard Donato, les interroge :

— Que comptez-vous faire? Obéirez-vous au décret du sénat, ou vous soumettrez-vous à l'interdit?

— Pendant toute la durée de l'interdit, répond le supérieur au nom de tous, nous ne célébrerons pas la messe, nous ne prêcherons pas, et si l'autorité veut nous contraindre à le faire, nous déclarons que nous préférons l'exil et la confiscation.

Le même jour le bannissement des Jésuites était décrété, le lendemain ils quittaient la ville, à la grande joie de Fra Paolo et de ses adeptes :

« Vers le temps de l'*Angélus*, écrivait le supérieur au Père Général, arrivèrent les gondoles, nous y déposâmes le peu d'objets qu'on nous permit d'emporter, étant toujours sous l'œil des officiers envoyés pour épier tous nos mouvements. Le vicaire vint ensuite avec les économes. Alors ayant récité dans notre église les litanies et les prières de l'itinéraire pour obtenir un heureux voyage, nous nous dirigeâmes vers les gondoles. Là tout était plein de nos amis, tristes et déplorant notre départ : cependant personne n'eut la permission de nous aborder. Ainsi distribués sur quatre bateaux, et mêlés aux soldats qui nous gardaient nous quittâmes Venise. »

L'influence des Jésuites était si grande, qu'il fut jugé nécessaire

de donner à leur bannissement un double motif. Les Théatins, les Capucins et les Minimes s'étaient empressés de les imiter; d'autres ecclésiastiques suivaient leur exemple, le patriarche s'était retiré à Padoue, il était urgent d'arrêter une telle désertion, et de persuader au peuple que cet état de choses était l'œuvre des Jésuites. Fra Paolo ne négligea rien pour produire sur les masses l'effet désiré, et, dirigé par ses conseils, le sénat fit publier tous les griefs qu'il prétendait avoir contre les Pères de la Compagnie de Jésus. Nous les reproduirons d'autant plus volontiers, que ces sortes d'imputations se renouvellent depuis avec une persévérance bien digne d'une meilleure cause, et qu'il nous paraît juste de faire remonter le mérite de l'invention à son véritable auteur l'apostat vénitien Paolo Sarpi. Voici les crimes reprochés aux Jésuites par le sénat de Venise :

1° Une lettre, des plus compromettantes pour la sûreté de l'État, mais très-heureusement interceptée par le gouvernement, prouvait que le supérieur des Jésuites, fort au courant des secrets de la république, en instruisait le Pape, et le prévenait que plus de trois cents jeunes gens de la meilleure noblesse étaient prêts à faire tout ce que le Souverain-Pontife ordonnerait : ceci prouvait clairement que les Jésuites conspiraient;

2° Le sénat avait découvert qu'ils se servaient de la confession pour pénétrer adroitement les secrets des familles et les secrets d'État;

3° Ils envoyaient deux fois l'année, à leur Général, un état détaillé des forces, des finances, des ressources de la république;

4° Ils avaient demandé au Pape l'excommunication du gouvernement de Venise.

Quant aux preuves, elles manquaient totalement; mais la naïveté populaire n'en a jamais besoin; Paolo le savait. Le 14 juin, le sénat décrétait que les Jésuites étaient bannis à perpétuité, et que leurs biens confisques seraient affectés a des œuvres pies. Le 11 juillet, messire Canage de Fresne, ambassadeur de France à Venise, mandait à Villeroi :

« ... Les nullités et abus de l'excommunication sont preschés toutes les fêtes par tous les quartiers de la ville : desjà ceste populace tient le Pape pour ennemi de son salut, qui aime mieux

arracher la Foi chrétienne de leurs âmes que de borner ses richesses ou son ambition; desjà les confessions des Jésuites sont l'entretien des tavernes et des cabarets; desjà l'authorité des Inquisiteurs est par terre, et la liberté donnée aux imprimeurs de faire venir toute sorte de livres qui impugnent le Pontificat. Dieu sait comme les esprits italiens en feront leur profit. »

Ces livres arrivaient d'Angleterre et de Genève à l'adresse de Fra Paolo et de Fra Fulgenzio son complice. L'un et l'autre avaient formé une association d'indépendance dont le but était de soustraire la république de Venise à l'Église romaine, pour la donner ensuite au protestantisme; ce dernier point était difficile à atteindre avec des Italiens dont la nature expansive et ardente a besoin de toute la pompe extérieure du culte catholique.

Les biens confisqués devaient être affectés à des œuvres pies, le décret l'ordonnait ainsi; toutefois ceux qui avaient provoqué la mesure jugèrent plus avantageux de s'en emparer. Fra Fulgenzio, trouvant l'exemple des protestants et des universitaires de Paris bon à suivre, s'installa de son autorité privée dans la maison de la Compagnie de Jésus Le cardinal de Joyeuse, chargé par Henri IV, de proposer sa médiation entre Rome et Venise, n'obtenait aucun succès; loin de là, les esprits s'irritaient, la guerre allait éclater entre la république et les Etats de l'Église.

Le Père Aquaviva voyant l'opiniâtreté de la républi ue, et désirant avant tout la réconciliation de cet État avec le Saint-Siége, supplia le Pape d'écarter la question de la Compagnie et d'accepter seulement le rappel des autres Ordres. Paul V se trouvait offensé particulièrement par l'exclusion des Jésuites, puisqu'il était prouvé qu'on ne les avait bannis que pour avoir soutenu les droits du Souverain-Pontife; mais le Général de la Compagnie parvint à lui faire accepter l'exclusion de son Ordre, au moins pour le moment. Cette concession amena la paix, que la république n'avait plus de prétexte de refuser.

Les cinq Jésuites que nous avons vu partir pour aller porter les secours et les consolations de leur saint ministère aux chrétiens captifs à Constantinople, avaient trouvé la mort en prodiguant aux pestiférés les trésors de leur sublime charité. En 1609,

le Père de Canilhac et quatre autres Jésuites venaient les remplacer. L'ambassadeur vénitien, voulant bien mériter de son gouvernement, s'empresse de persuader au divan que les Jésuites sont tout simplement des espions de la cour de Rome; qu'ils vont dans tous les pays du monde sous prétexte d'apostolat; mais en réalité pour exciter les peuples à la révolte contre leur souverain. Le divan se trouvant suffisamment éclairé par cette absurdité, fait emprisonner les Jésuites. Toutefois l'ambassadeur de la fière république se vit promptement démenti par les ambassadeurs de France et d'Allemagne, qui exigèrent l'élargissement immédiat des prisonniers et l'autorisation, pour les saints religieux, d'exercer leur ministère apostolique dans toute l'étendue de l'empire Ottoman.

Remarquons-le : toujours l'hérésie derrière les attaques portées à la Compagnie de Jésus. Celle-ci était due à l'apostat Fra Paolo, et un catholique lui servait d'instrument et d'écho.

XII

La Compagnie de Jésus avait eu de grandes luttes à soutenir depuis que le Père Claude Aquaviva la gouvernait. Il avait fallu toute la sagesse, toute l'habileté, toutes les vertus de ce Général pour diriger l'ensemble de ses mouvements sur tous les points du globe, durant cette guerre acharnée de l'esprit du mal qui ne lui laissait ni paix ni trêve, et ne pouvait parvenir néanmoins à ralentir son zèle, à altérer sa charité. En Belgique, en Angleterre, en France, en Italie et jusque dans l'extrême Orient, la calomnie, la persécution, les tortures, l'exil ou la mort étaient les récompenses de ses glorieux travaux, de son infatigable apostolat, de son héroïque dévouement. Chose étrange! cet Ordre à la fois tant décrié et tant aimé, semblait grandir par l'humiliation et s'accroître par la calomnie; les vocations se multipliaient chaque jour pour cet Institut qui n'avait à offrir que les opprobres, la per-

sécution et l'échafaud. Pour tout esprit réfléchi, c'était là, et c'est encore aujourd'hui un des cachets divins de la Compagnie de Jésus.

Depuis la réconciliation de la république de Venise avec le Saint-Siége, le calme semblait se faire pour les Jésuites dans la plus grande partie de l'Europe. Le Père Aquaviva saisit ce moment de trève pour presser la canonisation du saint fondateur de son Ordre et celle du grand apôtre des Indes et du Japon. Les souverains de tous les pays où la Compagnie de Jésus était connue et appréciée conjuraient le Saint-Siége d'exaucer les vœux de toute la catholicité, en proclamant la sainteté d'Ignace de Loyola et de François de Xavier, que tant de miracles attestaient si hautement. Henri IV, toujours empressé à témoigner sa vénération pour la Compagnie dont il admirait l'esprit et l'organisation autant qu'il appréciait sa science et ses travaux, joignit ses instances à celles des rois de l'Europe et du Japon.

Les calvinistes ne pouvaient pardonner au roi ce témoignage éclatant de son estime pour la Compagnie, les Jésuites ne devaient pas tarder à l'expier.

Le 14 mai 1610, une rumeur sinistre agita tout à coup la ville de Paris; l'effroi était sur tous les visages, les larmes s'échappaient de tous les yeux, la douleur était dans tous les cœurs, la consternation était partout, le deuil était général..... Henri IV avait été poignardé, le meilleur des rois venait de mourir.....

La Compagnie de Jésus faisait une perte immense. Henri IV la protégeait, la vénérait, l'aimait sincèrement et se plaisait à le lui prouver. Jamais elle n'avait reçu de lui que des encouragements et des faveurs; elle pouvait tout craindre, tout redouter pour sa situation en France, en perdant le roi qui s'était fait son défenseur et son appui. Le Père Armand, Provincial, et le Père Coton, confesseur du roi, reçurent des mains du prince de Conti le cœur du monarque, qu'il leur avait légué, et le portèrent à la Flèche, conformément à ses désirs.

Pendant leur absence, le parlement et l'université, sans se douter de l'inconséquence et de l'absurdité d'une telle calomnie, répandent le bruit que l'assassin du roi était l'agent des Jésuites; la preuve en était accablante pour la Compagnie. Six mois auparavant, quelqu'un avait vu Ravaillac parler au Père d'Aubigny,

publiquement, au vu et au su de tous les assistants, dans l'église de la maison professe! Donc les Jésuites connaissaient Ravaillac, et, puisqu'ils le connaissaient, il est clair, il est évident qu'ils lui ont conseillé de tuer le prince qui était leur appui le plus fort en France, et qu'ils pouvaient craindre de ne jamis remplacer. Avouons que l'esprit du mal est souvent bien maladroit; mais avouons aussi, à la honte de la crédulité humaine, que ce n'est pas ce qui l'empêche de réussir.

Ce n'est pas tout : Ravaillac avait parlé une fois au Père d'Aubigny, donc Ravaillac avait lu un ouvrage du Père Mariana, publié en Espagne, écrit en latin, et enseignant le régicide à l'égard des tyrans. Ravaillac ignorait le latin, de plus, il affirma jusqu'au dernier moment qu'il n'avait communiqué à personne au monde son projet de tuer le roi. N'importe, le parlement et l'université voulant à tout prix que les Jésuites fussent coupables de ce crime, s'efforcèrent de le prouver en ordonnant que le livre du Père Mariana serait brûlé par la main du bourreau.

Le parlement et l'université oubliaient que ce même livre avait été condamné et désavoué par la Compagnie de Jésus; ils oubliaient que cette doctrine du régicide était alors un sujet de controverse dans toutes les écoles de théologie, qu'elle avait ses défenseurs dans tous les Ordres religieux (1), dans toutes les universités, et que les calvinistes et les luthériens la professaient ouvertement dans leurs prêches et dans leurs classes; ils oubliaient enfin qu'eux-mêmes avaient soutenu cette doctrine pendant la Ligue avec la plus vive exaltation. Les docteurs de l'université de Paris auraient dû se rappeler l'indifférence qu'ils reprochaient alors aux Jésuites sur ce sujet, et dont ils leur faisaient un crime. Mais tous les souvenirs semblaient s'effacer devant le besoin d'accuser la Compagnie de Jésus, cause de la désertion qui s'était faite sur les bancs universitaires. Les orateurs chrétiens se mirent de la partie. Quelques-uns, excités par leurs amis du parlement ou de l'université, leur prêtèrent l'appui de leur éloquence, et, le 6 juin, l'on put entendre un an-

(1) Le Père Aquaviva défendit à ceux de son Ordre de soutenir cette doctrine.

cien religieux Célestin, nommé Dubois, s'écrier du ton le plus pathétique :

« Ah ! second Alexandre ! Henry IV, grand roy, la terreur du monde ! si vous aviez cru vos fidèles médecins, messieurs du parlement, vous seriez plein de vie. Henry, notre bon roy, est mort, je le sçay bien ; qui l'a tué ? je n'en sçay rien. Qui en a été la cause ! Lisez-le, messieurs : le tygre est si ennemi de l'homme que, voyant seulement son image, entre en telle fureur qu'il la déchire avec les dents en morceaux. Ces gens, plus fiers que les tygres ennemis de Dieu, n'ont pu veoir son image, le bon roy, et lui ont causé la mort par la main d'un coquin d'assassin. Messieurs de Paris, ouvrez les yeux ; ils nous ont ôté le roy ; conservons celui que nous avons et le reste de sa postérité. Prions Dieu pour le roy, pour la royne et pour tout le conseil ; faisons pénitence, car Dieu nous a punis, et prenons garde à nous ; ouvrons les yeux, car ils nous veulent encore priver de celui-ci ; et ne vous laissez pas piper par ces belles apparences, par ces confessions, ces communions, ces discours et conférences spirituelles, car ce sont appas et ruses du diable. »

La reine régente, le chancelier et l'évêque de Paris désiraient mettre un terme à ces ridicules imputations. Le prélat crut devoir se prononcer et publia la lettre suivante, dont l'original est conservé :

« Henri de Gondy, évesque de Paris, conseiller du roi en son conseil d'Estat privé, etc. ;

« Comme ainsi soit que depuis le cruel parricide commis en la personne du feu roi, que Dieu absolve, plnsieurs bruits aient couru par cette ville de Paris au préjudice remarquable des Pères Jésuites ; nous, désireux de pourvoir à l'honneur et réputation de cet ordre, ayant bien recognu que tels bruits ne sont provenus que de mauvaise affection fondée en animosité contre lesdits Pères, déclarons par ces présentes à tous ceulx qu'il appartiendra, lesdits bruits estre impostures et calomnies controuvées malicieusement contre eulx au détriment de la Religion Catholique, Apostolique et Romaine ; et que non-seulement lesdits Pères sont entièrement nets de tels blasmes, mais encore

que leur ordre est, tant par sa doctrine que par sa bonne vie, grandement utile à l'Église de Dieu et profitable à cet Estat. En foi de quoi nous avons expédié ces présentes, que nous avons voulu signer de notre main et fait contresigner par notre secrétaire, et fait mettre et apposer notre scel.

« Paris, ce vingt-sixième jour de juing mil six cent dix. »

Les ennemis de la Compagnie de Jésus voyant que la cour la protégeait encore et que le Père Coton venait d'être nommé confesseur du jeune roi, malgré tout le bruit des universitaires et toutes les accusations du parlement, imaginèrent les fables les plus hideuses pour perdre les Jésuites, et en particulier le Père Coton, dans l'esprit de la régente. Ils publièrent un infâme libelle, intitulé : *l'Anti-Coton*, qui fut attribué à la plume de Pierre Dumoulin, ministre protestant de Charenton, et imprimé par les calvinistes. Il fut aisé au Père Coton de se justifier des odieuses calomnies dont il était l'objet et de produire les preuves de son innocence ; mais il fut difficile à l'auteur du libelle d'apporter à son tour les preuves des faits qu'il avait osé avancer ; il n'en put produire une seule et se vit réduit au silence.

Cela n'empêcha pas le parlement de faire de nouveaux efforts pour perdre les Jésuites ; mais le clergé, la noblesse, les princes sentaient, aussi bien que le conseil de régence, la nécessité de préparer par l'éducation de nouvelles générations catholiques capables de résister aux attaques ou aux séductions de l'hérésie, et les Jésuites étant sans rivaux dans le talent de l'éducation et de l'enseignement, furent conservés en France malgré l'opposition de leurs ennemis.

Le Père Coton était maintenu dans ses fonctions auprès du roi mineur ; le Père Jean de Suffren, célèbre prédicateur, est nommé confesseur de la reine régente ; le Père Marguestaud est celui de la princesse Elisabeth. La cour proteste ainsi contre les ennemis de la Compagnie de Jésus. Cette protestation était d'une grande valeur.

Le prince de Condé, qui avait abjuré le calvinisme, se déclare l'ami des Jésuites et contribue à leur extension dans le Berry, de concert avec le maréchal de La Châtre, pendant que

le duc de Longueville les favorise en Picardie en y multipliant leurs maisons. Le cardinal de Joyeuse, archevêque de Rouen, désireux, lui aussi, de leur témoigner sa confiance, les appelle à la direction de son séminaire et fonde à ses frais une de leurs résidences à Pontoise.

A Paris, l'université se voyait plus désertée que jamais; la confiance des familles était uniquement dans l'éducation si douce, si paternelle des Pères de la Compagnie de Jésus, et bientôt onze des principaux colléges du quartier latin étaient réunis à celui des Jésuites, dont le triomphe dépassait toutes les espérances de leurs amis.

Pour tout esprit sérieux, n'était-ce pas là encore le doigt divin? Les calvinisies le sentaient et leur haine pour les Jésuites s'en irritait davantage. Forcés de les respecter en France, ils tâchaient de s'en dédommager ailleurs.

Le 5 juillet 1611, une insurrection, dirigée par les hérétiques, éclate à Aix-la-Chapelle. Les insurgés ouvrent les prisons, s'emparent de l'hôtel-de-ville et arrêtent les principaux magistrats. Trois Jésuites se rencontrent sur le chemin de ces hommes ivres de fureur et altérés de sang catholique : c'étaient les Pères Jean Fladius, Nicolas Smith et Barthélemy Jacquinot, supérieur de la maison-professe de Paris. L'émeute se jette sur eux en criant qu'elle veut faire justice de ces papistes; les catholiques les arrachent de leurs mains souillées de crimes; mais, au milieu de la nuit, le collége est assailli par les protestants. Le Père Philippe Bebius veut parler aux assaillants, il tombe sous leurs coups, et la tourbe populaire se précipite dans le collége. Tous les Pères sont faits prisonniers et traînés à l'hôtel-de-ville. Ils vont être mis à mort, lorsqu'une voix s'écrie que l'un des Pères est Français. Aussitôt les chefs de l'insurrection, bien certains que la France vengera le sang de ses enfants, ordonnent de mettre en liberté le Jésuite français :

— Non! répond le Père Jacquinot, je ne consentirai pas à me séparer de mes frères, tous aussi innocents que moi.

— Nous ne vous rendons pas la liberté pour votre innocence, mais seulement parce que vous êtes sujet français.

— Dans la Compagnie, reprend le Père, nous ne reconnaissons

ni Allemand, ni Français, nous sommes tous des frères : ou tous mes frères seront libres avec moi, ou je mourrai avec eux.

Les insurgés n'osent aller plus loin. Bientôt, les secours demandés par les catholiques venaient réprimer l'insurrection et rendaient la liberté aux Jésuites; mais ce fut seulement le 4 décembre qu'ils purent rentrer dans leur maison et reprendre possession de leur église, dont les sacriléges protestants avaient fait pendant quelques jours le théâtre de leurs plus ignobles orgies !...

Dans la même année, les Jésuites de Prague recevaient le contre-coup de la guerre civile qui existait entre le parti des princes de Neubourg et celui des princes de Brandebourg. Les hérétiques, ayant pris les armes sous prétexte de repousser l'armée impériale, se ruent sur les monastères et s'y livrent à tous les excès. Les couvents des Dominicains, des Bénédictins, des Chanoines réguliers sont saccagés, les églises profanées, les statues des saints brisées et brûlées. Ils avaient élevé une sorte de bûcher, composé des tableaux, des ornements, des statues arrachées aux églises, ils jettent quatorze Franciscains sur ce bûcher, ils y mettent le feu et regardent souffrir et mourir leurs héroïques victimes dans cet épouvantable supplice !

La *tolérance* de l'hérésie et *son respect* pour la liberté de conscience ne s'arrêtent pas là : un protestant s'écrie que trois cents soldats et un dépôt d'armes et de munitions sont cachés chez les Jésuites. Depuis l'institution de la Compagnie de Jésus, cet épouvantail entra dans le programme de toutes les révolutions, et ce n'est pas l'article qui a le moins de succès. Il en fut ainsi à Prague. Les bandes protestantes se portent en masse au collége, font main-basse sur tout ce qu'elles peuvent emporter, mais il faut leur rendre la justice de dire que pas un des pillards sacriléges ne pense à chercher les trois cents soldats et les munitions de guerre. Chacun se trouvait satisfait d'avoir sa part de profanation, de pillage et de dévastation. Les Pères arrachés par les catholiques à l'aveugle fureur de ces hommes égarés, tout se borna, pour les Jésuites, à la perte de leur maison et de leur église, qu'ils virent bientôt rétablies. N'importe, les historiens protestants ont écrit qu'ils avaient caché trois cents sol-

dats et le reste, et des catholiques ont la simplicité de le croire et de le répéter comme d'innocents échos.

XIII

La métropole des Indes portugaises, cette ville de Goa, qui fut si chère au cœur de son illustre apôtre François de Xavier, et qui avait le privilége de conserver son corps vénéré, la ville de Goa était en grande agitation un des premiers jours de l'année 1585. Portugais, Espagnols et Indiens étaient également intrigués et cherchaient à pénétrer le motif de l'événement de la journée. Dès la veille, la curiosité publique avait été excitée par l'arrivée d'un personnage dont l'apparence et le cortége annonçaient une haute dignité, ce personnage avait fait son entrée dans la ville, monté sur un éléphant blanc orné avec tant de magnificence, que l'on se demandait si tout autre qu'un des grands monarques de l'Asie oserait se montrer dans ce brillant et luxueux appareil. Tous les seigneurs qui composaient sa suite étaient revêtus des plus riches costumes, tous étaient montés sur des éléphants de la plus grande beauté. Ce jour-là même, lendemain de sa pompeuse entrée dans la ville, le grand personnage tout éclatant d'or et de pierreries, s'était présenté au palais du gouvernement, était resté longtemps en conférence avec le vice-roi, et de là venait de se rendre chez les Jésuites, où il était encore. Sa sortie était attendue avec autant d'impatience que si chacun devait lire sur son visage le motif de sa présence à Goa et de sa visite chez les Pères de la Compagnie de Jésus. Bientôt la curiosité fut satisfaite, et voici ce qu'elle apprit.

Le Père Rodolphe Aquaviva, nous l'avons dit, avait été massacré à Salsette. Le Grand-Mogol Ackbar, qui s'en était séparé avec regret, n'avait pu apprendre son martyre sans en éprouver une grande douleur, et il avait envoyé un ambassadeur au vice-roi des Indes portugaises et aux Jésuites de Goa pour leur témoigner la

part qu'il prenait à cette perte, et leur exprimer le désir de voir venir à sa cour un autre prêtre de la Compagnie de Jésus. C'était là le sujet de la magnifique ambassade qui agitait si fort les esprits.

Le Père Rodolphe Aquaviva n'avait, en apparence, retiré d'autre fruit de son séjour dans l'empire du Mogol que celui de plaire à l'empereur, et ce n'est pas pour plaire aux hommes seulement que les Jésuites se font aimer d'eux, c'est pour les donner à Dieu. Lorsqu'ils ne peuvent atteindre ce but unique, ils portent ailleurs les douces séductions de leur zèle apostolique. Les Pères de Goa jugèrent devoir attendre encore pour satisfaire les désirs d'Ackbar, et ce ne fut que dans le courant de l'année 1595, que le Provincial lui envoya le Père Geronimo de Xavier, neveu du grand apôtre (1), et qui, secondé par sa puissante protection, fut plus heureux dans son apostolat que le Père Aquaviva. Le moment de la grâce était venu, non pour le souverain, mais pour ses sujets. Dieu, dont les desseins sont impénétrables et toujours adorables, s'était servi de l'affection inspirée au monarque par le Père Rodolphe, pour préparer et faciliter la conversion de ce peuple.

Les bénédictions célestes descendirent abondamment sur la parole du missionnaire dont le nom semblait devoir garantir les succès. En peu d'années, le nombre des chrétiens était devenu considérable. Le Père Geronimo habitait la cour, mais l'empereur jouissait peu de sa société; les travaux de sa mission l'absorbaient, et il avait eu besoin de demander du renfort à Goa. En 1599, il célébra solennellement, pour la première fois, les fêtes de Noël à Lahore; ce fut un spectacle qui produisit de merveilleux effets pour les âmes. De nombreux catéchumènes se rendirent processionnellement à l'Église, vêtus de blanc et portant des palmes : ils furent baptisés par le Père de Xavier et conduits ensuite à la crèche préparée dans l'église, et qui y resta exposée durant vingt jours.

L'empereur, quoique ravi, émerveillé de toute la pompe du culte catholique, persistait dans son infidélité : il n'avait pas le

(1) L. Ranke. — *Hist. de la Papauté.*

courage de sacrifier ses passions. Le Père de Xavier avait fait placer dans l'église une image de la Très-Sainte Vierge, d'après la *Madona del popolo* à Rome ; l'empereur la fit apporter dans son palais pour la faire admirer à ses femmes. Il lut avec un vif intérêt une *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ* écrite en persan, par le Père Geronimo ; mais son admiration resta toujours dans la plus triste stérilité pour son âme. Toutefois elle servit merveilleusement à la propagation de l'Évangile dans ses États, et, en 1610, aussitôt après sa mort, trois princes de sa famille demandaient le baptême. Lorsqu'ils furent suffisamment disposés, le Père Geronimo de Xavier, pour impressionner le peuple autant que par honneur pour la famille impériale, vint les recevoir à la porte de l'église, au son des trompettes et des cimbales, et les baptisa en grande solennité. Le christianisme s'établissait définitivement dans l'empire du Mogol.

La Tartarie avait aussi ses missionnaires de la Compagnie de Jésus.

En 1603, le Père Zgoda, alors à Kamenitz, apprend qu'un ambassadeur du grand kan de Tartarie, se rendant auprès du roi de Pologne, vient de s'arrêter dans cette ville. Le Jésuite s'émeut, son cœur d'apôtre a tressailli de joie, il veut voir l'ambassadeur, il veut parler à ce Tartare, il voit toute une espérance briller à ses yeux. L'envoyé du grand kan le reçoit :

— Serait-il possible, lui demande le Jésuite, de s'introduire dans votre patrie n'importe à quel prix, pour y porter la vérité, pour y faire connaître le Dieu du ciel et de la terre, le Créateur de l'univers, le Rédempteur des hommes !

— On ne peut y pénétrer, lui répond le Tartare, qu'au moyen d'un firman du sultan, ou comme prisonnier.

Le Jésuite en sait assez. Il écrit au roi de Pologne, part, se fait prendre par les Tartares, et parle de Jésus crucifié. On l'écoute avec étonnement et curiosité, et lorsque l'ambassadeur revient d'Europe, il demande au nom du roi de Pologne, pour le Père Zgoda, la liberté et l'autorisation de prêcher la doctrine qu'il apporte ; l'une et l'autre sont accordées. et bientôt l'apôtre de la Tartarie peut donner à Jésus-Christ et à son Église une nouvelle chrétienté.

Dans le Maduré, le célèbre Père de Nobili, par un moyen aussi étrange qu'ingénieux, et que la passion du salut des âmes pouvait seul lui suggérer, parvenait à faire briller la lumière évangélique aux yeux des infidèles encore *assis à l'ombre de la mort*.

Le Père de Nobili, neveu du Père Bellarmin, et dont la famille se rattachait à celle des Souverains-Pontifes Jules III et Marcel II, ainsi qu'à l'empereur Othon III, était né à Montepulciano, en 1577, et était entré fort jeune dans la Compagnie de Jésus. Sur ses pressantes sollicitations, il fut envoyé dans les missions étrangères, n'ayant encore que vingt-huit ans. Plusieurs Jésuites de Goa avaient pénétré dans l'Indoustan, mais leur vie pauvre, le costume et les usages européens auxquels ils n'avaieut pas cru devoir renoncer, les avaient rendus méprisables aux yeux des Indiens, et avaient frappé de stérilité leurs héroïques efforts.

Envoyé dans le Maduré, en 1605, par ses supérieurs, le Père de Nobili, fort de l'expérience de ses frères, croit devoir suivre une autre marche. Il sait que les brahmes saniassis, les pénitents, forment la caste la plus estimée et la plus honorée : avec l'approbation de ses supérieurs et de l'archevêque de Cranganor, il se fait saniassi. Il prend le costume des brahmes pénitents, adopte le régime de leur vie extérieure et parle leur langage mystérieux. Il se construit une petite cabane, ne mange ni chair ni poisson, ne boit aucune sorte de liqueurs. Il a fait raser sa tête et n'a conservé que les cheveux du sommet qu'il relève en petite touffe; sa coiffure se compose d'une toque, en étoffe de soie couleur de feu, et surmontée d'un long voile qui descend sur ses épaules. De riches et longues boucles d'oreilles tombent sur son cou. Il porte une robe de mousseline, et a pour chaussures des socques à chevilles d'ivoire. Pour achever l'illusion, il s'est marqué le front avec une pâte jaune provenant du bois de Sandanam. Ainsi travesti, il vit isolé dans sa petite cabane, étudiant en secret le langage, les manières et les habitudes des personnages qu'il veut imiter.

Bientôt il peut passer pour saniassi achevé, et les brahmes eux-mêmes, émerveillés d'un tel émule, cherchent à se rapprocher de lui et l'interrogent sur sa personne, son pays, sa famille. Le Père Robert jure qu'il descend d'une famille illustre; son serment lui

mérite l'admission au nombre des brahmes les plus savants et les plus saints de l'Orient. On lui donne le nom de Tatouva-Podogar-Souami (homme passé maître dans les quatre-vingt-seize qualités du vrai sage). Il avait longtemps résisté aux instances de la curiosité, il avait refusé les leçons de sagesse que les rajahs et les brahmes lui demandaient ; mais il céda enfin et ouvrit une école. La foule se pressa autour de lui pour recevoir ses enseignements dont elle était avide, et, après quatre ans de la plus admirable persévérance, il eut le bonheur de voir les brahmes se prosterner devant la Croix de Jésus-Christ, il eut lieu d'espérer qu'il serait possible, avec le secours d'en-haut, d'établir bientôt le christianisme dans ces contrées. Le roi se disposait même à l'embrasser, mais les brahmes soupçonnant ses projets, le massacrèrent en plein conseil et publièrent que Brahma l'avait transporté dans sa gloire, en récompense de ses vertus.

Le Père Mathieu Ricci était en Chine depuis plusieurs années, dans la ville de Tchao-king, de la province de Canton, où il avait acheté une maison. Il savait que la pauvreté n'attirait que le mépris, et il avait besoin d'attirer la considération et le respect ; il avait donc fait pour la Chine ce que le père de Nobili faisait pour le Maduré : il s'était identifié, en apparence, aux mœurs et aux idées du peuple qu'il voulait évangéliser. Vêtu de la robe des lettrés et coiffé de leur bonnet conique, il semblait n'être occupé que de sciences humaines, il ne parlait que physique et astronomie, et prouvait aux savants chinois que, malgré leurs prétentions, ils avaient encore à apprendre beaucoup. Lorsqu'il fut arrivé à se faire une réputation qui lui attirait des admirateurs et des curieux de plusieurs provinces, il put parler du Dieu créateur de tant de merveilles, et faire quelques prosélytes ; mais c'eût été compromettre le christianisme pour le présent et peut-être pour l'avenir dans le Céleste-Empire, que d'entreprendre franchement l'exercice du ministère apostolique sans y être autorisé par l'empereur. La difficulté était de parvenir jusqu'à lui.

Le Père Ricci demande aux négociants portugais faisant le commerce à Canton de lui apporter de riches étoffes, des instruments de physique et d'astronomie, tout ce qui dans les pro-

duits de l'industrie européenne pourrait être le plus digne de l'attention de l'empereur Van-Lié. En attendant, le savant Jésuite, toujours consulté par les grands et les lettrés, parlait de Dieu et du culte que lui rendaient les savants de l'Europe, et il était écouté avec tant d'intérêt, que ses disciples en physique, en mathématiques et en astronomie lui demandaient instamment le baptême. Mais ces catéchumènes, se livrant à leur zèle avec trop d'ardeur, renversèrent des idoles et les brisèrent, le peuple se souleva et voulut venger sur les Jésuites l'injure faite à leurs dieux. Les mandarins, chrétiens de cœur, sévirent contre les coupables; les Jésuites, accourus au tribunal, prirent la défense de ceux qui avaient voulu leur donner la mort. Cette sublime générosité produisit la plus vive impression sur les grands; le peuple y fut insensible. Quelques jours après, les Pères Antonio d'Almeida et Francisco Petri mouraient des suites du traitement que la fureur populaire avait exercé sur eux, et le Père Ricci restait seul dans cette Chine où il était si difficile de pénétrer.

Enfin, les présents destinés au souverain étaient arrivés. Le Père Ricci se rend à Pékin, mais avant d'y entrer, il a besoin de la protection d'un mandarin, qui veut s'approprier ces présents. Sur le refus du Jésuite, le mandarin ordonne son arrestation, puis il parle à Pékin d'un étranger qu'il a fait arrêter, et qui possède une cloche sonnant d'elle-même. La merveille paraît si surprenante qu'elle parvient jusqu'aux oreilles de l'empereur et il ordonne que cet étranger lui soit amené avec sa cloche. Le Père Ricci est conduit à la cour, vers la fin de juillet 1600, et se voit accueilli par Van-Lié avec la plus parfaite bienveillance. Il fait présent à l'empereur de l'horloge qu'il lui destinait et pour laquelle une tour fut bâtie d'après les indications du Jésuite, et l'empereur fit placer dans son appartement deux tableaux représentant Notre Seigneur et la Très-Sainte Vierge.

Ce moment de la divine Providence, le Père Ricci l'avait attendu pendant dix-sept années sans se décourager! il était arrivé dans l'empire chinois en 1583, et il avait travaillé sans relâche et sans succès apparent, avec une persévérance qui confond l'esprit humain. L'admirable Jésuite ne s'était point trompé dans ses cal-

culs pour la gloire de Dieu. Son séjour à la cour fit supposer qu'il jouissait de la faveur insigne d'approcher le souverain, et les grands s'empressaient de le rechercher et de s'attirer sa bienveillance. Son nom était une autorité plus respectée que celle des redoutables mandarins. Le Père en profita pour annoncer l'Évangile à ces grands de la terre, et avant peu il eut enfin le bonheur de voir tous ces fronts se courber humblement devant la croix de Jésus-Christ. Bientôt il put baptiser un grand nombre de mandarins et de lettrés, et le peuple, séduit par l'exemple, sollicita la grâce d'entendre les vérités chrétiennes. Plusieurs Jésuites, appelés par le Père Ricci, évangélisaient les provinces avec un immense succès. En 1607, un noviciat était établi à Pékin, sous la direction du Père Ricci, qui s'occupait à la fois de diriger les missions de l'empire, d'écrire des livres en langue chinoise et de rédiger, jour par jour, les événements dont il était témoin. Cet infatigable apôtre mourut à Pékin en 1610. Le deuil fut général dans l'empire à la nouvelle de cette grande perte. Les grands et le peuple voulurent contempler une dernière fois celui qui avait été si longtemps l'objet de leur admiration par sa science et ses vertus, tous l'accompagnèrent à sa dernière demeure, et l'empereur voulut qu'une église catholique fût élevée sur le lieu où reposaient les restes précieux du plus grand homme que la Chine eût jamais possédé, et que les païens avaient comparé, pour sa sagesse, à leur Confucius.

XIV

Le Père Organtini, un bâton à la main, son bréviaire sous le bras, venait de quitter une bourgade entièrement chrétienne et retournait à Nangasaki. C'était un jour du mois de juin; l'apôtre priait pour l'entière conversion de ce vaste empire du Japon, auquel il avait déjà consacré vingt-quatre années de sa vie, et demandait

surtout à Dieu de toucher le cœur de l'empereur et d'ouvrir ses yeux à la lumière de la véritable foi. Le Père n'était plus qu'à une très-courte distance de Nangasaki, lorsqu'il fut frappé par la vue d'un vaisseau en rade : ce bâtiment était espagnol. Amenait-il de nouveaux missionnaires? Apportait-il des lettres de Rome, d'Espagne ou de Goa?... Mais voilà que l'embarcation reçoit des passagers! Quoi! Un Franciscain, deux, trois, quatre Franciscains! Est-ce un rêve ou une réalité? Que signifie cette énigme?

La surprise du Père Organtini était d'autant plus grande, que les Jésuites du Japon ayant promis à leur Père Général de demander au Pape un renfort de missionnaires pris dans les autres Ordres, pour les aider en ce pays si vaste, et où la moisson était si abondante, le Pape leur avait refusé ce secours. Grégoire XIII avait redouté une sorte de conflit pouvant résulter du défaut d'ensemble et d'unité dans le travail. Il s'était prononcé formellement contre cette proposition, par une bulle du 28 janvier 1585, et Philippe II, alors roi d'Espagne et de Portugal, avait fait signifier cette bulle à tous les gouverneurs de ses compagnies de l'Inde, décrétant en même temps la défense expresse, pour tout missionnaire qui n'appartiendrait pas à la Compagnie de Jésus, de sortir de ses colonies pour se rendre au Japon dans le but d'y prêcher l'Évangile. Le Père Aquaviva avait mandé aux Pères du Japon la réponse du Souverain-Pontife et celle du roi d'Espagne, ainsi que les mesures prises par l'un et par l'autre, et on avait renoncé à toute nouvelle tentative de ce genre. Il était donc tout simple que le Père Organtini ne pût s'expliquer l'arrivée de quatre Franciscains sur le sol japonais. Il pressa le pas, avança jusqu'au point de débarquement et attendit.

Si la vue des religieux de Saint-François était un sujet d'étonnement pour le Père Organtini, la vue d'un Jésuite ne produisit pas une moindre surprise sur les quatre Franciscains. Ni ceux qui arrivaient, ni celui qui attendait, n'en pouvaient croire leurs yeux, il était temps que tout s'expliquât. Enfin les Espagnols touchent la terre, embrassent le Jésuite et s'écrient ;

— Il y a donc des Jésuites au Japon?

— Nous sommes cent vingt-six, répond le Père Organtini. Est-ce que vous nous avez crus partis, mes révérends Pères?

Les quatre religieux se regardent, ils se retournent ensuite vers don Pedro Gonzalvo de Carvajal, seigneur portugais qui les accompagnait, et tous semblent se demander s'ils sont le jouet d'une illusion. Bientôt le mystère s'éclaircit.

Le bruit s'était répandu aux Philippines que les Jésuites avaient été chassés du Japon et que les chrétiens persécutés restaient sans secours. Les Espagnols, fort désireux d'établir des relations commerciales avec les Japonais, avaient pressé le gouverneur d'y envoyer des Franciscains à la faveur d'une ambassade, dont le motif apparent serait de proposer un traité dans l'intérêt du commerce entre les deux pays. Les Jésuites n'étant plus au Japon, la bulle de Grégoire XIII et le décret de Philippe II se trouvaient, disaient-ils, annulés par le fait. Le gouverneur, donnant dans le piége, avait composé cette ambassade de don Pedro Gonzalvo de Carvajal, pour le Portugal, et du Père Juan Batisto, avec trois autres Franciscains, pour l'Espagne.

L'empereur Taïcosama se trouva d'autant plus flatté des avances du vice-roi des Philippines, que les Japonais Faranda et Faxeda, interprètes des ambassadeurs, donnèrent à la lettre du vice-roi un sens qu'elle n'avait pas. Ils lui faisaient dire que ce gouverneur, en attendant la réponse du roi d'Espagne, se déclarait vassal et tributaire du Japon. Cette erreur ou cette trahison valut aux Franciscains toute la liberté désirable pour exercer les fonctions sacerdotales; mais dès qu'ils eurent appris la langue japonaise et qu'ils eurent connaissance de l'interprétation donnée à la lettre du vice-roi, ils réclamèrent hautement. Faranda et Faxeda, prévoyant la colère de l'empereur et voulant en prévenir les effets, accusent les Franciscains de n'être venus que pour augmenter le nombre déjà si formidable des chrétiens de l'empire. Ils font craindre à Taïcosama que ces étrangers, de concert avec les Jésuites, ne finissent par le détrôner au profit des chrétiens, et peut-être d'un Européen. Taïcosama n'avait point hérité de la couronne impériale, une révolution l'avait posée sur son front; il fut aisé de lui persuader qu'une révolution pouvait la lui enlever. Il redoubla de surveillance, mais sans persécuter les chrétiens, qu'il reconnaissait être plus fidèles et plus soumis que les païens. En attendant, les Franciscains, heureux de trouver des chrétiens si

fervents, ne demandaient qu'à rester auprès d'eux et travaillaient de tout leur zèle. Les Jésuites étaient proscrits; les Pères Organtini et Rodriguez étant les seuls qui fussent libres de paraître sous l'habit de leur Ordre, la prudence dans l'exercice du ministère était rigoureusement nécessaire. L'expérience des Pères aurait dû servir aux Franciscains; mais ceux-ci, peu habitués à modérer leur zèle et forts de leurs titres diplomatiques, agissent au Japon comme ils l'auraient fait aux Philippines. Les bonzes observaient et se promettaient la revanche.

Un des premiers jours de février 1596, plusieurs Jésuites arrivaient au Japon pour aider leurs frères dans cet apostolat toujours dangereux et toujours béni. Au nombre des arrivants étaient les Pères Jérôme de Angelis et Charles de Spinola, fils du comte Octave; quelques mois après, le Père Martinez, évêque du Japon, venait y prendre possession de son siége et se présentait devant l'empereur, qui lui témoignait la plus grande satisfaction de voir le grand-prêtre des chrétiens. Le prélat, ayant été accueilli par le prince, put circuler librement dans toute l'étendue de ses États.

Au mois de juillet, un gallion de Marseille se perd sur les côtes de Niphon. La loi du pays adjuge au souverain les biens des naufragés, la cargaison est saisie. Le Père Gomez recueille les matelots dénués de toutes ressources. Les malades sont reçus au collége de Nangasaki, l'évêque se charge de nourrir et d'entretenir les autres jusqu'à ce qu'un bâtiment soit construit pour leur faire reprendre la mer. Un courtisan de l'empereur a trouvé à bord des cartes géographiques, et demande au pilote, en lui en montrant quelques-unes, à qui appartiennent tous ces royaumes et ces empires. Le pilote était Espagnol; soit jactance ou orgueil national, soit gaieté naturelle, il répond très-nettement et sans rire :

— A mon souverain !

— Et comment a-t-il pu se rendre maître de tant de pays en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique ?

— Par les armes et par la religion. Nos prêtres nous précèdent et nous préparent les voies par la conversion des peuples, et quand le christianisme domine, nous arrivons, et la conquête n'est plus pour nous qu'un jeu d'enfant.

Ce mot est aussitôt rapporté à l'empereur, qui donne l'ordre de se saisir sur-le-champ de tous les bonzes européens à Ozaca et à Meaco. Six Franciscains, trois Jésuites : Paul Miki, Jean de Gotto et Jacques Kisaï, ainsi que dix chrétiens japonais, sont mis en prison, et Taïcosama rend une sentence de mort ainsi conçue :

« Parce que ces hommes, arrivés ici des Philippines sous le nom d'ambassadeurs, ont prêché contre notre défense la loi chrétienne, bâti des églises et abusé de nos bienfaits, nous ordonnons qu'ils soient suppliciés avec les Japonais qui ont embrassé leur religion. Ils seront crucifiés à Nangasaki, et nous défendons de nouveau cette loi, voulant que tout le monde le sache. Quiconque contreviendra à notre défense sera puni de mort avec toute sa famille. Le 20ᵉ de la 11ᵉ lune. »

Cette sentence allait être exécutée, le 15 février 1597, lorsque Paul Miki, ne pouvant contenir les élans de sa joie, se jette successivement dans les bras de chacun des Franciscains et les remercie avec effusion du bonheur qu'il leur doit. Mourir de la mort même du Sauveur Jésus était pour les Jésuites une gloire inespérée qui les remplissait d'une sainte allégresse, d'une ineffable consolation. Les saints martyrs l'acceptèrent et la reçurent avec tant de joie, que l'empereur se vit forcé de reconnaître qu'il s'était trompé dans ses calculs.

Peu de jours après cette exécution, le Père Luiz Froëz succombait à Nangasaki sous le poids des années, et Taïcosama faisait publier un décret de bannissement contre les missionnaires. La mort les rendait si heureux, que l'empereur jugeait devoir leur imposer un autre genre de peine ; mais, au moment de cette promulgation, le Père Valignani se présente, conduisant neuf Jésuites et accompagnant le Père Cerqueyra, coadjuteur de l'évêque du Japon.

Le Père Valignani était chéri et vénéré de tous les Japonais, et il avait une influence réelle sur Taïcosama. Ce prince subissait, à son insu, cet immense ascendant de la vertu, appelé par l'irréflexion *l'inexplicable influence des Jésuites*. Il ne voyait, et très-rarement, que trois Pères de la Compagnie, les seuls à qui il fût permis de circuler librement dans ses États sans déguise-

ment, et il les aimait assez tous les trois pour ne pouvoir leur résister. La présence du Père Valignani calma la colère de ce païen, le décret fut annulé pour le moment.

L'année suivante, 1598, le prélat Martinez, laissant la direction des affaires à son coadjuteur, se rendait à Goa, lorsqu'il mourut dans la traversée. Le Père Cerqueyra lui succédait sur le siége du Japon. Quelques mois après, le 15 septembre, l'empereur mourait sans avoir ouvert les yeux à la vraie lumière qui venait l'éclairer encore sur son lit de mort. Les Pères Rodriguez et Organtini firent de vains efforts pour sauver le persécuteur des missionnaires; jusqu'au dernier moment, ils le pressèrent avec la plus persévérante charité, et ils eurent la douleur de le voir expirer dans son déplorable aveuglement. L'héritier du trône n'avait que six ans, la régence fut confiée à Daifu, l'un des rois du Japon, qui prit le nom de Daifusama, et qui, voulant se faire des partisans parmi les seigneurs chrétiens, suivit les conseils que les Jésuites lui donnaient dans un tout autre but : il se déclara protecteur du christianisme. Pendant ce temps, le roi de Firando déclarait la guerre aux chrétiens, et ceux-ci se réfugiaient en masse à Nangasaki, où le Père Valignani annonçait qu'il les recevrait et les protégerait de tout son pouvoir. Ceux qui ne fuyaient pas prenaient les armes contre leur tyran. Les Jésuites arrêtent ce commencement d'insurrection en apprenant à leurs néophytes que ce n'est pas à la pointe de l'épée que la palme du martyre peut être enlevée, à moins qu'une guerre sainte n'impose le devoir de la cueillir en combattant. La révolte apaisée par la seule parole des Jésuites prouvait au roi de Firando toute la puissance de la religion chrétienne sur les cœurs qu'elle s'est soumis; il calcula que la persécution serait inutile à ses vues tant que les Jésuites seraient dans l'empire; il la remit à un temps plus opportun.

En attendant, les progrès du christianisme s'étendaient avec une rapidité merveilleuse. Dans la seule année 1599, le nombre des néophytes s'accrut de soixante-dix mille, et souvent le Père Baëza, comme le premier apôtre du Japon, saint François de Xavier, fut obligé de se faire soutenir les bras pour continuer l'administration du sacrement régénérateur.

Daifusama s'était emparé pour son compte de la couronne impériale, et, tenant toujours à s'attirer la bienveillance des chrétiens, il les laissait bâtir des églises jusque dans sa ville capitale. Tous les établissements créés par la Compagnie de Jésus prospéraient au delà même de toute espérance. La ville de Nangasaki possédait cinq paroisses administrées par des prêtres indigènes sortis du séminaire des Jésuites à Facinara, dans le royaume d'Arima. Une académie était établie à Nangasaki, ainsi qu'un hospice pour les enfants trouvés. Le Père Organtini avait fondé cette maison pour recueillir les enfants païens que leurs parents voulaient noyer ou étouffer, parce qu'ils n'avaient pas les moyens de les nourrir. Le Père les achetait, les confiait à des nourrices chrétiennes et les faisait élever. Il était le saint Vincent de Paul du Japon. Les lépreux étaient encore l'objet de sa tendre sollicitude; il les soignait, les recueillait et leur procurait tous les adoucissements possibles.

A la fin de l'année 1605, les Espagnols, toujours désireux d'entrer en relations de commerce avec les Japonais, débarquent de nouveau à Nangasaki avec des Franciscains. Daifusama veut les voir, les interroge, apprend que cette année même la métropole a envoyé aux Philippines un grand nombre de soldats et des cargaisons d'armes, et il s'informe du motif de ces envois : « C'est pour soumettre les Moluques, » lui est-il répondu. Cette parole le frappe comme un coup de foudre. Il se souvient de l'Espagnol qui a dit : « Quand le christianisme est établi, la conquête n'est plus pour nous qu'un jeu d'enfant. » Il ordonne aussitôt au gouverneur de Nangasaki d'éloigner du rivage tous les Espagnols. Le Père Valignani, alors sur son lit de mort, à Meaco, apprend cette triste nouvelle et fait supplier l'empereur d'ajouter plus de confiance à la parole des Jésuites qu'à ses propres craintes; il lui fait adresser, pour dernière prière, celle de suspendre les mesures ordonnées contre les chrétiens. L'empereur se laisse toucher, et, le 20 janvier 1606, le saint Jésuite allait recevoir la récompense de sa belle vie et de ses glorieux travaux. Il avait soixante-neuf ans. Trois ans après, le 7 avril 1609, le Père Organtini quittait aussi la terre et laissait dans le deuil toutes les chrétientés qu'il avait évangélisées.

Les protestants voyaient de loin les conquêtes de l'Église dans le Japon par le ministère des Jésuites. Depuis longtemps ils se demandaient comment il leur serait possible de détruire l'influence de ces apôtres infatigables qui s'emparaient de toutes les parties du monde pour les soumettre à la puissance du Saint-Siége. Après plusieurs années de recherches, ne pouvant rien trouver de mieux que l'arme dont ils avaient l'habitude de se servir, ils résolurent de l'employer. Pour cela, il fallait être sur les lieux, ils s'y transportèrent.

En 1612, un vaisseau mexicain vient chercher un mouillage dans les eaux de Nangasaki. C'est une ambassade chargée de proposer à l'empereur du Japon un traité de commerce avec le Mexique. Daifusama s'approche du rivage et demande au capitaine de ce vaisseau ce que signifie la manœuvre de sondage qu'il voit exécuter. Le capitaine était Anglais, il saisit l'occasion de nuire à la fois à la religion et au commerce des Portugais et des Espagnols :

« Sonder les ports, répond l'anglican, est regardé en Europe comme un acte d'hostilité. Les Espagnols ont résolu de s'emparer du Japon. C'est une nation dont l'ambition est insatiable ; elle veut dominer le monde entier, c'est pourquoi elle commence par envoyer les Jésuites, qui sont ses espions et lui préparent les voies. Les Jésuites enseignent dans ce but une religion fausse ; aussi ont-ils été chassés, en Europe, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Pologne, de la Hollande ; tous les monarques, tous les États les repoussent comme des traîtres. »

C'était plus qu'il n'en fallait pour irriter la susceptibilité de l'usurpateur. Quatorze familles des plus nobles reçoivent aussitôt l'ordre de choisir entre l'exil et l'abjuration : elles choisissent l'exil. Le fils du roi d'Arima était chrétien comme son frère : Daifusama lui propose de l'investir de la souveraineté du royaume, s'il veut apostasier et lui promettre de l'aider à persécuter les chrétiens. L'ambition monte au cœur de Michel : il abjure le christianisme, fait tuer son père, abattre les croix, détruire les églises, et ordonne aux Jésuites de sortir de ses États. Les uns obéissent, les autres se cachent pour soutenir la foi des néophytes. Michel avait plusieurs frères, dont le plus âgé n'avait

pas huit ans ; il ordonne de les mettre à mort, et ces petits anges, apprenant le bonheur qui les attend, en reçoivent l'intelligence et le sentiment au point de s'y préparer par quarante jours de jeûne et de prières.

Les Anglais et les Hollandais venus du Mexique avaient persuadé à l'empereur que le Japon n'avait rien à perdre pour le commerce en éloignant les Portugais et les Espagnols, et qu'il avait au contraire tout à gagner en traitant avec les Anglais et les Hollandais, dont l'ambition se bornait au négoce, sans préoccupation de religion, attendu qu'ils les respectaient toutes et n'étaient ennemis que de celle des Jésuites. Ces conseils du protestantisme portèrent leurs fruits.

L'année suivante, 1613, la persécution prit des proportions effrayantes, et, chose admirable, elle multiplia prodigieusement le nombre des néophytes. La foule accompagnait au bûcher ou à l'échafaud les martyrs condamnés à la mort, et la vue de ces exécutions journalières semblait engendrer de nouveaux chrétiens et appeler de nouveaux martyrs. Les uns sollicitaient la faveur du baptême, les autres la gloire de l'échafaud. Tous ceux qui se déclaraient chrétiens étaient enregistrés et condamnés. En quelques jours, plusieurs milliers de néophytes avaient demandé leur inscription, et une foule d'autres aspiraient au même honneur ; car le décret impérial portait que ceux qui ne se seraient pas dénoncés eux-mêmes, étant tenus pour païens, ne seraient nullement inquiétés. Le gouverneur de Meaco, épouvanté du nombre de victimes qu'il avait à faire exécuter, le réduisit à dix-sept cents. Des quinze Jésuites résidant dans cette ville, six seulement furent inscrits ; les autres durent se soustraire à la mort pour soutenir et encourager leur troupeau.

Les chrétiens s'étaient engagés par serment, signé de leur sang, à s'opposer de toute leur force à l'exil des Jésuites. Les Pères ayant eu connaissance de cet engagement, s'efforcèrent vainement de le faire annuler ; les néophytes ne consentirent jamais à accepter la possibilité d'une telle séparation. Cet engagement, par suite de perquisitions, est découvert et porté au premier ministre de l'empereur. Aussitôt, cent dix-sept Jésuites et vingt-sept religieux espagnols Franciscains, Augustins et Domi-

nicains, ainsi que sept prêtres indigènes, furent conduits au port de Nangasaki, et embarqués, les uns pour Macao, les autres pour les Philippines. Le roi de Tomba, Ucondono, et plusieurs familles des plus nobles, partagèrent leur exil. Quelques-uns moururent dans la traversée, ne pouvant résister aux mauvais traitements qui leur étaient infligés, d'autres expirèrent en arrivant. Le roi Ucondono fut de ce nombre. Vingt-six Jésuites et quelques missionnaires d'autres Ordres restaient encore pour les chrétiens si nombreux du Japon, mais leur existence n'était plus qu'une longue agonie.

XIV

Le Père Oviedo, patriarche d'Éthiopie, était mort en 1577, laissant son cher troupeau sans pasteur; car les Jésuites qui avaient partagé ses travaux et sa captivité en avaient reçu avant lui la glorieuse récompense. Plusieurs Pères de Goa avaient tenté de pénétrer jusqu'à leurs frères captifs, et toujours ils avaient trouvé la mort dans cette sublime entreprise. Les Pères Pedro Paëz et Melchior de Sylva parvinrent enfin, sous des habits arméniens, auprès de ces chrétiens persécutés qui n'avaient plus de Pères pour les aider et les soutenir dans la voie douloureuse où ils étaient engagés depuis si longtemps. La présence d'un Jésuite fut une indicible consolation pour toutes ces âmes. Après les avoir bénies et encouragées, l'héroïque Père Paëz, bravant les cimeterres musulmans qui entourent le trône, ose se présenter devant l'empereur. Ce trait de courage ravit le prince, il fait asseoir le Jésuite près de lui, sur son trône, écoute avec bienveillance la parole évangélique, ne l'accepte pas pour lui, mais permet au Jésuite de la prêcher et de la répandre dans son empire. Aussitôt, cette grande nouvelle est mandée à Goa, et les Pères Luis d'Azevedo, Antonio de Angelis et plusieurs autres accourent partager l'apostolat de leurs frères.

En 1610, les principales villes d'Éthiopie voyaient s'élever dans

leur sein des colléges et des maisons de la Compagnie de Jésus. Bientôt après, l'empereur était renversé par une révolution populaire; son successeur se déclarait protecteur de la religion chrétienne et écrivait au Pape. Sela-Christos, son frère, quelques membres de sa famille et plusieurs personnages de la cour ne tardèrent pas à demander le baptême. En 1615, la mission d'Éthiopie était en pleine voie de prospérité.

Les Jésuites vivaient toujours dans cette alternative de persécutions et de succès; aujourd'hui la faveur, demain le martyre. Et les vocations n'en étaient que plus nombreuses. La Compagnie fournissait des apôtres et des martyrs sur tous les points de l'univers. En Afrique, elle était encore dans la Guinée, où elle avait envoyé ses missionnaires en 1604, après avoir établi le christianisme dans l'Angola. Le Père Gonsalve Silveira avait été dévoré par les anthropophages du Monomotapa. Plusieurs autres Jésuites avaient demandé, sollicité ce poste dangereux; tous successivement avaient subi le même sort, et le zèle de leurs frères ambitionnait la gloire de les remplacer, lorsque la Providence bénit enfin ce sol ingrat que le sang de tant de héros avait préparé pour la semence évangélique.

En 1608, le roi de cette contrée allait être dépouillé de son autorité par la révolte de ses sujets; les Portugais viennent à son secours et rétablissent sa puissance. En reconnaissance de ce service, le roi leur demande des Jésuites et promet de les protéger; les Jésuites accourent. Leur vaisseau échoue sur un banc de sable; quelques passagers gagnent la terre, les autres périssent dans ce désastre. Un Cafre est resté sur le pont; il est malade et sans force pour fuir la mort inévitable qui va l'atteindre. Le Père Paul Alexis s'en aperçoit; il va prendre le moribond, le charge sur ses épaules et le porte sur le rivage, à travers les récifs qui déchirent ses jambes et font ruisseler son sang; mais, que lui importe la souffrance! il a sauvé le Cafre, il est heureux, sa charité est satisfaite. Deux jours après, le Père Alexis, dont l'héroïque dévouement avait épuisé les forces, expirait à Zimbao, laissant un exemple de sublime charité qui devait faciliter l'apostolat de ses frères par l'impression qu'il produisiit sur les païens et les musulmans.

Dans les deux Amériques, le ministère des Jésuites étendait partout le christianisme et la civilisation; leurs colléges et leurs résidences se multipliaient, les peuplades les plus reculées entendaient leur voix et acceptaient le joug évangélique, et les enfants, plus faciles à gagner, devenaient leurs catéchistes et leurs missionnaires. En 1604, le christianisme avait pris une si grande extension dans le Mexique, que les Jésuites, se voyant insuffisants pour cultiver cette fertile contrée, avaient appelé à leur aide les Frères de Saint-Jean-de-Dieu.

En 1608, la peste se présente à Mexico; les Pères engagent les habitants à faire un vœu à Notre-Dame de Lorette; ce conseil est suivi, et le fléau disparaît aussitôt. Les Mexicains, fidèles à leur vœu, font une image de la très-sainte Vierge, composée des plus belles plumes des oiseaux les plus rares, et ils l'envoient à Lorette.

Le Père Antonio Lopez était mort au Pérou en 1590, empoisonné par les sauvages; le Père Miguel Urrea, quelques jours après, expirait sous la hache de ces infidèles; le Père Barsena continuait la mission en attendant son tour, et mourut d'épuisement. En 1604, cinquante-six Jésuites arrivaient pleins d'ardeur, brûlant de zèle, dans cette partie du nouveau monde, où ils étaient certains de trouver une mort aussi glorieuse devant Dieu qu'elle serait ignorée des hommes. A Cusco, ils sont surpris du nombre d'aveugles qu'ils y remarquent : ce sont les premiers qu'ils évangélisent, et, lorsqu'ils leur ont donné l'instruction suffisante, ils les envoient la communiquer aux ouvriers des ateliers, à leurs familles, à leurs amis. Les sourds-muets étaient aussi nombreux que les aveugles dans cette ville : les Jésuites les instruisent par signes et en font les catéchistes de ceux qui partagent cette double infirmité. Bientôt les progrès de l'Évangile nécessitent la division du Pérou en trois vice-provinces : le Chili, le Tucuman et le Paraguay.

Les Araucans, dans le fond du Chili, avaient pris en haine la nation espagnole. Ces sauvages, accoutumés à leur indépendance, s'irritaient de l'esclavage auquel ils étaient réduits; leur fierté naturelle se révoltait à la vue de ces conquérants qui, non contents de les vaincre par les armes et de s'emparer de leur pays

par droit de conquête, s'emparaient encore de leur personne et la vendaient au plus offrant. Dans une révolte générale, en 1593, les Araucans s'étaient jetés sur le gouverneur, don Martino de Loyola, et l'avaient massacré. Le saint fondateur de la Compagnie de Jésus vit sans doute, du haut de son immortelle gloire, le crime commis sur son arrière-neveu; il dut se venger au ciel comme il avait coutume de se venger sur la terre : il dut prier pour les meurtriers de don Martino de Loyola; car, dans la même année, les Enfants de saint Ignace pénétraient dans l'Araucanie, sous la direction du Père Valdivia. L'insurrection durait encore. Le Père Martino d'Aranda ose paraître au milieu de ce peuple révolté; il le harangue, lui annonce une religion qui affranchit de l'esclavage le plus redoutable, parce qu'il est éternel, et il lui promet en même temps que le roi d'Espagne laissera libres ceux d'entre les Araucans qui recevront avec respect la religion de Jésus-Christ et qui mériteront la grâce du baptême. La révolte cesse aussitôt; les Jésuites sont écoutés, la parole de Dieu fructifie dans les âmes, et le Père Valdivia s'embarque pour l'Espagne. Il demande au roi l'indépendance de ce peuple auquel il a promis la liberté au nom du souverain : le roi l'accorde; le Jésuite revient triomphant au Chili, et voit les Araucans se jeter à ses pieds pour lui exprimer leur reconnaissance. Ce peuple ne voyait plus que des libérateurs dans les apôtres qui lui apportaient la Croix de Jésus-Christ, et tous demandaient le baptême avec les plus vives instances. Mais le Chili devait avoir aussi ses martyrs.

Le chef d'une peuplade voisine, apprenant que trois femmes ont abandonné la tribu pour embrasser le christianisme, se promet d'en tirer vengeance. Ce sont les Jésuites qui ont converti les trois femmes, ce sont les Jésuites qu'il immolera à sa fureur. Un jour, on lui dit que les Pères vont évangéliser au loin dans l'intérieur des terres; Agananon, c'était le nom de ce chef, les suit à distance, accompagné de deux cents cavaliers, et, lorsqu'il les voit entourés par les sauvages et leur annoncer la vérité chrétienne, il se jette sur eux, les terrasse et les met à mort. C'étaient les Pères d'Aranda et Vecchi, et le Frère coadjuteur Diégo Montalban.

Les Jésuites n'en travaillaient que plus activement à procurer la liberté aux peuplades de Chiliens qu'ils évangélisaient; le roi d'Espagne ratifiait tous leurs engagements à cet égard, et tout esclave que les Espagnols donnaient à leur collége de Saint-Jacques était affranchi par eux. Les négrophiles de notre siècle n'ont pas le mérite de l'initiative; les anglicans la revendiquent à tort, elle appartient à la Compagnie de Jésus. Après la mort du Père Joseph Anchieta, dont le zèle et la charité pour les esclaves étaient si touchants, le roi d'Espagne, voulant rendre à sa mémoire vénérée un hommage digne d'elle, défendit à ses sujets de faire des esclaves brésiliens. L'apôtre du Brésil avait demandé la liberté pour les peuples qu'il avait faits chrétiens; cette liberté devait être respectée en souvenir du saint missionnaire.

En 1615, la Compagnie de Jésus comptait cinquante-six membres à Bahia, soixante-deux à Rio-Janeiro et à Fernambouc, et quarante dans les villes voisines, destinés à se porter au secours de leurs Frères dans les missions des campagnes ou dans les colléges, qui, par le nombre croissant des élèves, exigeaient une augmentation dans le nombre des professeurs.

Le Père Claude Aquaviva, qui depuis trente années gouvernait la Compagnie de Jésus avec tant de prudence et d'habileté, était épuisé par les fatigues et les travaux de cette charge immense, bien plus encore que par les années. Le 26 janvier 1615, il fut atteint d'une maladie qui l'enleva le 31 du même mois, plein de vertus et de mérite, et laissant des regrets sincères à tous les princes qui avaient pu l'apprécier et à tous les Romains qui l'avaient toujours admiré.

A la cour pontificale et dans les cours étrangères, chacun répétait :

« Le monde et la Compagnie de Jésus ont perdu un grand homme! »

Au moment de sa mort, l'Institut comptait treize mille Jésuites et cinq cent cinquante maisons réparties en trente-trois provinces.

GÉNÉRALAT

DU PÈRE MUTIO VITTELLESCHI

SIXIÈME GÉNÉRAL

1615 — 1645

I

Le 15 novembre 1615, le Père Mutio Vitelleschi, né à Rome, âgé de cinquante-deux ans, et Assistant d'Italie, était élu sixième Général de la Compagnie de Jésus.

Depuis trois ans les hérétiques et les ennemis des Jésuites s'efforçaient de propager un hideux pamphlet anonyme, sur lequel ils avaient échafaudé une fable aussi ridicule que le pamphlet était monstrueux. Cet infâme libelle, dont nul n'osait s'avouer auteur, avait été imprimé à Cracovie, et avait pour titre : *Monita secreta.* Pierre Tilicki, évêque de Cracovie, procéda juridiquement, en 1615, contre Jérôme Zaorowski, curé de Gozdziec, à qui la voix publique en attribuait la honteuse paternité. Les *Monita secreta* étaient censés être les instructions secrètes du Général de la Compagnie de Jésus à ses religieux. Leur but était l'accroissement du pouvoir, de l'influence et de la fortune de la Société, par les moyens les plus criminels. La supposition était si grossièrement absurde, qu'elle ne put trouver des échos en nombre suffisant. Il était réservé au siècle suivant d'affecter assez de simplicité pour paraître ajouter foi a ces monstruosités. Toutefois, la Congrégation de l'Index, ne voulant pas laisser pla-

ner cette odieuse calomnie sur la Compagnie de Jésus, condamna les *Monita secreta*, le 10 décembre 1616, *comme faussement attribués aux Jésuites.*

Cette ignoble diffamation, rééditée il y a moins d'un an, était ainsi réfutée par l'*Ami de la Religion* du 2 août 1861 :

« On vient de réimprimer à Paris et de répandre par toute la France un pamphlet déjà deux fois séculaire, qui, pour bien des lecteurs, semble avoir encore tous les attraits de la nouveauté.

« MONITA SECRETA SOCIETATIS JESU,

« *Avertissements secrets des Jésuites.*

« Tel est le titre.

« Quant au livre lui-même, en voici en deux mots la pensée :

« S'étudiant à imiter jusque dans son style quelque chose des formules les plus usitées dans les constitutions de la Compagnie de Jésus, l'auteur de cette imposture a su réunir avec l'adresse la plus perfide, dans dix-sept chapitres consécutifs, tous les conseils, toutes les combinaisons imaginables d'hypocrisie, d'astuce, de cupidité, d'ambition, de déloyauté et de fourberie ; — le tout savamment dissimulé sous les dehors austères de la vie religieuse la plus irréprochable.

« Puis il suppose que ces *Instructions* ont été trouvées *manuscrites* dans les archives des Jésuites ; et que, par conséquent, ils en sont les auteurs ; et que c'est là, *par conséquent* aussi, la règle de conduite des supérieurs et des *initiés* de l'Ordre.

« Du reste, sauf le format du livre et quelques mensonges de plus, rien de neuf dans l'édition de 1861. — Pas même *l'avertissement préliminaire.* Il le fallait bien ; — que mettre à la place de l'ingénieux récit de la découverte des *Monita secreta* dans les archives des Jésuites ? C'est si bien inventé !

« Mais à côté des inventions de la malveillance, l'histoire, heureusement, fournit sur les *Monita secreta* quelques renseignements d'une certaine valeur. — On n'en dit mot dans l'aver-

tissement. Peut-être ne sera-t-il pas inutile de réparer cette omission.

« Évidemment toute la question peut se réduire à un seul point historique : *Le livre des* Monita secreta *est-il, oui ou non, l'œuvre des Jésuites?* Inutile, en effet, de discuter en détail le contenu de ce livre, s'il est démontré par des faits que c'est l'œuvre d'un lâche calomniateur qui, caché dans l'ombre avec la conscience de son crime, s'est efforcé de ruiner par tous moyens, dans l'opinion publique, la réputation d'un Ordre religieux dont il était l'ennemi. S'il est prouvé que ce livre n'est pas *l'œuvre des Jésuites*, on ne saurait, sans une injustice manifeste, les faire responsables de tout ce qu'il renferme de perversité.

« Or, à cette question : *Le livre des* Monita *est-il l'œuvre des Jésuites?* il suffira d'opposer trois réponses, dont chacune est décisive.

« La première nous vient de Rome ; — la deuxième de Pologne, où ce livre fut imprimé pour la première fois ; — la troisième nous est fournie par un savant bibliographe français.

« I. Et d'abord, la Congrégation générale des cardinaux de l'Index, après les examens juridiques d'usage, a déclaré formellement, le 10 mai 1616, que les *Monita* étaient *faussement attribués à la Compagnie de Jésus.* Voici le témoignage authentique du secrétaire de la Congrégation de l'Index :

« Le 10 mai 1616, dans la Congrégation générale des cardinaux « de l'Index, tenue dans le palais du cardinal Bellarmin, le rap- « port ayant été fait d'un livre intitulé : *Monita secreta Societatis* « *Jesu,* Notobirgæ, 1612, sans nom d'auteur, les seigneurs cardi- « naux ont déclaré que ledit livre, étant *faussement attribué à la* « *Compagnie de Jésus* et plein d'inculpations calomnieuses et « diffamatoires, devait être absolument défendu, ordonnant que « désormais il ne fût permis à personne de vendre, lire ou garder « chez soi ledit livre. En foi de quoi j'ai donné ce témoignage « signé de ma main, le 28 décembre 1616 : Franciscus-Magda- « lænus Copifferus — des Frères prêcheurs, secrétaire de ladite « Congrégation. Rome, imprimerie de la Chambre apostolique, « 1617. Avec permission d'autorité supérieure. »

« Donc, 1° *ce livre n'est pas l'œuvre des Jésuites ;*

« Donc, 2° il fut imprimé à Cracovie en 1612;

« Donc, 3° l'éditeur anonyme de 1761 est convaincu d'imposture quand il ose dire *cent quarante-cinq ans* après le décret de la Congrégation de l'Index : « *Il y a quelques années* qu'un duc « de Brunswick, qui se disait évêque d'Halbustar, ayant pillé le « collége des Jésuites de Paderborn, fit présent de leur biblio- « thèque et de tous leurs papiers aux PP. Capucins, qui trouvè- « rent cette *secrète instruction* parmi les mémoires du P. recteur « de ce collége. »

« En supposant même que cette fable ne fût pas toute pleine de contradictions (1), cette *secrète* instruction était déjà *imprimée* et du *domaine public* depuis près de 150 *ans*, *quelques années avant* 1761.

« Cette *secrète* instruction était déjà solennellement condamnée à Rome depuis 145 ans, *comme faussement attribuée aux Jésuites.*

« Et c'est en vain que pour échapper ici à d'évidentes contradictions, l'éditeur de 1824 et celui de 1861 supposent que la première édition de Paris (Paderborn) eut lieu en 1661. C'est ignorance ou mauvaise foi, comme nous le verrons bientôt.

« II. Avant la condamnation prononcée par la Congrégation de l'Index, l'évêque de Cracovie, Pierre Tylicki, dans le diocèse duquel le livre des *Monita* venait d'être imprimé, avait établi, le 14 juillet 1615, une procédure juridique contre l'auteur présumé de cette calomnie. C'était un prêtre nommé Jérôme Zaorowski qui avait passé quelque temps dans la Société, et s'en était fait chasser vers 1611 (2).

« Bientôt après, tous les évêques de Pologne s'unirent à Pierre Tylicki, évêque de Cracovie, pour protester contre cette insigne fourberie, qui n'a jamais trouvé de créance (dit un historien) (3) que chez les ignorants ou parmi les hommes pour qui l'erreur est un besoin.

(1) Voir le *Monde*, 26 juin 1861.
(2) Barbier, *Dictionnaire des anonymes*.
(3) Crétineau-Joly.

« De plus, le 14 novembre 1615, le nonce du Pape à Varsovie appuya de son autorité les poursuites juridiques intentées par l'évêque de Cracovie contre Jérôme Zaorowski (1).

« Enfin, le 20 août 1616, André Lipski, administrateur de l'évêché de Cracovie, après la mort de Pierre Tilicki, condamna le livre des *Monita secreta* comme un libelle diffamatoire et en défendit la lecture (2).

« Cette même année 1616, le comte d'Ostrorog, palatin de Posnanie, écrivait à ses enfants, dans une lettre imprimée à Neiis, en Silésie (1616) : « Il n'a jamais existé d'écrit conçu avec plus de « méchanceté que celui qu'un imposteur anonyme vient de publier « sous le faux titre des *Instructions secrètes de la Compagnie « de Jésus*. Cet imposteur, n'ayant pu trouver dans les membres « de la Société rien qui prêtât à une accusation contre la justice « ou les bonnes mœurs, a pris le parti de les accuser d'hypocrisie « devant le monde entier. Et afin qu'on ajoutât foi à ses paroles, « il a prétendu avoir puisé les secrets qu'il révèle, non dans des « sources étrangères, mais au sein même de la Compagnie. »

« Il résulte de tous ces faits que, même avant la condamnation prononcée à Rome contre le livre des *Monita secreta*, on le regardait dans toute la Pologne, seul pays du monde où il fût alors connu, comme l'*œuvre d'un imposteur*, et que ce livre y fut condamné par l'autorité ecclésiastique comme *faussement attribué aux Jésuites*.

« III. Un bibliographe distingué, dont le jugement fait autorité parmi les savants, Barbier, dans son *Dictionnaire des anonymes et des pseudonymes*, t. III, n° 20,985, place le livre des *Monita secreta* parmi les ouvrages *apocryphes*. Il ajoute que « Gretzer, « dans la réfutation qu'il publia de ce livre en 1618, l'attribua à un « Polonais plébéien, et que Mylius, t. II, p. 1356, nomme cet au- « teur Jérôme Zaorowsky, chassé de la Société vers 1611. Il en « parut (dit-il encore) une traduction française dans les *Secrets « des Jésuites*, Cologne, 1669, in-12, réimprimés sous le titre de

(1) *Documents historiques concernant la Compagnie de Jésus*. Paris, 1828.

(2) *Ibid.*

« *Cabinet jésuitique*. Jean le Clerc fit imprimer une autre traduc-
« tion avec le texte latin dans le *Supplément des Mémoires de*
« *Trévoux*, mai et juin 1701. Il en existe une édition particulière
« sous ce titre : *Les Intrigues secrètes des Jésuites*, traduites des
« *Monita secreta*, Turin, 1718, in-8°. La même traduction a été re-
« produite avec quelques changements et le texte latin sous le
« titre de *Monita secreta* ou *Avis secrets de la Société de Jésus*.
« Paderborn (Paris), 1761, in-12. » — Bornons-nous ici à trois *remarques :*

« 1° Ce savant bibliographe, que personne n'a jamais accusé de partialité en faveur des Jésuites, reconnaît que ce livre leur est *faussement attribué*. Car dire qu'il est *apocryphe*, c'est dire que les assertions qu'il contient ne sont ni *prouvées* ni *authentiques ;*

« 2° Ce n'est pas en 1661, comme le dit l'avertissement de la nouvelle édition, mais *un siècle* plus tard, en 1761, que les *Monita secreta* furent imprimés pour la première fois à Paris (Paderborn). La date n'est pas indifférente. C'était alors le règne de la philosophie voltairienne. « Mentez, mes amis, il en restera toujours quelque chose. » Ce mot d'ordre bien connu en dit assez ;

« Remarquons enfin qu'alors au moins on eut la pudeur de cacher sous la rubrique de *Paderborn* cette édition que personne n'osait avouer (1).

« Nous sommes en progrès. — Un des éditeurs les plus connus de Paris ne craint pas, en 1861, de placer son nom en tête de la nouvelle édition.

« Plusieurs personnes (dit le comte d'Ostrorog, dans la lettre
« déjà citée) ont réfuté par écrit cette insigne imposture ; elles
« pensent néanmoins que la meilleure et la plus simple réponse
« qu'on puisse faire à de telles calomnies, — c'est un *démenti*
« *absolu*. Il n'y a effectivement pas de réponse plus convenable
« à des mensonges inventés à plaisir. » La Providence y a pourvu, nous venons de le voir, et depuis deux siècles que ce libelle déverse persévéramment la calomnie sur les Jésuites ; — le *démenti*

(1) Crétineau-Joly, 2 m. et Barbier.

vient tout à la fois et de l'autorité épiscopale, et du siége apostolique, et des recherches de la science.

« Voilà sans doute pourquoi, aujourd'hui, les Pères de la Compagnie de Jésus gardent le silence, alors que l'on répand de nouveau à profusion par toute la France ce pamphlet astucieux et diffamatoire.

« Certes ils auraient droit de *poursuivre en diffamation* l'éditeur d'un écrit cent fois réfuté, et qui ne contient que d'évidents mensonges.

« Le feront-ils? Il est à croire que non.

« Les Jésuites aimeront mieux n'opposer à tant de mensonges qu'une *dénégation formelle et absolue.* Mettant *au défi* qui que ce soit de s'appuyer jamais sur autre chose que l'*ignorance ou l'imposture* pour oser affirmer, contre les témoignages réunis de l'autorité ecclésiastique et des recherches de la science, — que les MONITA SECRETA *soient l'œuvre de la Compagnie de Jésus.*

« Et, en même temps, ils ne peuvent oublier que le Maître a dit : « Ce sera un bonheur pour vous si, à cause de moi, on vous « injurie, si on vous persécute, si *on ment* pour vous attribuer « tout ce qui est mal. Réjouissez-vous alors, et tressaillez d'allé- « gresse : une grande récompense vous est préparée. » (S. MATTH., C. III, V. 11-12.)

II

Malgré ces infâmes imputations, la Compagnie de Jésus continuait à s'étendre en Allemagne, en Pologne et en Russie. Pour les luthériens, les progrès de la Compagnie étant ceux de l'Église romaine, il importait de les arrêter, ou tout au moins d'en entraver la marche. En 1618, ils prennent les armes, soulèvent les populations de la Bohême, s'emparent de plusieurs villes, sous le commandement de Frédéric, l'électeur palatin, et poursuivent en Moravie les Jésuites réfugiés à Brun. Ils les chassent de leur retraite, le

5 mai 1619, et mettent le feu à leur collége. Après une telle expédition, les vainqueurs, jugeant devoir récompenser noblement le prince qui les a conduits à la victoire, rentrent en Bohême, portent encore le fer et le feu, en manière d'arguments, dans les villes catholiques qu'ils traversent, et posent sur le front de Frédéric la couronne de Bohême.

Le duc Maximilien de Baviere était élève des Jésuites. Ses sentiments de piété, son ardente foi, ne pouvaient le laisser tranquille spectateur de ces désolantes dévastations. Dès le commencement de l'année 1620, il réunit ses troupes, se met à leur tête, et voulant attirer les bénédictions divines sur la guerre qu'il entreprend, il demande à la Compagnie de Jésus de prêter à l'armée bavaroise quelques-uns de ses héros. Dix-huit Jésuites l'accompagnent; c'était pour lui une garantie de la victoire. Il marche, en effet, jusqu'à Prague, de succès en succès, il défait le prince Frédéric, lui enlève ses conquêtes et rétabit partout l'ordre et la subordination. Le roi des hérétiques avait régné quelques mois seulement, les Allemands le surnommèrent *le Roi d'hiver*.

La guerre fut suivie de la peste, les soldats furent les premiers atteints; mais les Jésuites étaient là, ils se dévouèrent comme ils avaient coutume de le faire, et six d'entre eux trouvèrent la mort dans ce sublime dévouement. La charité toujours héroïque de la Compagnie de Jésus, en face de toutes les calamités publiques était connue, elle était la même dans tous les pays où ses membres portaient leurs pas; mais leur sainte abnégation, si éloquente dans ses effets, n'empêchait pas la calomnie de les poursuivre toujours de son infernal venin.

Le roi de Pologne, Sigismond, voulait établir un nouveau collége de Jésuites dans la ville de Cracovie; l'université jette les hauts cris, prétend que c'est élever école contre école, et qu'elle doit repousser de toutes ses forces le projet royal. Les savantes facultés rédigent un Mémoire et le présentent au roi. Sigismond avait été élevé en partie par les Jésuites, il les connaissait et pouvait les apprécier mieux que les universitaires aveuglés par la jalousie. Il lit dans leur Mémoire que les Jésuites sont « savants en mille artifices, et instruits à feindre la simplicité. » Il croit ne devoir répondre autrement que par l'exécution

de son projet, il fonde le collége. Les universitaires, voyant la Pologne menacée d'un côté par les luthériens, de l'autre par les Turcs, s'empressent de faire un appel à la révolte, afin d'obtenir par l'insurrection ce que Sigismond a osé refuser à leur prière. Le trône est électif, on choisira un autre roi, et on lui posera la condition de ne jamais supporter que l'université de Cracovie se voie menacée dans son existence par la concurrence des Jésuites. Ce plan arrêté, c'était en 1621, ils prennent les armes; mais le roi fait marcher ses troupes sur cette émeute de savants et d'écoliers, et renvoie les uns dans leurs chaires, les autres sur leurs bancs. Les vaincus, forcés d'abandonner l'épée, reprennent la plume, dans l'espoir d'un résultat moins fâcheux. Ils écrivent à l'université de Louvain, lui font le récit des événements tragiques dont la ville de Cracovie vient d'être le théâtre, et, du ton le plus sérieux, ils disent dans cette lettre, qui porte la date du 28 juillet et que l'impression a fait passer à la postérité :

« . . . . La ville fut inondée du sang des innocents que les Jésuites firent couler, mais les Pères, n'étant pas encore rassasiés de carnage, employèrent à ces forfaits des bourreaux dont les bras se lassèrent, et qui, touchés de compassion, se refusèrent enfin à continuer ce massacre. »

Ce *massacre des innocents* plut tellement à l'université de Louvain qu'elle décida, séance tenante, que des copies de la lettre de Cracovie seraient envoyées dans toutes les universités de l'Europe. Celle de Paris se distingua par la manière dont elle y répondit. Dans l'excès de sa joie, elle prodigua les malédictions à la Compagnie de Jésus, elle donna les plus grands éloges aux insurgés polonais, et déclara qu'elle pleurait amèrement sur les victimes de la cruauté des Jésuites.

Si les universitaires de Cracovie avaient porté leur attention du côté de la Livonie, ils auraient vu, dans cette même année 1621, les luthériens suédois forçant la ville de Riga à une capitulation dont un des articles, et le plus important, était l'expulsion des Jésuites; ils auraient vu ces saints religieux quitter cette ville bien humblement, comme ils y étaient entrés, ne songeant à

massacrer ni les innocents ni les coupables, mais priant toujours pour leurs ennemis et pour leurs persécuteurs. Quelques jours après, Gustave-Adolphe les chassait de Venden, et ils sortaient de Venden, comme ils étaient sortis de Riga, le cœur plein de charité pour ceux qui les maudissaient par un excès d'aveuglement. Ils étaient de la Compagnie de Jésus : ne devaient-ils pas entendre, et leurs successeurs n'entendront-ils pas toujours cette parole de Jésus aux premiers apôtres qui étaient aussi sa Compagnie : « Si on vous chasse d'une ville, passez dans une autre. » Le palatin de Smolensk, Corvin Gosiewski, ne laissa pas Gustave-Adolphe venir plus avant, il marcha à sa rencontre, l'attaqua près de Dunamunde et le défit. Pour remercier Dieu de cette victoire, il fonda un collége de Jésuites dans la ville d'où il venait de chasser leurs ennemis.

Nous l'avons déjà fait remarquer, et nous y reviendrons pour les esprits légers, bien plus nombreux que les esprits réfléchis · derrière toutes les haines, toutes les accusations, toutes les persécutions dont la Compagnie a toujours été honorée, que l'on veuille bien chercher et examiner, on trouvera toujours la jalousie, l'hérésie, l'impiété ou les mauvaises passions.

Pendant que les Jésuites étaient repoussés par les universitaires de Cracovie, et chassés de Riga et de Venden par une armée de luthériens, les Hongrois étaient en instance à la cour de Rome pour obtenir la faveur de n'avoir d'autre archevêque à Gran qu'un Père de la Compagnie de Jésus, Pierre Pazmany. Ce Jésuite était l'apôtre aimé de la Hongrie; il avait converti plus de cinquante familles, des plus nobles, et le cardinal Forgaez, archevêque de Gran, étant mort, ce fut un élan général dans le diocèse pour appeler à ce siége le Père Pazmany. Toutes les sollicitations se brisèrent contre l'humilité du religieux; l'empereur Ferdinand II ne fut pas plus heureux que ses sujets. On eut recours au Souverain-Pontife, on lui dit que nul ne serait capable de conserver la foi comme le saint religieux à qui la Hongrie devait de si brillantes et de si nombreuses conquêtes sur l'hérésie; on lui dit que nul ne connaîtrait aussi bien les besoins de ce diocèse, et ne soutiendrait plus vigoureusement la lutte contre le luthéranisme qui ne cessait de renouveler ses at-

taques ; on lui dit que nulle voix au monde ne serait comprise, ne serait aimée, ne serait obéie comme la voix si respectée du Père Pazmany. Le Pape se laissa toucher, il ordonna, et le Père Général dut céder et ordonner à son tour à l'humble Jésuite d'accepter le fardeau qui lui était imposé.

En Italie et dans le royaume de Naples, où les hérétiques avaient moins d'accès, les Jésuites se livraient, avec plus de sécurité pour l'avenir, à toutes les œuvres inspirées par leur zèle et leur charité. A Naples, le Père Pavone fondait une Congrégation de prêtres destinés à former des jeunes gens aux vertus sacerdotales, et cette Congrégation eut de tels résultats pour le bien de l'Église, qu'elle put lui donner en quelques années un Souverain-Pontife, quinze évêques, cent quatre-vingts prélats et une foule de prêtres d'un mérite éminent. Quatre-vingts maisons de cette Institution s'établirent dans le royaume, où elle est encore pleine de vie. Le Père Piétro Ferragut établissait en 1617, dans la même ville, la confrérie de la Miséricorde pour le soulagement ou la délivrance des prisonniers.

A Lucques, il s'était élevé de graves difficultés entre l'évêque et les habitants ; le Père Constanzio est choisi pour médiateur, et il rétablit l'union et l'harmonie entre le pasteur et le troupeau.

A Malte, deux partis s'étaient formés parmi les chevaliers, les querelles s'envenimaient, plusieurs princes s'étaient efforcés d'amener une réconciliation ; mais toutes leurs négociations étaient restées infructueuses. Le Père Charles Mastrilli entreprend de concilier les esprits, et aucun ne lui résiste. Chacun fait de son côté les concessions proposées par le Jésuite, et la concorde est rétablie.

En France, le Père Coton avait demandé et obtenu la permission d'aller se reposer pendant quelque temps à Rome de l'existence agitée que sa position de confesseur du roi lui avait faite au milieu de tant d'intrigues de courtisans, et de tant d'ambitions de partis opposés. Le Père Arnoux lui avait succédé auprès de Louis XIII. Le titre de Jésuite devait susciter des ennemis au Père Arnoux, comme il en avait suscité au père Coton ; car, malgré les calomnies que l'esprit du mal se plaisait à faire planer sur la Compagnie de Jésus, on savait, et leurs ennemis même n'en

doutaient pas, que les Jésuites ne transigent pas avec leur conscience et ne se mettront jamais au service de l'ambition; il n'y avait donc rien à attendre du confesseur du roi, là où la seule gloire de Dieu ne demanderait pas son intervention.

Les intrigues de cour avaient mis une déplorable division entre la reine et son fils. Marie de Médicis, prisonnière au château de Blois, en était enlevée par le duc d'Épernon, qui la conduisait à Angoulème, d'où ses partisans se proposaient de la défendre, car le bruit se répandait que le roi allait déclarer une guerre ouverte à sa mère, et la France entière s'affligeait d'un tel scandale. Le Père Arnoux avait dû s'opposer en vain aux faits déjà accomplis; mais qui pouvait le savoir? Employer le même moyen pour empêcher la guerre que la France redoutait, c'eût été exposer la parole de Dieu à une désolante stérilité; le confesseur du roi eut le courage de tout oser pour éviter un grand crime et une grande effusion de sang. Il prêche devant la cour, le roi est présent, le prédicateur fait allusion au bruit qui circule depuis quelques jours, et il s'écrie, avec la sainte liberté du ministère apostolique :

« On ne doit pas croire qu'un prince religieux tire l'épée pour verser le sang dont il est formé... Sire, vous ne permettrez pas que j'aie avancé un mensonge dans la chaire de vérité! Je vous conjure, par les entrailles de Jésus-Christ, de ne point écouter les conseils violents et de ne pas donner ce scandale à la chrétienté! »

Le roi fut vaincu; il fit des réflexions qui l'amenèrent à écouter les conseils du Père Arnoux, et il se réconcilia avec Marie de Médicis. Mais le duc de Luynes ne pardonna pas au Jésuite un succès qui détruisait tous ses plans secrets. Deux ans après, en 1621, le Père Arnoux était disgracié pour cause d'intolérance, quoique Jésuite, et le Père Séguiran le remplaçait auprès du roi. Ce n'était pas ce que désiraient les courtisans, un Jésuite les gênait. Le Père Séguiran n'eut pas plus tôt paru à la cour, qu'il fut accusé de prétendre aux premiers honneurs et de disputer le pas aux évêques et aux cardinaux. Ce bruit vient aux oreilles des cardinaux de La Rochefoucauld et de Richelieu, qui s'empressent de le démentir et attestent qu'il n'est qu'une odieuse calom-

nie; mais il avait déjà assez couru pour être exploité et accrédité au loin, comme toutes les imputations dont la haine aveugle des adversaires de la Compagnie de Jésus cherchait à la couvrir.

Au commencement de cette même année 1621, une cause étrange était portée à la décision du Saint-Siége. On se souvient du moyen ingénieux suggéré par son zèle au Père Robert de Nobili, pour convertir les Indiens du Maduré. Quelques Européens s'étaient scandalisés de cette manière de *se faire tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ.* Des plaintes avaient été portées à Goa et jusqu'à Rome; on accusait le saint missionnaire de s'être fait brahme, de se prêter à l'idolâtrie des Indiens, d'approuver leurs superstitions, en un mot, d'avoir abjuré la foi et d'offrir de l'encens aux idoles. Le cardinal Bellarmin, son parent, lui adresse de tendres reproches, et les sévères prescriptions du Père Provincial et du Père Général viennent arrêter son zèle au milieu des plus brillants succès, et le purifier par l'épreuve la plus douloureuse, la plus déchirante pour le cœur d'un apôtre!

Le Père de Nobili insiste, il fait valoir ses motifs, l'archevêque de Cranganore, dans la juridiction duquel est la mission du Maduré, les appuie, et Alexis de Menesez, archevêque de Goa, primat des Indes, les confirme. L'un et l'autre connaissaient assez la valeur et la signification propre des coutumes des Indiens du Maduré pour être juges compétents de la tolérance du missionnaire. Leur décision avait apaisé cette tempête, et le cardinal Bellarmin, ainsi que le Père Général, avaient consolé par leurs lettres le généreux missionnaire, en lui assurant que sa cause triomphait à Rome, lorsque, le primat étant rappelé, son successeur ressuscita cette controverse.

Le prélat, ignorant des coutumes qu'il jugeait idolâtriques, poussait l'affaire avec une sorte d'acharnement. Le Père de Nobili, mandé à Goa, s'y rend avec l'archevêque de Cranganore, et présente un mémoire qui, aujourd'hui encore, est considéré comme le plus beau monument de la science et du génie apostoliques.

Un Concile était réuni à Goa pour juger la méthode du Père Robert : elle y subit de violentes attaques de la part du primat, de l'Inquisiteur et de quelques membres du clergé; mais elle est vigoureusement défendue par l'archevêque de Cranganore, le

second Inquisiteur, le Visiteur, le Provincial, les Supérieurs et les théologiens de la Compagnie, qui, hostiles d'abord, étaient maintenant éclairés par la lecture du Mémoire du Père de Nobili. La sentence de condamnation était préparée d'avance : le Primat n'ose la prononcer, et se voit obligé d'envoyer à Rome les actes du Concile. L'Inquisition rend son jugement, et Grégoire XV termine ces longs débats par sa bulle du 31 janvier 1623, en faveur du Père de Nobili.

Ainsi finit une discussion qui, pendant douze années, avait arrêté les progrès de la mission et lui avait causé d'irréparables maux (1).

Dans le même temps, le Pape Paul V, voulant donner à la Compagnie de Jésus un témoignage de sa reconnaissance pour les services qu'elle avait rendus à l'Église pendant son pontificat, appela le Père Général à la dignité de cardinal. Le Père Vitelleschi, en apprenant cette nouvelle, réunit les Assistants des provinces, leur annonce le coup dont il est menacé, leur ordonne de prendre tous les moyens en leur pouvoir pour le détourner, et prend la fuite. Le Père Balthazar, Assistant de France, est chargé de porter aux pieds du Souverain-Pontife l'expression de la vive douleur de la Compagnie et de celle de son Père Général, à qui l'humilité était infiniment plus chère que la vie. Mais déjà le Pape, malade depuis longtemps, venait d'être déclaré en grand danger ; sa mort suivit de près, et, le 9 février 1621, Grégoire XV succédait à Paul V.

Au mois d'août de la même année, les anges enlevaient à la terre le jeune Jésuite Jean Berchmans, élève du Collége romain et digne émule de Louis de Gonzague et de Stanislas de Kostka.

Le 17 septembre suivant, le cardinal Bellarmin, toujours Jésuite d'esprit et de cœur, couronnait la plus belle vie par la plus sainte mort ; il avait soixante-dix-neuf ans. L'Église entière s'associa au deuil et aux regrets de la cour romaine. Pour la Compagnie de Jésus, la perte était immense, il est vrai ; mais si elle perdait une grande et belle gloire sur la terre, elle comptait un grande et belle gloire de plus dans le ciel.

(1) Cette discussion devait être malheureusement reprise après plus d'un siècle, et amener un résultat bien différent !.....

Grégoire XV, de la famille Ludovisio, était élève des Jésuites il avait fait ses études au collége germanique, d'où sont sortis tant et de si grandes célébrités (1). Il était à peine élevé sur la chaire de saint Pierre, que tous les souverains catholiques de l'Europe et de l'Orient s'empressèrent de renouveler leurs instances pour la canonisation de saint Ignace de Loyola et de saint François de Xavier, béatifiés l'un et l'autre par Paul V, son prédécesseur. Trois princes élèves des Jésuites : l'empereur Ferdinand, Sigismond, roi de Pologne, et Maximilien de Bavière, Louis XIII, roi de France, Philippe IV, roi d'Espagne et de Portugal, tous les princes d'Italie, tous les rois chrétiens des Indes et du Japon sollicitaient à la fois la glorification de ces deux héros évangéliques, que Dieu lui-même se plaisait à glorifier par tant de miracles, et que nul n'invoquait en vain. Grégoire XV, cédant à tant de vœux, prononça l'éloge des deux saints dans le Consistoire du 12 février 1622; il célébra la fête de leur canonisation le 12 mars, mais la mort ne lui laissa pas le temps de publier la bulle apostolique qui devait être le couronnement de son œuvre. Cette consolation était réservée à un autre élève de la Compagnie de Jésus, au cardinal Maffeo Barberini, sorti du collége romain, auquel l'Église doit les plus belles illustrations. A son élection au souverain pontificat, le 6 août 1623, il prit le nom d'Urbain VIII et donna au monde catholique la bulle si désirée, datée du jour même de son exaltation.

Il est doux de voir unir ainsi, dans les mêmes honneurs et la même gloire, ces deux grandes âmes dont Dieu seul était le lien, et qui s'aimaient avec cette vive tendresse et ce sublime détachement qui sont le cachet divin des saintes affections d'ici-bas.

(1) A la fin du siècle dernier, le collége germanique avait vu sortir de son sein un pape, Grégoire XV, vingt-quatre cardinaux, six électeurs du Saint-Empire, dix-neuf princes, vingt et un archevêques et prélats, cent vingt et un évêques titulaires, cent évêques *in partibus infidelium*, quarante-six abbés mitrés ou généraux d'Ordre, onze martyrs pour la foi, treize martyrs de la charité. Le Collége romain a donné huit papes à l'Église, et un grand nombre de cardinaux, de savants illustres, de saints personnages de toutes les parties du monde.

III

Tous les princes allemands ligués en haine de la foi romaine avaient choisi Christian de Brunswick pour généralissime de l'armée des confédérés. Christian se fait évêque d'Herbestadt, il en prend le titre et, en sa double qualité de général et d'évêque, il se fait précéder de deux étendards qui ne laissent aucun doute sur ce que l'on doit attendre d'un tel vainqueur. Sur le premier de ces drapeaux, flottant à la tête de l'armée qu'il commande, on voit une tiare foudroyée; sur l'autre, on lit la devise adoptée par Christian : *L'ami des hommes, l'ennemi des Jésuites*. Rien ne prouve plus évidemment que les Jésuites et l'Église n'étaient qu'une même chose pour les hérétiques, et que la haine qu'ils portaient à la Compagnie de Jésus était la conséquence de la haine qu'ils portaient à l'Église catholique.

Jean, comte de Tilly, élève des Jésuites et général de l'armée impériale, attaque Christian près de Hoëstings, le bat et enlève ensuite à l'électeur palatin, Frédéric, la ville de Heidelberg, dont ce dernier s'était emparé. Le comte de Tilly avait des Jésuites dans son armée; il ne voulait pas exposer ses soldats à mourir sans secours religieux, et il voulait attirer sur ses armes toutes les bénédictions du ciel. Dès qu'il eut repris Heidelberg, les Pères y rentrèrent et s'y dévouèrent héroïquement comme partout. Ils avaient de grandes ruines à relever, de grandes douleurs à consoler, de grandes misères à secourir; leur charité, toujours si compâtissante et si ingénieuse, put suffire à cette tâche. En même temps, le Père Sand tombait sous le sabre luthérien, et le Père Arnold Bœcop était empoisonné par les soldats d'Ernest de Mansfeld.

Le 20 janvier 1624, le Père Bécan, confesseur de Ferdinand II, mourait à Vienne et était remplacé par le Père Lamormaini. Tous les princes catholiques de l'Allemagne tenaient à être dirigés par un membre de la Compagnie de Jésus; et comme, à l'époque où nous sommes arrivés, la plupart de ces princes avaient été élevés au Collége germanique ou avaient reçu de bonne heure leurs



SAINT STANISLAS KOSTKA.

enseignements pieux, tous pouvaient être considérés comme leurs élèves. De là les déclamations furibondes de l'hérésie sur la puissance occulte des Jésuites, déclamations si souvent renouvelées qu'elles ont acquis, grâce à la crédulité publique, l'importance d'un fait historique. Ils avaient, il est vrai, et ils auront toujours une puissance immense, celle de faire le bien. Quant à la puissance qu'on leur reproche, elle n'est que l'influence de leur douce humilité, l'ascendant de leur éminente vertu : *Ceux qui sont doux posséderont la terre.* Cette parole divine, tombée un jour des lèvres de l'Homme-Dieu sur la foule qui couvrait une montagne de la Judée, explique suffisamment une puissance que la Compagnie de Jésus n'employa jamais qu'à la gloire et *à la plus grande gloire de Dieu.*

En Allemagne, dans les États gouvernés par les princes catholiques, les Jésuites pouvaient demander et agir en toute liberté; c'est ce qui facilitait à leur zèle les prodiges qu'il y opérait. A Iglau et à Znaym, en Moravie, il n'y avait pas un seul catholique. Le cardinal de Dietriebstein demande des Pères de la Compagnie de Jésus, et les établit au milieu de ces populations hérétiques. Trois ans après, la ville de Znaym offrait à l'empereur Ferdinand II un crucifix d'or massif sur lequel elle avait fait graver cette inscription : « Gage de fidélité offert à Ferdinand II par la cité catholique de Znaym. » Les Jésuites n'avaient pas trouvé un seul catholique dans cette ville; maintenant, il n'y avait pas un seul hérétique; celle d'Iglau offrait une semblable merveille. Les luthériens de Glatz avaient expulsé les Pères en se révoltant contre l'empereur; c'était la conséquence de toute insurrection. Ferdinand soumet les insurgés par les armes et se dispose à les punir; mais les luthériens connaissent les victimes de leurs calomnies, et ils ont recours à ces Jésuites qu'ils ont persécutés, qu'ils ont maudits et chassés; ils les supplient de demander grâce pour eux. Les Jésuites trouvent l'occasion de faire usage de leur puissance si redoutable, ils ne la laissent pas échapper : ils implorent la clémence impériale pour leurs persécuteurs, et ils l'obtiennent. Les habitants de Glatz ne résistèrent pas à ce grand exemple évangélique; ils rappelèrent les Jésuites et leur donnèrent la consolation de les voir rentrer

dans le sein de l'Église. En 1626, Ferdinand II ordonna le recensement des hérétiques de son empire convertis par les Jésuites; le chiffre en fut porté à plus d'un million :

« Doit-on en conclure, dit le docteur Ranke, que le protestantisme n'avait pas encore bien pris racine dans les masses, ou doit-on attribuer cette révolution à l'habile propagande des Jésuites? Du moins, ils ne manquèrent ni de zèle ni de prudence. Vous les voyez s'étendre successivement dans tous les lieux qui les environnent, séduire et entraîner les masses. Leurs églises sont les plus fréquentées. Se trouve-t-il quelque part un luthérien versé dans la Bible, dont l'enseignement exerce de l'empire sur ses voisins, ils emploient tous les moyens pour le convertir, et presque toujours ils réussissent, tant ils sont habitués à la controverse! Ils se montrent charitables, guérissent les malades, cherchent à réconcilier les inimitiés, engagent par des serments sacrés ceux qu'ils ont déjà ramenés à la foi. On voit les fidèles se rendre sous leurs bannières à tous les pèlerinages, et des hommes qui, il y a un instant encore, étaient d'ardents protestants, se mêler à ces processions (1). »

Les protestants, dans leur révolte à main armée, s'étaient emparés des biens du clergé et des ordres religieux; ils les avaient appropriés à leur usage et les retenaient sans scrupule. Le nonce du Pape, Charles Caraffa, aidé du Père Lamormaini, détermina l'empereur à en ordonner la restitution, que le Saint-Siége exigeait. Le Pape décide que les monastères dont les religieux n'existaient plus seraient consacrés à l'établissement de séminaires et de colléges tenus par les Jésuites et autres religieux. Cette mesure devait irriter la colère des hérétiques et augmenter le nombre de leurs victimes. Le 9 août 1629, le Père Burnat était massacré au pied de l'autel, dans l'église du village de Libun. Quelque temps après, le Père John Meag et Jérémie Fischer, ainsi que les Frères Martin Ignace et Wenceslas Tronoski, périssaient par la main des protestants.

(1) Tome III, pag. 33, édit. 1848.

En Allemagne, comme dans d'autres pays catholiques où les magiciens et sorciers étaient condamnés à être brûlés vifs, il arrivait trop souvent que la vengeance ou la haine envoyait au bûcher des victimes innocentes. Lorsqu'un ennemi n'avait rien à formuler contre celui à qui il voulait nuire, il l'accusait de sortilége et de magie, et en Allemagne, le fanatisme aidant, les juges prononçaient rarement avec connaissance de cause. Il en résultait que les exécutions devenaient chaque jour plus nombreuses. En 1593, Corneille de Loos, prêtre aussi zélé qu'éclairé, avait élevé la voix contre cette barbarie, et il avait payé de sa liberté le cri de son cœur de prêtre. Le Père Adam Tanner, savant Jésuite et chancelier de l'Université de Prague, avait plus tard publié un ouvrage dans le but d'éclairer les Allemands sur ces déplorables effets de leur crédulité fanatique; mais son livre n'avait pu trouver de lecteurs assez bien disposés pour en amener le succès, et l'on s'était borné à respecter les intentions et la personne de l'auteur, dont on refusait d'accueillir les idées. En 1629, le Père Frédéric de Spée, qui, souvent appelé pour assister les victimes d'un jugement aveugle, souffrait d'indicibles tortures à la vue de leur supplice immérité, apprend qu'un nombre considérable d'accusés innocents ont été condamnés à la fois : c'était à Wierzbourg. Il vole à leur secours, les exhorte, les console, les encourage, et en fait autant de martyrs qu'il accompagne au bûcher, et que ses larmes consolent encore lorsque sa voix, étouffée par la douleur, ne peut plus arriver jusqu'à eux. Le lendemain, un chanoine de la cathédrale, Philippe de Schœnborn, ne reconnaissait plus le charitable Jésuite :

— Eh! quoi? mon révérend Père, lui dit-il, est-ce bien vous? Hier encore vous n'aviez pas un cheveu blanc, et aujourd'hui votre tête est celle d'un vieillard!

— Si, comme moi, répond le Père Frédéric, vous aviez accompagné au bûcher tant de victimes qui, jusqu'à leur dernier soupir et en toute sincérité, prenaient Dieu à témoin de leur innocence, innocence qui m'était démontrée par d'autres motifs, vos cheveux seraient devenus aussi blancs que les miens.

Le Père Frédéric de Spée n'avait que quarante ans. Le chanoine de Schœnborn, profondément ému de ses paroles et de la tou-

chante expression de son visage inondé de larmes, n'oublia jamais cette grande douleur sacerdotale ; et lorsque, bientôt après, la Providence l'appela au siége archiépiscopal de Mayence, son premier acte d'autorité fut de supprimer dans son diocèse les procédures contre les sorciers.

Pendant ce temps, Frédéric de Spée travaillait à un ouvrage latin intitulé : *Cautio criminalis*, qu'il publia en 1631. La science de l'auteur, sa réputation littéraire, la vénération qu'inspiraient ses douces vertus, firent rechercher ce dernier ouvrage, et le succès fut tel, qu'à partir de ce moment les causes de sorcellerie ne furent plus admises que sur l'évidence des preuves, et les condamnations devinrent aussi rares qu'elles avaient été fréquentes; ce n'étaient plus que des cas exceptionnels. Le saint Jésuite pouvait mourir; il avait fait son œuvre, et il en voyait les immenses résultats pour sa patrie.

En 1635, il se trouvait à Trèves, lorsque le 6 mai les impériaux y firent leur entrée après avoir vaincu les Français. Le Jésuite, toujours compâtissant, toujours charitable, ne veut voir que des frères dans les vaincus, et il s'occupe d'eux avec la plus touchante sollicitude. Quatre cents prisonniers sont remis en liberté sur sa demande, et tous les blessés sont l'objet de ses soins les plus délicats. Il était au milieu d'eux et le jour et la nuit, oubliant son épuisement et ses souffrances personnelles pour prodiguer aux ennemis de son pays les trésors de sa charité, les ineffables consolations de son ministère, lorsque le 7 août il expira dans l'exercice de cet humble et sublime apostolat. Il avait quarante-sept ans

Peu d'années après, en 1642, les luthériens, vainqueurs à Leipsick, aperçoivent un Jésuite penché sur les soldats blessés restés au milieu du champ de bataille : c'était le Père Laurent Passok. Ils lui proposent de blasphémer le nom de la Vierge Immaculée, s'il veut conserver la vie; Laurent Passok préfère la mort et la reçoit au même instant. Un peu plus loin, le prince de Lawenbourg reconnaît le Père Cramer, qu'il voit occupé à confesser un soldat mourant; il s'approche de lui, et d'un coup de pistolet il lui brise la tête!...

IV

Le Parlement et l'Université de Paris, ne pouvant supporter patiemment les témoignages d'estime et d'affection que le cardinal de Richelieu affectait de prodiguer à la Compagnie de Jésus, guettaient l'occasion d'exciter la susceptibilité de l'ombrageux minist e, et d'en faire le plus puissant ennemi des Jésuites. L'entreprise leur paraissait difficile, il est vrai, mais ils étaient résolus à tout oser pour arriver à leur but.

En 1624, le jeune prince Henri de Bourbon, élève des Jésuites, venait d'être nommé à l'évêché de Metz et devait soutenir une thèse de théologie. Le roi avait exprimé le désir d'assister à cette solennité avec toute sa cour; le prince, par reconnaissance pour ses chers maîtres, choisit leur collége pour subir cet examen. Les Jésuites l'engagent à donner la préférence à la Sorbonne : il s'y refuse, il veut pour théâtre celui de ses études; l'Université ne peut empêcher cet hommage éclatant rendu à ceux qu'elle appelait ses rivaux; elle jure de s'en venger.

Le Père Coton revenait de Rome avec le titre de Provincial de France et un droit de plus à la haine hérétique, car il avait converti l'illustre connétable de Lesdiguières, dont il était l'ami. A son arrivée à Paris, le célèbre Jésuite apprend les colères de l'Université contre son Ordre; il apprend qu'elle attaque avec violence tout ouvrage écrit par les Pères, et qu'elle les accuse hautement d'accaparer l'éducation. Le Père Coton se fait entendre à la cour, où il compte des amis dévoués; mais pendant qu'il justifie ses frères des imputations universitaires, une nouvelle attaque leur était portée sur un autre point. Un Dieppois accusait le Père Ambroise Guyot de conspirer en faveur des Espagnols, au sujet de la Valteline. L'accusateur, bientôt convaincu lui-même de trahison, est envoyé sur l'échafaud; là, il se rétracte avant d'aller paraître au tribunal de Dieu, et déclare le

Père Guyot innocent; mais il restait une fâcheuse impression dans l'esprit de Richelieu. C'était ce qu'avaient voulu les ennemis de la Compagnie de Jésus : leur première pierre était posée.

Le 20 janvier 1626, il paraissait à Paris un ouvrage latin, écrit et publié à Rome par un Jésuite, le Père Santarelli, et dans lequel les principes ultramontains sur les droits du Saint-Siége à l'égard des princes étaient soutenus dans toute leur vigueur primitive. La Sorbonne et le Parlement jettent les hauts cris, Richelieu partage leur indignation. Louis Servin, avocat général, se charge de porter la parole contre les doctrines professées par la Compagnie de Jésus dans l'ouvrage incriminé. Le roi devait tenir un lit de justice au Parlement, le 6 mars; ce fut ce jour-là que choisit Servin, espérant que sa plaidoierie en présence de Louis XIII et de sa cour déterminera tout au moins l'expulsion de la Compagnie.

Le 6 mars, en effet, le roi vient s'asseoir au Parlement, toutes chambres assemblées, et, le moment arrivé, l'avocat général prend la parole; il amène son sujet avec toutes les précautions oratoires qui lui promettaient le succès, et au moment où il allait faire sentir le danger de livrer la jeunesse à des maîtres professant de tels principes, il tombe mort aux pieds de Mathieu Molé! Il venait d'être foudroyé par une attaque d'apoplexie!...

Cet événement était une leçon pour le Parlement; il aurait dû être saisi d'épouvante... Il n'en fut pas ainsi : Omer Talon remplaça Louis Servin; la procédure fut continuée, et, le 13 mars au soir, un homme enveloppé dans son manteau frappait à la porte de la maison professe, et demandait à parler au Père Provincial : c'était le président de Lamoignon. En voyant le Père Coton, il l'embrasse et s'écrie :

— Quel malheur! mon Père, quel malheur!

— L'avocat général a atteint son but, n'est-ce pas, demande le Provincial, qui devinait.

— Hélas! oui, mon Révérend Père. Le traité du Père Santarelli, écrit et publié en Italie, à Rome, d'après les principes et les idées de Rome; ce livre, écrit et publié par un Italien pour

les Romains et les Italiens, ce livre est condamné en France par le Parlement de Paris, et les Jésuites français doivent en être responsables! Le Parlement prépare sa sentence d'exil, mon Père; je suis venu secrètement vous en prévenir. Le cardinal de Richelieu veut vous faire sentir sa puissance, il veut vous prouver que votre existence, en France, dépend de son bon plaisir; car, en ce moment, il est d'accord avec le Parlement, et veut que le livre du Père Santarelli soit brûlé en place de Grève par la main du bourreau.

Le Père Coton était malade, il l'était même assez sérieusement pour inquiéter ses amis; la nouvelle que lui apportait Lamoignon aggrava son état. Le lendemain, Mathieu Molé, bravant la colère de Richelieu, se présente devant le roi, lui rappelle les immenses services rendus à l'Église et à la France par la Compagnie de Jésus, et l'injustice d'un jugement qui fait peser sur l'Ordre entier la colère excitée par un livre dont un seul de ses membres est l'auteur; il ajoute; « Quant à moi, Sire, je déclare à Votre Majesté que je ne sanctionnerai jamais une pareille iniquité! »

Mais Louis XIII, dominé par son ministre, ne savait avoir d'autre volonté que la sienne; il laissa aller les choses à la grâce du cardinal, le livre de Santarelli fut brûlé et la question de l'exil débattue. Plusieurs membres du parlement proposaient, en attendant la sentence, et par mesure de précautions, d'interdire à l'instant même la chaire et le confessionnal aux Jésuites. Le doyen des conseillers, Deslandes, s'en étonne:

« Et à quoi pensez-vous? s'écrie-t-il. Faut-il donc que nous défendions au roi et à la reine-mère de se confesser au Père de Suffren, et que nous leur nommions un autre directeur? »

Cette saillie fit sentir aux graves conseillers le ridicule de leur proposition, ils la remplacèrent par une autre qui fut acceptée: celle de mander à la barre du parlement le Provincial et les Supérieurs des Jésuites. Les Pères Coton, Filleau, Brossald et Armand comparaissent, on les interroge, on leur ordonne de signer quatre articles repoussés en 1614 par les États Généraux. Le Père Coton, qui avait répondu à toutes les questions avec une remarquable lucidité, malgré son état d'affaiblissement et de grave maladie, répond à l'injonction du parlement·

« Je déclare, au nom de notre Société, que nous sommes prêts à signer ce que la Sorbonne et l'assemblée du clergé auront signé elles-mêmes. »

Le parlement se trouvait pris et singulièrement embarrassé. Quel motif donnerait-il à sa sentence de bannissement contre un Ordre qui devait signer la même profession de foi que la Sorbonne et le clergé de France?

Le 18 mars, le Père Provincial, que tant de secousses précipitaient au tombeau, était à l'agonie ; un huissier vient lui signifier l'arrêt du parlement, et le mourant, levant vers le ciel son regard résigné et ses mains défaillantes, laisse entendre ces paroles déchirantes de simplicité :

« Faut-il que je meure comme criminel de lèse-majesté et perturbateur du repos public, après avoir servi deux rois de France avec tant de fidélité pendant trente ans!... »

Le lendemain, le célèbre Jésuite n'existait plus, Richelieu venait prier à côté de sa dépouille, et l'archevêque de Paris voulait faire lui-même l'absoute; cette mort semblait calmer la tempête. Le cardinal de Richelieu renonça à pousser plus loin, à l'égard de la Compagnie de Jésus, la manifestation de sa puissance. Il lui avait montré qu'il était plus fort qu'elle en la laissant vivre et se consumer de travail en France comme ailleurs; il prouvait du même coup au parlement et à l'université qu'il était aussi fort qu'eux; sa politique était satisfaite. Dès lors, il ne songea plus qu'à employer dans l'intérêt du royaume le zèle et les talents des saints religieux qu'il pensait avoir mis sous sa dépendance, il se déclara ouvertement leur protecteur.

Richelieu était d'ailleurs trop habile et son génie était trop grand pour ne pas apprécier à leur valeur les services que les Jésuites rendaient à la France par l'enseignement autant que par la prédication. D'après le recensement de 1627, le nombre de leurs élèves, dans la seule province de Paris, s'élevait à treize mille cent quatre-vingt-quinze.

Le 7 mars de cette même année, 1627, le roi avait posé solennellement la première pierre de la maison professe des Jésuites, rue Saint-Antoine, il contribua aux frais de sa construction, ainsi que le cardinal. Le collége de Clermont, devenu insuffisant

avait besoin d'être abattu et reconstruit, la ville de Paris en fit les frais.

Le 9 mai 1641, le roi et la cour venaient assister à la messe célébrée par le cardinal-ministre dans la nouvelle église des Jésuites (1), le roi, la reine, les secrétaires d'État, tous les princes et seigneurs y reçurent la sainte Communion. Il était impossible de donner à la Compagnie de Jésus une preuve plus éclatante de la bienveillance royale. Quelques jours après, le cardinal de Richelieu et tous les grands de la cour assistaient aux exercices académiques qui couronnaient l'année scolaire chez les Pères. Armand de Bourbon, prince de Conti, et le prince de Savoie-Nemours, leurs élèves, étaient au nombre des jeunes acteurs. De telles faveurs devaient naturellement accroître l'irritation des universitaires.

La Compagnie de Jésus poursuivait ses travaux avec un zèle infatigable et un succès croissant, et voyait accourir dans son sein les noms les plus illustres. Charles de Lorraine, évêque de Verdun, s'était dépouillé de sa couronne et de ses titres pour se revêtir de la sainte livrée du Jésuite, Florent et François de Montmorency avaient rejeté loin d'eux toutes les grandeurs terrestres qui se rattachaient aux nobles descendants du premier baron chrétien, et ils avaient couru au-devant des humiliations et des persécutions qui ne cessaient de poursuivre les disciples de saint Ignace de Loyola. Les familles de Beauveau, de Boufflers, de Suffren, de La Vallière, de la Trémouille, de Sabran, de Pins, de Ventadour, de Canilhac, de Gourgues, etc., comptaient parmi les Jésuites des Pères de leur noms. C'est peut-être là un des motifs de la réputation de puissance faite à la Compagnie de Jésus, car ce n'était pas seulement en France que les noms les plus glorieux de l'histoire venaient se ranger sous son humble bannière : toutes les illustrations de l'Europe concourraient à lui donner ce reflet de gloire et de grandeur que le monde apprécie.

Pendant que les événements que nous venons de raconter se passaient à Paris, le noviciat de Nancy était témoin d'une ré-

(1) Aujourd'hui Saint-Paul-Saint-Louis, rue Saint-Antoine.

conciliation dont l'histoire doit conserver le touchant et pieux souvenir.

Deux familles des plus nobles et des plus honorées étaient séparées par une de ces taches de sang, dont la trace ne s'efface d'ordinaire qu'après plusieurs générations : le père de François de Gournay avait tué en duel le père de Charles d'Harcourt. Les deux jeunes gens ne se voyaient plus, mais ils étaient chrétiens, et l'un et l'autre déploraient l'inimitié de leurs familles et se pardonnaient mutuellement, du fond du cœur, des fautes qui ne leur étaient d'ailleurs nullement personnelles. Un jour, François de Gournay se présente au noviciat des Jésuites de Nancy ; Charles d'Harcourt venait d'y entrer. En apercevant François, Charles lui tend les bras, l'embrasse, le presse sur son cœur, l'appelle son frère, et l'un et l'autre confondent leurs larmes et leurs douleurs. Charles d'Harcourt conjure son supérieur de lui permettre de servir François de Gournay pendant les premiers jours d'épreuves, et, heureux de l'obtenir, il vient s'agenouiller devant le fils du meurtrier de son père, et lui lave les pieds ! C'était dignement débuter dans cette Compagnie de héros, qui de tous côtés affrontaient tous les dangers et se faisaient partout martyrs de la charité ou du zèle apostolique.

A Douai, ils se dévouaient pour les victimes de la famine et les préservaient d'une mort inévitable. A Lille et à Béthune, ils accouraient au secours des pestiférés et tombaient à côté des mourants, qu'ils soignaient et consolaient. En 1636, dans la seule ville de Béthune, onze des leurs, sur vingt-quatre, périrent de ce martyre.

Ce magnifique dévouement n'empêcha pas les protestants de piller et de détruire leur collége pendant la guerre qui succéda à la peste : l'hérésie n'avait plus d'autre manière de procéder à l'égard des Jésuites. La Providence se chargea de réparer ce désastre par la générosité du comte de Nédonchelles, oncle du Père Libersaert.

Dans le midi de la France, parmi les Pères qui se distinguaient le plus, il en était un qui s'était voué spécialement à la converlion des populations rurales du pays des Cévennes : c'était l'humbes Père Jean-François de Régis, dont nous avons raconté ailleurs

le merveilleux apostolat (1). Dans le même temps, le Père Maunoir parcourait la Bretagne avec le même zèle et des succès également consolants.

V

La Compagnie de Jésus avait toujours à combattre, tantôt contre l'hérésie ou la jalousie, tantôt contre l'impiété ou l'immoralité; point de mire de l'enfer, elle avait à repousser ses attaques lorsqu'elle ne lui portait pas directement les premiers coups sur le terrain qu'il s'était choisi. En 1638, les luthériens d'Utrecht découvraient une conspiration dont le but était de livrer la ville aux Espagnols. Or, les Jésuites ayant converti le duc de Bouillon, qui avait été gouverneur de la place et ardent hérétique, il était évident qu'il fallait chercher dans leur collége les principaux chefs de cette conspiration. Le Père Boddens a reçu l'abjuration du duc de Bouillon, donc c'est le Père Boddens qui est l'auteur du complot. Celui qui l'a découvert est un soldat initié, il en faisait partie, il en connaît tous les complices, il a donné leurs noms, et pas un Jésuite ne se trouve sur sa liste. On lui fait toucher au doigt la nécessité de compromettre les Jésuites; mais il ne peut dire que ce qu'il sait. Les magistrats veulent pourtant des Jésuites, ils ont soif de leur sang, ils ne veulent y renoncer à aucun prix. Ils offrent au soldat la richesse et la liberté, s'il consent à accuser les Pères Boddens et Paëzman; le soldat accepte le marché en tremblant, et dit qu'il a parlé du complot à ces deux Pères. C'était assez pour les hérétiques : ils font comparaître les saints religieux, qui se présentent accompagnés du coadjuteur Philippe Nottin. On les confronte avec le dénonciateur; celui-ci se trouve embarrassé pour soutenir son accusation, il ne sait pas répondre aux pressantes interrogations des Pères, et les luthériens, furieux de ses hésitations, les font

(1) *Hist. de saint Jean-François de Régis* (chez Bray, rue des Saints-Pères, 66. Paris, 1862).

cesser en lui tranchant la tête. Débarrassés de l'imposteur, ils s'acharnent librement sur leurs victimes et les livrent à la plus horrible torture :

« On les plaça sur quatre lames de fer rangées en sautoir, dit M. Crétineau-Joly; on leur lia les pieds et les mains avec des chaînes armées de pointes d'acier qui pénétraient dans la chair; on leur enferma le cou sous un réseau de plomb garni d'une triple dentelure; ainsi posés et tenus, on les entoura de brasiers. A peine les chairs étaient-elles entamées par le feu, que le sel, le vinaigre et la poudre à canon tombaient sur ces plaies saignantes. Les raffinements de cruauté ne s'arrêtèrent pas à des douleurs aussi âcres. On appliqua sur la poitrine des Pères sept torches enflammées; on leur mutila phalange par phalange les doigts des mains et des pieds. Après vingt-deux heures de supplice, les médecins déclarèrent que la vie chez les Jésuites s'épuisait plus rapidement que le courage : ils n'avaient rien avoué sous tant de tortures; on les condamne à périr par la hache du bourreau.

« A peu de jours d'intervalle, on les porta, l'un après l'autre, sur l'échafaud, car leurs pieds meurtris ne pouvaient plus les soutenir. Ils périrent au mois de juin 1638, en priant Dieu de pardonner à ceux qui les assassinaient juridiquement. »

Les magistrats connaissaient mieux que tout autre l'iniquité d'une telle exécution; aussi le conseil des Provinces-Unies menaça-t-il des peines les plus rigoureuses quiconque oserait publier le moindre écrit tendant à conserver, pour la postérité, le souvenir de la conspiration qui avait servi de prétexte à cette révoltante et sacrilége férocité.

Un mois auparavant, le 6 mai 1638, la peste avait enlevé Jansénius, évêque d'Ypres, adversaire déclaré de la Compagnie de Jésus Le prélat laissait, en manuscrit, un traité sur la grâce, dans lequel il faisait revivre la doctrine de Baïus, dont les Jésuites avaient si admirablement triomphé, en amenant Baïus et ses disciples à une éclatante rétractation. Mais, par cela seul que les Jésuites étaient restés maîtres du terrain sur le champ de la discussion, leurs adversaires s'étaient promis une revanche.

Cornélius Jansénius, élève des Jésuites au collége de Louvain, avait témoigné le désir d'entrer dans leur Institut; les supérieurs, ne lui reconnaissant pas des indices suffisants de vocation à la vie religieuse, avaient refusé de le recevoir. Blessé dans son amour-propre, il avait quitté les bancs du collége et était allé s'asseoir sur ceux de l'université, où Jacques Baïus, neveu du célèbre chancelier, professait les doctrines erronées de son oncle, doctrines condamnées par le Saint-Siége, et dont l'auteur lui-même avait reconnu et abjuré l'erreur.

Jansénius avait donc adopté le baïanisme par esprit d'opposition à la Compagnie de Jésus, qui, après l'avoir si vaillamment combattu dès son apparition, par la science et le talent des Pères Bellarmin et Tolet, le combattait de nouveau, depuis que l'on cherchait à le faire revivre et à exalter les jeunes têtes contre l'autorité qui les avait condamnées.

Dans son traité sur la grâce, l'évêque d'Ypres soutenait ces doctrines; mais, ne voulant pas mourir hérétique aux yeux des hommes, ce qui eût fait manquer le but, son ouvrage restait en portefeuille, et il se contentait de le communiquer par fragments à son disciple le plus dévoué, Duvergier de Hauranne. Celui-ci en parlait mystérieusement dans le monde, en termes propres à faire désirer son apparition; mais le secret devait être gardé soigneusement, car, assurait-il, ce livre devait opérer une véritable révolution religieuse. A la fin de ce livre, intitulé *Augustinus*, l'auteur proteste qu'il veut vivre et mourir dans l'obéissance à l'Église romaine, qu'il lui soumet son ouvrage, et qu'il accepte, rétracte, condamne, anathématise tout ce qu'elle décidera qu'il doit accepter, rétracter, condamner, anathématiser. Cette protestation ne l'empêchait pas de recommander à Duvergier une grande prudence dans le choix des personnes à qui il faisait confidence de sa doctrine et du livre destiné à la publier.

Il n'est pas inutile de remarquer que Duvergier de Hauranne, plus connu sous le nom d'abbé de Saint-Cyran, ne s'adressait qu'aux adversaires de la Compagnie de Jésus. Toutefois Jansénius, désirant gagner l'appui d'une congrégation religieuse, engageait son agent à sonder le terrain : « Ce ne serait pas peu de chose, lui mandait-il, si mon ouvrage était secondé par quelque

compagnie semblable. » Saint-Cyran s'était vu deviné et repoussé par Pierre de Bérulle, Général des Oratoriens, il essaya de séduire saint Vincent de Paul. Il ignorait que ce grand apôtre de la charité n'aurait jamais songé à fonder la congrégation des Prêtres de la Mission, si la Compagnie de Jésus avait pu seconder ses intentions pour les missions des campagnes, et que c'était d'après le refus des Jésuites, trop peu nombreux pour suffire à tout, et avec l'aide de leurs conseils et de leur expérience, qu'il avait créé la société à laquelle on a donné le nom de *Lazaristes*.

Dans l'ignorance de cette intimité de Vincent de Paul avec les Pères de la Compagnie de Jésus, Saint-Cyran avait cherché à s'en faire un ami, et, lorsqu'il crut avoir gagné sa confiance, il lui dit :

— Dieu m'a donné et me donne de grandes lumières; il m'a fait connaître que depuis cinq ou six cents ans il n'y a plus d'Église. Avant, cette Église était comme un grand fleuve qui avait des eaux claires; mais, maintenant, ce qui semble l'Église n'est plus que de la bourbe.

— Prenez garde! lui répond le saint, tous les hérésiarques ont pris ce prétexte pour établir leurs erreurs.

— Calvin, reprend Saint-Cyran, n'a pas mal fait tout ce qu'il a entrepris, mais il s'est mal défendu (1).

Saint Vincent était suffisamment éclairé sur le disciple de Jansénius, il s'éloigna de lui et ne le considéra plus que comme un hérétique qui ne tarderait pas à se démasquer. Ne pouvant faire de prosélytes parmi les religieux dont la réputation de sainteté ou de talent aurait pu seconder ses vues, Saint-Cyran se rejette sur l'abbaye de Port-Royal; l'abbesse Angélique Arnauld, fille du célèbre ennemi des Jésuites, exerçait une grande influence sur sa famille et sur une partie des personnes attachées à la cour. L'imagination des religieuses se laissa prendre aux idées de l'abbé de Saint-Cyran, et, ce point gagné, l'apôtre des doctrines nouvelles travaille avec tant d'ardeur et d'habileté, qu'il parvient à réunir plusieurs jeunes gens de grande intelligence et de talent distingué, qui, sous le nom de solitaires de Port-Royal, vont s'établir dans le voisinage de l'abbaye que les religieuses avaient quittée

(1) Lettre de saint Vincent de Paul.

pour venir au faubourg Saint-Jacques, à Paris. Là, ils se livrent à l'étude et s'occupent aussi à écrire pour la jeunesse, car les Jésuites s'étant emparés de l'éducation, il est important de rivaliser avec eux, et Port-Royal fonde son collége. Les Jésuites portent à la fréquentation des sacrements; les solitaires de Port-Royal en éloignent.

La morale des Jésuites est douce et attrayante comme l'Évangile, celle des solitaires de Port-Royal est sèche, froide, sévère et désespérante. Il fallait être opposé de tous points à la Compagnie de Jésus, dans les idées comme dans la pratique, pour être digne de la société de Port-Royal-des-Champs. Et l'opposition était grande en effet, si nous la jugeons d'après l'opinion que les solitaires avaient d'eux-mêmes. Antoine Le Maître, célèbre avocat et neveu d'Angélique Arnauld, attiré par sa tante à la solitude de Port-Royal, écrivait à un prêtre, Antoine de Singlin, dans son admiration de lui-même :

« On n'a point ouï-dire, peut-être depuis un siècle, qu'un homme au lieu et en l'état où j'étais, dans la corruption du palais, dans la fleur de mon âge, dans les avantages de la naissance, et dans la vanité de l'éloquence, lorsque sa réputation était le plus établie, ses biens plus grands, sa profession plus honorable, sa fortune plus avancée, et ses espérances plus légitimes, ait laissé tout d'un coup tous ces biens, ait brisé toutes ces chaînes, se soit rendu pauvre au lieu qu'il travaillait à acquérir des richesses, qu'il soit entré dans les austérités au lieu qu'il était dans les délices, qu'il ait embrassé la solitude au lieu qu'il était assiégé de personnes et d'affaires, qu'il se soit condamné à un silence éternel au lieu qu'il parlait avec assez d'applaudissements. Cependant, quoique ce miracle soit plus grand et plus rare que celui de rendre la vue aux aveugles et la parole aux muets, notre siècle est si peu spirituel, que l'on a seulement considéré comme une chose extraordinaire ce qu'on devait révérer comme une chose sainte »

Le mot de Saint-Cyran à saint Vincent de Paul : *Calvin a bien fait ce qu'il a entrepris, mais il n'a pas su se défendre,* et l'or-

gueil révoltant de ces quelques lignes de Le Maître, expliquent suffisamment le jansénisme.

Aussitôt après la mort de Jansénius, ses amis s'empressèrent de faire mettre sous presse son *Augustinus;* les Jésuites, avertis, en préviennent l'internonce, à qui ils font connaître les bonnes feuilles, et le Saint-Siége interdit la publication de l'ouvrage. Mais les jansénistes, sans égard pour cette défense, font paraître le livre en 1640.

Alors s'éleva cette interminable guerre de plume qui passionna si longtemps les savants des deux partis. Le Pape avait nommé les partisans de l'*Augustinus* jansénistes; ceux-ci nommèrent leurs adversaires molinistes, parce que, disaient-ils, leur doctrine était celle de Molina. Les jansénistes de France et de Belgique protestaient de leur soumission au Saint-Siége, mais ils ne se rendaient à aucune de ses remontrances, et toutes les mesures paternelles étant épuisées sans succès, la cour de Rome formula une éclatante condamnation de l'*Augustinus*, le 6 mars 1642. Les jansénistes n'acceptèrent pas cette condamnation, sous le prétexte spécieux que les Jésuites l'avaient provoquée. Saint Vincent de Paul mandait à l'abbé d'Orgny :

« L'abbé de Saint-Cyran a avoué à M. de Chavigny, secrétaire d'État, que le but des partisans de l'évêque d'Ypres est de discréditer les Jésuites sur le dogme et sur l'administration des sacrements. »

Ce fut dans ce but qu'Antoine Arnauld publia, en 1643, son livre : *De la fréquente Communion,* dont l'apparition excita une nouvelle controverse et un redoublement d'irritation dans les deux camps opposés, et dont saint Vincent de Paul disait, en écrivant à l'abbé d'Orgny :

« Si cet ouvrage a servi à une centaine, en les rendant plus respectueux à l'égard des sacrements, il y en a pour le moins dix mille à qui il a nui en les en retirant tout à fait... Plusieurs curés de Paris s'en plaignent; à Saint-Sulpice on a trois mille communions de moins qu'à l'ordinaire; à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, quinze cents personnes ont manqué à ce devoir de religion, et il en est ainsi des autres. »

Ce livre, hautement blâmé par le clergé, la Sorbonne et l'uni-

versité, à l'exception de quelques évêques entraînés dans le parti janséniste, fut déféré à la cour de Rome comme tendant à éloigner les âmes du Sacrement dans lequel elles trouvent la force et la vie. L'abbé de Saint-Cyran avait si bien mis à ce régime les religieuses de Port-Royal, que l'abbesse lui écrivait un jour : « Il y a de nos filles qui ne se sont pas confessées depuis quinze mois... » Cet ardent propagateur du jansénisme, cet ennemi acharné de la Compagnie de Jésus, tombait frappé d'apoplexie, dans l'exercice de ses coupables fonctions, le 11 octobre 1643.

Quelques jours auparavant, le 25 septembre, le prince Jean-Casimir, qui ne devait pas tarder à monter sur le trône de Pologne, recevait avec bonheur le saint habit de cette Compagnie de Jésus contre laquelle se liguaient avec tant de perfidie tous les fiers ennemis de l'autorité du Saint-Siége dont elle se faisait le rempart.

VI

A Malte, c'était par l'immoralité que les Jésuites étaient attaqués. Pendant que les jansénistes se plaignaient en France et en Belgique de leur excès d'indulgence et qu'ils multipliaient leurs écrits sur ce qu'ils appelaient *la morale relâchée* des Jésuites, les chevaliers de Malte se révoltaient contre ce qu'ils appelaient *la rigidité* des mêmes Jésuites.

L'oisiveté, toujours dangereuse pour les âmes, avait entraîné les chevaliers dans de coupables désordres. Autant ils étaient braves et se réveillaient pleins de foi quand les infidèles les forçaient à croiser sur les mers, ou que le Souverain-Pontife appelait leur valeur à la défense de l'Église, autant ils se relâchaient de leur discipline et se laissaient entraîner et amollir par le plaisir, quand ils avaient posé les armes et vivaient retranchés dans leur île fortifiée.

En 1639, le grand-maître, Paul Lascaris, voulant ramener ses chevaliers à la vie chrétienne qui leur était imposée par les statuts de l'Ordre, avait pris des mesures sévères assez mal accueillies, et s'était opposé à une représentation théâtrale préparée pour le carnaval; les conditions dans lesquelles devait être jouée cette pièce lui paraissaient de nature à ne pouvoir être tolérées. Les chevaliers, irrités de cette défense, réclament, insistent, supplient Lascaris de retirer cette interdiction :

« Je n'ai rendu cet édit, répond le grand-maître, que pour nous conformer à ce qui nous est ordonné par la religion et par nos règlements; si le Père Cassia déclare que je puis en conscience autoriser un tel amusement, je ne m'y opposerai pas. »

Le Père Cassia est consulté, il répond qu'il ne peut approuver la représentation projetée. L'irritation redouble. Les jeunes chevaliers s'exaltent, détournent leur mécontentement pour le faire retomber sur les Jésuites, et décident que l'initiative de la défense vient des Pères. Le grand-maître leur donne sa confiance, donc c'est le Père Cassia qui lui a conseillé l'édit; l'opinion d'un Jésuite est nécessairement celle de la Compagnie, donc tous les Jésuites sont trop sévères, et cette sévérité est intolérable. Ce jour-là leur morale n'était pas relâchée. Les esprits s'exaltant sur ce thème, un jeune chevalier nommé Salvatici s'improvise chef des révoltés, il organise une émeute sacrilége, et quelques jours après, on voyait plusieurs chevaliers courir les rues sous le saint habit de la Compagnie de Jésus, en criant que les Jésuites s'opposent aux divertissements, qu'ils sont les auteurs de l'édit du grand-maître, que leur sévérité ne peut être tolérée plus longtemps. Lascaris fait arrêter Salvatici et ordonne qu'il soit renfermé au fort Saint-Elme; mais ses partisans prennent les armes, délivrent le prisonnier, se portent ensuite au collége des Jésuites, le saccagent de fond en comble, arrêtent les onze Pères qui l'habitent et les conduisent à bord d'un bâtiment prêt à faire voile pour la Sicile. Le grand-maître écrit au Pape, Urbain VIII ordonne la réintégration des Jésuites dans leur maison de Malte. Louis XIII, roi de France, écrivait de son côté dans les termes les plus énergiques pour demander la réparation de ce scandale, et, le 12 décembre, les Pères rentraient en possession

de leur collége, aux applaudissements des habitants et des chevaliers eux-mêmes. Néanmoins, à l'approche des réjouissances du carnaval de 1640, une fermentation menaçante agitait de nouveau les esprits ; le chevalier Salvatici renouvelle ses instances auprès du grand-maître, et ce dernier, afin d'éviter une insurrection sérieuse, lui accorde l'autorisation de faire jouer la pièce refusée l'année précédente. Salvatici, vainqueur, répand cette nouvelle, ses jeunes frères d'armes s'en réjouissent, le peuple s'en effraie :

« Les bons Pères Jésuites, disait-il, avaient interdit cet amusement et les chevaliers les ont chassés pour se venger de leur sévérité; qui sait maintenant si Dieu ne s'en mêlera pas pour se venger des chevaliers? »

Au jour fixé pour la représentation dans laquelle Salvatici devait jouer un rôle important, il se rend au théâtre; le chevalier Robert Solaris, également acteur, se prend de querelle avec lui, la discussion s'échauffe, Salvatici se croit offensé, il met la main sur la garde de son épée; mais Solaris a vu son mouvement, et, plus prompt que l'éclair, il le perce d'outre en outre! Le chevalier Salvatici était mort avant d'être entré en scène, la pièce ne pouvait être jouée :

« C'est le jugement de Dieu! disait le peuple; nous le disions bien que Dieu s'en mêlerait! »

De ces événements, les esprits malveillants n'avaient vu qu'un fait, l'expulsion des Jésuites par les chevaliers de Malte, et ce fait, ils l'exploitèrent diversement suivant l'idée qu'ils avaient à faire valoir; ils s'accordèrent seulement sur un point : celui de calomnier la Compagnie de Jésus.

En Angleterre, la persécution continuait; la mort de Jacques Stuart n'avait pas ralenti le zèle des puritains; loin de là, ils se démasquaient de manière à laisser voir que ce n'était pas seulement le papisme qu'ils voulaient détruire; mais que c'était l'autorité en elle-même qui les gênait et qu'ils prétendaient renverser. L'hérésie n'a jamais eu d'autre but. Pendant qu'elle envoyait les Jésuites au gibet, elle refusait le nécessaire à Charles Ier, son souverain, et le tenait sous la tutelle la plus humiliante. Les Jésuites étaient bannis juridiquement de la Grande-Bretagne,

mais ils ne l'abandonnaient pas; ils voulaient y maintenir la foi parmi les catholiques restés fidèles, et ils vivaient renfermés, déguisés, et n'exerçant leur saint ministère que dans le secret ou au milieu de la nuit. Tous ceux que l'on découvrait étaient mis à la torture et de là conduits à la mort.

Lorsque le Père Corby fut arrêté, l'ambassadeur d'Allemagne proposa de l'échanger contre un prisonnier écossais, le Jésuite s'y refusa, il préféra le martyre. Son exécution étant fixée au 17 septembre 1644, il vit venir dans son cachot, la veille au soir, le président de Bellièvre, ambassadeur de France, la duchesse de Guise et la marquise de Brossay, qui voulaient avoir la consolation de recevoir les dernières paroles du martyr et sa dernière bénédiction. Il les confessa, célébra la sainte messe, communia ses pieux visiteurs, passa la nuit en prières avec eux, les bénit d'une suprême bénédiction, leur laissa baiser à genoux ses mains chargées de chaînes, et les quitta pour marcher au lieu du supplice; l'ambassadeur seul l'accompagna au gibet.

Les Pères Richard Bradley et John Grose étaient depuis longtemps renfermés dans les cachots de Manchester et de Lincoln, privés d'air, de lumière, de nourriture, de mouvement et chargés de chaînes : le 30 janvier 1645, Richard Bradley succombait à cet excès de souffrances. Le 1er février, le Père Henri More, prisonnier à la Tour de Londres, était accompagné au gibet par l'ambassadeur de France. La veille, les représentants de tous les souverains catholiques étaient venus se mettre à ses pieds pour lui demander avec des larmes de vénération et de sympathie sa précieuse bénédiction, et le président de Bellièvre avait tenu à honneur de la recevoir encore au dernier instant, au moment même où le ciel s'ouvrait pour recevoir le saint martyr. Vingt-six jours après, le Père Grose expirait dans son cachot de Lincoln...

Dans le même temps, la Compagnie de Jésus se voyait attaquée à Rome par une main qu'elle n'aurait pas soupçonnée. Notre intention était d'abord de passer ce fait sous silence; mais un prêtre italien ayant cru devoir le rappeler en chaire, dans une des principales églises de Paris, assez récemment, et s'étant appuyé sur les calomnies d'un auteur ennemi de la Compagnie de Jésus, nous laisserons parler ici M. Crétineau-Joly, qui a vérifié

par lui-même tous les documents, et qui prouve clairement que l'ouvrage de Tosetti est un tissu de mensonges. Le prédicateur auquel nous faisons allusion parlait, il est vrai, dans sa langue nationale; mais beaucoup de Français à Paris comprennent et parlent l'italien :

« Peu de temps après que l'Ordre des Écoles-Pies fut établi, dit M. Crétineau-Joly, il plut à quelques religieux de cet Ordre de fomenter des troubles contre l'autorité de Joseph Calasanzio, leur saint fondateur. Les Pères Mario Stozzi et Stefano Cherubini degli Angeli se mirent à la tête des révoltés. A force de ruses et d'impostures, ils ameutèrent l'opinion publique; ils parvinrent à la tromper. Leur intrigue fut si habilement nouée que Calasanzio se vit traduit au Saint-Office, dépouillé du titre de Général, et qu'on lui fit défense d'ouvrir de nouvelles maisons. Un religieux Somasque, nommé Augustin Ubaldini, fut désigné comme visiteur de l'Ordre dans lequel la guerre civile éclatait. Ubaldini se rendit compte de la situation : il proclama l'innocence du fondateur, il incrimina les rebelles; puis, après avoir fait justice, il se retira, fatigué des hostilités qu'il provoquait autour de lui.

« La cause était toujours pendante : par un bref en date du 9 mai 1643, Urbain VIII substitua à Ubaldini le Père Sylvestre Pietra-Santa, de la Compagnie de Jésus. Pietra-Santa jouissait alors à Rome d'une réputation méritée par ses vertus et par sa science. Il se mit à l'œuvre; mais Mario Sozzi, qui avait usurpé les fonctions de Supérieur des Écoles-Pies, s'était arrangé pour empêcher la manifestation de la vérité. Il avait exilé tous les religieux restés fidèles à leur véritable chef; ceux qui se contentaient de désapprouver les actes de l'usurpateur avaient subi le même sort. Pietra-Santa ne se découragea pas devant tant d'obstacles. Il lui était facile de juger de quel côté se trouvait le bon droit. Sa conscience était éclairée, il voulut éclairer celle du Pontife et des consulteurs du Saint-Office. Il rédigea trois rapports. Dans tous les trois, il s'attacha à démontrer que saint Joseph Calasanzio n'avait aucun reproche à s'adresser, qu'il fallait le réintégrer dans ses fonctions et conserver ainsi à l'Église un Ordre utile et pieux.

« Ces faits et ces déclarations étaient et sont encore notoires à Rome. En 1753, lorsque les premiers symptômes de la destruction des Jésuites commencèrent à se faire sentir, le Père Urbain Tosetti, des Écoles-Pies, ne craignit pas, en publiant un abrégé de la vie de saint Joseph Calasanzio, de représenter Pietra-Santa comme l'artisan des persécutions que le fondateur des Écoles-Pies avait endurées de la part de ses frères. Tosetti n'avait aucune preuve à offrir, il en inventa. Il mit donc ses calomnies sous l'égide du procès de la canonisation du saint, afin de mieux abuser les hommes qui n'ont ni le temps, ni les moyens de remonter aux sources originales. L'écrivain avait menti sciemment, son mensonge fut accepté par la crédulité, par l'ignorance et par la mauvaise foi. Tosetti appuie ses imputations sur des documents ; nous avons consulté ces mêmes documents qu'il invoque, nous avons étudié les passages qu'il indique, et, de cette comparaison, il est résulté la plus éclatante justification du Jésuite.

« Il serait trop long d'énumérer ici toutes les fraudes que s'est permises l'auteur de l'*Abrégé de la vie de saint Joseph Calasanzio*. (Édition de 1753, imprimée à Rome, par Jean Zempel). Quelques exemples suffiront et au delà pour convaincre les esprits les plus prévenus.

« Au livre IV, chapitre III, page 156 de son œuvre, Tosetti assure que le Père Pietra-Santa, faisant cause commune avec les perturbateurs, s'efforça d'opprimer le saint fondateur et d'amener l'abolition des Écoles-Pies. Un peu plus loin, Tosetti affirme que les rapports écrits de la main de Pietra-Santa témoignent de ses tentatives à ce sujet.

« Le sommaire de l'année 1714 est sous nos yeux. A la page 24, on y trouve la relation authentique du Père Pietra-Santa, divisée en quinze paragraphes. C'est l'éloge de l'Ordre des Écoles-Pies et le vœu le plus formel du Jésuite, pour que les cardinaux réintègrent Joseph Calasanzio dans son titre de Général. A la page 36, on lit une lettre de Pietra-Santa, par laquelle il déclare que « Calasanzio est un excellent religieux, que ses intentions sont très-saintes et ses mœurs très-dignes de louanges. » Le Jésuite ne s'arrête pas là. Il dit « qu'il a rédigé un mémoire pour obtenir

le rétablissement du fondateur, et qu'il a supplié les cardinaux formant la Congrégation chargée de l'affaire des Écoles-Pies d'agir dans le même sens. »

« A la page 17 du sommaire de 1719, sont classés les actes de Congrégations cardinalices, et partout on trouve que Pietra-Santa insiste fortement « pour que l'on ne détruise pas l'Ordre et que l'on remette le Général dans ses fonctions. »

« En suivant pas à pas les mensonges de Tosetti, on arrive à se convaincre que les postulateurs de la cause de saint Joseph Calasanzio se servent des paroles de Pietra-Santa pour prouver l'héroïcité des vertus de celui dont le Jésuite serait accusé d'avoir calomnié la vie. C'est sur les rapports de ce même Jésuite que l'on se fonde pour réfuter le promoteur de la foi.

« Au livre IV, chapitre VI, page 176, Tosetti prétend que le Père Pietra-Santa proposa de réduire à l'état de Congrégation l'Ordre des Écoles-Pies, et l'annaliste indique les procès où se conserve cet écrit. C'est, dit-il, à la page 25 du sommaire de 1719. Cet écrit existe réellement; mais on y lit à la première page qu'il fut composé par le Père Étienne Cherubini, religieux des Écoles-Pies. La démonstration a quelque chose de plus péremptoire encore. L'écrit en question est réfuté à la marge, et la réfutation est extraite des Rapports ou Mémoires de Pietra-Santa sur cette affaire.

« Selon le texte même du procès de canonisation, Mario Sozzi, Chérubini et d'autres membres des Écoles-Pies, furent les seuls persécuteurs de Joseph Calasanzio. Ces actes sont aussi officiels que l'histoire. Cela n'a point empêché Tosetti et ses continuateurs de mettre à la charge d'un Jésuite des faits que ce Jésuite fut le premier à réprouver et à dénoncer. »

VII

Daïfusama, empereur du Japon, était mort le 1er juin 1616, laissant à son fils Xogun une couronne et un pouvoir usurpés. Ce

changement de souverain avait suspendu la persécution contre les chrétiens; mais les missionnaires de la Compagnie de Jésus, tout en profitant de ce moment de calme pour parcourir leurs chrétientés, usaient d'une extrême prudence afin de ne point exciter la colère des bonzes, dont l'inquiète surveillance ne les perdait pas de vue. Les missionnaires des autres Ordres blâmaient la prudence des Jésuites, ils la trouvaient incompatible avec le zèle dont ils se sentaient animés et refusaient de s'astreindre à de tels ménagements. Les Jésuites prévoyaient que l'orage ne tarderait pas à éclater.

Vers la fin de l'année, un navire mexicain touche à Nangasaki, et vingt-quatre Franciscains débarquent bravement sur ce sol tant de fois arrosé par le sang chrétien. Le bruit s'était répandu au Mexique que les Espagnols avaient signé un traité de commerce avec Xogun, et que tout missionnaire de leur nation serait admis à prêcher l'Évangile au Japon, à la seule condition qu'il n'appartiendrait point à la Compagnie de Jésus. Les Franciscains, emportés par leur zèle, n'avait pas pris le temps de s'assurer du fait, ils s'étaient embarqués sur le premier bâtiment faisant voile pour les mers de la Chine et du Japon, et ils prenaient terre à Nangasaki, ville neutre ouverte aux étrangers que le commerce attirait.

Xogun, épouvanté de leur nombre autant que de leur apparition, ne doute pas qu'ils ne soient envoyés par les Espagnols pour préparer les Japonais à se soumettre à l'Espagne, et il rend un décret portant peine de mort contre tout sujet de l'empire assez téméraire pour oser donner asile à un missionnaire. Cette peine doit même s'étendre sur tous les habitants des dix maisons les plus voisines de celle où un apôtre de l'Évangile se sera réfugié. Les Jésuites n'ont plus, dès ce moment, d'autre abri que les forêts ou les rochers des montagnes; ils n'exercent leur saint ministère que dans le secret et sous le déguisement le plus propre à détourner l'attention des bonzes et tromper leur surveillance, et ils recommandent à leurs néophytes la plus grande modération. Les Franciscains, au contraire, craignant d'engager leur conscience en se soumettant à ce régime de prudence, bravent ouvertement la colère impériale. Xogun donne aussitôt à Sancho,



BB. PAUL MIKI, JEAN DE GOTO, JACQUES CHISAI.

roi d'Omura, et apostat, l'ordre de faire emprisonner tous les bonzes européens résidant à Nangasaki. Un Jésuite, le Père Juan Machado, et un Franciscain, Pierre de l'Ascension, tombent entre les mains des agents de Sancho, et le 21 mai 1617, ils avaient la tête tranchée. Trois jours après, un Dominicain et un Augustin élèvent une chapelle et y célèbrent la sainte messe; leurs têtes tombent sans délai. Quelques autres, imitateurs de cet excès de zèle, subissent le même châtiment.

Les Jésuites, toujours prudents, lorsque le bien des âmes et la plus grande gloire de Dieu leur imposaient le sacrifice du martyre qu'ils étaient venus chercher et mériter, visitaient toujours les chrétiens dans le mystère et trouvaient moyen d'en augmenter prodigieusement le nombre. Les païens, émerveillés de la constance de leur foi en présence des menaces de l'empereur, voulaient connaître la religion qui avait déjà fait tant de martyrs, et Dieu accompagnant de sa grâce toute-puissante l'explication qui leur était donnée, ils sollicitaient la faveur de devenir ses enfants et ceux de l'Église, afin d'avoir eux aussi le bonheur de mourir pour Jésus-Christ qui était mort pour eux. A ces fervents néophytes, altérés de supplices, les Pères recommandaient surtout la prudence, afin de ne pas compromettre le christianisme en provoquant un excès de persécution qui pouvait l'anéantir; car les martyrs se succédaient sans cesse dans les cachots et à la mort. Le Père de Spinola se tenait caché dans la maison d'un Portugais, à Nangasaki; découvert au mois d'août 1619, avec le coadjuteur Ambrosio Fernandez, l'un et l'autre furent enchaînés et conduits devant le gouverneur. Le temps de la prudence était passé pour le vaillant soldat de la Compagnie de Jésus, celui de l'héroïsme était venu. Il paraît devant son juge, le visage serein, le maintien humblement assuré, et après un interrogatoire qui ne laisse aucun espoir de vaincre les héros, le gouverneur les fait conduire au cachot avec deux Dominicains arrêtés le même jour. En apercevant leur prison, les missionnaires entonnent le *Te Deum*, et, arrivés dans l'intérieur de ces murs d'où ils espèrent ne plus sortir que pour aller à la mort, ils entendent deux voix répondre à leur voix et chanter aussi le cantique de la reconnaissance et de l'amour. Ce sont deux religieux, l'un, Fran-

ciscain, l'autre Dominicain, enfermés depuis un an dans ce lieu de supplice, et qui accueillent, par des accents de joie et d'actions de grâces, les compagnons de leur captivité. Lorsqu'ils furent en présence les uns des autres, leur chant s'acheva dans les embrassements de la charité.

Le gouverneur de Nangasaki avait fait construire pour les missionnaires une prison dont il avait donné le plan, et dont il espérait que la seule vue découragerait les bonzes européens et les dégoûterait de l'apostolat du Japon. Cette prison, bâtie sur un petit promontoire, au bord de la mer, et exposée à tout vent, était une enceinte palissadée, n'offrant nulle garantie contre les ardeurs du soleil ou contre la rigueur du froid, et au milieu de laquelle s'élevait une sorte de cage extrêmement étroite. C'était là que le Père Charles de Spinola et le Frère Fernandez étaient renfermés avec quatorze Franciscains ou Dominicains. Sept Japonais, conduits dans cette prison, où l'espace manquait pour tous les héros qu'elle contenait, briguaient l'honneur d'être incorporés dans la Compagnie de Jésus : Charles de Spinola les admit au noviciat, dans cette cage où ils souffraient les horreurs de la faim, de la soif, de la nudité, de l'infection, et où leurs âmes bénissaient Dieu avec tant d'amour, de les avoir jugés dignes de ce long et douloureux martyre de tous les instants. Cependant cinq étrangers, les uns marchands, les autres marins, prenaient terre à Nangasaki et n'étaient nullement inquiétés..... tous les cinq étaient Jésuites.

Les anglicans et les calvinistes hollandais avaient persuadé à Xogun que les Jésuites conspiraient pour livrer le Japon à la domination du roi d'Espagne, et ils lui avaient offert de surveiller les navires arrivants et les marchandises qu'ils apportaient. Xogun avait accepté leurs services. Les hérétiques n'avaient d'autre but que de retirer aux Espagnols et aux Portugais l'avantage du commerce avec le Japon, tout leur était bon pour y arriver. Ils étaient certains par là de fermer l'empire aux Jésuites et à l'Église. Lorsque les Jésuites leur échappaient, ils dénonçaient d'autres religieux ; c'est ainsi qu'ils firent arrêter Pierre de Zunica, Augustin, et Luis Florez, Dominicain, au moment de leur arrivée.

Cette dénonciation provoque de nouvelles rigueurs, et, le 10 septembre 1622, vingt-quatre religieux sortent des cages d'Omura pour monter sur les bûchers. Le Père de Spinola, conduisant les sept novices qu'il a reçus dans la prison, marche le premier; le Père Léonard Kimura les suit, ainsi que les autres missionnaires destinés au même supplice. Trente et un chrétiens japonais sont réunis près des bûchers, mais ils n'y monteront pas, ils vont être décapités et attendent leur exécution. Dès que les missionnaires se présentent sur ce promontoire où des flots de sang ont coulé dour le nom de Jésus-Christ, et que les chrétiens ont nommé le Mont-Sacré, le Père de Spinola entonne le psaume *Laudate, pueri, Dominum*, et aussitôt toutes les voix de ces martyrs, prêts à monter au ciel, se joignent à la sienne et font retentir les airs des accents de leur sainte allégresse.

L'héroïque phalange monte sur le bûcher préparé pour la recevoir; là, le Père Charles de Spinola qui, depuis vingt ans, évangélise ce vaste empire au prix de si dures fatigues et de si douloureuses tribulations, fait entendre une dernière fois à ses chers chrétiens sa touchante parole. En finissant, il aperçoit la femme du Portugais chez lequel il avait été arrêté en 1619; elle se nommait Isabel Fernandez, et se trouvait parmi les chrétiens dont les bourreaux allaient trancher la tête. L'apôtre-martyr l'appelle :

— Dona Isabel, lui dit-il, où est votre petit Ignace?

— Le voilà, mon Père! — s'écrie la jeune mère en soulevant son enfant, couvert de ses vêtements de fête, comme tous les chrétiens qui allaient monter au ciel. — Le voilà! il se réjouit de mourir avec nous. Et s'adressant à l'enfant : — Regarde, mon petit Ignace, celui qui t'a fait enfant du bon Dieu, la veille du jour où il fut arrêté chez nous.

L'enfant porte son doux regard sur le héros vénéré, il joint ses petites mains, et celui qui, trois ans auparavant, répandit sur son front l'eau du saint baptême, appelle en ce moment, sur cet ange qui va quitter la terre, toutes les bénédictions du ciel prêt à le recevoir. Un cri d'admiration s'échappe de tous les cœurs chrétiens, et aussitôt le signal de l'exécution est donné, le feu éclate autour du bûcher, et les trente et une têtes roulent en présence de la foule recueillie qui couvre le promontoire et envie

le bonheur des martyrs, en priant pour ceux qui vivent encore, afin que leur foi ne défaille pas au dernier instant..... Hélas! cette foule pieuse devait être témoin de ce malheur! Deux Franciscains, vaincus par les flammes dévorantes qui les brûlent et les suffoquent, maudissent le Dieu qu'ils sont venus faire connaître et adorer, ils veulent fuir et s'élancer hors du brasier..... Les bourreaux les rejettent violemment dans les flammes en se raillant de leur lâcheté, en leur reprochant leur apostasie, et les malheureux expirent auprès des héros qui n'ont fait entendre d'autres accents que ceux du triomphe et de l'amour. De l'aveu même d'un historien protestant, le docteur L. Ranke, cette persécution accrut le nombre des chrétiens, dans cette seule année, de deux cent trente-neuf mille trois cent trente-neuf.

Xogun venait de remettre à son fils les rênes du gouvernement; Xogun II voulut surpasser son père. Réservant le supplice du feu pour l'été, il en imagina un autre pour la saison d'hiver. Les Pères Diego Carvalho et François Buzoni étaient revenus de la Cochinchine au Japon. Le 21 février 1624, le Père Buzoni est découvert dans une forêt, où, entouré de nombreux catéchumènes, il exerçait secrètement son laborieux apostolat. La force armée se saisit du pasteur et du troupeau, les victimes de la colère impériale sont dépouillées de tout vêtement et plongées dans un étang glacial pendant trois heures. Le lendemain, l'eau de l'étang était recouverte d'une épaisse couche de glace: on la brise, on enfonce les chrétiens dans cette eau glacée, on les y retient durant six heures; puis, voyant que la nuit se fait et que la glace s'est refermée autour des chrétiens dont l'engourdissement ne peut permettre la fuite, on les laisse, on les abandonne, et ils meurent quelques instants après. Dans le courant de la même année, le Jésuite Miguel Carvalho et trois autres missionnaires payaient de leur vie le crime d'avoir apporté les bénédictions d'en-haut sur cette terre altérée du sang des martyrs.

Les ambassadeurs réclamaient en vain. Les hérétiques étaient là gardant les avenues du trône comme le littoral de l'empire, et le souverain, trompé par leurs calomnies, restait sourd au cri de sa conscience et à la voix de l'humanité. Dans le courant de l'année 1633, vingt-quatre Jésuites, dont dix sept indigènes, aug-

mentaient la glorieuse phalange des martyrs de la Compagnie de Jéuss.

En 1634, le Père Vieira, Provincial et administrateur de l'évêché, est arrêté avec cinq de ses frères; on leur ordonne d'apostasier, ils refusent, et les six héros apostoliques sont condamnés et exécutés.

C'étaient les derniers Jésuites... Il n'en restait plus un seul au Japon... Nous nous trompons. Il en restait un... mais que l'illustre Compagnie ne pouvait plus reconnaître pour sien, que l'Église ne pouvait plus compter au nombre de ses enfants, et que l'enfer seul pouvait, du moins en ce moment, revendiquer comme sa plus belle conquête. L'année précédente, l'éclatante couronne des martyrs était offerte à vingt-cinq athlètes de la vaillante Compagnie de Jésus..... Un lâche se trouva parmi eux! Le Père Christophe Ferreira seul avait abandonné les armes, il avait refusé de marcher à ce dernier combat; il avait déserté l'héroïque armée dans les rangs de laquelle il servit si longtemps avec honneur, et était passé à l'ennemi! Cette apostasie était une grande et douloureuse plaie pour les frères du malheureux transfuge et pour les chrétiens du Japon, qui ne cessaient de prier pour sa conversion.

Les Jésuites avaient disparu de l'empire du Japon. Les protestants avaient eu la féroce satisfaction de les voir immoler tous à leur haine sacrilége; mais ce n'était pas assez. Les Jésuites sont intrépides et trouveront toujours un moyen de pénétrer sur ce sol, d'où les tortures les plus cruelles n'ont pu les éloigner; il faut arrêter cet élan qui les fait courir au martyre avec tant d'ardeur et multiplier si rapidement le nombre des chrétiens. Dans ce but, les hérétiques obtiennent de l'empereur un décret ordonnant à tout étranger de fouler aux pieds le signe sacré de la Rédemption du monde, en entrant sur le sol japonais; ce n'est qu'à ce prix que l'on pourra désormais pénétrer plus avant.

Le premier apôtre du Japon, l'immortel Xavier, suivait du haut du ciel cette grande lutte qui faisait ruisseler à flots le sang chrétien et décimait la Compagnie de Jésus.

Au moment où le coupable Ferreira reniait le Dieu qu'il avait si longtemps adoré et servi avec zèle, un jeune Jésuite, apparte-

nant à une des familles les plus illustres de Naples, et habitant cette ville, était frappé à la tête par un marteau tombant de vingt-cinq pieds de hauteur. C'était le Père Marcel-François Mastrilli de Saint-Marsan ; il n'était âgé que de trente ans. Des ouvriers travaillaient sous sa direction à décorer l'église des Jésuites pour une cérémonie, l'un d'eux avait laissé tomber son marteau, et le jeune Père l'avait reçu sur la tête. On le crut mort, il n'était qu'évanoui et blessé ; mais la commotion fut telle, que pendant vingt-cinq jours on craignit de le perdre. Dans la nuit du vingt-cinquième, saint François de Xavier lui apparaît, lui fait faire le vœu de se rendre au Japon pour y être martyrisé, et lui rend la santé. Le lendemain, le Père Mastrilli disait la messe, on se pressait pour le voir, on ne pouvait comprendre que ce malade, à qui les derniers sacrements avaient été administrés la veille, et dont la science annonçait la mort si prochaine, fût là plein de vie et dans une santé parfaite. Ce miracle, attesté par toutes les autorités, s'était ébruité si promptement, que le roi d'Espagne voulut voir le futur martyr et le reçut avec le plus grand honneur. De là, le Père s'embarqua pour Goa avec plusieurs autres Jésuites altérés du salut des âmes et résolus à tout souffrir pour maintenir la foi dans l'empire du Japon. A Goa, d'autres apôtres se joignent à eux. Ils savent le sort qui les attend, mais les chrétiens ont besoin de leur ministère. Ils se rendent aux Philippines, et saisissent si heureusement les occasions, qu'ils parviennent à tromper l'attention de leurs ennemis et pénètrent dans l'intérieur sans être reconnus. Quelques mois après, le 14 octobre 1637, le Père Mastrilli était promené dans les rues de Nangasaki, portant sur son dos la sentence impériale qui le condamnait à mort.

Christophe Ferreira assistait forcément à toutes les exécutions des chrétiens ; les autorités japonaises lui imposaient cette honte, afin de le confirmer dans l'idolâtrie. Témoin des indicibles souffrances et de l'héroïsme du Père Mastrilli, l'apostat n'en parut point touché!...

A la fin de cette même année, le souverain défendait à ses sujets de dépasser la frontière de ses États. Les chrétiens exaspérés prennent les armes, sont vaincus et se réfugient à Xima-

bara. Ils y sont assiégés par l'armée impériale; après s'être vaillamment défendus durant six mois, ils sont forcés de se rendre, la ville est prise le 11 avril 1638, et trente-sept mille chrétiens sont mis à mort!...

En 1640, le Père Pierre Pozzo et quatre Jésuites indigènes méritent la palme du martyre, la cueillent sous les yeux de Ferreira... Et l'apostat se hâte d'offrir aux idoles un nouvel encens! François de Xavier priait toujours!... Trois ans plus tard, les Pères Rubini, Mecinski, Capecci, Marquez et Moralez se faisaient jeter sur une plage déserte; mais, surpris par les soldats placés en surveillance, ils sont saisis et conduits à Nangasaki. Arrivés au tribunal, le juge leur demande :

— Qui êtes-vous? Pourquoi venez-vous ici?

— Nous sommes prêtres, répond le Père Rubini, prêtres de la Compagnie de Jésus, et nous venons annoncer Jésus-Christ mort pour tous.

— Abjurez votre religion, reprend le juge, et vous serez comblés de richesses et de dignités.

— C'est aux lâches seuls que l'on propose de se déshonorer, dit le saint Jésuite; nous espérons que notre Dieu nous donnera assez de courage pour mourir en chrétiens et en prêtres!

A ces dernières paroles, le juge se lève, prononce à la hâte une condamnation à mort et prend la fuite..... Ce juge était l'apostat Christophe Ferreira!... Saint François de Xavier entendit au ciel cette sentence sacrilége..... il pria pour le coupable..... Disons tout de suite qu'en 1652, cent ans après la glorieuse mort de l'illustre apôtre, Dieu se laissa toucher enfin. Christophe Ferreira sentit le repentir pénétrer dans son âme; mais, seul, isolé, n'ayant aucun secours spirituel, il ne lui restait d'autre ressource que le martyre pour réparer le grand scandale qu'il avait donné pendant dix-neuf années. Il avait alors quatre-vingts ans, et, pressé par la douleur et le remords, il retrouvait toute la vigueur, toute l'énergie de la jeunesse pour expier ses crimes dans les tortures les plus horribles. Il se présenta devant le gouverneur de Nangasaki et lui dit à travers ses larmes et ses sanglots : « J'ai péché contre le Dieu du ciel et de la terre! Je suis chrétien, je suis prêtre, je suis Jé-

suite! » Et il périt dans les supplices, après soixante-huit heures des plus cruelles souffrances, durant lesquelles son courage et sa patience ne faillirent pas un seul instant.

Les anglicans et les Hollandais étaient arrivés à leur but, ils avaient détruit le christianisme au Japon, et la Compagnie de Jésus ne pouvait plus espérer d'y rentrer que pour faire répandre sans succès le sang chrétien le plus précieux pour la gloire de Dieu. Ces Jésuites qui, dit un écrivain protestant, Engelbert Kaempfer, « s'accréditaient (au Japon) par leur modestie exemplaire, leur vie vertueuse, l'assistance désintéressée qu'ils donnaient aux pauvres et aux malades, et par la pompe et la majesté de leur service divin, ces Jésuites avaient été soumis aux plus affreux supplices, ils avaient été brûlés vifs, ils avaient eu la tête tranchée, ils avaient subi tous les genres de martyre, parce qu'ils étaient accusés par les protestants de conspirer contre l'empereur en faveur d'un prince européen. »

Toujours l'hérésie et l'envie derrière toutes ces calomnies qui ont provoqué tant de persécutions.....

La Compagnie de Jésus put se consoler des désastres du Japon par le merveilleux développement de toutes ses autres missions. La province du Japon elle-même conserva son nom; son siége fut établi à Macao, et elle continua à gouverner de là les missions de la Cochinchine, de Siam, du Tongkink et autres nouvellement établies.

VIII

Le Japon était fermé aux Jésuites; mais la Chine offrait à leur zèle un champ plus vaste encore à défricher et à cultiver, et où les difficultés étaient plus grandes et plus nombreuses que partout ailleurs, en raison de plusieurs usages superstitieux auxquels les Chinois tenaient plus qu'à leur vie. Il fallait donc à cette mission des apôtres d'une science peu commune et d'une grande sûreté de jugement, pour décider ce qu'il était possible

de tolérer et ce qu'il fallait interdire absolument. Le Saint-Siége les avait autorisés à ne défendre que ce qui était contraire à la foi ou aux bonnes mœurs; mais plusieurs s'alarmaient de certaines coutumes, et pour calmer leur perplexité de conscience, le Provincial les réunit tous à Pékin en 1628, afin que ces questions fussent agitées et discutées en assemblée générale, et qu'on pût adopter un plan uniforme devenu indispensable. Pour se rendre à cet appel de leur supérieur, plusieurs Pères se virent obligés de faire huit cents lieues à pied, à travers les plus mauvais chemins.

Le Père Adam Schall, savant mathématicien et admiré des Chinois, ayant été chargé par l'empereur Xum-Chin de corriger le calendrier du Céleste-Empire, profita de cette occasion pour en faire disparaître les jours fastes et néfastes; c'était tout une révolution aux yeux même des lettrés; toutefois, le savant et habile Jésuite sut la faire accepter à la faveur de ses raisonnements scientifiques, et le peuple adopta de confiance ce que les lettrés lui présentaient. Les missionnaires espéraient, en saisissant ainsi les occasions que la Providence ferait naître, arriver à détruire peu à peu des coutumes qu'ils reconnaissaient être plutôt un cérémonial que des pratiques superstitieuses; en attendant, ils se faisaient *tout à tous, pour les gagner tous*, et se bornaient à interdire ce qui était « opposé à la foi et aux bonnes mœurs, » ainsi qu'ils y étaient autorisés par la cour romaine. Cette indulgence facilitait les progrès de l'Évangile, le christianisme s'étendait rapidement, et les ouvriers manquaient pour recueillir la moisson. Le Père Diaz en demandait au Général de la Compagnie, et la navigation offrant alors d'immenses dangers dans ces mers si rarement sillonnées par les navires européens, il lui mandait avec une simplicité qui dit tout l'héroïsme de ces intrépides apôtres :

« Je vous en demande vingt, et ce ne serait pas trop, si tous, par une bénédiction spéciale du ciel, pouvaient arriver vivants à Macao; mais il n'est pas rare qu'il en meure la moitié en route, plus ou moins; il convient donc d'en faire partir vingt par an pour compter sur dix. »

Aux Philippines, le bruit s'était répandu que les Jésuites n'étaient pas en nombre suffisant pour cultiver les missions de la Chine, et aussitôt trois Dominicains accoururent pour les aider; c'étaient les Pères Angelo Cogni, Thomas Serraz et Moralez; un Franciscain, Antoine de Sainte-Marie, s'était joint à eux. Ils arrivent par l'île Formose dans la province de Fo-kien, ignorant la langue, les mœurs, les coutumes nationales, mais pleins de zèle pour travailler à cette vigne qui promet des fruits si abondants. Cette province, une des plus tardivement évangélisées par le défaut d'ouvriers, était confiée aux soins des Pères Manuel Diaz et Jules Aleni, qui déjà y avaient élevé dix-sept églises, et que les peuples venaient entendre de très-loin avec une admiration croissante pour la douceur de leur parole et pour la sainteté de leur vie. Les nouveaux missionnaires, dès leur arrivée, sont frappés des coutumes tolérées par les Jésuites, ils se scandalisent de leur indulgence et se refusent à accepter les raisons qu'ils font valoir :

— Apprenez la langue, étudiez les mœurs et les usages, allez au fond des idées du peuple et des lettrés, leur disaient les Jésuites, et lorsque vous aurez vu, observé, étudié les Chinois, vous jugerez comme nous qu'il fallait tolérer d'abord certaines pratiques nationales, qui n'ont rien d'idolâtrique, sous peine de renoncer à implanter jamais la foi dans ce pays.

Le conseil était sage, les missionnaires le crurent intéressé et le repoussèrent. Ils écrivirent à l'archevêque de Manille et à l'évêque de Zebu que les Jésuites permettaient aux chrétiens de se prosterner devant une idole, de rendre un culte superstitieux aux ancêtres et de sacrifier à Confucius. Ils ajoutaient que les Pères cachaient aux néophytes le mystère de la croix. Les prélats jugèrent les faits assez graves pour en donner connaissance à la cour de Rome.

En attendant le résultat d'une dénonciation qui était pour eux un imperieux devoir de conscience, les nouveaux missionnaires, pressés de renverser l'œuvre des Jésuites, se hâtent de prêcher par interprètes et annoncent que Confucius et tous les souverains de la Chine sont damnés, et que les Pères Jésuites trahissent leur foi et leur devoir en cachant ces vérités et en permettant

des pratiques d'idolâtrie. Les auditeurs ne les laissent pas achever; ils se précipitent sur eux et les traînent devant le mandarin, qui les fait conduire sous escorte à Macao, après quoi il exile les deux Jésuites de la province, dans la crainte que leur doctrine ne devienne un jour aussi sévère que celle des autres religieux.

Pendant ce temps, en 1636, une armée de brigands, commandée par le redoutable Licon, assiégeait la ville de Pékin; l'empereur, pour éviter de tomber vivant entre les mains de Licon, se donnait la mort; Usanguay, un de ses généraux, appelait les Tartares au secours du Céleste-Empire, et le grand khan Zunté accourait à la tête de ses troupes pour combattre l'aventurier Licon et s'emparer du trône impérial.

Les Jésuites restaient neutres au milieu de toutes ces agitations politiques, et, le 14 juillet 1637, le Père Aleni pouvait rentrer dans le Fo-Kien et retrouver son église et son cher troupeau.

Dans la même année, l'archevêque de Manille et l'évêque de Zebu écrivaient à Urbain VIII que, mieux informés sur les pratiques et coutumes des Chinois tolérées par les Jésuites, ainsi que sur les motifs de leur tolérance, ils justifient pleinement ces religieux et ne pouvent qu'applaudir à leur zèle.

Le Père Shall avait évangélisé toute la province de Chen-si, et le Père Jacques Le Faure, Français, venu à son aide dans cette mission, y opérait des prodiges et y était vénéré comme un saint.

En 1644, le grand khan de Tartarie avait vaincu et défait le brigand Licon, et il avait donné le sceptre de la Chine au prince Chun-Tchi, son fils. Les héritiers du petits-fils de Van-Lié s'étaient retirés dans le midi de l'empire sans renoncer à l'espoir de reconquérir un jour la couronne de leur aïeul et de leur père.

Dans la Cochinchine et le Tong-King, le christianisme s'étendait aussi merveilleusement par l'apostolat de la Compagnie de Jésus. Le Père Alexandre de Rhodes y était arrivé en 1624, à l'âge de trente-trois ans, et, venu d'abord à l'aide des missionnaires qui y avaient pénétré dès l'année 1615, il s'était si bien

identifié avec ces peuples, qu'il en était tendrement aimé et exerçait sur eux la plus heureuse influence. Il allait des missions du Tong-King à celles de la Chine, de celles-ci il revenait au Tong-King, où il était accueilli avec la joie du cœur par tous ses chers néophytes; mais, en 1640, ses supérieurs le destinèrent à la Cochinchine, où il était aussi aimé, aussi vénéré qu'au Tong-King. Là encore ses succès étaient si merveilleux, que le souverain s'alarma du trop grand progrès de l'Évangile et voulut l'entraver par la persécution. Les chrétiens préféraient la mort à l'apostasie.

Le gouverneur de Cham-Tao, espérant que les néophytes n'oseraient le braver en s'avouant chrétiens, ordonna le dénombrement de tous les sectateurs du Christ dans sa province. Tous s'avouèrent chrétiens, pas un seul n'hésita. C'était offenser le gouverneur, il s'en vengea sur le missionnaire : le Père de Rhodes fut condamné à sortir des limites de l'empire; mais il ne put se résoudre à abandonner son troupeau : « J'étais seul prestre en tout le païs, raconte-t-il, je n'eus garde d'abandonner trente mille chrestiens sans aucun pasteur. Je me retiray de la cour et me tins caché, demeurant ordinairement le jour dans une petite barque avec huit de mes catéchistes, et la nuit j'allois trouver les chrestiens qui s'assembloient en quelques maisons secrettes. » Le Père Alexandre vivait ainsi depuis une année, lorsqu'il fut arrêté sur le fleuve où il campait pendant le jour. On le conduisit devant le roi, qui, sans autre forme de procès, le condamna à avoir la tête tranchée. Le Père Alexandre avait longtemps habité la cour; sa douceur, sa simplicité et la sainteté de sa vie l'avaient fait aimer et admirer, même des païens qui refusaient d'accepter sa morale, et, aussitôt après sa condamnation, il n'y eut qu'une voix autour du souverain pour solliciter la grâce du missionnaire. Le roi, ne pouvant résister à tant d'instances, lui fit grâce de la vie et le bannit de ses États. Le cœur de l'apôtre était navré. Trente mille chrétiens allaient rester sans secours à la merci de leurs ennemis et en face d'une persécution qui pouvait devenir plus cruelle de jour en jour... Le Père Alexandre, obligé de se séparer de ses chers néophytes, leur promit de travailler de toutes ses forces à leur procurer

d'autres missionnaires, et il les laissa, sinon consolés, du moins un peu moins malheureux, puisqu'il leur donnait en partant une parole d'espérance pour l'avenir.

Sur la côte malabare, devenue le centre de la province de ce nom, les Jésuites continuaient à développer cette florissante chrétienté, prémices de l'apostolat du grand Xavier. Ils y avaient formé un clergé indigène nombreux auquel ils avaient confié l'administration des paroisses, se réservant le continuel exercice des missions et des excursions apostoliques. L'archevêque de Cranganore écrivait en 1629 à la Propagande : « Outre les religieux de la Compagnie de Jésus qui parcourent toute cette église... et soutiennent le poids du jour avec autant de succès que de persévérance, ce diocèse compte *plus de trois cents prêtres indigènes,* tous formés par les Pères de la même Compagnie dans les divers séminaires de cette contrée. »

Ce diocèse s'était d'ailleurs considérablement agrandi par la conversion des chrétiens dits *de Saint-Thomas,* reste des chrétiens primitifs de l'Inde, mais qui depuis plusieurs siècles avaient été entraînés dans l'hérésie des Nestoriens. Les Jésuites, par des prodiges de patience et de charité, avaient reconquis à Jésus-Christ cette Église de cent cinquante mille chrétiens, et la cultivaient avec un zèle infatigable.

Dans le Maduré, le Père Robert de Nobili, que le Saint-Siége avait autorisé, en 1623, à continuer sa mission dans les conditions où il l'avait commencée, jusqu'à nouvel examen et dernière décision, le Père de Nobili travaillait sans relâche à étendre l'empire de la croix et avait obtenu des résultats surprenants. Il comptait près de cent mille chrétiens. Non content de se consacrer au laborieux ministère de l'apostolat sur une étendue si considérable, il s'occupait encore de faciliter à ses successeurs la continuation de son œuvre, en composant des ouvrages du plus grand mérite qui excitaient l'admiration des savants indiens.

Dans l'île de Ceylan, la première semence évangélique répandue par saint François de Xavier avait fructifié, et, malgré les efforts

des brahmes, le christianisme s'y étendait par le ministère des Jésuites, auxquels s'étaient joints quelques religieux Franciscains. Les flèches empoisonnées des païens envoyaient au ciel les missionnaires dont la parole faisait renverser les pagodes; mais d'autres Jésuites accouraient pour les remplacer sur la brèche où ils étaient tombés si glorieusement. Les protestants le savaient; aussi exerçaient-ils une redoutable surveillance sur tout le littoral de Goa pour les exterminer au passage. Les Pères Juan Matella et Mathieu Palingotti avaient été tués à coups de lance par les Indiens de l'île de Ceylan; en 1627, le Père Soceiro tombait percé de leurs flèches, et, le 14 septembre 1628, les Pères Mathieu Fernandez et Bernard Peces périssaient de la même manière.

Quelque temps après, un vaisseau portugais est attaqué et incendié par les Hollandais; les Pères Emmanuel Lima et Maur Moureira étaient parmi les Portugais. L'équipage se jette à la mer pour fuir les flammes dévorantes qu'il n'est plus possible de conjurer, et le Père Moureira suit l'équipage; mais il est aperçu par les hérétiques, qui courent à lui et le tuent à coups de harpons!... Le 16 août 1633, don Antonio de Vasconcellos, grand inquisiteur des Indes, se dépouille de ses honneurs et de sa dignité pour entrer dans la Compagnie de Jésus; il est au moment de voir ses désirs comblés... Ce jour-là même, il est empoisonné par des ennemis de la Compagnie qui ont eu connaissance de ses projets et ont voulu en empêcher l'exécution. Le Père d'Andrada était également empoisonné, l'année suivante, par des Indiens à la solde de l'hérésie. Mais la Providence veillait sur les chrétiens des Indes, elle ne permettait pas aux païens et aux hérétiques d'enlever et de mettre à mort tous les apôtres de son choix, et l'Évangile se répandait chaque jour dans de nouvelles contrées par le zèle incomparable des membres de la Compagnie de Jésus.

En 1628, le Père Juan Cabral entrait dans le Thibet, et de là il passait dans le Népaul. Ainsi, les Jésuites étaient partout en Asie; ils avaient porté l'Évangile dans toutes les contrées connues en Orient. Ils avaient abandonné le Japon, il est vrai, par l'effet des calomnies des hérétiques; mais quelle multitude

d'âmes ils y avaient sauvées pendant près d'un siècle que leur apostolat s'y était soutenu avec un succès si prodigieux, et quelle innombrable multitude de martyrs cet héroïque apostolat avait donnés au ciel! Maintenant, nous les voyons à la fois aux Moluques, aux Philippines, en Corée, où ils ont pénétré avec les généraux chrétiens de l'armée japonaise; en Chine et en Cochinchine, à Ceylan et dans le Bengale, dans le Tong-King et dans le Thibet, en Mongolie et en Tartarie, en Perse et en Arménie. Ils étaient dans la Turquie d'Asie et dans la Turquie d'Europe, ainsi que dans l'archipel de Grèce, et partout ils entraînaient les âmes et faisaient triompher la foi de l'Église. Ils avaient pénétré en Syrie, et nous les avons vus en Afrique, où le christianisme continuait à se propager par leur zèle et leur incomparable charité.

IX

Les travaux des Jésuites dans le nouveau monde n'étaient ni moins pénibles ni moins fructueux que sur l'ancien continent. Leur inaltérable patience, leur angélique douceur, leur inépuisable charité, domptaient les natures les plus sauvages et les civilisaient en les initiant aux mystères du christianisme, et en leur donnant l'exemple des plus douces, des plus attrayantes vertus. Ces peuples féroces, grossiers, la plupart anthropophages, s'étonnaient d'abord à l'aspect du missionnaire, puis, ils l'écoutaient par curiosité; et bientôt, charmés de son doux regard, de cet angélique sourire, de ce ton de voix compâtissant et sympathique qu'ils n'avaient jamais rencontrés, ils se prenaient à aimer ce missionnaire, cet *homme blanc*, cette *robe noire*, et ils ne voulaient plus s'en séparer.

L'invasion des Anglais, nous l'avons vu, avait interrompu la mission du Canada en 1613. Des religieux Récollets avaient été appelés pour la continuer; mais en 1625, ils demandèrent les

Jésuites, reconnaissant et avouant leur supériorité dans ce genre d'apostolat; toutefois, les Pères Récollets sollicitaient en même temps la consolation de les aider dans ce laborieux ministère. Bientôt les Pères Massé, Jean de Brébeuf, Charles Lallemant, Ragueneau, Anne de Noue, Paul Le Jeune et vingt autres Jésuites arrivaient successivement au Canada. En 1632, une ordonnance royale interdisait l'entrée de la colonie aux Calvinistes, et les Anglais en avaient été expulsés, emportant la haine des naturels; les Jésuites pouvaient exercer leur apostolat en toute sécurité. Ils en profitèrent pour s'enfoncer à travers les montagnes et les forêts, les lacs et les rivières, à la recherche des Hurons, des Algonquins, des Iroquois, des Montagnez; ils les suivaient à la pêche et à la chasse et partageaient leur vie nomade, en attendant de les fixer par la culture et le travail dont ils cherchaient à leur faire apprécier les avantages. Ils parvinrent ainsi, à force de patience et de charité, et au prix d'une vie de fatigues et de privations de tout genre, à vaincre les instincts sauvages de ces peuples, à les instruire, à les éclairer, à les rendre chrétiens. Par le christianisme, ils travaillèrent à les civiliser et fondèrent pour eux la ville de Sillery.

En 1635, le marquis de Gannaches fonda un collége à Québec pour les indigènes, et en 1639, des religieuses Ursulines venaient de France établir dans la même ville un pensionnat et des écoles pour les filles canadiennes; des sœurs hospitalières, destinées aux soins des malades, les accompagnaient. Bientôt la réduction de Sillery devenait insuffisante, plusieurs autres s'élevaient sous la direction des missionnaires.

La Conception, Saint-Ignace, Saint-François Xavier, Saint-Joseph, Sainte-Marie, étaient autant de petites villes habitées par des Hurons, des Algonquins et des Montagnez, dont les Jésuites étaient les chefs.

Les Iroquois et les Hurons n'avaient pu se résigner à la vie sédentaire; il fallut assez longtemps encore travailler ces natures rebelles, pour les déterminer à accepter la loi évangélique. Les Hurons se soumirent enfin; mais les Iroquois, toujours indociles, les attaquèrent et repoussèrent les Jésuites en haine de la civilisation.

En 1643, le Père Jogues et le Frère René Goupil suivaient le cours d'un fleuve, escortés par quelques pirogues de néophytes; les Iroquois, en embuscade sur les deux rives, attaquent les chrétiens, s'emparent du Père et du Frère qui l'accompagne, les déchirent, mettent leurs corps en lambeaux, et les promènent ainsi d'un lieu à un autre pour les exposer à la dérision publique. Le Frère Goupil fut tué ensuite d'un coup de hache, et le Père Jogues, réservé pour un martyre plus lent et mille fois plus douloureux, employa le peu de vie qui lui était laissé, car il était mourant, à faire connaître le Dieu qu'il était venu prêcher et pour lequel il souffrait avec une résignation dont les Iroquois n'avaient jamais vu d'exemple. Les Hollandais du Michigan firent tous leurs efforts pour sauver la vie du Jésuite et le retirer de l'esclavage; peut-être espéraient-ils que ce noble procédé leur ouvrirait de nouveau l'entrée du Canada.

Le Père Jogues vivait dans un supplice de tous les instants, lorsqu'un jour il croit comprendre que les Iroquois méditent et préparent une expédition contre les Hurons, afin d'arriver plus aisément à attaquer par surprise la colonie française. Le Père écrit aussitôt au chevalier de Montmagny, gouverneur de la colonie, et trouve un moyen sûr de lui faire parvenir sa lettre, elle était datée du 3 juin 1643, et se terminait par ces lignes :

« J'ai baptisé ici plus de soixante personnes, plusieurs desquelles sont arrivées au ciel. C'est là mon unique consolation, et la volonté de Dieu, à laquelle je joins la mienne. »

Les Hollandais parvinrent enfin à sauver le missionnaire d'une mort inévitable. Il avait deux doigts coupés et ne pouvait plus célébrer le saint sacrifice; il demanda à revenir en France, où Anne d'Autriche voulut le voir; il sollicita la dispense de dire la sainte messe avec ses mains mutilées, et dès qu'il l'eût obtenue, il retourna au Canada.

Peu d'années auparavant, deux cents familles anglaises abandonnaient une patrie où il ne leur était plus permis de s'avouer catholiques, ni d'élever leurs enfants dans la foi de leurs pères, et, sous la conduite de quatre Jésuites, les Pères André White,

John Altham, Knowles et Tom Gervack, elles débarquaient à l'île Saint-Clément, sur les bords du Potomac, le 27 mars 1634. La petite colonie, remontant le fleuve, s'avança jusqu'à la rivière Sainte-Marie et se présenta au chef de la tribu des Piscataway, qui l'accueillit avec joie, car il avait entendu parler des Jésuites, et les aimait sans les connaître. Des huttes sont construites à la hâte pour les colons, les Pères annoncent la bonne nouvelle à ces sauvages que leurs instincts paraissent disposer à la bien recevoir, et la Réduction du Maryland a pris naissance.

Les anglicans établis dans la Virginie, irrités de l'arrivée des Jésuites et de la docilité des indigènes à écouter leurs instructions, répandent le bruit qu'ils sont Espagnols, et viennent les préparer à subir le plus dur esclavage ; mais les efforts des Pères, leur douce charité, leurs tendres soins pour les Indiens, triomphent des calomnies anglicanes ; en 1640, ils avaient gagné plusieurs tribus, comptaient un grand nombre de néophytes, et demandaient des apôtres de leur Compagnie pour les aider et les remplacer à la mort, car déjà ils se sentaient épuisés par ce pénible apostolat.

Dans le même temps, les Pères Empteau et Bouton évangélisaient les Antilles avec le plus consolant succès, et le Mexique comptait des colléges et des résidences de la Compagnie de Jésus.

A Carthagène, dans la Nouvelle-Grenade, le Père de Sandoval avait usé sa vie à l'instruction et à la conversion des nègres esclaves qui se renouvelaient sans cesse dans cette ville. Carthagène, sur le golfe du Mexique, était l'entrepôt du commerce pour le monde entier, et le trafic des esclaves y était incessant. Les marchands négriers y en amenaient chaque jour de toutes les Indes-Occidentales et de toutes les côtes africaines. Le Père de Sandoval s'était dévoué au salut de ces races d'hommes que la cupidité traitait comme un vil bétail, et il avait contracté des infirmités devenues un vrai martyre : il était couvert d'ulcères. Mais le Dieu qui a voulu mourir pour le salut de tous n'abandonnait pas les pauvres Indiens esclaves ; il avait envoyé au Père de Sandoval, dès 1615, un successeur digne de lui, le Père Pierre Claver, que l'Église a proclamé Bienheureux, qui se disait et s'était fait réellement le serviteur, *l'esclave des nègres*, et qui

leur donna sa vie tout entière. Nous avons raconté et publié le sublime apostolat du Bienheureux Claver, nous ne pourrions que nous répéter ici.

Les missions du Brésil prenaient chaque jour plus d'extension et réclamaient de nombreux ouvriers disposés à travailler au milieu des privations, des fatigues du climat, des oppositions suscitées par la cupidité des colons, des souffrances de toutes sortes qui les attendaient et qu'on ne leur dissimulait pas. Mais nous savons que chaque épine de ce rude ministère était un attrait de plus pour les disciples de saint Ignace et c'était parmi eux à qui obtiendrait la faveur d'être envoyé à ces périlleuses missions qui avaient déjà fait tant de martyrs. Ils savaient aussi que l'Océan engloutissait bon nombre de missionnaires dans la traversée, mais ils s'en réjouissaient pour leur propre compte, puisque c'était mourir dans l'exercice de la charité apostolique, et parconséquent pour la gloire de Dieu. Le 30 Avril 1643, quinze d'entre eux s'embarquaient à Lisbonne pour la mission de Maranhao, qui venait d'être créée par les Pères résidant à Fernambouc; le vaisseau arrive heureusement en vue de la côte; chacun se félicite de se voir atteindre le but tant désiré... Tout à coup le bâtiment fait entendre un craquement épouvantable, il s'est heurté contre un récif, il s'est enlevé, a été rejeté au loin; en un clin d'œil, il a sombré... douze missionnaires ont été engloutis !... les trois autres sont sauvés et arrivent à leur destination.

Les Jésuites de Rio-Janeiro avaient appris qu'à vingt lieues environ, vers le nord, sur la côte, vivait un peuple dont la férocité répandait au loin la terreur. Les Guaitasses ou Gaitos, se repaissaient avec voracité des cadavres rejetés par la mer, et lorsque la mer les privait trop longtemps de cet horrible festin, ils s'embusquaient sur les limites de leur territoire, ils guettaient le passage des Européens, les saisissaient, les tuaient et les dévoraient ! Les colons n'avaient jamais osé entreprendre une guerre contre ces redoutables anthropophages, toute tentative de civilisation à leur égard paraissait impossible. Les Jésuites n'en jugent pas ainsi.

En cette année 1643, ils envoient huit missionnaires aux Guai-

tasses. Les Pères ignorent l'idiome de ces sauvages, ils n'ont pour armes défensives que leur crucifix, leur chapelet, leur bréviaire et la confiance en Dieu ; l'armure leur paraît suffisante... au moins pour le martyre. Ils partent gaiement pour cette conquête et arrivent en face des sauvages tant redoutés. Etonnés de leur confiance et de leurs manières affectueuses, les Guaitasses les entourent, les examinent, les interrogent par signes et ne peuvent croire que ces blancs viennent ainsi se livrer à leur féroce appétit. La curiosité l'emportant sur tout autre instinct, neuf d'entre eux cèdent aux Jésuites qui les engagent à les suivre, et ils vont avec eux jusqu'à Rio-Janeiro. Là, ils sont entourés, fêtés, caressés, instruits, baptisés, puis, ils deviennent autant de catéchistes pour leur tribu. Les Guaitasses étaient vaincus.

X

Les colons du Brésil ne pouvaient pardonner aux Jésuites la protection que leur douce charité accordait aux indigènes devenus chrétiens par leur saint ministère. Le roi d'Espagne, à la sollicitation du Père de Valdivia, nous l'avons vu, avait délivré de l'odieuse perspective de l'esclavage les Indiens baptisés, et avait ordonné aux Espagnols de les laisser entièrement à la disposition des Pères de la Compagnie de Jésus, qui les amèneraient à la civilisation par le christianisme. Cette décision souveraine privait les colons d'un commerce lucratif, et, par-là même les irritait contre les missionnaires. Ils employèrent tous les moyens pour les décourager et les forcer à abandonner ces contrées où les sauvages venaient au-devant d'eux et les regardaient comme leurs libérateurs ; mais les Jésuites ne se découragent pas si facilement. Les Espagnols les privèrent d'aumônes : les Pères acceptèrent cette privation et vécurent d'herbes, de racines et de

maïs, déclarant que la mort seule pourrait les séparer de leur cher troupeau indien.

La première Réduction qu'ils avaient établie, dans la province du Paraguay, et à laquelle ils avaient donné le nom de Lorette, prospérait rapidement; les Indiens y accouraient, demandaient à y avoir leur case et attiraient chaque jour de nouvelles recrues. Bientôt il fallut former une seconde Réduction, celle de Saint-Ignace, puis une troisième et une quatrième. Les bons Indiens ne pouvaient résister à la douce influence des Pères, et se trouvaient si heureux et étaient si dociles sous leur direction, qu'il s'opérait des merveilles de civilisation dans ces diverses colonies.

Tous les arts et tous les métiers avaient chacun leur atelier dirigé d'abord par quelque Frère coadjuteur, et ensuite par les Indiens les plus habiles ; chacun choisissait le genre de travail qu'il préférait ; l'un se faisait charpentier, l'autre serrurier, un troisième apprenait à sculpter où à peindre, d'autres tissaient, ou bâtissaient des maisons à l'européenne. Le travail qui leur paraissait le moins agréable était celui de la terre, l'agriculture trouvait peu d'amateurs, et les Pères furent obligés de se mettre eux-mêmes à la charrue et de montrer à leurs élèves tout ce qu'il est possible d'obtenir de la terre pour le bien-être commun, par un travail bien entendu.

Les Réductions devinrent bientôt de petites villes, ayant des rues bien alignées, des maisons commodes et bien bâties, des églises convenables. Le travail de chacun était réglé. Tous les lundis on donnait à chaque femme la laine ou le coton qu'elle devait filer dans la semaine et rendre le samedi; les hommes avaient aussi leur tâche, suivant l'état ou la profession de chacun. La cire et le miel, recueillis dans les bois, et le *caamani*, herbe médicinale fort recherchée des Espagnols, devinrent pour les Réductions des moyens de commerce pour les indigènes. Mais la vie de ces néophytes était si pure et si simple, que les missionnaires leur défendaient tout contact avec les Espagnols. Ils appre naient à lire et à écrire cette langue, non à la parler. Les Pères seuls traitaient avec les Européens. Chaque petite ville était dirigée par deux Pères Jésuites, dont l'un était curé, l'autre vicaire;

ils réglaient les heures de la prière, du travail, du repos, des délassements, et ils les surveillaient et les suivaient partout. Ils se faisaient tant aimer de leurs néophytes enfants, que cette surveillance était pour eux le plus doux et le plus cher encouragement. Lorsqu'ils eurent acquis l'esprit d'ordre et d'économie, les Pères leur assignèrent une portion de terrain à cultiver, puis ils les en rendirent propriétaires, et, chaque année, une partie des récoltes était déposée dans les greniers de réserve pour servir de ressource aux infirmes et parer à une année improductive ou fournir à des besoins imprévus.

Le bonheur si calme des peuples gouvernés ainsi par les Pères excitait la jalousie et l'irritation de leurs voisins; les Espagnols eux-mêmes, comparant cette douce existence à l'esclavage auquel ils condamnaient les indigènes dont il leur était permis de disposer, sentaient s'accroître leur colère contre les Jésuites. Ils voyaient dans leur tendre charité, et dans leur dévouement de tous les instants pour les peuples qu'ils dirigeaient avec tant d'intelligence et d'habileté, une censure continuelle et bien éloquente de leur cruelle cupidité. Les Pères se rendant compte de ces diverses dispositions, et craignant de les voir se traduire par une attaque à main armée sur leurs Réductions, avaient obtenu du roi d'Espagne l'autorisation, pour leurs néophytes, d'avoir des armes à feu et de s'en servir pour repousser les ennemis qui se présenteraient, fussent-ils Espagnols. Munis de cette autorisation, les Pères avaient enseigné leurs peuples à fabriquer toutes sortes d'armes européennes, même des canons, et un arsenal avait été établi dans chaque bourgade pour la défense commune. Chacune de ces bourgades avait sa milice, composée d'infanterie et de cavalerie; chaque corps avait ses officiers et ses soldats; l'exercice militaire avait lieu à des jours réglés, la subordination était parfaite.

La paresse était punie publiquement, l'oisiveté n'était jamais tolérée. Tous les néophytes, comme les chrétiens primitifs, se prêtaient une mutuelle assistance et se trouvaient heureux de partager en commun les fruits du travail de chacun. Ils ne connaissaient d'autorité que celle de leurs Pères, mais ceux-ci leur enseignaient qu'au-dessus d'eux il y avait le Souverain spirituel

de tous les chrétiens de la terre, le souverain temporel des Espagnes, et l'évêque du diocèse, et que tous devaient aimer et respecter ces trois autorités; et sur la parole de leurs Pères, ces chrétiens simples et naïfs assuraient qu'ils étaient prêts à obéir avec empressement au premier signal de ces trois autorités.

Lorsque don Pedro Faxardo, évêque de Buenos-Ayres, visita ces Réductions, les Guaranis lui témoignèrent la plus grande joie et la plus touchante vénération; il examina dans tous ses détails cette merveille de civilisation chrétienne, et il mandait au roi, en lui rendant compte de l'incroyable succès des Jésuites : « Je ne crois pas qu'il se commette un seul péché mortel par année dans ces Réductions. »

Cette république du Paraguay, que les Jésuites gouvernaient l'Évangile à la main, et que l'Europe admirait de loin comme un prodige unique et sans exemple dans l'histoire du monde, s'agrandissait de plusieurs autres peuples également conquis par la croix de Jésus-Christ. Les Sapez, les Guananas et plusieurs autres tribus, s'étaient soumis aux douces lois des Pères, et les petites villes s'étendaient ou on en bâtissait de nouvelles pour recevoir les arrivants. Les Pères Joseph Cataldino, Simon Maceta, Gonzalez et Antonio Ruiz de Montoya gouvernaient les principales colonies. Des colléges de Jésuites, dans les provinces du Paraguay, du Tucuman et de Rio de la Plata, recevaient les jeunes indigènes et formaient les générations de l'avenir. D'autres missionnaires allaient à de nouvelles conquêtes et amenaient toujours des tribus nouvelles, découvertes par leur intrépide charité et leur zèle incomparable, au fond des forêts où nul Européen n'avait encore osé pénétrer. Mais toutes ces merveilles apostoliques n'étaient souvent obtenues qu'au prix de leur vie. Parfois il arrivait que les premiers missionnaires aperçus par les sauvages, tombaient morts d'un coup de hache; alors le sang du martyr frayait la voie à ceux qui lui succédaient. D'autres fois, la jalouse cupidité des colons se vengeait de ses déceptions en suscitant des ennemis aux colonies de néophytes, et, de 1630 à 1631, les Mannelas, tribus sauvages des frontières du Brésil, ravagèrent et détruisirent les belles Réductions de Saint-Joseph, de Saint-François-de-Xavier, de Saint-Pierre, de la Conception, de Saint-Ignace

et de Lorette. Les Espagnols n'apportèrent aucun secours aux néophytes :

« Les Jésuites ont voulu leur conserver la liberté, disaient-ils, les Jésuites ont voulu les civiliser et les gouverner à leur manière, qu'ils les défendent à leur manière ! »

C'est ce que firent les Pères. Leurs néophytes n'étant pas en force pour se défendre dans une guerre de sauvages dont les flèches portent le poison dans la plaie, firent émigrer leurs diverses colonies, abandonnant tout leur matériel aux ennemis. Sous la direction des Pères de Montoya, Suarez, Contreras et Espinosa, tous les chrétiens s'embarquèrent sur le *Parana*, descendirent le fleuve jusqu'au Grand-Sault et allèrent demander l'hospitalité à d'autres colonies plus récentes et encore ignorées des Mannelas. Peu d'années après, en 1640, ces Réductions se virent attaquées par les mêmes ennemis ; mais cette fois les précautions étaient bien prises, les chrétiens étaient nombreux, aguerris et en mesure de repousser l'armée de sauvages qui vient fondre sur eux. Les Jésuites dirigent la défense, conduisent les corps de leurs guerriers, les animent de la voix et du geste et en font autant de vainqueurs : les Mannelas furent écrasés, taillés en pièces et le reste fait prisonnier. La captivité valut aux survivants le salut de leurs âmes.

Les Pères ne devaient pas jouir longtemps du calme apporté dans leurs colonies par la victoire des néophytes. Leurs Réductions étaient devenues si nombreuses et si considérables, elles comprenaient une telle étendue de pays, qu'il devenait nécessaire de créer un évêché pour le Paraguay. Les religieux de Saint-François travaillaient avec zèle aux missions brésiliennes confiées à leurs soins, et, parmi eux, le Père Barnardino de Cardenas s'était surtout distingué par ses talents et ses vertus dans les services qu'il avait rendus à l'Église ; c'était lui qui avait été proposé au roi et au Souverain-Pontife pour le nouveau siége de l'Assomption, ville fondée par les Jésuites Gonzalez et Juan del Castillo.

L'homme est toujours bien près du prêtre ou du religieux ; si ce dernier cesse un seul instant de s'opposer aux empiétements du premier, il ne sera bientôt plus maître de son terrain et mesurera avec effroi les pertes qu'il aura faites. Bernardino de Car-

denas se sent heureux et fier d'avoir un diocèse à gouverner, il s'arrête complaisamment à cette pensée, elle le conduit au désir de recevoir les bulles, ce désir fait naître l'impatience, et, ces bulles n'arrivant pas assez tôt au gré du futur évêque, il n'y tient plus. Il présente à l'évêque de Tucuman les lettres qui lui annoncent l'expédition des bulles, et il fait tant et si bien, qu'il décide le prélat à le consacrer; cette cérémonie avait lieu au mois d'octobre 1641.

Cette consécration était irrégulière. Les Jésuites de l'Université de Cordova, mieux informés que les autres, s'y étaient opposés en vain, et, dès qu'il fut consacré, don Bernardino les somma de reconnaître par écrit la validité de cette consécration. Le Père de Boroa, recteur de l'Université, ayant déclaré ne pouvoir en conscience céder à cet ordre, don Bernardino devint son ennemi et celui de la Compagnie tout entière. En 1644, il veut s'emparer de force d'une maison appartenant aux Jésuites de l'Assomption; le gouverneur, don Grégorio, interpose son autorité et veut que les Jésuites restent maîtres chez eux, dans cette ville qui leur doit ce qu'elle est.

Le prélat fait aussitôt un appel aux mauvais instincts des Espagnols, en publiant un écrit par lequel il les engage à expulser ces Jésuites, seuls apôtres, seuls soutiens de la liberté des Indiens; seuls ils mettent des entraves au commerce des esclaves et privent les colons des richesses qu'ils pourraient acquérir par la traite des indigènes..... Les Espagnols ne demandaient pas mieux que de trouver un tel appui, et l'évêque, assuré de leur approbation, prend le parti violent d'excommunier les Jésuites pour les forcer à la retraite.

Don Grégorio apprend cette nouvelle et ordonne à six cents néophytes de prendre les armes et de le suivre. Ainsi accompagné, il se présente inopinément devant l'évêque et lui signifie un ordre d'exil et la saisie de son temporel. Don Bernardino, qui était loin de s'attendre à un tel résultat, se voit forcé de céder et quitte la province, espérant que tôt ou tard les Espagnols, dont il a flatté la cupidité, chasseront les Jésuites à main armée et le rappelleront avec joie.

Grâce à cette mesure énergique de la part du gouverneur, les

Jésuites purent continuer l'œuvre civilisatrice dont les résultats prodigieux dépassaient toutes les espérances.

Bientôt après, le 29 juillet 1643, Urbain IV quittait cette vie, et le cardinal Pamphili lui succédait le 16 septembre de la même année, sous le nom d'Innocent X. Le Père Mutio Vitelleschi, Général de la Compagnie de Jésus, sous le gouvernement duquel s'étaient accomplies tant et de si grandes choses, et que sa douceur et son humilité avaient fait surnommer l'*Ange* par Urbain VIII, ne survécut à ce pontife que quelques mois seulement; il mourut le 9 février 1645, laissant la Compagnie plus forte, plus grande et plus répandue que jamais; mais violemment menacée par la nouvelle secte du jansénisme, dont un auteur protestant, le docteur Ranke, a dit: « Si nous essayons de caractériser les rapports existants entre les jansénistes et les partis qui dominaient dans l'Église, nous voyons évidemment que ces rapports rappellent le protestantisme (1). »

(1) *Histoire de la Papauté* (tome III, page 303, — édit. 1848).

GÉNÉRALAT

DU PÈRE VINCENT CARAFFA

SEPTIÈME GÉNÉRAL.

1645 — 1649

I

Quatre-vingt-huit profès se trouvaient réunis au Gésu, pour la Congrégation générale, le 21 novembre 1645 : le choix se porta sur le Père Caraffa, fils du duc d'Andria. Il avait soixante ans, mais tout en lui semblait pouvoir faire espérer qu'il serait longtemps conservé à la Compagnie.

La Congrégation, avant de se séparer, rendit plusieurs décrets, et ce qui paraîtrait inexplicable, si nous n'avions déjà vu souvent à quel degré peut atteindre la sainte abnégation des enfants de saint Ignace, c'est que, dans cette assemblée, les profès venus de France et des Pays-Bas ne s'occupèrent pas de la question qui leur était en quelque sorte personnelle, celle du jansénisme. Peut-être n'en prévoyaient-ils pas les incalculables conséquences pour l'avenir de leur Institut. Les Pères se séparèrent le 14 avril 1646.

En cette même année, un fait qui, par la manière noble et délicate dont il fut réparé, eût tourné à l'honneur et à la gloire de tout autre Institut religieux, vint servir de prétexte à la haine pour calomnier la Compagnie de Jésus une fois de plus et sur un thème nouveau. Plusieurs colléges d'Espagne manquaient

souvent du nécessaire : les Jésuites ne mettant pas de bornes à leur charité, recevaient plus d'élèves que leurs ressources n'en pouvaient soutenir. Ces moments de pénurie étaient bientôt adoucis par les aumônes, mais ils étaient fréquents. Un Frère coadjuteur, chargé du temporel du collége de Séville, croyant avoir trouvé le meilleur et le plus sûr moyen de faire cesser ce dénùment, s'était engagé dans le commerce. Pour cela, il avait fait des emprunts, avait acheté des marchandises et les avait placées sur des navires, mais à l'insu des Pères qui jamais ne s'en étaient doutés. Dieu ne voulut pas bénir une entreprise qu'il n'avait pas inspirée et que le Frère avait cachée à ses supérieurs : les naufrages et les faux calculs engloutirent toutes les espérances du Frère, et les capitaux empruntés disparurent en quelque temps sans avoir produit autre chose qu'un prétexte à d'abominables imputations.

Les créanciers réclament alors ce qui leur est dû ; ils ont cru prêter aux Pères, c'est à eux qu'ils s'adressent. Les Pères, ignorant le fait, affirment qu'ils n'ont rien emprunté ; mais le prêt ayant été fait à leur considération, ils s'engagent à le rembourser en totalité, et, la Providence aidant, leur engagement est noblement rempli. Le Frère imprudent fut expulsé de la Compagnie et ne chercha pas à s'excuser en accusant les Pères ; loin de là, il soutint jusqu'à la mort que jamais il ne leur en avait parlé. N'importe : l'impiété, l'hérésie, la jalousie ont dit, écrit et répété que « en 1646, les Jésuites firent à Séville une banqueroute qui précipita plusieurs familles dans la misère. » Voilà comment on écrit l'histoire !

Le Souverain-Pontife voulut prouver au monde que ces calomnies ne pouvaient trouver d'accès dans la Ville-Éternelle : quelques mois après cet événement, et pendant que les protestants et les jansénites l'exploitaient avec le plus d'ardeur, en 1647, Innocent X demandait à la Compagnie de Jésus un de ses membres pour le Sacré-Collége. Ce Jésuite était Jean Casimir, fils de Sigismond III, roi de Pologne, et petit-fils de Jean III, roi de Suède ; sa mère, seconde femme de Sigismond III, était Constance, fille de Charles d'Autriche. Jean Casimir était entré au noviciat des Jésuites le 25 septembre 1643 ; il avait alors trente-

quatre ans, et après quatre années seulement passées dans la Compagnie, le Souverain-Pontife lui ordonnait d'accepter le chapeau de cardinal. La Providence avait ses vues sur Jean Casimir (1).

Pendant que la secte enfantée par la haine contre les Jésuites travaillait activement à son œuvre destructive, un membre de l'illustre Société, un Jésuite, donnait une triste preuve que l'esprit d'ambition est incompatible avec l'esprit de ce saint Institut. Le Père Jarrige, se croyant les talents, les vertus, la capacité nécessaires pour les emplois les plus importants, trouvait mauvais que ses supérieurs n'eussent pas de lui la même opinion. Il dissimula quelque temps ; mais, se voyant arrivé à l'âge de quarante et un ans sans être appelé à aucune des charges dont il se jugeait digne, il voulut s'en venger sur la Compagnie tout entière. Le malheureux ne voyait pas que son âme allait être la première victime de son orgueil et de son ambition ! Il quitte l'Institut en 1647, il se rend à La Rochelle et il abjure sa religion le 25 décembre, fête de Noël, dans le Consistoire calviniste ! Il sait que l'apostasie entraîne la peine de mort en France ; il part pour la Hollande, où il est accueilli par les hérétiques avec une joie frénétique ; des captures de ce genre étaient rares et précieuses pour eux. L'apostat ne se borne pas là ; il monte dans la chaire de Leyde, il se répand en calomnies infâmes sur la Compagnie de Jésus, indigne de le posséder ; puis il publie un écrit intitulé : *Les Jésuites mis sur l'échafaud pour plusieurs crimes capitaux*. Ce tissu d'horribles imputations soulève l'indignation générale, car tout le monde veut lire l'ouvrage du Jésuite

(1) Ce prince, proclamé roi de Pologne, le 20 novembre 1648, après la mort de son frère (Wladislas VII n'ayant point laissé d'enfants), le Pape le releva de ses vœux, lui fit un devoir de régner pour le bonheur de la Pologne, et lui donna dispense pour épouser Marie de Gonzague, veuve de son frère Wladislas ; il n'en eut point d'enfant. Jean Casimir V fut couronné le 17 janvier 1640, régna par la douceur et la piété, abdiqua à la diète de Varsovie le 16 septembre 1668, au milieu des larmes de ses sujets, et se retira en France. Louis XIV lui donna l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où son cœur est déposé, et celle de Saint-Martin, à Nevers, où il mourut le 15 décembre 1672. Son corps fut porté à Varsovie.

apostat, on le dévore, on se l'arrache. Il y a des moments où il semble que l'on ait soif de mensonge et de scandale ! Les hérétiques eux-mêmes trouvent que le calomniateur est allé trop loin, et lui font observer naïvement qu'il en dit trop pour être cru ; ils se trompaient. Les jansénistes s'emparent de cette calomnie et trouvent qu'elle est bonne à exploiter ; ils n'ont que des éloges à donner au pamphlet dont ils méprisent l'auteur.

Tandis qu'un Jésuite reniait son Dieu et était brûlé en effigie à La Rochelle pour crime d'apostasie, d'autres Jésuites donnaient généreusement leur sang et leur vie pour le soutien de leur foi. Le 20 février 1647, le Frère coadjuteur Cuthbert Prescott expirait en Angleterre dans les plus horribles tortures. Le 13 septembre, les indépendants partisans de Cromwell faisaient périr sept mille catholiques irlandais, qui préféraient la mort à l'apostasie. Trois mois après, le Père Edmond Nevil, âgé de quatre-vingt sept ans, était dépouillé de ses vêtements, jeté sur un ponton, exposé ainsi aux rigueurs de l'hiver, au supplice de la faim, aux ardeurs de la soif, aux insultes des hérétiques, aux outrages des indépendants. Lorsque l'on vit ses forces totalement épuisées, et sa foi toujours aussi vive, on le laissa libre, il fut abandonné, et huit jours après il expirait par suite de ces inqualifiables tortures.

Les Jésuites, martyrisés par le gouvernement de Charles Ier, l'étaient également par le parti de Cromwell ; cela n'empêchait pas les hérétiques de faire peser sur la Compagnie de Jésus tout l'odieux d'une révolution qui venait de conduire le roi sur l'échafaud. Le ministre calviniste, Pierre Jurieu, Hollandais, ne craignit pas de publier cette calomnie dans son livre intitulé : *Politique du Clergé de France*, et dont les jansénistes s'emparèrent avec d'autant plus d'empressement, que la Sorbonne se déclarait ouvertement contre la doctrine de Jansénius.

En cette année 1649, Nicolas Cornet, syndic de la Sorbonne, lui avait dénoncé le livre de l'*Augustinus*, comme renfermant plusieurs hérésies que la savante faculté réduisit à cinq, dont tout le reste n'était que le développement. Les théologiens de l'université se trouvant ainsi forcément dans le camp des Jésuites, l'échec était des plus rudes pour Port-Royal. Les soli-

taires ne pouvaient le recevoir sans le repousser et chercher à prouver que les Jésuites avaient entraîné la Sorbonne. Le fameux Paul de Gondi administrait le diocèse de Paris, à titre de coadjuteur de l'archevêque son oncle ; les jansénistes avaient su le flatter et s'en faire un ami, ils comptèrent sur son appui ; mais ce n'était pas assez. Ils firent feu de toutes leurs batteries pour obtenir encore l'assentiment et le concours de quelques autres évêques, à qui l'influence des Jésuites faisait ombrage et qu'ils savaient disposés à se ranger sous leur drapeau. L'orage approchait.

Pendant que la Compagnie de Jésus était ainsi menacée en France, persécutée en Angleterre, calomniée partout où se trouvait un hérétique, elle continuait à prodiguer le sang et la vie de ses membres avec une générosité incomparable.

Le Père Jogues, que nous avons vu retourner au Canada, y arrivait en 1646, et les Iroquois en faisaient un martyr dont le sang devait faire naître une nouvelle chrétienté. A peine le saint apôtre était-il tombé sous la hache de ses bourreaux, que la tribu des Abénakis, voisine des Iroquois, voulut connaître cette religion, pour laquelle les blancs en robe noire donnaient leur vie sans la moindre hésitation. Les Abénakis envoient des députés aux Réductions, et ceux-ci, ravis des merveilles qu'ils ont vues et de la doctrine du Maître du ciel, dont les missionnaires leur ont expliqué les principaux points, deviennent autant de catéchistes à leur retour dans leur tribu. Bientôt ils demandent des Pères de cette nouvelle doctrine, et, au mois d'octobre de la même année 1646, le Père Dreuillettes allait évangéliser ce peuple si bien disposé à le recevoir. Dans le même temps, les Iroquois désignaient à la férocité des Aguiers et des Tsonnonthouers la Réduction de Saint-Joseph, et ces deux peuples la surprenaient dans un moment où les femmes et les enfants y étaient seuls sous la protection de leur bon Père Daniel, qui avait vieilli au milieu d'eux. Le Père est aussitôt criblé de flèches, mais il respire encore : un des chefs des Aguiers fond sur le martyr et lui enfonce sa lance dans le cœur !... Quelques mois après, les Iroquois attaquaient à la fois les Réductions de Saint-Ignace et de Saint-Louis habitées par les Hurons. Les néophytes se défendent vaillamment,

mais, accablés par le nombre, ils sont tués ou faits prisonniers, et les Pères de Brébeuf et Gabriel Lallemant sont emmenés avec eux en captivité. Le Père de Brébeuf, déchiré par les mains des sauvages, ne cessait d'exhorter ses chers néophytes; les Iroquois lui ordonnent le silence, le Jésuite est apôtre avant tout, il continue ses exhortations. Les sauvages entourent son corps de torches enflammées, et les lui appliquent pour le forcer à se taire; l'apôtre *obéit à Dieu plutôt qu'aux hommes*, il prêche, il exhorte toujours.

Des fers rougis au feu sont enfoncés autour de son cou, le saint Jésuite bénit Dieu de ses intolérables souffrances qu'une grâce miraculeuse peut seule lui donner la force d'endurer, et le Père Lallemant, enveloppé dans des écorces de sapin auxquelles on va mettre le feu, se prosterne aux pieds du martyr et lui demande sa bénédiction. Le Père de Brébeuf bénit son frère, plus jeune que lui, et qui va être brûlé vif, comme lui; puis il regarde le ciel avec une ineffable expression d'amour et de bonheur.... Les Iroquois ont vu son sourire angélique, il vont se venger de tant de vertu.... Ils ont tué des Français, ils les mangent sous les yeux de l'apôtre.... Ils lui versent ensuite de l'eau bouillante sur la tête, et le martyr est couronné dans le ciel.... C'était le 16 mars 1649. Le lendemain, le Père Lallemant allait partager sa glorieuse récompense, après avoir été brûlé pendant dix heures!...

Tels étaient les héros de cette Compagnie que l'enfer poursuivait sans relâche dans toutes les parties du globe. Nous avons vu les colères éveillées dans le Paraguay par l'orgueil froissé de don Bernardino de Cardenas. Le prélat continuait, du fond de son exil, à fomenter les passions vindicatives des Espagnols, et il s'appuyait de l'autorité de don Juan de Palafox, évêque de la Puebla de los Angelos, devenu aussi l'adversaire des Jésuites.

Juan de Palafox était un homme de science et de grande vertu, mais d'un caractère ombrageux, inquiet et remuant. Les Jésuites missionnaires jouissaient de plusieurs priviléges, accordés par les Souverains-Pontifes; mais partout où ils rencontraient un évêque, ils lui témoignaient la plus parfaite soumission. Ils avaient vécu en fort bonne intelligence avec don Juan de Palafox, jus-

qu'au moment des démêlés de leurs Frères avec don Bernardino de Cardenas.

Lorsque ce dernier, réfugié à Corrientes, en 1645, et irrité de son exil, eut fait retentir la province de ses plaintes contre la Compagnie de Jésus, don Palafox, avec lequel il était lié, exigea, des Jésuites de son diocèse, des dîmes et des redevances dont ils étaient dispensés et que nul usage n'autorisait. Les Jésuites s'y refusèrent; le prélat insista, méconnut les priviléges des missionnaires et les interdit tous. Le 25 mai 1647, il écrivait au Souverain-Pontife pour lui soumettre la question; du même coup, il se laissait emporter jusqu'à calomnier les Pères en les accusant de plusieurs crimes imaginaires. Mais, dès que sa lettre fut partie, la terreur s'emparant de son esprit, il quitta sa ville épiscopale et se réfugia dans la maison de campagne de don Jose Maria Mier, qui l'accompagna, dans ce voyage, avec sa famille et ses domestiques. Cette maison de plaisance était située près d'Otomba, et contiguë à celle des Jésuites, ce qui prouve qu'il ne redoutait guère leur vengeance. Néanmoins, sa tête s'exaltant et son imagination lui exagérant les difficultés de la position qu'il s'était faite, il n'attendit pas la décision du Pape pour lui écrire de nouveau. Le 8 janvier 1649, il mandait à Innocent X, après de nouvelles calomnies contre les Jésuites :

« Je me vis obligé de m'enfuir dans les montagnes, de chercher dans la compagnie des scorpions et des serpents, et autres animaux venimeux, la sûreté et la paix que je n'avais pu me procurer au milieu de cette implacable Compagnie de Religieux. Après avoir passé vingt jours avec grand péril de ma vie et dans un tel besoin de nourriture, que nous étions réduits à n'avoir pour tout mets et pour tout breuvage que le pain seul de l'affliction et l'eau de nos larmes, enfin nous découvrîmes une petite cabane où je fus caché près de quatre mois. Cependant les Jésuites n'oublièrent rien pour me faire chercher de tous côtés; ils employèrent pour cela beaucoup d'argent, dans l'espérance, si on me trouvait, de me contraindre d'abandonner ma dignité ou de me faire mourir. »

Cette cabane, ces serpents, cette famine, cette retraite sauvage et introuvable étaient, comme nous l'avons vu, tout auprès de la maison des Pères.

Des copies de cette lettre, ainsi que de la première, avaient circulé parmi les ennemis de la Compagnie, elles avaient été adressées aux hérétiques d'Europe, et les jansénistes, leurs alliés, s'en étaient réjouis et les exploitaient au profit de leur cause.

Les Jésuites du diocèse de Los Angelos déférent au roi d'Espagne la dernière lettre de don Palafox au Souverain-Pontife, en attendant le jugement de la cour romaine. Le prélat en est averti, et aussitôt il écrit au roi pour désavouer sa lettre au Pape et faire le plus grand éloge des Pères de la Compagnie.

Cependant, le 14 mai 1648, un bref d'Innocent X résumait l'opinion de la Congrégation des cardinaux, et partageait également l'éloge et le blâme afin de concilier les deux partis. Il blâmait l'évêque d'avoir cédé à un premier mouvement d'irritation, et surtout d'avoir interdit des religieux qui ne méritaient point de censure. Il blâmait les Jésuites d'en avoir appelé à des juges conservateurs au lieu de se soumettre à une décision peut-être injuste, en attendant le jugement du Saint-Siege.

Pendant que la cour romaine s'occupait des difficultés survenues entre l'évêque de la Puebla de Los Angelos, don Bernardino de Cardenas, évêque exilé de l'Assomption, répandait le bruit que les Jésuites du Paraguay avaient découvert des mines d'or qu'ils exploitaient en secret, et dont ils envoyaient à Rome toutes les richesses. Les colons européens s'empressèrent de dénoncer le fait, et demandèrent que les Réductions fussent gouvernées par des officiers du roi et non par des Jésuites. Leurs plaintes étant arrivées jusqu'au trône, Philippe IV donna pour mission spéciale à don Diego Osorio, nouveau gouverneur du Paraguay, de s'opposer énergiquement à toute tentative d'hostilité contre les Pères de la Compagnie de Jésus. Don Bernardino, ignorant ces instructions et ne sachant autre chose que le changement de gouverneur, accourt dans son diocèse et ordonne de chasser les Jésuites du pays des Statines. Les Pères se retirent, et les néophytes, se voyant abandonnés par eux, prennent la fuite et laissent le pays désert. Ils se persuadaient qu'on ne leur arrachait leurs Pères que pour leur enlever ensuite la liberté, et ils préféraient tous les malheurs à celui de l'esclavage. Les magistrats firent rentrer les Jésuites dans leurs Réductions,

malgré l'évêque; mais les néophytes n'y revinrent qu'en partie, dans le premier moment, tant ils redoutaient les colons espagnols.

Quant aux mines d'or, sur les instances du Père recteur de la maison de Buenos-Ayros, une commission avait été nommée pour faire une enquête et ordonner des recherches. Mais tout démontrait la fausseté de la dénonciation : « Pourtant, disait l'évêque de l'Assomption, je tiens le fait d'un néophyte qui est resté plusieurs années dans une Réduction de l'Uruguay, et je réponds de sa véracité. » Le néophyte délateur se nommait Buonaventura, il assurait que les mines étaient dans l'Uruguay, et il ne pouvait en désigner l'endroit. Il avait habité cette Réduction, il avait vu les faits qu'il dénonçait, et il ne pouvait en fournir la preuve sur les lieux mêmes! Les recherches se continuaient, toujours à la demande des Jésuites, lorsque le gouvernenr don Diego Osorio mourut.

Cette mort ravive toutes les espérances de l'évêque de l'Assomption. Il accourt, excite de nouveau les colons espagnols, et, certain de leur appui, il expulse les Jésuites pour la deuxième fois. Sa première tentative n'a eu d'autre résultat que celui de compromettre sa dignité et son autorité; il espère être plus heureux cette fois. Son amour-propre blessé aveugle son jugement.

Les Jésuites en mission jouissaient d'un privilége dont ils crurent devoir faire usage en cette circonstance. Par une bulle de Grégoire XIII, ils étaient autorisés à nommer un juge conservateur, pour examiner les différends qui pourraient s'élever entre eux et les évêques; et le juge, auquel la même bulle en conférait le droit, prononçait sa décision *au nom du Saint-Siége*.

Forts de ce privilége, les Jésuites le font valoir, choisissent le Père Nolasco, de l'Ordre de la Merci, et lui soumettent l'affaire. C'était en 1649. Il ne s'agissait plus maintenant que d'attendre sa décision.

Le vénérable Général de la Compagnie de Jésus, à qui sa tendre dévotion à l'agonie de Notre Seigneur avait inspiré la pensée d'une association de prières et de bonnes œuvres pour

obtenir la grâce d'une bonne mort, avait eu la consolation de voir la réalisation de cette pieuse idée. Innocent X avait institué à Rome la *Confrérie de la Bonne-Mort*, le 2 octobre 1648. Quelques mois après, le saint religieux donnait le plus doux et le plus touchant exemple de la mort qu'il désirait à tous : il expirait le 8 juin 1649. Le Père Florent de Montmorency, vicaire général, fixa la réunion de la Congrégation au 13 décembre de la même année.

GÉNÉRALATS

DU PÈRE FRANÇOIS PICOLOMINI

HUITIÈME GÉNÉRAL

ET

DU PÈRE ALEXANDRE GOTTIFREDI

NEUVIÈME GÉNÉRAL

1649 — 1652

I

La Congrégation, réunie depuis le 13 décembre, porta la grande majorité de ses voix sur le Père Picolomini, qui fut élu et proclamé huitième Général de la Compagnie de Jésus, le 21 du même mois 1649.

Le Père Alexandre de Rhodes était alors à Rome, où il était arrivé le 27 juin, quelques jours seulement après la mort du Général Vitelleschi. Envoyé en Europe par ses supérieurs, pour exposer au Souverain-Pontife l'état des chrétientés du Tong-King et de la Cochinchine, et lui représenter la nécessité d'y nommer des évêques et de donner un clergé à ces nombreux néophytes, le Père de Rhodes avait fait son voyage à travers l'Asie, parcourant la Perse, la Médie, la Natolie, l'Arménie, en se rendant compte du bien qu'il y avait à faire ou à espérer dans toutes ces contrées.

Innocent X avait accueilli avec une affection toute paternelle

ce vénérable missionnaire, qui venait de travailler avec tant de zèle et de fruit dans les pays infidèles pendant trente et un ans, au milieu des plus grands dangers et malgré des obstacles sans cesse renaissants. Le Pape voulait le faire évêque de la Cochinchine; le saint religieux s'y refusa. Il était venu solliciter des évêques, il est vrai; mais il avait à cœur d'établir des évêchés indépendants du patronage portugais, et la position de la Compagnie ne lui permettait pas de se charger ouvertement de cette œuvre. C'était aussi l'opinion des Jésuites de Rome, le Pape l'approuvait, et il fut décidé que le Père de Rhodes se rendrait en France après s'être reposé à Rome aussi longtemps que ses supérieurs le jugeraient bon.

L'année suivante 1650, le Père Ponthelier, alors à La Haye, apprend que l'apostat Jarrige est dans cette ville; il cherche à le voir, il y parvient, et, après plusieurs entretiens, il a le bonheur de voir le repentir pénetrer dans le cœur du coupable.

Cette conversion était sincère, elle fut éclatante. Les États Généraux de Hollande pensionnaient généreusement l'apostat : le pénitent renonce à cette pension, revient à la pauvreté, accepte l'asile qui lui est offert par les Jésuites d'Anvers et s'y retire. De cette ville, il publie un livre intitulé : *Rétractation de Jarrige,* dans lequel il s'accuse de calomnie et dément tout ce qu'il a écrit contre la Compagnie de Jésus.

Le pénitent avait beaucoup à réparer, il le sentait et voulait prouver par cette réparation toute la sincérité de son repentir. Il s'abandonna à la disposition du Saint-Siége et de la Compagnie de Jésus. Les Jésuites l'envoyèrent dans la maison professe de Paris, pour y attendre que sa position fût régularisée par la cour de Rome. Les Pères demandèrent pour lui l'autorisation de rester dans le monde et de porter l'habit des prêtres séculiers, sans être toutefois relevé de ses vœux. Le Pape l'ayant accordé, Jarrige sortit de la maison des Jésuites, partit pour Tulle, sa ville natale, et y vécut de la manière la plus édifiante jusqu'à sa mort (1). Il était resté six mois chez les Jésuites de Paris, il avait choisi lui-même la ville de Tulle pour sa retraite : les pro-

(1) Il mourut le 26 septembre 1670.

testants et les jansénistes prétendirent que les Jésuites l'avaient fait disparaître et l'avaient fait mourir dans un cachot! Il était facile de faire le voyage de Tulle pour se convaincre du contraire; nul n'y songea. Il est plus commode de croire aveuglément une calomnie, que de prendre la peine d'examiner, même quand on écrit l'histoire.

La calomnie semblait d'autant plus nécessaire en ce moment aux jansénistes que, dans l'assemblée générale du clergé de France, tenue à Paris en 1650, quatre-vingt-huit évêques déclaraient hérétiques les cinq propositions extraites de l'*Augustinus*, et les déféraient au jugement du Saint-Siége. Mécontents de cet échec, les jansénistes accusèrent publiquement les Jésuites, et même l'abbé Olier, fondateur de la Congrégation de Saint-Sulpice, d'avoir employé jusqu'à la menace pour arracher la signature de ces évêques. Quant à saint Vincent de Paul, qui était l'ami des Jésuites et partageait leur opinion à l'égard de l'*Augustinus*, les jansénistes se bornèrent à dire que « c'était un dévot ignorant, demi-pélagien, moliniste, à qui les évêques avaient cédé pour se délivrer de ses importunités. » Prévoyant bien que les cinq propositions seraient condamnées à Rome, les solitaires de Port-Royal, qui comptaient onze évêques dans leur parti, voulurent tenter de balancer l'influence du parti opposé, et envoyèrent des députés chargés de soutenir et de défendre auprès du Saint-Siége la cause de l'*Augustinus*, tout en protestant de leur soumission pour la décision de la Cour romaine. Ces députés étaient Louis de Saint-Amour, Noël de la Lane et Desmares. Les jansénistes ayant leurs représentants à Rome, saint Vincent de Paul, l'abbé Olier et le Père Dinet, confesseur du roi, jugèrent que le clergé de France devait aussi avoir les siens, et ils choisirent les docteurs Joisel, Hallier et Lagault; le Père Brisacier se joignit à eux, pour représenter les Jésuites de Paris.

Les conférences s'ouvrirent à Rome le 12 avril 1651; d'un côté, se prononçant contre la doctrine de Jansénius, la Sorbonne, quatre-vingt-huit évêques, les plus saints personnages du clergé de France et les Jésuites; de l'autre, se prononçant en faveur de cette même doctrine, onze évêques, les solitaires, tous hommes de talent supérieur et d'un orgueil égal à leurs talents, et les reli-

gieuses de Port-Royal, auxquelles se joignaient quelques femmes d'un grand nom et d'une moralité douteuse. Pour tout esprit sensé, l'issue des conférences était prévue.

L'archevêque de Sens, Louis-Henri de Gondrin, bien qu'il fût élève des Jésuites et qu'il leur dût sa promotion au siége qu'il occupait, s'était voué corps et âme au parti janséniste, et n'hésita pas à lui donner une preuve éclatante de son appui. Il avait dissimulé ses opinions à ses anciens maîtres, aussi les Jésuites du collége de Sens se présentèrent-ils pleins de confiance, dès sa prise de possession, pour faire acte de soumission relativement aux priviléges dont la Compagnie jouissait dans toute la catholicité. Le nouvel archevêque leur donna son agrément, mais peu après, à la fin du Carême, il leur interdisait la confession pendant la semaine de Pâques.

Le Père Nicolas Godet, recteur du collége, en avait aussitôt appelé au Saint-Siége, ce qui suspendait l'effet des menaces de l'archevêque, et les Pères continuèrent de confesser comme de coutume. Le prélat s'en plaignit, mais le Souverain-Pontife ayant accordé aux Jésuites l'autorisation de choisir un juge entre trois prélats désignés, les Pères remirent leur cause à la décision de l'évêque de Senlis. L'archevêque de Sens en appela au parlement, le conseil du roi se prononça en faveur des Jésuites. Les jansénistes virent un échec pour eux dans cette décision, et tâchèrent d'envenimer la querelle en poussant Louis de Gondrin aux dernières extrémités.

Dans le même temps, il se préparait un événement qui devait porter un accroissement d'irritation dans les camps hérétiques.

Christine, reine de Suède, ne sachant que faire du libre examen dans lequel elle avait été élevée, sentait le besoin le plus impérieux d'une autorité dans les choses de la foi. Plus elle étudiait les diverses sectes enfantées par le luthéranisme, plus elle reconnaissait qu'aucune ne reposait sur une autorité qui lui inspirât la confiance dont elle avait besoin. Christine possédait toutes les langues de l'Europe et savait aussi le grec et le latin; sa vie se passait dans les études les plus sérieuses, et elle recherchait l'entretien des philosophes et des savants avec autant d'ardeur que toute autre femme en eût apporté à jouir des

plaisirs les plus frivoles. Comme reine, elle était forcée de pratiquer ouvertement le luthéranisme dont la sécheresse lui était odieuse, et elle devait dissimuler ses tendances vers le catholicisme, afin de ne pas exciter une révolution dans ses États.

Christine traitait d'ordinaire les affaires les plus importantes directement avec les ambassadeurs. Un jour, c'était au commencement de l'année 1650, don Jose Pinto Pereira, ambassadeur du roi de Portugal, lui est présenté, accompagné d'un Portugais qui lui sert d'interprète ; ce Portugais est don Antonio de Macedo. La reine est frappée de la douce expression de l'interprète, elle se promet de l'interroger en particulier et d'éclaircir toutes les idées qui se présentent à la fois dans son esprit.

A la première entrevue, non officielle, la jeune reine, bien sûre de n'être pas comprise par les personnes qui l'entourent, lui dit, en langue portugaise, qu'elle devine en lui le prêtre catholique :

« Je suis prêtre, en effet, répond avec une modeste assurance don Antonio de Macedo, et je suis de la Compagnie de Jésus. »

Christine lui recommande la prudence, lui promet le secret et lui témoigne le désir de l'entretenir fréquemment de ses préoccupations religieuses, sous prétexte de politique. A partir de ce moment, elle eut de longues conférences avec le Jésuite, et chaque fois elle sentait qu'une lumière plus grande et plus vive éclairait son esprit.

Un jour, dans les premiers mois de l'année 1651, don Antonio de Macedo disparut tout à coup de Stockholm. « La reine fit semblant de le chercher, dit Léopold Ranke (1), mais c'était elle qui l'avait envoyé à Rome pour communiquer directement au Général des Jésuites ses intentions, et lui demander quelques membres de son Ordre. Ceux-ci arrivèrent à Stockhom au mois de février 1652. Ils se firent présenter comme gentilshommes italiens en voyage, et furent ensuite invités à la table de la reine. Elle devina sur-le-champ qui ils étaient ; lorsqu'ils entrèrent dans la salle à manger, elle dit tout bas à l'un d'eux : « Vous avez peut-être des lettres pour moi? » Celui-ci répondit : « Oui, » sans

(1) *Histoire de la Papauté* (tome III, page 261).

se détourner; elle lui recommanda de ne parler avec personne, et envoya après le diner le serviteur dans lequel elle avait le plus de confiance, Jean Holm, chercher les lettres, et le lendemain elle fit conduire les Jésuites eux-mêmes, sous le plus profond secret, dans le palais.

« Ainsi, continue notre historien protestant, dans le palais royal de Gustave-Adolphe, des envoyés de Rome se réunirent avec la fille de ce monarque, le plus zélé défenseur du protestantisme, pour traiter avec elle de sa conversion au catholicisme ! »

Ces deux Jésuites, envoyés de Rome, étaient les Pères Paul Casati et Francesco Molinio.

La mission d'Angleterre augmentait toujours le nombre déjà si considérable des martyrs de la Compagnie de Jésus. Le Père William Boyton avait engagé plusieurs catholiques à se réfugier dans la petite ville de Cashel, et il y restait avec eux, les soutenant et les fortifiant dans la foi par sa sainte parole et par les consolations de son doux et puissant ministère. Un jour une foule de catholiques anglais, chassée de partout, et toujours poursuivie par les indépendants de l'armée de Cromwell, accourent à Cashel et se font un abri de l'église de la Roche de Saint-Patrice. Le Père Boyton ne doute pas que les terribles indépendants ne se portent jusque dans le lieu saint pour y égorger leur victimes; mais c'est un motif de plus pour lui de ne les pas abandonner sans secours spirituels en ce moment suprême. Il se rend au milieu de ces fidèles catholiques, et pendant qu'il les prépare au martyre, les soldats se précipitent dans l'église et les passent tous au fil de l'épée... Le Père Boyton était entré dans le ciel avec eux! C'était le 15 juin 1649. Peu de mois après, Cromwell décrétait la peine de mort contre tous ceux qui abriteraient un Jésuite sous leur toit, ne fût-ce que quelques minutes seulement. Les Pères Robert Netervil, Henri Cavel et John Bath sont découverts et mis à mort. Le Père Worthington subit le même martyre quelques jours après. Le 26 février 1650, un nouveau décret annonçait qu'on donnerait, à ceux qui découvriraient la retraite d'un Jésuite, une récompense aussi considérable que celle accordée aux agents qui découvriraient les plus dangereux

malfaiteurs. Ce fut ainsi qu'on put arriver à saisir et à emprisonner tous les Pères répandus dans la Grande-Bretagne. Cromwell assurait que la république ne demandait point leur sang ; mais le Père Peters Wright n'était pas moins exécuté comme un criminel, le 29 mai 1651.

Il ne restait plus alors en Irlande que dix-huit Jésuites ; tous les autres étaient morts martyrs, et les Pères Lee Kilkenny, James Walsh, Georges Dillon, Dowdal et le frère Brien avaient succombé en soignant les pestiférés. Après les derniers décrets de proscription, les Pères survivants se virent réduits à se tenir cachés dans les forêts ou dans les gorges des montagnes, vivant de racines et d'herbes sauvages. Le Père John Carolan mourut de froid par cette existence en plein air. Les moins mal partagés étaient ceux qui avaient pu trouver une grotte dans les rochers des montagnes les plus escarpées. Cette vie de privations, de périls incessants, de continuelles angoisses, ne pouvait arrêter le zèle des disciples de saint Ignace. Les Pères irlandais ou anglais, résidant sur le continent, se tenaient prêts à passer dans leur patrie au premier signe de leurs supérieurs. Cromwell le savait, et il voulait éteindre cette ardeur de zèle en lui retirant tout aliment. Les enfants des catholiques furent enlevés en masse, traînés à l'embarquement, entassés dans les navires et envoyés dans l'Amérique du Nord. Les Jésuites, malgré Cromwell, étaient encore là pour recevoir les victimes de l'intolérance hérétique du tyran républicain ; car les missions y prospéraient, fécondées par le sang des premiers apôtres qui en avaient frayé le chemin.

Dans la Nouvelle-France, les Iroquois étaient toujours la terreur des néophytes. Le 7 décembre, il faisaient irruption dans la chrétienté de Saint-Jean, dirigée par le Père Garnier. Les néophytes étaient allés à leur rencontre, résolus à vaincre ou à mourir ; mais les sauvages avaient su les éviter et se jeter sur la Réduction, en passant par des voies détournées et impraticables pour tout autre que pour eux. Le Jésuite conseille à son malheureux troupeau de femmes et d'enfants de prendre la fuite ; pour lui, il reste avec les blessés, car les Iroquois tirent en tous sens et veulent tuer tous les chrétiens. Le Père Garnier tombe atteint par deux balles à la fois ; il se relève avec cette magni-

fique abnégation qui a toujours distingué les héros de la Compagnie de Jésus; il veut absoudre les mourants dont il est entouré. Il retombe frappé de nouveau, il ne peut plus se relever !... Toutefois, l'héroïque apôtre respire encore, il peut exercer un dernier acte de son sublime ministère; son dernier soupir peut se confondre et monter au ciel avec une dernière parole d'absolution pour ce cher néophyte qui va mourir... Le bon Père se traîne sur ses genoux, il absout le mourant, et, à l'instant même, deux coups de hache lui ouvrent la porte de l'éternité!

Le Père Noël Chabanel conduisait sa colonie de chrétiens à l'abri des attaques de la tribu redoutée; il fallait se transporter au loin, traverser des forêts couvertes de neiges, lutter contre une foule d'obstacles... Tout à coup les néophytes s'aperçoivent que leur Père a disparu... Ils s'arrêtent dans leur fuite, ils ne songent plus à d'autre danger qu'à celui de perdre leur Père, ils veulent le retrouver à tout prix... Leurs recherches sont vaines... Dieu seul connut le sort du saint missionnaire qui ne reparut jamais !...

Dans l'île Saint-Joseph, les chrétiens indigènes, sans cesse menacés par les sauvages, prient leur missionnaire, le Père Raguenau, de les conduire en lieu de sûreté sous la protection du canon français. Le Père les réunit, se met en marche avec eux, et, à travers les fleuves, les montagnes, les précipices et les forêts, il arrive au bout de cinquante jours à Québec, remet le soin de sa colonie au gouverneur de la ville et aux Sœurs-Hospitalières, et retourne à de nouvelles conquêtes,

Dans le Paraguay, les Jésuites avaient obtenu gain de cause contre l'exil dont l'évêque de l'Assomption les avait frappés. Le Père Nolasco qu'ils avaient choisi pour juge, d'après leurs priviléges, avait condamne don Bernardino de Cardenas, par sentence du 19 octobre 1649, et don Gabriel de Peralta, doyen du chapitre de l'Assomption, avait, au même titre que le supérieur des religieux de la Merci, rendu un jugement contre les partisans du prélat. La magistrature avait ordonné ensuite la réintégration des Pères Jésuites dans leurs maisons, et don Sébastien de Léon, gouverneur du Paraguay par *intérim*, s'était chargé de cette exécution.

Don Bernardino était condamné par toutes les autorités ecclésiastiques et séculières; il était prouvé que son orgueil froissé était le seul mobile de son antagonisme contre les Jésuites : ce fut là son titre à l'estime des jansénistes, qui n'eurent pas assez d'éloges à lui prodiguer. Ils en firent un martyr des Jésuites, le plus saint des prélats, le héros des deux mondes. Il n'est pas de calomnie dont on n'ait chargé la Compagnie de Jésus à propos de don Juan de Palafox et de don Bernardino de Cardenas, et ces calomnies ont été transformées en faits historiques à l'usage de ceux qui ne réfléchissent pas et qui recherchent encore moins. On sait si le nombre en est grand!...

Les missions de la Chine étaient florissantes, malgré les guerres civiles qui agitaient l'empire. Les Jésuites, ne prenant parti ni pour les héritiers déchus de l'empereur Van-Lié, ni pour l'usurpateur tartare, s'étaient attachés à la fois au salut des deux familles, afin de travailler plus efficacement à celui des peuples chinois. Les descendants de Van-Lié s'étaient retirés dans le midi de l'empire, et Jun-Lié venait d'être proclamé empereur par plusieurs provinces méridionales. Sa famille avait gardé auprès d'elle les Pères Cœffler et Michel Boyne, qui la convertit au christianisme, et l'impératrice, qui avait pris au baptême le nom d'Hélène, eut, en 1650, un fils qui fut baptisé sous le nom de Constantin, avec l'assentiment de l'empereur, encore païen. L'année suivante, 1651, cette princesse voulut écrire elle-même au Souverain-Pontife pour lui témoigner sa soumission et son respect; elle pria le Père Michel Boyne d'être son ambassadeur auprès du Pape et de lui porter sa lettre, expression de sa piété filiale pour le vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

Le Père Adam Shall était toujours à Pékin, admiré des savants, reçu avec honneur par les princes tartares, regardé par tous comme un homme extraordinaire que nul ne pouvait égaler en science et en vertu; mais il faisait l'œuvre de Dieu avec la plus profonde humilité, au milieu de toutes ces admirations, et ne perdait rien de l'esprit de la Compagnie.

Cependant le Père Général, François Picolomini, était mort le 17 juin 1651. Le Père Goswin Nickel, vicaire général, avait convoqué les profès des provinces pour l'élection de son succes-

seur, et la Congrégation, assemblée à Rome le 7 janvier 1652, avait élu, le 21 du même mois, le Père Alexandre Gottifredi. Les profès étaient au moment de se séparer, lorsque tout à coup le nouveau chef qu'ils venaient d'élire fut enlevé à la Compagnie. Il mourut le 12 mars, deux mois après son élection. Le 17 du même mois, la Congrégation proclamait le Père Goswin Nickel dixième Général de son Ordre.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

364 — Paris. — Typographie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

ŒUVRE

DE

SAINT MICHEL-ARCHANGE

CONFIÉE AUX SOINS

Des Directeurs de l'Orphelinat de Saint-Vincent-de-Paul.

LE BON LARRON

RECUEIL ILLUSTRÉ de tout ce que renferment d'édifiant, d'intéressant et d'instructif le grand nombre de journaux, de revues et d'ouvrages qui, tous les jours, paraissent, se répandent de toutes parts et semblent se disputer l'empire des intelligences. Ce Recueil ne craindra pas de remettre au jour des trésors enfouis dont la foule ignore les richesses et les beautés. Malgré son titre, il donnera de plus beaucoup d'articles inédits, relations de missions lointaines, faits curieux, détails de mœurs, anecdotes récréatives, etc., etc.

Il paraîtra le samedi de chaque semaine, en une feuille de 36 pages in-12, et par an il formera 4 volumes; ce sera un des plus intéressants ouvrages à mettre dans les bibliothèques paroissiales.

Prix de l'abonnement par an, envoyé franco. . 6 fr.
Pour trois mois. . . . . 1 fr. 60 c.

Adresser *franco* les demandes avec le prix de l'abonnement, soit en bons sur la poste, soit en timbres-poste (30 ou 8 timbres-poste de 20 centimes) :

A M. Wiesener, rue Delaborde, 12, à Paris,

Et à la Librairie de l'Œuvre, chez M. Régis-Ruffet, rue Saint-Sulpice, 38, à Paris.

On peut s'abonner également chez tous les libraires des départements.

554 — Paris, Imprimerie H. Carion, rue Bonaparte, 64.

HISTOIRE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS

PAR

J. M. S. DAURIGNAC

AUTEUR DES HISTOIRES DE SAINT IGNACE DE LOYOLA, DE SAINT FRANÇOIS DE XAVIER, DE SAINTE DE CHANTAL, ETC.

DEUXIÈME ÉDITION

TOME DEUXIÈME



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PÉRISSE FRÈRES

[illegible]

PARIS

NOUVELLE MAISON

RÉGIS-RUFFET ET Cie

Rue Saint-Sulpice, 38.

LYON

ANCIENNE MAISON

GRANDE RUE MERCIÈRE, 49

et rue Centrale, 68.

1863

HISTOIRE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS

A LA MÊME LIBRAIRIE

ON TROUVE TOUS LES OUVRAGES DE J. M. S. DAURIGNAC

Histoire du B. P. Claver. 2 vol. in-12. . . . . 4 fr. »
Histoire de saint François Régis. 1 vol. in-12. . 3 fr. 50
Histoire de saint François d'Assise. 1 vol. in-12. 3 fr. »
Histoire de saint Ignace de Loyola. 2 vol. in-12, avec portrait et fac-simile. . . . . 6 fr. »
— Vie abrégée. 1 fort vol. in-12. . . . . 2 fr. 50
Histoire de saint François de Xavier. 2 vol. in-12, avec portrait et fac-simile. . . . . 6 fr. »
— Vie abrégée. 1 fort vol. in-12. . . . . 2 fr. 50
Sainte Jeanne de Chantal, modèle de la jeune fille et de la jeune femme dans le monde, et fondatrice de la Visitation. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. »
Blanche de Castille, mère de saint Louis. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. »
Histoire de saint François de Borgia. 1 vol. in-18 anglais. . . . . 3 fr. »
En préparation, celle de *Saint Louis de Gonzague.*

NN. SS. les Évêques d'Arras et de Beauvais ont approuvé et recommandé ces ouvrages.

684 — Paris. — Imprimerie de H. Carion, 64, rue Bonaparte

HISTOIRE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS

PAR

J. M. S. DAURIGNAC

AUTEUR DES HISTOIRES DE SAINT IGNACE DE LOYOLA, DE SAINT FRANÇOIS DE XAVIER, DE SAINTE CHANTAL, ETC.

DEUXIÈME ÉDITION

TOME DEUXIÈME



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PÉRISSE FRÈRES

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE N. S. P. LE PAPE

PARIS

NOUVELLE MAISON

RÉGIS-RUFFET ET Cie

Rue Saint-Sulpice, 38

LYON

ANCIENNE MAISON

RUE MERCIÈRE, 49

et rue Centrale, 38.

1862

HISTOIRE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS



GÉNÉRALAT

DU PÈRE GOSWIN NICKEL

DIXIÈME GÉNÉRAL

1652 — 1661

I

Les conférences relatives aux cinq propositions condamnées par la Sorbonne et le clergé de France se tenaient à Rome depuis onze mois, lorsque le Père Nickel fut appelé à gouverner la Compagnie de Jésus. Les députés des jansénistes, fidèles aux instructions qu'ils avaient reçues, s'efforçaient de prolonger les discussions en les détournant du sujet et en attribuant aux Jésuites toutes les hérésies imaginables et tous les crimes possibles. Ils sentaient que les propositions seraient condamnées, puisque les théologiens de l'Université de Paris, l'épiscopat français et la Compagnie de Jésus les reconnaissaient hérétiques, et ils voulaient nuire au Jésuites par la calomnie, puisqu'ils ne pouvaient empêcher leur triomphe dans la cause en discussion.

Innocent X examina par lui-même les propositions soumises à l'examen des théologiens qui composaient les conférences, et, après avoir recueilli le résultat de leurs travaux et mûrement pesé toutes les opinions, il déclara, par une bulle du 31 mai 1653, que les cinq propositions étaient bien renfermées dans l'*Augustinus*, et que le Saint-Siége les tenait pour hérétiques et les condamnait.

Les députés jansénistes, irrités de ce résultat prévu, redoublent d'efforts pour perdre les Jésuites dans l'esprit des membres du Sacré-Collége et dans celui du Pape ; il leur semble que, s'ils peuvent y parvenir, l'effet de la bulle en sera considérablement amoindri.

Les solitaires de Port-Royal avaient annoncé qu'ils se soumettraient à la décision du Saint-Siége ; ils avaient protesté de leur obéissance entière au Vicaire de Jésus-Christ ; mais la décision pontificale n'étant pas conforme à leurs désirs, leur orgueil blessé ne songeait plus qu'à propager et à soutenir les doctrines que la bulle apostolique condamnait. Pour cela, ils s'attachèrent au parti de la Fronde et firent de l'enthousiasme pour le cardinal de Retz, à qui ils prêtaient toutes les vertus dont ils le savaient malheureusement dépourvu ; avec lui, ils avaient la majeure partie des paroisses de Paris, car, l'archevêque étant mort, le cardinal lui succédait. Forts de cet appui, les jansénistes publient qu'ils condamnent avec l'Église les cinq propositions ; mais que, ces propositions n'étant point renfermées dans l'*Augustinus*, ne peuvent être attribuées à la doctrine de Jansénius, et que les Jésuites seuls ont soutenu les y avoir trouvées. Ils ajoutent que l'influence seule des Jésuites a déterminé les condamnations prononcées en France et à Rome contre le livre du savant évêque d'Ypres, dans le but d'exciter les esprits contre l'école de Port-Royal. En se posant ainsi comme victimes des Jésuites, les disciples de Jansénius espéraient se grandir dans l'opinion et accroître le nombre de leurs partisans.

Cependant l'archevêque de Sens, cédant à leurs sollicitations, s'était porté aux dernières extrémités. Plusieurs de ses monitoires, lancés contre les Pères du collége, n'ayant pas eu de ré-

sultat conforme à ses espérances, il leur avait porté le dernier coup en les excommuniant le 26 janvier 1653.

Le recteur du collége, rendant compte de cet événement au Père Général, lui demandait d'engager le Pape à prendre des mesures pour ramener le prélat à des idées plus conformes à sa dignité et moins funestes à la religion. Le Général préféra laisser le Souverain-Pontife agir en toute liberté de jugement, et il ordonna à ses religieux d'accepter l'interdit. Le roi et le Pape n'ignoraient pas que l'archevêque de Sens n'agissait qu'à l'instigation des solitaires de Port-Royal; il était donc plus prudent d'éviter tout ce qui pouvait irriter les esprits et aggraver les difficultés de la position. Les choses étaient portées au point que la France entière était divisée en deux camps, et qu'il était de rigueur de ne se présenter nulle part sans se parer d'une opinion religieuse : il fallait être janséniste ou moliniste, la neutralité n'était pas acceptée en bonne compagnie. Nous n'étonnerons personne en disant qu'il était *de mode* de raisonner à tort et à travers sur des questions que les seuls théologiens pouvaient comprendre et discuter pertinemment, et dont tout le monde avait la prétention de se mêler, vaille que vaille, à la cour et à la ville. Dans les salons les plus frivoles, on jouait ou on dansait en dissertant sur la grâce ou sur le probabilisme, sur le libre arbitre ou sur la prédestination, et cela avec autant d'assurance que s'il eût été question de décider d'un ruban ou d'un ballet. Les frondeurs se déclaraient pour les jansénistes, le parti des Mazarin pour les Jésuites, et chacun se prononçait avec assez de fracas pour produire de l'effet. La magistrature elle-même ne s'occupait plus que des solitaires ou des Jésuites ; bientôt la bourgeoisie se prit à vouloir, elle aussi, avoir ses opinions jansénistes ou molinistes, et tous les degrés de l'échelle sociale n'eurent plus pour ainsi dire d'autre sujet de conversation que la Fronde et Mazarin, les Jésuites et Port-Royal.

Les Pères n'en travaillaient pas moins à l'œuvre de Dieu avec un zèle infatigable. Le Père de Rhodes, comme nous l'avons vu, avait soumis au Saint Siége son projet en faveur des chrétientés du Tongking. Après avoir obtenu l'approbation de Rome il venait en France pour y chercher les moyens de réaliser son plan. Il

fallait d'abord trouver hors de la Compagnie des sujets auxquels on pût confier l'administration des nouveaux diocèses projetés. Il communiqua l'objet de son voyage au Père Annat, Provincial, et au Père Bagot, Supérieur de la maison professe de Paris. Ce dernier dirigeait une congrégation de jeunes gens aussi distingués par leurs talents que par leur piété : le Père de Rhodes comprend aussitôt que la Providence lui fera trouver là ce que son zèle désire si ardemment. Il fait entendre à ces jeunes cœurs de brûlantes paroles; appuyé par le Père Provincial et par le Père Bagot, il ne craint pas d'exciter dans ces âmes ardentes et généreuses le zèle qui fait les apôtres et les martyrs, et la grâce féconde sa parole et lui fait produire la *Société des Missions-Étrangères*. C'est ce que rappelait Fénelon, le 16 janvier 1685, dans son sermon sur l'Epiphanie à l'église des Missions-Étrangères, lorsque, après avoir dit les merveilles de l'apostolat dans les pays infidèles, il s'écriait : « A qui doit-on, mes frères, cette gloire et cette bénédiction de nos jours? A la Compagnie de Jésus, qui, dès sa naissance, ouvrit, par le secours des Portugais, un nouveau chemin à l'Évangile dans les Indes. N'est-ce pas elle qui a allumé les premières étincelles du feu de l'apostolat dans le sein de ces hommes livrés à la grâce? Il ne sera jamais effacé de la mémoire des justes, le nom de cet enfant d'Ignace, qui, de la même main dont il avait rejeté l'emploi de la confiance la plus éclatante, forma une petite société de prêtres, germe béni de cette communauté. »

L'intention du Père de Rhodes était d'accompagner les nouveaux apôtres dans les missions auxquelles ils étaient destinés; mais le Portugal élève des obstacles à l'érection de nouveaux évêchés; les négociations se prolongent durant quatre années, et n'ont pour résultat que l'impossibilité de surmonter les difficultés. Le Père de Rhodes se résigne, il part avec les jeunes prêtres qu'il a recrutés, et les conduit dans sa mission de Perse. Les prélats attendent longtemps encore, et lorsque tout espoir de créer de nouveaux évêchés est absolument perdu, ils prennent la route du Tongking avec le simple titre de vicaires apostoliques.

Le Père Robert de Nobili avait perdu la vue dans ses missions du Maduré; mais il n'avait pas abandonné ses chers Indiens.

Retiré d'abord au collége de Jafanapatnam, puis à celui de San-Thomé, il avait continué ses travaux sur les divers idiomes de ses contrées, afin d'en faciliter l'étude à ses successeurs, et il était mort dans cette pénible occupation, le 16 janvier 1656, à l'âge de quatre-vingts ans.

Dans l'Amérique du Nord, les Iroquois faisaient toujours des martyrs. En 1652, le Père Jacques Buteux tombait mort, criblé de balles par cette tribu de sauvages, et le Père Poncet avait les doigts coupés quelque mois après. Au même moment, il apprend par une chrétienne que le conseil des vieillards délibère sur les moyens d'échapper aux Français, dans la crainte que ces derniers ne viennent leur demander compte de tant de meurtres. Le Jésuite surmonte la douleur de ses blessures, se rend auprès des vieillards, leur propose des conditions de paix, leur promet, au nom de la France, l'oubli du passé : les chefs de la tribu, ravis de la bonté du missionaire, le portent en triomphe jusqu'auprès du gouverneur. La paix est signée avec cinq tribus, et l'Évangile peut être propagé avec moins de dangers.

Dans le Mexique, le Brésil, le Pérou, le Paraguay, les missionnaires étendaient chaque jour leurs conquêtes, et fondaient de nouvelles Réductions. La civilisation faisait autant de progrès que le christianisme, et les aventuriers espagnols et portugais, qui composaient les colonies européennes, n'avaient pas assez de malédictions pour ces Jésuites qui leur enlevaient le commerce des indigènes. Jean IV, de Bragance, avait accordé aux missionnaires le même droit que le roi d'Espagne leur avait déjà conféré, de dispenser de l'esclavage, en son nom, tout indigène qui serait fait enfant de Dieu et de l'Église par le baptême et la pratique des obligations du christianisme. Les colons, furieux de cette nouvelle faveur accordée aux chrétiens par l'intervention des Jésuites, déclarent qu'ils sont ruinés et que tous les moyens sont bons pour se défaire des Pères de la Compagnie. Le Père Antonio Vieira débarque au moment de cette effervescence de la cupidité européenne, et les colons veulent le mettre à mort pour lui faire expier sa charité. Mais Dieu réservait l'apôtre pour d'autres combats et de nouveaux et merveilleux travaux.

En Suède, les Pères de Maceda, Casati et Molinio, continuaient avec succès, près de la reine, l'œuvre commencée. Le 24 juin 1654, elle abdiquait solennellement la couronne, malgré les regrets de ses sujets. Son abjuration eut lieu à Inspruck, le 5 novembre 1655. De là elle se rendit en pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette, déposa son sceptre et sa couronne aux pieds de la très-sainte Vierge, et partit pour Rome afin de recevoir la bénédiction du Souverain-Pontife.

Ce n'était plus Innocent X qui occupait la chaire de saint Pierre, il était mort le 5 janvier; le 7 avril, le cardinal Chigi lui avait succédé sous le nom d'Alexandre VII.

II

Toute la ville de Naples était en grande agitation dans les premiers jours de décembre 1655. Toutes les classes de la population se portaient en foule à l'église de la maison professe des Jésuites, chacun voulait voir, s'assurer, juger par soi-même d'un fait étrange, dont la nouvelle s'était répandue si promptement dans tous les quartiers de la cité royale, qu'il semblait que tout le monde l'eût apprise à la fois. Depuis l'établissement de la Compagnie de Jésus à Naples, chose si merveilleuse ne s'était vue. Le peuple allait s'écriant dans les rues que saint Janvier avait rencontré un rival, mais que très-certainement le plus ancien l'emporterait toujours sur le nouveau-venu.

Le peuple se trompait : les deux *rivaux* devaient vivre en parfait accord et exercer une égale influence sur les populations qu'ils favorisaient de leur touchante protection.

Dieu ménageait souvent a la Compagnie de Jésus, nous l'avons déjà remarqué, des joies et des triomphes qui la consolaient des persécutions dont elle était si fréquemment honorée. Dans l'église de sa maison professe, à Naples, une chapelle était dédiée au grand apôtre de l'Orient saint François de Xavier; au-dessus de l'autel, un tableau représentait l'illustre saint age-

nouillé et priant devant une statue de la très-sainte Vierge, et le 2 décembre, jour anniversaire de sa glorieuse mort, pendant qu'on offrait le saint sacrifice à cet autel, l'un des assistants voit des larmes couler des yeux de l'image du saint! Il signale ce prodige à ses voisins, ceux-ci à d'autres; l'émotion est générale, le cri : *Miracle!* s'échappe de tous les cœurs; en quelques heures, le bruit de ce merveilleux événement circulait dans toutes les parties de la ville, et l'église ne pouvait suffire à contenir la foule qui se pressait pour le contempler.

Mais le prodige change! Saint François de Xavier ne répand plus de larmes; en présence des nombreux témoins qui l'observent, il a baissé les yeux, son visage pâlit sensiblement, sa physionomie exprime la consternation!... Les assistants frémissent.... ils pressentent d'affreux malheurs, ils se croient menacés d'une calamité publique... ils attendent anxieusement la fin de cette éloquente et muette prophétie. Le grand Xavier relève enfin les yeux, porte un regard suppliant vers la Vierge immaculée et semble prier avec amour. Bientôt il paraît avoir obtenu la grâce sollicitée par sa charité; car son regard s'illumine, son visage s'anime, la joie et la reconnaissance se peignent sur tous ses traits.

Le prodige se continuant, les Pères couvrent le tableau d'un voile; mais, au travers de ce voile, le miracle est encore visible, et les divers mouvements de la sainte image se manifestent plus fortement encore. Parfois la tête se baisse, souvent le visage est couvert de sueur, les yeux expriment des impressions diverses, toujours le saint apôtre témoigne successivement la douleur et la reconnaissance. Durant un mois entier, tous les habitants de Naples et des environs sont venus admirer cette merveille, et le cardinal Filomarini, archevêque du diocèse, a voulu qu'une commission de son choix en fît une sérieuse enquête. Après les plus scrupuleuses informations, le miracle juridiquement constaté était publié par le prélat.

Plus de trois mois après, dans le courant du mois d'avril 1656, un cri d'alarme se faisait entendre : « La peste est dans la ville! » Aussitôt chacun s'enfuit, le peuple seul reste à la merci du fléau. Le chevalier de Duras, de l'Ordre de Saint-Jean-de-

Jérusalem, se dévoue et porte ses soins aux pauvres de l'hôpital, aidé de quelques âmes d'élite, en bien petit nombre. Les campagnes ne tardent pas à être envahies par la terrible maladie; dans l'étendue de plusieurs diocèses les victimes sont incalculables; en peu de jours toutes les populations sont décimées. Saint Janvier et sainte Rosalie, patrons du royaume, sont invoqués sans succès, chacun n'attend plus que la mort.

Tout à coup plusieurs malades se souviennent du tableau de saint François de Xavier, ils invoquent ce grand apôtre et sont guéris au même instant? Tout était compris : la grande gloire de la Compagnie de Jésus obtiendra la cessation de l'horrible maladie. L'illustre apôtre délivrera la ville, il faut recourir à lui solennellement. Les préfets de santé vont faire chanter une messe en son honneur, à l'église de la maison professe, et, le lendemain, ils reçoivent une lettre du chevalier de Duras, qui leur annonce la guérison soudaine des malades du Lazaret. Tous, sans en excepter un seul, s'étaient trouvés guéris la veille à la même heure, et contre toute espérance; le miracle était des plus frappants. Dès ce même jour, la maladie décroissait avec une rapidité prodigieuse dans la ville et dans ses environs; le peuple accourait devant l'image miraculeuse et remerciait hautement le saint qui l'avait délivré de l'épouvantable calamité.

La ville de Naples tenait à donner au grand Xavier un temoignage de sa reconnaissance, dont la Compagnie de Jésus pût être heureuse et fière dans son humilité. Au mois d'août, les magistrats écrivaient au Père Général (1) :

« Très-Révérend Père,

« Nous avons des obligations immortelles à Votre Paternité, pour les services et les secours que la charité officieuse de vos Enfants, les Pères de la Compagnie de Jésus, nous a rendus au

(1) Nous ne changerons que l'orthographe à la traduction de ce document, que nous trouvons dans un ancien ouvrage publié en 1662, dont nous ne soupçonnions nullement l'existence, et dont nous devons la découverte au Révérend Père Abelle de la Compagnie de Jésus, qui a bien voulu nous en donner connaissance. Nous regretterions de n'en pas profiter pour cette deuxième édition : de tels miracles doivent être retirés de l'oubli.

fort de la peste. Car nous les avons vus, avec autant de consolation que de profit, dans l'hôpital des pestiférés que nous appelons le Lazaret, servir promptement et allégrement tout le monde, visiter les diverses rues de cette ville et entendre indifféremment et en tout temps les confessions des malades. Il est vrai que cette charité insigne a déjà été couronnée en la personne de plusieurs que Dieu a tirés de cet illustre travail à une gloire et une récompense éternelles. Mais quoique la mort de tant de grands hommes ne soit pas peu préjudiciable à la Compagnie, et particulièrement à cette ville et à tous ses habitants, néanmoins, nous espérons que la bonté divine y pourvoira et enverra d'autres ouvriers aussi fervents et aussi charitables que les premiers, dont cette ville ne mettra jamais en oubli les assistances ni la mémoire, mais avouera, comme elle avoue maintenant à Votre Paternité, de bon cœur, qu'elle leur est et leur sera éternellement redevable.

« De plus, nous avons une autre raison qui nous porte à faire cette publique reconnaissance, qui est qu'en ce temps déplorable et calamiteux nous avons eu recours à la protection du grand apôtre des Indes, saint François Xavier, l'ayant toujours trouve salutaire par expérience; nous avons eu soin d'offrir des cierges dans l'église de la maison professe des Pères, le 29 de mai, et d'y faire chanter une grand'messe en son honneur. Puis, le 12 de juin, nous avons fait un vœu public de procurer qu'il soit solennellement mis au nombre des saints protecteurs de cette ville, et, comme tel, honoré de tous. Pour cet effet, le 11 de juin, on porta, de la maison professe, l'image du même saint au palais archiépiscopal, et on la mit avec grande pompe parmi les autres images de nos protecteurs, par l'autorité de l'éminentissime cardinal Filomarini, notre archevêque, comme il est prouvé par l'acte public qu'en a passé le signor Tonelli, notaire de cette ville de Naples.

« De plus, nous avons fait vœu, au nom de la même ville, de fonder un hôpital pour nourrir les pauvres, en l'honneur de saint Janvier, son premier patron, et de saint François Xavier, son autre patron et son protecteur. Pour la même raison, nous écrivons à Sa Sainteté, afin de la supplier de nous permettre

d'incorporer le même saint François Xavier parmi nos patrons et protecteurs, et nous avons élu le signor Brancaccio, chambellan de Sa Sainteté, pour procurer, au nom de la ville, l'expédition de cette affaire.

« C'est de quoi nous avons voulu donner avis à Votre Paternité, afin de lui faire connaître notre affection envers le saint apôtre des Indes et envers toute la Compagnie, et afin qu'elle avance, auprès de Sa Sainteté, un si pieux et si louable dessein, autant qu'il lui sera possible. En finissant, nous souhaitons, en tout honneur et respect, une longue et heureuse vie à Votre Paternité, pour le bien commun de toute l'Église. »

La supplique des magistrats obtint un plein succès, et, grâce à l'activité du cardinal Brancaccio et de son neveu don Stephano, le décret fut rendu assez promptement pour permettre au cardinal Filomarini d'ordonner la solennité pour le 2 décembre de la même année 1656. Dans l'excès de leur joie, les Napolitains prodiguèrent l'or, l'argent, les étoffes les plus riches, les joyaux les plus précieux; les offrandes arrivaient avec une générosité extraordinaire. La statue destinée à être portée triomphalement dans toutes les rues de la ville était couverte d'or et de pierreries. Le vice-roi, les princes et seigneurs, tous les ordres religieux, tout le clergé napolitain accompagnaient l'image du grand apôtre. Des arcs de triomphe étaient élevés devant les églises et les chapelles de son parcours, et un reposoir était préparé par chacune des communautés devant lesquelles on s'arrêtait pour chanter les louanges du nouveau protecteur de la cité. Jamais, disait-on, Naples n'avait vu de fête comparable à celle qui fut célébrée ce jour là.

Ce triomphe de l'illustre Xavier n'était-il pas une immense consolation pour la Compagnie dont il est la plus belle gloire?

III

Don Juan de Palafox avait été transféré du siége d'Angélopolis ou Los Angelos à celui d'Osma, petite ville de la Vieille-Castille,

en Espagne. Toujours inquiet et remuant, malgré sa science incontestable et ses grandes vertus, il semait la discorde dans son diocèse, et n'ayant plus la possibilité de tourmenter des Jésuites, il déchargeait son humeur querelleuse sur les officiers du gouvernement, et ne tarda pas à se créer des ennemis et à indisposer tous les esprits contre lui. Le roi Philippe IV crut devoir mettre un terme à sa turbulence en le menaçant des effets de son mécontentement (1).

Les Jésuites étaient plus que justifiés par l'agitation que don Juan de Palafox excitait en Espagne, et dont le roi se plaignait vivement ; mais les jansénistes ne voulurent accepter de tout cela que les accusations calomnieuses du prélat contre les Jésuites du Paraguay, par conséquent, contre la Compagnie tout entière. Ces calomnies étaient une arme dans leur main, et ils ne laissaient échapper aucune occasion de s'en servir. Toutefois, ils sentaient que l'auréole de la persécution allait leur faire défaut, puisque les Jésuites les laissaient agir et parler sans en paraître préoccupés. Singlin, Le Maître, Nicole, Arnauld, Sacy et autres solitaires répandaient les pamphlets théologiques à l'usage des salons et des boudoirs ; mais la persécution ne venait pas ; les Pères semblaient se contenter de la décision du Saint-Siége : cela ne suffisait pas à l'ardeur des solitaires de Port-Royal. Le célèbre Arnauld publie alors un nouveau pamphlet, qui produit l'effet tant désiré : la Sorbonne le déclare « impie, scandaleux, hérétique. » Cette déclaration porte la date du 29 janvier 1656. Il n'y avait pas moyen d'accuser les Jésuites d'avoir provoqué cette décision : l'université leur était trop opposée ; la force de la vérité l'avait seule déterminée. Arnauld essaye d'écrire sa défense, ses amis la jugent trop faible pour être produite. Dans le nombre de ceux qui viennent d'en écouter la lecture se trouve Blaise Pascal. Arnauld, voyant son aréopage mécontent de son œuvre, dit à ses amis :

« Vous n'approuvez pas mon ouvrage, et j'avoue qu'il ne vaut rien ; mais vous, qui êtes plus jeune, dit-il à Pascal, vous devriez bien faire quelque chose. »

(1) *Archives des finances d'Espagne.*

Et Blaise Pascal écrit sa première *Lettre Provinciale*, satire aussi spirituelle que mensongère, comme toutes celles qui suivirent. Le succès en fut immense, parce que le rire s'en mêlait, et que celui qui amuse, même aux dépens de la vérité et de la charité, trouvera toujours des applaudissements, bien qu'il rencontre peu de sincères approbateurs. Voltaire même, dans le *Siècle de Louis XIV*, a dit, en parlant des *Provinciales* : « On tâchait dans ces Lettres de prouver qu'ils (les Jésuites) avaient un dessein formé de corrompre les mœurs des hommes, dessein qu'aucune secte, qu'aucune société n'a jamais eu, ni pu avoir. Mais il ne s'agissait pas d'avoir raison, il s'agissait de divertir le public. » Et, en écrivant au Père de Latour, il lui disait : « De bonne foi, est-ce par la satire des *Lettres provinciales* qu'on doit juger de la morale des Jésuites ? »

Ces *Lettres* se succédèrent sans que les Jésuites se missent en peine de les réfuter. C'était eux-mêmes qu'on attaquait ; c'était leur morale qu'on accusait d'un relâchement coupable ; c'était une falsification de leurs livres que l'on donnait en pâture aux esprits actifs ; c'était un tissu de calomnies dont on les chargeait en style plaisant et moqueur... Ils eurent l'humilité de laisser faire, de laisser dire, de laisser rire... Eurent-ils raison ?...

Les évêques s'émurent de ce déluge d'iniquités débordant contre la Compagnie de Jésus, au milieu des éclats de rire d'une société irréfléchie. Ils censurèrent les *Provinciales*, le parlement d'Aix les fit brûler par la main du bourreau, le Pape les condamna le 14 mars 1658, et le conseil du roi rendit un arrêt d'après lequel elles furent brûlées sur la place de Grève, le 14 octobre 1660. L'assemblée générale du clergé de France adopta une formule rédigée par Pierre de Marca, et destinée à être proposée à la signature de tous les jansénistes. Cette formule fut appelée *formulaire*. Henri Arnauld, évêque d'Angers ; Pavillon, évêque d'Aleth ; Buzenval, évêque de Beauvais ; Caulet, évêque de Pamiers, se joignirent aux dissidents et refusèrent de signer le formulaire. Le roi établit un *conseil de conscience* chargé d'examiner les sujets présentés pour les évêchés et grands bénéfices : il se composait de Pierre de Marca, archevêque de Toulouse ; d'Har-

douin de Péréfixe, évêque de Rodez, et du Père Annat, Jésuite, confesseur du roi, et l'un des membres les plus célèbres de la Compagnie de Jésus. Le monarque voulait exclure les jansénistes de toutes les dignités ecclésiastiques, ce qui était une garantie pour l'avenir; il ordonna en même temps de fermer les écoles de Port-Royal.

Le surintendant Fouquet était en relation avec le chef de la secte, Arnauld d'Andilly, mais afin d'éviter le mécontentement du roi, il mettait du mystère dans ses relations et employait l'intermédiaire de Simon de Pompone, fils de d'Andilly. Louis XIV est instruit de ces secrètes correspondances et fait arrêter Fouquet à Nántes, le 5 septembre 1661. Arnauld d'Andilly avait également essayé d'entraîner le maréchal Fabert; mais le brave maréchal, d'abord séduit par le langage du chef des jansénistes, s'aperçut bientôt du piége tendu à sa bonne foi et prit le plus sûr moyen d'y échapper. Il était gouverneur de Sédan, ville où le protestantisme dominait; il voyait que le Père Jean Adam, Jésuite, avait laissé dans la population de Sédan, même parmi les hérétiques, une profonde estime pour sa personne, une grande vénération pour ses vertus et un doux souvenir de sa tolérance; il lui écrit et le conjure de revenir, en lui faisant espérer qu'il y travaillera avec fruit pour la gloire de Dieu.

Peu après, le maréchal priait le Père Adam d'obtenir du roi, pour les habitants de Sédan, la liberté de conscience qu'ils n'osaient solliciter par eux-mêmes; le Jésuite s'empresse de porter leur supplique au pied du trône et la voit accueillie favorablement. Les calvinistes se montrèrent vivement touchés d'un tel service. Le 18 juillet, le maréchal Fabert écrivait :

« Les Jésuites se vengeaient toujours en faisant du bien à ceux qui leur voulaient le plus de mal. Dans toute autre circonstance, ce n'est pas cette sorte de bien qu'ils eussent fait aux calvinistes; mais, pour ceux de Sédan, la douce tolérance du saint missionnaire pouvait lui préparer la voie pour les attirer plus sûrement et plus proptement à la foi de l'Église. C'est ce qui arriva. »

Cependant les Jésuites étaient rentrés à Venise, d'où ils avaient été expulsés en 1606, pour crime de soumission au Saint-Siége.

Alexandre VII avait demandé à la république de les réintégrer dans leurs villes; le sénat, qui déplorait l'erreur de la génération précédente, s'était empressé de céder à ce vœu. Le Souverain-Pontife en exprimait sa satisfaction à la république par un bref daté du 27 janvier 1657, et le Père Général, annonçant cet événement à tous les Provinciaux de l'Ordre, leur mandait : « Ce retour nous est accordé sans aucune condition fâcheuse, avec la restitution de tous les biens nobles que nous possédions autrefois. »

Les jansénistes savaient parfaitement à quelles conditions les Jésuites rentraient dans les États Vénitiens : cela n'empêchait pas Antoine Arnauld d'écrire, dans ses *Mémoires*, que les Jésuites avaient « profité des besoins pressants de la république pour être rétablis à Venise moyennant des sommes considérables. » Arnauld supposait sans doute que la postérité jugerait la république peu soucieuse de sa sûreté, puisqu'elle y rappelait à prix d'argent un corps religieux si redoutable et si dangereux. C'est ainsi que l'esprit de parti fait bon marché de la vérité et se joue du bon sens ou de la bonne foi de la postérité.

Dans la même année, les Cosaques surprenaient un saint Jésuite polonais dans la ville de Pinsk, et ils en faisaient un martyr. C'était le 16 mai 1657. Le Père André Bobola, que son zèle infatigable avait rendu odieux aux schismatiques, venait d'offrir le saint sacrifice au moment où une horde de Cosaques envahissait la ville. A la vue des barbares, le Père Bobola s'agenouille, lève les yeux et les mains vers le ciel, et, pressentant que l'heure du martyre est sonnée pour lui, il s'écrie : « Seigneur, que votre volonté soit faite! » En ce moment les Cosaques se jettent sur lui, le dépouillent de ses vêtements, l'attachent à un arbre, le couronnent comme autrefois les Juifs couronnèrent la tête adorable du Sauveur, puis ils le flagellent, lui arrachent un œil, lui brûlent le corps avec des torches enflammées, et l'un d'eux trace sur sa tête vénérable une large tonsure avec son poignard, et sur son dos la forme de la chasuble!... Pour cela, le bourreau a enlevé la peau du saint martyr!... Ce n'est pas encore assez... Les doigts de l'apôtre ont reçu l'onction sacerdotale... les bourreaux en déchirent la peau

e enfoncent sous ses ongles des aiguilles de bois!... Et pendant ce supplice affreux, le héros prie pour ses bourreaux, il prêche de parole et d'exemple; mais les schismatiques lui arrachent la langue et lui fendent la tête!... Le Père André Bobola, que l'Église a déclaré Bienheureux le 30 octobre 1853, était âgé de soixante-cinq ans.

III

A la fin de l'année 1655, un Jésuite arrivait à Rome; peu de jours après, il se prosternait aux pieds d'Alexandre VII, qui l'accueillait avec une affection toute paternelle, et recevait de sa main une sorte de long voile ou de longue écharpe en étoffe de soie jaune, couverte de caractères chinois, portant les couleurs impériales des souverains du Céleste-Empire, et entourée d'une frange d'or. Cette longue écharpe était la lettre que l'impératrice Hélène adressait au Souverain-Pontife, et le Jésuite qui la lui présentait n'était autre que le Père Boyne choisi par Hélène pour cette mission, avec l'approbation de l'empereur Jun-Lié. Une lettre semblable, adressée au Général de la Compagnie de Jésus, est conservée dans les archives de la maison professe à Rome.

Le Père Boyne avait à peine quitté la Chine pour venir remplir sa mission en Europe, que l'empereur Jun-Lié était attaqué par le Tartare Chun-Tchi, son rival, empereur du Nord. Jun-Lié était vaincu et tué ainsi que son enfant, Hélène était prisonnière et conduite à Pékin.

Dieu lui donna la consolation de trouver dans sa captivité toutes les ressources spirituelles dont elle avait si grand besoin. Le Père Adam Shall était là, aime, estimé, honoré par la famille régnante, et également dévoué au salut des vainqueurs et à celui des vaincus.

Dès que Chun-Tchi se vit seul maître de l'empire, il ordonna à tous ses généraux répandus dans les provinces de respecter

les docteurs de la loi divine venus du grand Occident; il contraignit le Père Shall à accepter la dignité de mandarin, il le nomma président des mathématiques de l'empire et lui donna officiellement le nom de Mafa, qui signifie Père. Il l'autorisa à se présenter à toute heure dans son palais; il allait même souvent dans la demeure du saint missionnaire et passait plusieurs heures de suite avec lui, ce qui ne s'était jamais vu dans le Céleste-Empire, où le souverain avait toujours été inaccessible et pour ainsi dire invisible à ses sujets. Mais, malgré le zèle et les pressantes sollicitations du Jésuite, l'empereur ne sut jamais se résoudre à sacrifier les passions qui mettaient obstacle à sa conversion; il mourut dans son infidélité, en 1661, laissant la couronne à un enfant de huit ans.

L'Amérique offrait un champ immense au zèle de la Compagnie de Jésus. C'étaient toujours de nouveaux peuples à découvrir, de nouveaux dangers à braver, de nouvelles difficultés à vaincre, et souvent le martyre à recevoir pour prix de tant de fatigues et de tant de charité. Mais, nous le savons, le martyre était, pour les vaillants athlètes de la Compagnie de Jésus, la récompense la plus ambitionnée, le vœu le plus ardent de leurs grands et nobles cœurs.

En 1656, il y avait dans le Paraguay plus de vingt bourgs parfaitement civilisés, comptant chacun de mille à douze cents familles, et chaque famille se composant de cinq ou six personnes, ce qui donnait à chaque bourg ou Réduction, une population de cinq à six mille âmes. D'autres Réductions étaient en voie de civilisation, et plusieurs étaient si bien établies que les Jésuites, ne pouvant suffire à la tâche, les avaient confiées à des prêtres choisis par eux, afin d'aller eux-mêmes à la recherche d'autres sauvages campes dans les forêts ou sur le bord des fleuves.

Ainsi, à cette époque, 1656, ils avaient converti et civilisé plus de cent cinquante mille sauvages! Ils en avaient fait des populations sédentaires, laborieuses, industrieuses, et vivant fraternellement dans toute la pureté du christianisme! Ils avaient opéré ce prodige par la douceur de leur parole, par un dévouement incessant, une abnégation incomparable, un zèle inépui-

sable comme leur charité, et ce talent d'organisation qu'ils ont toujours possédé au plus éminent degré. Disons aussi que, tant de vertus attirant les bénédictions divines, la grâce agissait sur les cœurs et y fécondait admirablement la parole des missionnaires.

Dans le même temps, le Père Vieira se livrait avec quelques autres Jésuites à une entreprise gigantesque : il voulait convertir et civiliser toutes les peuplades habitant les bords ou les îles du fleuve des Amazones, dont le cours est de plus de six cents lieues, d'après Malte-Brun, et dont la largeur, d'une lieue dans la partie inférieure, augmente graduellement jusqu'à soixante-cinq.

Le Père Vieira divise la mission en quatre résidences sur les rives du fleuve; six Jésuites s'établissent de leur mieux dans chacun de ces postes, et de là ils vont évangéliser ces Indiens qui sont la terreur des contrées environnantes. Les Européens n'avaient jamais pu en approcher. Jamais les armes portugaises n'avaient pu vaincre une seule de ces tribus, dont les flèches empoisonnées faisaient pleuvoir la mort dans les rangs ennemis. Plusieurs de ces tribus, nommées Nhéengaibas, étaient plus traitables pour les Hollandais, dans lesquels elles ne voyaient pas des dominateurs; mais elles redoutaient l'esclavage de la part des Portugais et leur faisaient une guerre acharnée. Le gouverneur de la province, don Pedro de Mello, craignant un traité d'alliance entre ces tribus et les Hollandais, était résolu à marcher contre elles avec une artillerie capable de les réduire par la force; car la guerre était incessante depuis vingt ans, et tous les parlementaires envoyés pour proposer la paix avaient été mis à mort.

Le Père Vieira sait tout cela, mais il demande à se présenter lui-même au nom du souverain pour annoncer la paix et la liberté à tous ceux des Nhéengaibas qui voudront écouter la parole de Dieu et se soumettre à sa loi.

Le missionnaire fait prévenir ces peuples qu'il désire les aller voir et travailler à leur procurer la paix en leur assurant la liberté. Les Nhéengaibas connaissent le bon Père de réputation; ils savent que les Jésuites sont les seuls vrais amis des Indiens

et que jamais ils n'ont manqué à leurs promesses. Sept d'entre eux accourent au collége des Jésuites, afin de servir d'otages pendant la visite du Père Vieira; d'autres Indiens viennent au-devant du missionnaire, et, le 15 août 1658, il s'embarque avec eux sur le grand fleuve, escorté d'une foule de barques montées par des Nhéengaibas et d'autres tribus voisines appelées à partager leur joie. En arrivant, le Père est reçu avec enthousiasme par tous les Indiens qui l'attendent au rivage; ce sont les chefs des tribus de Nhéengaibas et ceux de plusieurs autres peuplades qui sont venus fêter le missionnaire de la paix. Le Père est conduit en triomphe dans une église élevée secrètement par les sauvages pour le Dieu au nom duquel la liberté leur est assurée. C'est une surprise qu'ils ont voulu faire au bon Père, et ce n'est pas la seule : en sortant de l'église, une maison lui est assignée pour demeure, et cette maison a été construite pour lui; elle lui appartient ainsi que l'église, car, à partir de ce jour, l'apôtre est leur grand Père.

Le Père Vieira gagne les cœurs de ces Indiens et les décide à accepter la paix aux conditions qu'il indique; puis il consacre le souvenir de ce traité par une messe solennelle d'actions de grâces, à laquelle il fait assister les Européens et les Indiens. Après la messe, le Jésuite, sur les marches de l'autel, rappelle aux parties intéressées leurs engagements mutuels dans cette grande réconciliation, et lorsqu'il a achevé de parler, les officiers royaux jurent entre ses mains, l'un après l'autre, qu'ils seront fidèles à leurs promesses. Les chefs de chaque peuplade se présentent ensuite successivement devant le grand Père, ils jettent à ses pieds leurs flèches qui portent la mort, ils prennent les mains du Jésuite, les élèvent vers le ciel et prononcent cette formule de serment :

« Moi, chef de ma nation, en mon nom et au nom de tous mes sujets et descendants, je promets à Dieu et au roi du Portugal d'embrasser la foi de Jésus-Christ, notre Seigneur : d'être, comme je le suis dès ce jour, sujet de Sa Majesté; d'avoir paix perpétuelle avec les Portugais, étant amis de leurs amis, ennemi de leurs ennemis. »

Plus de cent mille Indiens venaient de souscrire par leurs

chefs au traite préparé et négocié par le Père Vieira; tous acceptaient avec joie les Jésuites pour missionnaires, tous reconnaissaient avec soumission la souveraineté du roi de Portugal; c'était donc une population de plus de cent mille âmes qu'un Jésuite venait de donner à l'Église et au Portugal.

Les négociants portugais se vengèrent de ce qu'ils appelaient leur ruine; ne pouvant enlever les Indiens soumis pour les vendre, ils cherchèrent à les inquiéter, à les ruiner par l'incendie, à les réduire à l'esclavage par la misère ou les mauvais traitements; mais les catéchumènes restent fidèles à leur serment. Le Père Vieira porte plainte au roi; un édit sévère met le comble à ce désordre au lieu de l'arrêter. Les Portugais, exaspérés, s'emparent de tous les Jésuites disséminés parmi les tribus alliées, et les embarquent pour Lisbonne dans les premiers jours de mai 1661. Ils espéraient ainsi se délivrer à jamais des censeurs de leur coupable cupidité. Telle était la récompense humaine décernée au Père Vieira et à ses compagnons! L'on ne craignait pas d'accuser publiquement les Jésuites de vouloir régner en souverains sur les peuples que leur douce parole avait conquis, que leur zèle avait faits chrétiens, que leur ingénieuse charité avait civilisés. Les calomniateurs auraient dû se rappeler pourtant un fait récent qui leur donnait un éclatant démenti.

Quelques mois auparavant, les Espagnols de l'Assomption avaient été surpris par les Indiens révoltés qu'ils tenaient en esclavage. La vengeance de ces malheureux indigènes se traduisait par les excès les plus sauvages. Ils avaient égorge les principaux habitants de la ville et avaient forcé le gouverneur, don Alonzo Sarmiento, à se réfugier dans la campagne. Les Jésuites ayant appris cette révolte, avaient fait prendre les armes aux néophytes de leurs Réductions; ils les avaient conduits au secours des Espagnols, avaient repris la ville de l'Assomption, et avaient rétabli l'ordre sur tous les points où les révoltés l'avaient troublé. Les néophytes avaient marché au secours des Espagnols ennemis de leur liberté, parce que les Jésuites leur avaient appris ce qu'ils devaient au roi d'Espagne comme leur souverain, et aux Espagnols comme sujets du même prince. Mais la passion ne réfléchit pas, elle préfère calomnier.

Le Général de la Compagnie de Jésus était vieux et infirme, il s'effrayait de la responsabilité d'une charge dont il n'avait plus la force de remplir les fonctions, et il conjurait ses frères de lui donner un vicaire général ayant droit de succession. Les profès demandèrent au Souverain-Pontife l'autorisation de céder à ce vœu de leur supérieur; Alexandre VII l'ayant accordée par un bref, la Congrégation élut le Père Jean-Paul Oliva vicaire général perpétuel, avec future succession et pouvoir de gouverner. Il était d'une famille ducale de Gênes et petit-fils et neveu des derniers doges. Cette élection eut lieu le 7 juin 1661.

A partir de ce jour, le Général lui abandonna le gouvernement; c'est donc en réalité ce jour-là que commença le Généralat du Père Oliva, aussi distingué par ses vertus que par ses talents. Le Père Nickel ne survécut que trois ans à cette élection.

GÉNÉRALAT

DU PÈRE PAUL OLIVA

ONZIÈME GÉNÉRAL

1661 — 1681

I

Le jansénisme se propageait sourdement en Europe. De même que le protestantisme, il avait son but à atteindre. L'autorité du Pape lui faisait obstacle; il fallait exciter des idées d'indépendance dans les esprits catholiques, il fallait les amener à discuter l'autorité du Souverain-Pontife, afin de les porter ensuite à ne lui accorder qu'une soumission conditionnelle et bornée, dont chacun était libre de limiter la mesure à sa convenance. Paris restait le foyer de cette secte nouvelle.

Le cardinal de Retz s'était démis de son siége et était toujours exilé; Hardouin de Péréfixe lui succédait et désirait rétablir la paix et l'union dans ce diocèse si agité depuis plusieurs années. Pour cela, il était urgent de ramener a la soumission les religieuses de Port-Royal, dont l'esprit de prosélytisme entravait toute mesure conciliatrice. L'archevêque demande à Bossuet de se charger du soin de les éclairer et de les convaincre. Mais ce n'était pas chose aisée; car il manquait une seule vertu à ces religieuses, et c'était précisément celle qui, la plus nécessaire toujours, était absolument indispensable en cette circonstance : l'humilité ne se pratiquait pas à Port-Royal. Le jansénisme a

horreur de cette vertu, qu'il tient pour faiblesse d'esprit, et dont il se raille dédaigneusement comme si l'Évangile ne l'enseignait pas, ou que ce livre divin fût la parole de l'homme. Bossuet échoua dans son entreprise. Les religieuses raisonnèrent leur *Augustinus* sur un ton doctoral qui prouvait la haute opinion qu'elles avaient de leurs lumières, et l'éminent théologien, voyant qu'elles se jugeaient sérieusement plus savantes que lui, dut renoncer à vaincre leur orgueil. L'archevêque de Paris ne fut pas plus heureux; en les quittant après une dernière conférence, aussi infructueuse que les précédentes, il leur dit : « Vous êtes pures comme des anges, mais orgueilleuses comme des démons. »

La charité conciliante du Père Annat, confesseur du roi, cherchait les moyens de terminer l'agitation religieuse qui divisait les esprits, et, sur sa demande, au mois d'août 1662, le roi ordonna à Gilbert de Choiseul, évêque de Comminges, et ami des jansénistes, de s'entendre dans ce but avec le Père Annat et le Père Ferrier. Des conférences ont lieu, les chefs du parti janséniste acceptent les propositions conciliatrices des Pères, mais l'un d'eux, le docteur Arnauld, refuse d'y souscrire : « Vous serez condamné, et devant Dieu et devant les hommes, lui écrit Le Nain, si vous ne voulez pas croire un prélat aussi éclairé, aussi vertueux et aussi éloigné de tout soupçon que M. de Comminges. » Arnauld ne cède pas. Ses frères se joignent à ses amis, mais le docteur reste inflexible et travaille si bien de son côté qu'il parvient à faire rompre les négociations. Il ne voulait pas accepter un accommodement proposé par les Jésuites. C'était là le seul motif de son obstination. Il en résulta que, le 24 août 1664, ses nièces, religieuses de Port-Royal, qu'il excitait si vivement à la révolte, étaient enlevées de leur couvent par la force armée et disséminées dans quelques autres monastères de Paris.

Alexandre VII, par une bulle du 15 février 1665, donnait son entière approbation à cette mesure devenue indispensable.

Pendant que ces événements occupaient tous les esprits, les Jésuites, cherchant toujours la gloire de Dieu et y travaillant de toute l'ardeur de leur zèle, ramenaient plusieurs familles à la foi de l'Église romaine. La comtesse de Sussex, son fils et sa famille abjuraient l'anglicanisme au collége de la Flèche; le comte de la

Suze et le marquis de Beauveau abjuraient le calvinisme à la maison professe de Paris; Louis de Croy, à Usez, la comtesse de Montpinçon, à Alençon; toute la famille de la Claye, à Meaux. Dans le même temps, le comte de Dunois entrait au noviciat de la Compagnie de Jesus. En 1664, le Père Vincent Huby fondait en Bretagne les premières maisons de retraite dont le nombre s'accrut bientôt prodigieusement, non-seulement en France, mais en Europe et dans l'Amérique méridionale.

En Angleterre, les Jésuites convertissent Jacques, duc d'York, frère du roi Charles II, et, après quelques jours de calme qui leur avaient permis de faire un peu de bien, ils se voyaient sacrifiés de nouveau à la haine de l'hérésie. En 1665, la ville de Londres avait été désolée par la peste, on avait accusé les Jésuites d'avoir empoisonné les fontaines. Les Pères n'avaient d'autre eau à boire que celle du public; mais la calomnie ne tient pas toujours à la vraisemblance. N'avons-nous pas vu se reproduire les mêmes absurdités à Paris en 1832? Qui ne se souvient de la crédulité du peuple sur ce point? Le choléra était l'œuvre des Jésuites, rien n'était plus certain; ils avaient fait empoisonner toutes les fontaines et tous les puits, voire même la Seine et le canal de l'Ourcq. Les protestants et les impies, ces derniers surtout, répandaient cette vieille impossibilité renouvelée des anglicans de 1665, et le peuple *le plus spirituel de la terre* la répétait naïvement, de la meilleure foi du monde, dans le siècle *des lumières et du progrès!...*

En 1666, un épouvantable incendie dévorait plusieurs quartiers de Londres; c'était encore l'œuvre des Jésuites, les anglicans l'assuraient très-sérieusement, ajoutant que les Jésuites avaient voulu tout simplement brûler tous les réformés pour anéantir à jamais le calvinisme en Angleterre. La fable était peu ingénieuse : les hérétiques n'étaient pas tous à Londres, ils étaient assez nombreux dans les provinces pour rendre inutile en ce sens un crime aussi abominable. C'était un conte absurde comme celui de l'année précédente; il trouva donc des esprits crédules, et, ce qui paraît encore plus impossible, c'est que la Chambre des communes ordonna une enquête! Il fut démontré que nul Jésuite n'était incendiaire; mais la Compagnie de Jésus

n'en était pas moins ennemie des réformés, et, ce qu'elle n'avait pas fait cette fois, elle pouvait le faire plus tard ; donc il fallait bannir de nouveau les Jésuites et les éloigner à tout jamais des Etats britanniques. Les anglicans se promirent d'arriver à ce but tant désiré.

Ces Jésuites étaient tranquilles en Pologne, où Jean Casimir régnait toujours ; en Allemagne, dont le souverain était leur élève et leur ami ; en Italie, où tous les princes les recherchaient et augmentaient le nombre de leurs colléges et de leurs maisons ; mais, dans les missions étrangères, la persécution était à côté des succès, le martyre à côté du triomphe.

L'empereur de la Chine, avant de mourir, avait ordonné que le Père Adam Shall élevât son fils, et les régents avaient respecté cette volonté. Bientôt les bonzes et les musulmans, qui depuis longtemps cherchaient l'occasion de déclarer la guerre au christianisme, persuadent aux principaux ministres de la régence que, si le Jésuite continue l'éducation du jeune empereur, il jouira d'une faveur plus grande encore que sous l'empereur Cham-Tchi, et que les bonzes européens seront tout-puissants dans le Céleste-Empire, à l'exclusion de tous les seigneurs chinois.

Les Jésuites étaient nombreux alors dans ce vaste empire, et y possédaient cent cinquante et une églises et trente-huit résidences. Ils avaient écrit en langue chinoise cent trente et un ouvrages sur la religion, cent trois sur les mathématiques, cinquante-cinq sur la physique et sur la morale. Les Dominicains possédaient vingt et une églises et deux résidences, les Franciscains trois églises et une maison.

Les païens réunissent les missionnaires à Pékin et les condamnent à une prison perpétuelle. Mais ils n'ont pu en trouver que vingt-trois : dix-neuf Jésuites, trois Dominicains et un Franciscain, qu'ils envoient dans les prisons de Canton. Le Père Shall, condamné d'abord à être coupé par morceaux, avait été laissé en liberté sur les sollicitations de la foule, qui n'avait jamais reçu de lui que des bienfaits. Le vénérable apôtre survécut peu à cette grâce due à la reconnaissance du peuple ; il mourut le 15 août 1666, à l'âge de soixante et quinze ans ; il en avait consacré quarante-quatre à l'apostolat de la Chine. Les Pères Jacques Rho et Prosper

Intorcetta lui donnèrent les dernières consolations et reçurent son dernier soupir.

L'année d'après, le Père Navarette, Dominicain, parvenait a s'échapper de la prison. Le Père Grimaldi, jésuite, était en liberté; il apprend cette évasion et en mesure la portée, soit pour les captifs, soit pour les missionnaires cachés et pour les intérêts du christianisme; il n'hésite pas à prendre la place du Dominicain, afin que sa fuite reste ignorée.

En Amérique, sur le fleuve des Amazones, les Nhéengaibas, privés de leurs missionnaires, avaient repris leurs flèches contre les Européens, qui les premiers avaient rompu le traité. Mais, en 1664, le Père Vieira leur était rendu par ordre du roi, ainsi que ses frères, et les bons Indiens les recevaient avec des larmes de bonheur. Les Jésuites pouvaient reprendre l'œuvre commencée. Les Pères du diocèse de l'Assomption voyaient le terme de la persécution que leur avait suscitée leur charité pour les indigènes. Philippe IV avait demandé au Pape de transférer don Bernardino de Cardenas au siége de Santa Cruz de la Sierra, Alexandre VII avait accordé cette translation, et, le 15 décembre 1666, il nommait le Père Gabriel de Guillestiguy, Franciscain, évêque de l'Assomption.

Bientôt après, le Souverain-Pontife avait cessé de vivre, et le cardinal Rospigliosi lui succédait sous le nom de Clément IX. Quelques mois auparavant, le 9 janvier 1667, la Compagnie perdait le Père Edmond de Joyeuse, au collége de Metz, dont il était un des professeurs les plus distingués, et où ses talents pour la prédication le faisaient aimer et rechercher. Dans la même année, l'Institut avait encore à regretter un de ses membres les plus célèbres, devenu un de ses appuis. Le cardinal Sfortia Pallavicini, que le Souverain-Pontife avait enlevé à la Compagnie pour l'élever à la pourpre romaine, était une des gloires de l'Ordre; il s'était distingué par ses travaux philosophiques et par une *Histoire du Concile de Trente*, ainsi que par ses grandes vertus, et il mourait, jeune encore, le 5 juin 1667,

II

Clément IX était à peine assis sur le trône pontifical, que les jansénistes, malgré l'opiniâtre résistance de leur chef, Antoine Arnauld, demandaient à négocier avec le Saint-Siége. Ils sentaient la nécessité de se faire accepter pour travailler plus efficacement à l'œuvre de destruction qu'ils avaient entreprise. Le Pape charge le nonce Bargellini de cette négociation, et celui-ci, dès son arrivée à Paris, est entouré par les dissidents et leurs amis; à la tête de ces derniers marchaient la princesse de Conti et la duchesse de Longueville. L'une et l'autre ne négligeaient rien pour gagner à leur cause le prélat romain; ce qui fit dire à Fontaine, ardent janséniste, dans ses *Mémoires,* qu'elles « étaient la lumière des évêques et les conduisaient comme par la main. » Fontaine devait sourire en écrivant ces lignes, qu'on serait tenté de prendre pour une épigramme, tant elles jettent de ridicule sur les acteurs.

Après plusieurs conférences, tenues en présence de ces dames, le docteur Arnauld consent enfin à se soumettre à l'autorité du Pape; il exige toutefois, et cette concession lui est à peu près accordée, que les Jésuites, qu'il a fait exclure de ces négociations, ignorent sa soumission. Il a refusé la paix aux conditions proposées par eux, il l'accepte aux conditions beaucoup moins douces proposées par le nonce, et son orgueil de janséniste se révolte à la pensée d'un tel triomphe pour ses adversaires.

Antoine Arnauld s'était rendu, l'évêque d'Aleth résistait encore à toutes les instances de ses amis en Jansénius. L'archevêque de Sens, qui a fait ses preuves en excommuniant les Jésuites de son diocèse quelques années auparavant, trouve enfin un argument irrésistible : « Quel triomphe pour les Jésuites, lui mande-t-il, de voir échouer une chose de cette conséquence, qu'on avait voulu

leur cacher, et de se trouver plus élevés qu'ils ne l'ont jamais été par ce qui devait les ruiner sans ressource! »

L'évêque d'Aleth, vaincu par ce trait, met bas les armes et reconnaît l'autorité du Souverain-Pontife. Clément IX acceptait la soumission des jansénistes, au mois de février 1669.

Reconnus orthodoxes, les ennemis de la Compagnie de Jésus ont le champ libre maintenant; ils peuvent se mettre à l'œuvre et travailler avec beaucoup plus de chances de succès au renversement et à la destruction de l'Ordre qui s'est fait le rempart du Saint-Siége. Ils aviseront plus tard à détruire la papauté.

Le Père Bourdaloue débutait alors dans les chaires de Paris; il n'avait que vingt-sept ans, et la cour et la ville se pressaient dans toutes les églises où il devait se faire entendre. Les jansénistes usèrent en vain toutes leurs ressources pour le faire déchoir dans l'opinion et lui retirer la faveur; le bon goût et le bon sens l'emportèrent sur l'esprit de parti; l'illustre Bourdaloue n'eut pas un auditeur de moins.

Dans la même année, la cabale faisait paraître un tissu d'infâmes calomnies, intitulé : *Morale pratique des Jésuites*, ouvrage auquel le docteur Arnault attacha son nom, et qui souleva une indignation générale. Un décret du parlement le condamna à être brûlé par la main du bourreau, ce qui fut exécuté le 13 septembre 1669.

En Chine, pendant que les missionnaires étaient renfermés dans les prisons de Canton, et que d'autres, parvenant à se soustraire aux recherches des bonzes, exerçaient secrètement leur saint ministère, les catéchistes indigènes qu'ils avaient façonnés à cet apostolat augmentaient le nombre des catéchumènes, baptisaient les enfants et les mourants, entretenaient la foi dans les âmes et préparaient une riche moisson.

En 1668, le Père Sarpeti, Dominicain, qui avait eu le temps et les moyens d'étudier la valeur réelle des coutumes nationales tolérées par les Jésuites, et qui avaient pu se rendre compte de l'immense bien opéré par leur apostolat, se crut obligé de leur donner ce témoignage :

« Je certifie, en premier lieu, qu'à mon avis ce que les Pères missionnaires de la Compagnie de Jésus font profession de pratiquer, en permettant ou tolérant certaines cérémonies dont les Chinois chrétiens usent à l'honneur du philosophe Confucius et de leurs ancêtres défunts, non-seulement est sans danger de péché, puisque leur conduite a été approuvée par la Sacrée-Congrégation de l'Inquisition générale; mais qu'à considérer les croyances des principales sectes de la Chine, cette opinion est plus probable que la contraire, et d'ailleurs très-utile, pour ne pas dire nécessaire, afin d'ouvrir aux infidèles la porte de l'Évangile.

« Je certifie, en second lieu, que les Pères Jésuites ont annoncé, dans ce royaume de la Chine, Jésus-Christ crucifié, et cela non-seulement de vive voix, mais par le moyen des livres qu'ils y ont faits en grand nombre; qu'ils expliquent avec beaucoup de soin les mystères de la Passion à leurs néophytes, que dans quelques résidences de ces Pères il y a des confréries de la Passion.

« Je certifie, en troisième lieu, et, autant qu'il en est besoin, je proteste avec serment que ce n'est ni à la prière ni à la persuasion de qui que ce soit, mais par le seul amour de la vérité, que je me suis porté à rendre le double témoignage qu'on vient de lire. »

Cette attestation n'était pas sans valeur après toutes les discussions soulevées à ce sujet, et toutes les interprétations données si souvent, et encore aujourd'hui, à cette tolérance des premiers apôtres de la Chine.

En 1669, le jeune empereur Kang-Hi atteignait sa majorité. Le premier acte de son autorité souveraine fut le rappel des Jésuites, la délivrance des missionnaires prisonniers, et l'ordre de rendre publiquement les honneurs funèbres au Père Adam Shall, aux frais de l'État; un mandarin y assista au nom de l'empereur. Kang-Hi voyait surtout des savants dans les Jésuites · il leur donna toute liberté de propager leur religion, afin de favoriser par là l'enseignement des sciences, et il nomma le Père Ferdinand Verbiest président du tribunal des mathématiques. L'appui

du souverain facilitant l'apostolat des missionnaires, ils purent compter vingt mille chrétiens de plus dans la première année de leur retour.

Clément IX était mort le 9 décembre 1669, le cardinal Altieri, élu le 29 avril 1670, lui succédait sous le nom de Clément X, et ne se montrait pas moins favorable aux Jésuites que ses prédécesseurs; il éleva même le Père Nithard à la dignité de cardinal, le 22 février 1673.

Tout était calme à la surface pour la Compagnie de Jésus, lorsque, en 1675, un Français se présente à l'hôtel de Compton, évêque de Londres, et demande à être introduit. On veut savoir son nom, il répond : « Hippolyte du Châtelet de Luzancy. » La double particule produit l'effet désirable, le grand seigneur est bientôt en présence de l'évêque anglican et l'entretien s'engage :

— Je suis Jésuite, dit le Français; mais, pressé par mes convictions, je désire embrasser le calvinisme. Tous les crimes dont j'ai été témoin ou confident dans la Compagnie m'ont suffisamment éclairé; je n'hésite pas à reconnaître que la religion réformée est la seule conforme à la raison et aux besoins de notre temps. Si vous voulez recevoir mon abjuration, je suis des vôtres.

— Très-volontiers, lui répond le prélat en l'embrassant avec effusion. Et ne craignez-vous pas que les Jésuites vous recherchent et ne se vengent de votre désertion ?

— J'en suis sûr, mais avant tout je dois obéir au cri de ma conscience !

L'apostat avait prononcé ces derniers mots sur un ton si théâtral, que l'évêque Compton en fut ému. Il lui prodigua les encouragements et les caresses, il le présenta avec orgueil aux plus ardents ennemis de la Compagnie de Jésus, il le fit entendre dans toutes les chaires de Londres, il n'était bruit dans la ville que du Jésuite converti. Mais le triomphe n'était pas complet pour les ennemis des Jésuites; il fallait mieux encore. Luzancy va trouver un membre du Parlement et lui dit :

« Je viens me mettre sous la protection de Votre Grâce, mylord, car le Père Saint-Germain, confesseur de la duchesse d'York, est

venu me surprendre dans ma propre demeure, il m'a mis son poignard sur la poitrine et m'a menacé de me percer le cœur si je ne signais la rétractation qu'il me présentait. J'ai dû la signer pour sauver ma vie. Voilà de quoi sont capables les Jésuites ! »

L'imposture était si grossière que tous les hérétiques, à peu d'exception près, se crurent obligés de paraître y ajouter foi. Le roi ordonne d'arrêter le Père Saint-Germain, et la Chambre des Communes demande que tous les Jésuites et tous les papistes soient enfermés dans les cachots pour le reste de leur vie. Luzancy, interrogé, soutient son accusation et ajoute :

« Les Jésuites ont organisé avec les catholiques un complot qui doit éclater au même moment à Londres et à Paris. Ce complot n'a d'autre but que le massacre de tous les réformés. Le duc d'York et le roi même y sont affiliés. »

Luzancy offre de citer des témoins, mais ces témoins ne peuvent rien dire que ce qui leur est dicté, puisqu'ils ne savent rien. Le parlement ne tenait pas moins à condamner le Père Saint-Germain et tous les Jésuites avec lui. Malheureusement pour les anglicans, il se trouvait en France un ministre protestant qui ne put se résoudre à laisser consommer une telle iniquité, et fit connaître au parlement anglais toute la vérité sur le personnage dont la conquête avait fait tant de bruit parmi les hérétiques. Ce ministre, nommé Justel, qui avait connu Luzancy en France, le démasqua publiquement et le força d'avouer qu'il n'avait aucun droit de porter le nom qu'il se donnait. Cet imposteur était le fils de la comédienne Beauchâteau ; après avoir été sous-maître dans un collége, il avait servi comme domestique, s'était vu inculpé dans une affaire de faux à Montdidier, près d'Amiens, et n'avait jamais eu la moindre relation avec les Jésuites. Le parlement ne pouvait pousser plus loin ses poursuites contre les Pères, il leur laissa la liberté ; mais il se fit un devoir de n'infliger aucun blâme à l'imposteur, et l'évêque de Londres eut même la délicatesse de le récompenser de toute la peine qu'il avait prise pour leur nuire : il le fit recevoir a l'université d'Oxford et le fit nommer vicaire à Dover-Court, dans le comté d'Essex.

Dans la même année 1675, les Jésuites reprenaient possession

de leurs maisons du diocèse de Sens : l'archevêque Gondrin était mort ; Carbon de Montpezat lui succédait, et, comme réparation, il fit prêcher l'Avent et le Carême au Père Chaurand, dans la cathédrale.

Le Père Annat avait demandé à cesser les fonctions de confesseur du roi, et s'était retiré en 1670 ; le Père Ferrier lui avait succédé et venait de mourir ; le Père de Lachaise le remplaça en 1675, et se vit chargé comme son prédécesseur de la feuille des bénéfices ecclésiastiques, ce qui contribuait à faire des ennemis à la Compagnie ; car les Pères considéraient le mérite et non la faveur dans les choix qu'ils présentaient à la nomination royale.

III

Le 13 août 1678, le roi d'Angleterre, Charles II, se promenait dans le parc de Windsor, lorsqu'un nommé Kirkby vient le prévenir que des assassins cachés dans le parc et payés par les Jésuites vont attenter à sa vie, s'il ne rentre au plus tôt dans le château. Charles ne peut réprimer un sourire d'incrédulité et continue sa promenade en demandant à Kirkby d'où lui vient cette nouvelle :

— Je la tiens du docteur Tonge, répondit-il sérieusement ; le docteur connaît tout le complot, et c'est à faire dresser les cheveux d'épouvante.

— C'est bien, reprend le roi, on éclaircira l'affaire.

Charles se souvenait de la conspiration Luzancy, et n'avait pas une grande confiance dans celle qu'on lui dénonçait maintenant ; toutefois le docteur Tonge est mandé à la cour. Celui-ci se présente accompagné d'un personnage qui déroule tout le plan des conspirateurs ; il se nomme Titus Oates :

— Je suis, dit-il, le principal agent des Jésuites ; je sais tout, j'ai tout vu, j'ai feint d'abjurer l'anglicanisme et de me faire re-

cevoir papiste ; je suis entré dans la Compagnie de Jésus, au collége des Anglais, à Valladolid, puis j'ai été à celui de Saint-Omer. Je sais que sous prétexte de tenir une congrégation provinciale, en 1669, les Jésuites se sont réunis au palais de Saint-James, sous la protection de Sa Grâce le duc d'York, et que là ils ont organisé des plans de conspiration à faire frémir !...

Oates s'apercevait de l'incrédulité du roi, il frappa le coup décisif qu'il avait préparé ; il reprit vivement :

— En témoignage de la vérité de ce que j'avance, je conjure Sa Majesté de me permettre d'écrire un billet à Sa Grâce le lord trésorier, pour lui signaler des lettres adressées au Père Bedingfield, et qu'il est bon de retenir afin d'y trouver les preuves de cette trame infernale.

Le billet est écrit et envoyé ; mais la Providence avait pris les devants. Le lord trésorier était absent, et le Père Bedingfield, passant près de l'hôtel de la poste au moment de l'arrivée du courrier, entre et demande ses lettres. On les lui remet, il y en avait cinq. N'en connaissant pas l'écriture, il les ouvre, voit qu'elles sont signées des noms de quatre Jésuites, mais que l'écriture n'est pas la leur ; le contenu achève de le convaincre de leur fausseté, et il les porte au duc d'York, dont il était le confesseur. Oates, se voyant pris, mais se sentant appuyé, n'en persista pas moins à soutenir son accusation. Le duc d'York le fait comparaître à la barre du Parlement, en présence du roi. On l'interroge, il répond :

— Je suis certain de ce que j'ai avancé. Les Jésuites, poussés par le Pape et par le roi de France, veulent détruire l'anglicanisme, assassiner le roi et tuer aussi le duc d'York, s'il ne les seconde pas dans leurs desseins. Le Père de Lachaise leur a donné des sommes considérables qui leur ont servi à corrompre les Ecossais et les Irlandais, pour les faire entrer dans leur complot. J'ai tout vu, tout su, et, au péril de ma vie, j'ai voulu tout révéler par amour pour ma patrie ! Don Juan d'Autriche, que j'ai vu à Madrid pour lui communiquer le plan, est entré aussitôt dans la conspiration. A Paris j'ai vu le Père de Lachaise, qui m'a reçu à bras ouverts et m'a compté dix mille livres sterling...



B. ALPHONSE RODRIGUEZ.

Le roi interrompt l'inépuisable révélateur :

— Vous dites avoir vu don Juan d'Autriche, dépeignez sa personne.

— L'infant don Juan d'Autriche est grand, maigre et brun.

Le roi et le duc d'York se regardent en souriant ; le roi reprend :

— Où avez-vous vu le Père de Lachaise compter les dix mille livres sterling ?

— Dans la maison des Jésuites attenante au Louvre.

— Drôle ! s'écrie le roi, les Jésuites n'ont pas de maison à un mille du Louvre ! Et don Juan d'Autriche est petit et a la peau très-blanche !

Le roi et son frère étaient également indignés de cet excès d'audace et d'imposture ; le Parlement, au contraire, voyait une garantie de succès dans l'absurdité même de la calomnie, et, comptant sur la naïveté publique, il ordonna l'arrestation de tous les Jésuites incriminés, et la saisie de tous leurs papiers. Leurs correspondances les plus intimes ne produisirent pas le moindre indice de conspiration ; il n'y avait même aucune ressource d'interprétation. Sir Coleman, secrétaire de la duchesse d'York, était en relation avec le Père de Lachaise ; on espéra trouver dans ses papiers un moyen de compromettre les Jésuites, et l'on y découvrit en effet quelques mots d'espérance sur les progrès du catholicisme en Angleterre. C'était plus qu'il n'en fallait pour jeter aux fanatiques réformés le sang de Jésuites dont ils se montraient si altérés. D'ailleurs, sir Edmond Bury Godfrey, à qui Titus Oates avait fait sa première déposition juridique, venait de mourir subitement ; deux chirurgiens déclaraient avoir trouvé des traces de violences sur son corps, donc les Jésuites l'avaient tué. Il était leur ami et celui de Coleman, il est donc certain que c'est par eux qu'il a été assassiné ; victime des Jésuites, Godfrey est un martyr, et, à ce titre, on expose son cadavre à la vénération du peuple anglican. « Voilà, s'écrie-t-on, de quoi les Jésuites sont capables ! S'ils traitent ainsi leurs amis, que ne feront-ils pas à leurs ennemis ? Leur complot est connu : ils veulent empoisonner ou massacrer en masse tous les réformés sans en excepter un seul ! »

Le Parlement feint la peur et conjure le roi de se précautionner contre le fer ou le poison des Jésuites; lord Shaftesbury promet cinq cents livres sterling à celui qui découvrira les assassins de sir Godfrey. Quelques jours après, un nommé Bedloë se présente au parlement pour réclamer la récompense promise à la révélation qu'il vient faire à la cour :

« Lord Bellassis, dit-il, est l'instigateur du crime, et c'est moi-même, aidé de plusieurs Jésuites, qui attirai sir Edmond Godfrey dans la cour de l'hôtel de Sommerset, occupé par la reine. Là, il fut assassiné par les Jésuites. »

Interrogé sur le moment du crime, Bedloë désigne précisément une heure où le roi était dans le palais de Sommerset, ayant un factionnaire à chaque porte et une garde dans la cour où le prétendu crime avait été commis.

Les convenances voulaient que le roi pût être persuadé de la conspiration permanente des Jésuites, afin que le parlement se donnât la satisfaction d'envoyer au gibet tous les apôtres qui lui faisaient ombrage.

L'imagination de Titus Oates lui vient en aide; secondée par celle de lord Shaftesbury, elle produit le plan le plus mystérieux des Jésuites, et la cour apprend avec effroi que le Pape s'étant déclaré souverain de la Grande-Bretagne, en a donné le gouvernement au Père Oliva, Général de la Compagnie de Jésus, lequel doit disposer de toutes les charges de l'État. Déjà sont nommés lord Arundel, chancelier; le comte Powis, trésorier; lord Bellassis, général en chef; lord Peter, lieutenant général; les lords Talbot, deux frères, commandants en Irlande; sir Godolphin, garde du sceau privé; sir Coleman, secrétaire d'État; le vicomte Stafford avait une charge mystérieuse qu'il n'était pas possible de divulguer sans danger, et le Père Withbread, Provincial d'Angleterre, était archevêque de Cantorbéry.

Le jour même, tous les personnages désignés étaient écroués à la Tour de Londres :

— Mylord, dit le docteur Burnet à Shaftesbury, ne voyez-vous pas que vous ne pourrez avoir pour témoins que des coupe-jarrets?

— Et vous, docteur, ne voyez-vous pas, répond le lord, que

plus notre complot sera extravagant, plus le peuple, avide de merveilleux, sera crédule?

Si le docteur anglican n'avait consigné cette observation et cette réponse dans ses *Mémoires*, il serait impossible d'y croire... Et pourtant il faut bien croire, puisque l'histoire est là, que cette infernale machination, dont le côté ridicule et la monstrueuse absurdité n'échappaient à personne, conduisit à la mort six Jésuites, et que ces religieux périrent comme des criminels par la main du bourreau! C'étaient les Pères Withbread, Ireland, Fenwick, Waring, Gavan et Turner. Le Père Claude de la Colombière, aumônier de la duchesse d'York, fut expulsé du territoire britannique, car il était sujet français, et l'Angleterre craignait la puissance du grand roi. Les Pères Harvey, Cotton et Jenison moururent en prison.

Le Général de la Compagnie de Jésus recevait ces douloureuses nouvelles peu de temps avant sa mort; mais cette dernière inscription au martyrologe de l'Institut portait avec elle une espérance et une gloire. Le Père Oliva emportait d'ailleurs d'autres consolations : il avait appris que les Jésuites jouissaient en Chine d'une faveur plns grande que jamais, et qu'ils en profitaient avec ardeur pour propager le christianisme dans toute l'étendue du Céleste-Empire.

Dans le Maduré, le Père Jean de Britto, qui, à l'exemple de Robert de Nobili, s'était fait saniassi, renouvelait au milieu de ces peuples tous les prodiges de zèle et de charité de son prédécesseur. Le nombre des chrétientés augmentait rapidement par son ministère, et il projetait des conquêtes nouvelles dans des États plus reculés où nul missionnaire n'avait encore pu pénétrer.

Le Père Oliva mourut le 26 novembre 1681, après avoir désigné le Père Charles de Noyelle pour vicaire général.

GÉNÉRALAT

DU PÈRE CHARLES DE NOYELLE

DOUZIÈME GÉNÉRAL

1681 — 1687

I

Le Père Charles de Noyelle était Belge, il avait soixante-sept ans; sa rare prudence et son esprit conciliant lui ayant mérité tous les suffrages, il fut élu à l'unanimité le 5 juillet 1682. Une seule voix lui manqua, ce fut la sienne.

Les rois de France et d'Espagne se faisaient alors des querelles de préséance dans toutes les cours souveraines où se rencontraient leurs ambassadeurs. L'un et l'autre exigeaient que le Général de la Compagnie de Jésus, le jour de son élection, se présentât chez son ambassadeur à Rome, avant de se rendre chez celui de son rival. Il était difficile de les satisfaire sur ce point. Charles de Noyelle, après avoir fait sa visite au Pape et avoir reçu sa bénédiction, se rendit chez le duc d'Estrée, ambassadeur de France, et, de là, chez l'ambassadeur d'Espagne. Ce dernier, s'étant empressé de mander à la cour de son souverain un fait aussi important, le roi d'Espagne s'emporta au point que l'évêque de Siguenza, Thomas Carbonello, Dominicain, son confesseur, eut beaucoup de peine à calmer sa violente colère.

Louis XIV, à qui le Saint-Siége avait donné le droit de jouir

des revenus de quelques évêchés pendant leur vacance, s'était arrogé celui de prendre les revenus de tous les évêchés vacants en France, sans distinction. C'était ce qu'on appelait le droit de régale. Le Pape Innocent XI s'était récrié contre les empiétements du roi sur les biens de l'Église, mais le roi ne cédait pas. Le parlement, qui ne demandait qu'à secouer le joug de Rome, s'était joint aux évêques pour demander au roi une assemblée générale du clergé de France, afin que les droits de régale y fussent discutés. Le 19 mars 1682, les prélats composant ce synode adoptèrent la rédaction de quatre articles déclarant : Que le pouvoir temporel est indépendant du pouvoir spirituel, qu'un concile est supérieur au Pape; que les libertés de l'Église gallicane sont inviolables; que la décision du Pape, même en matière de foi, n'est pas infaillible s'il n'a pas l'assentiment de l'Église. Le 22 mars, il fut ordonné à tous les corps enseignants et à tous les instituts religieux de souscrire à ces quatre articles et de les enseigner; il était défendu en même temps d'exprimer des opinions opposées. Plusieurs docteurs de Sorbonne furent exilés pour avoir refusé de se conformer à un ordre qui blessait leur conscience. Les Jésuites furent seuls dispensés par le roi de cette formalité.

En cette même année 1682, Louis XIV fondait un séminaire et un collége dans la ville de Strasbourg, qu'il venait d'acquérir à la France, et il donnait la direction de ces deux maisons à la Compagnie de Jésus. Toute la population était protestante; les Pères se font entendre, ils éclairent les esprits, ils gagnent les cœurs, ils touchent les âmes et ramènent une foule d'hérétiques. Leurs deux principaux ministres, Pistorius et Stachs, assistent aux conférences du Père Dez, et abjurent leurs erreurs dans la cathédrale où il les avaient enseignées. Le docteur Ulric Obrecht, que Bossuet n'avait pu convaincre, se laisse toucher et convertir par le même Jésuite, et cette conversion en détermine un grand nombre d'autres. Les Pères prêchaient aussi dans les campagnes, et ramenaient en masse des âmes simples qui n'étaient qu'égarées.

Le 22 octobre 1685, le chancelier Le Tellier scellait l'édit qui révoquait le célèbre édit de Nantes accordé, par Henri IV, en

faveur des calvinistes. Cette révocation, que le Père de Lachaise s'était efforcée de combattre, et que tous les Jésuites consultés avaient combattue comme lui, fut attribuée par les protestants à l'influence du confesseur du roi ; et l'on devait s'y attendre. Les protestants avaient si violemment, si cruellement persécuté les Jésuites, qu'ils ne pouvaient les croire étrangers à une mesure qui semblait les venger. L'hérésie voulait bien tuer le catholicisme en le noyant dans le sang des Jésuites ; mais elle exigeait pour elle toute liberté et ne souffrait pas qu'on se plaignît de ses excès de férocité. La révocation de l'édit de Nantes l'exaspéra, elle prit les armes et se révolta ouvertement.

Les Jésuites, eux aussi, prirent les armes dont ils avaient l'habitude de se servir. Ils se répandirent dans les provinces, prêchèrent dans les villes et dans les villages, donnèrent des missions de tous côtés.

Les protestants avaient jeté un cri d'alarme, auquel devaient répondre tous les hérétiques de l'Europe ; les plus empressés furent ceux de Hollande : ils appelèrent Louis XIV *Jésuite*, ce fut le signal de l'émeute. La Compagnie de Jésus possédait en Hollande quarante-cinq résidences et y comptait soixante-quatorze Pères ; leurs églises sont saccagées, plusieurs d'entre eux sont conduits en prison, on les insulte, on les menace, on les maltraite..... pour leur faire expier un acte de la volonté du roi de France, acte auquel tous les Jésuites sont étrangers, et dont quelques-uns ont même osé combattre le projet.

Innocent XI n'avait pu approuver les quatre articles adoptés par le clergé de France en 1682 ; il en témoigna son mécontentement en refusant l'institution canonique aux évêques nommés par Louis XIV. Le Père de Lachaise essaya de calmer le Souverain-Pontife par l'intermédiaire du Général de la Compagnie, Innocent XI fut inflexible ; il voulut soutenir jusqu'au bout les droits de l'Église.

Le roi d'Angleterre, Charles II, était mort d'apoplexie le 16 février 1685, abjurant l'anglicanisme et reconnaissant la vérité au moment de paraître au tribunal de Dieu. Le duc d'York, son frère, lui succédait, et fervent catholique, il avait fait ouvrir les prisons à tous ceux que leur foi et leur attachement à l'Église romaine

y tenaient renfermés. Les Jésuites avaient repris leur apostolat au grand jour et se voyaient comblés des faveurs de Jacques II. Ce prince semblait vouloir les dédommager des longues et douloureuses persécutions de ses prédécesseurs.

Les nouvelles de la Chine étaient des plus consolantes et des plus glorieuses pour la religion. Le Pape Innocent XI, apprenant que l'empereur Kang-Hi avait rendu un édit par lequel il déclarait le religion chrétienne sainte et irréprochable, voulut féliciter le Père Verbiest, Provincial, des succès prodigieux de cette mission, par un bref des plus flatteurs, daté du 3 décembre 1681.

Le général Usanguey, qui s'était autrefois révolté en faveur de la dynastie tartare, venait de se révolter contre elle, et, retranché dans les montagnes, il excitait le peuple à l'insurrection. L'empereur ne pouvait, sans artillerie, l'attaquer avec succès ; il demande au Père Verbiest de lui faire fondre des canons ; le Père lui répond que son ministère est, avant tout, celui de la paix et qu'il ne peut se prêter à ce désir. Les païens saisissent ce refus et le font valoir contre les missionnaires, en persuadant au souverain que le Père Verbiest est gagné par Usanguey et va lui livrer l'empire. Kang-Hi menace de sa colère les Jésuites et les chrétiens ; le Père Verbiest se rend à l'ordre du monarque. Il fait établir une fonderie, fait fondre des canons, dirige tous les travaux, Usanguey est vaincu, l'empereur triomphe et veut récompenser les Jésuites. Le Père Verbiest se garde bien de refuser ; mais il choisit sa récompense. Il demande à Kang-Hi de permettre que le nombre des missionnaires soit augmenté, et que les Pères français soient appelés préférablement à d'autres, parce que leur caractère est plus sympathique au peuple chinois. L'empereur accorde cette faveur à celui qui lui a procuré la victoire.

Le Père Charles de Noyelles passait à une autre vie le 12 decembre 1686 ; il avait nommé le Père de Marini vicaire général ; celui-ci fixa la Congrégation au 21 juin 1687.

GÉNÉRALAT

DU PÈRE THYRSE GONZALÈS DE SANTALLA

TREIZIÈME GÉNÉRAL

1687 — 1706

Le temps des grandes luttes semblait passé; la Compagnie de Jésus était à son apogée de grandeur et de gloire, elle avait acquis le plus grand développement possible, produit les plus beaux génies et les héros les plus vaillants, multiplié ses saints, prodigué ses martyrs, donné des millions d'âmes à l'Église et posé ses tentes sur tous les points du globe. Toutefois, n'oublions pas la vision du saint fondateur à la Storta : rappelons-nous que Jésus montra sa croix à la Compagnie naissante, en même temps qu'il lui promettait son assistance et son appui.

La rivalité continuait entre la France et l'Espagne. Louis XIV, ayant conquis la Flandre, avait voulu que cette province fût unie à l'Assistance de France pour la Compagnie de Jésus, le roi d'Espagne avait demandé alors que toutes les provinces de l'Ordre, dépendantes de ses États, fussent unies à l'Assistance d'Espagne. Charles de Noyelles avait obtenu un délai et les choses étaient restées telles que par le passé. Mais le jour de l'élection du Père Thyrse Gonzalès, le 6 juillet 1687, l'ambassadeur de France renouvela la demande de Louis XIV ; celui d'Espagne exprima le même vœu au nom de son souverain. Le nouveau Général les conjure l'un et l'autre d'obtenir le désistement de ces princes,

puisque les changements qu'ils désirent porteraient atteinte au régime établi par les constitutions de la Compagnie. La volonté de Louis XIV ne fléchissait pas ainsi. Le 25 avril 1688, il ordonnait au Père Paul Fontaine, Assistant de France, de rentrer dans son royaume avec tous les Pères français qui se trouvaient alors à Rome. A l'instant même tous les Jésuites français se metten en devoir d'obéir au monarque, tous rentrent en France sans délai.

Le 11 octobre, le roi allait plus loin : il défendait aux Jésuites ses sujets de correspondre avec leur Général. Les Jésuites obéirent, puis ils représentèrent les inconvénients d'un tel état de choses. Les supérieurs ne pouvaient être renouvelés, les vœux ne pouvaient plus être reçus, l'Ordre dégénérait et s'éteignait en France. Louis XIV propose alors de nommer un supérieur pour toutes les provinces du royaume, avec titre de Vicaire ayant la même autorité que le Général; l'ambassadeur est chargé de cette négociation à Rome. Le Général refuse de scinder ainsi la Compagnie. Il ne pouvait altérer l'économie de l'Institut; il ne pouvait accorder d'ailleurs au roi de France une concession que le roi d'Espagne et d'autres souverains eussent exigée à leur tour. Louis XIV craignait que le Général étant Espagnol, ne fût plus dévoué à la puissance rivale qui lui faisait ombrage, qu'à lui et à la France. Le roi d'Espagne, au contraire, était persuadé que le Général oubliait sa nationalité pour le service et les intérêts de la France. Il était important de prouver aux deux monarques qu'ils étaient dans une égale erreur; c'est ce que fit le Père Gonzalès en se maintenant strictement dans les limites des constitutions de son Ordre :

— Vous pourriez, lui disait l'ambassadeur de Louis XIV, confier provisoirement le gouvernement des cinq provinces de France, soit au Père Fontaine, soit au Provincial de Paris, en réservant pour l'avenir l'autorité du Général.

— Nul ne peut répondre des conséquences qui résulteraient d'une telle mesure, répondit le Père Gonzalès. La mésintelligence qui existe actuellement entre le roi de France et le Général de la Compagnie finira au plus tard à la mort de l'un des deux; et j'ai un espoir fondé qu'elle finira plus tôt : il n'en serait pas ainsi

de l'atteinte portée à l'autorité du Général ; elle serait irréparable !

Louis XIV ne s'attendait pas à cette résistance ; il la subit sans la blâmer ouvertement.

Ce n'était pas seulement contre les souverains de France et d'Espagne que le général de la Compagnie de Jésus avait à lutter. Jacques II, roi d'Angleterre, avait pris en affection son confesseur, le Père Édouard Peter, et voulait l'élever à l'épiscopat. Le Pape refuse, le roi s'offense et demande la pourpre pour le même Jésuite. Le Général formule son opposition de telle sorte, que Jacques II est contraint de céder, mais il s'en dédommage en forçant le Père Édouard, son sujet, à faire partie de son conseil, et veut l'avoir sans cesse près de lui. Le Général réclame en vain contre cette vie de cour pour un de ses religieux, le roi résiste.

D'autre part, Joseph Ier, empereur d'Allemagne, forçait le Jésuite qui dirigeait sa conscience à prendre une part active aux affaires de l'État. Le Père Thyrse Gonzalès avait blâmé sévèrement le confesseur du monarque ; ses représentations étant restées infructueuses, il lui avait donné l'ordre de revenir à Rome. L'empereur, à cette nouvelle, avait répondu au nonce du Pape, qui insistait pour la prompte exécution de cet ordre :

« Mandez au Père Général que, si mon confesseur doit se rendre à Rome malgré moi, il ne partira pas seul ! tous les Jésuites de mes États l'accompagneront, il leur sera interdit d'y reparaître ! »

Les intérêts de la religion dans les pays protestants firent céder le Général. Joseph Ier et Jacques II conservèrent le Père dont ils avaient fait leur premier conseil ; mais ce fut une douleur pour toute la Compagnie ; car, en Angleterre, les hérétiques ne pardonnaient pas à Jacques II la confiance qu'il accordait à un Jésuite et les honneurs dont il le comblait. On répandait chaque jour de nouvelles accusations d'envahissement de pouvoir de la part de la Compagnie ; c'était la Compagnie de Jésus qui règnait sous le nom de Jacques ; c'était elle qui gouvernait par le Père Edouard Peter ; elle avait fait un Jésuite du roi ; elle ne tarderait pas à faire une épouvantable boucherie de tous les angli-

cans; il n'y avait donc plus d'autre parti à prendre que celui de détrôner la Compagnie de Jésus en renversant les Stuart. Tel fut le prétexte dont se servit Guillaume d'Orange pour enlever la couronne d'Angleterre à Jacques II. Le Père Peter suivit le roi déchu dans sa mauvaise fortune et ne le quitta ni pendant ses luttes contre l'usurpateur, ni durant son exil en France.

Le Général ne pouvait empêcher l'excès de confiance inspiré par ses religieux à tous les souverains qui les laissaient approcher de leur personne. En Chine, où le Père Verbiest venait de mourir, l'empereur Kang-Hi appelait près de lui les Pères François Gerbillon et Thomas Pereira, et, au mois de mai 1688, il envoyait le premier, avec le titre d'ambassadeur, près du czar de Moscovie, pour lui proposer des conditions de paix et déterminer les limites des deux empires. Le Père Pereira l'accompagnait. Le Jésuite sut faire accepter au czar le traité le plus avantageux pour Kang-Hi, et, à son retour, l'empereur, pour lui témoigner sa satisfaction, le revêtit de son costume impérial. Il voulut que le Père Gerbillon résidât dans son palais et lui donnât des leçons de mathématiques; il appela le Père Bouvet pour lui professer la philosophie et l'obligea également à résider à la cour. Les Jésuites surent n'employer ces faveurs qu'au profit du christianisme; ils n'oubliaient pas la devise de la Compagnie de Jésus · *A la plus grande gloire de Dieu.*

II

Innocent XI était mort le 10 août 1689, défendant jusqu'à la fin les droits de l'Église attaqués par Louis XIV, et n'ayant rien cédé sur ce terrain au monarque absolu auquel nul ne résistait en vain. Il y avait en ce moment trente évêchés vacants en France, et il n'était pas possible d'espérer, après la déclaration des quatre articles, que le nouveau Pape, Alexandre VIII, se montrât plus accommodant que son prédécesseur. Les évêques

sentaient vivement les difficultés de la situation. Ou les diocèses allaient rester privés de leurs premiers pasteurs, ou la France allait se déclarer schismatique.

Les Jésuites, de leur côté, ne pouvaient être privés plus longtemps de leurs relations directes avec leur Général; leur position à cet égard était devenue impossible. Vers la fin de l'année 1690, les cinq Provinciaux allèrent se jeter aux pieds du roi et le supplièrent de ne pas prolonger davantage une situation qui retirait la vie à leurs provinces. Ils lui firent sentir que le devoir des princes étant d'inspirer le respect dû à toute autorité légitime, il ne pouvait les priver plus longtemps de l'obéissance à leurs constitutions et de l'autorité directe de leur Général. Louis XIV devait comprendre un tel langage. Le 22 octobre, il écrivait aux cinq Provinciaux pour leur rendre la liberté de correspondre avec leur Général comme par le passé. Ainsi que l'avait prévu le Père Gonzalèz de Santalla, la mésintelligence survenue entre le roi de France et le Général de la Compagnie de Jésus avait cessé avant la mort de l'un et de l'autre.

Alexandre VIII n'avait porté la tiare que quelques mois. Innocent XII, Antonio Pignatelli, élu le 12 juillet 1691, lui succédait. Aussitôt après son élection, les évêques français lui firent leur soumission au sujet des quatre articles de 1682; chacun déclara séparément qu'il ne tenait nullement pour décidé ce que l'assemblée du clergé avait décidé dans les quatre articles, ni pour ordonné ce qu'elle avait ordonné. Le Pape se contenta de cette déclaration, et Louis XIV, voulant enfin mettre un terme à la vacance de ses diocèses et se refusant à faire décidément un schismatique du roi très-chrétien, entra en négociation avec Innocent XII. Le 14 septembre 1693, il lui mandait :

« Je suis bien aise de faire savoir à Votre Sainteté que j'ai donné les ordres nécessaires pour que les choses contenues dans mon édit du 22 mars 1682, touchant la déclaration faite par le clergé de France, à quoi les conjonctures passées m'avoient obligé, ne soient pas observées. »

En cette même année 1693, le 4 février, la Compagnie de Jésus perdait un de ses héros. Jean de Britto, à qui le Maduré n'avait pas suffi, qui avait évangélisé encore plusieurs royaumes et bap-

tisé trente mille païens, Jean de Britto avait couronné vingt années de fatigues, de travaux et de dangers par un glorieux martyre. L'Église l'a placé au rang des Bienheureux.

A la même époque, les Jésuites obtenaient de l'empereur de la Chine l'autorisation d'élever une église dans les murs du palais impérial, et ils y établissaient une congrégation pour le maintien et le développement de la piété et des bonnes œuvres. Les Pères évangélisaient et professaient les hautes sciences, les Frères se constituaient médecins et s'attiraient ainsi l'admiration et le respect. Ils s'étaient attachés d'abord au soin des pauvres, mais bientôt les riches et les grands demandèrent leurs conseils, et l'empereur étant dangereusement attaqué par une maladie violente, le Frère Rhodes fut appelé près de lui et le guérit. L'empereur témoigna sa reconnaissance aux Jésuites en leur envoyant des lingots d'or pour une valeur de deux cent mille francs. Les supérieurs placèrent cette somme entre les mains de la Compagnie anglaise, à la charge d'en faire tenir la rente aux Jésuites de la Chine ou des Indes qui se trouveraient dans le besoin (1).

Bientôt une autre affaire religieuse et d'autres questions théologiques préoccupèrent les esprits. Bossuet s'élevait contre le le quiétisme que Fénelon défendait en publiant ses *Maximes des Saints*. Fénelon était l'ami des Jésuites, le Père de Lachaise avait lu, goûté, admiré les *Maximes des Saints*, il en avait parlé au roi avec éloge, il soutenait ce livre contre ceux qui l'attaquaient. C'était assez pour faire passer tous les jansénistes et les gallicans dans le camp de l'évêque de Meaux contre l'archevêque de Cam-

(1) A la suppression de l'Ordre de Jésus, la Compagnie anglaise appliqua aux hôpitaux les intérêts de cette somme. Mais les Jésuites continuant leur apostolat dans les Indes, à titre de missionnaires, réclamèrent à Londres ces fonds destinés à l'entretien des missions de l'Asie ; l'administration prononça un blâme sévère contre ce détournement, et ordonna que l'intérêt de cet argent fût servi aux missions des ex-Jésuites des Indes jusqu'à la mort du dernier d'entre eux. En 1813, ils étaient tous morts ; la Propagande décida que cette rente serait appliquée aux Lazaristes en Chine, et aux missionnaires de Pondichéry dans l'Inde.

brai. Ceux qui n'avaient pas lu le livre incriminé semblaient être ses plus ardents adversaires. Bossuet, y reconnaissant des erreurs théologiques, les signale à la cour de Rome et en sollicite la censure; le livre est en effet condamné par le Saint-Siége, et son illustre auteur le condamne aussitôt lui-même avec la plus touchante humilité. Fénelon donnait au monde un immortel exemple de soumission filiale au Souverain-Pontife, dans un temps où tout semblait conspirer contre sa suprême autorité. Le Père de Lachaise se soumit également et cessa de louer un livre dont il aimait toujours le pieux et célèbre auteur; mais il fallait interpréter méchamment les intentions d'un Jésuite confesseur du roi et disposant du portefeuille des bénéfices : les adversaires de la Compagnie prétendirent que Fénelon n'étant plus dans les bonnes grâces royales, le Jésuite sacrifiait son ami à la crainte de déplaire au monarque.

La guerre de Succession plaçait un petit-fils de Louis XIV sur le trône d'Espagne; Innocent XII était mort, et, au mois de novembre 1700, le conclave lui avait donné pour successeur le cardinal Albani, qui avait pris le nom de Clément XI; le moment semblait favorable à Louis XIV pour terminer, d'autorité, les dissensions religieuses que les jansénistes fomentaient dans tous les États catholiques, en France surtout. Il lui semblait démontré maintenant que cette secte n'était pas moins hostile à l'autorité temporelle qu'à l'autorité spirituelle; mais les preuves lui manquaient. Quesnel s'était réfugié à Malines, d'où il activait le feu de la discorde, de concert avec son ami Gerberon. Le roi d'Espagne, à la demande de Louis XIV, les fait arrêter l'un et l'autre, en 1703, et leurs papiers saisis sont envoyés à Paris. En examinant leurs correspondances, on y trouve des preuves évidentes de conspiration contre toute autorité en général, et contre celle du roi de France en particulier. Les Jésuites avaient souvent appelé l'attention de Louis XIV sur les vues secrètes des jansénistes; leurs correspondances témoignaient maintenant que les Pères avaient été clairvoyants.

Le roi, bien résolu à maintenir son autorité et à la faire respecter, fit enfermer à la Bastille le Bénédictin Thiroux, et dans le

donjon de Vincennes un autre Bénédictin, Thierry de Viaixnes, qui s'avouait l'auteur du pamphlet contre le cardinal de Noailles, au sujet des *Réflexions morales*. Ces deux religieux étaient gravement compromis par leurs lettres trouvées dans les papiers de Gerberon et de Quesnel.

Le roi chargea les Jésuites d'examiner les cahiers des deux chefs de la secte, afin d'être fixé sur leur doctrine. Cet examen se fit par les meilleurs théologiens de la Compagnie en France, dans la maison de campagne que les Jésuites possédaient alors au Mont-Louis, près de Paris, et que le peuple appelait *la Maison du Père Lachaise.*

Le confesseur du grand roi était un personnage aux yeux de toutes les classes : les uns le regardaient comme un homme à qui le monarque ne pouvait rien refuser, et en cela ils se trompaient grandement; les autres voyaient en lui le portefeuille des bénéfices; le peuple s'en rapportait tout simplement à ce qu'il appelait le train du Père Lachaise. Il le voyait se rendre au Mont-Louis, plusieurs fois la semaine, dans un carrosse de la cour, toujours à six chevaux, et il le considérait à l'égal d'un duc et pair. Pour tous les habitants du faubourg Saint-Antoine, ce n'était plus les Jésuites en corps qui étaient propriétaires de la maison de plaisance du Mont-Louis, c'était le Père Lachaise, de là le changement de nom de cette habitation (1).

Dans le nombre des hommes marquants affilies au jansénisme se trouvait Rollin, recteur de l'université. Ses lettres à Quesnel étaient compromettantes, le roi les avait jugées lui-même et avait donné l'ordre de l'arrêter. Mais le Père de Lachaise se présente devant le monarque et le supplie de laisser la liberté à l'un des hommes les plus estimables de son royaume. Louis XIV ne résiste pas aux instances du vénérable religieux, il lui accorde la grâce de Rollin.

(1) Le Mont-Louis n'avait point été donné par Louis XIV au Père de Lachaise, ainsi qu'on l'a prétendu. Les Jésuites l'avaient acheté le 11 août 1626, alors que le Père de Lachaise, né le 25 août 1624, n'avait que deux ans. Cette belle propriété, vendue après la suppression de la Compagnie de Jésus, devint plus tard le cimetière de l'Est, qu'une erreur populaire fait appeler *Cimetière du Père Lachaise.*

Les jansénistes enseignaient qu'un silence respectueux était le seul témoignage de soumission dû au Saint-Siége. Le 16 juillet 1705, Clément XI condamnait cette doctrine par une bulle que le clergé de France accepta et qui fut enregistrée au parlement. Tous les dissidents s'écrièrent aussitôt que cette bulle était l'œuvre des Jésuites; on devait s'y attendre. Pour eux, ils se prodiguaient toujours pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, avec autant de zèle et de dévouement que s'ils n'eussent compté que des amis autour d'eux. Leur liberté d'esprit ne paraissait nullement se ressentir des haines qui les poursuivaient avec tant d'acharnement. Au plus fort des dernières tempêtes, ils avaient donné une mission dans le faubourg Saint-Marceau : vingt-deux mille communions avaient couronné leurs travaux.

III

Les missionnaires des Ordres de Saint-Dominique et de Saint-François étaient rentrés en Chine à la faveur de la liberté d'apostolat accordée par l'empereur Kang-Hi aux savants Jésuites qui possédaient sa confiance. Les uns et les autres, ignorant ainsi que leurs prédécesseurs des mêmes Ordres, la langue, l'histoire et les coutumes chinoises, s'étaient effrayés des honneurs rendus par les néophytes à la mémoire de Confucius et des ancêtres. La tolérance des Jésuites sur ces deux points était pour la pureté de leur foi et la délicatesse de leur conscience un véritable scandale, car ces honneurs leur paraissaient une idolâtrie. Une autre cause de scrupule pour les mêmes religieux était le nom de *King-Tien* donné à Dieu par les chrétiens et adopté par les Jésuites. Dominicains et Franciscains se firent un devoir d'avertir le vicaire apostolique : les Jésuites furent blâmés hautement et ne purent convaincre ni le prélat ni les missionnaires que les honneurs rendus à Confucius et aux ancêtres étaient des cérémonies purement civiles, auxquelles les Chinois

n'attachaient nulle idée religieuse, et que le mot *King-Tien*, en langue chinoise, représente seul l'idée de Dieu telle que nous l'entendons. Les Jésuites possédaient à fond la langue chinoise; ils avaient consulté tous les livres chinois traitant ces matières; ils en avaient appelé aux mandarins et aux lettrés afin d'être bien fixés sur le sens de chaque chose, et ils avaient acquis la certitude que ces pratiques n'étaient pas contraires à la foi; que le christianisme ne pouvait être toléré dans l'empire qu'au prix des concessions qu'ils avaient faites. Vouloir déraciner ces coutumes violemment, c'était se fermer les portes de l'empire et empêcher la Croix de Jésus-Christ d'y établir jamais sa domination. Les Dominicains et les Franciscains ne purent admettre ces motifs; et les Jésuites ne croyant pas devoir exposer le christianisme à une chute inévitable, continuèrent leur apostolat dans les mêmes conditions, en attendant la décision du Saint-Siége auquel ces questions étaient déférées par les autres missionnaires. Toutefois, ils crurent devoir demander à l'empereur une explication formelle sur la valeur des pratiques tolérées, puisque lui seul avait le droit d'en déterminer le sens et de l'imposer à ses sujets; sa réponse confirma la déclaration de tous les savants de la Chine. Dans le courant de l'année 1700, les Pères Antoine Thomas, Philippe Grimaldi, Pereira, Gerbillon, Bouvet, Joseph Suarez, Kilian Stumpf, J.-B. Régis, Louis Pernoti et Parennin, célèbre par sa science, s'adressaient humblement au Souverain-Pontife et lui exposaient le sens des choses tolérées par eux jusqu'alors.

Ils se souvenaient de la parole du Maître : *J'ai encore beaucoup de choses à vous enseigner, mais vous ne pourriez pas les porter maintenant.* Ils voulaient amener doucement les peuples qu'ils évangélisaient au sacrifice des usages dont les apparences pouvaient être mal interprétées, mais c'était une question de temps.

Depuis longtemps la cour de Rome s'occupait de ces points de controverse entre les missionnaires de divers Ordres et les Jésuites :

Pouvait-on tolérer les honneurs rendus à Confucius et aux ancêtres, ces cérémonies étant une loi de l'État, et les Chinois

instruits déclarant qu'elles n'ont aucun sens religieux et sont purement civiles?

Quel nom chinois pouvait-on employer pour exprimer l'idée de Dieu?

Pour décider ces questions, il fallait une connaissance approfondie de l'histoire, des coutumes et de la langue du pays; les Jésuites seuls possédaient cette connaissance, et ils ne pouvaient être juges puisqu'ils étaient attaqués. Clément XI envoya le cardinal de Tournon, patriarche d'Antioche, dans les Indes et en Chine, avec le titre et les pouvoirs de légat apostolique, et lui donna mission d'examiner les choses sur les lieux-mêmes et de terminer les différends existant entre les missionnaires, dans le Malabar et dans le Céleste-Empire.

Le patriarche partait avec la résolution d'interdire tous les rites incriminés, les jugeant entachés d'idolâtrie. Arrivé à Pondichéry, il lançait dans ce sens son mandement du 23 juin 1704, dans lequel les rites *malabares* étaient désignés comme idolâtriques et sévèrement prohibés. Cette décision excita une violente tempête dans toutes les missions de l'Inde; et le mécontentement se propageait jusque dans l'empire chinois, lorsque, le 8 avril 1705, le cardinal, arrivé à Canton, fait prier les Jésuites de lui obtenir un sauf-conduit pour se rendre à Pékin. Les Pères s'adressent directement à l'empereur, qui refuse de recevoir le cardinal; mais les Jésuites lui ayant fait comprendre que le refus de recevoir l'envoyé du Souverain-Pontife retomberait sur eux et deviendrait un sujet de reproches sévères, Kang-Hi leur accorda ce qu'ils désiraient et promit de donner audience au légat. Toutes ces négociations n'étaient pas terminées avant l'année 1706.

Dans le Maduré, le Père Jean de Britto, que l'Église a placé sur ses autels, malgré sa tolérance pour les rites malabares, était remplacé par le Père Constant Beschi, dont le caractère, la science et les talents lui attirèrent l'estime des savants, la faveur des souverains, l'amitié des grands, l'admiration de tous. Ses écrits l'ont placé au premier rang des auteurs classiques de l'Inde; un seul, un poëme de dix-huit mille vers semblerait avoir dû absorber la vie de son auteur et suffire pour assurer sa gloire. Ce n'est

pourtant qu'une petite partie des écrits du Père Beschi, et comme un accessoire dans cette étonnante vie, exclusivement consacrée à la conversion des infidèles. Ses gracieuses et brillantes poésies n'avaient d'autre but que de faire apprécier et goûter aux Indiens les mystères de la Croix et les vérités évangéliques qu'il venait leur enseigner. Et n'est-ce pas toujours là l'unique but de la vie du missionnaire!... Le 1er décembre 1700, le Père Bouchet mandait :

« Notre mission de Maduré est plus florissante que jamais, nous avons eu quatre grandes persécutions cette année. On a fait sauter les dents à coups de bâtons à un de nos missionnaires, et actuellement je suis à la cour du prince de ces terres pour faire délivrer le Père Borghèse, qui a déjà demeuré quarante jours dans les prisons de Trichirapali, avec quatre de ses catéchistes qu'on a mis aux fers. Mais le sang de nos chrétiens, répandu pour Jésus-Christ, est comme autrefois la semence d'une infinité de prosélytes.

« Dans mon particulier, ces cinq dernières années, j'ai baptisé plus d'onze mille personnes (et près de vingt mille depuis que je suis dans cette Mission). J'ai soin de trente petites églises et d'environ trente mille Chrétiens; je ne saurais vous dire le nombre des confessions : je crois en avoir ouï plus de cent mille.

« Vous avez souvent entendu dire que les missionnaires de Maduré ne mangent ni viande, ni poissons, ni œufs ; qu'ils ne boivent jamais de vin ni d'autres liqueurs semblables ; qu'ils vivent dans de méchantes cabanes couvertes de paille, sans lit, sans siége, sans meubles ; qu'ils sont obligés de manger sans table, sans serviettes, sans couteau, sans fourchette, sans cuiller. Cela paraît étonnant ; mais croyez-moi, mon cher Père, ce n'est pas là ce qui nous coûte le plus. Je vous avoue franchement que, depuis douze ans que je mène cette vie, je n'y pense seulement pas. »

En Chine, les Jésuites étaient astronomes, physiciens, géographes, mathématiciens ; dans le Maduré et le Malabar, ils étaient saniassis, philosophes, poëtes ou brahmes ; dans les deux Amériques ils étaient agriculteurs, artisans, artistes, législateurs. La

république du Paraguay, formée de peuples sauvages, autrefois inconnus les uns aux autres, et maintenant réunis et civilisés par les missionnaires, avait acquis un très-haut degré de prospérité. Le nombre des villes, des bourgs et des villages s'était considérablement accru, et toujours les pionniers de cette merveilleuse civilisation couraient à la découverte d'autres tribus nomades qu'ils ne rencontraient souvent qu'après les avoir longtemps et péniblement cherchées à travers des périls de tout genre.

Le Père Cyprien Baraze trouvait la mort dans ce dangereux ministère : le 16 septembre 1702, l'apôtre entrait dans le ciel par le martyre, après vingt-sept années de courses évangéliques, durant lesquelles il avait enlevé à l'idolatrie une multitude d'âmes et disposé à la civilisation les tribus les plus féroces. Peu après sa mort, le Père Nyel, chargés de diriger les Réductions qu'il avait fondées, écrivait au Père Dez :

« Nos Pères, au nombre de trente, y ont formé quinze à seize bourgades, toutes bien alignées. On assigne à chaque famille une portion de terre qu'elle doit cultiver. Il y a des biens communs destinés à l'église et à l'hôpital. Au commencement de chaque année on choisit des juges et des magistrats. Chaque faute a sa punition. Deux de nos Pères habitent chaque bourgade. On est plein pour eux de déférence ; eux, de leur côté, ne s'épargnent pas. Rien de plus beau que les cérémonies religieuses. Chaque église, proprement bâtie, a sa musique. Tous nos Indiens en sont enchantés. Ils les ont embellies eux-mêmes de petits ouvrages de peinture et de sculpture ; ce qui, joint aux aumônes de quelques pieuses personnes, fait que nous pouvons encore assez embellir ces temples, objets d'admiration pour nos bons néophytes. Pour remédier à la diversité des langues parmi ces infidèles, on a choisi parmi elles la plus générale et la plus aisée, et on en fait la langue de ce peuple, qui est obligé de l'apprendre. On en a composé une grammaire, qu'on étudie dans les écoles. Le supérieur de la Misssion a choisi la bourgade centre de la peuplade pour sa résidence. C'est là que sont la bibliothèque et la pharmacie communes ; c'est là aussi le lieu de retraite pour les missionnaires eux-mêmes... »

En 1697, les Jésuites pénétraient dans la Californie, ils étaient déjà dans la Guyane et aux Antilles, ils mouraient bientôt par l'action du climat ; mais d'autres étaient prêts à les remplacer, ambitionnant ces postes dangereux où ils étaient certains de mourir pour *la plus grande gloire de Dieu*, soit par le fer ou le poison des sauvages, soit par les maladies des contrées tropicales, toujours funestes aux Européens.

Dans la Nouvelle-France, où les missionnaires de la Compagnie opéraient des prodiges de civilisation, et où les Réductions rappelaient celles que l'on admirait au Paraguay, les néophytes avaient toujours à craindre les invasions des Iroquois, dont les Pères ne pouvaient adoucir les instincts féroces; mais ce qu'ils redoutaient bien davantage encore c'était le voisinage de la Nouvelle-Angleterre et de l'hérésie. Au moyen de l'eau-de-vie, les Anglais s'étaient alliés avec les Iroquois, et les excitaient sans cesse contre la colonie française, et surtout contre la religion des Jésuites. Ils renouvelaient toutes leurs calomnies contre les missionnaires, espérant ainsi détruire leur influence sur les néophytes et détacher à la fois ces derniers de la colonie française et de l'obéissance au gouverneur. Mais les néophytes restaient fidèles à la religion et au gouvernement que les Jésuites leur faisaient aimer.

Le 27 octobre 1705, le Père Général Thyrse Gonzalès de Santalla quittait cette vie, et le Père Michel-Ange Tamburini, qu'il avait nommé vicaire général, convoquait la Congrégation pour le 17 janvier 1706.

GÉNÉRALAT

DU PÈRE MICHEL-ANGE TAMBURINI

QUATORZIÈME GÉNÉRAL

1706 — 1730

I

Né à Modène, le 27 septembre 1648, le Père Tamburini avait plus de cinquante sept ans lorsqu'il fut appelé à gouverner la Compagnie. Il avait exercé toutes les charges de l'Institut et s'était fait une réputation de science, de piété et de sagesse, qui lui mérita soixante-deux suffrages le jour de son élection, le 30 janvier 1706.

Le moment était difficile pour l'Ordre de Jésus. Cette Compagnie de héros, créée pour la lutte incessante de l'Église contre l'enfer, était assaillie à la fois par l'erreur et par la vérité, par le vice et par la vertu, par les amis et par les ennemis de l'Église, dont elle est l'avant-garde et le rempart.

Les savants et les théologiens de Rome n'étaient occupés qu'à étudier les questions du jansénisme et du gallicanisme, ou des rites malabares et des cérémonies chinoises. Les nouvelles du Céleste-Empire étaient affligeantes et faisaient pressentir la ruine prochaine du christianisme dans cette immense contrée ; les manœuvres des jansénistes en France et dans l'Europe entière n'annonçaient rien moins qu'une violente secousse, un terrible ébranlement dans l'avenir.

Le cardinal de Tournon, légat du Saint-Siége, était reçu par l'empereur de la Chine, le 29 juin 1706, et lui faisait connaître le but de sa mission. Kang-Hi avait expliqué lui-même au légat, ainsi qu'il l'avait fait pour les Pères, que la langue chinoise n'avait d'autres mots pour exprimer l'idée d'un Dieu unique que ceux de *Xanti* et de *Tien*, et que le sens attaché aux cérémonies célébrées en mémoire de Confucius et des anciens était purement humain et civil. Le cardinal insistait sur la nécessité d'interdire aux chrétiens ces coutumes nationales, et les Jésuites persistaient à lui démontrer les dangers de cette interdiction, lorsque l'empereur, fatigué de ces controverses dans lesquelles il ne voyait qu'un sujet de troubles dans ses États, défendit aux missionnaires de rien enseigner de contraire aux coutumes légales, et fit signifier au légat l'ordre de sortir de l'empire. Le légat répond à cette injonction par un mandement daté du 25 janvier 1707, défendant aux chrétiens de donner à Dieu le nom de *Xanti* ou de *Tien*, et de rendre à Confucius et aux ancêtres les honneurs accoutumés. Aux yeux de l'empereur, ce mandement est un outrage, il voit que le cardinal a douté de sa parole souveraine, sa susceptibilité de monarque absolu s'en offense, il bannit le vicaire apostolique et ordonne de livrer aux Portugais le cardinal-légat dont ils sont ennemis; ceux-ci le renferment dans un cachot de la prison de Macao.

Le Père Gerbillon, qui ne pouvait calmer l'indignation et la colère de l'empereur, mourut au milieu de ces troubles religieux; Kang-Hi perdait en lui un ami dévoué, mais cet ami avait témoigné tant de déférence au légat, que le monarque le vit mourir sans exprimer le moindre sentiment de douleur. Toutefois il s'attacha au Père Parennin, et ne voyageait plus sans l'avoir près de lui. Le vice-roi des Indes, l'archevêque de Goa et l'évêque de Macao avaient défendu au cardinal de Tournon d'exercer ses pouvoirs de légat dans les colonies portugaises, et aussitôt le légat avait excommunié l'évêque et le capitaine-général de Macao. Le 8 juin 1710, il expirait, à l'âge de quarante deux ans, dans son cachot de Macao.

Les Jésuites du Maduré en avaient appelé à la cour de Rome, et continuaient à propager l'Évangile et la Croix de Jésus-Christ.

Le Père Beschi avait un tel succès, que le nabab de Trichirapali, ravi des discours, émerveillé de la doctrine de ce grand saniassi, le choisit pour son premier ministre. Le Père Beschi, persuadé que les intérêts du christianisme ne peuvent que gagner à son acceptation, se laisse élever à cette dignité, et, désormais, trente cavaliers, douze porte-drapeaux, une musique militaire, les plus beaux éléphants et de nombreux chameaux formeront le cortége et la suite de l'humble religieux de la Compagnie de Jésus, toutes les fois qu'il devra se présenter à la cour. Il serait difficile de déterminer le nombre d'âmes que cet entourage de magnificence l'aida à sauver pour l'éternité. Mais tous les honneurs prodigués aux Jésuites saniassis ne les garantissaient pas des colères des princes ou des vengeances des païens : « Quand le missionnaire se lève le matin, mandait le Père Bouchet, il n'oserait assurer qu'il ne couchera pas le soir dans quelque cachot. Il est rare qu'il s'en trouve un seul qui échappe aux horreurs de la prison, et j'en ai connu qui ont été emprisonnés deux fois en moins d'une année. »

Clément XI, pressé par les instances du cardinal de Tournon, et voulant mettre fin à toutes les divisions excitées par la tolérance des Jésuites en Chine et dans le Malabar, avait condamné quelques-unes des pratiques incriminées et toléré les autres. Le général de la Compagnie, Michel-Ange Tumburini, se rendit au Vatican, accompagné de ses assistants, au mois de novembre 1711, et tous se prosternèrent aux pieds du Souverain-Pontife, en protestant de leur entière soumission à ses décisions. Le Père Général, qui portait la parole, dit en terminant : « Si cependant il se trouvait à l'avenir quelqu'un parmi nous, en quelque endroit du monde que ce fût, ce qu'à Dieu ne plaise, qui eût d'autres sentiments, ou qui tînt un autre langage, car la prudence des hommes ne peut assez ni prévenir ni empêcher de semblables événements dans une si grande multitude de sujets, le Général déclare, assure et proteste, au nom de la Compagnie, qu'elle le réprouve dès à présent et le répudie; qu'il est digne de châtiment et ne peut être reconnu pour véritable et légitime enfant de la Compagnie de Jésus. »

La mort du cardinal de Tournon était encore ignorée à Rome.



SAINT JEAN-FRANÇOIS RÉGIS.

Pendant que ces événements se passaient en Chine, dans les Indes et dans la capitale du monde chrétien, d'autres s'accomplissaient en France et n'étaient pas moins graves. Nous avons vu que le Pape Clément XI avait condamné le *silence respectueux* imaginé par les jansénistes : les religieuses de Port-Royal refusèrent de souscrire à la bulle qui prononçait cette condamnation. Le clergé l'avait acceptée, le parlement l'avait enregistrée, mais ces religieuses, excitées dans leur révolte par l'auteur des *Réflexions morales,* qui s'était évadé de prison, persistaient à méconnaître l'autorité du Saint-Siége. En 1707, après plus d'un an de patience et d'inutiles exhortations, le cardinal de Noailles leur interdisait l'usage des sacrements, et, sur la demande de Louis XIV, Clément XI, par une bulle datée du 27 mars 1708, ordonnait la suppression du monastère de Port-Royal-des-Champs, qu'il qualifiait de *nid d'hérésies.* Quesnel s'écrie que le Pape a blasphémé; le conseil du roi lui répond en décrétant qu'il n'y aura plus désormais qu'un seul Port-Royal, celui de Paris. Quesnel publie que les Jésuites ont tenu la plume qui a écrit la bulle de suppression et celle qui en a écrit le décret. Cette dernière ne pouvait être que celle du Père de Lachaise. De quoi n'est pas capable le confesseur d'un roi, surtout lorsque ce confesseur est Jésuite!

Le Père de Lachaise ne survécut que peu de mois à cette nouvelle imputation, qui du reste ne pouvait lui être nuisible que dans l'esprit des ennemis de l'Église; il mourut le 20 janvier 1709, âgé de quatre-vingt-quatre ans, et n'ayant plus d'influence sur le monarque dont il conservait néanmoins l'affection. Il avait été son confesseur pendant trente ans; c'était lui qui avait béni le mariage de ce prince avec madame de Maintenon, en présence de l'archevêque de Paris, du chevalier de Forbin, de Montchevreuil et de Bontemps. Après sa mort, le roi chargea les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, ainsi que le curé de Saint-Sulpice, de lui choisir un autre confesseur; ils lui désignèrent le Père Michel Letellier, Jésuite, qui fut accepté, et entra en fonctions le 21 février de la même année 1709; il était Provincial de France, avait soixante-cinq ans, et était loin de la distinction de formes du Père de Lachaise. Lorsqu'il se présenta devant le

roi, ce prince lui demanda s'il était parent du chancelier Michel Le Tellier :

— Moi? sire, répond vivement le religieux, parent de messieurs Le Tellier! Il n'en est rien. Je suis un pauvre paysan de la Basse-Normandie, où mon père était fermier.

Cette brusque révélation était un coup de foudre pour les courtisans; nul d'entre eux ne comprit que l'on ne se fût pas informé de l'origine de ce Jésuite, avant de le présenter au monarque qui devait s'agenouiller devant lui. Ce qui a fait dire à Saint-Simon que le Père Letellier était « de la lie du peuple et ne s'en cachait pas. » C'est là le véritable motif de l'opposition qui se manifesta contre ce Jésuite dès son apparition à la cour; personne ne lui pardonna d'avoir osé avouer son humble naissance avec tant de simplicité. Aussi lorsque, le 29 octobre de la même année, le lieutenant de police, d'Argenson, fit enlever de leur monastère les religieuses de Port-Royal, et les fit conduire dans d'autres couvents, en exécution du décret de l'année précédente, ce fut le Père Letellier que l'on accusa de cette rigueur, sans remarquer que ce décret avait été rendu un an avant que le Père Letellier n'eût vu Louis XIV pour la première fois. Il est bien facile, convenons-en, d'abuser de la faiblesse de l'esprit humain! Les jansénistes le savaient et en profitaient. Les religieuses de Port-Royal-des-Champs étaient autant de martyres victimes de la tyrannie et de la puissance des Jésuites. Aussi, que de miracles préparés d'avance ne vit-on pas surgir du cimetière de l'abbaye abandonnée! que de pèlerinages dans les cellules désertes! que de scènes ridicules imaginées et exécutées dans le but d'exalter les têtes et d'irriter les esprits! Le roi savait à quoi s'en tenir sur ces grotesques démonstrations et ne voulut pas les tolérer : il ordonna la démolition de tous les bâtiments; cet arrêt fut rendu le 12 janvier 1710. Les jansénistes se montrèrent d'autant plus exaspérés; l'épiscopat s'effraya de ses menées, les évêques de la Rochelle et de Luçon condamnèrent les *Réflexions morales*.

En 1695, le cardinal de Noailles, alors évêque de Châlons, avait approuvé cet ouvrage, par le seul motif que la première édition avait reçu l'approbation de son prédécesseur, Félix Vialard. Antoine de Noailles ne s'était pas inquiété de la différence de ces

éditions : la première, à peu près inoffensive, n'était qu'un petit opuscule de quelques pages, tandis que la troisième était un ouvrage en quatre volumes, reproduisant toutes les doctrines de Jansénius. Antoine de Noailles, sans s'en apercevoir, avait approuvé le mépris de toute autorité spirituelle et temporelle, et l'excitation à la révolte contre ces mêmes autorités. Devenu archevêque de Paris et cardinal, il voit condamner, en 1710, ce livre revêtu de son approbation, et s'en plaint hautement. L'affaire est portée en cour de Rome par le clergé de France, et, afin de la présenter au même point de vue, les évêques demandent au Père Letellier de rédiger l'exposé qu'ils enverront séparément au Souverain-Pontife. Le Père Letellier accède à ce désir, mais une lettre relative à cette entente des évêques avec le confesseur du roi, tombe entre les mains des jansénistes, et, dès lors, c'est la Compagnie de Jésus tout entière qui dirige l'épiscopat français par le Père Letellier. Les têtes s'exaltent, les discussions s'enveniment, le cardinal de Noailles se trouve offensé de l'appel au Pape sur les *Réflexions morales*, et il demande à Louis XIV une réparation qui lui est refusée. « Le cardinal ne veut voir que les Jésuites dans cette affaire, écrivait Fénelon, pour pouvoir irriter le monde contre eux en les montrant comme ses persécuteurs. Telle est la mode du parti. A l'entendre, les Jésuites font tout : sans eux, le fantôme d'une hérésie imaginaire disparaîtrait en un moment. Ils font tous les mandements des évêques et même toutes les constitutions du Siége apostolique. Qu'y a-t-il de plus absurde et de plus indigne d'être écouté sérieusement que des déclamations si outrées? »

Le cardinal, voyant que le roi demeure inflexible et n'accorde rien à ses instances, lance un interdit sur tous les Jésuites de son diocèse, à l'exception des confesseurs de la famille royale. Louis XIV se plaint, le cardinal répond que les Jésuites le persécutent. Madame de Maintenon lui écrit : « Vous traitez l'affaire des Jésuites d'affaire spirituelle, et Sa Majesté la regarde comme un procédé particulier, comme une vengeance... car de dire que les Jésuites sont incapables de confesser, il n'est pas possible qu'ils soient devenus tels dans un moment. » Le 20 août 1711, le cardinal écrivit à Madame de Maintenon : » Je donne de

nouveaux pouvoirs au Père Letellier, quoique ce soit celui qui mérite le mieux de n'en pas avoir. » C'était pour punir le Père Letellier de son intervention dans l'affaire des *Réflexions morales*, que tous les Jésuites étaient interdits, et lui, *seul coupable*, était excepté de la mesure, pour éviter au roi une cause de mécontentement! La portée d'une telle inconséquence ne peut échapper à l'esprit le plus léger.

Dans le mois de juin 1712, Fénelon écrivait à Louis XIV :

« Rien n'est plus diffamant pour une Compagnie religieuse que de l'accuser, à la face de toute la chrétienté, d'avoir une mauvaise doctrine, d'être coupable d'une conduite irrégulière à l'égard des évêques, et de vouloir être aujourd'hui leurs maîtres et leurs juges. Plus l'accusation est grave, plus la preuve doit être démonstrative. Il faut donc que le Cardinal démontre tous les faits allégués ou qu'il succombe comme un insigne calomniateur. S'il ne fait que continuer des plaintes et des déclamations vagues, il ne fera que ce qui est ordinaire à tous les auteurs passionnés de libelles diffamatoires. Il ne lui reste plus aucun moyen de reculer, il faut qu'il entre en preuve, et qu'un éternel opprobre tombe sur les Jésuites ou sur lui. Mais, si les preuves juridiques lui manquent, il doit réparer la calomnie, en la rétractant avec autant d'éclat qu'il l'a publiée. Dieu, dont il a blessé la vérité, l'Église, qu'il a scandalisée, sa conscience, dont il a étouffé la voix pour contenter son ressentiment, sa dignité même, dont il a abusé pour noircir des innocents, demandent cette humiliante réparation. »

La congrégation chargée d'examiner à Rome le livre de Quesnel approuvé par le cardinal de Noailles arrivait à la fin de son œuvre. Bossuet, à l'apparition de cet ouvrage, y avait reconnu cent vingt propositions erronées ; la cour romaine n'en condamna que cent une, et, par la célèbre bulle *Unigenitus*, promulguée à Rome le 8 septembre 1712, le Saint-Siége condamne et réprouve les *Réflexions morales* comme renfermant plusieurs hérésies, et entre autres toutes celles de Jansénius. Le 23 janvier 1714, l'assemblée du clergé acceptait la bulle *Unigenitus*, et le 15 février le Parlement l'enregistrait. Le cardinal, ne pouvant plus reculer, condamna les *Réflexions morales*; mais, par une

inconséquence déplorable, il défendit en même temps de soutenir la bulle. Cette bulle, envoyée à tous les évêques de France, fut acceptée *purement et simplement* par cent huit prélats, treize proposèrent des modifications, un seul, Labroue, évêque de Mirepoix, refusa de condamner la doctrine de Quesnel. C'était un échec pour les jansénistes, ils s'en vengèrent par la calomnie, en attendant l'occasion de donner une autre direction à leur ressentiment. Cette occasion ne devait pas tarder à se présenter : Louis XIV mourait le 1er septembre 1715, assisté par le Pere Letellier, il laissait un roi mineur, et la régence au duc d'Orléans.

II

Les jansénistes se piquaient de rigorisme et accusaient les Jésuites de professer une morale relâchée; cela ne les empêchait pas d'entourer depuis longtemps de leurs adulations le prince qui allait disposer du pouvoir à la mort du roi. Le duc d'Orléans ne faisait point mystère des vices dégradants auxquels il s'abandonnait sans honte et sans remords; les jansénistes comptaient sur ses mauvais instincts pour le succès de leur cause et se déclaraient ses amis et ses partisans. Ce plan, habilement suivi, les rendit maîtres du terrain bientôt après la mort du grand roi.

Louis XIV avait légué son cœur à la maison professe des Jésuites. Philippe d'Orléans ne disputa point cet héritage sans profit; mais il fallait une garantie aux jansénistes, ils exigeaient une victime, Philippe leur sacrifia le Père Letellier en l'éloignant. Le confesseur de Louis XIV fut envoyé à Amiens; car, disait-on, il avait fait remplir les prisons de jansénistes, il disposait des lettres de cachet, et une multitude d'innocents gémissaient dans les fers, victimes de sa cruelle tyrannie. Aussi, avec quel empressement n'ouvrit-on pas les cachots de la Bastille et le don-

jon de Vincennes, afin de briser les fers de cette multitude d'innocents!..... Ils sortirent en foule..... on les compta..... ils étaient six, dont deux seulement avaient été arrêtés et emprisonnés pendant la durée de ce qu'on appelait le *règne* du Père Letellier!

Le 20 novembre, deux mois après la mort du roi, le cardinal de Noailles, persuadé que les Jésuites seraient peu redoutables désormais, levait en partie l'interdit dont il les avait frappés, et il rendait les pouvoirs à douze d'entre eux, qui, probablement, étaient devenus bons confesseurs par l'effet de la suspense.

L'Université, voulant, elle aussi, profiter de la mort du roi, demande au régent de prendre des mesures pour diminuer l'influence des Jésuites dans l'enseignement, en raison du tort grave que lui font leurs colléges; Philippe n'y peut consentir et répond résolûment :

— Pour ce qui est des colléges des Jésuites, je veux que rien n'y soit changé!

— Mais, ajoutent les députés, nous ne sollicitons qu'un décret privant des grades académiques ceux qui auront fait leurs études chez les Jésuites.

— Jamais, reprend le régent, tant que je gouvernerai la France, je ne permettrai que le collége de mon oncle subisse quelques changements.

Quelques jours après, il écrivait au Père du Trévoux pour lui exprimer ses bonnes dispositions en faveur du collége Louis-le-Grand et le rassurer sur l'inutilité des démarches de l'Université. Mais ce que le jansénisme perdait sur ce point, il le gagnait sur d'autres; il avait obtenu que le cardinal de Noailles fût nommé président du conseil, il en profita. Les Jésuites s'étaient toujours occupés de la sanctification des soldats; on leur en fit un crime : ils congréganisaient l'armée afin de s'en rendre maîtres, disaient les jansénistes, et de renverser ainsi, par un signe, le gouvernement qui leur déplairait. Le 19 juillet 1716, les congrégations des militaires étaient défendues, et les Jésuites renonçaient à leur œuvre sans réclamation. Ce n'était pas le compte de leurs adversaires, qui cherchaient le bruit et l'éclat; ils prétendirent que la silencieuse résignation des Pères n'était autre chose qu'un piége.

Le maréchal de Villars, chargé de l'administration de la guerre, était élève des Jésuites, ainsi que tous les grands hommes de cette illustre époque; en apprenant ces calomnies, il s'écrie indigné, dans le conseil :

« Quels sont donc les téméraires qui osent avancer une imposture si palpable? J'ai entre mes mains les réponses des officiers généraux et des gouverneurs des places; tous attestent que les ordres du roi sont strictements remplis !... Pour moi, messieurs, je l'avoue, tant que j'ai été à la tête des armées, je n'ai jamais vu de soldats plus actifs, plus prompts à exécuter mes ordres, plus intrépides, que ceux qui appartenaient aux congrégations tant accusées aujourd'hui. »

Le maréchal avait fait partie de ces congrégations et pouvait en parler par expérience.

Le cardinal de Noailles semblait ne pouvoir plus vivre que sous l'empire de la faction janséniste. Le Père Louis de la Ferté, fils du maréchal, devait prêcher aux Tuileries l'Avent de 1716, à la demande du cardinal de Rohan, grand aumônier. Le cardinal de Noailles fait proposer secrètement au régent un autre prédicateur, Philippe le refuse. Le Père de la Ferté, instruit de ce qui se qui se passe, se désiste aussitôt de son engagement en faveur du prédicateur choisi par l'archevêque de Paris; mais le prince de Rohan, frère du grand aumônier, lui mande, le 31 octobre :

« Le duc d'Orléans m'a ordonné de vous porter l'ordre de venir demain prêcher devant le roi, et un ordre répété et appuyé devant madame la duchesse de Ventadour; en telle sorte que vos raisons particulières ne peuvent plus tenir contre le respect que vous devez au roi et à S. A. R. »

Devant un tel ordre, le Père de la Ferté n'avait qu'à obéir. Il prêche le lendemain, 1er novembre, en présence de la cour, et il conjure ensuite le régent de le dispenser de remonter dans la chaire des Tuileries, afin d'éviter un conflit regrettable entre le grand aumônier et l'archevêque de Paris. Le régent comprend la délicate position de l'humble Jésuite et cède à son désir ; mais le cardinal de Noailles veut témoigner au régent son mécontentement, et pour le punir d'avoir exigé que le Pere de la Ferté

prêchât le premier sermon devant la cour, il interdit tous les Jésuites de Paris et désigne particulièrement Louis de la Ferté.

Il imagine même de leur faire signifier cet interdit par un HUISSIER ! Bien plus, des crieurs publics sont chargés de parcourir les rues de la ville pour annoncer aux Parisiens la grande nouvelle et faire savoir à tous et à chacun que les Jésuites sont interdits par sentence de l'archevêque de Paris ! Les jansénistes avaient besoin de scandale; ils voulaient arriver à arracher l'enseignement aux Jésuites, il fallait pour cela altérer la confiance des familles, et tous les moyens leur étaient bons pour atteindre leur but. Les évêques de Châlons, de Metz, de Verdun, de Laon et de Montpellier, pressés par leurs instances, suivirent l'exemple du cardinal du Noailles dont ils partageaient les opinions, et les Jésuites se virent interdits dans ces diocèses, sans en connaître les motifs.

Ce n'était pas assez d'avoir interdit le saint ministère aux apôtres de la Compagnie de Jésus, il fallait les diffamer par les plus hideuses calomnies, il fallait suivre sur ce terrain la marche du protestantisme; le jansénisme la suivit fidèlement.

Deux hommes étaient arrivés à Brest, dans le courant de l'année 1716, venant y réclamer deux millions de fortune qu'avait laissés un de leurs parents, Ambroise Guis, mort en cette ville quinze ans auparavant. Les deux héritiers étaient de Marseille, l'un, Honoré Guérin, était prêtre interdit; l'autre, Esprit Berengier, était un pauvre artisan. Malheureusement pour eux, nul n'avait jamais eu connaissance, à Brest, d'une fortune aussi considérable, nul ne se souvenait d'Ambroise Guis; les autorités de la ville étaient dans la même ignorance. Les héritiers sont forcés de s'en retourner sans héritage.

Cette réclamation semblait oubliée à tout jamais, lorsque tout à coup, en 1718, le bruit se répand à Brest que les Jésuites du collége de la marine pourraient, mieux que personne, fournir des renseignements sur Ambroise Guis et sur ses deux millions. Et le fait était bien clair. Tout simplement, Ambroise était débarqué fort malade au port de Brest en 1701. Les Jésuites l'avaient adroitement attiré au collége sans oublier les deux millions, après quoi, ils avaient tué le malade et s'étaient en-

tendus avec l'abbé Rognant, recteur de la paroisse Saint-Louis, lequel s'était arrangé avec les employés de l'hôpital. Toutes choses convenues, l'abbé Rognant avait fait enlever secrètement le cadavre et l'avait fait inhumer dans le charnier de l'hôpital.

Il ne manquait à cette fable qu'un peu de vraisemblance, mais personne n'y regarda d'assez près pour s'en apercevoir; la chose se disait, on la répétait avec plus ou moins d'exactitude, elle faisait le tour de la ville, attristant les uns, étonnant les autres, et n'étant repoussée que par un très-petit nombre. Ainsi courant, la nouvelle arrive au collége, et les Jésuites, qui ont depuis longtemps la mesure de la crédulité humaine, sentent le besoin de prouver la fausseté de cette horrible accusation. Le gouverneur de la ville demande au premier président du parlement d'Aix de prendre des informations en sa qualité d'intendant de la province. Le résultat de ces démarches fut celui-ci : La famille d'Ambroise Guis déclara que la misère avait porté ce vieillard à s'embarquer pour Alicante, et que l'on avait su depuis qu'il y était fort malheureux. Le président avait alors écrit à Alicante; la réponse qu'il avait reçue contenait cet extrait des actes mortuaires : « Ambroise Guis, Français de nation; le vendredi 6 novembre 1665 on enterra le susdit dans cette église pour l'amour de Dieu, et tout le clergé y assista en exécution de l'ordonnance et décret du grand vicaire forain de cette ville d'Alicante et de son territoire. » La copie de cet acte était certifiée authentique par trois notaires et par le consul de France.

Lorsque ce document fut publié sous l'autorité du gouverneur, chacun se reconnut bien un peu irréfléchi, et s'avoua qu'en effet il avait ajouté foi à un conte aussi absurde que ridicule et méchant; toutefois, nul ne se promit d'examiner à l'avenir. L'on veut bien se moquer de la crédulité populaire, mais, l'occasion venue, on lui fournit volontiers son propre contingent.

Les Jésuites se savaient outrageusement calomniés, ils se voyaient interdits dans quelques diocèses du royaume, mais ils étaient partout et toujours les dignes fils de saint Ignace de Loyola, partout et toujours, ils se montraient animés de son esprit.

En 1720, la peste s'abat sur la ville de Marseille et répand la

consternation dans toute la France. L'évêque de Marseille, sorti de la Compagnie de Jésus, avait appris à cette école tous les secrets de la charité, et fut un héros durant cette épouvantable calamité; mais il ne fut pas le seul, car il y avait des Jésuites à Marseille. Le terrible fléau enlevait mille victimes par jour; les magistrats qui n'avaient pas cherché leur salut dans la fuite étaient atteints par la maladie; deux échevins sont seuls en état de s'occuper de l'administration, mais ils seraient insuffisants si le Père Milley ne s'était joint à eux pour partager leurs fonctions. Tous les Jésuites sont accourus au secours des pestiférés, tous sont magnifiques d'abnégation, de courage, de dévouement, de sublime charité. Tous tombent en héros à côté des malades qu'ils soignent ou des mourants qu'ils assistent, dix-huit sont morts; le Père Claude-François Milley est de ce nombre. Il ne reste plus que le vénérable Père Jean-Pierre Levert, qui a soigné les pestiférés dans les missions de l'Orient, et qui, aujourd'hui, est âgé de quatre-vingts ans. Il a perdu tous ses frères, il est seul dans la maison de son Ordre, mais son courage est au-dessus de sa douleur, sa charité a conservé toute sa vigueur, il veut, s'il est possible, remplacer ceux qui manquent; il voudrait se multiplier, il fait des prodiges.... Dès que la maladie a cessé, l'apôtre tombe et meurt dans les bras de l'héroïque évêque dont il avait partagé avec tant de zèle les travaux et les dangers. Le fléau s'était étendu sur toute la Provence; les pages des registres de Marseille, d'Aix, d'Arles, d'Avignon et de Toulon portent les noms de trente-huit Jésuites morts victimes de leur charité (1). C'est ainsi qu'ils répondaient aux calomnies et aux persécutions dont ils étaient l'objet.

Le 11 mai de l'année 1716 passait de la terre au ciel une des

(1) Depuis le Père Pasquier-Brouet, un des premiers compagnons de saint Ignace, mort à Paris, victime de sa charité, en 1562, jusqu'à la peste de Marseille, toutes les contrées de la terre ont vu des disciples de l'Institut affronter et recevoir le coup de la mort au milieu des malades et des mourants, frappés du fléau destructeur. Dans le catalogue du Père Algamba, continué par Nadasi, sous le titre de *Héros et Victimes de la Charité*, de l'année 1556 à l'année 1657, nous trouvons onze cent quatre-vingt-dix-sept Pères ou Frères coadjuteurs victimes de leur charité. — Pour les années suivantes, les documents

plus humbles et des plus belles gloires de la Compagnie de Jésus : saint François de Hieronymo, appelé en Italie Francesco de Girolamo, allait recevoir la couronne méritée par sa sainte et laborieuse vie.

III

Le 19 mars 1715, une bulle de Clément XI défendait formellement aux Jésuites de permettre désormais les coutumes nationales qu'ils avaient tolérées jusqu'alors dans l'empire chinois, et la même bulle leur imposait un serment auquel ils s'empressèrent de souscrire tous, sans exception, bien que ce fût avec la certitude de signer en même temps la ruine du christianisme dans un État où il promettait le plus consolant avenir. Toutefois, le Saint-Siége, afin de s'éclairer davantage, envoyait Ambroise de Mezzabarba, avec le titre de légat apostolique en Chine, lui donnant mission d'examiner les questions afin d'en rendre un compte exact à la cour romaine. Mais demander à l'empereur l'entrée dans la ville impériale pour un légat du Souverain-Pontife, c'était s'exposer aux plus terribles effets de sa colère ; Kang-Hi n'avait pas oublié le cardinal de Tournon.

Le Père Laureati, visiteur de la Chine, obtient des mandarins ce que nul ne pouvait solliciter du souverain, et le légat arrive ainsi dans la capitale. L'empereur en est averti et fait mettre en prison le Père Laureati et les mandarins qui ont favorisé le légat. Les Jésuites tenaient à prouver jusqu'au bout leur respect et leur obéissance pour l'envoyé du Saint-Siége. Le légat devait avoir une audience de l'empereur, les Jésuites seuls osent affronter le

nous manquent ; mais, depuis l'année 1679 à l'année 1726, on voit, en l'espace de 47 années, trois cents treize Jésuites morts au service des malades, dans les temps de peste, ou dans les bagnes et les hôpitaux. Jusqu'à ces dernières années, ce saint zèle ne s'est point ralenti.

(Note de M. Crétineau-Joly dans l'*Hist. de la Compagnie de Jésus.*)

danger de la solliciter, et c'est le Père Joseph Pereira qui présente à Kang-Hi Ambroise de Mezzabarda. L'empereur le reçoit avec un mécontentement qu'il ne cherche point à dissimuler, et ne comprend pas que le Souverain-Pontife puisse donner aux coutumes nationales du Céleste-Empire un sens différent de celui que les Chinois eux-mêmes leur donnent; il refuse d'autoriser ses sujets à les sacrifier à la religion. Le légat propose de porter cette réponse aux pieds du Pape et de revenir ensuite apporter la décision pontificale à l'empereur. Le prince accepte, mais, pendant la traversée du légat, le 19 mars 1721, Clément XI passait à une autre vie, Benoit XIII lui succédait, et l'empereur Kang-Hi expirait l'année suivante, le 20 décembre. Le premier acte d'autorité de son fils Yong-Tching fut d'interdire le christianisme dans toute l'étendue de son empire.

Tous les Jésuites que leur science abritait contre les colères impériales demandent grâce pour leurs néophytes et cherchent à détourner ce coup, dont les conséquences seront la ruine entière de la religion, la persécution, l'apostasie pour quelques-uns, la mort pour plusieurs, le triomphe de l'enfer pour l'avenir.... Rien ne peut vaincre Yong-Tching. Il menace de mort les princes de sa famille qui refusent de renoncer à la foi catholique, puis il leur fait grâce de la vie, les dépouille de leurs biens et les exile, ainsi que plusieurs grands dignitaires. Les missionnaires des divers Ordres sont bannis et relégués à Macao; les seuls Jésuites furent jugés trop savants pour être sacrifiés; mais leur ministère ne pouvait plus s'exercer que dans le secret et avec des difficultés sans nombre. Le Père Gaubil, dans une lettre du 6 octobre 1726, adressée au Père Maignan, alors à Paris, raconte leur triste situation et le bien qu'ils peuvent encore opérer au milieu de ces entraves.

Pendant dix années entières, les missionnaires luttèrent contre les obstacles qui s'opposaient à leurs travaux apostoliques, espérant toujours, soit des concessions plus larges de la part de la cour romaine, soit une disposition moins hostile de la part de l'empereur.

En France une nouvelle tempête s'était élevée contre la Compagnie de Jésus au sujet d'un événement auquel elle était

entièrement étrangère. En 1721, l'Oratorien Lelong était en danger de mort, le curé de Saint-Louis-en-l'Ile, qui le savait au nombre des *appelants* de la bulle *Unigenitus*, exige sa rétractation. Lelong refuse de se rétracter, le curé lui refuse les sacrements, et aussitôt le fait retombe sur les Jésuites. L'année suivante, 1722, l'abbé Boche, également *appelant*, était près de mourir; c'était à Arles : le Père Savornin, Dominicain, refuse de l'absoudre s'il ne se rétracte. Le mourant s'obstine et veut paraître au tribunal de Dieu sans avoir fait sa soumission à l'Église. Un autre prêtre se présente, il administre le moribond, et l'archevêque l'interdit. Evidemment, les Jésuites avaient tort. D'un bout de la France à l'autre, ce fut un cri de haine et de réprobation contre eux.

Ces deux exemples de résistance de la part de deux prêtres provoquèrent une mesure à peu près générale : l'on demandait aux malades un billet de confession, avant de leur administrer les sacrements, afin de s'assurer de l'orthodoxie de leur foi par celle du prêtre qui les avait absous. Ce fut encore la Compagnie de Jésus tout entière qui fut accusée de cette rigueur, elle que l'impiété et l'immoralité, d'accord avec le jansénisme, accusaient en même temps de tant de relâchement dans sa morale! Les Jésuites ne répondirent d'abord que par le silence. Quelques années plus tard seulement, ils se défendirent par leurs écrits.

En 1729, la mort du cardinal de Noailles rendait enfin à tous les Pères de Paris le libre exercice du saint ministère. Le premier acte de Charles de Vintimille, son successeur sur le siége de Paris, fut la levée de cet interdit que le cardinal s'était obstiné à maintenir pendant quinze années!

Le Général de la Compagnie ne survécut que peu de mois à cette consolante nouvelle; il mourut le 28 février 1730.

Dans la même année, le cardinal Corsini montait sur le trône pontifical, et prenait le nom de Clément XII.

GÉNÉRALAT

DU PÈRE FRANÇOIS RETZ

QUINZIÈME GÉNÉRAL

1730 — 1750

I

Le Père Tamburini était mort sans avoir désigné de Vicaire Général; les profès de Rome nommèrent le Père Retz pour en exercer les fonctions pendant la vacance, et ce dernier, ayant fixé la Congrégation générale au 17 novembre de la même année 1730, fut élu au premier tour de scrutin, le 30 du même mois, à l'unanimité des voix, moins la sienne. Il était né à Prague, avait cinquante-sept ans et s'était distingué dans toutes les charges qu'il avait occupées.

Le jansénisme venait de perdre son principal appui, le cardinal de Noailles, qui, sans professer ses doctrines, sans même les approuver au fond de sa conscience, s'était laissé dominer par ses partisans et s'était prêté à leurs exigences avec une faiblesse des plus regrettables. Philippe d'Orléans ne gouvernait plus, le roi était majeur; mais Louis XV, élevé au milieu d'une cour dépravée, ne songeait qu'à ses plaisirs, abandonnait à ses ministres le soin de gouverner l'État, et ne s'inquiétait nullement des questions religieuses qui avaient si fort agité le règne précédent. Ainsi livré à ses propres forces, le jansénisme se sentait mourir, il essaya de se redonner un peu de vie. Il fit faire des miracles sur le tombeau du diacre Pâris; il donna une recette à quelques adeptes pour les faire entrer en convulsions dès leur arrivée au cimetière de la paroisse de Saint-Médard; il

ameuta le bas peuple autour des convulsionnaires, et il paya généreusement quiconque eut la complaisance de se dire possédé du démon, et qui, après d'horribles contorsions, en présence de la foule, voulut bien assurer s'être trouvé miraculeusement délivré de l'esprit malin par les mérites du saint diacre Pâris. Les choses allèrent même si loin, que le lieutenant de police fit fermer le cimetière et défendit de renouveler des scènes aussi inconvenantes que ridicules (1).

Pendant que le jansénisme tournait ainsi au grotesque et affectait une pieuse crédulité pour les miracles dont il payait les acteurs, l'école de l'incrédulité lui venait en aide, creusant sourdement l'épouvantable abîme dans lequel elle voulait engloutir les trônes et précipiter les autels. Cette école, dont Voltaire était le chef, dont le système était la négation de toute vérité, dont le but était l'anéantissement du catholicisme, arrivait à son heure. Aux scandaleuses licences de la cour du Régent venaient se joindre et succéder celles de la cour de Louis XV ; la société semblait avoir perdu le sens moral, la philosophie nouvelle pouvait donc se faire accepter et compter sur de nombreux adeptes. Par ses écrits, par sa correspondance, elle propageait ses principes avec une effrayante rapidité, et l'on vit bientôt germer, croître et se développer au contact de ces pernicieux enseignements, les idées d'indépendance politique et religieuse que les protestants et les jansénistes avaient semées de toutes parts si abondamment.

« Il se forma un parti, dit le docteur Ranke, auteur protestant (2), qui formula sa haine de toute religion en un système qui détruisait toute idée de Dieu, tous les principes essentiels du pouvoir et de la société ; une littérature surgit hostile à l'Église et aux gouvernements, attirant à elle les esprits et les enchaînant par des liens indissolubles.

« Il est évident que les diverses tendances de cette époque,

(1) Le lendemain, on trouvait sur la porte du cimetière ces deux vers, dont l'ironie achevait de faire tomber dans le mépris ces prétendus miracles :

« De par le roi, défense à Dieu
« De faire des miracles en ce lieu. »

(2) *Hist. de la Papauté*, t. III, p. 344 et 345. — 1848.

s'accordaient fort peu entre elles : la tendance de la Réforme était monarchique de sa nature, ce qu'on ne peut pas dire de la tendance philosophique, qui se mit très-promptement en opposition avec l'État. La tendance janséniste demeura attachée à des opinions qui étaient indifférentes, sinon odieuses aux uns comme aux autres. Malgré la différence de leurs idées et de leurs sentiments, tous ces partis combinèrent leurs mouvements..... Dans tous les pays, dans toutes les cours, se formèrent deux partis, dont l'un faisait la guerre à la Papauté, à l'Église, à l'État, et dont l'autre cherchait à maintenir les choses telles qu'elles étaient et à conserver les prérogatives de l'Église universelle.

« Ce dernier parti était représenté surtout par les Jésuites, cet Ordre apparut comme le principal boulevard des principes ultramontains : c'est contre lui que se dirigea immédiatement l'orage. »

C'est un protestant qui en fait l'aveu : « Tous ces partis combinèrent leurs mouvements. » Les jansénistes vouent à l'exécration du monde la morale relâchée des Jésuites, et ils se permettent en même temps, dans l'excès de leur rigorisme, de « combiner leurs mouvements » avec les protestants, les impies, les athées, afin d'arriver plus sûrement à la destruction de toute autorité spirituelle et temporelle. Les Jésuites sont considérés « comme le boulevard » de l'Église et de la Papauté, voilà pourquoi ils doivent être les premiers attaqués. Calvin a commencé, il a jeté le premier cri d'alarme, il a dirigé vers la Compagnie de Jésus le premier feu de ses batteries ; ses sectateurs ont toujours été fidèles à son système de persécution, mais deux siècles de calomnies, de massacres, de pillages, de trahisons n'ont pu vaincre cette armée de héros. Il fallait à l'enfer de nouveaux bataillons et de nouvelles armes, il a inventé le jansénisme, et maintenant, éclairé sur son impuissance, il lui donne pour renfort la secte de l'incrédulité. Les « trois tendances vont combiner leurs mouvements, » nous verrons bientôt les résultats de cette combinaison.

Pendant que l'enfer manœuvrait ainsi dans l'ombre, une rumeur sourde agitait la ville de Toulon ; c'était en 1731. Bientôt l'on parle tout haut de cette terrifiante affaire, l'on va

répandant le bruit que les Jésuites sont dans une telle intimité avec les démons, qu'il les envoient où bon leur semble. La chose n'est pas douteuse : Catherine La Cadière, très-sainte fille assurément, est possédée du démon par le fait du Père Jean-Baptiste Girard, recteur du séminaire de la Marine, qui lui a jeté un sort. C'est Catherine qui le dit, donc rien n'est plus certain. Il est d'ailleurs très-facile d'en avoir la preuve, puisque Catherine ne demande pas mieux que de donner gratuitement au public le spectacle de sa possession : elle est visible tous les jours.

La foule, à qui ces représentations ne coûtaient rien, accourait auprès de la possédée et savourait le plaisir de contempler ses contorsions et d'écouter son langage infernal.

Catherine avait souvent auprès d'elle, pendant ces scènes, son frère ou son confesseur; le premier était Jacobin, le second était Carme et se nommait Nicolas; l'un et l'autre étaient jansénistes, et nous savons qu'en ce moment le jansénisme était convulsionnaire et possédé du démon : c'était la grande vogue.

L'évêque de Toulon, La Tour-du-Pin-Montauban, n'approuvant pas les possessions et ne voulant pas tolérer les représentations de Catherine, interdit le Jacobin et le Carme qui les favorisaient. Le lendemain, Carme et Jacobin se présentent à l'évêché et sont reçus par l'évêque :

— Monseigneur, lui dirent-ils, vous nous avez retiré nos pouvoirs.....

— Oui, parce que vous avez fait jouer des scènes de possédé à votre pénitente et à votre sœur.

— Monseigneur, si nous sommes interdits, il est juste que le Père Girard le soit aussi; il faut nous rendre nos pouvoirs ou lui retirer les siens.

— Je ne ferai ni l'un ni l'autre.

— Eh bien, Monseigneur, nous porterons l'affaire au parlement, nous vous le déclarons ! Nous avons les moyens de perdre le Père Girard, nous le perdrons ; quant à nous, nous ne manquerons de rien, car on nous a promis cinquante mille livres si nous voulons entreprendre de nuire au recteur du séminaire.

L'évêque tient bon et congédie les religieux jansénistes. Ceux-

ci se hâtent de porter leur accusation au parlement, les investigations sont des plus minutieuses, l'évêque donne par écrit les détails que nous venons de reproduire, et qui paraissent à peine vraisemblables, et lorsque la justice est pleinement éclairée, voici ce qu'elle découvre, à la honte de la crédulité populaire.

Catherine La Cadière se confessait au Père Girard ; tout à coup, elle dit avoir des visions, des extases, des révélations, et le Père Girard, après avoir examiné suffisamment les choses, avait signifié à la visionnaire son refus de la diriger plus longtemps; car il avait reconnu qu'elle le trompait. Catherine, blessée dans son orgueil et furieuse d'être devinée, avait imaginé de se venger en accusant le Père Girard de lui avoir tout simplement envoyé un démon pour la tourmenter. Aidée et conseillée par les jansénistes, elle avait joué le rôle que nous venons de voir, et dont toute la honte retomba sur elle et sur ses conseillers. Mais longtemps encore le jansénisme exploita cette ridicule affaire. Il écrivit des pamphlets, il composa des chansons, il publia que le Père Girard avait été brûlé vif à Aix, il ne négligea rien pour amuser la France aux dépens des Jésuites, à propos de ce procès. Un arrêt du parlement, proclamant l'innocence du Père Girard, mit fin à ces extravagances.

L'année suivante, il fallait du Jésuite à tout prix pour occuper les esprits; rien ne se présentant pour servir de prétexte, les jansénistes se virent forcés de faire tous les frais. Ils annoncèrent publiquement que le Père Chamillard était mort à Paris, en *appelant* de la bulle *Unigenitus*. Ceci était renouvelé des luthériens, qui, en 1569, répandaient le bruit que le célèbre Père Canisius était passé dans leur camp. Le Père Chamillard mort appelant de la bulle, c'est-à-dire, mort janséniste, mort hérétique, apostat! C'était un triomphe pour la secte aux abois. Les gazettes s'emparent de cette nouvelle et racontent les merveilles qui ont accompagné et suivi cette mort inespérée. Les Jésuites, honteux de leur défaite, avaient disputé le cercueil du Père Chamillard aux jansénistes, qui s'en étaient emparés; ces derniers, victorieux dans le combat, avaient enlevé leur proie, l'avaient déposée dans une cave, — ce qui n'était pas lui faire trop d'honneur, — et de là, de ce cercueil et de cette cave, s'exhalait un

parfum mystérieux qui embaumait tout le quartier; bien plus, en invoquant le père Chamillard, pas trop loin de la cave, on était guéri de toutes les maladies du corps et de l'esprit. Le bon Père eût été janséniste de naissance qu'il n'aurait pas mieux fait. Ce conte était assez absurde pour être accepté de confiance, il réussit parfaitement Mais voilà que paraît un jour une lettre du Père Chamillard, annonçant qu'il n'est ni appelant, ni mort, mais bien vivant et bien Jésuite, et qu'il dément hautement la fable publiée par les gazettes des sectaires, Il ajoute :

« Il est évident, par ce qui vient d'arriver à mon égard, que si les Jésuites voulaient se rendre appelants de la Constitution, dès lors ils deviendraient tous de grands hommes et des hommes à miracles, au jugement de ceux qui sont aujourd'hui si acharnés à les décrier, comme je le suis devenu un moment sur le bruit de mon prétendu appel. Mais nous n'achetons pas à ce prix les éloges des novateurs. Nous nous croyons honorés par leurs outrages, quand nous faisons réflexion que ceux qui nous déchirent si cruellement dans leurs discours et dans leurs libelles sont les mêmes qui blasphèment avec tant d'impiété contre ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré dans l'Église et dans l'État. »

Les « mouvements combinés des trois tendances » n'auraient pas dû, ce semble, continuer dans ce sens. A quoi peut servir une calomnie dont il est si aisé de prouver la fausseté? Il est vrai que Calvin a dit : « Calomniez! calomniez! il en restera toujours quelque chose. » La triple alliance tenait à gagner ce quelque chose, elle inventa le Jésuite voleur. En 1738, toute la Belgique était mise en émoi par une dame Vianen, qui prétendait que le Père Janssens lui avait extorqué trois cent mille florins. C'était encore un procès à soutenir; les Jésuites ne pouvaient laisser planer sur eux une imputation de ce genre. Le résultat fut une déclaration du Conseil souverain de Brabant, portant que le Père Janssens était reconnu « innocent et exempt de tout reproche. »

« Les Jésuites étaient très-puissants, dit Léopold Ranke (1),

(1) *Hist. de la Papauté*, t. III, p. 365. — 1848.

principalement parce qu'ils occupaient les confessionnaux des grands et des princes, et dirigeaient l'instruction de la jeunesse. »

C'est ce qui explique l'acharnement de leurs ennemis à les poursuivre de leurs calomnies : il fallait absolument leur aliéner la confiance publique, il fallait leur retirer l'éducation de la jeunesse, les générations de l'avenir, qu'ils formaient dans un esprit trop monarchique et trop chrétien. « Au milieu des progrès de l'esprit nouveau, continue le même auteur protestant, ils (les Jésuites) restèrent inébranlablement attachés aux doctrines de l'orthodoxie et de la soumission à l'Église. » Donc, il était impossible de laisser vivre un Ordre religieux qui élevait la jeunesse dans des principes de soumission que la coalition de la réforme, du jansénisme et de l'incrédulité voulaient renverser et anéantir. Cette coalition s'était formée, de son propre aveu, dans le but de détruire l'Église; mais, pour arriver au cœur de la place, il fallait d'abord abattre les remparts, il fallait faire disparaître la Compagnie de Jésus.

Un jour de l'année 1746, dans une des salles de l'Hôtel-Dieu, à Paris, un pauvre mourant venait de recevoir les derniers sacrements, et, aussitôt après cette cérémonie, l'on voyait se réunir autour de son lit tous les aumôniers de l'hôpital, portant alors le titre de *prêtres-vicaires*. L'un d'eux, l'abbé Cussac, s'assit devant une petite table sur laquelle étaient des papiers et un encrier supportant des plumes. Les autres prêtres-vicaires étaient les abbés Limoges, de Pompignac et Viallez; ces trois derniers restaient debout; l'abbé Cussac avait pris une plume, placé un papier devant lui, et attendait pour écrire les dernières recommandations de celui qui allait mourir :

« Messieurs, leur dit le mourant, je suis Flamand, je me nomme Josse Deroosen, j'ai eu le malheur de porter en justice un faux témoignage que je tiens à rétracter. Voilà un écrit que j'ai signé et cacheté de ma propre main, et sur le pli duquel j'ai écrit moi-même : *Pour le Conseil souverain du Brabant.* Je vous demande de vouloir dresser un procès-verbal de la déclaration que je vous fais, de le signer tous comme témoins, et de l'envoyer avec ma rétractation au Conseil souverain de Brabant.

afin que je puisse paraître avec moins de crainte au redoutable tribunal de Dieu. »

Les vicaires dressèrent le procès-verbal à l'instant même, et promirent à Josse Deroosen de l'envoyer en Flandre sans délai. Le moribond semblait n'avoir attendu que cette promesse pour sortir de ce monde ; il expira peu de moments après.

Le Conseil souverain de Brabant ayant pris connaissance des pièces qui lui étaient adressées par les vicaires de l'Hôtel-Dieu de Paris, fit appeler deux notaires, pour se conformer aux intentions formelles de Josse Deroosen, et leur donna lecture de cette rétractation :

« Messieurs, Dieu m'ayant fait connaître, par la voix de ses ministres, et encore plus par sa grâce, l'injure que je lui ai faite, le dommage que j'ai causé à mon prochain, et le coup mortel que j'ai porté à mon âme par le faux témoignage que j'ai rendu au sujet des 300,000 florins que la dame Vianen prétendait lui avoir été extorqués par le très-révérend Père Janssens, de la Compagnie de Jésus, et convaincu, par le saint Evangile, que je ne saurais rien attendre de la miséricorde du Seigneur, ni avoir la moindre part à la gloire de ses élus, si je ne rétractais ce que j'ai faussement avancé avec serment, je le rétracte de mon plein gré... » Et plus bas : « Je vous prie, Messieurs, de regarder la déclaration que je fis alors devant M. du Chaisne, rapporteur, comme fausse et extorquée par sollicitations, etc., etc. »

Ce nouvel échec ne porta pas la moindre honte dans les rangs ennemis, et n'y produisit pas le moindre découragement. Les calomnies se succédèrent au contraire avec plus de zèle que jamais. Bientôt même, les Jésuites virent tourner contre eux ceux dont ils auraient dû recevoir abri et protection ; mais n'en soyons point surpris : « Des ministres réformateurs, nous dit le docteur Ranke, parvinrent au timon des affaires dans presque tous les États catholiques : Choiseul en France, Wall, Squillace en Espagne, Tanucci à Naples, Carvalho en Portugal ; tous, des hommes qui avaient couvé pendant toute leur vie la pensée d'étouffer la prépondérance de l'élément ecclésiastique. En eux se personnifiait l'opposition contre l'Église, opposition sur laquelle reposait leur propre puissance. La lutte était d'autant plus inévitable, que les

Jésuites entravaient tous leurs projets, et par leur résistance, et par leur influence sur les cercles les plus élevés de la société (1). » Telle était cette influence tant reprochée aux Jésuites; tel était l'usage qu'ils en faisaient : ils s'en servaient pour combattre les ennemis de l'Église et de l'État.

II

Benoit XIV avait enfin tranché les difficultés relatives aux cérémonies chinoises et malabares; par une première bulle datée du 11 juillet 1742, et par une seconde du 12 septembre 1744, les rites malabares et les honneurs rendus en Chine à Confucius et aux ancêtres ne devaient plus être tolérés par les missionnaires. Les Jésuites se soumirent avec l'empressement de l'obéissance : ce fut le signal de la persécution dans les provinces de l'empire chinois. Les Jésuites étaient recherchés et mis à mort, et les néophytes qui refusaient de prendre part aux cérémonies condamnées par le Souverain-Pontife, éprouvaient le même sort. Les Pères Hervieu, Chalier, Beuth et de Saint-André furent les premiers martyrs de l'obéissance à la décision apostolique. Peu après, les Pères du Gad, des Roberts, de Neuvialle, Tristan de Athémis et Jose Henriquez allaient au ciel par la même voie. A Pékin seulement les Jésuites étaient à l'abri de la colère des mandarins, l'empereur tenait à les conserver à sa cour à titre de savants et de diplomates, et les saints religieux se soumettaient à ces divers rôles afin d'entretenir la foi parmi les chrétiens. Le Père de Ventavon était mécanicien de l'empereur, ses peintres étaient les Pères Castiglione et Attiret, le Père Hallerstien présidait le tribunal des mathématiques, le Père Michel Benoît faisait et établissait des machines pour amener l'eau dans les jardins du palais, et la faisait jaillir à une grande élévation, excitant ainsi l'admiration du monarque et de sa cour. Chaque Jésuite s'efforçait de trouver les

(1) *Hist. de la Papauté*, t. III, p. 347.

moyens de se rendre nécessaire, afin de n'être pas réduit à abandonner les chrétiens qui pouvaient seuls conserver la semence évangélique dans ce malheureux pays.

La soumission des missionnaires de l'Inde était arrivée à Rome très-longtemps avant que celle des Jésuites répandus en Chine eût pu prendre la mer pour venir en Europe ; il s'en suivit que le Pape douta un moment de l'obéissance de ces derniers, et qu'il s'en plaignit dans sa bulle du 12 septembre 1744. Mais cette bulle se croisa dans la traversée avec la protestation de parfaite soumission de tous les Jésuites de la Chine, sans en excepter un seul. Le blâme pontifical était une grande douleur de plus pour les cœurs de ces missionnaires qui perdaient le fruit de tant d'années de travail, de privations, de souffrances de tout genre ! Pas un seul ne laissa échapper une plainte ; tous reçurent ce blâme avec autant de douceur et d'humilité qu'ils avaient accepté la condamnation de leur tolérance.

Dans le Paraguay, les Réductions s'étaient considérablement accrues. Il arrivait quelquefois que les sauvages, ne pouvant supporter la vie sédentaire et laborieuse qui devait les civiliser, s'enfuyaient subitement et reprenaient leurs habitudes nomades. Les missionnaires se mettaient alors à leur poursuite, parvenaient à les atteindre, les ramenaient souvent après d'incroyables fatigues et des efforts surhumains de patience et de douce abnégation ; mais souvent aussi ils trouvaient le martyre dans ces héroïques recherches de leurs brebis égarées. En quelques années, les Pères Carvalho, de Arce, de Blende, Sylva, Maco, le Frère Romera et bien d'autres encore avaient été massacrés par les sauvages, et de nouveaux apôtres étaient accourus pour les remplacer dans ce dangereux ministère.

Les colons espagnols ne pardonnaient pas aux Jésuites les prodiges de civilisation qu'ils opéraient chaque jour. Les indigènes des Réductions étant libres, les Espagnols se tenaient pour volés par la charité des Pères, qui leur retirait ainsi le commerce des esclaves autant qu'ils le pouvaient. Une circonstance politique leur vint en aide, en 1731, et servit de prétexte à leur vengeance.

Un parti s'était formé contre don Diego de Los Reyès, gouverneur du Paraguay ; don Jose de Antequera, membre de l'au-

dience royale, envoyé à l'Assomption pour informer sur les accusations portées contre don Diego, se fait juge de son supérieur, s'empare du pouvoir et se constitue gouverneur à sa place. Don Diégo de Los Reyès se retire sur les bords du Parana, près des Réductions de néophytes, afin d'être protégé par les Jésuites en cas d'attaque. Antequera le suit de près et campe au delà du Tabiquari. Les Jésuites ne pouvaient méconnaître les intentions de l'usurpateur, et, voulant éviter une agression de sa part, lui écrivent pour l'engager à se retirer; Antequera voyant une disposition hostile dans cette invitation, exprime à son tour quelque crainte. Les Pères Francisco de Roblez et Antonio de Ribera, accompagnés des alcades et des officiers des Réductions, vont le trouver dans son camp et lui promettent de ne rien entreprendre sans en avoir reçu l'ordre du roi.

Le traître était satisfait. Il lève son camp, se rend à l'Assomption et en bannit les Jésuites. Alors éclate la guerre civile avec toutes ses horreurs; Antequera, vaincu et abandonné de son armée, est emprisonné et condamné à mort. Il appelle les *Jésuites* dont il fut l'élève et dont il s'est fait le persécuteur, les Pères Thomas Cavero et Manuel de Galezan se rendent à son appel, il se jette à leurs pieds, leur demande pardon, exprime un vif repentir de ses crimes et se rattache ainsi une partie de ceux qui l'avaient voué à l'indignation publique. Néanmoins, il subit le châtiment qu'il avait mérité, et mourut sur l'échafaud, le 5 juillet 1731. Au mois d'août, la junte, composée des colons espagnols, proscrivait de nouveau les Jésuites de l'Assomption, et don Jose Palos, évêque de ce diocèse, écrivait au Père Geronimo Herran, Provincial du Paraguay :

« Voici, mon Révérend Père, le plus malheureux jour de ma vie, et je regarde comme un miracle qu'il n'en ait point été le dernier. Je vais mourir de l'excès de ma douleur à la vue de mes très-chers frères et de mes respectables Pères chassés par la Commune, dont je n'ai pu vaincre l'opiniâtreté par trois monitions consécutives de l'excommunication portée par la bulle *In cœna Domini*, et qui ont été faites à tous ceux qui conseillèrent, favorisèrent ou exécutèrent un crime si énorme, par l'interdit général et personnel que j'ai jeté sur la ville et sur toute

la province, quoique l'on ait mis des soldats à la tour de ma cathédrale, et défendu, sous peine de la vie, de sonner les cloches. Au premier avis que j'eus de leur dessein, je fis avertir le Père recteur de fermer toutes les portes du collége, mais ces sacriléges les ont enfoncées et rompues à coups de hache. J'étais moi-même investi de soldats dans ma maison, sans avoir la liberté de me montrer à la porte, et j'aurais exposé mon caractère si j'avais voulu suivre mon penchant, qui était d'accompagner mes chers Pères, de secouer la poussière de mes sandales et de laisser pour toujours ces excommuniés. »

L'insurrection se propageait ; le marquis de Castel-Fuerte, vice-roi du Pérou, réunit son conseil, et, le 24 juin 1732, il décide une prise d'armes contre les insurgés ; mais les indigènes des Réductions sont nécessaires, et l'une des résolutions prises par le conseil porte que « Son Excellence sera priée d'enjoindre au Père Provincial de la Compagnie de Jésus au Paraguay, ou, en son absence, à celui qui gouverne les Missions de ladite province du Parana, de fournir promptement au seigneur don Bruno Maurice de Zavala ou à don Augustin de Ruiloba, gouverneur du Paraguay, le nombre d'Indiens Tapès et des autres peuplades, bien armés, qu'ils demanderont pour contraindre les rebelles à rentrer dans l'obéissance qu'ils doivent à Sa Majesté. »

Le Père d'Aguilar conduisit sept mille chrétiens des Réductions du Paraguay, d'autres se joignirent à eux, la révolte fut comprimée, mais les champs, abandonnés pendant toute la durée de la guerre, n'avaient rien produit ; la famine se faisait sentir et engendrait des maladies ; les Indiens ne se plaignaient pas : les Jésuites leur avaient enseigné le dévouement chrétien. Ces bons néophytes n'étaient pas encore remis de tant de fatigues et de calamités, qu'une invasion de sauvages venait surprendre et effrayer la province. Elle se porta jusque sur la capitale. Le gouverneur fait un appel aux néophytes, et, guidés par les missionnaires, ils reprennent les armes, repoussent les ennemis et rentrent victorieux dans leurs bourgades.

Les guerres intestines du Paraguay avaient éveillé les instincts sanguinaires des Indiens que les Jésuites n'avaient pu convertir ou découvrir encore.

En 1735, le Père Lizardi reçut l'ordre de conduire ses chrétiens au secours de ceux de la Conception, sans cesse inquiétés par les Chiriguanes. Le Père obéit. Le 15 mai, il célébrait la sainte messe, lorsqu'une armée de Chiriguanes fond sur la petite ville, met le peuple en fuite, arrache le Jésuite de l'autel, l'emmène en captivité et lui fait subir les plus durs traitements dans le chemin. Il était épuisé, ses forces l'abandonnaient ; les sauvages pensent qu'il ne peut tarder à mourir, et son extrême maigreur n'excitant pas leur horrible appétit, ils le dépouillent de ses vêtements, le posent sur un rocher, s'éloignent, lui lancent toutes leurs flèches et l'abandonnent. Les néophytes de la Conception étaient à la recherche du saint martyr ; le 7 juin, ils le découvrent sur son rocher, son corps était à moitié dévoré par les oiseaux carnassiers, son bréviaire était ouvert à l'office des morts, un abrégé des constitutions de son Ordre était placé à côté de son crucifix ! C'était bien là une mort de missionnaire, de prêtre, de Jésuite martyr !... Il avait trente-neuf ans.

Les dernières guerres venaient de prouver la puissance des Jésuites sur les Indiens qui leur devaient le bonheur spirituel et temporel dont ils jouissaient par le christianisme et la civilisation : les Espagnols et les Portugais, dont ce bonheur gênait la cupidité, crurent devoir exciter la défiance de leurs souverains à ce sujet. En 1737, le Père d'Aguilar adressa au roi d'Espagne un mémoire justificatif, et après avoir fait examiner les choses, surtout la question de l'isolement dans lequel les Pères maintenaient leurs chrétiens à l'égard des Européens, Philippe V rendit un décret approuvant de tous points la manière dont les Jésuites administraient leurs chrétientés ; ce décret fut rendu en 1743.

Pendant que le roi d'Espagne faisait prendre ces informations, don Gomez d'Andrada, gouverneur de Rio-Janeiro, crut avoir trouvé le vrai motif qui portait les Jésuites à empêcher toute communication entre leurs néophytes du Parana et les colons européens. Don Gomez se persuada qu'ils avaient découvert des mines d'or et les exploitaient dans le mystère ; sur ce point, ses idées s'arrêtèrent si bien, que le doute ne lui paraissait plus possible. Mais comment enlever cette source de richesses à la

Compagnie de Jésus ? Don Gomez pense, cherche, réfléchit, se frappe le front et écrit à la cour de Lisbonne ; il lui fait part de sa *découverte* et lui conseille de proposer à l'Espagne un échange qu'elle ne peut manquer d'accepter : c'est celui de la belle et riche colonie du Saint-Sacrement contre les sept Réductions de l'Uruguay. Le Portugal s'empresse de proposer l'échange, l'Espagne s'empresse de l'accepter ; elle y gagnait cent pour cent : la stérilité de l'Urugay était connue et n'offrait aucun espoir d'avenir, tandis que la colonie du Saint-Sacrement, l'une des plus fertiles, était la clef de la Plata et rendait ses possesseurs maîtres de la navigation sur ce fleuve. Les Indiens des Réductions de l'Uruguay étaient au nombre de trente mille ; don Gomez avait mis à l'échange une condition : c'est que les trente mille habitants évacueraient le pays et iraient à la grâce de Dieu. Il lui fallait le sol libre afin de fouiller à l'aise. Les deux cours d'Espagne et de Portugal ordonnaient aux Jésuites de préparer leurs néophytes à cette évacuation et de la diriger ; en même temps le Père François Retz, Général de la Compagnie, expédiait un ordre conforme à ceux des deux souverains, et ajoutait : « Je me ferais un devoir, si cela devait être nécessaire, de surmonter tous les obstacles qui me retiennent à Rome et d'accourir moi-même dans ces vastes contrées, pour hâter par ma présence la prompte exécution des volontés royales. » Cet ordre était daté du 15 février 1750.

Le Père François Retz n'en vit pas l'exécution, il pressentit, il prévit la vive douleur des missionnaires dans l'accomplissement du sacrifice imposé à leur obéissance et à celle de leurs néophytes, mais il n'eut pas cette souffrance à partager avec eux. Le 29 novembre de la même année 1750, il quittait ce monde et allait rejoindre ceux de ses frères qui l'avaient précédé dans une meilleure vie. Il avait eu la joie d'obtenir la canonisation de saint François de Régis ; cette pensée lui fut douce et consolante à ses derniers moments. Le Père Ignace Visconti, qu'il avait désigné pour Vicaire Général, fixa la Congrégation au 21 Juin 1751.

GÉNÉRALATS

DU PÈRE IGNACE VISCONTI

SEIZIÈME GÉNÉRAL

ET

DU PÈRE LOUIS CENTURIONE

DIX-SEPTIÈME GÉNÉRAL

1750 — 1757

I

Le 4 juillet 1751, le Père Ignace Visconti, d'une ancienne et noble famille de Milan, était appelé à gouverner la Compagnie de Jésus. C'était le moment où l'enfer achevait de lancer dans toutes les cours de l'Europe la dernière de ses ressources, le venin de la philosophie nouvelle. La mode était à l'incrédulité. Il fallait douter de tout, mettre en question l'existence même de Dieu, affecter un profond mépris pour les choses les plus saintes, déclarer qu'on avait les Jésuites en aversion, regarder avec pitié et dédain les esprits assez étroits pour conserver une étincelle de foi, et se railler des ignorants assez arriérés pour en être encore à la pratique des principales obligations du christianisme. Moyennant cette recette, on se faisait une réputation d'homme capable et d'esprit fort, on pouvait figurer honorablement dans le monde et prétendre même à gouverner l'État. Toutefois, ce n'était pas ce genre de mérite qui avait porté au pouvoir le premier ministre de Portugal.

La famille Carvalho d'Oeyras était si redoutée en Estramadure pour sa colère héréditaire, qu'un riche habitant de la ville d'Oeyras avait fait un legs à sa paroisse, à la charge par le curé de réciter tous les dimanches, avec les fidèles, à la messe paroissiale, trois *Pater* et trois *Ave* pour demander à Dieu de préserver la ville de la fureur des Carvalho. Cette fondation était déjà ancienne, lorsque, en 1750, l'héritier de cette famille, don Sébastien Carvalho, comte d'Oeyras et plus tard marquis de Pombal, qui avait su gagner la confiance des Jésuites, se servit d'eux comme d'un marchepied pour arriver au gouvernement.

Jean V venait de mourir, l'infant don Joseph lui succédait, le marquis de Pombal voulait être son premier ministre, afin de profiter de sa faiblesse pour exécuter tous les plans qu'il avait conçus; mais la chose était difficile. La première noblesse du royaume connaissait les idées et les principes adoptés par le marquis de Pombal; elle l'avait repoussé, elle l'avait tenu éloigné de la cour, et il s'était promis une terrible revanche. Pour atteindre ce but, il avait trompé les Jésuites, qui ne pouvaient croire à son hypocrisie. Le Père Joseph Moreira était confesseur de l'infant; c'était à lui surtout que le marquis de Pombal confiait ses plans d'améliorations et de réformes, pour le cas où il arriverait un jour au pouvoir. Les projets administratifs dont il entretenait le Père étant opposés de tous points à ceux qu'il avait réellement en vue; le confesseur de l'infant n'hésita pas, lorsque ce prince fut monté sur le trône, à lui proposer un homme dont la capacité semblait être à la hauteur de son éminente piété. Le roi Joseph avait trop de confiance dans le Père Moreira pour repousser sa proposition : le marquis de Pombal est nommé ministre d'État. Ses plans de réformes et d'améliorations vont être exécutés.

Toute la famille royale était dirigée par les Pères de la Compagnie de Jésus : le Père Joseph Moreira confessait le roi et la reine; le Père Oliveira, les infantes; le Père Costa, l'infant don Pedro, frère du roi; les Pères Campo et Aranjuez, don Antonio et don Emmanuel, oncles du roi. Il y avait donc cinq Jésuites à la cour; c'était trop pour Pombal, qui n'avait plus besoin d'eux; il était important de préparer leur éloignement. Le roi avait une

entière confiance dans son ministre, grâce au Père Moreira; le ministre se hâta d'en profiter. Il flatta les goûts, les inclinations, les passions même du monarque, avec tant d'adresse, que Joseph Ier, naturellement faible et insouciant, se laissa mener aveuglément et abandonna le gouvernement à son favori. Celui-ci multipliait les prisons et les prisonniers. Tous ceux qui avaient le malheur de lui déplaire étaient arrêtés sans bruit et enfermés dans les cachots du despote. En 1754, il fit signer au roi un décret portant qu'un ministre d'État pouvant être assassiné pour ses actes politiques, cet attentat devait être considéré comme un crime de lèse-majesté. Pombal lui insinua facilement ensuite que si la vie d'un ministre était exposée ainsi, celle du roi devait l'être bien plus encore. Enfin, il en vint à lui dire qu'au moyen de son active surveillance, il avait découvert un complot à peine croyable, mais certain. Le prince don Pedro se rendait très-populaire dans le but de détrôner son frère et d'usurper la couronne, les Jésuites le secondaient et l'aidaient de toute leur influence sur les diverses classes de la société.

Le grand coup était frappé, les Jésuites étaient plus que suspects, la défiance était entrée dans le cœur du roi, il n'y avait plus qu'à l'entretenir. Le ministre lui fait sentir la nécessité de garder un secret absolu, il lui met entre les mains tous les ouvrages que l'hérésie, l'envie et l'impiété ont écrits contre la Compagnie de Jésus, et il les fait répandre ensuite dans la ville et parmi le peuple avec profusion. Quelques jours après, la persécution commence : le Père Ballister est arrêté et exilé sous prétexte d'allusions à une mesure ministérielle, le Père Fonseca subit la même peine pour avoir donné un conseil peu favorable à cette mesure. Chacun s'attendait à voir d'un moment à l'autre la Compagnie de Jésus bannie du royaume, lorsque, le 1er novembre 1755, la ville de Lisbonne est subitement ébranlée par un épouvantable tremblement de terre auquel vient se joindre le plus violent incendie. Les ruines s'amoncellent de toutes parts, les victimes sont nombreuses, la mort, la dévastation, la misère sont partout. Les Jésuites possédaient sept maisons, elles sont renversées ou dévorées par les flammes; les Pères oublient leurs intérêts pour ne songer qu'à ceux du prochain. Ils se dispersent

dans les divers quartiers, consolant, encourageant, portant secours aux blessés, travaillant à combattre l'incendie, secondant le premier ministre du roi, don Carvalho, se dévouant avec la sublime abnégation de la véritable charité. Le Père de Malagrida et le Frère Blaise firent des prodiges que le peuple ne se lassait pas d'admirer et de redire. Ce peuple qu'on avait cherché à exalter contre les Pères ne cessait de les bénir et de les appeler la seconde Providence des infortunés de Lisbonne. Le roi, touché de leurs services dans une si grande calamité, dont ils avaient été les premières victimes parmi les survivants, rappela les deux exilés et voulut faire reconstruire à ses frais la maison professe. Le Père de Malagrida, profitant de cette bonne disposition, le rappela à ses devoirs de chétien qu'il avait négligés, et tout semblait présager un meilleur avenir, lorsque le marquis de Pombal reprit les hostilités. Le Père de Malagrida ramenait Joseph Ier à la piété de sa jeunesse, c'était avoir de l'influence sur le monarque, et don Carvalho voulait régner seul sur son esprit ; la présence des Jésuites à la cour devait d'ailleurs avoir un terme.

L'échange du territoire de l'Uraguay contre la colonie du Saint-Sacrement n'était pas effectué. En recevant l'ordre du Général de la Compagnie, le Père Barreda, Provincial du Paraguay, avait nommé le Père Neydorffert pour le remplacer dans le gouvernement de la province, et il était parti, malgré son grand âge, pour communiquer aux caciques et aux missionnaires des Réductions intéressées l'ordre qu'il avait reçu des souverains et de son supérieur. Tous les caciques avaient déclaré qu'ils préféraient la mort à l'exil qui leur était imposé sans qu'ils l'eussent mérité. Ces colonies qu'ils habitaient, eux-mêmes les ont fondées ; ils ont bâti ces villes, défriché ces terrains si ingrats, élevé ces églises si chères à leurs cœurs ; ils ne veulent céder au Portugal rien de tout cela ; et s'il faut prendre les armes pour soutenir leurs droits et défendre leurs propriétés, ils n'hésiteront pas.

Les Jésuites comprenaient et partageaient toutes ces douleurs. Ils écrivent aux deux cours pour solliciter leur désistement ; le ministre Pombal les accuse d'exciter le mécontentement des néophytes, afin de conserver l'exploitation des mines d'or écloses

dans le cerveau de don Gomez d'Andrada. Les Pères n'insistent plus dès lors en faveur de leurs néophytes; en face d'une telle accusation ils croient n'avoir plus qu'à mettre toute leur influence sur les Indiens au service de la cupidité du gouvernement; ils le font. Mais les Indiens étaient assez civilisés pour apprécier l'injustice dont ils étaient victimes; ils soupçonnaient les missionnaires d'avoir eux-mêmes négocié l'échange; d'autres les taxaient de faiblesse et d'indifférence; tous, travaillés par des émissaires de don Carvalho, se persuadaient que les Jésuites, qu'ils avaient tant aimés, ne les avaient civilisés que dans l'intérêt du Portugal, auquel ils étaient forcés maintenant d'abandonner tout le fruit de leurs travaux.

Plusieurs tribus, résistant aux exhortations des missionnaires, dont on s'efforçait de les détacher, s'insurgèrent contre les Portugais; les unes furent forcées de se rendre, d'autres se retirèrent, et n'étant plus dirigées et surveillées par les Jésuites, toutes se ressentirent de leur contact avec des Européens vicieux. Ainsi fut perdue, pour les indigènes, cette vie d'innocence et de piété naïve qui si longtemps avait fait leur bonheur.

Les Portugais, maîtres de l'Uraguay, en fouillèrent vainement le sol, sous la direction des ingénieurs envoyés par l'avide Pombal; les mines d'or ne se trouvèrent nulle part. Honteux de sa défaite, don Gomez avoue que son imagination seule en avait fait la découverte. Il l'avoue à don Carvalho, il l'avoue aux Jésuites, il se desole du triste marché dans lequel il a engagé son gouvernement, il demande à le faire annuler.... Il était trop tard.

La fable des mines d'or enrichissant la Compagnie de Jésus tombait d'elle-même, il fallut en composer une autre. Le Jésuite-roi n'était encore venu dans la pensée d'aucun calomniateur. Pombal l'invente et l'exploite. D'innombrables écrits furent répandus par ses soins dans tous les États et dans toutes les langues de l'Europe, annonçant que les Jésuites régnaient en souverains dans le Paraguay, qu'ils venaient de réunir sous un même sceptre toutes les Réductions fondées par leurs soins, et qu'un Frère coadjuteur avait été proclamé empereur du Paraguay, sous le nom de Nicolas Ier. Des mines d'or inconnues aux Européens fournissaient la monnaie de l'empire, portant l'effigie du

Jésuite-empereur. L'absurdité le disputait au ridicule dans cette calomnie; les gens sensés laissèrent échapper un éclat de rire, auquel succéda l'indignation contre l'auteur de cette infernale calomnie; les esprits irréfléchis n'y virent que l'ambition des Jésuites et y crurent de bonne foi, par cela seul que *c'était imprimé*. Le roi d'Espagne, éclairé par don Zevalos, gouverneur du Paraguay, fit brûler par la main du bourreau les écrits calomnieux du ministre portugais; il le fit malgré les instances du duc d'Albe, en relation avec don Carvalho, et qui tenait à l'existence de *l'empereur Nicolas Ier, Frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus*. Don Zevalos avait visité toutes les Réductions. Les caciques lui avaient avoué tous les efforts tentés par les Portugais pour nuire aux Jésuites dans leur opinion, la faiblesse avec laquelle ils avaient accueilli ces soupçons et le regret qu'ils en éprouvaient. Le gouverneur n'avait trouvé dans toute l'étendue de son gouvernement que des sujets fidèles et soumis, des chrétiens pieux, des missionnaires édifiants et d'une vie exemplaire, et il déplorait les relations que les circonstances avaient provoquées entre les indigènes et les Européens; car il n'était plus possible de rendre à quelques-uns leur première innocence chrétienne, leur docilité enfantine, leur douce et naïve piété, bien qu'ils fussent encore des chrétiens édifiants.

Le marquis de Pombal rêvait le mariage de la princesse de Beïra avec le duc de Cumberland; il voyait par là un moyen de faire asseoir un protestant sur le trône de Portugal et d'établir ainsi le protestantisme dans le royaume. Les Jésuites, directeurs de la famille royale, s'étaient opposés à cette alliance, dont les conséquences ne pouvaient qu'être funestes à la religion; le ministre ne put leur pardonner cette opposition à ses vues. Parmi les gentilshommes de la cour, plusieurs lui étaient hostiles et aimaient les Jésuites; il les sacrifie à son ambition et à ses plans haineux contre la Compagnie de Jésus. Il éloigne toute la noblesse de l'administration et des charges de l'État; il emprisonne, confisque, persécute; il livre les universités aux enseignements des protestants, des philosophes incrédules et des jansénistes, et isole le roi de tous ceux qui auraient pu l'éclairer sur tant d'iniquités. Les confesseurs de la famille royale étaient encore à la

cour; il n'avait pas osé les expulser jusque-là; mais le 19 septembre 1757, il faisait enlever du palais les Pères Moreira, Costa et Oliveïra. En même temps, il écrivait aux oncles du roi et leur ordonnait de choisir d'autres confesseurs que les Pères Campo et Aranjuès; puis il défendait à tous les Jésuites de paraître à la cour. Pour justifier cette tyrannie aux yeux de la famille royale, il accusait les Pères de conspiration contre l'État. Le Provincial ordonne à tous les religieux de garder le silence et de souffrir patiemment. A quoi eût abouti la tentative d'une justification, puisque les avenues du trône leur étaient fermées? Toute âme honnête, en Portugal, ne rendait-elle pas justice à ces Jésuites si aimés, si vénérés dans le royaume?

X

Malgré sa vie scandaleuse, Louis XV avait un confesseur en titre; c'était l'usage. Le Père Pérusseau, chargé de cet emploi, était mort en 1753, et aussitôt, incrédules, protestants et jansénistes avaient mis en jeu tous leurs ressorts pour faire exclure les Jésuites de cette fonction. L'ancien évêque de Mirepoix, Boyer, chargé de la feuille des bénéfices, s'y opposa vigoureusement et fit admettre le Père Onuphre Desmaretz, de la Compagnie de Jésus, malgré la coalition ennemie.

Dans la même année, le Parlement se voyait exilé; les Jésuites n'étaient pour rien dans ce témoignage de la disgrâce royale; mais il était convenu de faire peser sur eux toutes les vengeances, et ils furent accusés d'avoir excité le mécontentement de la reine et du dauphin contre les premiers magistrats. On les accusa même de gouverner l'archevêque de Paris et l'ancien évêque de Mirepoix; d'inspirer au comte d'Argenson la haine de tous les parlements; de tenir en lisière le vaillant maréchal de Belle-Isle; de mener à la baguette le brave Machault. Des esprits forts affir-

maient que leur puissance était sans bornes, et chacun se croyait obligé d'ajouter foi à ces absurdités.

Toutes les colonies françaises du nouveau monde étaient administrées spirituellement par la Compagnie de Jésus. Les missions y étaient nombreuses, difficiles et périlleuses comme toutes celles des deux Amériques. Le gouvernement, en donnant des établissements aux Jésuites, leur avait donné aussi une étendue de terrain destiné à fournir aux besoins très-dispendieux des diverses missions, des colléges gratuits et à l'entretien personnel des missionnaires. Les procureurs des missions faisaient donc valoir ces terrains et en échangeaient les produits avec les négociants français contre les denrées et les objets de consommation de première nécessité pour eux : le vin, l'huile, la farine, le drap, la toile et autres que l'on ne pouvait se procurer encore dans le pays.

Le Père Antoine de Lavalette, d'une noble et ancienne famille du Rouergue, qui avait donné un grand maître à l'Ordre de Malte, était supérieur général des missions des Antilles et résidait à la Martinique depuis plus de douze ans, lorsque, en 1753, il fut dénoncé à la fois au ministre de la marine, en France, et au Général de la Compagnie, comme coupable de s'être livré au commerce. Le Père Visconti donne aussitôt à Antoine de Lavalette l'ordre d'accourir en France pour expliquer sa conduite; le ministre de la marine, Rouillé, lui donne un ordre semblable et le Jésuite obéit. L'intendant des îles du Vent, Hurson, ne pouvant comprendre une telle accusation, écrit le 17 septembre 1753 au Général de la Compagnie et lui exprime l'étonnement de tous ceux qui connaissent le Père de Lavalette, à la nouvelle de la calomnie publiée contre lui. Ce Jésuite était si aimé, si respecté à la Martinique, que les colons les plus honorables s'empressèrent aussi d'écrire en France pour protester contre cette imputation.

Ces témoignages étant irrécusables, le Père de Lavalette fut renvoyé à la Martinique, où on le demandait avec instance, et où il reparut à la grande joie des habitants, dans le mois de mai 1755. Pendant son abscence, l'administration du temporel avait été fort négligée.

Les Jésuites, toujours occupés à prêcher, à confesser, à convertir, s'inquiètent peu du côté matériel de la vie. Ils avaient trouvé tout à faire en arrivant aux Antilles; l'apostolat les absorbait à un tel point que, manquant du nécessaire pour eux et pour les missions, ils avaient emprunté. Les terres qui leur avaient été données devaient être défrichées et cultivées pour produire, et en attendant il fallait vivre, soutenir et fonder des missions, dépenser pour faire valoir. Tout cela avait fait contracter des dettes assez considérables, dont le Père de Lavalette, par son intelligente administration, avait éteint une grande partie lorsqu'il fut rappelé en France en 1753.

En arrivant après deux ans d'absence, il se trouva d'autant plus arriéré, que le temporel avait été plus négligé; il fallait emprunter encore, il le fit, acheta d'autres terres afin de se mettre plus promptement en mesure d'acquitter toutes les dettes des diverses maisons, et, voyant qu'il commençait à se remettre à flot, il alla trop loin pour aller plus vite. Il acheta de nouvelles terres à la Dominique, il fit de nouveaux emprunts, il se jeta réellement dans le commerce, sortit des limites permises par les lois de son Institut, et mérita le blâme qui lui avait été injustement infligé peu d'années auparavant. Alors la Providence s'était chargée de le justifier, nous l'avons vu; maintenant elle semble l'accuser en multipliant ses terribles enseignements. Une épidémie lui enlève les travailleurs qu'il a achetés pour le défrichement des terres de la Dominique; la guerre éclate entre la France et l'Angleterre, et un navire chargé pour le compte du Père de Lavalette est capturé par les croiseurs anglais..... Le Père de Lavalette ne s'arrête pas au bord du précipice, bien qu'il en ait mesuré de l'œil toute la profondeur. La confiance qu'il inspire est si grande, qu'il peut demander du temps et tout réparer avec les ressources qui lui restent; mais il ne voit que ses dettes, il ne sent que le besoin de les acquitter et il fait de nouvelles entreprises... Dieu ne les bénit pas davantage, car elles sont contraires à l'esprit de l'Institut. Le Père de Lavalette n'a pas compris les leçons et les avertissements de la Providence, il va recevoir les avertissements des hommes et subir leurs leçons.

Pendant qu'il se livre à de nouveaux emprunts et à des spéculations nouvelles, les frères de Lioncy, de Marseille, ses créanciers, apprennent les désastres dont il est victime, et s'inquiètent de leur créance. Ils avertissent les Jésuites de Marseille; le supérieur s'empresse d'écrire au Général de l'Ordre pour lui donner ces fâcheuses nouvelles.

Ce n'était plus le Père Visconti qui gouvernait la Compagnie; il était mort le 4 mai 1755 et le Père Louis Centurione avait été appelé à lui succéder, le 30 novembre de la même année.

Au mois de septembre 1756, il nomma le Père de Montigny visiteur de la Martinique, avec ordre d'examiner les comptes et l'administration du Père de Lavalette et de lui interdire tout négoce. La Providence empêcha le départ du visiteur. Au mois de novembre, le Général nomme le Père d'Huberland pour remplir cette mission; la Providence met une égale opposition à son embarquement. L'affaire se traitait en attendant par correspondance.

Le 5 janvier 1757, Damiens frappait Louis XV d'un coup de couteau (1). L'assassin avait servi chez les Jésuites, et sorti de leur maison depuis longtemps, il avait été au service de plusieurs membres du parlement, ce qui fit accuser les Jésuites de lui avoir conseillé de tuer le roi. Ce n'était pas très-logique, mais la crédulité est sans limites lorsqu'il est question des Jésuites. On discute l'Évangile, on ne discute pas la plus lourde niaiserie, si elle accuse la Compagnie de Jésus. Les dénégations de Damiens sur ce point n'imposèrent silence à aucun des calomniateurs.

(1) Ce n'était point un poignard, ainsi que l'ont écrit quelques historiens : c'était un des trois couteaux qui furent trouvés sur l'assassin au moment de son arrestation, et qui, déposés au parlement comme pièces de conviction, étaient restés depuis dans le cabinet du procureur général Joly de Fleury, où nous les avons vus, ainsi que le mouchoir de Damiens. Les couteaux sont pliants, la lame un peu courbe, rentrant dans un manche de bois grossièrement fait; c'est ce qu'on appelle un *eustache*. Le mouchoir, également commun, est fond bleu à carreaux; ces pièces et le dossier, renfermés dans une boîte depuis 1757, ont été cédées, il y a peu d'années, à la Bibliothèque impériale par la famille Joly de Fleury, ainsi que toutes les archives du cabinet de l'ancien procureur général.

Le Père Centurione, malade depuis son éléction, s'affaiblissait de jour en jour; il nomma le Père Antoine Timoni, vicaire-général et expira le 2 octobre 1757. Le vicaire général ayant convoqué la Congrégation pour le 8 mai 1758, le Père Laurent Ricci, d'une illustre famille de Florence, fut élu, le 21 du même mois, dix-huitième Général de la Compagnie de Jésus; il avait cinquante-cinq ans.

GÉNÉRALAT

DU PÈRE LAURENT RICCI

DIX-HUITIÈME GÉNÉRAL.

1758 — 1775

I

L'idée d'un Jésuite-empereur, d'un Nicolas I[er], Frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus, avait paru lumineuse au peuple le plus spirituel de l'Europe et du monde entier. Les esprits forts qui régnaient en souverains dans l'élégante société française du XVIIIe siècle n'avaient qu'un regret, celui de ne pouvoir s'attribuer le mérite de l'invention. Il est vrai qu'ils l'exploitaient aussi largement que si elle eût été le produit de leurs veilles ; ils avaient mis un tel zèle à la répandre et à la faire valoir, qu'elle avait un succès de vogue, à Paris surtout. Il était du meilleur goût de nier l'existence de Dieu et d'affirmer celle de l'empereur du Paraguay. Le ministre portugais, que l'on croyait l'auteur de cette ridicule fable, était déclaré un grand homme, et les philosophes lui prodiguaient, dans leurs correspondances, leurs éloges les plus flatteurs.

Don Carvalho n'avait nul besoin de tant d'encouragement. Bien résolu à se débarrasser de la Compagnie de Jésus, afin de se débarrasser plus aisément ensuite du catholicisme en Portugal, il était en instance à Rome pour obtenir la réforme de cet Ordre, sous prétexte que les Jésuites se livraient au commerce

dans le Brésil. Deux cardinaux, gagnés par les ennemis de la Compagnie, pressaient le Pape d'accorder le bref sollicité par le marquis de Pombal, Benoît XIV était malade et considérablement affaibli, on en profita pour lui présenter ce bref de réforme en le conjurant de le signer. Le Souverain-Pontife le signa et l'adressa au cardinal Saldanha, qu'il nommait Visiteur des maisons de la Compagnie en Portugal, et qu'il chargeait de l'exécution du bref. C'était le 1er avril 1758. Le Général de l'Ordre n'en eut aucune connaissance; tout cela se fit dans le plus grand secret, entre le Pape, le cardinal Passionei et le cardinal Archinto.

Quelques jours après, Benoît XIV se sentant près de sa fin, s'attristait de sa condescendance et dictait au cardinal Archinto des instructions pour le cardinal Saldanha, espérant modifier par là une mesure qu'il regrettait. Il pressentait que des esprits mal intentionnés pourraient abuser de ce bref, et il ordonnait au cardinal Saldanha, d'agir avec prudence, douceur et discrétion, de tenir secrets les chefs d'accusation qu'il pourrait découvrir, de n'en rien communiquer aux ministres, de repousser toutes les insinuations des ennemis de la Compagnie, de ne rien décider et de faire un rapport consciencieux au Saint-Siége, qui se réservait le droit de prononcer.

Ces instructions annulaient le bref en partie, puisque le cardinal Saldanha n'avait plus d'autre droit que celui d'examiner et de rendre compte; mais c'était mettre en question ce que le ministre Pombal voulait trancher, et le cardinal, étant sa créature et son ami, n'eut d'autre volonté que la sienne. En conséquence, ils décidèrent que les instructions du Souverain-Pontife étaient des rêveries de moribond ne méritant nulle attention, et le bref de réforme était signifié aux Jésuites le 2 mai 1758. Benoît XIV expirait le 3, avec la douleur d'avoir cédé sur ce point.

Les commissions des nonces ou des visiteurs apostoliques cessent par la mort du Pape, et les brefs qu'ils sont chargés de faire exécuter sont nuls pour tous les lieux où ils n'ont point été signifiés de son vivant. Le cardinal Saldanha fait connaître au ministre la difficulté de sa position, relativement à la pro-

vince du Brésil où le bref n'a pu être encore envoyé. Don Carvalho se moque de ses scrupules, et un arrêt du conseil ordonne la publication et l'exécution du bref de réforme, pour le Brésil comme pour le Portugal. Treize jours après, le cardinal publie un mandement annonçant que les Jésuites se livrent à un négoce prohibé par les lois de l'Église.

Il n'était point question ici d'un commerce ayant la moindre analogie avec celui que le Père de Lavalette avait eu le tort d'entreprendre; il s'agissait d'un échange permis aux missionnaires par les rois, par le Général de la Compagnie de Jésus et par les Souverains-Pontifes, échange indispensable d'ailleurs pour le soutien des missions d'outre-mer.

Les Jésuites, toujours sublimes d'abnégation, ne firent pas entendre une seule plainte. Leurs magasins, leurs correspondances, leurs livres de compte, tout cela leur fut enlevé pour y découvrir l'ombre d'un négoce prohibé : on n'y put trouver rien de semblable. Il fallait néanmoins frapper les Jésuites dans leur existence apostolique; le ministre l'ordonnait : le patriarche de Lisbonne les interdit pour tout son diocèse le 7 juin 1758.

Un mois apcès, le 6 juillet, le conclave élevait au Souverain-Pontificat le cardinal Rezzonico, et le nouveau Pape prenait le nom de Clément XIII. Le 31 juillet, fête du saint fondateur de la Compagnie de Jésus, son dix-huitième successeur s'agenouillait devant le successeur de saint Pierre, et lui remettait une humble et touchante supplique au sujet des faits que nous venons de raconter, afin que l'apostolat d'outre-mer ne fût point interdit aux missionnaires de la Compagnie.

Clément XIII accueillit avec une bonté toute paternelle cette juste demande, et nomma, suivant le désir du Père Ricci, une congrégation chargée d'examiner cette douloureuse affaire. Mais don Carvalho, instruit des bienveillantes dispositions du Pape à l'égard des Jésuites, n'attendit pas la décision de cette congrégation pour frapper de nouveau les victimes de sa haine et de son impiété. Il avait exilé les Pères Fonseca, Malagrida, Fereira et Torrez, dont l'influence populaire lui faisait ombrage, et il travaillait à détruire dans quelques autres l'esprit de leur saint Institut. La séduction n'obtint pas plus de succès que l'intimi-

dation, tous les Jésuites restèrent inébranlablement attachés à leur Ordre, tous restèrent fidèles à leurs vœux.

La famille de Tavora était une des plus illustres et des plus anciennes de Portugal; celle de Carvalho lui était inférieure sous ces deux rapports; néanmoins le ministre omnipotent, bien convaincu que nul n'oserait jamais résister à sa volonté souveraine, demande une Tavora pour son fils. Toute la noblesse s'étant éloignée de lui, il avait compté sur cette alliance pour la forcer à un rapprochement. Le marquis de Tavora refuse sa fille au marquis de Pompal; celui-ci se promet la vengeance.

Le 3 septembre 1758, Joseph Ier assistait à un bal chez le marquis de Tavora, il y resta fort tard, ne se retira que dans la nuit, et rentrait au palais lorsqu'une balle l'atteignit dans son carrosse et le blessa à l'épaule. Le lendemain, toute la ville apprenait que le roi avait été blessé par des assassins aux gages du marquis de Tavora; ce ne pouvait être que par ses ordres que le crime avait été commis, puisque le roi sortait de chez lui.

Cette rumeur publique, excitée par les agents secrets du ministre, parut ne faire aucune impression sur lui; il affecta de n'y vouloir pas ajouter foi, et attribua tout simplement cette tentative aux Jésuites. Les Tavora continuaient à voir la famille royale et à aller à la cour comme de coutume, lorsque, tout à coup, le 12 décembre, ils sont enlevés de leurs demeures, eux, leurs parents et leurs amis, et renfermés dans les cachots du tyrannique Pombal; les femmes eurent des couvents pour prison; quiconque se permit de plaindre les prisonniers ou de les supposer innocents éprouva le même traitement. Le 12 janvier 1759, les Jésuites étaient déclarés instigateurs ou complices de l'assassinat du roi, et le ministre faisait jeter au fond de ses plus horribles prisons les Pères Henriquez, Provincial; Malagrida, Perdigano, Suarez, Juan de Mattos, Oliveira, François Edouard et Costa. Ce dernier avait été attaché au prince don Pedro, frère du roi, il avait été son confesseur, on le soumet à toutes les tortures pour lui faire dire une parole compromettante pour l'infant : les supplices sont impuissants sur le Père Costa; il souffre et n'accuse personne.

Le 13, le lendemain, toute la famille de Tavora, excepté la fille

du marquis, fut exécutée et périt sur l'échafaud pour avoir refusé de s'allier à l'impie et cruel Carvalho, marquis de Pombal! Car jamais ce ministre ne put prouver qu'aucun de ses membres eût eu la moindre part au crime dont il osait l'accuser, et dont tout le Portugal accusait le ministre lui-même. Le coup avait été dirigé de manière à ne pas atteindre le monarque, la blessure ne fut jamais prouvée, le rapport ministériel était des plus obscurs à ce sujet, tout semblait indiquer que Pompal avait besoin d'un prétexte pour se défaire d'une famille qui l'avait offensé, et des Jésuites qui entravaient ses plans de réforme religieuse. Pombal ne se borna pas là.

Les Jésuites souffraient sans se plaindre, il fallait les compromettre. Pombal publie, sous les noms de plusieurs Pères de la Compagnie, les satires les plus violentes contre le roi. L'épiscopat, effrayé de tant d'iniquités, s'adresse au Souverain-Pontife, et le conjure d'élever la voix en faveur de la Compagnie de Jésus, si indignement outragée. Pombal prétendait n'avoir d'autre but que celui de forcer la Compagnie à revenir à l'esprit de son fondateur qu'elle avait perdu, disait-il, et c'était dans son seul intérêt qu'il la persécutait. Pour assurer cette réforme, qu'il jugeait si nécessaire *dans le seul intérêt de la Compagnie*, il fit enlever les Jésuites, les fit emprisonner, au nombre de quinze cents, confisqua tous leurs biens, et fit remettre au Pape une lettre de Joseph Ier, lui annonçant la résolution de ce prince d'expulser les Jésuites de tous ses États. Cette lettre était datée du 20 avril 1759.

En même temps, les agents du cruel ministre, dans le Brésil, arrachaient aux indigènes les missionnaires qui les avaient faits enfants de Dieu et de l'Église, et ils les embarquaient pour l'Europe sans vivres, sans argent, sans provision d'aucune sorte, et avec moins d'humanité qu'on n'en eût témoigné aux plus dangereux malfaiteurs,

L'ambassadeur de Portugal à Rome était le commandeur Almada, parent de Pombal, sa créature et son ami; ils se valaient mutuellement. Le ministre, trouvant que le Pape ne répond pas assez promptement à la lettre de Joseph Ier, ordonne à Almada de fabriquer un bref conforme à ses désirs et de le lui expédier

sans délai. L'ambassadeur n'était pas assez près regardant pour refuser ce service à Pombal : il formule hardiment un bref par lequel le Pape Clément XIII approuve de tous points la conduite et les projets du ministre portugais, indique l'usage que l'on doit faire des biens confisqués à la Compagnie, et autorise à punir de mort tous les Jésuites coupables.

Pombal avait menacé le Saint-Siége de soustraire le Portugal à son obéissance; fort de cette menace, bien persuadé que Clément XIII ne reculera devant aucun sacrifice pour empêcher ce schisme, il se hâte de publier le faux bref, certain que les Jésuites portugais, ayant le Pape contre eux, ne trouveront personne pour eux. Cependant, le bref authentique arrive a Lisbonne, mais est loin de ressembler à celui que la haine diabolique du ministre a fait supposer. Le Pape cherche à calmer l'irritation du monarque et de son ministre, il veut que la culpabilité des Pères soit prouvée, que les innocents ne soient pas enveloppés dans le châtiment des coupables, s'il en existe en effet parmi eux, et il demande la justice pour tous.

Pombal n'aimait pas les conseils, il les punissait d'ordinaire par la mort; il ne supportait pas les contradicteurs, il les envoyait au cachot et confisquait leurs biens; quant à ceux qui osaient lui résister un instant, il les faisait conduire à l'échafaud. Ne pouvant traiter ainsi le Souverain-Pontife, et lui voyant renouveler ses instances en faveur de la Compagnie de Jésus, il lui envoya les religieux dont ses prisons regorgeaient. Le 1er septembre 1759, un premier convoi de cent trente-trois Jésuites est embarqué sur un bâtiment marchand, trop étroit pour ce grand nombre de passagers, et sans provisions aucunes : leur bréviaire et leur crucifix sont toute leur richesse, toute leur ressource pour la traversée. Mais les Portugais n'hésitent pas à braver la fureur du ministre, en secourant les innocentes victimes de son impiété : le bâtiment est encombré de vivres, la sympathie la plus touchante prouve aux proscrits que leurs amis sont plus nombreux que leurs ennemis, et qu'il leur suffirait de le permettre pour voir un soulèvement populaire en leur faveur.

Cette permission, cette seule parole, qui eût fait lapider le cruel Pombal, si universellement détesté, les Jésuites ne l'ac-

cordèrent pas ; jusqu'au dernier instant ils ne firent usage de leur influence que pour prêcher de parole et d'exemple la soumission à l'autorité. Ils partaient laissant une vive douleur au fond des âmes dont ils avaient été si longtemps les guides, les appuis, les consolateurs, les pères ; on les arrachait à leur patrie, à leurs familles, à leurs élèves ; on les dépouillait de leurs biens, on leur imputait les crimes les plus hideux, et pas une parole de regret ne sortait de leurs lèvres, pas une plainte n'échappait à leur cœur! Ils bénissaient leurs amis, ils priaient pour leurs ennemis, et ils allaient à la grâce de Dieu!

Après leur départ, le marquis de Pombal essaya de gagner à sa cause les novices et les Pères qui n'avaient pas fait les quatre vœux. Le cardinal Saldanha offrit à ces derniers de les relever de leurs vœux, en vertu d'un pouvoir qu'il s'accordait lui-même ; les promesses et les menaces furent prodiguées en vain. Quelques jeunes novices seulement se laissèrent vaincre, au grand scandale des fidèles, dont l'estime fut perdue pour eux. Le Père Joseph de Carvalho, parent du ministre, fut héroïque de résistance et soutint le courage et la fermeté de tous les jeunes Jésuites qui n'étaient pas encore profès, et que les agents ministériels s'efforçaient d'entraîner. Tous furent jetés dans les cachots.

Les mêmes moyens étaient employés dans les missions d'outre-mer. En Amérique, en Afrique, en Asie, on enlevait les Jésuites de toutes les colonies portugaises, on les jetait à bord d'un navire, on dirigeait les uns sur Lisbonne, on envoyait les autres à Goa, et, à cette dernière ville, on les embarquait sur divers bâtiments pour n'importe quelle destination. Ceux qui arrivaient à Lisbonne étaient aussitôt divisés en deux catégories: celle des Portugais et celle des étrangers. La première, pouvant attirer des désagréments au ministre en provoquant des réclamations et des plaintes de la part des familles, était envoyée au Pape ; la seconde était emprisonnée.

Le 24 octobre, le premier convoi des prisonniers bannis arrivait à Civita-Vecchia : la magistrature, le clergé, les ordres religieux, la noblesse, le peuple, se pressaient avec vénération autour des apôtres-martyrs, auxquels chacun offrait l'hospitalité avec un généreux empressement.

Les exilés se partagèrent entre ceux qui se disputaient l'honneur de les recevoir, et les Dominicains firent graver sur le marbre, dans leur église, une inscription destinée à conserver à jamais le souvenir de cet exil et de ce passage à Civita-Vecchia.

Bientôt d'autres convois succédèrent au premier; tous furent accueillis avec le même respect, la même admiration dans les ports où ils étaient obligés de relâcher, et, arrivés à Rome, ils y étaient reçus par le Souverain-Pontife avec une tendresse qui consolait leur douleur. Pombal, en envoyant à Rome cette immense quantité de religieux qui devaient être une charge pour la ville, espérait forcer le Pape à se repentir de la protection dont il couvrait la Compagnie de Jésus; il n'obtint pas ce résultat. Loin de là, son ambassadeur lui mandait que les Jésuites bannis du Portugal étaient l'objet de la sympathie et de l'admiration générales.

Le ministre portugais s'inquiétait des hommages rendus à ses victimes, lorsqu'il apprit une nouvelle plus humiliante encore : le bref qu'il avait osé commander et faire publier pour l'expulsion des Jésuites était déclaré faux par la cour romaine, et il venait d'être brûlé publiquement par la main du bourreau, à Rome et en Espagne. Don Carvalho se sentait frappé d'une malédiction universelle: mais il jugea qu'elle n'était pas suffisamment méritée, et il voulut ajouter à ses innombrables crimes un crime plus horrible encore.

Le Père Gabriel de Malagrida, Italien, avait passé une grande partie de sa vie dans les missions du Brésil; rappelé en Portugal, il y avait vieilli dans l'exercice de toutes les vertus apostoliques, entouré de la vénération publique; également aimé, également béni des grands et des petits, des riches et des pauvres, il était le père et l'ami de tous. Renfermé dans un cachot, à l'âge de soixante-neuf ans, sous prétexte de complicité dans la tentative contre la vie du roi, mais en réalité parce qu'il était à la fois Jésuite et chéri de tous les Tavora, le saint religieux languissait depuis trois ans dans les prisons, lorsque le marquis de Pombal le défère à l'Inquisition comme coupable d'avoir écrit des ouvrages contenant des prophéties et des récits de visions; toutefois le manuscrit, resté dans les mains du ministre, n'est

point présenté aux juges appelés à prononcer sur sa doctrine. Un frère du roi est grand inquisiteur, il refuse de juger un écrit sans en prendre connaissance : Pombal veut triompher, il destitue le prince et donne la dignité de grand inquisiteur à don Paul de Carvalho-Mendoza, son frère à lui, qui l'a généreusement secondé dans le Brésil par les persécutions dont il a poursuivi les Jésuites. Un nouveau tribunal est composé d'après le choix et l'autorité des deux Carvalho ; ce tribunal doit recevoir son institution du Pape ; mais le ministre déclare que ses jugements seront tenus pour valides, et qu'il n'a nul besoin de cette formalité pour les faire exécuter. En conséquence, le vénérable Père de Malagrida est jugé coupable de blasphème et d'hérésie ; comme tel, il est déclaré déchu du sacerdoce, livré au bras séculier et condamné à être brûlé vif. Le 21 septembre 1761, il montait courageusement sur le bûcher, et le ciel s'ouvrait pour lui.

Deux cent vingt et un Jésuites restaient encore dans les prisons de Pombal ; l'un d'eux, le Père Laurent Kaulen nous a révélé une partie du martyre qu'ils y souffraient avec autant de patience que de courage. La reine de France, Marie Leczinska, avait fait réclamer par le marquis de Saint-Priest, ambassadeur de Louis XV en Portugal, les trois Jésuites français prisonniers de Pombal ; le ministre s'était vu forcé de céder, et, en 1766, il rendit la liberté aux Pères du Gad et de Ranceau, ainsi qu'au frère Delsart. Le Père Kaulen en profita pour écrire les plus touchantes pages au Provincial du Bas-Rhin et lui exposer le martyre de leur captivité, afin d'obtenir un plus grand secours de prières

Nous reproduisons cette admirable expression de la douleur la plus douce et la plus sainte qui fut jamais :

« Mon Révérend Père,

« La huitième année de ma captivité est prête à finir, et je trouve pour la première fois l'occasion de faire passer ma lettre. Celui qui m'en donne le moyen est un de nos Pères français compagnon de ma captivité, et à présent libre par les soins de la reine de France.

« Je suis prisonnier depuis 1759. Enlevé par des soldats qui,

l'épée à la main, me conduisirent à un fort appelé Oloreïda, sur la frontière du Portugal, j'y fus jeté dans un cachot affreux, rempli de rats si importuns qu'ils infestaient mon lit et partageaient ma nourriture, sans que je pusse les écarter, à cause de l'obscu rité du lieu. Nous étions vingt Jésuites renfermés chacun séparé ment. Les quatre premiers mois on nous traita avec quelques égards : après cela on commença à ne nous donner d'aliments que ce qu'il fallait pour nous empêcher de mourir de faim. On nous enleva avec violence nos bréviaires et ce que nous avions de médailles, d'images de saints et d'autres meubles de dévotion, on voulut même arracher à l'un de nous son crucifix ; il fit une si forte résistance qu'on le lui laissa, et on ne chercha pas à exercer sur les autres une si indigne violence. Un mois après on nous rendit nos bréviaires. Nous souffrîmes dans ces cachots obscurs la faim et beaucoup d'autres incommodités : on n'y donnait aucun secours aux malades. Nous y étions depuis trois ans, lorsque, à l'occasion de la guerre qui survint, on nous en retira au nombre de dix-neuf ; un de nous était mort. Nous traversâmes le Portugal, escortés par des escadrons de cavalerie, qui nous condusirent aux prisons de Lisbonne. Il nous prit en route, à trois Allemands que nous étions, une grande défaillance ; on nous fit passer la première nuit avec les prisonniers renfermés pour crimes. Le lendemain, nous fûmes amenés dans ce fort, qu'on appelle de Saint-Julien, sur le bord de la mer, où je suis avec les autres Jésuites. Au moment où je vous écris, notre prison est des plus horribles : c'est un cachot souterrain et infect, où il n'entre de jour que par une ouverture de trois palmes de haut sur trois doigts de large. On nous y donne un peu d'huile pour la lampe, une modique et mauvaise nourriture, de mauvaise eau souvent corrompue et remplie de vers ; nous avons une demi-livre de pain par jour ; on donne aux malades la cinquième partie d'une poule. On ne nous accorde les sacrements qu'à la mort, et il faut que le danger soit attesté par le chirurgien qui fait l'office de médecin dans notre prison. Comme il demeure hors du fort, et qu'il n'est permis a aucun autre de nous voir, il n'y a aucun secours spirituel ni corporel à espérer pendant la nuit. Les cachots sont remplis de quantité de vers et d'autres

insectes, et de petits animaux qui m'étaient inconnus. L'eau suinte sans cesse le long des murs, ce qui fait que les vêtements et autres choses y pourrissent en peu de temps ; aussi le gouverneur du fort disait il dernièrement à quelqu'un qui me l'a répété : « Chose admirable! tout se pourrit promptement ici, il n'y a que les Pères qui s'y conservent. » A la vérité, nous paraissons conservés par miracle, afin de souffrir pour Jésus-Christ. Le chirurgien s'étonne souvent que plusieurs malades d'entre nous guérissent et se rétablissent ; il avoue que leurs guérisons ne sont pas l'effet des remèdes, mais d'une vertu divine. Quelques-uns recouvrent la santé après les vœux qu'ils ont faits ; un de nous, prêt à mourir, fut subitement guéri, après avoir pris de la farine miraculeuse de saint Louis de Gonzague. Un autre, tombé en délire, et jetant des cris horribles, fut rétabli tout d'un coup après quelques prières dites auprès de lui par un de ses compagnons. Un autre, après avoir reçu la sainte Eucharistie, se trouva sur-le-champ soulagé et fortifié, dans une maladie qui l'a réduit plusieurs fois à l'extrémité. Le chirurgien, qui a vu cela, dit ordinairement : « Je sais le remède qu'il faut administrer à celui-ci : donnez lui le corps de Notre Seigneur pour l'empêcher de mourir. » Il en est mort un dont le visage a pris un éclat qu'il n'avait pas pendant sa vie, en sorte que les soldats, et d'autres qui le contemplaient, ne pouvaient s'empêcher de dire : « Voilà le visage d'un bienheureux. »

« Témoins de ces choses et fortifiés par le ciel en d'autres manières, nous nous réjouissons avec ceux d'entre nous qui meurent, et nous envions leur destin en quelque sorte, non parce qu'ils sont au bout de leurs travaux, mais parce qu'ils ont remporté la palme. Les vœux de la plupart sont de mourir sur le champ de bataille. Les trois Français qui ont été mis en liberté en ont été tristes, regardant notre position comme plus heureuse que la leur. Nous sommes dans l'affliction, et cependant presque toujours dans la joie, quoique n'ayant pas un moment sans souffrance et étant presque nus ; il y en a peu d'entre nous qui conservent quelques lambeaux de leur soutane. A peine pouvons-nous obtenir de quoi nous couvrir autant que la modestie l'exige. Un tissu de je ne sais quel poil, à pointes aiguës, nous

sert de couverture; un peu de paille est notre lit; elle pourrit en peu de temps, ainsi que la couverture, et nous avons bien de la peine à en obtenir d'autre; ce n'est souvent qu'après en avoir manqué longtemps.

« Il ne nous est permis de parler à personne, et personne ne peut parler et demander pour nous. Le geolier est d'une dureté extrême et s'étudie à nous faire souffrir; il nous dit rarement un mot de douceur, et paraît ne nous donner qu'avec répugnance les choses dont nous avons besoin. On offre la liberté et toutes sortes de bons traitements à ceux qui voudront abjurer l'Institut. Nos Pères qui étaient à Macao, et dont quelques-uns ont déjà enduré avec courage, parmi les infidèles, les prisons, les fers, les tourments souvent réitérés, ont été aussi amenés ici, et il a été, ce semble, plus agréable à Dieu de les voir souffrir en ce pays, sans l'avoir mérité, que mourir pour la foi chez les idolâtres. Nous avons été, dans ces cachots, vingt-sept de la province de Goa, un de la province de Malabar, dix de celle de Portugal, neuf de celle du Brésil, vingt-trois de celle de Maragnon, dix de celle du Japon, douze de la province de Chine. Dans ce nombre, il y avait un Italien, treize Allemands, trois Chinois, cinquante-quatre Portugais, trois Français et deux Espagnols. De ce nombre trois sont morts, et trois ont été mis en liberté.

« Nous restons soixante-seize; il y en a d'autres enfermés dans les tours; mais je n'ai pu savoir qui ils sont, ni en quel nombre, ni de quel pays. Nous demandons aux Pères de notre province des prières pour nous, mais non comme des hommes à plaindre, puisque nous nous estimons heureux. Pour moi, quoique je souhaite la délivrance de mes compagnons de souffrance, je ne changerais pas mon état avec le vôtre. Nous souhaitons à nos Pères une bonne santé et le bonheur de travailler courageusement pour Dieu dans votre pays, afin que sa gloire y reçoive autant d'accroissement qu'elle reçoit ici de diminution.

« De la prison de Saint-Julien, sur le bord du Tage, le 12 octobre 1766.

« De votre Révérence le très-humble et très-obéissant serviteur.

« Laurent KAULEN, captif de Jésus-Christ. »

Pombal couronna la série d'iniquités que nous venons de voir en contraignant la fille du marquis de Tavora d'épouser son fils!!!.., N'était-ce pas prouver l'innocence de ses victimes en mettant le comble à sa cruauté?...

II

Le Père Louis du Gad, supérieur des missions de Chine, en résidence à Macao, a laissé une relation non moins touchante des traitements infligés, dans les colonies portugaises, aux innocentes victimes du tyrannique ministre de Joseph Ier, la voici :

« Le 25 juillet 1762, à trois heures du matin, furent arrêtés par ordre de Pombal, 24 Jésuites, savoir : 13 de la vice-province de Chine, qui demeuraient à la maison de Saint-Joseph ; 8 de la province du Japon résidant au collége de Saint-Paul, et 3 de la mission de France qui habitaient dans le même collége. Les uns furent conduits chez les Dominicains, et les autres chez les Franciscains. Cette division dura peu; après quelques jours on les réunit tous dans le collége, où on leur donna pour demeure la partie où l'on tenait les provisions : quatre chambres assez petites leur furent assignées, une desquelles servait de chapelle et de réfectoire. Toute communication avec le dehors fut interdite; aux portes et aux fenêtres on mit des grilles de fer, et, pour plus grande précaution, jour et nuit veillaient des sentinelles, afin que personne ne pût parler aux prisonniers et leur rien envoyer. Les sentinelles même avaient de sévères défenses de leur rien dire de ce qui se passait dans la ville. On ne tarda pas à publier à son de trompe la vente des effets, qu'on fit précéder de la lecture de sept ou huit décrets, dont quelques-uns ordonnaient que nos noms fussent ignominieusement déchirés en présence des chrétiens et des idolâtres accourus à ce spectacle. L'archevêque de Cranganor et l'évêque de Cochin furent déclarés rebelles (tous deux étaient Jésuites), parce qu'ils avaient refusé d'abandonner

les missions du Malabar. Il fut intimé, sous peine de la vie, à tous ceux qui auraient quelque chose des Jésuites, d'en donner la déclaration sous vingt-quatre heures; la même peine fut portée contre quiconque manifesterait au dehors les sentiments d'estime qu'il avait pour les Jésuites, ou paraîtrait leur porter compassion, quelque dommage qu'il éprouvât de leur destruction. Deux vieilles femmes qui, à la porte du collége, recevaient tous les jours du riz pour leur subsistance, n'ayant point trouvé cette charité à la porte de quelque riche, s'avisèrent de s'écrier : « Si la mission des Jésuites subsistait encore, nous ne manquerions pas du nécessaire. » Elles furent entendues, accusées et conduites en prison, où elles payèrent leur trop grande sincérité.

« Au commencement de septembre, on vendit à l'encan, auprès de la porte de l'église, les effets de la vice-province du Japon et de la mission de France ; dans le même temps on vendit aussi ce qui appartenait à la vice-province de la Chine, mais à quelque distance de l'église... On ne doit pas ici oublier que celui qui présidait à la confiscation des effets avait promis au procureur de la mission française qu'on mettrait à part tout ce qu'on avait coutume d'envoyer chaque année aux missionnaires et qu'on était sur le point de faire partir. Ainsi avait-on promis ; on ne s'en souvint plus, quand on présenta une requête au gouverneur et aux juges, où le P. de Neuville, le P. Boussel et moi nous exposions avec modestie que tout le monde savait que ce que la mission française possédait en ce pays provenait des libéralités de Louis XIV ; que cette mission n'avait rien de commun avec les autres provinces; que chacune avait ses lois et ses supérieurs, ses maisons; que le tout était sous la protection du roi très-chrétien, et que si l'on se trouvait à Macao, c'était uniquement à cause de la persécution exercée en 1733, qui obligea à partir de Canton ; que les Pères du collége de Saint-Paul avaient bien voulu recevoir chez eux les exilés, sans cependant qu'ils leur fussent à charge, puisqu'on y payait pension ; que de plus, comme on le pouvait voir dans les archives à Goa et à Macao, le roi très-fidèle don Jean V permettait aux Français d'avoir à Macao une demeure et de vaquer aux affaires de leurs missions; que par conséquent nous demandions qu'il nous fût accordé ce que de-

mandait en notre faveur le droit des gens : de sortir de Macao avec tout ce qui nous appartenait, et de nous retirer où nous jugerions à propos pour l'avantage des missions du roi très-chrétien.

« Une demande aussi juste que celle-là, approuvée de tout le monde à Macao, n'eut aucune réponse, et tout l'effet qu'elle produisit fut qu'après trois à quatre jours l'officier qui nous gardait vint nous enlever papier, plumes et encre.

« Au 5e de novembre, on nous fit embarquer au clair de la lune ; nous marchions pour nous rendre au port entre deux files de soldats et chacun de nous avait à ses côtés un officier pour l'arrêter en cas que quelqu'un voulût prendre la fuite.

« On ne peut se figurer combien le gouvernement de Macao crut devoir prendre de précautions pour notre transport jusqu'à Goa ; et comme s'il ne suffisait pas d'avoir mis des soldats à toutes les issues des endroits du vaisseau où nous étions, il ordonna qu'on fît fermer toutes les ouvertures d'où il nous pouvait venir du jour, à l'exception d'une qu'on nous laissa pour pouvoir dire notre bréviaire.

« ..... Il n'est pas surprenant, après cela, que peu de jours après notre embarquement, et quoiqu'il fît froid, nous nous trouvâmes si remplis de vermine, qu'il nous était impossible de pouvoir reposer ; nous fûmes cependant un mois ou deux dans cet état, jusqu'à ce que le capitaine, sur notre prière, permit que six d'entre nous, le matin, et autant l'après-dîner, pussent monter et prendre l'air une heure ou deux, mais avec cette condition que, si quelqu'un approchait de notre vaisseau, on eût sur-le-champ à descendre d'où l'on était sorti. Nous avons ainsi passé quatre mois, partie en route, partie dans différentes relâches. Ce fut dans celle que nous fîmes au port de Talichéry, sur la côte du Malabar, que le Père Louis de Figuera, recteur du collége de Saint-Joseph à Macao, finit ses travaux, après une maladie de 38 jours, abandonné de tous les secours humains, sans qu'on eût même voulu permettre qu'il fût inhumé dans une église tout près de notre navire ; ce que les Anglais, qui sont les maîtres du port, accordaient volontiers. Peu s'en fallut que nous ne devinssions la proie des pirates ; et s'ils ne nous prirent point, c'est qu'ils furent peu curieux d'un navire qui ne leur

paraissait chargé que d'hommes. Nous avions déjà passé plus de la moitié du carême avec beaucoup d'épargne, parce que les provisions prises à Macao ou faites dans le voyage nous manquaient, lorsque nous trouvâmes une frégate de Goa où l'on nous fit passer. Le capitaine, par ses bonnes façons et ses libéralités, nous fit en quelque façon oublier ce que nous avions souffert jusque-là.

« Enfin nous arrivâmes à Goa le 22 mars, après 15 jours de navigation sur la frégate. Deux jours après notre arrivée, on nous fit débarquer et conduire à trois lieues de là dans la forteresse Mormogam : ce lieu fut pour nous une vraie *consolation*, parce que c'est l'endroit où l'on dit que saint François Xavier allant aux Indes mit pour la première fois le pied à terre. On y célèbre tous les ans sa fête avec solennité, en mémoire du bienfait qu'y reçut un soldat pendant l'attaque des Hollandais, lorsque ceux-ci, voulant forcer l'entrée, deux boulets tirés contre la porte, à l'invocation de saint François Xavier, reculèrent de façon qu'ils laissèrent seulement la marque de leur grosseur comme un monument perpétuel de la faveur reçue. C'est dans cette chapelle dédiée à saint François Xavier que nous cherchions, par la célébration des divins mystères et l'assiduité aux exercices de la vie religieuse, à nous dédommager de ne pouvoir nous transporter au tombeau de l'apôtre, dont la vue n'aurait pas été moins efficace pour nous persuader la patience dans les tribulations de la captivité qu'il l'avait été pour persuader le zèle le plus infatigable du salut du prochain.

« Après avoir passé ainsi presque un an, quoique quelques-uns se trouvassent assez indisposés, et que l'on eût déclaré qu'il y allait de la vie pour un d'entre nous qui avait reçu le viatique, nous fûmes obligés de nous rembarquer, et de nuit, parce qu'on craignait les approches d'un Régulo idolâtre, dont l'armée victorieuse menaçait Goa. Nous n'eûmes pas peu à souffrir cette nuit et le jour suivant. Enfin le 4 février nous recommençâmes une nouvelle navigation qui finit plus mal que la première. Nous fûmes cependant assez heureux pour rencontrer un capitaine d'une vraie piété et d'une âme généreuse, toujours disposé à faire en notre faveur tout ce qui n'était pas directement opposé

aux ordres sévères qu'il avait de sa cour. En effet, s'apercevant, dès les premiers jours de notre navigation, que dans l'endroit du vaisseau que nous habitions nous n'avions pas la commodité de dire la messe, il nous en fit assigner un où, les jours d'obligation, un ou deux pouvaient célébrer; bien différent en cela du capitaine de vaisseau qui nous portait de Macao à Goa, qui nous dispensa du précepte, ne nous permettant pas même d'assister à la messe qu'un de nous disait à l'équipage, et, lorsque nous pûmes la dire, défendant grièvement qu'on vînt l'entendre, faisant même punir sévèrement un soldat de garde à notre porte, parce que, pour l'entendre, il avait un peu avancé dans l'endroit où nous étions renfermés. On ne tarda pas à éprouver ce que peuvent réunis ensemble les tempêtes, les vivres salés et en petite quantité, le mauvais air qu'on respire sur les côtes de l'Afrique: un grand nombre tombèrent malades et quatre moururent. Le premier fut le Père de Neuville, Français, âgé de 69 ans ; il mourut des fatigues et des misères souffertes avec patience; sa faiblesse était si grande que, ne pouvant se soutenir, on lui administra les sacrements, et qu'il expira le 30 avril, dans le temps qu'on donnait le viatique à un autre à ses côtés. Huit jours après mourut le Père Boussel, procureur de la mission française en Chine, âgé de 65 ans, mais d'une santé si faible, qu'on ne le conservait qu'avec les attentions les plus grandes; de sorte que la nouvelle du réveil fut pour lui celle de la mort, qu'il accepta avec résignation. Après lui vint le tour du Père Emmanuel Gonzalès, Portugais, d'un peu plus de 50 ans, qui fut pour nous un modèle de patience, et qui mourut d'une façon très-édifiante après la réception des sacrements, le 11 mai. Enfin nous perdîmes encore le Père Simoëens, aussi Portugais, de 75 ans, le 16 du même mois, le premier jour de notre arrivée dans la maison qui nous fut assignée pour prison à la baie de Tous-les-Saints.

« Ce fut le 15 mai que nous arrivâmes à la Baie, autrement dite Saint-Sauveur, métropole du Brésil. On nous fit débarquer de nuit, et nous eûmes pour prison celle de nos maisons où l'on se retire pour faire les exercices de saint Ignace. Là, par les soins qu'on prit de nous, nous nous refîmes bientôt de ce que nous

avions souffert sur mer, et nous nous trouvâmes en état de pouvoir entreprendre la longue partie du voyage qui nous restait pour arriver à notre terme ; mais nous ne devions pas manquer encore là d'avoir occasion de souffrir. Les trois gouverneurs, dont l'évêque est le principal, se chargèrent de nous en fournir une en particulier d'une nouvelle espèce : pendant huit jours ils retinrent notre petit bagage qu'ils examinèrent et réexaminèrent avec la plus grande attention ; mais quelle fut notre surprise, lorsqu'il nous fut rendu, de voir qu'on nous avait enlevé le seul adoucissement qui nous restait dans nos peines et nos fatigues, je veux dire tous nos livres ; et ce qu'on ne croira peut-être pas, c'est qu'on nous refusa constamment deux exemplaires de l'Écriture Sainte que nous redemandions avec instance ; et ce ne fut pas sans peine qu'on nous rendit nos bréviaires, qu'on avait gardés avec le reste. Ce qu'il y eut encore là de particulier, et auquel on n'avait pas pensé, fut de prendre nos signalements avec la plus grande exactitude. Chacun en présence du juge devait décliner son nom, sa patrie, son âge, le temps auquel il était venu en mission, les missions où il avait été. On écrivait exactement la taille, la physionomie, la couleur des cheveux et de la barbe, en un mot, tout l'homme ; et, crainte qu'on ne fût trompé, tous les jours on nous faisait paraître en présence du même juge et notaire pour vérifier les dépositions.

« Ce fut le 15 juillet qu'on résolut de nous faire embarquer de nouveau, jour auquel dans la Compagnie on fait la mémoire des quarante martyrs du Brésil.....

« Enfin, après 27 mois d'une dure captivité, après avoir couru de l'orient à l'occident et nous être fait voir dans les ports les plus commerçants de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, partout portant l'opprobre et le mépris dont on nous chargeait, nous arrivâmes à l'embouchure du Tage, près de Lisbonne, le 16 octobre 1764, et nous y jetâmes l'ancre..... Tout le 17 se passa sans que nous eussions rien entendu de notre sort : nous le sûmes le 18, lorsqu'une heure avant la fin du jour des personnes vinrent dans notre vaisseau, et vers minuit on nous fit tous monter ; on nous appela par nos noms, et comme nous étions dix-neuf, on nous sépara dans quatre petites chaloupes. Nous voguâmes ainsi

sur le fleuve pendant quatre heures, après quoi on nous mit dans des chariots, et nous arrivâmes encore de nuit à la forteresse Saint-Julien; là on nous donna seulement une heure de repos, quoique nous eussions l'air de gens échappés à la mort, après laquelle heure on nous ensevelit dans des cachots. On commença par assigner à deux de nos frères coadjuteurs extrêmement malades — l'un avait plus de 70 ans et était aveugle — une prison ou appartement un peu moins incommode que les autres et plus ample; on leur donna pour compagnons deux prêtres, qui devaient leur servir d'infirmiers; le reste fut distribué deux à deux dans différents cachots, ce qui s'exécuta avec un tel silence qu'on n'entendit pas proférer une seule parole. Ces prisons où nous fûmes mis sont des espèces de catacombes dont les murailles latérales sont en forme de cintre, lequel est de distance en distance fermé d'un mur; ces appartements ne sont pas également grands. Le cachot où je fus confiné, et que j'ai quelquefois mesuré, avait 20 palmes de long, 13 de largeur et environ 30 de hauteur, et était situé sous une rue. Pour chasser les ténèbres d'un lieu si obscur, on nous donna une lampe à la lumière de laquelle nous disions notre bréviaire et faisions les autres choses : point de fenêtres, mais un soupirail qui donnait dans la rue, de 2 palmes seulement de long et de 3 doigts de haut, lequel était masqué avec des planches à une distance qui nous empêchait de recevoir l'air. Dans chaque cachot était une élévation de 3 à 4 palmes faite avec des planches; c'est là-dessus que mes compagnons et moi nous mîmes notre petit bagage et notre méchant lit; l'humidité du lieu fit qu'après quelques mois on ajouta une couverture. On croirait avec peine combien au temps pluvieux nous avions à souffrir de l'eau qui coulait de nos murailles, et qui, croupissant, pourrissait tout ce que nous avions. L'espace où nous pouvions marcher était de cinq pas. Deux fortes portes nous renfermaient avec de gros verrous. Ces portes n'étaient ouvertes que le matin et le soir, et seulement autant de temps qu'il en fallait pour passer les plats qu'on nous portait et qu'on venait un quart d'heure après reprendre, Le manger était modique et commun, propre à soutenir tant bien que mal un homme en santé, mais incapable de rétablir un malade..... Rien de plus

misérable que la condition de ceux qui avaient des infirmités : quand on appelait le chirurgien, on pouvait s'attendre à voir par sa lenteur augmenter et le mal et les occasions de souffrir, ou par son ignorance à voir périr le malade. La dureté de l'officier qui nous gardait allait à ne pas permettre qu'il fût rien porté aux malades qu'aux heures fixées pour ouvrir la porte, comme l'éprouva, la veille de sa mort, un des nôtres à qui, au lieu d'un peu de bouillon qu'il souhaitait, on envoya deux œufs crus; et l'officier fit dire qu'on pouvait les cuire à la lumière de la lampe. Tout ce qui nous servait pour le vêtement, après avoir été cent fois raccommodé, fut bientôt en lambeaux, sans qu'on pensât à rien renouveler; et tout ce qu'on souffrit de la rigueur de la saison ne put fléchir la dureté de celui qui avait notre garde. Au lieu de nous procurer de quoi nous couvrir, l'avarice lui faisait tourner à son profit ce que la cour avait fixé chaque année pour nous vêtir et pour nous nourrir. On en vint même jusqu'à supprimer la légère somme qu'on devait donner à un barbier, et à nous laisser ainsi croître et les cheveux et la barbe, qu'on ne nous faisait point.

« Quelque chose qu'on eût à souffrir par le manquement des choses les plus nécessaires, on le supportait avec patience ; mais ce qui attristait le plus était la privation des sacrements. Qui le croirait que, dans un royaume chrétien, gouverné par des ministres faisant profession de piété, des prêtres, des religieux, sans être convaincus d'aucun crime, et dont quelques-uns avaient passé une assez longue vie au service du prochain, quelques-uns dans les travaux pénibles des missions avec grands succès, d'autres qui avaient souffert les naufrages, les prisons, les tourments même pour la confession du nom de Jésus-Christ, à qui plus d'une fois on avait fait des offres s'ils voulaient renoncer à leur profession; que de pareils hommes, comme autant de sacri léges, fussent privés du pain céleste de l'Eucharistie ; et je n'écris qu'avec horreur qu'ils en fussent privés même à Pâques; qu'on ne leur fît jamais entendre ou dire la messe; qu'on ne leur accordât, même aux derniers moments, les sacrements des moribonds qu'avec les plus grandes difficultés; qu'on en fît quelquefois de si grandes qu'un d'eux mourut sans cette consolation par l'impi-

toyable dureté du gardien de nos prisons! Et peu contents de nous interdire tout commerce avec les vivants, en avoir avec les morts eût été un grand dédommagement; on nous l'interdisait aussi. Rien donc ne devait manquer de ce qui pouvait augmenter la tristesse de notre situation; nous n'avions ni livres, ni papiers, ou, si l'on nous en procurait, ce ne fut point sans grande peine ; nous étions condamnés à mener une vie assez semblable à celle des brutes.

« Pour ce qui regarde le nombre des prisonniers, outre les dix-huit dont j'ai déjà parlé et un séculier distingué autant par ses grands biens que par sa piété et sa grandeur d'âme, nous trouvâmes soixante-dix autres Jésuites des différentes parties du monde; savoir : quinze Italiens, treize Allemands, deux Flamands, deux Espagnols, un Anglais, un Tonkinois; les autres étaient Portugais; l'un d'eux comptait déjà neuf ans de prison, quinze y étaient depuis sept ans, tous les autres en étaient ou à la sixième ou à la cinquième année de leur captivité, commencée par les uns en Afrique, par ceux-ci en Asie, pour d'autres en Amérique : outre les huit procureurs des missions, on voyait le Père Provincial, docteur de l'université d'Évora, un autre qui avait professé dix-neuf ans à Coïmbre et gouverné ensuite différents colléges. Nous avions encore le Père Alessandro, que les libelles ont représenté comme un des trois assassins du roi, et qui ne sut qu'après huit ans de sa prison, et encore par hasard, quel était le crime dont on l'accusait. Parmi ces héros de patience, plusieurs avaient quatre-vingts ans, d'autres soixante-dix, quelques-uns près de soixante, et le reste au-dessous; plusieurs étaient accablés de graves incommodités, les uns aveugles, d'autres sourds, d'autres goutteux, quelques-uns en enfance, quelques-uns pulmoniques; enfin tous avaient un air et une figure à faire dire à leurs gardes même qu'ils ne pouvaient vivre sans une espèce de prodige; en effet, au milieu de tant de misères, en huit ans de temps, il n'en est mort que douze; le Seigneur, dans sa bonté, voulant bien dans cette vie leur faire goûter une partie des consolations qu'il promet dans l'autre vie à ceux qui auront souffert pour la justice (1). »

(1) Publié pour la première fois par le R. P. de Ravignan dans *Clément XIII et Clément XIV*.

III

LE PÈRE PRZIKWILL, PRISONNIER A LA TOUR SAINT-JULIEN, AU PÈRE PROVINCIAL DE BOHÊME.

« Mon Révérend Père, la paix de Jésus-Christ soit avec vous! Dans le temps de notre enlèvement de Goa, qui fut si subit et si imprévu, je trouvai, par un coup de la Providence, une occasion favorable pour écrire au révérend Père Balthasar Lidner, assistant à Rome. Je le priai de vous faire passer ma lettre, afin que vous eussiez la bonté de la communiquer à notre chère province de Bohême. La même Providence me fournit aujourd'hui le moyen de vous écrire directement par un compagnon de ma prison. C'est un de nos frères, à qui l'on vient d'annoncer que l'ambassadeur de France a obtenu son élargissement, parce qu'il est sujet du roi son maître, étant né dans les Pays-Bas français. Le Seigneur l'avait conduit à Goa quelques années avant nos malheurs, et il avait fait ses vœux. Cette occasion m'est d'autant plus commode, qu'elle me donne le temps d'écrire, et me fournit le moyen de tromper la vigilance de nos surveillants, qu'il est si difficile de surprendre.

« Je commence d'abord par vous demander part dans vos saints sacrifices et dans ceux de toute la province, que je n'ai jamais oubliée en aucune circonstance. Voilà près de six ans que nous n'avons point eu le bonheur de célébrer ni même d'entendre la sainte messe. Je ne vous parlerai ici que de notre situation présente, sans remonter plus haut; car le papier me manque comme bien d'autres choses.

« On nous embarqua à Goa en 1761, et nons fûmes cinq mois en mer. Pendant cette navigation si triste et si pénible, nous perdîmes vingt-trois de nos compagnons. Leur courage, leur résignation, leur amour pour Dieu et leur confiance nous firent envisager leur mort moins comme un sujet de tristesse que

comme un objet d'envie. Enfin, le 20 mai, veille de la Fête-Dieu, nous arrivâmes à l'embouchure du Tage. Là, on nous retint trois jours, et le quatrième on commença à débarquer quelques-uns de nos Pères portugais, avec des passagers et ceux qui devaient être transportés ailleurs. Ils étaient au nombre de vingt-huit, nous ne restions plus que cent quatre. Mais il est à observer que nous en avions laissé quelques-uns en Asie, parce qu'étant répandus bien avant chez les sauvages lors de notre enlèvement, il n'avait pas été possible aux émissaires de Pombal de s'en saisir à temps pour notre embarquement. Enfin notre tour vint et l'on nous descendit. Le port, qui d'ailleurs est très-fréquenté, se trouvait alors bordé d'une multitude innombrable de peuple rassemblé pour nous voir. Une garde renforcée nous reçut et nous conduisit à la tour Saint-Julien, qui est à l'entrée du port, du côté opposé à notre débarquement. Ce fut dans ce fort qu'on nous confina. Les cachots où l'on nous renferma étaient contigus à ceux où l'on avait resserré six mois auparavant nos Pères de Maragnon : ce que je ne sus néanmoins que quelque temps après. Le Père Wolff, né Silésien, mais de notre province, est du nombre de ces prisonniers. C'est aussi en son nom que j'écris. Le temps, la nécessité, ou plutôt la divine Providence nous fournit ensuite les moyens de communiquer entre nous d'un cachot à l'autre, et de nous reconnaître.....

« Je vais vous tracer le plan de mon réduit. C'est un souterrain semblable à une cave profonde, ou plutôt aux anciens caveaux des morts. Sa situation au bord de la mer le rend constamment humide. Les vers s'y engendrent prodigieusement, et nous en souffrons beaucoup. On a pratiqué de hauts soupiraux dans la muraille pour diriger, par la lueur obscure qui peut à peine y pénétrer, ceux qui descendent pour nous apporter quelque nourriture ; mais ni l'air, ni le jour ne percent dans nos cachots, que dans les moments où l'on ouvre la porte de fer à l'entrée des prisons. Jugez de là combien ces souterrains sont infects et malsains. La mauvaise huile de lampe que nous brûlons y répand une odeur insupportable. Le cachot où je suis est long de seize pieds et large de treize. Il en est d'autres moins grands où l'on est fort gêné à deux. C'est cependant une conso-

lation de se trouver avec un compagnon; et l'on ne l'eût point accordée, si le nombre des prisonniers eût été moins considérable. Je n'eus d'abord qu'un compagnon; c'était un Frère florentin, excellent sculpteur. On nous associa ensuite un jeune étu-étudiant génois, qui au bout de deux ans a fini saintement sa carrière. Il fut remplacé par le Frère qui va me quitter. Cette combinaison m'ôte tout pouvoir de me confesser. Nos surveillants poussent l'attention à l'excès pour nous empêcher toute communication avec qui que ce soit, même avec ceux qui nous servent, et qui n'oseraient ouvrir la bouche pour nous dire un mot. Cependant il a plu à la divine Providence de nous suggérer un expédient pour nous communiquer ce qui se passe dans nos cachots, soit maladies, soit d'autres peines, afin de nous aider mutuellement par la prière.

« Le premier jour de mon arrivée, je n'eus pour lit que la terre humide, et que mon bréviaire pour oreiller. Ce fut là toute ma ressource dans une faiblesse de jambes qui m'empêchait de me tenir debout. D'ailleurs, j'avais perdu sur le vaisseau une petite couverture de coton, qu'on m'avait permis d'emporter de Goa. A la fin, on nous donna une paillasse qui fut bientôt pourrie par l'humidité. Tel est le lit où je m'endors tranquillement. *Béni soit Dieu, le Père de Jésus-Christ Notre Seigneur, le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toute notre tribulation,* et qui nous fait goûter combien il est doux de souffrir pour son saint nom.

« Peut-être que ceux qui entendront ce récit diront que notre sort est bien dur. Il l'est en effet; mais que sont nos maux en comparaison de ceux que l'apôtre des Gentils éprouvait dans tous ses membres? Aussi, quand je les pèse au poids du sanctuaire, j'ai honte d'endurer si peu de chose pour mon Dieu, surtout dès que j'oppose souffrances à souffrances, les miennes à celles des premiers Pères de notre Compagnie et de tant de généreux martyrs de la foi, à celles que Jésus-Christ même notre Sauveur et notre modèle a soutenues par amour pour nous. Nous n'avons proprement qu'une peine, mais elle est bien grande : c'est d'être privé du pain des anges. Hélas! le croirez-vous, mon Révérend Père, on ne veut l'accorder qu'aux mourants! Ah! que nous ressemblons bien aux morts! Dieu veuille que nous soyions

aussi parfaitement morts au monde. Nous sommes ici dans des sépulcres : puissions-nous y être ensevelis avec Jésus-Christ ; tellement que Dieu seul, témoin de nos maux, de notre soumission et de notre amour, nous y soutienne jusqu'à ce qu'il lui plaise de disposer de notre sort ! Je ne vous ai encore rien dit de ma santé, mon Révérend Père. Eh bien ! elle est passable. Du reste, je puis vous assurer que je suis parfaitement content de mes fers. Grâces soient rendues à Dieu qui me fortifie. Je ne désire rien d'autre que de vivre sur la Croix de Jésus-Christ, d'y mourir avec lui et d'accomplir en tout sa divine volonté.

« Je vous supplie, mon Révérend Père, de faire part de cette lettre à mes amis et à tous ceux de ma connaisance. Je les salue de tout mon cœur. Au moins qu'ils ne plaignent pas mon sort ; mais plutôt qu'ils prient pour moi le Seigneur, comme je le prie nommément pour eux, afin qu'il lui plaise de me maintenir dans cette joie du cœur, laquelle il a daigné m'accorder jusqu'à ce jour, tout indigne que je suis d'une telle faveur. Ce que je demande ici, ce n'est pas pour moi seul, c'est aussi pour tous mes frères captifs pour Jésus-Christ. Prosterné en esprit à vos pieds, mon Révérend Père, j'implore humblement votre charité. Daignez donc, avec tous les Pères et Frères de la province, vous souvenir de nous pauvres prisonniers. Daignez vous en souvenir tous les jours dans vos sacrifices et oraisons. Quelque résignés que nous soyons, nous sommes toujours des hommes faibles et fragiles : nous ne pouvons rien de nous-mêmes, et nous avons continuellement besoin du secours d'en-haut. C'est pourquoi priez pour nous, afin que vos prières montent jusqu'au trône de Dieu, et nous obtiennent la grâce de combattre généreusement et constamment jusqu'à la fin, comme de vrais enfants de notre mère la Compagnie de Jésus.

« Il faut que je finisse, mon Révérend Père, étant au bout de mon papier. Comptant sur votre charité et sur vos bontés, je vous conjure tout de nouveau de ne nous oublier jamais devant Dieu. Je suis, mon Révérend Père, le plus petit de vos serviteurs en Jésus-Christ, Charles Przikwill.

« De la prison de Saint-Julien de Lisbonne, à l'embouchure du Tage. En décembre 1776. »

EXTRAITS DE LA RELATION DU PÈRE FRANÇOIS PHILIPPI, ANCIEN MISSIONNAIRE DU MALABAR, ADRESSÉE AU PÈRE LICHETTA.

« .... L'an 1763, notre chartreuse souterraine vit augmenter le nombre de ses reclus. Dix-huit Jésuites de la province du Maragnon, qui jusque alors avaient été renfermés dans la forteresse d'Alméida, furent transportés dans nos caveaux, pour éviter qu'ils ne fussent mis en liberté par les troupes de l'Espagne qui était en guerre contre le Portugal; tant l'on craignait qu'un seul de ces prisonniers pût mourir ailleurs que dans les cachots! Vers l'an 1764, arrivèrent pareillement seize Jésuites prisonniers de Macao. Notre communauté se trouva de cette manière portée au nombre de quatre-vingts. Parmi ces derniers se trouvaient le Père du Gad, Français de naissance, qui en 1767 fut mis en liberté par l'intervention de son gouvernement, et procura la liberté au Père Delsart, sujet de la couronne de France. Celui-ci fit délivrer le Frère Durazzo, qui, s'étant adressé à la cour de Sardaigne, obtint la délivrance des Pères Fantini et Buongiovanni.

« Un peu plus tard on prit trente-quatre de nos compagnons pour les déporter à Rome. Je restai avec mon cher consolateur, le Père Storioni, et tous les Jésuites de Maragnon. Notre purgatoire n'était pas achevé, dix longues années devaient s'ajouter à notre pénitence. La même année 1767 vit mourir notre commandant du fort; son successeur parut d'abord vouloir nous traiter avec plus d'humanité; mais bientôt il ouvrit son cœur à l'avarice, se mit à spéculer sur la modique somme assignée à notre entretien, et nous fournit ample matière de patience. L'an 1769, nos confrères partis pour l'Italie furent remplacés par vingt autres Jésuites, qui, jusque alors, avaient été renfermes dans les caves du palais du duc d'Aveiro.

« Nous arrivâmes ainsi à la terrible époque de 1773, qui vint nous apprendre que tout ce que nous avions souffert jusque-là n'était rien en comparaison des douleurs que les desseins impénétrables de la Providence nous réservaient; c'était la lie du calice. Ah! qu'elle était amère! Au commencement de sep-

tembre, le marquis de Pombal vint à Oéiras, éloigné d'un mille de la tour de Saint-Julien, et nous envoya son auditeur pour nous intimer la suppression de la Compagnie. Par un raffinement de cruauté, et pour le seul plaisir de nous tourmenter dans la partie qu'ils savaient bien nous être la plus sensible, nos bourreaux mirent la plus grande solennité dans cet acte barbare par sa nature. D'après les ordres de Pombal, on nous rassembla à l'entrée des cachots, et, après nous avoir fait subir la lecture de ce décret si dur dans ses formes et si désespérant dans son fond, on nous arracha les lambeaux de l'habit de la Compagnie qui nous restaient sur le dos, et, en présence de deux compagnies de soldats et d'une populace nombreuse qui applaudissait à notre profonde humiliation, on nous revêtit d'une espèce de cilice ou de sarrau composé de plusieurs morceaux de différentes couleurs, afin d'ajouter à notre confusion par le ridicule et l'indécence de l'habit qu'on substituait à celui de notre Compagnie. O mon Père! je n'ai pas de paroles à ajouter à ce récit. Une langue humaine ne saurait rendre les sentiments qui déchiraient nos cœurs; votre cœur les a tous éprouvés, il est seul capable de les comprendre. Dieu seul connaît les larmes, les soupirs et surtout la consternation mortelle dont les catacombes furent témoins.

« Nos bourreaux jouissaient d'un spectacle si cher à leurs cœurs; comme des tigres acharnés à leur proie, ils en savouraient les délices et buvaient goutte à goutte le sang de leurs victimes. Insultant à notre douleur, ils nous la reprochaient, et, nous en faisant un crime, ils nous racontaient avec un triomphe affecté les réjouissances publiques célébrées dans tout l'univers, les *Te Deum* chantés dans toutes les églises, et *le Saint-Sacrement exposé partout pendant trois jours,* en actions de grâces de l'extinction de la Compagnie. Puis, comme s'ils avaient eu le droit de commander aux affections de nos âmes, ils nous disaient que la destruction de la Compagnie étant la volonté de Sa Majesté, notre douleur était une révolte contre l'État et contre le roi, et, qu'au lieu de pleurer, nous étions obligés de nous réjouir avec tous les bons citoyens! Les barbares!!! que Dieu le leur pardonne! Je ne crois pas qu'il soit possible de trouver dans

l'histoire de tous les tyrans du monde un trait de cruauté comparable à celui-là!...

« Tout le monde s'attendait que la publication du bref de la suppression de la Compagnie allait ouvrir nos prisons pour nous donner une pleine liberté ou au moins un exil. Il n'en fut rien; nous portions encore assez de traits de notre mère pour attirer sur nous, même après sa mort, les cruautés du persécuteur. Néanmoins notre captivité fut un peu adoucie; une faveur bien grande nous fut accordée, la permission de recevoir régulièrement tous les mois la sainte Eucharistie; jusque-là, nous avions été déclarés excommuniés et traités comme tels au nom de la religion; le bonheur de participer au pain des anges nous consola pleinement et nous donna la force de supporter avec joie les épreuves de tous les jours. Nous approchions de l'année 1777; nous avions passé dans ces catacombes seize années, pendant lesquelles trente-cinq de nos confrères étaient morts; de ce nombre onze de notre province malabare, savoir : les Pères J. Pedemonte, J. dos Santos, F. Mourei, E. Diaz, Jean Figueiredo, E. da Sylva, A. Rodriguez, Jean Ignace, E. de Mathos, Jean Franco et Fr. d'Albuquerque. Une circonstance digne de remarque, c'est que, durant les dix-huit années de notre captivité, jamais un agent du gouvernement ne se présenta à nous pour nous interroger, nous examiner, ou nous dire la cause de notre incarcération; il s'agissait si peu de raison et de justice, que la haine et l'iniquité ne prirent pas même la peine de se couvrir sous le manteau de ces formalités extérieures.

« Enfin, l'année 1777 vint mettre un terme à nos souffrances; le roi Joseph Ier fut cité au tribunal de Celui qui juge les justices (Dieu ait pitié de son âme!) La reine, qui lui a succédé, n'eut rien de plus empressé que de satisfaire aux droits de l'humanité et de la justice; les prisons s'ouvrirent, les entrailles de la terre rendirent leurs morts, et nous participâmes à cette espèce de résurrection générale. Nous étions encore au nombre de quarante-cinq Jésuites dans notre catacombe. Après tant d'années écoulées dans ces profondes ténèbres et sous une atmosphère de plomb, il fallut multiplier les précautions et ménager une transition lente et graduée, pour éviter les dangers d'un passage

subit; la lumière nous eût aveuglés, l'air libre nous eût étouffés.

« Je ne chercherai pas à vous peindre les transports de joie qui éclatèrent dans tout le Portugal en voyant rendues à la vie huit à neuf cents personnes, reste d'environ neuf mille, que le ministre avaient enlevées à l'État et particulièrement aux familles les plus distinguées du royaume. Mais surtout comment vous exprimer notre bonheur lorsqu'après dix-huit ans de la plus cruelle privation, il nous fut donné enfin d'offrir à l'autel du Dieu vivant le divin sacrifice de propitiation! Après avoir passé quelques jours dans la ville de Lisbonne pour reprendre un peu de forces, je m'embarquai le 17 juillet 1777 avec sept Pères allemands et cinq italiens pour la ville de Gênes, où nous trouvâmes vingt de nos anciens confrères réunis dans le noviciat de Carignan, et plusieurs autres dispersés dans la ville et dans ses environs; ils nous reçurent tous avec une bonté et une tendre amitié qui nous prouvèrent qu'en supprimant la Compagnie on n'avait pu éteindre, dans le cœur de ses enfants, la charité toute céleste qui en était l'âme et le caractère distinctif (1). »

IV

La triste affaire du Père de Lavalette se poursuivait toujours, et la Providence continuait à entraver le départ des visiteurs. En 1759, le Père Ricci nomme le Père Fronteau pour cette mission; celui-ci peut enfin se mettre en route... il meurt avant d'arriver à sa destination. Le Père de Launay, procureur des missions du Canada, est désigné pour lui succéder... il se casse la jambe au moment du départ. Le Général ne se décourage pas, il est Jésuite : il nomme un autre visiteur, et, pour plus de sûreté, il le fait embarquer sur un bâtiment neutre... Vaines précautions! le bâtiment neutre est capturé par des pirates.

(1) *Histoire du Maduré*, par le R. P. Bertrand, S. J., Paris (1854).

Pendant ce temps, la veuve Grou et son fils, négociants à Nantes, avaient intenté un procès aux Jésuites pour les forcer à payer les dettes contractées par le Père de Lavalette, et le 30 janvier 1760, la cour consulaire de Paris condamnait la Compagnie de Jésus à payer solidairement la somme de trente mille livres, due à la veuve Grou par le Père de Lavalette. Les frères Lioncy, de Marseille, imitaient cet exemple, et, le 29 mai de la même année, la cour consulaire de Marseille rendait le même jugement, autorisant les créanciers à s'assurer le remboursement de leurs créances sur les biens de la Compagnie.

Le jugement de ces deux cours était en opposition avec les lois en vigueur concernant les ordres religieux, qui, tous, étaient reconnus non solidaires de leurs diverses maisons ; chacune de ces maisons répondait pour son propre compte seulement, non pour le compte d'une autre ; màis il s'agissait de la Compagnie de Jésus, dont la coalition voulait l'anéantissement ; dès lors l'iniquité pouvait hardiment prendre la place et le nom de la justice.

Des amis, faux ou maladroits, entraînent les Jésuites à faire appel de ce jugement à la haute-cour du parlement de Paris : c'était les livrer à leurs plus puissants ennemis. Le parlement commença par supprimer leurs congrégations (1), afin de leur retirer ainsi une grande partie de leur influence sur leurs anciens

(1) Ces Congrégations existaient depuis les commencements de la Compagnie. Jean de Léon, jeune Jésuite, régent de cinquième, à Rome, réunissait tous les jours les plus pieux d'entre les élèves pour les encourager dans la pratique de toutes les vertus et dans l'amour de Dieu et du travail ; ces réunions se terminaient par une prière à la sainte Vierge, que les fervents écoliers faisaient dépositaire de leurs bonnes résolutions. L'idée fut jugée utile au bien des jeunes élèves ; éclose en 1563, elle grandit et se propagea rapidement dans tous les colléges de l'Institut, et en 1584, Grégoire XIII érigea ces réunions en Congrégations dans l'église du Collége romain. Tous les élèves qui en avaient fait partie dans les colléges des Jésuites, désirant rester en union de prières avec ceux dont ils se séparaient toujours à regret, demeuraient affiliés à cette Congrégation, qui devenait pour eux, dans le monde, un lien d'amitié, de fraternité chrétienne. Elle s'étendit dans tout l'univers ; partout où un collége de Jésuite s'établissait, la Congrégation s'établissait aussi.

élèves. Il est vrai qn'en supprimant la Congrégation de la très-sainte Vierge, il laissait établir la franc-maçonnerie.

Le 17 avril 1761, il ordonnait aux Jésuites de déposer au greffe un exemplaire de leurs Constitutions, dans le délai de trois jours. Le Père de Montigny, sans profiter de ce délai, s'empressa de faire le dépôt de ces ténébreuses Constitutions dont on s'est plu de tout temps à faire l'épouvantail des esprits crédules ou ignorants, et le Parlement se fit juge de ces règlements approuvés tant de fois par les Souverains-Pontifes, et dont la pratique avait jusqu'alors rempli le monde de la plus juste admiration. Le 8 mai, la cour rendait un arrêt par lequel le Général, et en sa personne la Compagnie de Jésus, était condamné à payer le capital et les intérêts des dettes du Père de Lavalette, dans un délai d'une année, à partir du jour de cet arrêt.

Les porteurs de créances, faute de les voir acquitter par la Compagnie, étaient autorisés à saisir ses biens. Alors se présentèrent une masse de fausses lettres de change dont le total élevait la dètte du Père de Lavalette au chiffre de cinq millions. Le Parlement laissait faire et n'arrêtait point les faussaires.

Les Constitutions étaient examinées et condamnées sur plusieurs points par les magistrats qui se jugeaient compétents en matière de vie religieuse. Louis XV s'aperçut enfin de toutes ces injustices, et, le 2 août, il ordonna au Parlement de surseoir pendant un an, et aux Jésuites de remettre à son conseil les titres de leurs maisons. Le Parlement refusa d'enregistrer l'édit royal, et, le même jour, il appela comme d'abus de toutes les bulles et lettres apostoliques *concernant les prêtres et écoliers de la Société se disant de Jésus*. Il déclarait la Compagnie de Jésus ennemie de l'Église, du Saint-Siége, des libertés de l'Église gallicane et de l'autorité en général. On ne lui reprochait plus son obéissance aveugle à ce même Saint-Siége, son attachement inébranlable à cette même Église... Il fallait varier les accusations, éviter la monotonie ; mais le parlement, ne fût-ce que par amour-propre, aurait dû éviter aussi une absurdité. Accuser les Jésuites d'être à la fois les soutiens et les ennemis du Saint-Siége impliquait contradiction et devait faire sourire les uns et indigner les autres. La conséquence de ce jugement fut de défendre « très-ex-

pressément à tous sujets du roi : 1° d'entrer dans ladite Société; 2° à tout Jésuite de continuer aucune leçon publique ou particulière de théologie.

Les Jésuites ne bougeaient pas. Les trois supérieurs des maisons de Paris leur défendaient d'écrire une seule ligne pour leur justification ou pour réclamer la part de justice qui leur était due. Ils étaient innocents, ils étaient persécutés par ceux au salut desquels ils avaient travaillé de toute l'ardeur de leur zèle, ils s'abandonnaient à la Providence et attendaient. Les philosophes et les jansénistes interprétèrent le calme et la dignité de leurs victimes : ils les accusèrent de conspirer, d'intriguer sourdement, de manœuvrer dans les ténèbres. Le Jésuite sera toujours le *Croquemitaine* des grands enfants.

Le conseil du roi, jugeant le parlement incompétent pour prononcer sur les Constitutions de la Compagnie de Jésus, ainsi qu'il s'en était arrogé le droit, convoqua une assemblée du clergé et lui soumit, au nom du roi, ces quatre questions à résoudre :

« 1° L'utilité dont les Jésuites peuvent être en France, et les avantages ou les inconvénients qui peuvenl résulter des différentes fonctions qui leur sont confiées;

« 2° La manière dont les Jésuites se comportent, dans l'enseignement et dans leur conduite, sur les opinions contraires à la sûreté de la personne des souverains, et sur la doctrine du clergé de France, contenue dans sa déclaration de 1682, et en général sur les opinions ultramontaines;

« 3° La conduite des Jésuites sur la subordination qui est due aux évêque et aux supérieurs ecclésiastiques, et s'il n'entreprennent point sur les droits et les fonctions des pasteurs;

» 4° Quel tempérament on pourrait apporter, en France, à l'étendue de l'autorité du Général des Jésuites, telle qu'elle s'y exerce. »

Le 30 novembre, cinquante et un cardinaux, archevêques et évêques, sous la présidence du cardinal de Luynes, commençaient leurs délibérations sur ces quatre questions, et, un mois après, ils prononçaient sur tous les points, et à l'unanimité, en faveur des Jésuites; six voix seulement demandaient quelques modifi-

cations pour plaire au ministre Choiseul, qui tenait à obtenir une dissidence dans l'assemblée. Le seul, Fitz-James, évêque de Soissons et janséniste, demandait la suppression de l'Institut, tout en avouant « qu'il n'y a peut-être point d'Ordre dans l'Église dont les religieux soient plus réguliers et plus austères dans leurs mœurs. » Soixante-dix prélats, qui n'avaient pu se joindre à l'assemblée, écrivirent au roi pour exprimer leur opinion sur les questions proposées : elle était en tout conforme à celle de la majorité. Le roi, poussé par son ministre et son entourage, adopta l'avis de la minorité.

Au mois de mars 1762, voulant tout concilier, il annula les procédures entamées depuis le 1er août 1761, il déclara les Jésuites assujettis à l'ordinaire et aux lois de l'État, et il détermina la manière dont leur Général exercerait son autorité en France. Mais les ennemis de la Compagnie de Jésus se récrièrent, c'était sa suppression qu'ils voulaient, ou tout au moins son expulsion du royaume, et ils pressèrent le roi de telle sorte, que cet édit fut retiré par le faible monarque, à la grande joie de ceux qui exigeaient le renversement des Jésuites, afin de renverser le trône plus facilement.

Cependant les Anglais s'étaient emparés de la Martinique, et le Père Ricci avait nommé le Père de la Marche visiteur de cette province pour l'affaire d'Antoine de Lavalette; il l'avait fait munir d'un sauf-conduit du gouvernement britannique, et, l'heure de la Providence étant venue, le visiteur put enfin arriver à sa destination.

Après un mûr examen des choses, il rendit, le 25 avril 1762, un jugement par lequel le Père de Lavalette, reconnu coupable d'avoir exercé le commerce, était interdit, renvoyé en Europe et remis au jugement du Père général. Le texte de la sentence porte que le coupable avait pratiqué ce négoce à l'insu de tous les Pères.

Les Anglais s'étaient déclarés protecteurs du Père de Lavalette; ils prévoyaient le jugement que le visiteur porterait contre lui, ils prévoyaient aussi que le Général prononcerait son expulsion de la Compagnie, et ils pouvaient espérer de gagner assez le banni pour en faire un ennemi de son ordre, ce qui serait une

bonne fortune pour la coalition. Antoine de Lavalette trompa leurs espérances. Il avait enfin ouvert les yeux sur sa faute, et lorsque la sentence du Père visiteur lui fut signifiée, le jour même de sa date, il l'accepta humblement et y répondit par ces lignes, où l'on retrouve le Jésuite dans le pénitent :

« Je, soussigné, atteste reconnaître sincèrement dans tous ses points l'équité de la sentence portée contre moi, bien que ce soit faute de connaissance ou de réflexion, ou par une sorte de hasard, qu'il m'est arrivé de faire un commerce profane, auquel même j'ai renoncé à l'instant où j'ai appris combien de troubles ce commerce avait causés dans la Compagnie et dans toute l'Europe. J'atteste encore avec serment que, parmi les premiers supérieurs de la Compagnie, il n'y en a pas un seul qui m'ait autorisé, ou conseillé, ou approuvé dans le commerce que j'avais entrepris, pas un seul qui y ait eu aucune sorte de participation, qui y soit de connivence. C'est pourquoi, plein de repentir et de confusion, je supplie les premiers supérieurs de la Compagnie d'ordonner que la sentence rendue contre moi soit publiée et promulguée, ainsi que ce témoignage de ma faute et de mes regrets. Enfin, je prends Dieu a témoin que je ne suis amené à une telle confession ni par force, ni par des menaces, ni par les caresses et autres artifices ; mais que je m'y prête de moi-même, avec une pleine liberté, afin de rendre hommage à la vérité et de repousser, démentir, anéantir, autant qu'il est en moi, les calomnies dont, à mon occasion, on a chargé la Compagnie.

« Donné dans la résidence principale de la mission de la Martinique, les jour, mois et an que dessus (25 avril 1762).

« *Signé :* ANTOINE DE LAVALETTE,
« de la Compagnie de Jésus. »

Expulsé de la Compagnie, Antoine de Lavalette se retira en Angleterre, et ne tint jamais un autre langage que celui de cette déclaration.

L'irréflexion a toujours fait grand bruit de ce que l'on est convenu d'appeler l'espionnage et la délation en vigueur dans les maisons des Jésuites. Si cette surveillance était exercée aussi rigoureusement que le prétendent ceux qui n'y sont pas soumis,

le Père de Lavalette eût été arrêté sur le bord de l'abîme et n'eût pas donné prise à toutes les calomnies qui amenèrent de si désastreuses conséquences.

V

Le 1er avril 1762, le Parlement de Paris faisait fermer tous les collèges de la Compagnie de Jésus dans l'étendue de son ressort; le même jour, la France se trouvait subitement inondée de libelles infâmants contre les Jésuites. On les accusait, dans ces écrits, d'avoir enseigné de tout temps le sacrilége, le blasphème, la magie, le sortilége, l'impiété, l'idolâtrie, tous les crimes imaginables. On les accusait de favoriser toutes les religions, toutes les hérésies, toutes les sectes, tous les schismes; ils étaient tout, excepté catholiques. Et c'était la première magistrature du royaume très chrétien qui publiait ou laissait publier ces monstrueuses absurdités! Et les philosophes, se disant esprits forts, n'avaient pas assez d'éloges à prodiguer à cette magistrature pour son zèle à débarrasser le royaume très-chrétien de l'enseignement chrétien! On douterait de telles aberrations d'esprit, si l'histoire impitoyable ne les constatait de la manière la plus authentique.

Sensible aux éloges et aux félicitations de l'incrédulité, le parlement fit mieux encore : il fit brûler publiquement les mandements des évêques et supprima les brefs du Pape favorables à la Compagnie de Jésus.

Le 4 mai 1762, d'Alembert mandait à Voltaire, à propos des violence du parlement : « Ils servent la raison sans s'en douter; ils sont les exécuteurs de la haute justice pour la philosophie, dont ils prennent les ordres sans le savoir..... » Rien n'était plus vrai.

Le 1er mai, le clergé de France se réunit en assemblée extraordinaire; il se présenta le 23 à Versailles devant le roi et lui remit un mémoire signé de tous les évêques présents à l'assemblée, et

demandant la conservation des Jésuites en France. Ce mémoire se terminait par ces nobles et courageuses lignes :

« La religion vous recommande ses défenseurs; l'Église, ses ministres; les âmes chrétiennes, les dépositaires du secret de leur conscience; un grand nombre de vos sujets, les maîtres respectables qui les ont élevés; toute la jeunesse de votre royaume, ceux qui doivent former leur esprit et leur cœur. Ne vous refusez pas, Sire, à tant de vœux réunis; ne souffrez donc pas que dans votre royaume, contre les règles de la justice, contre celles de l'Église, contre le droit civil, une Société entière soit détruite sans l'avoir mérité. L'intérêt de votre autorité même l'exige, et nous faisons profession d'être aussi jaloux de ses droits que des nôtres. »

Mais Louis XV n'était roi que de nom; Choiseul, l'ami des philosophes, régnait sur le roi, dirigeait le parlement, gouvernait l'État et se moquait de l'Église en affectant de la respecter sans lui obéir. Tous les parlements furent invités à étudier et à décider, chacun dans son ressort, la question des Jésuites et de leurs Constitutions. Le Concile de Trente, les Souverains-Pontifes, les savantes congrégations de cardinaux, les assemblées du haut clergé français, tout cela était incompétent, d'après l'avis du parlement et des incrédules, pour juger un Ordre religieux; la magistrature devait avoir des lumières incomparablement plus sûres, et une science infiniment supérieure; les procurs généraux reçurent donc l'ordre de rendre compte de l'Institut de Saint-Ignace!.... Pauvre esprit humain! Tous ces comptes rendus, l'on devait s'y attendre, furent contraires aux Jésuites et conclurent à leur expulsion. Le parlement de Bretagne se signala entre tous : sur le rapport de la Chalotais, il déclara *incapables de toute fonction civile* les parents qui enverraient leurs enfants dans les colléges des Jésuites en pays étranger! Mais les cours de Flandre, d'Artois, d'Alsace et de Besançon se refusèrent à reconnaître les Jésuites pour des ennemis de la religion et de l'État; la magistrature de Lorraine déclara qu'elle les tenait « pour les plus fidèles sujets du roi de France et les plus sûrs garants de la moralité des peuples. »

Le 6 août de cette même année 1762, le parlement de Paris,

sur les conclusions d'Omer Joly de Fleury (1), rendait un arrêt qui dépouillait les Jésuites de leurs biens, de leurs meubles, de leurs bibliothèques, des riches ornements de leurs églises, de tout ce qu'ils possédaient. Il leur enjoignait de se disperser, de ne plus vivre en commun, de quitter le saint habit de leur Ordre. Il leur défendait de correspondre les uns avec les autres, d'exercer aucune fonction sans avoir prêté le serment qui leur était imposé par le même arrêt !

Ainsi, une cour de justice s'arrogeait le droit de les spolier, de les relever de leurs vœux, de séculariser des religieux, de jeter quatre mille prêtres dans l'indigence, d'annuler les décisions des Souverains-Pontifes, d'appeler abus tout ce qu'ils avaient fait pendant deux siècles pour cet Institut ! Ainsi, pendant plus de deux siècles, l'Église s'était trompée, parce que..... il lui manquait un Pombal ou un Choiseul pour l'éclairer et la diriger ! L'esprit du mal triomphait ; mais il se moquait en même temps de ceux qu'il employait à son œuvre de destruction ; il savait que le jour viendrait où ils seraient ensevelis sous les décombres de l'édifice qu'ils s'efforçaient de renverser !

Les Jésuites refusèrent le serment qui leur était imposé ; sur quatre mille que l'on comptait en France, cinq seulement consentirent à le prêter. Disséminés dans toutes les villes du royaume où les évêques et les âmes chrétiennes les appelaient, ils prêchaient, ils instruisaient, ils confessaient, ils se dévouaient avec le même zèle, la même charité, la même abnégation : ils étaient

(1) Chauvelin et Saint-Fargeau avaient jeté tout leur fiel contre la Compagnie de Jésus ; au dernier moment, ce fut à Joly de Fleury à parler ; son réquisitoire fut imprimé et distribué ; le lendemain on en parlait dans les salons, un magistrat s'écrie : « Que parlez-vous d'Omer Joly de Fleury ? Il n'est point *Homère*, je l'ai lu ; il n'est point *Joli*, je l'ai vu ; il n'est point *Fleuri*, je l'ai entendu. » Joly de Fleury ne tarda pas à déplorer ce regrettable réquisitoire. Jusqu'à sa mort, il ne cessa de redire à sa famille qu'il ne se consolerait jamais de *s'être cru obligé* de demander la suppression d'un Ordre *qui ne serait jamais remplacé pour l'enseignement ni pour la science.* Nous pouvons affirmer ce fait que nous tenons de ses plus proches parents, et qui nous fut souvent répété dans un temps où nous étions loin de prévoir que l'occasion se présenterait pour nous de livrer ce regret à la publicité.

toujours Jésuites. Voltaire avait offert un asile, chez lui, au Père Adam, ce qui prouve qu'il n'avait pas de ses anciens maîtres la mauvaise opinion qu'il cherchait à en donner.

En les jetant ainsi dans la rue, en les dépouillant de tout ce qu'ils possédaient, les parlements leur avaient alloué une indemnité. Celui de Paris leur avait accordé un franc par jour à chacun, ceux de Grenoble et de Toulouse avaient poussé la générosité jusqu'à 1 franc 50 centimes. A Toulouse, les Jésuites étaient chargés du soin des galériens de passage dans cette ville, et ils leur donnaient un repas et les faisaient servir par les élèves de leurs colléges. Après l'arrêt d'expulsion, les Pères n'ayant plus cette charge, et la ville étant obligée de nourrir les forçats, le parlement décida que les Jésuites continuerait à faire ces frais et que l'on prélèverait dans ce but « dix-sept sous par jour sur l'allocation de trente sous qui leur était accordée. »

Les forçats étaient mieux traités que les Jésuites! On leur accordait « dix-sept sous pour un seul repas, » et on n'en accordait que treize aux Jésuites pour suffire à tous leurs besoins..... !

L'archevêque de Paris, le vertueux Christophe de Beaumont, dans l'amertume de son âme, dans la profonde affliction de son cœur, osa jeter un cri de douleur sur l'irréparable malheur qui frappait l'Église de France par l'expulsion de la Compagnie de Jésus, par la suppression de ses colléges qui livrait désormais la jeunesse à l'enseignement pervers de la philosophie moderne. Ce mandement, donné le 28 octobre 1763, irrite le parlement, qui le condamne et le fait brûler le 21 janvier 1764, par la main du bourreau. Il cite même l'archevêque à sa barre; mais le roi, honteux du délire de la première magistrature du royaume, exile de nouveau le prélat, afin de le soustraire aux colères du parlement.

Louis XV commençait à voir les effrayantes conséquences de sa faiblesse; mais il était trop tard, il n'était plus maître, il n'avait jamais su l'être.

Le parlement fit expier aux Jésuites de son ressort le mandement de l'archevêque de Paris, en leur ordonnant d'abjurer leur Institut sous peine de bannissement. Le bannissement fut pré

féré. Le Père Berthier, précepteur des enfants de France, ne fut pas exclu de cette mesure; elle atteignit même les confesseurs de la famille royale, restés jusqu'alors à la cour de Versailles, et le roi n'osa pas les conserver malgré le parlement et malgré le ministre Choiseul. Le dauphin ayant énergiquement protesté contre le bannissement, et ayant démontré au roi toute l'injustice des divers arrêts du parlement contre la Compagnie de Jésus, Louis XV modifia la dernière sentence, et en maintenant la suppression des maisons de l'Ordre dans son royaume, l'édit accordait aux Jésuites la faculté d'y résider, chacun séparément. En écrivant ses observations à son ministre sur la sentence du parlement, le roi lui mandait :

« L'expulsion y est marquée trop gravement, toujours et irrévocable; mais ne sait-on pas que les plus forts édits ont été révoqués, quoiqu'avec toutes les clauses plausibles.

« Je n'aime point cordialement les Jésuites, mais toutes les hérésies les ont toujours détestés ; ce qui est leur triomphe. Je n'en dis pas plus. Pour la paix de mon royaume, si je les renvoie contre mon gré, du moins ne veux-je pas qu'on croie que j'ai adhéré à tout ce que les parlements ont fait et dit contre eux.

« Je persiste dans mon sentiment, qu'en les chassant il faudrait casser tout ce que le parlement a fait contre eux.

« En me rendant à l'avis des autres pour la tranquillité de mon royaume, il faut changer ce que je propose, sans quoi je ne ferais rien. Je me tais, car je parlerais trop. »

Ainsi, il craignait de laisser voir toute sa pensée au sujet d'une telle iniquité! Le parlement, mécontent de la modification apportée à son arrêt par l'édit royal, s'en dédommagea par une mesure inqualifiable : en enregistrant l'édit, le 1er décembre 1764, il stipula que les Jésuites se retireraient chacun dans le diocèse auquel il appartenait par sa naissance, qu'ils n'approcheraient point de Paris et seraient tenus de se présenter tous les six mois devant les magistrats chargés de les surveiller! En d'autres termes, les Jésuites étaient mis au banc de la société et sous la surveillance de la police, à l'égal des voleurs et des forçats libérés! Et c'est de l'histoire! Et cela s'est passé en pays civilisé,

dans cette France si fière de son urbanité, de ses lumières, de sa science, de son élégance, de son bon goût! Dans cette France qui se disait le royaume très-chrétien!

Dans tous les parlements, les Jésuites n'avaient été condamnés qu'à une très-faible majorité, les registres en font foi. La reine et le dauphin avaient exprimé au roi une vive douleur de l'arrêt porté contre eux; l'épiscopat français l'avait supplié de s'opposer à cette grande iniquité; enfin le Souverain-Pontife avait écrit plusieurs fois à Louis XV pour le presser d'arrêter le parlement dans la voie où il s'était engagé. Mais Louis XV était dominé par Choiseul; celui-ci était livré corps et âme à la coalition, et l'enfer triomphait. Tous les évêques de la catholicité supplièrent le Pape de se prononcer hautement et souverainement en faveur de l'Ordre que les ennemis de l'Église voulaient proscrire de tous les États catholiques, et Clément XIII se rendant à ce vœu donna à l'Église, le 7 janvier 1765, la bulle *Apostolicum*, par laquelle il condamnait les motifs qui avaient déterminé, *en Portugal* et en France, l'expulsion de la Compagnie de Jésus, expulsion qu'il appelait *une injure grave faite à l'Église et au Saint-Siége*.

Pendant que les ennemis de l'Église travaillaient à bannir les Jésuites de France, on demandait à l'ambassadeur d'Espagne à Rome, don Manuel de Roda, pourquoi l'Espagne n'imitait pas en cela la France et le Portugal :

« Il n'est pas temps encore, répondit-il; prenez patience : attendez que *la vieille* meure. »

« Cette *vieille*, dont la mort devait réjouir l'impiété, était la reine Élisabeth Farnèse, mère de Charles III. Élisabeth, princesse ferme et zélée, comptait parmi les gloires de sa famille le Pape Paul III, qui avait le premier approuvé et institué la religion des clercs de la Compagnie de Jesus. Elle n'eût pas accepté de la voir tomber sous les coups des ennemis de l'Église et par les mains de son fils (1). » Elle mourut en 1763.

(1) *Clément XIII et Clément XIV*, par le R. P. de Ravignan.

VI

Le 26 mars 1766, la ville de Madrid était tout à coup en pleine insurrection. « A bas les chapeaux! » criait le peuple : « Vive le sombrero! — A bas l'augmentation des vivres! — Vive le bon marché! — A bas les coutumes napolitaines! Vivent les coutumes espagnoles! » Et les chapeaux étaient abattus avec rage, les magasins de comestibles étaient pillés avec fureur. La force armée se présente pour rétablir l'ordre; mais le peuple est armé, lui aussi, et le combat s'engage; l'émeute avançait même jusqu'aux portes du palais, lorsque les gardes du roi fondent sur cette multitude égarée et donnent à Charles III le temps de gagner Aranjuez. Le peuple, d'autant plus irrité qu'il est moins ménagé, massacre les gardes wallones et se livre à tous les excès..... Les Jésuites paraissent; ils imposent silence par un signe, le peuple se tait. Ils parlent, le peuple les écoute. Ils excitent le repentir dans les âmes, ils calment l'irritation des esprits, ils font couler les larmes, ils ordonnent à cette foule, tout à l'heure exaspérée et maintenant si calme, de se retirer et de reprendre ses occupations de chaque jour; et cette foule se retire avec la docilité d'un doux enfant. En s'éloignant, les émeutiers, pleins de reconnaissance pour ceux qui viennent de les rappeler à la raison et au devoir, font retentir de toutes parts le cri : Vivent les Jésuites! Vivent les bons Pères!

L'ordre était rétabli, c'était à l'influence des Jésuites qu'on le devait; Charles III se sentit humilié d'avoir fui devant une insurrection populaire, dont ses ministres avaient apprécié la gravité, que la force n'avait pu réprimer, et que les Jésuites avaient domptée si facilement. Le comte d'Aranda, premier ministre, et le duc d'Albe, ami de Pombal, firent valoir la circonstance et l'exploitèrent au profit de la coalition des ennemis de l'Église, coalition à laquelle l'un et l'autre étaient depuis longtemps affiliés. Charles III aimait les Jésuites, mais sa fierté blessée donnant prise aux intrigues de leurs adversaires, il prêta l'oreille à toutes les ca-

lomnies dont on se plut à les noircir. On lui persuada qu'ils étaient les seuls auteurs de l'émeute, si promptement apaisée par eux, et on lui montra des lettres supposées, prouvant qu'ils conspiraient contre sa personne en faveur de son frère, l'Infant don Luis. L'une de ces lettres, que l'on avait signée du nom du Général de la Compagnie, était injurieuse pour l'honneur de la vertueuse reine Élisabeth, mère du roi, que l'Espagne regrettait et dont la mémoire était bénie. C'était plus qu'il n'en fallait à l'impiété pour atteindre son but. Une occasion se présentait encore tout naturellement, les ministres ne la laissèrent pas échapper. Le roi d'Espagne sollicitait la canonisation de Juan de Palafox, ancien évêque d'Angélopolis, sur les instances réitérées des jansénistes, qui proclamaient la sainteté de « cette victime des Jésuites, » et mettaient en campagne toute la cohorte des incrédules pour faire attester ses prétendus miracles. Les Jésuites avaient cherché à éclairer le roi sur le véritable but des sectaires et des impies dans cette poursuite; leur opposition fut interprétée, commentée, envenimée, calomniée..... Leur expulsion fut résolue. Toutefois, l'affaire serait examinée dans le secret, les Jésuites ne seraient nullement avertis des crimes dont on les accusait, ils ne seraient point interrogés, tout se passerait de manière à les surprendre, car le peuple pourrait se soulever en leur faveur, et, sur un signe de leur part, l'Espagne entière serait en feu.

Tel était le programme du comte d'Aranda, auquel les philosophes prodiguaient l'encens de leurs louanges, parce qu'il « voulait faire graver sur le frontispice de tous les temples, et réunir dans le même écusson, les noms de Luther et de Calvin, de Mahomet, de Guillaume Pean et de Jésus-Christ (1). »

Le procès s'instruit dans le mystère; la vie entière des Jésuites est incriminée; l'humilité de leur extérieur, les aumônes qu'ils répandent dans les mains des pauvres, les soins qu'ils prodiguent aux malades dans les hôpitaux, les consolations qu'ils apportent aux prisonniers, ne sont propres qu'à séduire le peuple et à le mettre dans leurs intérêts. Tels étaient les seuls crimes

(1) *Voyage en Espagne*, par le marquis de Langle.

dont les accusait le fiscal de Castille, don Ruys de Campomanès, dans sa plaidoirie contre eux, le 29 janvier 1767.

On minuta dans le cabinet du roi les ordres adressés aux autorités espagnoles dans les deux mondes. Ces ordres, signés par Charles III, contresignés par d'Aranda, étaient munis des trois sceaux. A la seconde enveloppe on lisait : « Sous peine de mort, vous n'ouvrirez ce paquet que le 2 avril 1767, au déclin du jour. »

La lettre du roi contenait ces lignes :

« Je vous revêts de toute mon autorité et de toute ma puissance royale pour sur-le-champ vous transporter avec main-forte à la maison des Jésuites. Vous ferez saisir tous les Religieux et vous les ferez conduire comme prisonniers au port indiqué, dans les vingt-quatre heures. Là, ils seront embarqués sur des vaisseaux à ce destinés. Au moment même de l'exécution, vous ferez apposer les scellés sur les archives de la maison et sur les papiers des individus, sans permettre à aucun d'emporter avec soi autre chose que ses livres de prières et le linge strictement nécessaire pour la traversée. Si, après l'embarquement, il existait encore un seul Jésuite, même malade ou moribond, dans votre département, vous serez puni de mort.

« MOI, LE ROI. »

Parmi les *Documents* dont se compose le deuxième volume de *Clément XIII et Clément XIV*, par le Révérend Père de Ravignan, nous trouvons une relation de l'exécution de cet ordre royal, écrite par l'une des victimes ; elle est si touchante dans sa simplicité que nous la reproduisons en grande partie :

« Au jour fixé, à l'heure désignée, la foudre éclate en même temps sur tous les points de l'Espagne. L'heure suprême fut devancée pour Madrid et les environs de la capitale. Dans la nuit du 31 mars au 1er avril 1767. les troupes cernèrent les six maisons des Jésuites de cette ville. Au coup de minuit, elles y entrèrent avec les officiers de justice, dont l'un devait rester auprès du supérieur et ne pas le perdre de vue. On éveilla la commu-

nauté ; on plaça des sentinelles à toutes les issues. Dès que les Religieux furent réunis, on leur notifia les ordres du roi, en leur défendant absolument toute communication avec les personnes du dehors. Joachim Navarro était recteur du collége impérial. Comme on lui demanda s'il se soumettait aux ordres du roi : « Nous sommes prêts, répondit-il, à souffrir, non-seulement « l'exil, mais ce qu'il y a de plus dur, pour prouver notre res- « pect et notre soumission au roi. » Les gardes furent frappés de son noble courage. Partout la résignation des victimes fut la même ; nulle part il n'y eut l'ombre d'une tentative de résistance. On eut d'ailleurs l'extrême générosité de laisser aux Jésuites les vêtements à leur usage et leurs livres de prières ; mais tous leurs autres livres et papiers furent saisis. Des voitures étaient préparées d'avance ; on y fit monter tous les Religieux, et on leur fit prendre la route de Carthagène sous une forte escorte. Personne, avant six heures du matin, n'était instruit de l'expulsion des Jésuites, et à cette heure là il n'y en avait déjà plus dans la capitale, tant le comte d'Aranda était expéditif.

« La même mesure fut répétée dans toute la Péninsule, et les Jésuites, arrêtés dans la nuit, se virent jetés dans des voitures et dirigés vers le port le plus voisin. L'âge, la réputation, les services, rien ne pesa dans la balance. Il y avait parmi ces proscrits Pierre de Catalayud, missionnaire connu par ses travaux dans toute l'Espagne, homme apostolique, auteur de beaucoup de livres de piété, alors âgé de soixante-dix-huit ans ; François-Xavier Idiaquez, fils aîné du duc de Grenade, savant et ami des lettres ; Joseph Pignatelli, des comtes de Fuentès ; Antoine Mourin, personnage consommé en science, en sagesse, en piété, et qui avait joui de toute la confiance du feu roi Ferdinand VI ; Gabriel Bousemart, vieillard de quatre-vingt ans ; des professeurs habiles, des théologiens, des orateurs, des directeurs éclairés ; tous subirent la loi commune. »

« Un d'entre eux, Mathieu Aimerich, du diocèse de Grenade, charmait nos ennuis par de pieux entretiens, dit un autre de ces procrits, et nous exhortait à prier pour le roi, *ce que nous fîmes souvent et de grand cœur*. On avait soigneusement séparé les novices d'avec les profès, afin de les préserver de la séduction,

disaient les proscripteurs. Mais il y en eut qui aimèrent mieux suivre les exilés que d'abandonner un corps dans lequel ils avaient remarqué les plus hautes vertus. Un jeune homme de seize ans, Gonsalve-Hinojosa Adorno, d'une famille noble de Xerez de la Frontera, résista à toutes les instances et voulut s'embarquer avec les Pères. Joseph de Silva, âgé de dix-sept ans, se cacha et monta secrètement, à Cadix, sur le bâtiment qui portait ses maîtres. Un jeune protestant suédois, Laurent-Ignace Thiulen, converti par le savant Iturriaga, renonça, pour le suivre, à sa fortune et à son pays, et s'embarqua en secret pour l'Italie, où il prit les ordres sacrés... »

Le comte d'Aranda pressentant que tout l'odieux d'une telle barbarie retomberait sur lui, et qu'il aurait un jour à compter avec les premiers noms de l'Espagne, fit proposer à plusieurs Jésuites de grande naissance de quitter l'habit de l'Ordre, de s'engager à n'avoir aucune relation avec leurs frères, et de se retirer dans leurs familles pour y vivre en prêtres séculiers, assurant qu'ils n'y seraient point inquiétés. Tous refusèrent. Le Père Joseph Pignatelli, petit-neveu d'Inoncent XII et frère de l'ambassadeur d'Espagne à Paris, était de ce nombre et malade ; on le presse d'accepter les conditions du ministre, toutes les instances sont vaines. On lui promet de le laisser partir lorsque sa santé sera rétablie, il est inflexible; on le suit jusqu'à Tarragone, le conjurant d'épargner à sa famille la douleur de le voir embarquer avant d'être guéri : « Ma résolution est inébranlable, répond-il à tous, peu importe que mon corps soit la pâture des poissons ou celle des vers ! Ce que je désire, avant tout, c'est de mourir dans la Société des Jésuites, mes frères. » Ils étaient deux frères dans la Compagnie, Joseph et Nicolas; peu après leur départ, le ministre Manuel de Roda mandait au chevalier d'Azara, plénipotentaire de la cour d'Espagne à Rome : « Les Pignatelli ont refusé absolument de quitter l'habit de la Compagnie; ils veulent vivre et mourir avec leurs fréres. »

Le jour même de l'embarquement, 2 avril 1767, le roi signait une pragmatique-sanction pour justifier cette violence, déclarant que les motifs qui l'avaient déterminée « resteraient toujours *renfermés dans son cœur royal*, et, que s'il n'avait pas agi plus

sévèrement, c'est qu'il avait usé de *clémence.* « Il était défendu, par le même édit, de parler ou d'écrire contre la proscription des Jésuites ; il ordonnait un silence absolu sur cette question sous peine d'être puni comme *coupable du crime de lèse-majesté, attendu qu'il n'appartient pas aux particuliers de juger ni d'interpréter les volontés du souverain.* Les Jésuites devaient recevoir une pension de cent piastres pour les prêtres, de quatre-vingt-dix pour les frères ; mais cette pension serait retirée à tous, si un seul d'entre eux se permettait de sortir des États pontificaux ou d'écrire en faveur de l'Ordre auquel ils avaient voué leur vie ! Il était défendu d'avoir la moindre relation avec quelque Jésuite que ce fût ! Et cela s'appelait de la clémence !

Ainsi, Charles III confisquait les biens de ces saints Religieux, et il ne leur donnait pas une pension suffisante pour les alimenter ; il les arrachait à leurs familles, et il menaçait un père, une mère, un frère, une sœur des peines les plus sévères, s'ils se permettaient de correspondre directement ou indirectement avec leur fils ou leur frère ! Ils diposaient des États du Pape comme d'une colonie pénitentiaire de l'Espagne et défendait aux exilés d'en sortir, absolument comme s'il en eût été le maître. L'inconséquence, l'absurdité, la démence de l'esprit humain ne peuvent aller plus loin. Le 31 mars seulement, Charles III avait écrit au Pape pour lui annoncer l'expulsion des Jésuites, mais sans lui en faire connaître les motifs, *qu'il renfermait dans son cœur royal.* Le Pape lui répondit aussitôt :

« De tous les coups qui nous ont frappé pendant les malheureux neuf ans de notre pontificat, le plus sensible à notre cœur paternel a été celui que Votre Majesté vient de nous annoncer. Ainsi, vous aussi, mon fils ! *Tu quoque, fili mi ;* ainsi, le roi Catholique Charles III, qui est si cher à notre cœur, remplit le calice de nos souffrances, plonge notre vieillesse dans un torrent de larmes et nous précipite au tombeau... »

Rien ne put arracher du *cœur royal* de Charles III le secret de sa brutalité à l'égard de la Compagnie de Jésus ; il refusa de l'avouer même au Pape, qui le pressait de le lui faire connaître ; il lui répondit : « Ma vie en dépend. » Les Jésuites étaient alors en pleine mer ; de qui craignait-il le poignard, puisque *les*



SAINT FRANÇOIS DE HIERONIMO.

plus grands criminels de son royaume en étaient bannis? Ses ministres lui avaient dit que sa vie dépendait de son silence, et il le croyait.

Le même jour, à la même heure, tous les Jésuites avaient été enlevés de la même manière sur tous les points de l'Espagne et de ses colonies, sans savoir où ils allaient ni en quoi ils étaient coupables. Dans toutes les possessions espagnoles de l'Amérique méridionale ils se soumirent avec le même héroïsme d'abnégation, d'humilité, de sainte résignation que dans la métropole. Ils avaient rendu là d'immenses services à l'Église et à l'Espagne; ils avaient réuni et civilisé de nombreuses peuplades; ils avaient bâti des cités devenues florissantes; ils avaient défriché des terrains sur une immense étendue, enrichi la métropole, éclairé la science, donné au souverain des sujets fidèles et soumis... Ils abandonnaient toutes ces conquêtes de leur zèle apostolique et de leur ingénieuse charité; ils s'arrachaient à ces cœurs d'indigènes dont ils étaient chéris; ils laissaient sans pasteurs ces nombreux troupeaux qui connaissaient si bien leur douce voix et qui les suivaient avec une si tendre docilité; ils voyaient leur déchirante douleur, ils entendaient leurs cris et leurs sanglots, ils les bénissaient... et ils priaient pour ceux à qui ils devaient cet excès d'amertume et d'affliction. Pas un seul ne laissa échapper une plainte! Partout la même iniquité ne frappait que des héros. En Espagne et dans les colonies les novices étaient nombreux, on avait compté sur leur jeunesse, on avait espéré qu'ils refuseraient de partager le sort de leurs maîtres si maltraités, et on les avait séparés d'eux afin de les trouver plus accessibles aux séductions ou aux menaces. Mais partout ils se firent gloire de suivre leurs Pères spirituels, d'avoir part à leurs humiliations, à leurs souffrances et à leur exil. Il résulta de cet élan général que partout les bâtiments se trouvèrent insuffisants, et que les proscrits y furent entassés comme des esclaves, depuis le fond de cale jusque sur le pont.

A Civita-Vecchia, le gouverneur, n'étant pas prévenu de l'arrivée de ce premier convoi, refusa de le recevoir, et les saints religieux se virent forcés de courir des bordées pendant plusieurs semaines. Beaucoup de vieillards et de malades périrent

durant cette longue attente. Clément XIII donna les ordres nécessaires pour qu'ils fussent reçus dans les États de l'Église ; mais l'Espagne ne jetait pas moins de six mille Jésuites sur les côtes des États-Romains. Il n'était pas possible de les recevoir tous. La cour romaine s'indignait de l'outrageante conduite de Charles III, qui se permettait d'assigner ses États pour lieu d'exil à ses propres sujets, sans même avoir consulté le Souverain-Pontife. C'était montrer une sorte de mépris pour sa personne sacrée; c'était traiter le Pape en vassal; c'était imiter l'impie Pombal.

Les ports de l'île de Corse étant neutres, Clément XIII demande qu'ils soient ouverts aux proscrits; on les reçoit à Ajaccio; mais, au mois d'août 1767, ils sont relégués sur le rocher de San-Bonifacio. Dans le même temps, la république de Gênes cédait la Corse à la France, et le duc de Choiseul se hâtait d'ordonner à Marbeuf d'en expulser tous les Jésuites.

« La manière dont eut lieu cette nouvelle expulsion, — dit le protestant Schœll dans son *Cours d'histoire des États européens*, — montra sous un triste jour la prétendue philanthropie des coryphées de la philosophie. On avait été injuste envers les Jésuites français; mais la conduite qu'on tint envers les Jésuites espagnols, auxquels la république génoise avait accordé asile dans l'île de Corse, fut barbare. On jeta les religieux dans des vaisseaux où, par une chaleur étouffante, ils étaient entassés sur le tillac, couchés les uns sur les autres, exposés aux ardeurs du soleil. Ce fut ainsi qu'on les transporta à Gênes, d'où ils furent envoyés dans l'État ecclésiastique. »

VII

« Un grand d'Espagne, voyageant en Italie, passa par Forli; il y vit l'ancien Père recteur de la première maison des Jésuites à Madrid. Leur entretien fut long : le grand d'Espagne demanda,

entre autres choses, au Jésuite s'il savait la cause des mesures prises dans ce royaume contre la Société.

« — Nous l'avons toujours ignorée, dit le Père.

« — Je vais vous l'apprendre, repartit le seigneur espagnol. Vous rappelez-vous qu'un jour, pendant que vous étiez à table avec votre communauté, on vous apporta vos lettres de la poste, et que vous remîtes la clef de votre chambre au Frère, en lui faisant signe d'aller déposer les lettres sur votre bureau ; qu'un instant après arriva un officier de la part du roi, avec ordre de visiter vos papiers, et que vous lui remîtes avec sécurité la clef de votre chambre pour aller faire ces recherches?

« — Je me rappelle, en effet, toutes ces circonstances, dit le Père.

« — Eh bien, reprit le voyageur, parmi les lettres de cet ordinaire, il y en avait une au timbre de Rome, qui paraissait vous être adressée par votre général Ricci, dont on avait contrefait la signature. Cette lettre fut portée au roi toute cachetée : il y était dit en substance qu'il courait à Rome des bruits très-fondés sur l'illégitimité du roi d'Espagne, que vraisemblablement il y aurait dans ce pays une révolution à laquelle la cour de Rome prendrait une part active, pour faire passer la couronne sur la tête de l'héritier légitime ; que vous deviez avoir soin, vous, recteur, de préparer les esprits de vos religieux pour cet événement et d'en avertir les supérieurs des autres maisons. Vous voyez bien où tendait cette lettre? C'était une imposture imaginée par vos ennemis pour vous perdre. Charles III, blessé dans l'endroit le plus sensible, donna dans le piége ; il fut embarrassé et hésita longtemps. Il consulta secrètement, afin de savoir si un souverain, pour des raisons qu'il ne saurait mettre au jour, *et qu'il garde dans son cœur royal,* peut en conscience bannir de ses États un Ordre religieux.

« Les théologiens furent pour la négative ; mais les courtisans et les conseillers répondirent affirmativement : c'étaient peut-être les mêmes qui avaient fabriqué la lettre. Telle est la cause de votre expulsion et de la rigueur qui y présida (1). »

(1) Relation conservée dans les archives du *Gesù*, à Rome, et publiée par le R. P. de Ravignan. (*Clément XIII et Clément XIV.*)

Tous les historiens protestants s'accordent à ne donner également d'autre motif à cette outrageante mesure que des lettres reconnues fausses; tous s'accordent à reconnaître la parfaite innocence des Jésuites et à jeter le blâme le plus sévère sur les brutalités du gouvernement espagnol. Schœll, dans son *Cours d'histoire des États européens*, attribue au duc de Choiseul la fausse lettre du Père Ricci. Mais il s'en était fabriqué aussi à Madrid; car, le Souverain-Pontife ayant insisté à plusieurs reprises pour obtenir une ombre de preuve contre les Jésuites d'Espagne, le gouvernement de Charles III lui envoya enfin une des pièces *convaincantes*. C'était une lettre d'un Jésuite italien, remplie d'invectives contre le gouvernement espagnol, et adressée à un Jésuite de Madrid, dans les papiers duquel elle avait été saisie. Le Pape soumit cette pièce à l'examen de quelques prélats, et l'un d'eux, Ange Braschi, qui fut depuis le Pape Pie VI, trouvant l'écriture parfaitement imitée, mais le papier peu italien, l'examine au grand jour, lit distinctement le nom de la fabrique espagnole d'où il est sorti, s'étonne que, pour écrire de Rome, on soit allé chercher le papier à Madrid, examine de nouveau, découvre la date de la fabrication du papier... elle était postérieure de deux ans à la date de la lettre! Il ne fut pas difficile d'en prouver la fausseté; mais il fut impossible d'amener Charles III à avouer qu'il avait été trompé. Ce prince ne revenait jamais sur aucun de ses actes, quelle que fût l'erreur qui l'avait déterminé. Les Jésuites étaient chassés ignominieusement de ses États, ils n'y devaient plus rentrer de son vivant, malgré les regrets et la douleur de ses sujets : « Les personnages opulents, les femmes, les niais, écrivait Manuel de Roda au chevalier d'Azara, étaient passionnés pour cette espèce de gens (les Jésuites); ils ne cessaient de nous importuner de leur affection pour eux, effet de leur aveuglement. » Il fallait être aveugle, en effet, pour voir quelque mérite dans ces hommes apostoliques, qui, depuis plus de deux siècles, étaient un sujet d'admiration pour le monde entier, et une des plus brillantes gloires de l'Église. Mais c'était précisément cette gloire qui gênait les philosophes et leurs alliés :

« Une fois que nous aurons détruit les Jésuites, écrivait Vol-

taire à Helvétius, nous aurons beau jeu contre *l'Infâme.* » On sait ce que le philosophe de Ferney appelait *l'Infâme.*

Les ministres de Portugal, de France et d'Espagne avaient bien mérité de l'enfer; toutefois l'enfer, toujours insatiable, demandait, exigeait encore de ses zélés serviteurs devenus ses esclaves.

En quittant le royaume de Naples pour aller prendre possession de celui des Espagnes, Charles III en avait posé la couronne sur le jeune front d'un de ses fils, Ferdinand IV; mais, ce prince étant encore un enfant, il lui avait donné pour premier ministre l'impie Tanucci, affilié à la coalition et présenté par elle. Charles III l'avait accepté comme il accepta Squillaci, d'Aranda et Roda; comme Joseph Ier, de Portugal, avait accepté Pombal : sur des dehors trompeurs. La philosophie du XVIIIe siècle ne craignait pas de débuter au besoin par l'hypocrisie; n'avait-elle pas d'ailleurs les jansénistes pour alliés? En France seulement, elle avait pu se présenter tête levée, la licence des mœurs de la Régence lui avait suffisamment ouvert la voie.

La manière de procéder imaginée par le gouvernement espagnol avait humilié le duc de Choiseul; le parlement, de son côté, s'avouait dépassé, et, ne voulant pas garder sa position secondaire, il avait rendu, le 9 mai 1767, un nouvel arrêt, qui annulait l'édit de Louis XV, et ordonnait à tout Jésuite n'ayant pas prêté le serment prescrit de sortir du royaume sous quinze jours : « Il est impossible, — mandait l'abbé Sozzifanti, chargé d'affaires pour la nonciature à Paris, — de traiter les Jésuites d'une manière plus dure et plus cruelle; mais, d'un parlement fanatique comme celui-ci, on ne pouvait attendre autre chose. »

Le duc de Choiseul, qui avait engagé tous les souverains du nom de Bourbon dans le pacte de famille, fit valoir cet engagement auprès de Charles III pour le royaume de Naples et le duché de Parme; le roi d'Espagne le devançait : il avait déjà écrit à Tanucci et lui avait intimé l'ordre d'expulser tous les Jésuites des États de son fils Ferdinand IV. Tanucci triomphant présente le décret à la signature du jeune monarque : « Quel crime ont donc commis ces religieux? demande-t-il à son ministre; ils m'ont donné les premiers principes de la foi, et leur nom est vé-

néré de tous mes fidèles sujets! » Et il refusa de signer cet odieux décret; mais l'évêque Latilla, son confesseur et membre du conseil, gagné par le marquis Tanucci, lui fit un cas de conscience de désobéir à son père, et lui arracha ainsi la signature désirée. Le lendemain, le prélat tombait foudroyé par une attaque d'apoplexie. C'était le 31 octobre, l'édit de proscription devait être exécuté ce jour-là, mais une violente et subite éruption de l'Etna ayant éclaté, on craignit l'irritation du peuple. « Le volcan répandait une quantité si prodigieuse de cendres bitumeuses, — dit le Père Genci dans une relation conservée au Gesu et publiée par le Père de Ravignan (1), — que l'air en fut obscurci, même à Naples; les pierres qu'il lançait intimidaient les plus hardis. On ne jugea donc pas à propos de consterner davantage le peuple par l'exil des Jésuites, dans une circonstance qui n'aurait servi qu'à l'irriter et à le porter à la rébellion, à laquelle il était disposé, d'autant plus qu'il allait murmurant que tous ces châtiments ne lui venaient que parce qu'on voulait chasser les Jésuites. »

D'après la même relation, ce fut le 20 novembre, à quatre heures et demie après midi, « que le conseiller Palente, en grand costume, escorté de plusieurs subalternes et d'un détachement de troupes, se présenta au grand collége de Naples. Les issues furent gardées par les soldats, on réunit les religieux et on leur donna lecture du décret royal; en même temps, d'autres agents faisaient couper les cordes de toutes les cloches, afin que les Jésuites ne pussent donner l'alarme; on plaçait des gardes à la porte de chaque chambre, on s'emparait de tous les papiers, travail et correspondance, et on apposait les scellés sur tout le reste, ne laissant à chacun que son bréviaire et un vêtement. Tous les religieux furent gardés à vue pendant leurs exercices et leur repas du soir. A deux heures du matin, l'on réunit de nouveau tous les religieux, dont on fit l'appel, on les fit monter dans des voitures qui venaient d'arriver à cet effet, et on les conduisit, sous escorte, à Pouzzole. Là, on sépara les religieux des novices; ces derniers furent conduits dans un vieux château transformé en magasin de fourrages, et les religieux dans des couvents de

(1) *Clément XIII et Clément XIV.*

Carmes et de Capucins, où ils devaient attendre l'embarquement. Ce qui s'était fait au grand collége de Naples se fit également pour les six autres maisons qne les Jésuites possédaient dans cette ville. Tous furent embarqués pour Terracine, où les rejoignirent bientôt les novices, qui avaient résisté à toutes les promesses et les menaces employées pour les vaincre; sept seulement acceptèrent la sécularisation. »

Malte, dépendant des Deux-Siciles, dut en même temps subir la loi de Tanucci, et expulser la Compagnie de Jésus.

L'enfer n'était pas satisfait. Le jeune duc de Parme était Infant d'Espagne, il était Bourbon; Choiseul, d'Aranda, Tanucci, font valoir le pacte de famille : il faut que le jeune prince sacrifie les Jésuites à la rage infernale dont les premiers ministres sont possédés. Celui que la secte philosophique a placé près de lui pour gouverner en son nom n'attend d'ailleurs que leurs ordres pour agir de manière à les surpasser. C'était du Tillot, marquis de Felino. Le 14 janvier 1768, il faisait transporter les Jésuites dans les États-Romains, sans en prévenir le Pape; le même édit qui annonçait cette expulsion abolissait plusieurs droits du Saint-Siége sur les duchés de Parme et de Plaisance, et restreignait ou annulait des priviléges ecclésiastiques sur lesquels le Pape seul avait droit de prononcer.

Le cœur de Clément XIII était brisé de douleur. Il avait adressé plusieurs brefs à l'empereur Joseph II, à l'impératrice Marie-Thérèse et à ses conseillers pour réclamer la protection de l'empereur en faveur de l'Église et du Saint-Siége, si indignement outragés, et il leur recommandait la Compagnie de Jésus, si injustement attaquée de toutes parts. Il adressait un autre bref au cardinal Sersale, archevêque de Naples, et se plaignait de ce que, témoin de l'inique expulsion des Jésuites, de la profanation de leurs églises, du pillage de leurs maisons, de la distribution profane de leurs biens, il n'eût pas songé à en avertir le Pontife suprême, gardien universel du troupeau de Jésus-Christ.

Le 30 janvier 1768 (1), il publia un bref relatif aux affaires de

(1) M. Crétineau-Joly donne à ce bref la date du 20; mais le P. de Ravignan, qui reproduit ce document, lui donne celle du 30.

Parme, dont le Saint Siége avait jusqu'alors conservé la suzeraineté ; ce bref annulait les décrets contraires aux droits et immunités ecclésiastiques dans les duchés, et il excommuniait les auteurs de ces actes coupables.

Clément XIII osait blâmer une administration dirigée par le duc de Choiseul, il devait en porter la peine. Choiseul fait valoir de nouveau le pacte de famille ; aussitôt tous les princes de la maison de Bourbon se liguent contre le Souverain-Pontife..... Et l'enfer pousse un rugissement d'horrible satisfaction !.... Les cours de France, d'Espagne, de Naples et de Parme mettent le Pape en demeure de faire une réparation au duc de Parme et d'annuler son bref, ou de voir ses États envahis par leurs armées réunies. Clément XIII refuse dignement la rétractation qu'on osait lui imposer. Les puissances liguées persistent dans leurs exigences, et, le 16 avril 1768, l'ambassadeur d'Espagne remet au Pape un mémoire en leur nom :

— Cette pièce, dit le Pape, renferme-t-elle autre chose que la demande de révoquer le bref ?

— Non, Très-Saint-Père ; le mémoire n'a pas d'autre objet.

— Je suis très-résolu, reprend le Pape, à ne pas agir contre ma conscience, et c'est ce que je ferais en révoquant le bref. La menace d'entrer à force armée dans les États de l'Église est inutile. Quand nous aurions assez de troupes pour nous y opposer, nous ne nous en servirions pas. Père commun des fidèles, je n'aurai jamais la guerre avec des princes chrétiens, moins encore avec des catholiques. Mes sujets étant étrangers à cette affaire, j'espère que les souverains ne leur feront pas éprouver les effets de leur mécontentement. S'ils en veulent à ma personne, et que leur dessein soit de m'expulser de Rome, je déclare qu'à l'exemple de mes prédécesseurs je choisirai l'exil, plutôt que de trahir la cause de la religion et de l'Église.

A ces derniers mots, le Souverain-Pontife, sans laisser à l'ambassadeur le temps de répliquer, fit ouvrir les portes, pour indiquer la fin de l'audience, et d'un signe le congédia (1).

Le 11 juin de la même année, la France s'emparait du comtat

(1) Schœll.

Venaissin, et Naples de Ponte-Corvo. Le premier acte des usurpateurs fut l'expulsion des Jésuites qu'ils y trouvèrent et la confiscation de leurs biens. Là, comme partout, on les enleva de nuit afin d'éviter un soulèvement populaire et de pouvoir tromper la postérité, en affirmant que les Jésuites s'étaient fait chasser de tous les États comme perturbateurs du repos public :

« Je ne crains pas d'assurer, et j'ai vu les choses d'assez près, — dit Duclos, philosophe et ennemi de la Compagnie de Jésus, — que les Jésuites avaient et ont encore sans comparaison plus de partisans que d'adversaires. La Chalotais et Monclar ont seuls donné l'impulsion à leurs compagnies. Il a fallu faire jouer bien des ressorts dans les autres. Généralement parlant, les provinces regrettent les Jésuites, et ils y reparaîtraient avec acclamation. »

Duclos parlait ainsi pour la France. En Espagne, il en était de même : une circonstance le prouva.

« Le jour de la Saint-Charles, dit le protestant Coxe, lorsque le monarque se faisait voir au peuple sur le balcon de son palais, on voulut profiter de la coutume d'accorder ce jour-là quelque demande générale, et, à la grande stupeur de toute la cour, les cris d'une foule immense firent entendre d'un commun accord le vœu que les Jésuites fussent réintégrés et qu'on leur accordât la permission de vivre en Espagne et de porter le costume du clergé séculier. Cet incident inattendu alarma et contraria le roi, qui, après avoir pris des informations, jugea à propos d'exiler le cardinal-archevêque de Tolède et son grand vicaire, accusés d'avoir été les fauteurs de cette demande tumultueuse. »

Le gouvernement du roi, et le monarque lui-même, se trouvaient blessés d'une demande que les Jésuites ne pouvaient avoir provoquée, et qui était bien la libre expression du sentiment chrétien du pays.

Le 18 Janvier 1769, l'ambassadeur d'Espagne présenta au Pape un mémoire de son gouvernement demandant l'entière suppression de l'Ordre de Jésus. Clément XIII lui exprima sa vive douleur d'une telle requête, et le congédia en lui laissant voir ses yeux pleins de larmes et lui disant : « Je lirai ce mémoire. » Le 20, le marquis d'Aubeterre, ambassadeur de France, le 22, le car-

dinal Orsini, lui présentèrent la même demande au nom de Louis XV et du roi de Naples. Le vénérable Pontife les congédia sur-le-champ. Le 28, le cardinal Negroni disait aux ambassadeurs réunis : « Cette dernière démarche des cours ouvrira la tombe du Saint-Père. » Le cardinal disait vrai.

Clément XIII, abreuvé d'amertume, accablé d'outrages, déchiré de douleur, avait résisté avec une sainte énergie, une fermeté héroïque à toutes les exigences, à toutes les menaces des ennemis de l'Église, mais ses forces physiques s'affaiblissaient chaque jour. Le 2 février, fête de la Purification, il célébra les saints mystères avec la ferveur séraphique qu'il apportait toujours à cette grande action ; il bénit et distribua les cierges ; il visita dans la journée le Saint-Sacrement exposé ; le soir il se trouva oppressé, dans la nuit il passa de cette vie à l'éternité. Il avait près de soixante-seize ans.

VIII

« Nous ne tirerons rien de Rome sous ce pontificat, — avait mandé le duc de Choiseul au marquis d'Aubeterre, peu avant la mort du saint Pontife Clément XIII, — le ministre est trop entêté *et le Pape trop imbécile.* Il faut se borner à faire les affaires courantes avec une verge de fer, pour l'opposer à la tête de même métal qui gouverne le Saint-Siége. Après ce Pape, nous verrons à en avoir un *qui convienne à la circonstance.* »

Ces quelques lignes suffiraient pour donner une idée des intrigues qui agitèrent le conclave. La cabale des ministres bourbonniens voulant exclure de l'élection tout cardinal qui se serait montré favorable aux Jésuites, et la grande majorité du Sacré-Collége étant disposée à les soutenir, il s'en suivit d'odieuses, de coupables manœuvres de la part des divers ambassadeurs. Celui d'Espagne osa proposer un marché, mettre à prix le siége de

saint Pierre... Cette infamie fut dignement repoussée par les cardinaux. Le cardinal Orsini écrivait au cardinal de Bernis : « Vous êtes archevêque, je suis prêtre ; nous ne pouvons concourir à faire un Pape simoniaque. » Les cours voulaient exclure un tel nombre de cardinaux, que Bernis mandait à d'Aubeterre, le 22 avril, après lui avoir expliqué les difficultés apportées dans le conclave par les exigences des princes :

« C'est pour l'honneur des couronnes que je parle, jamais elles n'ont voulu faire un Pape en excluant plus de la moitié du Sacré-Collége ! Cela est sans exemple, il faut être raisonnable, et ne pas mettre le Sacré-Collége dans le cas de se séparer et de protester de la violence. Il est impossible de former un plan de conduite sur un plan d'exclusive si général qu'il ne comprend à peine que quatre ou cinq sujets, dont quelques-uns sont trop jeunes. En un mot, les bras tombent toutes les fois qu'il faut prendre la lune avec les dents ou pourrir en prison. »

Le marquis d'Aubeterre lui répondait que les cours ne voulaient à aucun prix d'un *Pape Jésuite*; il ajoutait : « Si on élisait un Pape malgré les couronnes, il ne serait pas reconnu par elles. Qu'on craigne les cours, qu'on aime et estime Votre Éminence, voilà ce qu'il nous faut. »

Quelques jours après il lui écrit que les cours veulent un Pape *philosophe*, et il va jusqu'à dire : « Je pense qu'un Pape de cette trempe, c'est-à-dire sans scrupule, ne tenant à aucune opinion et *ne consultant que son intérêt*, aurait pu convenir aux couronnes. » Mais le conclave n'avançait pas ; les manœuvres des intrigants pesaient sur lui et entravaient sa liberté d'élection. Les ambassadeurs menacent de quitter Rome. Celui de France écrit au cardinal de Bernis · « Que Votre Emminence parle haut. La plus sure façon pour qu'il n'y ait pas de schisme est d'en parler souvent et avec assurance. Qu'elle se mette en colère, s'il est nécessaire. Il faut les épouvanter. »

Ainsi prétendaient régenter l'Église les Choiseul, les d'Aranda, les Pombal, tous les ministres qui avaient chassé les Jésuites et les avaient traités avec tant de cruauté. Ils voulaient forcer le Saint-Esprit de céder à Satan la présidence du conclave

bien certains que dans ce cas ils verraient toutes leurs violences approuvées, la Compagnie de Jésus abolie et le Pape déclaré leur créature et leur esclave. Le cardinal Ganganelli ne se prononçait ni pour ni contre les Jésuites ; il était seul neutre ou paraissait l'être. Le cardinal de Solis, archevêque de Séville, tout dévoué au plan des cours, et qui voulait, au nom de Charles III, exiger du cardinal proposé pour le Saint-Siége la promesse écrite de supprimer la Compagnie de Jésus, le cardinal de Solis paraissait depuis quelques jours en relations mystérieuses avec Ganganelli.

Le 19 mai 1769, le cardinal Ganganelli était élu et prenait le nom de Clément XIV. Il avait soixante-quatre ans et était entre fort jeune dans l'Ordre des Cordeliers. Ami des Jésuites qui appréciaient son mérite, c'était à leur recommandation qu'il avait été élevé au cardinalat. Le Père Général Ricci l'avait proposé à Clément XIII. Le Père Andreucci avait fait les informations, et la poupre avait été accordée à leur protégé...

Le 16 juin, d'Alembert mandait au roi de Prusse, Frédérick II : « On dit que le Cordelier Ganganelli ne promet pas poires molles à la Société de Jésus, et que saint François d'Assise pourrait bien tuer saint Ignace. Il me semble que le Saint-Père, tout Cordelier qu'il est, fera une grande sottise de casser ainsi son régiment des gardes, par complaisance pour les princes catholiques. Il me semble que ce traité ressemble à celui des loups avec les brebis, dont la première condition fut que celles-ci livrassent leurs chiens ; on sait comment elles s'en trouvèrent. Quoi qu'il en soit, il sera singulier, Sire, que tandis que leurs Majestés Très-Chrétienne, Très-Catholique, Très-Apostolique et Très-Fidèle détruisent les grenadiers du Saint-Siége, votre très-hérétique Majesté soit la seule qui les conserve. »

C'est que Frédéric connaissait mieux que nul autre les secrètes pensées des philosophes ses amis, et persistait à garder les Jésuites, malgré les colères, les railleries, les menaces même des beaux esprits de l'*Encyclopédie*. L'empereur Joseph II, au contraire, s'était laissé entraîner dans la ligue contre l'Église et commençait à désirer l'expulsion *du régiment des gardes* du Saint-Siége. Le 7 août, d'Alembert mandait encore à Frédéric II :

« On assure que le Pape Cordelier se fait beaucoup tirer la manche pour abolir les Jésuites. Je n'en suis pas étonné. Proposer à un Pape de détruire cette brave milice, c'est comme si on proposait à Votre Majesté de licencier son régiment des gardes. » Il n'était pas possible de condamner plus clairement, par avance, l'acte que l'on exigeait, et, par conséquent, le Pape qui l'exécuterait. « Si je voulais punir une de mes provinces, disait Frédéric II, je lui donnerais des philosophes pour la gouverner. » C'était là le châtiment providentiel des nations ; elles étaient gouvernées par les philosophes, et le sol tremblait partout jusqu'aux portes même de la Ville-Éternelle. Frédéric, philosophe pour son amusement, et protestant, tenait ferme pour la conservation des Jésuites dans ses provinces, et répondait à d'Alembert : « La philosophie, encouragée dans ce siècle, s'est énoncée avec plus de force et de courage que jamais. Quels sont les progrès qu'elle a faits ? On a chassé les Jésuites, direz-vous. J'en conviens, mais je vous prouverai, si vous le voulez, que la vanité, des vengeances secrètes, des cabales, enfin l'intérêt ont tout fait. » De tels aveux sont d'un grand enseignement pour les esprits égarés par des opinions ou des idées qui ne sont pas les leurs, et qu'ils ont adoptées, les trouvant sur leur chemin, pour n'avoir pas la peine de réfléchir et de juger par eux-mêmes.

Le Pape ne voulait pas prononcer l'abolition de la Compagnie de Jésus : sa conscience s'y refusait, les ministres des Bourbons perdaient patience. Le cardinal de Bernis fatiguait le Pape par ses sollicitations ; le comte de Kaunitz, ambassadeur de l'impératrice Marie-Thérèse, le suppliait en même temps, au nom de sa souveraine et des intérêts de l'Église, de conserver et de protéger la Compagnie de Jésus, que l'impératrice ne consentirait pas à laisser détruire. Clément XIV lui répondait qu'il ferait tout ce qu'il pourrait ; c'était le 14 juin 1769. Le 21, fête de saint Louis de Gonzague, le Général des Jésuites se présente au Vatican, suivant l'usage ; le Pape craint de déplaire aux ambassadeurs des Bourbons, s'il lui accorde l'audience que ses prédécesseurs ne refusèrent jamais, et il ne reçoit pas le Père Ricci.

Le 31 juillet, fête du saint fondateur de la Compagnie de Jésus, le Père Général se présente de nouveau ; c'était encore l'usage....

le Pape refuse de le voir! A la même époque, le bref d'indulgences pour les missions des Jésuites devant être renouvelé, Clément XIV le fit expédier dans sa teneur ordinaire, tel qu'il était formulé tous les sept ans. Le duc de Choiseul, qui probablement n'avait lu de sa vie aucun bref de ce genre, s'emporte et dit au nonce que le Pape se moquait des souverains en appelant le Père Ricci *son bien-aimé fils* et en donnant ainsi des louanges à la Société des Jésuites. Le nonce lui répond que c'est une simple question de protocole; le ministre ne s'en trouve pas moins offensé. Pour lui, les Jésuites n'avaient même plus droit à un protocole. Il voulait sans doute qu'on les menât en toutes choses, comme lui-même voulait mener le Pape : *avec une verge de fer*. Choiseul ne se récria pas seul contre ce bref d'indulgences : les ambassadeurs des quatre puissances et le ministre de Parme remplirent la ville de Rome de leurs clameurs. A leur avis, ce bref était une insulte pour leurs cours.

Le cardinal de Bernis succédait au marquis d'Aubeterre dans l'ambassade de Rome; le duc de Choiseul lui mandait, le 7 août 1769, de renouveler au Pape l'expression de la volonté des princes souverains de la maison de Bourbon, pour l'abolition de l'Ordre de Saint-Ignace; il ajoute qu'il n'accorde plus au Pontife qu'un délai de deux mois; ce terme passé « rien ne pourra empêcher les souverains de rompre toute communication avec un Pape qui nous amuse et *qui nous est inutile.* » A cette dépêche officielle, trop longue pour la reproduire ici, le duc de Choiseul en joignait une confidentielle où nous lisons :

« ..... Je ne sais s'il a été bien fait de renvoyer les Jésuites de France et d'Espagne; ils sont renvoyés de tous les États de la maison de Bourbon. Je crois qu'il a été encore plus mal fait, ces moines renvoyés, de faire à Rome une démarche d'éclat pour la suppression de l'Ordre et d'avertir l'Europe de cette démarche. Elle est faite; il se trouve que les rois de France, d'Espagne et de Naples sont en guerre ouverte contre les Jésuites et leurs partisans. Seront-ils supprimés, ne le seront-ils pas? Les rois l'emporteront-ils? Les Jésuites auront-ils la victoire? Voilà la question qui agite les cabinets, et qui est la source des intrigues, des tracasseries, des embarras de toutes les cours catholiques. En vé-

rité, l'on ne peut pas voir ce tableau de sang-froid sans en sentir l'indécence; et, si j'étais ambassadeur à Rome, je serais honteux de voir le Père Ricci l'antagoniste de mon maître. »

Clément XIV sentait avec une profonde douleur la difficulté de sa position. Sa conscience s'opposait à la suppression qui lui était imposée, et les princes, tous catholiques, qui la lui imposaient, le menaçaient de se séparer de l'Église de Rome, s'il leur refusait cette immolation. Il ne pouvait consulter le Sacré-Collége; la grande majorité aurait décidé en faveur des Jésuites, et les souverains auraient tout osé. Le Pape vivait donc isolé et ne cherchait appui et consolation que dans les cardinaux dévoués aux cours coalisées, afin de n'éveiller les susceptibilités d'aucun des princes qu'il craignait, et il cherchait à gagner du temps. Il mandait à Louis XV :

« Je ne puis ni blâmer, ni anéantir un Institut loue par dix-neuf de mes prédécesseurs. Je le puis d'autant moins qu'il a été confirmé par le saint Concile de Trente, et que, selon vos maximes françaises, le Concile général est au-dessus du Pape. Si l'on veut, j'assemblerai un Concile général où tout sera discuté avec justice, à charge et à décharge..... »

Les ministres ne voulaient pas de toutes ces lenteurs, et, pour en finir, ils vont jusqu'à dire au Pape que le roi d'Espagne est dans une exaspération qui fait craindre pour sa raison, et que le seul moyen de la conserver est une promesse formelle de la suppression de la Compagnie de Jésus. Pauvre raison! que celle d'un souverain à qui il faut sacrifier un Ordre religieux tout entier, plus de vingt-deux mille apôtres, pour la maintenir en place! Et l'histoire est réduite à faire de tels aveux! « Cette suppression me donnera la mort! » disait souvent Clément XIV. Le cardinal de Bernis harcelait le malheureux Pontife. Les ambassadeurs des autres cours le menaçaient de le faire rappeler par son gouvernement, s'il *ne savait pas* déterminer le Pape à prendre un engagement officiel, et Bernis, qui avant tout voulait conserver son ambassade, pressa, conjura, sollicita si instamment, toujours par égard pour l'intelligence de Charles III, qu'il arracha au Souverain-Pontife une lettre adressée à ce prince, et, le 29 avril 1770, il mandait au duc de Choiseul :

« ..... Cette lettre que je lui ai fait écrire au roi catholique le lie d'une manière si forte que, à moins que la cour d'Espagne ne changeât de sentiment, le Pape est forcé malgré lui d'achever l'ouvrage..... »

Cette promesse, le roi d'Espagne et ses ministres en exigeaient le prompt accomplissement. Mais Clément XIV temporisait toujours, malgré le système d'intimidation adopté pour le faire céder, et malgré les récits absurdes que l'on se plaisait à lui faire des complots et des intrigues des Jésuites. On en vint même à lui persuader qu'ils en voulaient à sa vie. Pendant ce temps, le 7 juillet 1770, le roi de Prusse mandait à Voltaire : « Ce bon Cordelier du Vatican me laisse mes chers Jésuites, que l'on persécute partout. J'en conserverai la graine précieuse pour en fournir un jour à ceux qui voudraient cultiver chez eux cette plante si rare. » Frédéric était protestant et philosophe, mais il était roi, et il savait que la coalition n'avait d'autre but que le renversement de toute autorité légitime.

Le 25 décembre de la même année, Choiseul était disgracié et exilé ; le duc d'Aiguillon le remplaçait et exilait le parlement. Il aimait les Jésuites, a-t-on dit, mais il leur préférait le pouvoir ; il avait besoin de plaire au roi d'Espagne pour s'y maintenir ; et, pour plaire à ce prince d'une intelligence si fragile, il lui sacrifia ses convictions et se joignit aux ennemis de la Compagnie de Jésus : il donna ordre au cardinal de Bernis de seconder en tout point l'ambassadeur de Charles III.

En 1772, l'ambassadeur d'Espagne fut remplacé par don Jose Monino, comte de Florida-Blanca, qui, pour s'assurer plus de succès dans le plan qu'il avait conçu, avait acheté les domestiques du Souverain-Pontife et prétendait écraser le Pape de toute la violence de son caractère. Le Pontife tremblait devant lui. Un jour où il le menaçait avec une sacrilége audace, Clément XIV, effrayé, le prie, le supplie de lui laisser encore un peu de temps :

— Non, Saint-Père, répondit le brutal Monino. C'est en arrachant la racine d'une dent qu'on fait cesser la douleur. Par les entrailles de Jésus-Christ, je conjure Votre Sainteté de voir en moi un homme plein d'amour pour la paix ; mais craignez

que le roi, mon maître, n'approuve le projet adopté par plus d'une cour, celui de supprimer tous les Ordres religieux. Si vous voulez les sauver, ne confondez pas leur cause avec celle des Jésuites.

— Ah! reprend le Pontife, je le vois depuis longtemps, c'est là qu'on en veut venir! On prétend plus encore : la ruine de la religion catholique, le schisme, l'hérésie peut-être, voilà la secrète pensée des princes.

Puis il cherche à parler au cœur de son persécuteur; mais son persécuteur n'a pas de cœur! Il veut essayer de lui faire entrevoir sa fin prochaine et lui demande de le laisser mourir en paix; mais l'implacable ambassadeur affecte une outrageante incrédulité. Le Pape rejette en arrière une partie de son vêtement, il découvre ses bras couverts d'une humeur dévorante comme la lèpre :

— Voyez, lui dit-il; ainsi est tout mon corps!...

Le cruel Monino est impitoyable! Que lui importe la vie du Pontife?

Ce qu'il veut, ce qu'il est résolu d'arracher, c'est l'extinction de la Compagnie de Jésus; cette immense iniquité devait être sa victoire. Ces sortes de violences, Florida-Blanca les renouvelait chaque jour et ne laissait plus de repos à l'infortuné Pontife.

Le roi d'Espagne, persuadé que Clément XIV céderait sans difficulté, si l'impératrice Marie-Thérèse abandonnait les Jésuites, dirige de ce côté le feu de ses infernales batteries. Joseph II lui promet enfin d'arracher le consentement de sa mère, mais à la condition que les biens des Jésuites lui seront garantis et deviendront sa propriété. Les quatre cours acceptent et s'engagent; Joseph II ne laisse plus ni trêve ni repos à sa mère : il veut, il sollicite, il exige l'expulsion des Jésuites, et Marie-Thérèse, fatiguée, harcelée, fond en larmes et signe l'arrêt fatal.

Le 21 juillet 1773, les cloches du Gesu se faisaient entendre à une heure inaccoutumée :

— Pourquoi sonne-t-on au Gesu? demande le Souverain-Pontife.

— Saint-Père, c'est pour annoncer la neuvaine en l'honneur de saint Ignace.

— Vous vous trompez, — reprend le Pape avec l'accent de la plus profonde tristesse, — ce n'est pas pour les saints que l'on sonne au Gesu! C'est pour les morts!

Ce jour-là même, 21 juillet 1773, le cardinal Marefoschi présentait à Clément XIV le bref *Dominus ac Redemptor*, qui supprimait la Compagnie de Jésus dans tout l'univers, le Pape signait ce bref, « et, dit le cardinal Pacca dans ses *Mémoires*, après l'avoir signé, il jette le papier d'un côté, la plume de l'autre, et il perd la tête. » Cette signature avait coûté la raison au malheureux Pontife! A partir de ce jour, il ne jouit plus de ses facultés que par intervalles et pour déplorer son malheur.

En prévision de l'avenir, il n'avait pas voulu supprimer la Compagnie par une bulle qui eût lié ses successeurs; il l'avait supprimée par un bref qui pourrait être facilement révoqué lorsque la disposition des esprits serait changée. Les mesures étaient prises même de telle manière, que toutes les formalités voulues pour sa publication et son exécution canoniques ne devaient pas être remplies. Ainsi, au lieu d'être publié le jour même, suivant l'usage, il ne le fut que trois semaines après. Au lieu d'être affiché dans tous les lieux où il aurait dû l'être pour lui donner la force et la valeur des actes émanés de la volonté du Souverain-Pontife, il ne fut affiché ni au champ de Flore, ni aux portes de la basilique de Saint-Pierre. La lettre adressée aux évêques, en leur envoyant ce bref, ne leur *ordonnait point* de le notifier aux religieux qu'il concernait : elle les y *engageait* seulement.

Toutes ces irrégularités ne pouvaient qu'avoir été calculées par le Pape, afin de rendre plus facilement révocable un acte qui lui était arraché par la menace et l'intimidation. Mais les saints religieux que cet acte va frapper ne se prévaudront pas de ces irrégularités. Voués à la défense de l'Église et de l'autorité du Saint-Siége, ils n'hésiteront pas à donner un exemple héroïque de la soumission qu'ils enseignent depuis plus de deux siècles. Ils sont de la Compagnie de Jésus : comme leur divin Chef, ils seront obéissants jusqu'à la mort.....

IX

« Le religieux a reçu une seconde naissance et un second baptême par la profession de la vie et de la règle auxquelles la vocation divine consacra son intelligence, son cœur et son existence tout entière. Là, par un amour qui a sa source dans la grâce surnaturelle, il se forme des liens plus forts, plus doux, et bien meilleurs encore que les liens qui attachent au sol natal ou aux rapports intimes du foyer domestique. Les vœux, la discipline régulière, la vie étroitement commune, l'esprit qui vivifie le corps et qui se répand en chaque membre, l'héritage recueilli des saints qui vécurent de la même existence, des mêmes travaux, des mêmes pensées ; le don irrévocable de tout son avenir à la société qui nous adopte pour enfants, la profonde sécurité qui, sous son autorité maternelle, sert d'abri dans tous les lieux, dans tous les temps, dans tous les besoins de l'âme et du corps même ; toutes ces choses contribuent à cimenter cet amour plus puissant que la nature, plus puissant que la mort, et qui nous identifie dans la profession religieuse, avec nos frères, avec les travaux, les œuvres de la Compagnie, ses succès, ses revers, avec sa vie même.

« L'amour de la Compagnie, la grâce de la Compagnie, l'union de la Compagnie, sont de ces sortes de biens cachés qu'on ne saurait guère exprimer, et même qu'on ne saurait comprendre hors des éléments transformés qui constituent cette patrie et cette famille religieuse. Aussi, quand la dissolution est prononcée, quand la vocation est brisée, l'arrêt de mort porté, un indicible martyre s'accomplit : le religieux cessant de l'être, sans cesser de vouloir et d'aimer sa vocation, est un être déshérité en un moment ici-bas des trésors mille fois plus précieux que le pays, la famille, mille fois plus que l'existence : c'est une bien autre affliction que le bannissement et l'exil (1). »

(1) *Clément XIII et Clément XIV.*

Ces éloquentes lignes du vénéré Père de Ravignan peuvent donner une idée du coup qui va frapper chacun des héros de la Compagnie de Jésus, jusqu'aux extrémités du monde.....

Le 16 août 1773, vers neuf heures du soir, le prélat Macédonio, accompagné de soldats et d'agents de police, se faisait ouvrir les portes du Gesu, et signifiait au Père Laurent Ricci, Général des Jésuites, la suppression de son Ordre dans tout l'univers. Après la lecture du bref, les agents apposèrent les scellés sur les archives, sur les papiers des Pères, les livres de comptabilité, les procures, les sacristies, etc.

Les mêmes choses se passaient à la fois dans toutes les maisons que la Compagnie possédait à Rome. Le pillage suivit, il fut hideux..... Le Père Ricci fut conduit prisonnier au collége des Anglais; les assistants et les profès furent disséminés dans d'autres établissements.

Le 22 septembre, le Général, ses assistants, le Père Comelli, secrétaire général, les Pères Le Forestier, Zaccharia, Gauthier et Faure, étaient renfermés dans les prisons du château Saint-Ange, par ordre du Pape. Le Pape était en démence, mais tout se faisait en son nom. Alors commença le procès. Les ennemis de la Compagnie savaient *trop* bien qu'il n'y avait pas de reproche fondé à lui adresser et qu'ils ne pouvaient produire de preuves contre elle : tous ses papiers les plus intimes étaient dans les mains des juges; les archives, depuis saint Ignace jusqu'à ce jour, étaient à leur disposition; le secret avait été gardé, sur la suppression, de manière à éviter la soustraction des papiers compromettants; il eût donc été bien facile, si les Jésuites eussent été coupables, d'en produire les preuves et de justifier la suppression de leur Institut.

Sacrifier ainsi l'existence religieuse de plus de vingt-deux mille hommes, pour la seule satisfaction de quatre princes qui trouvent bon de se laisser régenter par des ministres impies, est un fait à peine croyable pour la postérité.

Ce que l'on cherchait surtout, au Gesu et dans toutes les maisons des Jésuites, c'étaient des trésors. Il s'était fait tant de bruit de leurs richesses, des mines d'or du Paraguay, de la fortune que les grands apportaient à la masse, que chacun se frottait les mains

dans l'espoir d'avoir une bonne part du butin. Aussi les interrogatoires ne furent-ils pas longs et ne portèrent-ils que sur ce point. L'avocat Andreatti demanda seulement pour la forme au Père Général :

— A-t-on fait quelque changement dans l'Institut, pendant votre gouvernement?

— Absolument aucun; et j'ai eu soin d'en conserver l'intégrité.

— Y avait-il des abus dans l'Ordre?

— Des abus qui fussent en quelque sorte communs, il n'y en avait point, par la miséricorde divine : au contraire, il y avait dans la Compagnie beaucoup de charité; ce qui était démontré, puisque, en quinze ans de tribulations extrêmes, il n'y a eu ni trouble, ni tumulte interne, et que tous sont restés très-attachés à leur état, quoiqu'il soit persécuté à l'excès.

— Croyez-vous n'avoir plus aucune autorité depuis la suppression de la Compagnie?

— J'en suis très-persuadé ; il faudrait être fou pour s'imaginer le contraire.

— Quelle autorité auriez-vous cru avoir, si le Pape, au lieu d'abolir la Société, en avait disposé d'une autre maniere?

— L'autorité que le Pape m'eût laissée, et non une autre.... Mais ces dernières questions regardant les sentiments purement intérieurs, qui ne sont point sujets au *for extérieur*, j'y ai suffisamment répondu.

— Où sont les trésors de l'Ordre?

— Il n'y a point de trésors.

— Avez-vous des meubles ou de l'argent dans les souterrains du Gesu? Avez-vous envoyé de l'argent hors de Rome?

— Nous n'avons rien caché dans les souterrains du Gesu, et nous n'avons pas envoyé un sou hors de Rome pour le conserver; nous n'avons rien placé sur aucune banque. La persuasion de trésors placés ou cachés n'est qu'un bruit populaire sans fondement, inventé peut-être par des ennemis, ou occasionné par la splendeur de nos églises; c'est un songe, un délire une véritable manie, et j'ai peine à comprendre que des personnes de mérite ajoutent foi à cette fable. Après toutes les recherches

faites tant à Rome qu'ailleurs, on devrait enfin être convaincu de la fausseté de ce bruit (1).

On interrogea les autres prisonniers pour la forme, sans obtenir plus de succès, relativement aux trésors enfouis dans les imaginations des ennemis de la Compagnie. Les recherches les plus minutieuses se continuaient sans résultat : point de trésors et point de papiers compromettants; rien qui pût justifier la suppression de l'Ordre et la détention des victimes au château Saint-Ange et ailleurs. Le Pape, dont l'agitation morale était extrême, se promenait souvent à grands pas dans ses appartements et s'écriait : « Grâce! grâce! on m'a fait violence! » Le remords le déchirait, malgré sa démence, et ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit. « Pauvre Pape! s'écriait saint Alphonse de Liguori, pauvre Pape! que pouvait-il faire, pressé comme il l'était par les menaces des princes! »

Le bref avait été adressé à toutes les cours et à l'épiscopat. Christophe de Baumont, archevêque de Paris, écrivit au Pape le 24 avril 1774, au nom de tout le clergé de France, pour lui exposer les motifs qui déterminaient l'épiscopat français à ne jamais permettre la publication de ce bref. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ce document, que l'on trouvera dans l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, par M. Crétineau-Joly.

Ce bref, que les évêques de France refusaient, réjouit les ennemis de l'Église, par cela seul qu'il supprimait la Compagnie de Jésus; mais il déplut aux souverains qui l'avaient arraché à la faiblesse et aux terreurs du Pontife. Il leur déplut parce qu'il ne condamnait ni sa doctrine ni ses actes, parce qu'il ne donnait d'autre motif à la suppression que la volonté des souverains; enfin, parce qu'il était révocable. Le roi d'Espagne s'en plaignit hautement, le roi de Naples défendit aux évêques de le publier *sous peine de mort*. La Suisse refusa de retirer aux Jésuites les colléges qu'ils dirigeaient dans ses cantons, et le roi de Prusse, après avoir rendu un décret qui interdisait la publication du bref, écrivait de Postdam, le 13 septembre 1773, à son agent à Rome :

(1) *Clément XIII et Clément XIV*, par le R. P. de Ravignan.

« Abbé Columbini, vous direz à qui voudra l'entendre, pourtant sans air d'ostentation ni d'affectation, et même vous chercherez l'occasion de le dire naturellement au Pape et au premier ministre, que, touchant l'affaire des Jésuites, ma résolution est prise de les conserver dans mes États..... J'ai garanti au traité de Breslaw le *statu quo* de la religion catholique, et je n'ai jamais trouvé de meilleurs prêtres à tous égards. Vous ajouterez que, puisque j'appartiens à la classe des hérétiques, le Pape ne peut pas me dispenser de l'obligation de tenir ma parole, ni du devoir d'un honnête homme et d'un roi. » Ce dernier trait était sanglant pour le Pape, et la conduite de ce prince hérétique était une rude leçon pour les souverains catholiques.

Les calvinistes et les jansénistes hollandais firent frapper une médaille en l'honneur du *grand Pape Ganganelli*, et la lui envoyèrent en l'accompagnant de leur hérétique approbation..... « Pauvre Pape ! » Son état mental lui permit de comprendre l'humiliation d'un tel honneur, et il allait répétant : « Grâce ! grâce ! ils m'ont fait violence ! » Et saint Alphonse de Liguori disait : « Pauvre Pape ! nous ne pouvons qu'adorer le jugement de Dieu ; mais je déclare que ne restât-il qu'un seul Jésuite, il suffirait pour rétablir la Compagnie. Pauvre Pape ! je ne cesse de prier pour lui !... »

L'impératrice de Russie, lorsqu'elle avait conquis la partie de la Pologne appelée Russie-Blanche, avait garanti à ses nouveaux sujets la liberté du culte catholique. Elle avait trouvé la Compagnie de Jésus solidement établie et chèrement aimée dans cette province, elle l'y laissait vivre en toute sécurité, malgré la proscription décrétée contre les Jésuites par le czar Pierre Ier. A l'arrivée du bref de suppression, les Jésuites de la Russie-Blanche écrivirent à l'impératrice pour lui demander la permission de se soumettre au bref qui abolissait leur Institut : « En obéissant avec promptitude, lui disaient-ils, nous nous montrerons fidèles autant à Votre Majesté qui en aura permis l'exécution, qu'à l'autorité du Souverain-Pontife qui nous la prescrit. » Catherine répond aussitôt au vice-Provincial, le Père Stanislas Czerniewicz : « Vous et tous les autres Jésuites devez obéir au Pape dans les choses qui appartiennent au dogme ; dans le reste,

vous devez obéir à vos souverains. Je m'aperçois que vous êtes scrupuleux. Je ferai écrire à mon ambassadeur à Varsovie, afin qu'il s'entende avec le Nonce du Pape, et qu'il vous ôte ce scrupule. Je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. »

Clément XIV était dévoré de remords; sa raison, qui l'avait abandonné, revenait parfois et le rendait plus malheureux encore. Il reçut, dans un de ces moments lucides, la dépêche du prélat Garampi, Nonce à Varsovie, et le désir de Catherine de conserver la Compagnie de Jésus; sa résolution d'empêcher la publication du bref qui la supprimait lui semblait un soulagement pour sa conscience, une planche après le naufrage. Il saisit cette occasion de redonner une apparence de vie à l'Ordre si hautement approuvé par tous ses prédécesseurs et proclamé saint par le Concile de Trente; il adressa à l'évêque de Vilna un rescrit par lequel il autorisait les Jésuites de la Russie-Blanche à rester *in statu quo* jusqu'à nouvelle décision. Ce rescrit, envoyé secrètement au nonce à Varsovie, fut expédié par ce dernier à l'évêque de Vilna, qui le remit à la czarine. Catherine le fit publier, et ne voulut pas plus que le roi de Prusse cacher sa sympathie pour les religieux que les princes catholiques chassaient de leurs États. Chose étrange! Les princes catholiques proscrivaient l'ordre le plus dévoué au Saint-Siége, et les princes hérétiques et schismatiques les appelaient, les recueillaient avec empressement!... « Le doigt de Dieu est là! » avait dit le Pape Paul III, après avoir pris connaissance du plan des constitutions de la Compagnie de Jésus. Et, peu auparavant, Notre Seigneur, en montrant sa croix au saint fondateur et à ses premiers disciples, dans la petite église du village de la Storta, leur avait dit : « Je vous serai favorable. » La croix, depuis ce jour, n'a pas cessé d'honorer la Compagnie de Jésus, et Jésus n'a pas cessé d'être favorable à sa Compagnie. La Compagnie sera conservée, ceux qui ont voulu la détruire seront renversés.



B. PIERRE CLAVER.

X

Le 22 septembre 1774, dès le matin, Clément XIV, agonisant, avait retrouvé toute sa raison. On l'avait forcé, quelques jours auparavant, de créer *in petto* onze cardinaux, tous imposés par les ennemis de l'Église en vue du futur et prochain conclave; le cardinal Malvezzi saisit le moment où l'intelligence du pontife paraît revivre dans toute sa plénitude, et le supplie de confirmer les promotions réclamées par les quatre cours pour leur assurer le conclave : « Non! non! s'écrie le Pape. Je vais à l'éternité, et je sais pourquoi! » Le cardinal insiste, le mourant persiste éner giquement dans son refus.

Le 21 septembre 1774, saint Alphonse de Liguori, après avoir offert le saint sacrifice de la messe, se laissa tomber dans un fauteuil, y demeura sans mouvement et sans parole toute la journée et toute la nuit suivante; ses domestiques ne comprenant rien à ce doux sommeil ainsi prolongé, ne le quittaient pas; ils se tenaient à la porte de sa chambre et le surveillaient à distance. Ils avaient voulu l'éveiller; mais son vicaire général, Jean-Nicolas de Rubino, leur avait ordonné de le laisser reposer, sans toutefois le perdre de vue. Le 22 au matin, entre huit et neuf heures, il s'éveille, donne un coup de sonnette, voit accourir ses gens tout étonnés :

— Qu'y a-t-il donc? leur dit-il.

— Ce qu'il y a, Monseigneur? voilà près de deux jours que vous ne donnez aucun signe de vie!

— Vous me croyiez endormi; mais il n'en était rien, dit le saint. Je suis allé assister le Pape, qui est déjà mort.

Il fut reconnu, en effet, que le Pape Laurent Ganganelli était mort au moment même où le saint évêque était revenu à lui et avait agité la sonnette, et il était mort saintement.

Les ennemis des Jésuites osèrent les accuser de l'avoir em-

poisonné, sans réfléchir à l'absurdité d'une telle accusation. Quel intérêt auraient eu les Jésuites à empoisonner le Pape après la suppression de leur Ordre? On les disait si rusés, si adroits, qu'à les supposer capables d'un tel crime, il fallait se demander à quoi il leur eût servi. Cette hideuse imputation fit tant de bruit et parut si révoltante, qu'on dut en prouver la fausseté, et publier les attestations des hommes de l'art et des témoins irrécusables qui la réduisaient à sa valeur. La Providence le permettait ainsi pour montrer une fois de plus tout ce qu'il y avait d'odieusement criminel dans les intentions des persécuteurs de la Compagnie de Jésus. Le roi de Prusse était moins injuste; il mandait à d'Alembert, le 15 novembre 1774: « Je vous prie de ne pas ajouter foi légèrement aux calomnies qu'on répand contre nos bons Pères. Rien de plus faux que le bruit qui a couru de l'empoisonnement du Pape. Il s'est fort chagriné de ce qu'en annonçant aux cardinaux la restitution d'Avignon, personne ne l'en a félicité, et de ce qu'une nouvelle aussi avantageuse au Saint-Siége a été reçue avec autant de froideur. Une petite fille a prophétisé qu'on l'empoisonnerait tel jour; mais croyez-vous cette petite fille inspirée? Le Pape n'est point mort en conséquence de cette prophétie, mais d'un dessèchement total des sucs. Il a été ouvert, et on n'a pas trouvé le moindre indice de poison. Mais il s'est souvent reproché la faiblesse qu'il a eue de sacrifier un Ordre tel que celui des Jésuites à la fantaisie de ses enfants rebelles. Il a été d'une humeur chagrine et brusque les derniers temps de sa vie, ce qui a contribué à raccourcir ses jours. »

Le cardinal Ange Braschi, élève des Jésuites et leur ami, fut élu par le conclave, et à l'unanimité, le 15 février 1775; il prit le nom de Pie VI. Cette élection semblait, de la part du Sacré-Collége, une protestation contre le bref arraché à la faiblesse de Clément XIV. Pie VI ne pouvait annuler ce bref, il devait, les circonstances n'étant pas changées, le laisser subsister, mais il se promit d'adoucir autant qu'il le pourrait la triste et cruelle position des victimes de l'impiété.

Nous n'essaierons pas de peindre la douleur des missionnaires de la Compagnie de Jésus en Asie et dans les Indes, en appre-

nant la suppression de leur Ordre : cette douleur fut amère, elle fut immense!... Et pas une plainte, pas un murmure! Partout l'obéissance, l'humilité, l'abnégation portées jusqu'au sublime. On pouvait supprimer la Compagnie de Jésus, on ne pouvait éteindre dans les héros qui la composaient l'esprit qu'elle leur avait communiqué. Au moment où le bref de suppression était attendu en France, deux missionnaires allaient partir pour la Chine sur les vaisseaux de l'État; car la science ne voulait pas des Jésuites, mais elle avait besoin de leurs lumières, et elle était fière de celles dont ces savants religieux l'éclairaient par leurs correspondances. C'était donc pour la science que le gouvernement envoyait encore des Jésuites aux extrémités de l'Orient. L'archevêque de Paris avait fait observer aux deux Jésuites que le bref pouvant être publié d'un moment à l'autre, il serait peut-être imprudent de s'embarquer. Les Pères lui avaient répondu que l'obéissance n'avait pas à consulter la prudence, et que, la suppression n'étant pas prononcée, ils partaient.

Arrivés à Macao, l'évêque leur notifie le bref : et ils voyaient au port les vaisseaux envoyés par l'empereur de la Chine pour les conduire à Pékin! Ils ne pouvaient plus se présenter en Chine comme religieux, ils savaient que le refus d'une grâce impériale est assimilé au crime de lèse-majesté, et que l'empereur les destinant au mandarinat, ils s'exposent à sa colère et exposent également ceux de leurs frères qui sont en Chine. Rien ne peut dominer leur esprit de soumission : « Nous prîmes la résolution de mourir, écrivait l'un d'eux, plutôt que de souiller la Compagnie par une opposition au Pape en des circonstances aussi critiques. » En recevant la nouvelle de la destruction de la Compagnie, le Père de Hallerstein, président du tribunal des mathémathiques à Pékin, et deux autres Jésuites expiraient de saisissement et de douleur!...

Le Général de la Compagnie de Jésus, le Père Laurent Ricci, avait soixante et douze ans. il était épuisé par les chagrins et les souffrances et sentait qu'il était arrivé au terme de ses indicibles douleurs. Le 19 novembre 1775, il demanda les derniers sacrements, et, en présence de Notre Seigneur et d'une nombreuse assistance composée des Pères prisonniers, des officiers et des

soldats du château Saint-Ange, le saint vieillard, semblant retrouver ses forces et sa vigueur, lut à haute voix la protestation de son innocence, l'expression de sa sublime charité. C'est le testament d'un père pour ses enfants dispersés et toujours unis. La voici :

« L'incertitude du temps auquel il plaira à Dieu de m'appeler à lui, et la certitude que ce temps approche, attendu mon âge avancé, et la multitude, la longue durée et la grandeur de mes souffrances, trop supérieures à ma faiblesse, m'avertissent de remplir d'avance mes devoirs, pouvant facilement arriver que la nature de ma dernière maladie m'empêche de les remplir à l'article de la mort. En conséquence, me considérant sur le point de paraître au tribunal de l'infaillible Vérité et Justice, qui est le seul tribunal de Dieu, après une longue et mûre délibération, après avoir prié humblement mon très-miséricordieux Rédempteur et terrible Juge qu'il ne permette pas que je me laisse conduire par la passion, spécialement dans une des dernières actions de ma vie, ni par aucune amertume de cœur, ni par aucune autre affection ou fin vicieuse, mais seulement parce que je juge que c'est mon devoir de rendre témoignage à la vérité et à l'innocence, je fais les deux suivantes déclarations et protestations :

« Premièrement, je déclare et proteste que la Compagnie de Jésus éteinte n'a donné aucun sujet de suppression. Je le déclare et proteste avec cette certitude que peut avoir moralement un supérieur bien informé de ce qui se passe dans son Ordre.

« Secondement, je déclare et proteste que je n'ai donné aucun sujet, même le plus léger, à mon emprisonnement. Je le déclare et proteste avec cette souveraine certitude et évidence que chacun a de ses propres actions. Je fais cette seconde protestation seulement parce qu'elle est nécessaire à la réputation de la Compagnie de Jésus éteinte, dont j'étais le Supérieur général.

« Je ne prétends pas du reste qu'en conséquence de ces mêmes protestations, on puisse juger coupable devant Dieu aucun de ceux qui ont porté dommage à la Compagnie de Jésus ou à moi, comme aussi je m'abstiens d'un semblable jugement. Les pensées

de l'homme sont connues de Dieu seul ; lui seul voit les erreurs de l'entendement humain et discerne si elles sont telles qu'elles excusent de péché ; lui seul pénètre les motifs qui font agir, l'esprit dans lequel on agit, les affections et les mouvements du cœur qui accompagnent l'action ; et puisque de tout cela dépend l'innocence ou la malice d'une action extérieure, j'en laisse tout le jugement à Celui qui interrogera les œuvres et sondera les pensées.

« Et pour satisfaire au devoir de Chrétien, je proteste qu'avec le secours de Dieu j'ai toujours pardonné et que je pardonne sincèrement à ceux qui m'ont tourmenté et lésé, premièrement par tous les maux dont on a accablé la Compagnie de Jésus, et par les rigueurs dont on a usé envers les religieux qui la composaient ; ensuite par l'extinction de la même Compagnie et par les circonstances qui ont accompagné cette extinction ; enfin par mon emprisonnement et par les duretés qui y ont été ajoutées, et par le préjudice que cela a porté à ma réputation : faits qui sont publics et notoires dans tout l'univers. Je prie le Seigneur de pardonner d'abord à moi par sa pure bonté et miséricorde, et par les mérites de Jésus-Christ, mes très-nombreux péchés ; et ensuite de pardonner à tous les auteurs et coopérateurs des susdits maux et torts ; et je veux mourir avec ce sentiment et cette prière dans le cœur.

« Finalement, je prie et conjure quiconque verra ces miennes déclarations et protestations, de les rendre publiques dans tout l'univers, autant qu'il le pourra. Je l'en prie et conjure par tous les titres d'humanité, de justice, de charité chrétienne qui peuvent persuader à chacun l'accomplissement de ce même désir et volonté.

« LAURENT RICCI. *De ma propre main.* »

Après la lecture de cette expression des plus sublimes sentiments, le vénérable religieux reçut le saint viatique... Le 24, cinq jours après, il s'endormait paisiblement dans le Seigneur.

Pie VI fit célébrer ses funérailles dans l'église du Gesu avec la plus grande magnificence, et ordonna de l'inhumer à côté des Généraux de l'Ordre qui l'avaient précédé. Aux yeux de Pie VI,

la Compagnie de Jésus était licenciée pour un temps ; elle n'était point abolie.

Dans cette même année 1775, pendant le Jubilé que plusieurs Jésuites prêchaient en France, même à Paris, malgré leur proscription, l'un d'eux, le célèbre Père Beauregard, dont l'éloquence attirait une foule immense, prêchait à Notre-Dame avec un éclatant succès. Un jour, saisi par une inspiration dont il ne put maîtriser l'élan, il s'écria en portant ses regards sur le saint autel :

« Oui! c'est au roi et à la Religion que les philosophes en veulent, la hache et le marteau sont dans leurs mains. Ils n'attendent que l'instant favorable pour renverser le trône et l'autel. Oui, vos temples, Seigneur, seront dépouillés et détruits, vos fêtes abolies, votre nom blasphémé, votre culte proscrit. Mais qu'entend-je ? grand Dieu ! que vois-je ? Aux saints cantiques, qui faisaient retentir les voûtes sacrées en votre honneur, succèdent des chants profanes ! Et toi, divinité infâme du paganisme, tu viens ici même prendre audacieusement la place du Dieu vivant, t'asseoir sur le trône du Saint des Saints, et recevoir l'encens coupable de tes nouveaux adorateurs ! »

L'effet de ces paroles prophétiques fut immense (1). La Harpe assure qu'un des philosophes qui les avait entendues s'écria : « Voilà la révolution ajournée à vingt-cinq ans ! » il se trompait ; elle devait éclater plus tôt.

(1) En 1789, le même orateur, prêchant à Versailles devant le roi, s'arrêta court ; son visage prit une expression de vive douleur, il resta quelques instants comme absorbé dans les plus sinistres pensées, et après ce long silence, il s'écria d'une voix forte, vibrante, éclatante comme un tonnerre : « France !... France !... France !... Ton heure approche ! tu seras confondue et bouleversée !... » Ce trait n'ayant aucun rapport avec le sujet du discours, impressionna vivement le roi et toute la cour.

(*Notice sur le P. Beauregard*, par le R. P. Guidée.)

LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

PROVIDENTIELLEMENT CONSERVÉE

1775 — 1802

I

Les ennemis de l'Église étaient satisfaits; la Compagnie de Jésus n'était plus là pour la défendre, et, oubliant les promesses divines, ils espéraient la détruire bientôt elle-même; ils comptaient sur la jeunesse à laquelle ils s'efforçaient d'inspirer des idées d'indépendance, et dont ils flattaient les passions où les mauvais instincts. « L'effet immédiat de cette grande mesure (l'abolition de la Compagnie de Jésus), dit Léopold Ranke, se fit sentir sur les pays catholiques. Les Jésuites avaient été persécutés et renversés, surtout parce qu'ils défendaient la doctrine la plus rigoureuse de la suprématie du Saint-Siége; celui-ci, en les laissant tomber, renonça lui-même à cette doctrine et à ses conséquences. L'opposition philosophique et religieuse avait donc remporté la victoire. L'anéantissement de cette Société, d'un seul coup, sans préparation, de cette Société qni avait fait sa principale œuvre de l'instruction de la jeunesse, devait nécessairement

ébranler le monde catholique jusque dans ses profondeurs, jusque dans la sphère où se forment les générations. Les boulevards extérieurs ayant été pris, l'attaque du parti victorieux contre la forteresse intérieure devait commencer avec encore plus d'énergie. Le mouvement révolutionnaire s'accrut de jour en jour, la défection des esprits se propagea avec rapidité..... (1) »

De l'aveu du docteur protestant, tel fut en effet le résultat déplorable de la suppression de la Compagnie de Jésus, de cet Ordre aussi célèbre par le grand nombre de savants qu'il a donnés au monde, que par celui des martyrs et des saints qu'il a donnés au ciel. Mais la Compagnie de Jésus n'était pas détruite : elle était licenciée temporairement, et la Providence, en renvoyant la plus grande partie de ces braves dans leurs foyers pour y attendre un nouvel appel, avait assigné aux autres les États du roi de Prusse et ceux de l'Impératrice de Russie.

Le procès des Jésuites était terminé par les soins de Pie VI, la commission chargée de le poursuivre n'avait pas trouvé le moindre chef d'accusation, et tous les prisonniers avaient été mis en liberté. Quel triomphe pour les jansénistes et les philosophes, d'avoir fait condamner des innocents et supprimer sans motif un Ordre qui, par sa disparition, livrait la jeunesse à leurs perfides enseignements, arrêtait les progrès de l'Évangile dans les contrées infidèles et jetait la consternation et le deuil dans toutes les chrétientés fondées par les Jésuites! Un missionnaire de la Société des Missions étrangères, l'abbé Perrin, arrivait dans l'Indostan à la fin de l'année 1773, avec les préventions du moment contre les Jésuites. En contact avec ces saints religieux, il ne voit plus que leurs éminentes vertus, et il exprime, dans son *Voyage dans l'Indostan*, toute l'admiration qu'elles lui inspirent :

« J'ai examiné les Jésuites, dit-il, avec les yeux de la critique et peut-être de la malignité. Jè me défiais d'eux avant de les connaître; mais leur vertu a vaincu et anéanti mes préjugés : le ban-

(1) *Histoire de la Papauté*, t. III, p. 356 (1848).

deau de l'erreur est tombé de mes yeux. J'ai vu en eux des hommes qui savaient allier les degrés les plus sublimes d'oraison avec la vie la plus active, la plus continuellement occupée; des hommes d'un détachement parfait et d'une mortification qui aurait effrayé les plus fervents anachorètes...... »

De tels hommes devaient avoir et auront toujours pour ennemis les ennemis de Jésus-Christ et de son Église: ils devaient être et ils seront toujours honorés de leur haine et de leurs persécutions. Voltaire se plaignait à Frédéric II de ce que les Jésuites proscrits par les princes catholiques étaient protégés et conservés par lui, prince hérétique et philosophe; le monarque lui répondait : « On ne trouve dans nos pays aucun catholique lettré, si ce n'est parmi les Jésuites. Nous n'avions personne capable de tenir les classes; il fallait donc conserver les Jésuites, ou laisser périr les études. » La même considération avait déterminé Catherine de Russie à défendre la publication du bref de Clément XIV. Toutefois, les Jésuites de la Russie-Blanche ne se trouvaient pas en règle à l'égard du Saint-Siége. Clément XIV les avaient autorisés à rester *in statu quo*; mais un nouveau Pape le remplaçait, les Pères tenaient à lui faire leur soumission et à ne conserver d'existence religieuse que dans la mesure de sa volonté. Pie VI, le 13 janvier 1776, les fit approuver et encourager par le cardinal Rezzonico, et aussitôt ils reçurent les membres de la Compagnie, épars dans la Pologne, où ils vivaient comme prêtres séculiers.

Le 9 août, le Pape rendait un décret par lequel il donnait pleins pouvoirs à l'évêque de Mohilow pour tous les ordres religieux de son diocèse, d'après le désir exprimé par l'impératrice Catherine. Le Souverain-Pontife, ne voulant pas irriter les puissances qui avaient arraché le bref de suppression de la Compagnie de Jésus, prenait ce détour pour autoriser les Jésuites de Russie à ouvrir un noviciat dont Catherine voulait faire les frais et qu'elle désirait vivement. L'Espagne se récria, elle accusa le Pape de s'entendre avec Catherine II et l'évêque de Mohilow, ce qui était vrai; Catherine écrivit au roi Charles III et lui dit qu'elle tenait à conserver les Jésuites pour l'éducation de la jeunesse et

pour la culture des sciences, et que, ne pouvant être assurée de leur conservation que par le noviciat, elle avait obligé l'évêque de Mohilow d'user en ce sens des pleins pouvoirs qu'elle avait demandés au Saint-Siége dans ce but. Le roi d'Espagne dut se contenter de cette explication, mais tous ses plans n'en étaient pas moins renversés.

Le 2 février 1780, l'habit de la Compagnie de Jésus était donné à plusieurs novices, et, au mois de mai, l'impératrice étant allée visiter les Pères à Polotsk, demanda à voir les novices et témoigna le plus vif intérêt pour eux, pour le collége, pour tout ce qu'elle examina. L'évêque de Mohilow, Stanislas Siestrzencewicz, avait aidé Catherine dans cette sorte de résurrection de l'Ordre de saint Ignace, elle lui en était reconnaissante et le lui prouva en l'élevant à la dignité archiépiscopale, et, son diocèse étant très-étendu, elle lui choisit pour coadjuteur un Jésuite, le Père Benislawski.

Le ministre Potemkim, dans les mêmes vues que la souveraine, exprimait aux Pères son désir de voir s'étendre et se propager leur utile et savant Institut; mais l'un d'eux lui répondit que, privés d'un Supérieur général, leur action devait être bornée. Le ministre les engage à demander à Catherine l'autorisation d'élire ce supérieur, et le 25 juin 1782, un décret de l'impératrice leur permettait de procéder à l'élection d'un chef ayant autorité sur tous les supérieurs des maisons et colléges de l'empire. La congrégation réunit trente profès et nomma le Père Czerniewicz vicaire général, ayant les pouvoirs et l'autorité de Général. Le Père Benislawski, se rendit ensuite à Rome, où il arrivait au mois de mars 1783, et soumit au Pape tout ce qui avait été fait. Pie VI donna son approbation, érigea en archevêché le siége de Mohilow, et confirma le choix de Catherine pour la coadjutorerie en faveur du Père Benislawski.

Le 18 juillet 1785, le Père Czerniewicz mourait à l'âge de cinquante-six ans, et le 27 septembre, le Père Lenkiewiez, qu'il avait nommé son vicaire, était appelé à lui succéder. La petite Compagnie se développant par les profès étrangers qui venaient se joindre à leurs Frères de Russie, ainsi que par les novices dont le nombre s'accroissait, il était possible de multiplier les

maisons et les colléges, et d'espérer une complète résurrection de l'Institut. D'autres Jésuites s'étaient joints à ceux de Prusse; mais ces derniers, n'ayant point de noviciat, ne pouvaient recruter de nouveaux sujets, ils ne pouvaient que donner asile aux vétérans.

Pendant que ce prodige de conservation s'accomplissait dans la Russie-Blanche, les Jésuites, disséminés et sécularisés dans les pays catholiques qui les avaient proscrits, n'y restaient pas oisifs. Fidèles à la devise de leur saint Institut, ils travaillaient avec zèle *à la plus grande gloire de Dieu*. Sur vingt prédicateurs qui occupaient les chaires de Paris pendant le Jubilé, seize étaient Jésuites. Le parlement le savait, mais Choiseul n'était plus là, Louis XVI succédait à son aïeul, et la Compagnie de Jésus était supprimée; les Jésuites n'avait plus rien de redoutable. Le temps n'était pas venu où tout prêtre édifiant devait être *accusé* de jésuitisme, ou tout laïque osant être chrétien devait être appelé congréganiste. Individuellement, les Jésuites sécularisés étaient entourés de respect et de confiance, même de la part des adversaires de la Compagnie. Plusieurs d'entre eux étaient proposés pour l'épiscopat, presque tous refusèrent, dans l'espoir de voir leur Institut rétabli; quelques-uns furent contraints d'accepter. Ainsi, les siéges de Carpi, de Macerata, de Faenza, de Pignerol, de Sienne, de Vérone, de Cortone, d'Albenga, de Forli, de Sarcza, de Ponteremo, étaient occupés par des Jésuites, dans cette Italie d'où était parti le coup qui les avait foudroyés à la fois dans toutes les parties de l'univers. En Allemagne, en Autriche, en Hongrie, en France et jusqu'en Amérique, on avait sollicité et obtenu des évêques ayant appartenu à la Compagnie de Jésus.

En s'occupant du salut des âmes avec un zèle infatigable, les Jésuites ne négligeaient pas les sciences qu'ils avaient acquises dans la Compagnie. Le Père Walcher, par ordre de l'impératrice Marie-Thérèse, faisait disposer les digues du lac Rofner-Lise de manière à préserver le voisinage de ses fréquents débordements, et il recevait le titre et la charge de directeur de la navigation et des sciences mathématiques. Le Père Cabral préservait la ville de Terni des désastres causés si souvent par la chute du Vélino, et plus tard il encaissait le Tage et sauvait les campagnes rive-

raines de fâcheuses inondations. Le Père Lecci faisait réparer les routes militaires du Mantouan. Le Père Riccati réglait le cours du Pô, celui de l'Adige et celui de la Brenta. Le Père Ximenez imaginait un système de ponts, et le faisait exécuter en Toscane et à Rome. Le Père Zeplichal, savant minéralogiste, dirigeait, par ordre du roi de Prusse, la recherche des métaux dans le comté de Glatz.

Plusieurs séminaires étaient confiés par les évêques d'Italie à la science, à la piété, à l'expérience des Jésuites. Le Souverain-Pontife lui-même remettait celui de Subiaco, qu'il avait fondé, aux soins du Père Alexandre Cerasola, et il donnait au Père Zaccharia la direction de l'académie ecclésiastique. Pie VI appréciait le Père Zaccharia au point que, destinant une mission importante au cardinal Pacca, il lui dit, et c'est le cardinal qui le rapporte dans ses *Mémoires historiques* :

« A partir de ce moment, vous devez diriger toutes vos études vers les sciences sacrées et prendre leçon de l'*abbé* Zaccharia, source inépuisable d'érudition, qui vous donnera les connaissances dont vous avez besoin pour vous tirer avec honneur de votre nonciature. »

Comme prêtres séculiers, les Jésuites conservèrent la direction de plusieurs de leurs colléges que les évêques ou les princes leur défendaient d'abandonner. Ils étaient quarante au collége d'Augsbourg. L'électeur de Cologne nomma un Jésuite recteur de l'université et supérieur du collége des Trois-Couronnes. En Toscane, toutes les chaires des hautes sciences étaient occupées par des Jésuites. On les recherchait partout, on les regrettait partout. Louis XVI écrivit de sa main au célèbre Père Boscovich pour l'engager à venir en France ; toutes les académies de l'Europe le demandaient : il donna la préférence à Louis XVI, qui le nomma directeur de l'optique pour la marine, et lui assigna une pension de 8,000 livres ; mais les jalousies haineuses de d'Alembert et de sa coterie forcèrent le savant religieux à se retirer à Milan, où il put continuer en paix ses travaux scientifiques. Nous ne pouvons tout dire, il faudrait de trop nombreuses pages pour énumérer toutes ces gloires.

II

Le duc d'Albe, cet ami de Pombal et du marquis d'Aranda, que nous avons vu se joindre à eux pour persécuter la Compagnie de Jésus, était près d'aller paraître au tribunal du Juge-Souverain, et il tremblait d'effroi à la pensée du terrible compte qu'il avait à rendre. C'était en 1776. Un jour, Philippe Bertram, évêque de Salamanque et grand inquisiteur, se présente au chevet du moribond, qui l'a fait prier de venir à lui, voulant lui confier un secret important avant de mourir. L'évêque demeure seul avec lui pendant quelques instants, puis il cède la place au roi : le monarque, lui aussi, se rend à l'appel de celui qui sent la justice de Dieu peser sur son âme.

Après la visite du roi, le duc d'Albe, comme s'il n'avait plus rien à faire ici-bas, entrait dans l'éternité.

Que s'était-il passé dans ces deux visites du grand inquisiteur et du monarque, à ce moment suprême? Nul n'a jamais su ce qui s'était dit dans ces courts entretiens; mais ce que l'on a su, ce que l'histoire a enregistré, ce que le protestant Christophe de Mur avoue dans son *Journal*, c'est que le duc d'Albe remit un écrit à l'évêque de Salamanque, contenant une déclaration par laquelle il se reconnaissait l'auteur de la fable de Nicolas Ier, empereur du Paraguay; l'auteur de l'émeute *des chapeaux*, attribuée aux Jésuites; l'auteur enfin de la lettre supposée du Général de la Compagnie de Jésus, lettre qui avait entraîné toutes les conséquences que nous avons vues. Le duc d'Albe remit une déclaration semblable à Charles III, qui la *renferma dans son cœur royal*; mais, après sa mort, le grand inquisiteur, qui en possédait le double et qui probablement avait promis au duc de la faire connaître, n'en garda plus le secret. Ce fut sans doute ce qui porta Charles IV à permettre, quelques années après, le retour des Jésuites dans ses États.

Joseph Ier, roi de Portugal, mourait en 1777; Dona Maria, sa fille, lui succédait, et le vieux ministre Pombal avait à répondre du pouvoir dont il avait si longtemps abusé pour le malheur des peuples soumis au sceptre portugais. Accusé des iniquités les plus monstrueuses, et déjà trop prouvées, la cause était facile à juger. L'instruction fut longue néanmoins, la peine capitale fut prononcée; mais le grand coupable étant âgé de quatre-vingt-cinq ans, la reine Dona Maria Ire lui fit grâce de la vie et l'exila pour le reste de ses jours dans la ville de Pombal, qu'il tenait de la libéralité du roi Joseph. Il s'y retira en 1781, emportant l'exécration universelle, après avoir restitué les biens confisqués à ses victimes. De son propre aveu, il avait dépensé 800,000 ducats pour perdre les Jésuites et obtenir leur destruction! Au jour de l'avénement de Dona Maria Ire, plus de six cents Pères de la Compagnie gémissaient encore dans les cachots. Elle les rendit à la liberté; mais ce bienfait ne pouvait leur suffire, ils désiraient être jugés. Le Père Juan de Guzman demanda cet acte de justice à Dona Maria par un placet que l'histoire a conservé et qu'on ne peut lire sans émotion (1).

Les vénérables martyrs avaient raison de solliciter un jugement : il était utile pour la postérité; quant aux portugais contemporains, ils n'en avaient nul besoin : il leur suffisait du bonheur qu'ils avaient goûté sous la direction des bons Pères et du malheur qu'ils avaient subi sous le joug de Pombal. Les innocents prisonniers retrouvaient autant d'amis dévoués qu'il y avait de cœurs chrétiens; ils étaient accueillis avec des larmes de sympathie et de consolation, et la reine était bénie par toutes les voix de ses sujets.

Voilà comment les Jésuites *s'étaient fait chasser de partout.* Les faits donnaient un continuel démenti à cette assertion des coalisés : cela n'a pas empêché le mensonge d'avoir cours dans le monde aux dépens de la vérité; l'homme est ainsi fait, qu'il croit aveuglément la calomnie et ne demande de preuves que lorsqu'il s'agit de la vérité. Encore faut-il qu'il n'ait pas à se donner la peine de les rechercher et qu'on les lui présente toutes

(1) Voir *Histoire de la Compagnie de Jésus*, par M. Crétineau-Joly.

trouvées, à la condition que ce ne sera pas *long.* « Est-ce long? vous demande-t-on ; si c'est long, je n'ai pas le temps. » La vérité est si peu importante, lorsqu'on a accepté la calomnie, que l'on refuse de sacrifier le temps nécessaire pour la reconnaître! Telle est la légèreté de l'esprit humain, même parmi les chrétiens pieux.

Louis XVI avait demandé à Pie VI des missionnaires pour Cayenne ; il était nécessaire qu'ils sussent la langue des indigènes. La Propagande n'avait plus de missionnaires dans ces conditions : la Compagnie de Jésus était supprimée ; mais il existait des Jésuites, et ils étaient toujours prêts à partir à la voix du Souverain-Pontife. Pie VI envoie quatre Pères portugais. Ils débarquent à Cayenne en novembre 1777, ils portent l'habit de leur Institut ; ils sont accueillis avec transport par les insulaires. On leur avait dit qu'il n'y avait plus de Jésuites, et ils retrouvaient ces bons Pères tant aimés! ils se prosternaient à leurs pieds, baisaient leur vêtement, leur demandaient de les bénir, leur promettaient de vivre en bons chrétiens et pleuraient de bonheur.

En 1784, le Père Jean Sérane, qui avait mérité en Languedoc le surnom de Père des pauvres, venait de mourir à Toulouse, épuisé par les fatigues du ministère, et le parlement ordonnait qu'il serait inhumé solennellement dans l'Église de Notre-Dame-de-Nazareth. Le jour même des funérailles, dans cette petite église, en présence du corps vénéré de ce saint religieux, l'autorité diocésaine commençait les informations pour sa béatification.

En 1788, le Père Reyre prêcha le carême devant Louis XVI ; l'année suivante, ce fut le Père de Beauregard. En 1791, le Père Lenfant avait commencé la station du carême à la cour, lorsqu'il fut requis de prêter le serment de la constitution civile du clergé ; il le refusa et la chaire lui fut interdite. Le 2 septembre 1792, il ose prêcher une fois encore ; les révolutionnaires lui demandent le serment, il le refuse comme la première fois, et il est immédiatement égorgé ! Dix-neuf Jésuites périrent dans les fatales journée des 2 et 3 septembre qui firent un si grand nombre de victimes dans le clergé de Paris. Dans les provinces ils subirent

également le sort de tous les prêtres; ce n'était plus aux Jésuites qu'on s'attaquait, c'était à la religion...

En 1792, Ferdinand, duc de Parme, délivré de la tutelle du marquis de Felina, rappelait les Jésuites, leur rendait leurs colléges et leur donnait la direction de l'Université.

Pie VI recommandait la prudence au duc de Parme et aux Jésuites, et il laissait faire sans approuver hautement, car la révolution attaquait l'Italie, et tout était à craindre.

Le 5 novembre 1796, les Jésuites de Russie perdaient leur plus puissant appui, par la mort de Catherine II; mais le moment de la Providence n'étant pas arrivé pour le rétablissement de la Compagnie dans les États catholiques, Dieu mit au cœur de Paul Ier le plus vif intérêt pour ce saint Institut. Le nouvel empereur allant de Moscou à Saint-Péterbourg, après son couronnement, visita le collége d'Orcha, en parut charmé, donna les plus grands éloges aux maitres et aux élèves, et assura que rien ne serait changé sous son règne pour la Compagnie, qu'il la protégerait avec autant de zèle et d'affection que l'avait fait l'impératrice Catherine II.

L'année suivante, le Père Lenkiewicz succombait sous le poids de ses fatigants travaux, il expirait le 10 novembre 1798. La Congrégation lui donna pour successeur, le 1er février 1799, le Père Xavier Kareu, qui fut nommé vicaire général perpétuel.

Le Souverain-Pontife, que la révolution avait banni de Rome, était captif à Valence : au moment de sortir prisonnier de la Ville Éternelle, il avait fait appeler un Jésuite qu'il aimait, le Père Marotti, secrétaire des Lettres latines, et il lui avait dit :

— Parlez-moi franchement, vous sentez-vous la force de monter au Calvaire avec moi?

— Me voici prêt, lui avait répondu le Père, à suivre les pas et la destinée du vicaire de Jésus-Christ et de mon souverain.

Et il l'avait suivi, consolé, entouré de soins. Le 29 août 1799, il lui fermait les yeux à Valence. Le conclave se réunit à Venise, et, le 14 mars 1800, il élut le cardinal Barnabé Chiaramonti, qui prit le nom de Pie VII. Le 11 août de la même année, Paul Ier écrivait au nouveau Pape :

« Très-Saint-Père, le révérend Gabriel Gruber, de la Compagnie

de Jésus, m'ayant fait connaître que les membres de la Compagnie désiraient d'être reconnus par Votre Sainteté, je crois devoir solliciter une approbation formelle en faveur de cet Institut, pour lequel je professe un attachement tout particulier; et j'espère que ma recommandation ne leur sera pas inutile. »

Paul Ier avait pris en affection le Père Gruber, dont les vertus et la science avaient un charme extraordinaire. Il s'était attaché à lui dès qu'il l'avait connu, du vivant de Catherine II, et depuis qu'il tenait les rênes du gouvernement, le savant religieux lui était aussi nécessaire qu'auparavant; il ne s'en séparait plus, il le présentait aux princes étrangers qui venaient à sa cour, et ces mêmes princes, désireux de plaire à l'autocrate, se rendaient chez l'humble Jésuite et le visitaient à l'égal des premiers personnages de l'empire. Le Père Gruber subissait ces honneurs, qu'il ne pouvait éviter, mais n'usa jamais de la faveur du monarque que pour rendre des services à l'Église ou au prochain.

En recevant la lettre de l'empereur de Russie, Pie VII ne put méconnaître l'intervention de la Providence en faveur de la Compagnie de Jésus; toutefois, il existait encore tant de haines aveugles contre cet Ordre, dont on redoutait toujours la salutaire influence, que le Pontife crut devoir choisir parmi les cardinaux ceux qui s'étaient mont résles plus hostiles à l'Institut de Saint-Ignace. Il leur fit connaître la demande expresse de Paul Ier et les chargea d'examiner l'affaire. Ici encore la Providence se manisfestait évidemment : les quatre cardinaux jugèrent que la demande devait être accueillie, que le Souverain-Pontife devait approuver l'institut, *pour la Russie seulement*. Le 7 mars 1801, Pie VII, par le bref *Catholicæ fidei*, rétablissait la Compagnie supprimée vingt-huit ans auparavant. Dans la nuit du 23 au 24 du même mois, Paul Ier était assassiné.

Le roi d'Espagne, Charles IV, avait autorisé les Jésuites à rentrer dans le royaume; ils y avaient été accueillis avec enthousiasme. Quoique sécularisés, c'étaient toujours les Jésuites que les Espagnols retrouvaient, c'étaient leurs bons Pères qu'ils revoyaient après une absence aussi longue que douloureuse. Les Jésuites reparaissaient au mois d'avril 1800 sur cette terre d'Espagne où ils étaient toujours si aimés, et aussitôt ils appre-

naient que la peste dévorait l'Andalousie. Ils partent, ils volent au secours des pestiférés, ils se partagent les villes attaquées par le fléau, ils ne quittent plus les malades, ils sont avec eux, allant de l'un à l'autre, et le jour et la nuit, et vingt-sept meurent victimes de leur charité. Quelque temps après, Charles IV apprend le rétablissement de leur Ordre par un bref du Pape. Il y voit un outrage à la mémoire de son père, et les apôtres qui viennent de se dévouer jusqu'à la mort sont proscrits de nouveau. La ville de Cadix implore la clémence du souverain, elle sollicite l'honneur de recueillir tous les Pères et d'avoir la consolation de les conserver ; ses supplications sont vaines, l'ordre royal doit être exécuté... tous les Jésuites reprennent le chemin de l'exil...

L'empereur Alexandre accordait au Père Gruber la même faveur que Paul Ier. Le 7 juin 1802, il visita le collége de Polotsk, trouva le Père Kareu mourant et l'assura de tout son intérêt pour la Compagnie. Le Père Gruber, profitant de cette circonstance, lui demande l'admission du bref de rétablissement ; Alexandre l'accorde et le publie par un ukase. La Compagnie était désormais légalement, publiquement constituée. Le 30 juillet, veille de la fête de saint Ignace, le Père Kareu allait se réjouir au ciel du triomphe de la Compagnie de Jésus sur la terre.

GÉNÉRALAT

DU PÈRE GABRIEL GRUBER

DIX-NEUVIÈME GÉNÉRAL

1802 — 1805

I

La Congrégation générale, réunie le 4 octobre 1802, à Polotsk, nomma le Père Gruber Général de la Compagnie ; il avait soixante-deux ans. L'empereur ayant ratifié le choix des profès, le Père Gruber se rendit à Saint-Pétersbourg et y fonda un collége pour les jeunes nobles. Il rencontra là le comte Joseph de Maistre, qui venait d'y arriver en qualité d'ambassadeur de Sardaigne, et il s'établit entre eux d'intimes relations.

Les Jésuites de la Grande-Bretagne, recueillis par Thomas Weld, qui leur avait abandonné sa terre de Stonyhurst dans le Lancashire, avaient demandé au Supérieur général, dès l'année 1800, de les incorporer dans la Compagnie autorisée en Russie ; mais le bref ne le permettant pas, ils s'étaient vus refusés avec douleur, et, en attendant l'heure de la Providence, ils travaillaient avec zèle à former de bons prêtres pour les aider à maintenir et à propager la foi. Lorsqu'ils apprirent que leurs frères de Russie avaient pu élire un Général, ils s'empressèrent de renouveler leur demande d'incorporation, et le Père Gruber, ayant écrit au Pape pour lui exprimer leur vœu, reçut l'autori-

sation désirée. Le 22 mai 1803, le Père Marmaduc-Stone, recteur du collége anglais, était nommé provincial d'Angleterre. Aussitôt accoururent à Stonyhurst tous les Jésuites sécularisés et répandus dans la Grande-Bretagne depuis la suppression. Tous, fatigués d'une indépendance si contraire à leur vocation, venaient reprendre avec des larmes de bonheur le joug de la sainte obéissance, qui leur fut autrefois si doux et si léger; un noviciat fut fondé, les jeunes gens s'y présentèrent nombreux et fervents; la Compagnie était établie en Angleterre, là précisément où elle n'avait jamais pu vivre qu'à l'état de proscription. Mais toutes les révolutions qui s'y étaient succédé avaient modifié les idées ainsi que la constitution, et la mesure de liberté accordée aux catholiques permettait aux Jésuites d'espérer dans l'avenir.

En cette même année 1803, dans le courant de juin, l'ambassadeur de Russie à Rome paraissait au Vatican accompagné d'un Jésuite revêtu de l'habit de Saint-Ignace. Cette apparition était un événement; depuis 1773, nul Jésuite ne s'était montré sous ce costume dans la capitale du monde chrétien. Ce Jésuite était le Père Cajetano Angiolini. Il venait, au nom du Père Gruber, Général de l'Institut, soumettre au Souverain-Pontife l'état de la Compagnie et de ses travaux. Pie VII donna son approbation à tout ce qui s'était fait jusque-là; il répandit des larmes en rappelant les persécutions dont les ennemis de Dieu avaient accablé la Compagnie de Jésus pour attaquer l'Église avec plus de succès; il exprima son désir de voir se développer et s'étendre un Ordre qui avait rendu à l'Église et au Saint-Siége des services si éclatants; enfin il donna sa benédiction apostolique au Père Angiolini pour lui et pour toute la Compagnie.

A la fin de cette année, le Père Gruber recevait encore une grande consolation. Les Jésuites du Maryland ne désespéraient pas de la résurrection de la Compagnie. Le Père John Caroll, accompagné de plusieurs autres de ses frères, avait quitté l'Angleterre après la suppression de l'Institut, et demeurait dans cette partie de l'Amérique septentrionale où il était né. Là, il avait travaillé au salut des âmes avec grand succès, Pie VI l'avait nommé évêque de Baltimore, plus tard, métropolitain et légat apostolique, avec le Père Léonard Neale pour coadjuteur.

Le 25 mai 1803, les deux prélats Jésuites écrivent au Père Gruber pour lui demander de reconnaître ceux des religieux de la Compagnie, en Amérique, qui ne soupirent qu'après ce bonheur. Le Général les reçoit, et nomme le Père Molineux supérieur de la mission.

Par un décret du 6 août 1804, Ferdinand, roi de Naples, rétablissait la Compagnie de Jésus dans ses États, et toutes les populations faisaient éclater la joie la plus vive. Les Pères disséminés accoururent à cet appel, et rentrèrent dans leurs maisons et leurs colléges après trente-sept ans d'absence, au milieu de l'enthousiasme général. Ils n'étaient plus que cent soixante-dix; la mort avait enlevé les autres, mais tous reprenaient avec bonheur le joug de l'obéissance. Plusieurs d'entre eux, que le Souverain-Pontife avait contraints d'accepter la dignité épiscopale, sollicitèrent la faveur de se réunir à leurs frères; Pie VI ne l'accorda qu'à l'évêque de Vérone, André Avogadro. Toute la famille royale communia solennellement en actions de grâce, le jour de la publication du bref de rétablissement de la Compagnie dans le royaume, et le roi voulut assister à l'ouverture de l'église des Pères, dans laquelle, disait-il, il n'avait pas eu le courage de rentrer depuis le jour de leur départ. Toutes les villes qui avaient obtenu la faveur d'un collége s'empressaient de pourvoir aux frais nécessaires, et tous les habitants se disputaient l'honneur d'offrir aux saints religieux des meubles, des vivres et de l'argent. Les aspirants se présentaient en foule, briguant l'honneur d'être admis dans cet ordre si décrié, si persécuté, et pourtant si aimé toujours.

Partout le besoin de rétablir l'ordre de Saint-Ignace agitait les esprits et remplissait les cœurs. En voyant les ruines amoncelées par la révolution, fruit de la philosophie moderne, chacun se disait que la Compagnie de Jésus pouvait seule les relever par l'enseignement et la prédication. De ce besoin avaient surgi plusieurs congrégations qui se formaient sur le modèle de la Compagnie et en suivaient les constitutions, avec l'intention de s'y rattacher, si elle reprenait un jour sa première vie. La congrégation du Sacré-Cœur fut la première. Fondée en Belgique, en 1794, par le prince abbé de Broglie et les abbés Varin et de Tour-

nely, elle s'adjoignit le Père Pey, Jésuite sécularisé, qui en prit la direction. Quelque temps après, la Société de la Foi se fondait à Rome dans la même pensée, et l'une et l'autre se réunissaient, en 1799, sous le nom de Pères de la Foi. Plus tard, la Compagnie admettait individuellement dans son sein plusieurs de leurs membres.

Sous la protection de l'empereur Alexandre, les Jésuites avaient entrepris des missions dans le Nord, ils obtenaient des succès consolants, et ils allaient courir à de nouvelles entreprises de zèle et de charité apostoliques, lorsque le Père Gabriel Gruber leur fut enlevé. Il mourut victime d'un incendie, dans la nuit du 25 au 26 mars 1805. Le comte Joseph de Maistre, accouru sur le théâtre du sinistre, reçut la dernière bénédiction et le dernier soupir du Général de la Compagnie de Jésus.

Cette perte était immense pour l'Institut renaissant ; humainement, on pouvait se demander comment il serait possible de remplacer le Père Gruber, qui, sous trois règnes, avait joui d'une si grande faveur à la cour, et avait su faire aimer et apprécier son Ordre de manière à lui maintenir jusqu'alors la bienveillance et la protection des souverains schismatiques qui l'avaient recueilli. Mais la Providence avait assez fait, les Pères pouvaient compter sur elle et avoir confiance dans l'avenir de la Compagnie. Le Père Lustyg, nommé vicaire général, assigna la Congrégation au 27 août, et, le 2 septembre, le Père Brzozowski était élu vingtième Général de la Compagnie de Jésus.

GÉNÉRALAT

DU PÈRE THADDÉE BRZOZOWSKI

VINGTIÈME GÉNÉRAL

1805 — 1820

I

Le Père Gruber n'avait eu qu'à semer et à recueillir pendant son très-court gouvernement; son successeur devait avoir à lutter contre plus d'un obstacle; si la Providence lui ménageait de grandes consolations, elle lui réservait aussi de grandes épreuves.

Les missions que le gouvernement avait confiées à la Compagnie prospéraient au delà de toute espérance. Le Père Fidèle de Grivel, envoyé sur les bords du Volga, écrivait le 5 avril 1805 :

« Il n'y a que vingt mois que la Compagnie est chargée de ces Missions, et déjà il y a un changement notable. Il y a cent mille catholiques répandus dans le gouvernement de Saratof; ils sont divisés en dix Missions, dont six sur la rive gauche et quatre sur la rive droite du Volga. Chaque Mission est composée de deux, trois, quatre ou cinq colonies ou villages. Ma Mission est à Krasnopolis, sur la rive gauche. J'ai neuf cent soixante-deux communiants en quatre colonies; chacune a une assez jolie église de bois.

« Ce n'est pas ici un Japon, ni un pays de Hurons; ce n'est pas

non plus un Paraguay : c'est un diminutif de l'Allemagne quant au moral, et jusqu'ici il n'y a pas d'apparence que nous mourrions martyrs. Je suis satisfait et disposé à rester ici volontiers le reste de ma vie. »

Les catholiques de la Livonie étaient de vrais parias; le Père Coince entreprend de les faire reconnaître libres et affranchis du joug des luthériens. On l'accuse de porter le trouble dans la province, on lui intente un procès; mais, fort de sa conscience, il poursuit son œuvre, et l'empereur Alexandre rend un décret qui accorde aux catholiques de la Livonie toute liberté de pratiquer leur religion. La charité du saint missionnaire ne s'arrête pas là : les souffrances corporelles des catholiques étaient difficiles à soulager, les ressources manquaient; le Père Coince n'a que sa pauvreté et son zèle, il tend la main, il demande, il supplie, et il parvient à fonder un hôpital qui assure un asile à tous les pauvres malades pour le présent et pour l'avenir.

La mission du Caucase obtenait aussi les succès les plus consolants. Peuplée de l'écume des prisonniers de toute nation, elle n'offrait rien que de répulsif aux missionnaires; mais, par des prodiges de patience et de douce charité, ils surent dompter ces hommes féroces et abrutis, leur inspirer des sentiments chrétiens, assouplir leur nature de fer, les régénérer entièrement.

Toutes les nouvelles n'étaient pas également favorables. La Compagnie, à peine rétablie dans le royaume de Naples, en était expulsée de nouveau dès le mois de mars 1806. Ferdinand IV, renversé par les Français, était remplacé par Joseph Bonaparte, frère de Napoléon, et les Jésuites, bannis avec lui, se réfugiaient, à l'appel du Pape, dans les États-Pontificaux :

— Saint-Père, disait-on à Pie VII, en donnant asile aux Jésuites, vous pouvez attirer sur Votre Sainteté la colère de Napoléon.

— C'est pour le Saint Siége et pour l'Église qu'ils souffrent, répondit le Pape. Je dois suivre l'exemple de Clément XIII.

Bientôt le Pontife lui-même et le Sacré-Collége étaient bannis de Rome, et le Père Joseph Pignatelli implorait la charité publique pour le chef de l'Église et pour les cardinaux dépouillés

de tout ce qu'ils possédaient et réduits à la merci de leurs persécuteurs!...

Cependant l'empereur Alexandre, favorisant toujours l'Ordre de Saint-Ignace, l'avait chargé d'envoyer des missionnaires en Sibérie et en Crimée pour y porter l'instruction et la civilisation. Le Père Général, profitant de cette bienveillante disposition, écrit au ministre de l'instruction publique, le comte Rasoumoffski, pour lui demander d'affranchir les colléges de la Compagnie du joug de l'université, dont la rivalité entravait l'action des Jésuites. Il proposait d'ériger le célèbre collége de Polotsk en université, et de le soumettre à la surveillance immédiate du gouvernement. Le comte de Maistre, jouissant d'une grande influence dans les hautes régions de la société et parmi les habitués de la cour d'Alexandre, appuya cette demande de tout son pouvoir, et, en 1812, le collége de Polotsk était érigé en université, avec tous les priviléges désirables.

Mais l'anglicanisme, mettant à profit l'alliance de l'Angleterre avec la Russie, introduisait la Société biblique à Saint-Pétersbourg, et se promettait d'en faire disparaître les Jésuites dont la surveillance gênait sa propagande. Le prince Galitzin, ministre des cultes, fut le premier à s'enthousiasmer pour la Bible et à la propager; il la fit connaître à l'empereur, qui s'en montra ravi; dès lors la Bible devint à la mode, et nul ne comprenant l'importance des falsifications dénoncées par les Jésuites, n'en voulut tenir aucun compte.

Le moment de la Providence approchait; la Russie achevait, sans le savoir, son œuvre conservatrice pour la Compagnie de Jésus; l'anglicanisme croyait travailler dans son propre intérêt; il se trompait, il travaillait dans l'intérêt de la Compagnie.

Les Français avaient pris et abandonné Moscou, ils fuyaient l'incendie allumé sur leurs pas et les glaces d'un climat qui les décimaient. Les Jésuites se dévouèrent pour cette armée, aussi brave dans ses revers que dans ses triomphes. Ils soignaient les malades et les blessés, ils versaient sur eux tous les trésors de leur charité; douze Pères trouvèrent la mort dans ce dévouement de tous les instants.

Au désastre de cette lamentable retraite de l'armée française

succéda bientôt la chute de Napoléon et le retour de la maison de Bourbon sur le trône de France. Pie VII, rentré en toute liberté dans sa souveraineté temporelle, crut le moment venu de rendre à la catholicité l'Ordre illustre dont l'hérésie et l'incrédulité l'avaient dépouillée, et que tout l'épiscopat réclamait comme le réparateur de tant de ruines.

La maison du Gesu, à Rome, avait été conservée, par la volonté des Souverains-Pontifes, dans l'état où elle se trouvait au jour de l'arrestation du Père Ricci. La bibliothèque seule avait été vendue aux enchères par les commissaires chargés de l'exécution du bref de suppression. L'église avait été dépouillée, pendant l'occupation française, de la statue en argent de saint Ignace et de quelques autres ornements de valeur, mais elle était encore d'une grande magnificence. La maison était habitée par des prêtres, presque tous anciens Jésuites, vivant toujours comme des frères et n'ayant de changé que l'habit. Les mêmes cérémonies, les même prédications se continuaient dans l'église, et le Père Muzzarelli y avait fondé le mois de Marie, dévotion qui, plus tard, se répandit dans tous les diocèses, et qui est devenue générale.

Le 7 août 1814, la ville de Rome retentissait de cris de joie, toute la population avait un air de fête et se portait au Quirinal avec enthousiasme, attendant le Souverain-Pontife, et criant : « Vive le Saint-Père! vive la Compagnie de Jésus! » Le Pape sort de son palais, la foule redouble ses applaudissements et ses acclamations; elle accompagne et suit le Pape jusqu'au Gesu. Là, dans cette église parée comme dans les plus beaux jours de la Compagnie, sont réunis tous les vénérables Pères de l'Ordre accourus à l'appel du Pontife, ils sont rangés au nombre de quatre-vingt-six, attendant son arrivée. Parmi eux, on distingue le Père Albert de Montaldo, agé de cent vint-six ans, et qui était entré dans la Compagnie le 12 septembre 1706, cent huit ans avant le jour où il lui est donné d'en voir le solennel rétablissement. Bientôt le Souverain-Pontife paraît, entouré de tout le Sacré-Collége et des plus grands personnages romains; la bulle qui rétablit l'Ordre de Saint-Ignace pour tout l'univers est promulguée au milieu de l'émotion générale et des larmes de joie de tous les Pères présents à cette imposante et consolante réparation.

Dès que cette promulgation fut connue dans le monde, tous les Jésuites demandèrent à rentrer dans l'Ordre qu'ils n'avaient cessé de regretter, et les aspirants arrivaient nombreux au noviciat de Saint-André, rendu à la Compagnie. Le Pape, voyant les difficultés que pouvait faire naître l'éloignement du Général pour l'exécution de la bulle, nomma le Père Panizzoni vicaire général pour les États de l'Église, en attendant que le Père Brzozowski eût pris d'autres mesures, car toutes les villes d'Italie demandaient des collèges et des Pères de la Compagnie. Tous les Jésuites de l'Amérique méridionale, tous ceux que des pays catholiques de l'Europe avaient rejetés, tous ces vénérables proscrits accouraient à cette maison de Rome qui fut leur Mère bien-aimée, et lui offraient tout ce qui leur restait de force et de vie. En quelques mois, ils avaient été appelés dans les villes et dans les collèges de Ferrare, de Terni, d'Orvieto, de Viterbe, d'Urbino, de Tivoli et autres; pour tous les peuples de la Romagne, les Jésuites étaient des sauveurs.

Le 21 décembre 1814, le Père Jean Perelli était nommé provincial de Rome et vicaire général. Le 11 janvier 1815, le roi de Sardaigne et de Piémont, Charles-Emmanuel, qui, après la mort de sa pieuse femme, Clotilde de France, avait abdiqué en faveur de son frère Victor-Emmanuel, et s'était retiré à Rome pour y vivre dans la prière et le recueillement, entrait au noviciat de Saint-André. Il avait demandé la faveur d'être admis dans la Compagnie de Jésus, il se revêtit avec bonheur du saint habit des novices et partagea leurs exercices avec la plus édifiante régularité, malgré son âge et ses infirmités; il avait soixante-quatre ans. Mais le fervent novice ne jouit de ce bonheur de la terre que pendant quatre années, les plus douces et les plus calmes de sa vie : il mourut le 7 octobre 1819, en demandant la grâce d'être inhumé dans son habit de novice de la Compagnie de Jésus, ce qui lui fut accordé. Son frère lui fit élever un mausolée, mais n'eut pas le courage de le représenter sous la livrée que sa piété avait choisie, et dont il se trouvait plus honoré qu'il ne l'avait jamais été du diadème heréditaire auquel il avait volontairement renoncé.

II

Le petit-fils du roi d'Espagne qui avait expulsé les Jésuites de ses États avec tant de rigueur dans les procédés et de mystère dans les motifs, Ferdinand VII, fils de Charles IV, venait de rentrer dans sa patrie et de s'asseoir sur le trône de ses pères. Il était à peine en possession de cet héritage tant disputé, que de toutes les parties de son royaume s'élevaient le même cri, la même supplication : l'Espagne demandait l'abolition du décret qui avait proscrit la Compagnie de Jésus, elle sollicitait par la voix de ses évêques et de ses magistrats un décret réparateur; elle appelait de tous ses vœux le retour de ces Jésuites vénérés qu'on lui avait arrachés malgré ses protestations et sa douleur. Ferdinand s'empresse de les rappeler et de les rétablir par un décret dans lequel il reconnaît que leur expulsion fut l'œuvre ténébreuse des ennemis de l'Église et de la monarchie.

A la nouvelle de cette réhabilitation, cent-quinze vieillards rentrent avec bonheur dans leur patrie et dans leur vie d'obéissance si longtemps regrettée. Parmi eux nous trouvons un Père Araoz, descendant de la famille du saint fondateur. Tout ce qui n'avait pas été vendu des biens de la Compagnie leur fut restitué, et, le 29 mars 1816, le Père Emmanuel de Zuniga, commissaire général pour le rétablissement de son Ordre en Espagne, allait prendre possession du collége royal. Il était conduit par le duc de l'Infantado, et accompagné de la Junte qui lui en remettait les clefs solennellement. Le même jour les classes y étaient commencées. Cinquante-six villes y étaient inscrites, les Pères manquaient, il fallut ouvrir aussitôt un noviciat. L'Espagne entière protestait, par ses manifestations en faveur des Jésuites, contre l'impiété des ministres qui les avaient bannis sous Charles III (1).

(1) La Compagnie de Jésus voulut offrir à Ferdinand VII un témoignage de reconnaissance pour le décret qui la rétablissait en la

Le duc de Modène, le roi de Sardaigne, la Suisse, avaient rap pelé les Jésuites à l'envi; partout les sociétés avaient besoin d'une éducation réparatrice pour l'avenir. En Belgique, les Pères de la Foi, dirigés par un ancien Jésuite, veulent être incorporés dans la Compagnie de Jésus, mais il faut, pour obtenir cette faveur, qu'ils fassent le noviciat exigé par les constitutions. L'évêque de Gand, Maurice de Broglie, veut établir ce noviciat, la marquise de Rhodes en fait les premiers frais, le comte de Thienne offre son château de Rumbeke, et les novices sont installés. Quelques mois après, la guerre les force à abandonner un asile qui n'est plus celui de la paix et du silence, et le Père Fonteyne, supérieur des Jésuites de Hollande, les appelle à Distelberg, dans une maison de campagne offerte par M. Gobert. Après les changements politiques occasionnés par la chute définitive de Napoléon à Waterloo, le roi Guillaume ordonne subitement aux Jésuites de Distelberg de se disperser immédiatement. Le Père Leblanc, supérieur, répond :

« Un seul mot de Monseigneur l'évêque suffit pour nous séparer; si le prélat ne prononce pas cette parole, la force armée saura bien expulser de cette maison ses paisibles habitants. »

Le Père Leblanc fait connaître à l'abbé Lesurre, vicaire général de Gand, l'injonction qu'il a reçue et la réponse qu'il a faite. Ce dernier écrit à l'évêque, alors absent, et le prince de Broglie lui répond :

« Le devoir d'un capitaine est de ne point abandonner ses fidèles soldats sans les défendre; je ne permettrai donc pas que les Jésuites soient exposés aux coups de leurs ennemis. Il fau-

réhabilitant. Le Père Général chargea le Père Emmanuel de Zuniga de remettre à ce prince, au nom de la Compagnie, un crucifix ayant appartenu au grand apôtre des Indes, saint François de Xavier, et auquel on attribuait le plus touchant miracle : on pensait que c'était celui qui fut rapporté du fond de la mer, par un crabe, à l'illustre Xavier, sur le rivage de l'île de Baranura. Cette précieuse relique est dans l'oratoire du roi, à Madrid, renfermée dans un reliquaire portant le sceau de la Compagnie de Jésus et celui de Mgr Gravina, nonce du Pape en Espagne à cette époque. Le reliquaire porte en lettres d'or : *Crucifix de saint François de Xavier, appelé du Crabe.*

dra passer sur mon corps pour arriver jusqu'à eux. Je veux que toutes les portes de mon palais leur soient ouvertes, afin qu'ils s'y réfugient en aussi grand nombre qu'il en pourra contenir. »

Le prélat accourt à Distelberg, encourage les Jésuites et leur ordonne de ne chercher d'autre asile que l'évêché. Il était temps, la force armée se présentait; le noviciat se retire à l'évêché; mais le roi s'offense de la fermeté de l'évêque, qui ose dénoncer la nouvelle constitution comme un danger pour la religion. En 1817, le prince-évêque est condamné à la déportation par le gouvernement protestant, et les Jésuites sont accusés de l'avoir excité à la résistance envers les lois de l'État. Deux voleurs, condamnés aux travaux forcés, devaient subir l'exposition sur la place publique, on choisit le même jour et le même lieu pour afficher la condamnation du prélat, et le poteau qui la reçoit est placé entre les deux voleurs! Les protestants avaient-ils songé à l'honneur qu'ils faisaient au vénérable évêque? Le rapprochement ne put échapper à aucun catholique.

Les Jésuites étaient restés à l'évêché. Le 21 février 1818, un détachement de soldats se présente escortant le procureur du roi; l'abbé Lesurre est arrêté, les scellés sont appposés, et les Jésuites sont jetés à la porte. Une partie se réfugie en Suisse, les autres dans le Hanovre, au séminaire d'Hildesheim, dirigé par le Père Lüsken. Quelques profès seulement restent en Belgique pour y travailler encore à l'œuvre de Dieu.

En France, les Jésuites avaient puissamment contribué au mouvement religieux qui s'était opéré sous le règne de Napoléon. Ils n'avaient pu travailler, il est vrai, avec autant d'ensemble que s'ils eussent été dans les conditions de leurs statuts; mais leur ministère, comme prêtres séculiers, portait de grands fruits pour la gloire de Dieu. Ils donnaient des missions qui remuaient les masses, réveillaient la foi, appelaient le repentir, ranimaient leur piété. Ils s'entendaient avec les Pères de la Foi, dont le but était le même, et qui soupiraient après le moment où ils pourraient être incorporés dans la Compagnie. Le Père Varin, leur supérieur, tout occupé de la nécessité de régénérer la Société par l'éducation, avait fondé, à Paris, la Congrégation des Dames du

Sacré-Cœur, qui, en très-peu de temps, acquit une merveilleuse extension et une véritable célébrité. Le Père Bacoffe, Jésuite, avait fondé, à Besançon, une association d'institutrices pour les enfants des campagnes. Un autre Jésuite, le Père Delpuits, s'occupait des jeunes gens dont la bonne conduite donnait quelques espérances à la religion ; il les enrôlait et en faisait le noyau d'une Congrégation de la Sainte-Vierge ; il les façonnait à l'apostolat pour la Société et pour les pauvres qu'il les envoyait visiter et secourir. En peu d'années, cette pieuse association s'était aussi établie dans les principales villes de France et comptait parmi ses membres les noms les plus illustres, les talents les plus distingués.

Tel était l'état des Jésuites en France, lorsque fut promulguée la bulle de leur rétablissement, le 7 août 1814. Ils n'eurent pas le temps de se reconstituer alors en communauté religieuse : le retour de Napoléon, l'exil des Bourbons, les troubles politiques qui en étaient la conséquence prolongèrent la sécularisation de ces vénérables religieux, dont la mort venait souvent diminuer le nombre sans décourager les survivants.

Après la bataille de Waterloo, le prince de Talleyrand, s'entretenant un jour avec Louis XVIII des moyens les plus propres à assurer dans sa famille un trône que tant de révolutions avaient si souvent renversé ou ébranlé, lui dit :

« Sire, Votre Majesté désire se maintenir aux Tuileries : il importe donc de prendre ses précautiens. Une sage et forte éducation peut seule préparer les générations nouvelles à ce calme intérieur dont chacun proclame le besoin. Le remède le plus efficace pour y arriver sans secousse, c'est la reconstitution de la Compagnie de Jésus. »

Louis XVIII se redresse, regarde son ministre apostat, le toise d'un œil dédaigneux et lui répond par le sourire d'une railleuse incrédulité. Louis XVIII était philosophe. Talleyrand ne s'effraie pas : il est apostat, mais il est politique ; les Jésuites lui paraissent le plus sûr levier pour relever les principes de subordination et le respect dû à l'autorité ; il propose les Jésuites Il ajoute : « J'affirme à Votre Majesté que la Compagnie de Jésus peut seule relever les ruines du passé en s'emparant de l'éducation qui assure l'avenir. »

Le roi demande quelques semaines de réflexion, et le ministre est disgracié. Talleyrand voulait le pouvoir avant tout. La Compagnie de Jésus lui semblait nécessaire pour répandre les principes qui consolident les trônes. Louis XVIII n'aura pas la Compagnie de Jésus, puisqu'il a disgracié celui qui en a proposé le retour. Le plan du célèbre diplomate est bientôt conçu. Laisser les Jésuites se reconstituer en France, s'y recruter, s'y développer, s'emparer de l'enseignement et se livrer à la prédication et à la direction des âmes, c'est donner au pouvoir le plus puissant auxiliaire; or, ce pouvoir étant passé en d'autres mains, il importe de le priver de cet appui; pour cela, il faut rendre les Jésuites impossibles, il faut à tout prix entraver leur action, empêcher leur existence.

Les Jésuites, ignorant ces manœuvres, désirés, appelés par plusieurs évêques, s'étaient réunis, sous la direction du Père de Clorivière, leur supérieur, dans une maison de la rue des Postes, que les religieuses de la Visitation leur avaient cédée; ils s'étaient incorporés individuellement les Pères de la Foi, ils se crurent libres, d'après la Charte, de vivre en communauté, de se conformer le plus possible à leurs constitutions et de répondre à l'appel des évêques qui désiraient les posséder. Ce fut ainsi qu'ils eurent bientôt des établissements à Bordeaux, à Soissons, à Amiens, à Forcalquier, à Montmorillon, à Sainte-Anne d'Auray. Mais ils travaillaient sans bruit et se tenaient loin des agitations politiques dont la presse donnait l'éveil. Ils avaient repris l'enseignement dans les écoles ecclésiastiques fondées par plusieurs évêques, leur succès donnait de magnifiques espérances d'avenir.

Les Jésuites, n'ayant pas en France une existence légale, et ne prenant pas le titre de corporation religieuse, devinrent le point de mire de toutes les attaques du journalisme libéral. Les écrivains voltairiens les accusaient de se cacher pour mieux conspirer; et, du moment où le premier coup leur fut porté par la mauvaise presse, les libéraux ne virent plus dans les prêtres et les laïques chrétiens que des Jésuites plus ou moins déguisés, que chacun était libre d'insulter impunément.

Tout cela n'empêchait pas les vocations. Le Père Simpson,

ancien membre de la Compagnie, nommé Provincial de France le 5 janvier 181[illegible]), établit un noviciat à Montrouge, près de Paris; il le fit avec le moins de bruit possible, afin d'éviter un surcroît d'irritation dans les esprits. Cependant, plusieurs évêques demandent aux Jésuites de donner des missions dans leurs diocèses. Les Pères ne peuvent douter de l'opposition qu'ils vont rencontrer : la haine aveugle que leur ont vouée les ennemis de la religion peut se porter à tous les excès. Mais l'esprit de l'Institut s'est conservé dans tous ses anciens membres, ceux-ci l'ont transmis intact aux nouveaux venus, et cet esprit n'admet pas la peur. Les Jésuites répondent aux désirs des prélats. La nouvelle de la mission se répand dans chacun des diocèses où les apôtres sont attendus : les libéraux jurent d'empêcher le triomphe que les premiers pasteurs en attendent pour la religion. Le 21 octobre 1819, un journal annonçait que la mission n'aurait pas lieu à Brest, ainsi qu'on l'avait assuré, et cela par l'opposition du curé; il en devait être de même à Quimper, l'évêque ne voulant pas de Jésuites. Le curé de Brest donnait un démenti au journal, l'évêque de Quimper portait plainte au préfet, et aussitôt l'émeute s'organisait et parcourait les rues en criant : *Mort aux Jésuites! à bas le Christ et la religion!* L'autorité faiblit devant les émeutiers, abandonnant la religion à leurs sacriléges insultes; les missionnaires furent forcés de s'éloigner sans avoir pu se faire entendre. Plus heureux dans un grand nombre d'autres villes, ils produisirent un bien immense et opérèrent d'éclatantes conversions. Leur éloquence ébranlait les pécheurs les plus endurcis, les larmes coulaient de tous les yeux, et, lorsque le Jésuite descendait de cette chaire où sa parole avait fait trembler les âmes, la foule le suivait et le suppliait de la réconcilier avec Dieu; souvent les missionnaires passaient une partie des nuits à entendre les confessions. L'exaspération des impies, en apprenant ses succès apostoliques, n'avait plus de bornes; leur colère débordait à flots dans les colonnes de leurs journaux, le gouvernement les laissait faire, le roi ne s'indignait pas du tout. Talleyrand souriait et se moquait du roi, du gouvernement et de la France..... Hélas! il se moquait aussi de Dieu et de la religion!..... L'apostat avait joué son éternité.

III

Les protestants du Maryland se rendaient compte des merveilles de civilisation obtenue par les Jésuites, en admirant leur incomparable charité, leur prodigieuse patience, et cette persévérance que nul obstacle n'arrêtait, que nulle difficulté ne décourageait. Les colons étaient trop intéressés à cet heureux développement pour en arrêter les progrès en persistant dans leur système d'intolérance religieuse; ils sentaient que les Jésuites seuls possédaient les vertus et les talents nécessaires pour continuer l'œuvre si heureusement conduite jusqu'alors, et ils s'efforçaient de les seconder. Le Père Carroll, évêque de Baltimore, avait obtenu que la liberté du culte catholique fût officiellement proclamée, ce qui facilitait son accroissement et avait mis les missions *en voie* de prospérité. En 1815, le collége de Georgestown recevait le titre et les priviléges d'université, mais l'évêque métropolitain de Baltimore, son fondateur, jouit peu de ce succès : le 2 décembre de la même année, jour anniversaire de la mort de saint François de Xavier, le Père John Carroll allait recevoir la récompense qu'il avait ambitionnée pendant toute sa vie. Avant de mourir, il avait fondé un noviciat de la Compagnie à Withe-Marsch, où dix-neuf jeunes gens étaient entrés. Tous assistèrent aux funérailles du prélat vénéré, et, pour la première fois, les prêtres catholiques, revêtus de l'habit de chœur, parcoururent les rues de la ville, à la suite de la Croix. Le Père Carroll avait obtenu la liberté du culte catholique, et la première manifestation publique de ce culte, dans sa ville épiscopale, avait lieu pour honorer sa dépouille! Deux ans après, son successeur sur le siége de Baltimore, le Père Léonard Neale, allait le rejoindre au ciel; mais les vides qu'ils avaient laissés se comblèrent promptement. En 1819, la Compagnie comptait quatre-vingt-six Jésuites dans les missions du Maryland.

En Russie, la Société biblique, oubliant qu'elle-même n'était venue que dans un but de propagande, attirait l'attention sur les conversions obtenues par l'exemple des Jésuites, bien plus que par leur parole. Le gouvernement les avait peu remarquées et y attachait peu d'importance, lorsque la Providence, voulant rétablir au centre de la catholicité le centre de la Compagnie de Jésus, permit qu'une conversion des plus éclatantes vînt soulever toutes les colères des hautes régions du pouvoir.

Le jeune prince Alexandre Galitzin, âgé de quinze ans seulement, élève des Jésuites et neveu du ministre des cultes, après avoir travaillé vainement à convertir les Pères à la religion grecque, se déclarait subitement catholique et se montrait disposé à défendre envers et contre tous la foi romaine, à laquelle la grâce seule l'avait amené. L'affaire était menaçante pour les Pères. On soupçonnait plusieurs grands personnages d'être catholiques secrètement, on les espionnait, on accusait les Jésuites de chercher à les convertir. Les Pères ne voulaient plus recevoir dans leurs colléges des enfants de familles schismatiques. Ils s'étaient engagés à se soumettre aux lois de l'État, et ces lois défendant tout prosélytisme aux catholiques, ils n'avaient tenté la conversion de leurs élèves qu'en priant pour eux. Maintenant, on les accusait de les entraîner par la controverse ou la persuasion, les Pères croyaient devoir n'ouvrir leurs portes qu'aux catholiques.

Le jeune prince avait déclaré hautement que non-seulement les Jésuites n'avaient pas cherché à le convertir, mais qu'aucun d'eux n'avait voulu recevoir son abjuration; cela n'empêcha pas la plus rigoureuse surveillance à leur égard. On les épiait jusqu'aux confessionnaux, afin de savoir ceux qui se confessaient à eux. On interrogea tous leurs élèves, même ceux qui avaient quitté le collége : tous affirmèrent que les Pères ne les avaient jamais entretenus de la différence des deux religions, et les avaient laissés libres dans la pratique. N'importe, il fallait trouver les Jésuites coupables de prosélytisme et les présenter tels à à l'empereur dont le retour s'annonçait. On compta les conversions réelles, elles étaient trop peu nombreuses pour inquiéter; mais on en fit assez de bruit pour produire l'effet désiré et déterminer le souverain à éloigner les Jésuites de la capitale de

l'empire. Le 20 décembre 1815, Alexandre Ier rendait un décret portant que les Jésuites, ayant cherché à convertir ses sujets à la religion romaine, avaient violé la loi et étaient condamnés à s'éloigner des deux capitales de l'empire. En conséquence, dans la nuit du 20 au 21, le général de la police, accompagné de la force armée, fait cerner le collége, pénètre dans l'intérieur, fait surveiller les religieux, appose les scellés, donne lecture aux prisonniers du décret d'exil, et les fait conduire la nuit suivante à Polotsk.

Les grecs et les anglicans de la Société biblique, pressés de voir repousser les Jésuites plus loin encore, avaient tout fait pour persuader à Alexandre qu'ils étaient ennemis de sa politique et dangereux pour l'État; l'empereur n'en croyait rien, mais les ministres agissaient avec autant de rigueur, à l'égard des Pères, que s'ils y étaient régulièrement autorisés.

Le Père Général sentait vivement la nécessité de rétablir au centre de la catholicité le siége de la Compagnie. Ce changement ne pouvait se faire pendant sa vie, l'autocrate s'y serait opposé; mais le Père Brzozowski lui écrivit pour lui demander la permission de faire un voyage à Rome dans les intérêts de son Ordre. Dans les vues d'Alexandre, le Général de la Compagnie de Jésus ne devait pas quitter l'empire. Alexandre rêvait une fusion de tous les cultes, composant une religion dont il serait le chef, et il voulait conserver le centre de la Compagnie sous sa domination, afin de gagner les Jésuites à la religion nouvelle ou de les anéantir s'ils résistaient. C'est ce qui lui fit refuser au Général l'autorisation de franchir les limites de l'empire. Le chef de l'Ordre était prisonnier en Russie ainsi que ses frères.

Le Père Thaddée Brzozowski, frappé au cœur par ce refus, vit bientôt arriver la mort, qu'il attendait paisiblement et qu'il reçut avec joie. Il désigna pour vicaire général, pendant la vacance, le Père Mariano Petrucci, recteur du noviciat de Gênes, et, le moment arrivé, il bénit ses religieux réunis autour de son lit de mort, et leur dit: « Voici que je meurs; quant à vous tous, on ne tardera pas à vous expulser de l'empire. » Et il expira. C'était le 5 février 1820.

Dans les desseins de la Providence, la Russie avait achevé son œuvre de conservation pour la Compagnie de Jésus.

GÉNÉRALAT

DU PÈRE LOUIS FORTIS

VINGT ET UNIÈME GÉNÉRAL

1820 — 1829

I

La Compagnie de Jésus reprenait enfin toutes les conditions de son existence première. Les Pères de la Russie-Blanche, aussitôt après la mort de leur Général, demandèrent à l'empereur l'autorisation d'envoyer quelques-uns de leurs profès à Rome pour l'élection du successeur. Mais cette demande ne pouvait plaire à Alexandre. Tant que le Général avait résidé en Russie, la Compagnie avait dépendu en quelque sorte de l'autorité du monarque ; elle n'avait eu de vie que dans la mesure des faveurs du souverain ; elle n'avait pu agir que d'après le bon plaisir du gouvernement, qui n'était pas fâché de tenir sous sa tutelle un Ordre dont la célébrité était universelle et dont tous les États avaient affecté de redouter la puissance.

Le prince Galitzin, ministre des cultes, fait observer à l'empereur que les Jésuites demandent par là à changer les conditions de leur existence dans l'empire ; que Catherine II a voulu les lier à la Russie en demandant au Pape que le Général pût être élu dans ses États, et que, ce traité rompu par les Jésuites eux-mêmes, il n'y a plus d'autre parti à prendre que celui de les expul-

ser. Mieux vaut leur expulsion que leur indépendance. Et le ministre présente le décret qu'il a préparé ; Alexandre le signe et le publie le 13 mars 1820.

Cet ukase est à peine connu, que les catholiques se portent tout en larmes dans les églises ; il semble qu'une affligeante, une désolante calamité vient de fondre sur le pays. Le gouvernement ne veut plus d'un Ordre qui n'est plus sous sa domination, mais il veut bien de la science et des talents de ses membres. Il nomme des commissaires dans chacune des villes qui possèdent une maison de la Compagnie, et les charge d'interroger les Jésuites et de les amener, s'il est possible, à renoncer à leur Institut, en leur promettant toutes les faveurs du gouvernement. Les Jésuites préfèrent l'exil. Ils étaient au nombre de trois cent cinquante : quatre viellards seulement se laissèrent séduire, non par les promesses d'une faveur qui les touchait peu, mais par le besoin du repos et par l'appréhension des fatigues et de l'éloignement de l'exil. Le Père Henry écrivait du Caucase :

« Après avoir tant travaillé pour le bien de cet État, on veut nous renvoyer comme tous les autres Jésuites. Mais non content de nous chasser, on voudrait nous déshonorer en nous rendant apostats. On nous a fait des promesses et des menaces. Nous avons répondu qu'avec la grâce de Dieu, nous voulions vivre et mourir dans la Compagnie de Jésus. »

Le gouvernement tenait à garder les missionnaires du Caucase et de la Sibérie : il leur propose de quitter seulement l'habit et le nom de la Compagnie. Les Jésuites s'y refusent et prennent le chemin de l'exil, malgré les larmes et les supplications de leur troupeau toujours cher.

Le Père Mariano Petrucci s'était empressé de se rendre à Rome pour répondre au vœu de son dernier Général et fixer le jour où la Congrégation devait se réunir pour l'élection d'un nouveau chef. Le 18 octobre de cette même année 1820, le Père Louis Fortis était élu vingt et unième Général de la Compagnie de Jésus. Il avait soixante et douze ans ; mais sa rare prudence, son expérience, sa haute sagesse et sa profonde connaissance du cœur humain lui avaient mérité les suffrages de ses frères. Les Jésuites de Russie n'avaient pas pu prendre part à la Congrégation, il ne

leur avait pas été permis de se considérer comme une simple province de l'Ordre, et, bannis du pays qui les avait abrités et protégés depuis 1773, les uns se dirigeaient vers l'Italie, d'autres vers la France, quelques-uns vers la Gallicie. Parmi ces vénérables bannis, on distinguait les Pères Roothaan, Rozaven, de Grivel, Nizard, etc. Sous la conduite du Père Szvietokowski, ils demandent la permission de traverser les États autrichiens ; le baron de Hauer donne l'ordre de les recevoir avec honneur, comme des apôtres persécutés pour la foi. La ville de Tarnopol demande que quelques Pères lui soient accordés pour prix de l'hospitalité qu'elle leur donne, et qu'ils aient la direction du collége qu'elle fait bâtir. L'archevêque de Lemberg les accueille comme des envoyés de la Providence. Le Père Landès, conduisant un détachement de Jésuites, arrive à Vienne le 7 juin 1820, et trouve sur le siége archiépiscopal de cette ville un ancien membre de la Compagnie, le Père Hohenwart, qui avait fait l'éducation de l'empereur. Le comte de Saurau, élève des Jésuites, engage François II à voir le Père Landès, l'empereur y consent, lui donne audience, ainsi qu'au Père Szvietokowski, et leur dit :

« Je sais tout ce que vous avez souffert pour la religion, et moi, empereur catholique, je ne dois pas rester insensible à vos tourments. Malgré les clameurs de ceux qui vous haïssent sans vous connaître, je vous ouvre mon royaume de Gallicie ; j'assigne des revenus pour cinquante Jésuites, et si quelques statuts essentiels de vos Constitutions ne se trouvent pas en harmonie avec les lois de l'État, je vous autorise à vous pourvoir afin d'obtenir la dispense. »

C'était le 20 août que l'empereur d'Autriche autorisait ainsi l'établissement des Pères, et bientôt le collége de Tarnopol devenait d'une célébrité telle que les Juifs même y amenaient leurs enfants des villes les plus éloignées. En 1822, on y comptait plus de trois cents élèves. L'archevêque de Vienne, heureux de revoir des frères de sa chère Compagnie, sentit plus vivement encore le besoin d'y rentrer. Il sollicita du Saint-Siége la permission de se décharger du fardeau qu'il lui avait imposé, et, l'ayant obtenue, il partit pour Rome et reprit avec bonheur, au Gesu, le joug qu'il n'avait quitté qu'avec regret.

La liberté accordée aux catholiques de la Grande-Bretagne avait permis aux Jésuites d'étendre leur action en Irlande et de travailler à retirer les peuples des campagnes de l'abrutissement dans lequel les avait plongés la longue persécution que plusieurs générations avaient subie. Ils avaient relevé les ruines de plusieurs églises, ils avaient rétabli les cérémonies du culte, entièrement oubliées, et, en 1822, la Fête-Dieu était célébrée avec solennité à Clongowes, à la grande joie des habitants qui s'y étaient portés en foule, et consolaient les missionnaires par leur recueillement et leur piété.

Cependant les passions politiques s'agitaient sourdement autour des trônes de la maison de Bourbon. Ferdinand VII était à peine rétabli sur celui d'Espagne, que déjà l'émeute se montrait menaçante, cruelle, et proclamait la constitution de 1812. Le mot d'ordre des révoltés sera toujours : « A bas les Jésuites ! » Ce cri de l'impiété précède et accompagne toutes les révolutions. Le 11 mars 1820, il retentissait comme un rugissement de l'enfer autour du collége de Saint-Isidore, à Madrid. Le Père de Zuniga, Provincial, était en ce moment à l'agonie. Le vénérable mourant, qui depuis longtemps avait prévu de nouveaux malheurs pour son Ordre et pour sa patrie, entendait à cette heure suprême les hurlements sataniques des ennemis de Dieu et de son Église ! La paix de sa belle âme n'en fut point troublée ; il donna un dernier avis aux vaillants soldats qu'il allait cesser de commander, il adressa au Ciel une dernière et touchante prière pour son pays, pour son prince, pour sa chère Compagnie, et il expira.

Ferdinand VII essaya de lutter contre les démagogues, mais ceux-ci rugissaient toujours ; il leur promit des concessions. Le 14 août, les Cortès prononçaient l'expulsion de la Compagnie de Jésus ; une pension de 395 francs était accordée à chaque Jésuite élevé au sacerdoce. Toutefois, ils étaient libres de vivre en séculiers dans le royaume. L'année suivante, 1821, la peste s'abat sur la ville de Tortose. Ferdinand Queralt, jeune scolastique de la Compagnie, et deux coadjuteurs, Francisco Jordan et Ramon Ruiz, se dévouent au soin des pestiférés et recueillent les orphelins que les magistrats leur confient. Leur charité, leur zèle,

leur abnégation font l'admiration générale; mais cette reconnaissance publique est offensante pour l'autorité, qui a supprimé la Compagnie dans les États du Roi Catholique, et les trois Jésuites sont enlevés. Pour les soustraire plus sûrement à l'affection et au respect qu'inspirent leurs vertus, on les jette en prison. Le peuple s'indigne, il réclame ses bons Pères... On les exile.

Le 17 novembre 1822, vingt-trois prêtres ou religieux, que l'on conduisait prisonniers à Barcelone, au nom de la liberté, sous prétexte d'indifférence de leur part à l'égard de la Constitution, n'arrivaient pas à leur destination, ils étaient égorgés à deux lieues de Manreza, au nom de la fraternité constitutionnelle. Parmi ces victimes de la démagogie furieuse se trouvait un Jésuite, le Père Juan Urigoitia.

L'Espagne avait vu, en 1817, plusieurs de ses colonies secouer le joug de sa domination et proclamer leur indépendance, en adressant au gouvernement de la métropole ce reproche qui est une gloire pour l'Ordre de saint Ignace de Loyola : « Vous nous avez privés arbitrairement des Jésuites à qui nous devons la civilisation, notre état social, notre instruction, tout ce que nous sommes et dont nous ne pouvons nous passer. » Ce regret de cinquante années, transmis d'une génération à l'autre dans toute son amertume, dans toute sa vivacité, était un grand enseignement pour l'Espagne; elle n'en profita point. Les Jésuites restés au Mexique après la suppression de la Compagnie s'étaient empressés de se réunir et de se reconstituer en vertu de la bulle de rétablissement; ils avaient un collége, un noviciat déjà florissants, et, le 21 janvier 1821, le décret de la destruction de l'Ordre dans les États espagnols est promulgué au Mexique. La douleur qui accueillit cette mesure dut en démontrer l'impopularité... Mais la *liberté* avant tout... Les larmes et les protestations des Mexicains ne purent émouvoir les cœurs fraternels des constitutionnels; les Pères se séparèrent et exercèrent le saint ministère en attendant des temps meilleurs.

Les Jésuites étaient un obstacle pour les révolutionnaires, qui partout ameutaient contre eux les plus mauvaises passions. En France, où tout chrétien était appelé *Jésuite* ou *Congréganiste*,

la haine contre la Compagnie semblait croître de jour en jour par l'effet des calomnies dont la presse libérale osait chaque matin parsemer les colonnes des journaux. Les âmes chrétiennes gémissaient et priaient ; les évêques tâchaient d'obtenir des Jésuites pour diriger leurs séminaires ; les familles leur demandaient des colléges où leurs enfants fussent à l'abri des idées voltairiennes qui dominaient dans l'enseignement universitaire. De tous côtés on écrivait au Provincial pour lui demander des colléges ou lui offrir une propriété convenant à ce genre d'établissement ; car les petits séminaires ne pouvaient suffire au désir des familles, les places manquaient. L'université s'effrayait de ces succès, et les adversaires de la Compagnie redoublaient leurs attaques et leurs calomnies. Les Jésuites avaient près d'Amiens un collége où affluaient les enfants des plus nobles et des plus illustres familles. L'on se plut à jeter le ridicule et l'odieux sur le collége de Saint-Acheul, espérant en dégoûter ainsi les enfants et les parents. Les Jésuites avaient un noviciat à Montrouge, près de Paris, où les aspirants se présentaient en grand nombre ; l'on se plut à représenter cette sainte maison de prière et de recueillement comme l'école du parjure et de l'assassinat. Tout cela s'imprimait et se publiait chaque jour sous les yeux du gouvernement, dans le royaume très-chrétien, dans cette France qui se disait encore alors la *Fille aînée de l'Église.*

En 1823, le 3 mai, quelques hommes étaient attablés dans un cabaret, hors la barrière d'Enfer, et discutaient gravement sur la guerre d'Espagne, que la presse libérale assurait être provoquée par les Jésuites. Au même instant, l'un des buveurs s'écrie :

— Tiens ! en v'là un qui passe de ces calotins de Jésuites ! J'y vas faire son affaire !

Et aussitôt, s'emparant de son croissant de jardinier qu'il avait déposé dans la salle, il court à la poursuite du Jésuite et lui assène un coup formidable de l'instrument dont il est armé. Le Père de Brosses est renversé et légèrement blessé, il se relève, se retourne, dit au forcené qu'il lui pardonne de tout son cœur, mais celui-ci ne peut comprendre un tel langage et porte un nouveau coup à sa victime. Les témoins entourent le malheureux égaré afin d'arrêter les excès de sa fureur, et le Père de

Brosses, que la Providence vient de conserver à la vie par une sorte de miracle, peut gagner le noviciat. Le coupable, revenu à lui-même, tremble pour les conséquences de son crime. Il ne connaît les Jésuites que par le journal de son cabaret, et ne voit en eux que des êtres malfaisants dont la puissance occulte s'étend jusque sur le trône. Il se persuade que le Père de Brosses va le faire dénoncer, juger et condamner ; il préfère se juger et se condamner lui-même, il a recours au suicide..... Il était mort le lendemain !... Mais un Jésuite avait été insulté et frappé par un ouvrier : pour les libéraux, cela s'appelait une victoire.

II

Le 20 août 1823, la catholicité perdait un saint pontife ; la Compagnie de Jésus perdait un bienfaiteur, un protecteur, un ami, un Père. Pie VII venait de mourir. Le 28 septembre, le conclave lui donnait pour successeur le cardinal della Genga, que l'on croyait peu favorable à la Compagnie ; il prit le nom de Léon XII. Le Père Rozaven, assistant de France, alors à Rome, mandait au Père Billy, à propos de cette élection :

« ..... Nous avions sujet de craindre qu'il (Léon XII) ne fût pas très-bien disposé pour nous ; mais Dieu tient dans ses mains le cœur des rois, et surtout celui des Papes est en la main de Dieu. En se revêtant de cette dignité, ils prennent un nouvel esprit ; jusqu'à présent, notre Père Général n'a pas pu lui être présenté, mais nous savons certainement qu'il nous est favorable, et qu'il ne tardera pas à nous donner une preuve publique et manifeste de sa bienveillance. Une personne pour laquelle il a beaucoup d'amitié, et qui en a beaucoup pour nous, ayant pris la liberté de lui recommander la Compagnie, il lui répondit : « Vous vous intéressez donc à la Compagnie ? et bien ! sachez que « je m'y intéresse plus que vous. »

« Je sais, de science certaine, plusieurs autres choses que je vous dirais volontiers, mais que je n'ose pas écrire. En somme, la Compagnie peut beaucoup espérer de notre nouveau Pape, que Dieu daigne conserver de longues années? mais il a des préventions contre quelques personnes. Si mon chétif individu, qui lui est fort peu connu, est du nombre de ceux qui n'ont pas le bonheur de lui plaire, c'est ce que je ne saurais dire certainement; on m'a dit que non, mais j'ai quelque lieu de le craindre. Quoi qu'il en soit, pourvu qu'il fasse du bien à la Compagnie, je suis tout content d'être jeté à la mer. S'il persuade au Père Général que l'air de Rome ne me convient pas, je suis tout résigné à aller respirer celui de France, et même celui que respira le Père *Bougeant* dans son exil. Qu'on me donne l'emploi de professeur de logique et de métaphysique, *pro nostris*, et mon ambition sera satisfaite. J'aurais, je crois, un grand plaisir à enseigner à ces jeunes gens à raisonner juste, chose que je vois devenir de jour en jour plus rare. »

Le Père Rosaven ne fut pas *jeté à la mer*, il ne lui fut point ordonné *de changement d'air*, et le nouveau chef de l'Eglise prouva une fois de plus que *le cœur des Papes est en la main de Dieu*. Le cardinal della Genga s'était effacé, il n'y avait plus en lui que le Pontife-Suprême, le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Peu de mois après son élection, il témoignait ses sentiments de bienveillance pour la Compagnie de Jésus, en lui restituant le collége romain fondé par saint Ignace, et dans le bref par lequel il accomplissait cet acte de justice, il disait :

« C'est en effet une chose digne d'admiration et de souvenir pour la gloire de cet établissement, que ce jardin fermé ait produit sans interruption jusqu'à nos jours des fruits de salut et d'honneur, c'est-à-dire que ce sanctuaire des beaux-arts ait formé, pour le bien de l'Église et de l'État, un si grand nombre d'hommes éminents et recommandables par la sainteté de leurs mœurs, l'éclat de leurs dignités et l'excellence de leur doctrine.

« Ce collége, qui doit son premier lustre à saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus, fut confié par les

Souverains-Pontifes aux clercs réguliers du même Ordre, qui le gouvernèrent avec succès tant qu'exista leur religion, ainsi que le firent après eux les prêtres séculiers chargés de sa direction. Mais, comme Pie VII, notre prédécesseur, en vertu des lettres apostoliques du 7 des ides d'août 1814, a rétabli la Compagnie de Jésus dans sa première dignité pour cette fin principale, à savoir qu'elle formât la jeunesse aux sciences et à la vertu, nous qui étions pleinement instruits de l'intention où était ce même Pontife de rappeler la Compagnie de Jésus dans le collége romain, nous avons cru devoir immédiatement délibérer sur cette affaire et consulter la congrégation de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église, que nous avons chargés de la tâche si importante d'établir dans tous nos États le mode d'instruction le meilleur et le plus avantageux, seul moyen de régénérer la société tout entière après des temps si désastreux et si funestes à l'Église. C'est pourquoi, de science certaine et en vertu de la plénitude de l'autorité apostolique, nous concédons, nous assignons et nous attribuons à perpétuité, par ces lettres, à nos chers fils les clercs réguliers de la Compagnie de Jésus, et, en leur nom, à notre très-cher fils Louis Fortis, Général de ladite Compagnie, le collége romain, l'église de Saint-Ignace et l'oratoire qui tire son nom du Père Caravita, les musées, la bibliothèque, l'observatoire, avec tout ce qui leur est annexé et en dépend, à condition qu'ils tiendront dans ce collége, selon le mode ancien qui était en vigueur l'an 1773, des écoles publiques auxquelles nous ordonnons d'adjoindre des chaires d'éloquence sacrée, de physique et de chimie. »

Léon XII voyait l'utilité de la Compagnie de Jésus par les désastreux effets de sa suppression. Elle n'avait point élevé les générations qui venaient de renverser les trônes dans tous les pays catholiques d'où elle avait été bannie. L'esprit d'indépendance, d'impiété, d'incrédulité qui avait profané les temples, brisé les autels, envoyé à l'échafaud les prêtres et les rois, était le même qui poursuivait de sa haine et de son venin l'Ordre de Saint-Ignace, dont il redoutait l'influence et les vertus. Aux yeux des révolutionnaires, les Jésuites étaient les plus vaillants défen-

seurs de l'Église, les plus solides appuis de toute autorité légitime; c'était assez pour les persécuter et les tenir éloignés par tous les moyens, même les plus coupables. Le Jésuite est censé hors la loi.

Le nouveau Pape avait à cœur de dédommager la Compagnie de Jésus, de lui témoigner une constante bienveillance, de la protéger en toute occasion. Il croyait le devoir par esprit de justice et par reconnaissance, car c'était pour le service de l'Église qu'elle souffrait et travaillait sans relâche avec tant de dévouement et une si admirable abnégation. Il visitait souvent les maisons des Jésuites à Rome; il s'occupait avec intérêt de leurs divers colléges, développa celui des Allemands par sa générosité, et ordonna que les élèves de ce collége germanique, si cher au cœur de saint Ignace, son fondateur, reprissent leur ancien costume. Il voulut que ses neveux fussent élevés par un Jésuite, et le Père Ricasoli fut choisi pour cette fonction (1); il fonda un pensionnat des nobles en 1825 et le confia aux Jésuites; il fit restaurer leur ancien collége à Spolète, sa ville natale, et le rendit à la Compagnie; enfin, il voulait élever à l'épiscopat les Pères Pallavicini, Kohlman et Kenney; mais le Général le supplia si instamment d'épargner cet honneur à son Ordre, que le Pape crut devoir céder à tant d'humilité. Le Père Benoît Fenwich fut moins heureux que ses frères : sans en avoir été prévenu par un seul mot, il recevait tout à la fois sa nomination au siége de Boston, les bulles pontificales et l'ordre du Souverain-Pontife d'avoir à se soumettre et à accepter le fardeau qui lui était imposé.

Les Jésuites avaient repris partout leurs travaux apostoliques avec une merveilleuse activité. Au mois d'octobre 1823, l'empereur d'Autriche était allé voir leur collége de Tarnopol, en avait paru charmé, et les avait félicités et encouragés. La visite impériale avait eu du retentissement et semblait avoir grandi la réputation déjà si brillante de ce collége. Les Pères se livraient aussi à l'exercice du saint ministère, et leur parole obtenait de si grands fruits, qu'ils furent obligés de s'étendre jusqu'en Hongrie, à la demande des évêques, pour évangéliser les campagnes.

(1) L'aîné de ses élèves fut plus tard cardinal et évêque de Ferrare.

Le vice de l'intempérance y dominait et abrutissait les paysans. Les Jésuites parvinrent à s'en rendre maîtres. Les évêques ne voulurent pas perdre ces missionnaires, ils les établirent dans l'ancienne abbaye des Bénédictins de Tyniec. Ils étaient encore en Styrie et dans le royaume de Saxe, où ils réveillaient la foi et ranimaient la piété, ainsi que dans la Prusse rhénane.

Le duc Ferdinand d'Anhalt-Kœthen était venu en France en 1825, avec la princesse Julie de Prusse, sa femme, sœur du roi de Prusse; le comte d'Ingenheim, frère du duc, les accompagnait. Ferdinand, touché des vertus et de la piété d'une noble famille française dont il était l'ami, lui demande à le mettre en relation avec un prêtre qui puisse l'éclairer et dissiper ses doutes. Le Père Ronsin est choisi, il porte la lumière et le calme dans cette âme, et lorsque le duc d'Anhalt annonce à sa femme sa résolution d'être catholique, la princesse s'évanouit de bonheur.

Elle aussi, touchée de la grâce, brûlait du même désir, et n'osait le manifester. Le Père Ronsin les instruit, leur fait faire une retraite séparément, la princesse au couvent des Oiseaux, le prince dans la maison de ses amis, et, le 24 octobre 1825, Monseigneur de Quélen, archevêque de Paris, recevait, dans sa chapelle de Conflans, l'abjuration de l'un et de l'autre, ainsi que celle du comte d'Ingenheim. Quelques jours après, le Père Ronsin recevait lui-même, dans la chapelle du couvent des Oiseaux, l'abjuration de M. de Haza-Radlitz, chambellan du duc d'Anhalt.

A son retour à Kœthen, Ferdinand annonce à ses sujets la grâce qu'il a eu le bonheur de recevoir, et, malgré leurs clameurs luthériennes et l'irritation du roi de Prusse, le duc obtient du Pape la faveur de posséder un Jésuite; à sa prière, le Père Beckx lui est accordé et arrive à Kœthen, où il devient le soutien et le consolateur de tous les catholiques.

En Suisse, les Pères ne pouvaient suffire à toutes les demandes; ils se multipliaient pour évangéliser les campagnes et recueillir les fruits abondants de leur parole. En 1824, quelques riches personnages élevèrent le collége de Fribourg, qui devint bientôt d'une célébrité européenne.

La Hollande était moins favorable à la Compagnie de Jésus. Guillaume II, protestant, lui avait déjà fait sentir son intolérance, nous l'avons vu. Il avait donné asile aux bannis politiques de France; ceux-ci lui témoignaient leur reconnaissance en propageant leurs doctrines révolutionnaires, et bientôt se répandirent les calomnies à leur usage contre les Jésuites, Montrouge, les congréganistes, tout ce qui tenait ou se rattachait de près ou de loin à la Compagnie de Jésus. Un jour, les ministres du roi Guillaume lui apprennent une grande et importante nouvelle : c'est que ce sont les Jésuites qui gouvernent en France; le roi n'est rien que par leur bon plaisir, les ministres prennent leurs ordres, rien ne se fait sans leur approbation. Guillaume s'effraie et se persuade qu'ils ne tarderont peut-être pas à s'emparer aussi du gouvernement des Pays-Bas.

Les Pères recevaient dans leurs maisons les prêtres et les laïques qui désiraient se retremper et se fortifier dans une retraite de quelques jours : les ministres voient dans ces retraites un danger pour la sûreté du trône. Les *Exercices spirituels*, à leur avis, sont pour les Jésuites le plus puissant moyen d'influence, le roi doit les interdire; un gouvernement libre et fort ne peut tolérer plus longtemps un tel abus. Guillaume se rend à l'avis de ses ministres, il défend aux Jésuites de laisser pénétrer chez eux ceux qui désirent prier et méditer en paix.

C'était en 1824 que la tolérance du gouvernement hollandais se manifestait ainsi. Quelques mois après, les colléges ayant des professeurs Jésuites, et les séminaires dirigés par les membres de la Compagnie se fermaient en vertu des ordres du roi et de la liberté constitutionnelle. Les Frères de la doctrine chrétienne, accusés d'être des Jésuites déguisés, furent expulsés. Les catholiques restaient sans ressources pour l'éducation de leurs enfants. Les familles riches pouvaient, par le sacrifice de la séparation, remédier à ce mal moral, mais les pauvres étaient réduits à laisser leurs enfants dans l'ignorance, ou à les envoyer dans les écoles protestantes, seules autorisées par le gouvernement. Les catholiques étaient assez nombreux dans les États du roi Guillaume pour espérer dans l'avenir; tout se préparait pour soustraire la Belgique à son joug intolérant, car on savait très-bien que le

roi n'éloignait les Jésuites qu'en haine du catholicisme, et non par la crainte d'une omnipotence à laquelle il n'ajoutait aucune foi, malgré toutes les assertions de la presse libérale.

III

Les journaux ne tarissaient plus sur le compte des Jésuites et répandaient chaque jour les bruits les plus absurdes, les plus ridicules, et par cela même les plus acceptés; le *Constitutionnel* renchérissait sur tous ses confrères, et ses lecteurs renchérissaient sur lui.

Montrouge était un arsenal dont l'approvisionnement le disputait à la plus forte place de guerre. Les novices y faisaient régulièrement l'exercice à feu, dans les immenses souterrains que les Jésuites avaient fait creuser et conduire, en passant sous le lit de la Seine, jusqu'aux Tuileries. Il se passait dans ses souterrains de très-curieuses choses, bien dignes d'attirer l'attention de la France, de l'Europe et du monde entier. Là, on apportait tout l'or et l'argent de l'État; là, comparaissaient, pour y être jugés chacun selon ses œuvres, les plus hauts fonctionnaires du gouvernement; là, s'agitaient tous les grands intérêts politiques, et se discutaient les projets de loi qui devaient être présentés aux chambres, le budget et le reste; là, étaient désignés les membres du clergé jugés dignes de l'épiscopat; là, enfin, était le véritable siége du gouvernement. Ainsi l'exigeaient les terribles Jésuites. Et, chose merveilleuse! ces souterrains renfermaient des magasins de poudre assez considérables pour fournir toute l'armée française en temps de guerre, et c'était là que les novices faisaient l'exercice à feu, même au canon! Et cela toutes les nuits, au risque d'envoyer Paris à Saint-Pétersbourg!

La crédulité publique avait la simplicité d'accueillir toutes ces extravagances et de les répéter avec une assurance imperturbable. Le *Constitutionnel* connaissait ses abonnés, il savait que

plus il leur dirait d'impossibilités, plus il serait cru sur parole et même dépassé. Tout le monde savait que les Jésuites n'avaient encore pu obtenir du gouvernement leur existence légale, ce qui prouvait que leur influence politique était assez bornée ; mais on ne pense pas à tout. Les têtes s'exaltaient à la lecture de ces contes fantastiques, au point que le Père Jean-Baptiste Gury, supérieur du noviciat, reçut un jour un cartel en bonne forme! Le démagogue, dont l'esprit était en démence jusqu'à commettre cet acte de folie, lui proposait l'épée ou le pistolet, lui laissant le choix des armes, ce qui était assez courtois, et lui signifiait que ce serait un duel à mort. D'autres lui adressaient des injures et des menaces d'une violence sauvage.

Montrouge acquérait ainsi une célébrité universelle ; les étrangers arrivant à Paris avaient ce nom inscrit sur leur carnet, en tête des curiosités les plus intéressantes à visiter, et s'étonnaient de la facilité avec laquelle il leur était permis de pénétrer dans cette mystérieuse enceinte ; mais leur étonnement était bien plus grand encore à la vue de la sérénité de tous les visages qu'ils apercevaient, de la paix, du silence, du recueillement qui régnaient dans cette demeure. Il leur était difficile de concilier ce qu'ils avaient lu, ce qui s'imprimait tous les jours, avec ce qu'ils avaient sous les yeux, et ils se demandaient comment, à Paris même, on pouvait se laisser duper ainsi par quelques écrivains de mauvaise foi. Hélas! à Paris, moins encore que partout ailleurs, on ne se donne pas la peine de réfléchir et de se rendre compte de ce que l'on dit, de ce que l'on entend dire et de ce qu'un *journal* affirme sérieusement.

En 1826 parut un ouvrage renchérissant encore sur tout ce qui avait été publié contre les Jésuites en général et contre le noviciat de Montrouge en particulier. L'auteur, Martial Marcet de la Roche-Arnaud avait été novice dans cette ténébreuse maison, il pouvait en parler savamment ; et comment douter de ses révélations? Son livre, *les Jésuites modernes*, fut enlevé et dévoré avec l'avidité qui se porte d'ordinaire sur tout ce qui offre l'attrait du scandale. Le transfuge s'était peu préoccupé d'être conséquent dans ses calomnies ; à quoi bon? le public n'est pas exigeant sur ce point. Le Père Gury était représenté dans cet ouvrage comme

le plus féroce des tyrans, et les novices comme des esclaves tremblant en sa présence, et on ne se demanda pas pourquoi ces jeunes gens supportaient un régime aussi tyrannique, puisqu'ils avaient la faculté de s'y soustraire. Par cela même que l'auteur disait en être sorti volontairement, il prouvait que ceux qui préféraient y rester ne trouvaient pas leur esclavage intolérable. Après avoir fait la plus hideuse peinture de ce qu'il assurait être les enseignements du Père Gury, il s'écriait :

« Voulez-vous une idée de la puissance du Père Gury sur ces pauvres novices ! lisez l'histoire du Vieux de la Montagne ; encore trouverez-vous peut-être que ce Vieux de la Montagne avait de la modération. A l'aspect du tyran de Montrouge, tout tremble ; il parle et tout se tait. Son air prophétique, ses regards menaçants, ses paroles mystérieuses, son ton tranchant et impérieux exaltent les esprits de ses novices, au point qu'ils tenteraient de réduire en cendres tout l'univers pour avoir le mérite d'une rare obéissance. »

Pauvres novices ! ils étaient bien à plaindre en effet.

Les Jésuites laissaient gronder la tempête autour d'eux ; la faiblesse du gouvernement les laissait insulter et outrager par crainte des libéraux ; il ne voyait pas que la guerre aux Jésuites n'était que le précurseur de la guerre au trône. L'expérience était faite pourtant ; mais il est rare que l'on sache profiter de ses enseignements. La presse religieuse ou légitimiste rappelait en vain le triste passé qui aurait dû garantir l'avenir ; les ministres s'aveuglaient et croyaient être utiles au roi en l'engageant à ménager les partis politiques les plus dangereux. Les Jésuites se voyaient sacrifiés à l'impiété des libéraux, mais ils ne travaillaient pas avec moins de zèle à la gloire de Dieu. Ils avaient donné des missions au fort de Vincennes, à l'hospice et dans les prisons de Bicêtre, ils se portaient partout où ils voyaient un bien à faire, une âme à sauver. Ils se livraient à l'enseignement et s'occupaient de travaux scientifiques ou littéraires ; ils étaient durant cet orage, si menaçant pour eux, ce qu'ils avaient toujours été depuis leur institution.

L'horizon devenait de jour en jour plus sombre autour du trône de Charles X, les libéraux lui faisaient un épouvantail des Jésuites et des congréganistes, qu'ils assuraient être les plus dangereux conspirateurs. Le roi ne cédant pas assez promptement à ces insinuations, les révolutionnaires imaginèrent de répandre le bruit qu'il s'était donné à la Compagnie. Charles X était Jésuite, ni plus ni moins, le Père Général avait une autorité absolue sur lui, mais la France ne tolérerait pas longtemps un tel état de choses et ne consentirait jamais à être gouvernée par un Jésuite couronné. Le gouvernement ne se faisait plus d'illusion sur les intentions des libéraux, il voyait très-clairement maintenant que les Jésuites n'étaient qu'un mot d'ordre pour le parti de l'opposition; mais ce parti avait agi si activement et si profondément sur les masses qu'il paraissait impossible de songer à le dominer.

Charles X ne pouvait douter du sort qui l'attendait. Monseigneur Lambruschini, nonce du Pape, lui conseilla de se montrer le maître, de présenter aux chambres un projet de loi tendant à autoriser les Jésuites dans le royaume à titre de corporation religieuse, persuadé que cette mesure pouvait imposer silence à ses ennemis et relever l'autorité royale et la force du gouvernement. D'un autre côté, les libéraux promettaient de cesser leur opposition et d'appuyer le pouvoir si on leur sacrifiait les Jésuites. Charles X tenait surtout à gagner ce parti; il tenait à lui plaire et à s'en faire aimer afin de n'être pas renversé par ses colères; il nomma une commission pour faire une enquête sur les séminaires dirigés par les Jésuites. Ces religieux n'en avaient que huit en France, mais l'Université s'en affligeait.

Le résultat de l'enquête fut une ordonnance portant que, à partir du 1er octobre 1828, les maisons d'éducation dirigées par les Jésuites seraient soumises à l'Université; que nul ne pourrait enseigner s'il n'affirmait, par écrit, qu'il n'appartenait point à une Congrégation religieuse non autorisée par le gouvernement; que le nombre des écoles ecclésiastiques serait limité dans chaque diocèse, ainsi que celui des élèves, et que nul externe n'y pourrait être admis; enfin, douze cent mille francs étaient retranchés de l'allocation ordinaire accordée aux séminaires.

Mgr Frayssinous, évêque d'Hermopolis, ministre des affaires ecclésiastiques, déclare que sa conscience se refuse à contresigner une telle ordonnance, et il donne sa démission. Le roi propose son portefeuille à Mgr de Cheverus, archevêque de Bordeaux; il refuse par le même motif. Charles X s'adresse à Mgr Feutrier, évêque de Beauvais ; ce dernier hésite, dit qu'il est certain de se déshonorer aux yeux de l'épiscopat, du clergé et de tous les bons chrétiens amis des Jésuites, qu'il ne peut accepter une telle situation. Le comte Portalis lui offre alors, pour tout concilier à sa manière, de diviser l'ordonnance et d'en faire deux : l'une relative aux Jésuites, qu'il prendra sous sa responsabilité; l'autre, concernant seulement les séminaires et la suppression d'une partie de l'allocation qui leur était accordée, serait contresignée par le prélat. Le portefeuille ministériel avait de l'attrait, l'évêque de Beauvais se laisse entraîner, et le 16 juin 1828 paraissaient les ordonnances.

Les évêques protestèrent en vain, leur voix fut méconnue, leur mémoire au Pape fut intercepté, l'esprit révolutionnaire s'était rendu le maître. Les Jésuites sortirent des séminaires dont ils avaient la direction sans faire entendre un seul mot de blâme, de plainte ou de regret. Toujours la même douceur, la même humilité, la même abnégation. Leurs élèves les pleuraient, les familles chrétiennes les réclamaient, les conseils généraux de plusieurs départements les redemandaient..... Tout fut inutile. Le ministère n'avait vu qu'un moyen de se maintenir au pouvoir, il l'avait employé et ne pouvait le sacrifier par le retrait de ces ordonnances. Les libéraux lui avaient dit : « Sacrifiez-nous les Jésuites et les congréganistes, et nous vous soutiendrons aux chambres; si vous ne le faites pas, vous tomberez. » Et les Jésuites et les congréganistes, c'est-à-dire les intérêts de la religion, avaient été sacrifiés..... La Providence laissait faire..... Elle ne devait pas tarder à se manifester.

La révolution, sous le nom de libéralisme, avait donné son mot d'ordre à la presse de tous les pays. Les sociétés secrètes, en haine de toute autorité, voulaient renverser tous les trônes, détruire la Papauté, anéantir l'Église. C'était la mise en pratique,

sur une grande échelle, de tous les principes philosophiques qui minaient les sociétés depuis le milieu du siècle dernier, et qui avaient déjà fait tant de mal à l'Église et tant de bouleversements dans tous les États européens. Mais l'on ne pouvait crier sans danger : « A bas l'Église ! à bas les trônes ! » Et l'on se bornait à crier : « A bas les Jésuites ! » Les Jésuites tombés, on avait l'avenir devant soi. C'était toujours le même calcul.

Le roi de Piémont, Victor-Emmanuel, s'était senti trop faible pour résister à cette lutte incessante ; il avait abdiqué en faveur de son frère Charles-Félix, et le premier acte du nouveau souverain avait été en faveur de la Compagnie de Jésus. L'université manifestait sa jalousie des talents du Père Manera, professeur de littérature à la Maison des Provinces, et dont la chaire était entourée par la foule des jeunes gens les plus distingués, toujours avides de son élégante parole. Charles-Félix témoigna le plus vif intérêt pour la célèbre école des Pères, et, voyant que les universitaires osaient encore la calomnier, il donna une preuve de sa confiance et de son estime à la Compagnie, en choisissant le Pète Grassi pour confesseur. Cette fermeté imposa silence à la presse libérale. Le roi témoignait hautement sa bienveillance pour les Jésuites, ils n'en abusèrent pas. Lorsque ce prince mourut, assisté par le Père Grassi, il n'y eut qu'une voix pour louer la prudence et le désintéressement du Jésuite qui avait possédé son affection et sa confiance ; les ennemis même de la Compagnie lui rendirent cette justice.

Charles Albert, en remerciant le Père Grassi de ses soins pour le dernier roi, lui dit : « La Compagnie a perdu dans le roi défunt un protecteur et un père ; elle trouvera en moi autant d'estime et d'amour. » Bientôt, en effet, il lui faisait établir un noviciat à Cagliari et plusieurs colléges dans les villes du Piémont. La presse révolutionnaire se voyait encore réduite à garder le silence ; mais les esprits fermentaient sourdement, et les hommes clairvoyants pressentaient de lointains orages.

En Espagne, les Jésuites étaient rentrés en possession de leurs maisons et de leurs colléges, trois ans après en avoir été chassés, rappelés par les évêques et par les familles. Le gouvernement

les avait autorisés à répondre à tant de vœux, et ils se livraient à tous les travaux de leur ministère avec le succès qui les accompagne toujours; mais les francs-maçons avaient multiplié leurs loges, la presse devenait de jour en jour plus hostile à la religion et à l'autorité; là encore, il était impossible de ne pas prévoir un terrible ébranlement.

Dans les États-Unis, les œuvres fondées par le Compagnie de Jésus se développaient et prospéraient. Des familles entières abjuraient le protestantisme par le ministère des Jésuites. La conversion la plus éclatante fut celle du pasteur Barner, recteur du collége de Connecticut. Après être rentré dans le sein de l'Église catholique avec toute sa famille, il sollicita et obtint la faveur d'être admis au noviciat de la Compagnie de Jésus; sa femme fut religieuse de la Visitation, et plus tard son fils devint Jésuite.

Les missions lointaines n'avaient pu acquérir encore autant d'extension que par le passé, et les apôtres de la Compagnie soupiraient après le moment où il leur serait donné de reprendre cette œuvre de leurs devanciers. En 1823, les Otawas, affranchis autrefois par la charité des missionnaires, apprenaient que les *Robes-Noires* étaient revenus en Amérique et que plusieurs villes de l'Union avaient le bonheur d'en posséder. Les Otawas savent tout ce que leurs pères ont dû aux Robes-Noires, qui leur avaient apporté la prière et fait connaître le Grand-Esprit; quelques vieillards se souviennent de les avoir vus, et ne peuvent parler de leur douce charité sans répandre des larmes de reconnaissance et de regret. Ces bons vieillards maintiennent la tribu dans la foi et dans la prière; ils enseignent les générations qui les suivent à y persévérer, et il n'y a pas de jour où le nom des Robes-Noires ne soit prononcé par eux avec l'accent du cœur (1). Pleins de ces précieux souvenirs, les Otawas se réunissent, tiennent conseil et adressent au président des États-Unis cette touchante supplique :

(1) En Afrique, les Jésuites ont laissé les mêmes souvenirs, les mêmes regrets : « Il y avait autrefois, écrit le Dr Livingstone, anglican, à dix ou douze milles au nord d'Ambaca, une mission appelée Cahenda, et le nombre des individus qui, dans la province, savent lire

« Mon Père, c'est à présent que je désire que tu m'écoutes, moi et tous les enfants de cette contrée éloignée; ils tendent les bras pour te serrer la main; nous, les chefs, les pères de famille et autres Ottawas, résidant à l'Arbre-Crochu, te prions instamment et te supplions, toi, notre respectable Père, de nous procurer une Robe-Noire comme ceux qui instruisent les Indiens dans le voisinage de Montréal.

« Notre Père, sois charitable envers tes enfants; écoute-les. Nous désirons être instruits dans les mêmes principes de religion que professaient nos ancêtres quand la mission de Saint-Ignace existait.

« Nous nous adressons à toi, le premier et principal chef des États-Unis; nous te prions de nous aider à élever une maison de prière....... »

Dans la même année, d'autres chefs de tribus écrivaient au président de l'Union pour lui demander aussi des Jésuites; mais les Jésuites étaient déjà engagés pour d'autres missions sur les bords du Missouri et des fleuves voisins. Guillaume Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, les avait chargés de cet apostolat, et les profès étant encore peu nombreux, ils y envoyèrent quelques-uns des novices récemment arrivés de Belgique, et au nombre desquels était Pierre de Smet, le célèbre missionnaire

et écrire est vraiment extraordinaire; c'est l'œuvre des *Jésuites* et des Capucins qui l'ont enseigné d'abord; depuis leur expulsion par le marquis de Pombal, les indigènes ont continué à se servir mutuellement de professeurs. On a conservé dans le pays une grande vénération pour les bons Pères; tout le monde parle ici des Jésuites avec reconnaissance..... A une certaine époque, l'autorité accusa les Jésuites de prendre le parti du peuple contre le gouvernement, et ils furent supplantés par des prêtres qui ont disparu à leur tour, mais sans laisser de regrets. En face des résultats que les anciens missionnaires ont obtenus dans ce pays-ci, il est impossible de douter des résultats durables qu'aurait produits l'enseignement religieux des Jésuites, s'ils avaient mis la Bible entre les mains des nouveaux convertis... »

Exploration dans l'intérieur de l'Afrique australe, etc., par le Dr David Livingstone, traduit de l'anglais par Mme H. Loreau (1859).

dont le nom est devenu universel. Ces jeunes novices étaient conduits dans leurs missions par les Pères Van Quickenborn et Temmermann. D'autres allaient évangéliser le Kentucky et les rives de l'Ohio.

A Frederick-city, le Père Mac-Elroy, simple Frère coadjuteur, avait opéré des prodiges par la puissance de sa parole; ses vertus égalant son intelligence, le Père Grassi, son supérieur, le fit élever au sacerdoce, et dès lors il fit un tel bien par son zèle et son éloquence, qu'il semblait n'avoir plus besoin que d'indiquer l'utilité d'une œuvre pour voir les catholiques et les protestants lui prêter un égal concours. Ce qui faisait dire à un protestant, M. Schoeffer, dans son journal, en 1829 :

« Chose étrange! la France catholique chasse les Jésuites de son royaume; elle leur enlève l'éducation de la jeunesse, et les protestants de Frederick contribuent, chacun pour ses cinquante dollars, à bâtir aux Jésuites un collége dans cette ville! »

Au commencement de cette année 1829, la Compagnie de Jésus perdait son Général, et le Pape Léon XII ne survivait que peu de jours au Père Louis Fortis; il expirait le 10 février. Le 31 mars, le conclave lui donnait pour successeur le cardinal Xavier Castiglione, qui prit le nom de Pie VIII.

Le Père Pavani, Provincial d'Italie, que le Père Fortis avait désigné pour remplir les fonctions de vicaire général, fixa la Congrégation au 29 juin.

GÉNÉRALAT

DU PÈRE JEAN ROOTHAAN

VINGT-DEUXIÈME GÉNÉRAL

1829 — 1853

I

Le 9 juillet 1829, le Père Jean Roothaan était proclamé vingt-deuxième Général de la Compagnie de Jésus. Il avait quarante-quatre ans. Calme et froid en apparence, comme tous les Hollandais, son cœur était plein de la plus tendre charité et brûlait de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Il était né catholique dans un pays calviniste, il avait *fait* ses études parmi les hérétiques, il avait eu des professeurs hérétiques, et, dès l'âge de dix-neuf ans, il n'hésitait pas à quitter sa famille et sa patrie pour répondre à une vocation que l'atmosphère dans laquelle il vivait n'avait pu étouffer. Il ne pouvait entrer dans la Compagnie de Jésus qu'en se rendant en Russie, pays schismatique : il partit pour la Russie-Blanche. Un de ses professeurs protestants, Van Lennep, qui occupait une chaire de littérature à l'Athénée d'Amsterdam, lui donna une lettre de recommandation pour les Jésuites de Polotsk, qu'il ne connaissait nullement, mais dont il avait une haute opinion, quoique protestant :

« Je n'ignore pas, leur mandait-il, le 15 mai 1804, combien

votre Société s'est distinguée, dès les premiers temps, dans toutes les branches d'études et des sciences ; les services qu'elle a rendus sont éclatants et ne peuvent jamais être oubliés...

« ... Je vous recommande, révérends Pères, ce jeune homme, dont j'ai apprécié si haut le mérite. Puisse-t-il être comblé par vous de science et de vertus, et puissions-nous le revoir un jour enrichi de ces dons pour lesquels il entreprend un si long voyage !... »

Tel était, à dix-neuf ans, le mérite du jeune étudiant qui se présentait à Polotsk. Transplanté dans la Compagnie de Jésus, ce mérite s'était rapidement accru et développé. Le Père Roothaan avait dignement exercé les diverses charges de son Ordre, lorsqu'il fut appelé à le gouverner dans une de ses phases les plus difficiles à traverser.

Pie VIII aimait la Compagnie et s'était promis de saisir toutes les occasions de le lui prouver. Le 2 décembre de la même année 1829, il alla dans l'église du Gesu, avec les cardinaux della Somaglia et Odescalchi, il pria devant l'autel du grand apôtre des Indes et du Japon, et il y promulgua le décret de la canonisation de saint Alphonse de Liguori :

« Un jour encore, et qui sait si l'Église ne recevra pas de nouvelles plaies, avait dit Pie VIII aux Jésuites en les bénissant pour la première fois. » Cette parole était prophétique. Bientôt l'action des sociétés secrètes déterminait l'insurrection sur plusieurs points de l'Europe et menaçait l'Italie.

En France, les libéraux, débarrassés des Jésuites, n'avaient plus qu'à renverser le trône et n'attendaient qu'un prétexte pour faire un appel aux armes. Le roi prend une mesure tardive, il rend des ordonnances qui suppriment la liberté de la presse : dès le lendemain, l'émeute gronde, le peuple s'insurge, le canon tonne pendant trois jours dans les rues de Paris, et, le 29 juillet 1830, le roi Charles X est banni de son royaume avec toute sa famille. Le but était atteint.

Pendant ces trois journées de guerre civile, de pillage, de désordres de toute sorte, les Jésuites ne pouvaient être oubliés ; le peuple se souvenait très-bien de toutes les richesses, de tous les trésors, de toutes les munitions, de toute l'artillerie que recé-

laient les souterrains de Montrouge... dans le *Constitutionnel* et dans tous les entretiens d'estaminet. Or le peuple souverain, qui avait besoin de munitions et ne dédaignait pas les millions, se porte au noviciat de Montrouge, les manches retroussées, les cheveux hérissés, l'œil en feu, la barre de fer au poing ou le fusil au bras ; il enfonce les portes, il brise les meubles, il renverse, il détruit, il blasphème, il jure... Point de munitions, point d'argent! Pas le plus petit canon, pas une épée, point de boulets, point de balles, pas une pincée de poudre!... Hélas! pas même de souterrains allant seulement jusqu'à la barrière de Paris! Décidément, le peuple *était volé*, suivant son expression, et ce n'était pas par les Jésuites, c'était par les journaux.

La maison de la rue de Sèvres ne pouvait être oubliée. Le 28, une horde avinée se présente; vacillant sur leurs jambes, les vainqueurs poussent le rugissement voulu : « A bas les Jésuites! mort aux Jésuites! » Il était huit heures du soir, la communauté était en récréation dans le jardin. Le Père Varin, supérieur, ordonne de se rendre à la chapelle et d'y attendre les décisions de la Providence. Mais cette bonne Providence permit qu'un cri se fit entendre, sans doute de la part d'un des meneurs : « Aux missionnaires! aux missionnaires! » et aussitôt la porte de la maison, qui s'ébranlait déjà sous les coups redoublés de ces frénétiques, fut abandonnée, la troupe insensée s'éloigna, et le Père Varin fit sortir tout le monde. Il dirigea les Pères sur divers points, laissa la garde de la maison à quelques Frères et ne sortit lui-même que le dernier.

Dans les départements, la révolution, non moins échevelée qu'à Paris, surtout à l'endroit des Jésuites, croyait voir partout ces religieux. Les émeutiers jetaient le nom de *Jésuite*, comme une injure, à toute personne, homme ou femme, dont la tenue manquait d'effronterie. Dans les campagnes, les bons villageois ne faisaient pas d'émeutes, ils se bornaient à faire des contes inspirés par la frayeur, et dont les inventeurs étaient au moins aussi épouvantés que leurs auditeurs (1). A Amiens, pendant que la

(1) Nous fûmes témoins d'un fait de ce genre dans un village du département de *Seine-et-Oise*. Les bons paysans, à qui l'on avait ap-

tourbe révolutionnaire parcourait les rues de la ville en hurlant des chants de triomphe, le 29 juillet au soir, un cri retentit tout à coup : « A Saint-Acheul ! »

Et l'émeute court se ruer, aux cris de : *Vive la Charte! vive l'enfer! vive tout le tremblement!* sur le collége de Saint-Acheul, devenu un scolasticat depuis la suppression des colléges tenus par les Pères. C'était au milieu de la nuit, les portes sont enfoncées avec des cris de mort, l'obscurité est partout, mais un des meneurs guide la troupe avinée, qui demande à boire encore. Le Père de Ravignan paraît à une fenêtre, il veut calmer ces furieux par de douces paroles... Une pierre lancée avec violence et d'une main trop sûre le blesse à la tête. Un scolastique, qui accompagnait le Père de Ravignan, le fait rentrer, va se jeter un instant aux pieds de Notre Seigneur dans la chapelle, revient, affronte la troupe révolutionnaire et tâche de s'en faire entendre pour gagner du temps. Mais la cloche sonne le tocsin, un des émeutiers s'élance vers le jeune Jésuite et veut le frapper avec une barre de fer, le scolastique se détourne, évite le coup qui devait lui donner la mort, et au même instant les meneurs, craignant l'arrivée du secours appelé par le tocsin, donnent le signal de la fuite. Ainsi fut sauvée la maison si célèbre sous le nom de Collége de Saint-Acheul.

Pour répondre au vœu des familles, les Jésuites établissent un collége entre la France et l'Espagne, au bourg appelé le *Passage*, près de Saint-Sébastien. D'autres Jésuites, disséminés en France, se livraient, suivant le désir des évêques, aux travaux de l'apostolat, en attendant de pouvoir se réunir dans leurs maisons comme par le passé.

La Belgique avait fait aussi sa révolution dans la même an-

pris à redouter le Jésuite à l'égal du revenant et du loup-garou, croyaient de bonne foi, pendant la révolution de juillet 1830, que les caves du château étaient encombrées de fusils, de balles, de poudre et de Jésuites. Ils tremblaient de peur que le feu ne prît au château, parce que, disaient-ils, le village sauterait, et ils se tenaient à distance, le soir surtout, dans la crainte qu'un Jésuite ne tirât sur eux par un soupirail !

née 1830, mais en sens contraire. Elle avait secoué le joug d'un gouvernement hérétique dont l'oppression écrasait le catholicisme, elle s'était déclarée indépendante pour avoir le droit de professer librement sa foi. Le roi qui lui était donné, Léopold de Saxe-Cobourg, quoique luthérien, promettait de respecter tous les cultes et garantissait la liberté des consciences; les Belges en profitèrent pour demander à Rome des Pères de la Compagnie de Jésus, et se mirent en mesure de les recevoir en leur préparant des colléges et des résidences en plusieurs villes.

Dans la même année encore, une émeute troublait la ville de Dresde et faisait retentir le cri de l'impiété révolutionnaire: *Vive la liberté! Mort aux Jésuites!* Le Père Gracchi, confesseur de la famille royale et des pauvres malades de l'hôpital, était dans une maison habitée par des ecclésiastiques; l'émeute s'y porte, hurlant toujours: *A bas les Jésuites! Mort aux Jésuites! Plus de Jésuites!* Le Père Gracchi se présente à cette bande insensée, il se montre calme, digne, saintement courageux, et, élevant la voix pour dominer le tumulte, il dit aux émeutiers: « Vous demandez des Jésuites? Je suis seul ici de mon Ordre, et je viens à vous; me voici. » Cette voix était connue du populaire, elle calma subitement tous ces esprits égarés; le Jésuite vit s'incliner tous ces fronts devant lui, l'émeute était vaincue.

Les ennemis de l'Église s'agitaient partout à la fois en ce moment, la commotion était générale en Europe, et partout le Jésuite était le bouc émissaire. A Brunswick, le président du consistoire dénonçait les Pères Beckx et Lüsken, le premier à Kœthen, le second à Hildesheim, comme coupables d'avoir tenté la conversion d'un protestant; et, chose assez maladroite de leur part, avant d'avoir obtenu sa conversion, ils lui avaient mis le poignard à la main en le priant de s'en servir pour les débarrasser d'un prédicant dont la science et le talent leur faisaient ombrage. A Brunswick, le bon public est aussi crédule que partout ailleurs; nul ne s'étonna de l'invraisemblance de cette calomnie; ce qui parut étrange, ce fut l'hypocrisie des deux religieux qui avaient su jusque-là inspirer le respect à leurs ennemis même. L'auteur de cette odieuse fable, le président du consistoire, nommé Hurlebusch, juge qu'il a trop bien réussi pour s'arrêter en si beau che-

min ; il publie une relation détaillée du crime de provocation attribué aux deux Jésuites. D'après cette brochure, le Père Beckx avait enseigné à Timpe, — c'était le nom du protestant qu'il voulait convertir, — que l'assassinat était une œuvre des plus agréables à Dieu, et que celui d'un pasteur était plus méritoire encore. Il était absurde de supposer que le moyen de convertir un protestant plus promptement était de lui conseiller de tuer un ministre de sa religion ; les Jésuites, que l'on s'efforçait de montrer si adroits, ne pouvaient être à la fois si grossièrement maladroits. Personne ne s'aperçut de cette impossibilité, elle était trop palpable ; personne ne fit cette réflexion, elle était trop simple. Le pamphlet fut accueilli et répandu avec profusion jusque dans les écoles, afin d'apprendre aux enfants même ce que c'est qu'un Jésuite, et le danger que l'on peut courir en se rapprochant de lui.

Le Père Beckx avait sur la conscience, il est vrai, plus d'une conversion de protestant ; il avait reçu plusieurs abjurations à Kœthen, où il faisait un très-grand bien et où il était chèrement aimé : mais comme il n'avait jamais eu la pensée de procéder par l'assassinat, tout Jésuite qu'il est, et qu'il tenait pour l'honneur de la religion catholique, pour celui de la Compagnie de Jésus, et pour le sien propre, comme prêtre, à faire triompher la vérité, il donna un démenti formel au journal qui, le premier, avait répandu cette calomnie.

Ce moyen n'atteignant pas son but, le Père Beckx a recours aux tribunaux, la vérité se fait jour, l'imposture est prouvée. Hurlebusch est condamné comme calomniateur à rétracter par écrit ce qu'il a osé avancer ; il fait appel, mais le jugement de la première cour est confirmé. Il veut gagner du temps, il prétexte la nécessité d'un voyage dans les montagnes du Hartz, il veut se soustraire par là à l'humiliation qui lui est juridiquement imposée..... Il tombe mort, foudroyé par une attaque d'apoplexie.

Disons tout de suite que Timpe, son complice, bien que protégé avec affectation par ses coreligionnaires, après avoir subi toutes les hontes attachées à l'imposteur démasqué, se retira à Cologne, et que, dévoré par le remords, il fit, en 1833, une rétractation complète devant les tribunaux de cette ville.

L'esprit révolutionnaire fermentait en Portugal comme dans tous les États européens; mais il n'y pouvait faire retentir des cris de mort contre les Jésuites, puisque ces saints religieux en étaient bannis depuis plus de soixante et dix ans. Don Miguel voyait la nécessité aussi bien que la convenance de rétablir la Compagnie de Jésus dans un pays auquel tant de souvenirs l'attachaient, où elle avait travaillé si fructueusement depuis Jean III jusqu'à Joseph Ier, et d'où l'impiété de Pombal l'avait si cruellement arrachée. Dans tout le royaume, le nom de Jésuite était toujours vivant, toujours aimé, toujours béni par tradition; le roi don Miguel n'en pouvait douter.

En 1829, ce prince fait demander par le marquis de Lavradio, son ambassadeur à Rome, quelques Pères de la Compagnie. Il sent d'ailleurs que le moyen le plus sûr de consolider son trône déjà menacé est de l'appuyer sur les principes que les Jésuites ont toujours enseignés, et son cœur lui dit que cette réparation est due à l'Ordre de Saint-Ignace, dont un ministre portugais fut le premier et le plus acharné persécuteur.

L'ambassadeur avait à peine exprimé le désir de son maître, que le Père Godinot, Provincial de France, recevait l'ordre de diriger quelques-uns de ses religieux sur ce Portugal où la Compagnie avait compté tant de victimes, où Pombal avait fait tant de martyrs!.....

Le Père Godinot envoie six Pères et deux Frères sous la direction du Père Delvaux. Au moment du départ, il les bénit, les met sous la protection du grand apôtre des Indes et leur donne, comme gage de cette puissante protection, un portrait de l'illustre Xavier. C'était une peinture faite à Goa, d'après nature morte, au tombeau du saint, par l'ordre de la reine Anne d'Atriche. Cette toile, dont on n'avait tiré qu'une mauvaise copie, était inappréciable; mais la province de France sut en faire le sacrifice en faveur de celle de Portugal.

Le 13 août 1829, la petite colonie arrivait à Lisbonne. Les successeurs de saint François de Xavier, de Simon Rodriguez et de tous les héros qui cueillirent la palme du martyre dans les colonies portugaises, arrivaient sans autre ressource que leur vœu de pauvreté, et ne trouvaient pas même un abri préparé par ceux

qui les avaient appelés. Les Lazaristes furent leur Providence, ils leur offrirent une cordiale hospitalité pour les premiers jours. La nouvelle de leur arrivée s'étant promptement répandue, une des femmes les plus distinguées de la ville accourt, se présente chez les Lazaristes, entourée de quatre enfants, et demande à parler aux Pères Jésuites qui viennent prendre gîte dans la maison. Elle est visiblement émue. On avertit le supérieur, on ajoute que cette dame n'est autre que dona Francisca Saldanha, comtesse d'Oliveira, petite-fille du trop célèbre ministre Carvalho, marquis de Pombal !..... Les Pères se rendent au parloir, avec non moins d'émotion que n'en éprouve la noble visiteuse. En voyant les successeurs des martyrs de son aïeul, la pieuse femme ne contient plus les sentiments qui remplissent son âme : « Elle se jeta à nos genoux, — lisons-nous dans une lettre du Père Delvaux, — elle se jeta à nos genoux, à notre grande confusion, mais aussi avec une singulière édification. Elle demanda pardon à la Compagnie, en notre personne, au nom de son grand-père, et voulut que nous la bénissions, elle et ses enfants. Elle avait quatre fils que nous embrassâmes avec l'affection et la consolation que vous pouvez imaginer..... » La petite-fille de Pombal fit plus, elle retint pour ses fils les quatre premières places du premier collége que les Jésuites ouvriraient.

Le duc de Lafoëns mit à la disposition des Pères une de ses habitations de campagne, appelée *la Marvilla*, et, le 24 octobre, le ministère s'occupait d'eux.

Cependant les libéraux commençaient à manifester leur mécontentement du retour de la Compagnie de Jésus, le gouvernement s'effrayait de leurs déclamations, rien ne se décidait, le zèle des Jésuites était entravé. Le cardinal Justiniani, nonce du Pape, engage les Pères à prêcher le Carême de 1830 dans l'église de Laureto, destinée aux étrangers et dépendante de la juridiction du nonce apostolique, par un privilége tout spécial. Les Pères se mettent à l'œuvre, prêchent, confessent, donnent des retraites avec un succès général, et les habitants de Lisbonne ne tardent pas à demander l'établissement d'un collége.

Pendant ce temps, les carbonari travaillaient sourdement l'Italie, et n'attendaient qu'une occasion favorable pour la mettre

en insurrection. Ils crurent un instant l'avoir trouvée à la mort de Pie VIII, arrivée le 30 novembre 1830; ils se trompaient. Quelques légations se soulevèrent au cri de : *Vive l'indépendance de l'Italie!* Mais, le 2 février 1831, le conclave donnait à l'Église un nouveau chef, Grégoire XVI succédait à Pie VIII, et les révoltés, ayant besoin de s'entendre, arrêtèrent forcément leur élan démocratique et social.

II

Les carbonari avaient espéré que les lenteurs du conclave leur laisseraient le temps de faire marcher les insurgés jusqu'à Rome, et de se rendre maîtres de la Ville Éternelle. Cette victoire remportée, ils se seraient emparés du Sacré-Collége, ils auraient supprimé la Papauté et déclaré à l'univers que, l'Église étant anéantie, chacun était libre désormais de croire et d'agir conformément à sa propre raison, à condition toutefois, pour les pays révolutionnés, que l'on subirait le joug de la démagogie sans se permettre la moindre observation. L'indépendance était au prix de cet esclavage.

L'élection de Grégoire XVI avait contrarié ce plan. Les carbonari ne se découragent pas, ils organisent une conspiration qui doit éclater le 17 février; mais le cardinal Bernetti, secrétaire d'État, est prévenu et la fait échouer.

Les révoltés, ne pouvant mieux faire pour le moment, décident qu'en attendant une occasion meilleure il faut courir sus aux Jésuites. Aussitôt ils reprennent leurs fusils, leurs sabres et leur drapeau tricolore; le mot d'ordre est donné, les bataillons tapageurs marchent à la victoire, et, le même jour, à la même heure, les Jésuites sont expulsés de leurs colléges à Spolète, à Fano, à Modène, à Reggio, à Forli et à Ferrare. Leurs maisons sont pillées et saccagées; mais bientôt les vainqueurs sont vaincus

et les Pères rentrent dans leurs colléges à la grande joie de tous les cœurs chrétiens.

Pendant que la démagogie furieuse faisait la guerre aux Jésuites sur tant de points de l'Europe, le Souverain-Pontife, par l'intermédiaire du cardinal Zurla, engageait tous les ordres religieux de Rome à suivre les exercices spirituels de saint Ignace, sous la direction du célèbre Jésuite Finetti, dans l'église du Gesu.

En France, l'impiété ne cessait d'exciter les mauvaises passions contre la Compagnie de Jésus. Les princes légitimes étaient exilés, le trône avait été donné à Louis-Philippe d'Orléans, à qui le parti libéral avait imposé une Charte de sa façon. La victoire était complète, les libéraux en jouissaient pour le moment. Il y eut bien encore une réminiscence jésuitophobe à Amiens en 1831; quelques émeutiers assaillirent la maison de Saint-Acheul et y firent le plus de dégâts possible, pour le seul plaisir de mal faire, mais ce fut tout. En 1832, au mois de février, le choléra envahit la France, et aussitôt se réveille, dans le peuple de la capitale, la peur du Jésuite, cette peur qui tant de fois porta sur ses entrailles et troubla son sommeil.

Le peuple, nous ne saurions trop le redire, ignorait ce que c'était qu'un Jésuite, et n'en savait autre chose que ce qu'il en avait appris dans les journaux de l'impiété. Pour lui, un Jésuite était, non un prêtre, non un religieux, mais un être fantastique et malfaisant, un peu sorcier à l'occasion, et jetant des *sorts* sur les hommes et sur les animaux. Aussi n'y eut-il qu'un cri dans le populaire, dès l'apparition du terrible fléau, pour accuser les Jésuites d'avoir empoisonné l'eau des puits, des fontaines et de la Seine! Quant au vin, il n'en était pas question : la peur du Jésuite s'arrête là.

La cruelle épidémie avait fait sortir de leurs retraites les Pères de la Compagnie de Jésus. Ils accouraient portant aux pauvres les tendres soins de leur charité, les douces consolations de leur saint ministère, et les pauvres, ignorant que leurs bienfaiteurs étaient Jésuites, les accueillaient avec reconnaissance et admiraient leur dévouement. Partout où le fléau paraissait, les Pères se partageaient le soin des pauvres, et se dévouaient avec

l'héroïque abnégation qui distingua toujours la Compagnie dans les calamités de ce genre.

Le Père Barthès, à la demande de l'évêque d'Amiens, était allé prêter son concours au curé de Moislain, à qui l'âge et les infirmités ne permettaient pas de suffire au travail. Après la disparition de l'épidémie, le conseil de salubrité de Péronne, ravi de sa merveilleuse charité, la mentionnait ainsi dans son rapport :

« M. Barthès, pendant toute la durée de la maladie, n'a pas cessé de prodiguer aux pauvres cholériques, en même temps que les secours de la religion, les soins de l'infirmier le plus intelligent et le plus empressé, administrant lui-même à ces malheureux les remèdes qui leur étaient prescrits, les changeant de linge, et ne craignant pas de descendre quelquefois pour eux jusqu'aux services les plus vils et les plus repoussants. »

Le jury du département fit plus encore, il décerna une médaille en bronze au Père Barthès, afin qu'elle lui rappelât à la fois le souvenir de son beau dévouement, la reconnaissance *des habitants* de Moislain et celle du département de la *Somme*.

La maison de Saint-Acheul, ouverte aux soldats atteints de l'épidémie, fut transformée en hôpital militaire, et l'on vit les Pères se dévouer avec un zèle et une abnégation dont les résultats furent des plus consolants pour la gloire de Dieu. Parmi les malades recueillis par leur charité, un assez grand nombre avaient reçu le baptême, mais ne s'étaient jamais approchés des sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Les saints religieux les instruisirent, les préparèrent, et eurent le bonheur de leur faire faire leur *première communion*. Dans toutes les villes qui possédaient des Jésuites, le zèle des Pères était le même, et l'on ne se lassait pas d'admirer les prodiges de leur charité.

Quelques esprits brouillons, persuadés qu'un si beau dévouement est aussi nuisible au progrès des idées révolutionnaires qu'il est utile à celui de la religion, tâchèrent de raviver les haines du parti libéral. Le Père Druilhet, Provincial de France, venait d'Espagne et se rendait à Rome ; en passant à Bordeaux, il est arrêté. C'était le 28 juin 1832. Quel était le motif de son arrestation? Aucun. Tout simplement, on apprenait qu'il venait

d'Espagne et qu'il allait en Italie; ce fut assez pour supposer qu'il conspirait : sa qualité de Provincial le rendait redoutable à l'autorité, on le supposait chargé de porter au Père Général les secrets les plus intimes, et l'on se promettait les plus importantes découvertes de l'examen de ses papiers. Tout fut examiné en conseil administratif avec une scrupuleuse attention et un extrême désir de trouver une ligne politique tant soit peu compromettante. Ce fut peine perdue, la police était trompée dans ses espérances, elle se vit forcée de rendre la liberté au Père Druilhet.

Le 29 septembre de la même année, le Père Besnoin était arrêté à Tours par une semblable erreur de la police; il en profite pour parler de Dieu aux prisonniers; ceux-ci goûtent cette parole et s'y attachent, les conversions s'opèrent, et quand, pressée par les démarches de M. Janvier, la police vient annoncer au missionnaire qu'il est libre, le Jésuite lui demande la faveur de prolonger sa captivité, afin d'achever et de consolider l'œuvre de salut qu'il a commencée.

Cependant Charles X, retiré à Prague avec sa famille, voyait avec peine la rivalité qui existait entre les personnages dont sa petite cour était composée. Il règnait entre eux de fâcheuses divisions; chacun avait son avis sur l'éducation à donner au duc de Bordeaux, et chacun tenait à le faire prévaloir, prétendant avoir assez sacrifié pour mériter la préférence dans la confiance du monarque déchu. L'impossibilité de les mettre d'accord inspire à Charles X la pensée de confier l'éducation du jeune prince à la Compagnie de Jésus; il fait exprimer son désir au Général, qui ne croit pas devoir accepter la proposition. Charles X insiste, il met le Pape dans ses intérêts, et Grégoire XVI presse le Père Roothaan d'accéder à ce vœu d'un roi détrôné et banni de sa patrie, ajoutant qu'il se verrait forcé d'ordonner, si le Père Général refusait de nouveau. Il n'y avait plus à reculer. Les Pères Etienne Deplace et Julien Druilhet reçoivent l'ordre de se rendre à Prague.

Parmi les légitimistes qui entouraient Charles X, ou qui allaient de Paris à Prague faire ce qu'ils appelaient quelquefois *un pèlerinage*, les uns lui disaient qu'il avait perdu la couronne par excès de concessions au parti démagogique, les autres assuraient

au contraire que, s'il avait pleinement et franchement pactisé avec la révolution, il serait encore aux Tuileries. Il suivait de là que les premiers exigeaient que l'éducation du jeune prince fût basée sur les idées de l'ancien régime, tandis que les derniers voulaient qu'il fût élevé dans des idées plus conformes au temps où il vivait. C'était au milieu de ce conflit d'opinions et d'exigences que les deux Jésuites se présentaient pour élever le prince, bien résolus à s'en tenir aux instructions de leur Général et à ne s'en écarter jamais : « Sire, dit le Père Deplace à Charles X, nous sommes venus parce que vous l'avez voulu; nous nous en irons quand vous voudrez. »

Les Jésuites, on le sait, ont un talent incomparable pour se rendre maîtres de l'esprit et du cœur de leurs élèves, et pour leur faire trouver du charme dans tous leurs enseignements, dans toutes leurs leçons. Les Pères Druilhet et Deplace se virent bientôt aimés du duc de Bordeaux, qui leur témoignait une confiance toute filiale. Il dit un jour au Père Druilhet, peu après l'arrivée des deux Jésuites près de lui :

— J'ai des défauts, mais je les connais et je désire sincèrement m'en corriger.

— Monseigneur, répond le Père, il est deux moyens infaillibles pour y parvenir.

— Ah! quels sont-ils? demande le prince avec empressement.

— Réfléchir et se vaincre, Monseigneur.

— *Réfléchir et se vaincre!* reprend l'enfant, qui n'avait pas treize ans : eh bien! ce sera ma devise!

Quelles espérances auraient pu concevoir ses instituteurs, s'ils avaient pu compter sur un avenir pour développer cette riche nature, ces merveilleuses dispositions! Mais chaque jour les progressistes reprochaient à Charles X l'éducation jésuitique du prince; ils l'assuraient que rien ne pouvait le rendre plus impopulaire en France, et que les légitimistes n'avaient rien à espérer pour le rétablissement de la branche aînée de Bourbon, tant que deux Jésuites tiendraient dans leurs mains le cœur et l'esprit du prince qui seul était l'espoir et l'avenir du pays.

Les Jésuites, ne pouvant entrer en lutte avec les deux camps opposés, durent préparer leur départ. Lorsque le jeune prince

apprit cette résolution, il fondit en larmes. Le baron de Damas, son gouverneur, devait s'éloigner aussi avec les Pères :

— Que ce départ m'afflige ! disait le royal enfant; que je voudrais que mon grand-père me fît roi pour une heure seulement !

— Pourquoi cela, Monseigneur ?

— Pour faire cette seule ordonnance : « Qu'ils restent ! »

Le 30 octobre, Charles X lui déclare que la mission des Pères est terminée, et que le lendemain leurs successeurs entreront en fonctions. Quelques moments après, le jeune prince rencontre le Père Druilhet :

— Tout est donc perdu ! lui dit-il, et je ne puis ajouter : « Fors l'honneur !... »

Il voulut remettre une attestation aux Pères, entièrement écrite de sa main, portant que l'un et l'autre, pendant leur séjour près de lui, n'avaient cessé de lui prouver leur attachement, qu'il les voyait partir avec douleur, que, s'il lui était permis d'avoir une volonté, il ne les laisserait jamais s'éloigner de sa personne, enfin qu'il regrettait vivement tout le bien qu'ils auraient pu lui faire encore. Cet écrit, sur lequel le duc de Bordeaux apposa ses armes, porte la date du 31 octobre 1833. Ce jour-là, il ne put assister au dîner ; il s'était jeté sur son lit et pleurait abondamment. Il pleura encore toute la nuit. Le baron de Damas, l'entendant sangloter, va le trouver près de son lit, à trois heures du matin : « Ah ! baron, lui dit il, consolez-moi ! ne m'abondonnez pas ; j'ai tant de chagrin ! Faut-il donc que je vous perde, et ces deux Pères, mes meilleurs amis ! »

Ses larmes coulèrent encore pendant deux heures. Il se leva ensuite, fit sa prière, entendit la sainte Messe, communia avec une piété d'ange et se sentit plus fort. Le baron de Damas avait communié à la même messe. En sortant, le jeune prince l'entraîne afin de n'être pas entendu, et lui dit :

— Que je me trouve bien de cette messe !

— Je n'en suis pas surpris, Monseigneur ; vous avez reçu Celui qui est la force même et le vrai consolateur.

— Oui, baron; mais avez-vous remarqué l'Évangile? Oh ! les belles paroles ! « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils se-

ront consolés. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. » Avez-vous bien compris, mon cher baron (1)?

Le 2 novembre, les Pères quittaient la royale famille, recevaient l'expression de ses regrets, et, le 3, ils quittaient Prague et reprenaient le chemin de la France avec le baron de Damas.

III

Le 3 mai 1833, la Compagnie de Jésus perdait une de ses gloires. Le Père de Mac-Carthy venait de mourir à Annecy. Descendant d'une des plus illustres maisons de l'Irlande, il comptait plusieurs souverains parmi ses ancêtres. Sa famille, par attachement à la foi catholique, avait quitté sa patrie et s'était établie en France, dans la ville de Toulouse; mais la comtesse de Mac-Carthy se rendait en Irlande pour la naissance de chacun de ses enfants, afin de conserver à tous leurs droits de nationalité. Le Père Nicolas de Mac-Carthy était donc à la fois Français et Irlandais; il était né à Dublin en 1769.

Élevé au sacerdoce avant d'entrer dans la Compagnie de Jésus, il avait déjà rempli les provinces du Midi du bruit de son nom, par l'éclat de son éloquence et par la sainteté de sa vie. L'irrésistible puissance de sa parole ramenait à Dieu les plus grands pécheurs et arrachait des larmes à tous ses auditeurs. Jamais orateur chrétien n'attira et ne convertit davantage. Jamais aucun ne fit entendre un langage plus élégant dans ses formes, plus pénétrant par son onction, plus séduisant par son attrait. En 1817, il prêchait à Toulouse, la foule se pressait, avide de cette brillante et ravissante parole qu'elle ne pouvait se lasser d'entendre, et plusieurs hommes connus par leur incrédulité étaient tombés aux pieds de l'apôtre avec de nombreux pécheurs qu'il avait convertis. Quelques jeunes impies, furieux des étonnants succès du

(1) *Notice sur le P. Étienne Deplace*, par le R. P. Guidée.

saint prédicateur, et résolus à résister jusqu'au bout à l'entraînement de ses magnifiques improvisations (1), organisèrent un complot inexplicable. Le jour de la fête de l'Ascension, l'abbé de Mac-Carthy prêchait dans l'église de la Dalbade; il parlait du bonheur du ciel, les larmes coulaient de tous les yeux, l'admiration était dans toutes les âmes; jamais il n'avait été plus beau de conviction, de piété, d'amour de Dieu; il semblait n'être plus sur la terre. Après son sermon, il eut quelque difficulté à traverser la masse des jeunes gens qui entouraient le pied de la chaire et remplissaient la chapelle placée derrière; il fut même pressé un moment d'une manière inusitée, mais n'y attacha aucune importance. La chaise à porteurs de sa mère l'attendait à une petite porte, à deux pas, il s'y place et rentre chez lui. Son domestique, en lui retirant son surplis, pâlit, regarde son saint maître et lui dit :

— Qu'est-il donc arrivé à Monsieur l'abbé?

— Rien que je sache, pourquoi?

— Que Monsieur regarde ce surplis!

Le surplis était littéralement criblé de coups de canif! Nous l'avons eu entre les mains, nous l'avons examiné dans tous les sens, il portait d'innombrables entailles, indiquant la force avec laquelle les coups avaient été portés; il y en avait même de très-longues. Et, chose admirable! la soutane n'offrait pas la moindre trace de ce labourage! Pas une entaille, pas une piqûre! L'abbé de Mac-Carthy défendit de parler de cette vengeance du démon; sa mère, néanmoins, heureuse de la protection évidente de la divine Providence sur le fils qui était sa joie et son orgueil, en parla à quelques amis. Dieu voulait que cette merveille ne restât pas absolument ignorée.

(1) L'abbé de Mac-Carthy n'écrivait jamais que son plan, mais il y avait un tel ordre et un tel enchaînement dans ses idées, et son style avait tant d'élégance et de pureté, que l'on se refusait à croire qu'il improvisât. Nous osâmes un jour le lui demander directement, il nous répondit avec une bonté égale à sa modestie : « Il est vrai que je n'ai pas le don d'écrire, l'inspiration me fait défaut et ne se présente que lorsque je suis en chaire. » Devenu Jésuite, il écrivit par obéissance, et les sermons qui ont été publiés après sa mort furent tous prêchés depuis son entrée dans la Compagnie de Jésus.

Lorsque l'abbé de Mac-Carthy annonça sa résolution d'entrer dans la Compagnie de Jésus, ce fut un deuil pour la ville de Toulouse, on le pleurait comme s'il allait mourir; mais, pour les ennemis et les adversaires des Jésuites, ce fut un coup de foudre! Celui dont tous les partis religieux, gallicans et ultramontains, admiraient également la science et le talent; celui dont le confesseur, le Père Gaillac, ancien Cordelier, disait : « Je voudrais être à genoux pour le confesser, tant je me sens indigne de l'entendre; » l'abbé de Mac-Carthy, enfin, allait être Jésuite! Et il assurait savoir très-bien ce qu'étaient ces terribles Jésuites (1). « S'il y reste, disaient les uns, je ne croirai plus rien de tout ce qu'on pourra dire et écrire contre la Compagnie de Jésus! » « Il en reviendra, disaient les autres; il est trop saint pour vouer sa belle vie à un Ordre qui s'est fait chasser par tous les gouvernements. » Le Père Nicolas de Mac-Carthy trompa ces derniers, il fit ses vœux dans la Compagnie, et il y mourut. Lorsqu'il vit approcher sa dernière heure :

« Quel beau jour pour mourir! dit-il avec cet accent de l'âme qui pénétrait tous les cœurs. C'est aujourd'hui la fête de l'Invention de la Sainte-Croix! »

L'évêque d'Annecy, qui avait voulu l'assister à ses derniers moments, écrivait le lendemain :

« Sa belle âme n'a pas eu d'absence jusqu'au dernier moment : la foi, la confiance et l'amour s'en étaient tellement emparés, qu'il n'a jamais plus dit un seul mot qui ne fût un éclair céleste qui sortait de ses entrailles comme d'un sanctuaire de piété! Ah! Monsieur, si le Père de Mac-Carthy était si grand en chaire par sa sublime éloquence, il nous a paru à tous un vrai géant sur son lit de douleur. Jamais sermon si touchant, ni paroles aussi brûlantes que celles que nous avons entendues pendant plusieurs jours de cette bouche mourante. Ses confrères les Jésuites l'ont constamment assisté. Mes bons prêtres, mes pieux séminaristes, ne l'ont quitté ni le jour ni la nuit : tous ont ambitionné de recevoir sa bénédiction, et tous l'ont reçue avec une religieuse re-

(1) Il avait mûri pendant douze années son désir d'entrer dans l'ordre de Saint-Ignace.

connaissance. Jaloux de conserver ce précieux dépôt, le chapitre de ma cathédrale m'a demandé de le placer dans cette église, où saint François de Sales avait jadis si longtemps exercé son ministère. Je n'ai pas cru devoir refuser cette faveur et cet honneur à un clergé qui y attachait un si haut prix ; et, malgré les désirs et la modestie du vénérable défunt, qui aurait voulu reposer à Chambéry, au milieu de ses frères, nous le conserverons dans la cathédrale d'Annecy, et dans quelques heures mon chapitre et mes autres prêtres viendront enlever d'auprès de moi cet ancien ami, pour le porter dans cette église antique, qui tressaillera en recevant un tel dépôt. »

La Compagnie avait perdu un de ses membres qui, pour être admis à partager sa sainte pauvreté, avait sacrifié tout ce que le prestige de la naissance et de la fortune peut offrir de plus séduisant aux yeux du monde ; et en même temps elle recevait dans son sein un nouvel élu dont le nom était béni dans tout le Pays-Messin, et qui sortait d'une famille sans fortune et sans autre noblesse que celle de la vertu. Nicolas Potot, d'abord avocat au parlement de Metz, puis soldat dans les armées de la république, était arrivé, sous l'empire, au grade de chef de bataillon. Forcé de quitter la carrière militaire par suite de ses glorieuses blessures, il voua au service de Dieu tout ce qui lui restait de force, et, entré dans l'état ecclésiastique, il se livra avec ardeur à toutes les œuvres de zèle et de charité. Ce n'était pas encore assez pour lui, il éprouva le besoin d'une vie plus parfaite et non moins active, il ambitionna le titre et le nom de Jésuite, que l'impiété poursuivait de sa haine. Il avait alors soixante-deux ans ; il ne vécut que quatre années dans la Compagnie, et mourut à Metz le 2 mai 1837. Sa mort porta le deuil dans tous les cœurs. La ville où il venait de s'éteindre avait aimé en lui le magistrat, le militaire, le prêtre, le membre du chapitre, enfin le Jésuite ; elle l'honora à tous ces titres. La magistrature, les officiers et l'état-major de la place, le chapitre et le clergé de la ville, se réunirent autour de sa dépouille mortelle et l'accompagnèrent à sa dernière demeure. L'épée du vaillant capitaine et les épaulettes du chef de bataillon étaient déposées sur le cercueil du Jésuite avec l'étole et le surplis de l'apôtre aimé. Un détachement de troupes

l'escortait, les roulements lugubres des tambours voilés se faisaient entendre alternativement avec les chants tristes et majestueux de l'Église, et la foule des pauvres secourus et consolés par le Père Potot exprimait sa douleur par ses larmes et ses sanglots.

Les Jésuites, qui ne se laissent jamais décourager, se tenaient toujours à la disposition des évêques, se portant partout où il semblait possible d'entreprendre un peu de bien. Les retraites ecclésiastiques, malheureusement assez rares ou bien négligées, étaient activement reprises par leurs soins et prêchées avec autant de zèle que de talent. Le Père de Ravignan, que l'élite de la société de Paris avait accueilli avec enthousiasme à Saint-Thomas-d'Aquin, où il avait prêché le Carême de 1836, était appelé, l'année suivante, à donner pour les hommes les conférences du Carême à Notre-Dame. Il y était suivi par toutes les illustrations du moment; tout ce que la science, la politique, la magistrature, comptaient de talents distingués était là, épiant chaque parole du Jésuite et n'en pouvant saisir une seule bonne à exploiter contre son Ordre ou contre la religion. La science et l'éloquence de l'éminent prédicateur étaient incontestables, sa sainteté n'était douteuse pour aucun de ceux qui l'écoutaient. Ses anciens collègues dans la magistrature savaient tout ce qu'il avait sacrifié de brillant et glorieux avenir, à l'âge de trente ans, pour vivre de pauvreté, d'humilité et d'obéissance dans l'Ordre religieux le plus persécuté. Cette défiance et ce souvenir semblaient faire obstacle à la parole de l'apôtre et l'empêcher d'arriver au cœur de ses auditeurs. Le Père de Ravignan s'affligeait de cette stérilité, et s'en plaignait à Dieu en s'accusant lui-même. Dieu alors lui donna la salutaire inspiration dont nous voyons chaque année les magnifiques et consolants résultats. En 1839, il commença à prêcher une retraite pour les hommes pendant la semaine sainte. Les fruits qu'il en recueillit pour la gloire de Dieu furent assez grands, dès ce premier essai, pour lui donner de belles espérances d'avenir et raviver les haines des ennemis de Dieu et de l'Église.

En 1840, l'impiété recommençait sa campagne contre les Jésuites; elle la recommençait avec les mêmes armes, n'en pouvant avoir

d'autres : c'étaient encore la calomnie et l'absurdité poussées jusqu'au délire.

Les Jésuites laissaient dire et poursuivaient leur but unique : la gloire de Dieu et le salut des âmes. En 1843, le Père de Ravignan prêchant la retraite à Notre-Dame pendant la semaine sainte, et voyant sa parole abondamment bénie, avait annoncé que le jour de Pâques aurait lieu la communion générale des hommes qui se seraient préparés par ses exercices à remplir le devoir pascal. Cette première année, le nombre des communions dépassa trois mille; celui des nouveaux convertis était plus considérable que les années précédentes. Ce triomphe religieux, obtenu par le ministère d'un Jésuite que l'on s'obstinait à appeler *l'abbé de Ravignan*, était un échec pour les impies; ils redoublèrent leurs attaques contre la Compagnie. Le délire de ces esprits insensés fut porté au point que le Père de Ravignan reçut de ses supérieurs l'ordre de réfuter les calomnies dont on s'efforçait de noircir l'Institut de Saint-Ignace. Alors parut l'œuvre si remarquable de l'éminent religieux : *De l'Existence et de l'Institut des Jésuites*. Ce fut un événement dans le monde et dans la société catholique, que l'apparition de cet ouvrage. Le Nestor du parti libéral, Royer-Collard, ancien professeur, écrivait à ce sujet, le 15 février 1844, à l'illustre Père de Ravignan :

« Votre éloquent plaidoyer pour l'*Institut des Jésuites* me fait comprendre l'énergie de cette création extraordinaire et la puissance qu'elle a exercée. Autant qu'on peut comparer les choses les plus dissemblables, on pourrait dire qu'à la distance de la terre au ciel, Licurgue et Sparte sont le berceau de saint Ignace. Sparte a passé, les Jésuites ne passeront pas. Ils ont un principe d'immortalité dans le christianisme et dans les passions guerrières de l'homme. »

Ce livre donnait tort aux ennemis de l'Église et de la Compagnie de Jésus, sans arrêter les débordements de leurs haines. La calomnie, le mensonge, le sarcasme, poursuivaient toujours les Jésuites. Le comte de Chambord fait à cette époque un voyage en Angleterre, il visite le collége de Sainte-Marie d'Oscott, et les journaux s'empressent d'annoncer que l'héritier légitime de la couronne de France a été reçu par les Jésuites de ce collége avec

les plus grands honneurs. Le prélat Wisemann, aujourd'hui cardinal et alors directeur de cette maison, donne un éclatant démenti aux journaux libéraux en déclarant qu'il n'y a jamais eu de Jésuites à Oscott; mais ce démenti ne paraît pas dans les organes du parti calomniateur.

Dans le même temps paraissait une infamie en dix volmes, *le Juif errant*, par l'impie Eugène Sue, le romancier le plus immoral des bas-fonds de la société, qui ne rougissait pas de faire jouer un rôle odieux à la Compagnie de Jésus, dans les ignobles scènes de son immonde roman. Et, afin de rendre accessible à tous ses pages sataniques, il les publiait en feuilletons dans le *Constitutionnel.*

Le 27 août 1845 paraissait une rétractation de Martial Marcet de la Roche-Arnaud, qui redoubla l'irritation des partisans de la liberté :

« Je déclare, disait le calomniateur repentant, je déclare que je désavoue entièrement et de bonne foi tous les écrits que j'ai publiés contre les Jésuites en 1827, 1828, 1829, non point comme n'étant pas de moi, mais comme les fruits honteux d'une vengeance pleine d'imposture; et, comme tels, je les livre, ainsi que dès longtemps je les ai livrés, au blâme ou plutôt à l'oubli de tous.

« Je déclare sans détour, et c'est bien volontiers que je l'avoue pour ne pas laisser même quelques doutes à cet égard, que ce fut l'esprit de parti qui me mêla dans ce déchaînement dont les Jésuites furent les victimes, me dicta les extravagantes horreurs que je débitai au public, et que ce fut à cette honteuse condition de multiplier les plus incroyables faussetés que je dus ce succès populaire d'un jour dont jouissaient alors ces déplorables productions.

« Je déclare le plus hautement possible, très-sincèrement honteux d'avoir été capable de le faire, que c'est avec aussi peu d'honnêteté que de vérité qu'à peine sorti de l'Ordre des Jésuites, où tous les soins de l'amitié m'avaient été prodigués, je les ai accablés d'injures de gaieté de cœur, sans raison, sans respect, par des personnalités tellement indignes, qu'en y pensant bien je ne comprends pas comment un peuple honnête a pu seulement

les tolérer, et comment un gouvernement sage et fort ne les a pas sévèrement punies. »

Ce témoignage de repentir était mal venu pour les anciens complices de l'auteur, dans un moment où ils mettaient tout en œuvre pour porter un dernier coup aux Jésuites.

IV

A l'extérieur, nul ne distinguait les Jésuites des prêtres séculiers; ils n'avaient point de costume particulier; ils n'avaient point de colléges; ils prêchaient et confessaient le plus modestement possible, et, malgré cette existence bien inoffensive assurément, ils faisaient obstacle au gouvernement et l'empêchaient de dormir! Il est vrai que les Jésuites convertissaient les pécheurs, entretenaient la piété, fortifiaient les âmes et les garantissaient des dangers que l'irréligion semait sous leurs pas. Il fallait donc se débarrasser des Jésuites. Les lois n'offraient pas de prise contre eux, nul prétexte ne se présentait pour les frapper avec une apparence de justice : le gouvernement prit le grand parti de jouer au Choiseul, en demandant la sécularisation des Jésuites français. Rossi fut chargé de cette négociation. Il se rendit à Rome aussitôt, bien déterminé à ne revenir qu'en vainqueur... des Jésuites.

Malheureusement pour sa cause, Rome connaissait la Compagnie de Jésus, elle appréciait sa valeur par son glorieux passé, elle avait toujours été témoin de ses brillants combats et de ses magnifiques triomphes; elle savait toujours le nombre croissant de ses saints, de ses martyrs, de ses héros; elle avait compté toutes ses illustrations, elle voyait de toutes parts les grandes œuvres dont elle avait enrichi l'Église; Rome n'avait rien à apprendre.

Le diplomate Rossi avait espéré produire un peu plus d'effet; il avait pensé qu'au seul nom de la France si turbulente, tout s'inclinerait devant lui, et qu'il lui suffirait de parler haut pour

se voir obéi. Déçu de son espérance, il essaya de l'intimidation. Il annonça que son gouvernement ferait fermer les noviciats et les maisons des Jésuites, après en avoir fait sortir les habitants par la force armée, ou simplement par les agents de la police; bien plus, son gouvernement, si le Pape résistait, userait d'une semblable rigueur envers toutes les congrégations religieuses non autorisées par l'État. Tout cela au nom de la liberté. Le Saint-Siége pouvait éviter ces sortes de scandales qui tourneraient certainement contre le clergé, et il était désirable qu'il donnât cette satisfaction au gouvernement, en ordonnant aux Jésuites de se séparer et de fermer leurs noviciats.

Le mémoire du diplomate Rossi est mis dans les cartons et reste sans réponse directe. Rossi se décide à frapper un coup de maître, il menace d'un schisme en France si le Pape ne sacrifie pas les Jésuites. Dans le cas contraire, c'est-à-dire si les Jésuites sont forcés par l'ordre du Saint-Siége de disparaître de France, ne fût-ce que pour un temps, le gouvernement promet au Pape la liberté d'enseignement et plusieurs autres avantages pour la religion.

Le Saint-Siége répond à tout cela qu'il ne voit rien de sérieux dans de telles propositions; il demandait des preuves contre les Jésuites, il voulait qu'on lui citât des faits sur lesquels il pût s'appuyer pour agir contre eux; mais c'était précisément ce que les prôneurs de liberté ne pouvaient produire. Ils ne pouvaient rien préciser contre la Compagnie, ils n'avaient pu découvrir un seul fait répréhensible dans aucun sens, le Souverain-Pontife prenait l'impiété au dépourvu. Rossi se retranche sur le fait d'impopularité des Jésuites, et il donne pour témoignage le bruit, les clameurs, les diatribes des députés républicains ministériels, toutes les fois que le nom des Jésuites était prononcé à la Chambre. Il fallait être à court de preuves pour faire valoir celle-là; mais, faute de mieux, le diplomate la présentait sans trop d'embarras. Le Saint-Siége vit tout un éloge dans cette sorte d'impopularité. Les Jésuites étaient populaires pour les chrétiens qui se portaient en foule à leurs prédications et à leurs confessionnaux; ils n'étaient impopulaires que pour les impies et pour les esprits égarés par les mensonges et les calomnies répandues par les ennemis de leur Institut.

Le Saint-Siége pouvait-il condamner les Jésuites français pour de tels motifs? Quant au schisme dont le diplomate faisait grand bruit, la cour romaine le croyait impossible et comptait sur la foi du clergé et de la partie saine des populations, fatiguée d'ailleurs de tant d'intrigues et de si fréquentes secousses. L'ambassadeur, désespérant d'obtenir ce qu'il avait si impérieusement exigé, modifie ses prétentions et se borne à solliciter une concession, quelque légère qu'elle soit, afin que la dignité de son gouvernement soit sauve. Grégoire XVI, par déférence pour Louis-Philippe, réunit une congrégation de cardinaux et lui donne à examiner les demandes de Rossi. Sa décision fut que le Pape ne devait point faire de concession. A son avis, un gouvernement n'a pas le droit d'empêcher ceux qui le désirent de faire des vœux et de vivre dans un état plus parfait que d'autres; et lorsque ces vœux sont faits avec l'approbation de l'Église, dans un Ordre régulièrement autorisé par le Saint-Siége, un gouvernement n'a pas le droit d'en exiger l'annulation; le for intérieur n'est pas de son domaine. Les évêques de France sollicitent du Souverain-Pontife la conservation des Jésuites, leurs ennemis demandent par le gouvernement leur anéantissement; de quel côté doit pencher la balance? Grégoire XVI ne donne à Rossi d'autre satisfaction que cette réponse.

Le diplomate ne se résigne pas à accepter un tel refus. L'abnégation de la Compagnie de Jésus lui est connue, c'est à elle-même qu'il en appellera, par l'intermédiaire de l'abbé d'Isoard. Le Pape ne veut pas sacrifier la Compagnie, ce sera la Compagnie qui s'immolera elle-même. L'abbé d'Isoard fait adresser la demande du diplomate au Général de l'Ordre, et le Père Roothaan, pour témoigner de l'esprit de paix et de conciliation qui anime l'Ordre de Saint-Ignace, ordonne aux supérieurs de faire disperser momentanément une partie des Pères résidant dans les maisons de Paris, de Lyon, d'Avignon et autres.

Le gouvernement de Louis-Philippe ne présenta pas ainsi les faits. Le *Moniteur* du 6 juillet annonçait sa victoire en ces termes :

« Le gouvernement du roi a reçu des nouvelles de Rome. La négociation dont il avait chargé M. Rossi a atteint son but. La Congrégation des Jésuites cessera d'exister en France et va se

disperser d'elle-même ; ses maisons seront fermées et ses novi ciats seront dissous. »

Ce mensonge, préparé pour l'histoire, fit pousser des rugissements de joie à la presse de l'impiété. Les colonnes de ses journaux étaient remplies de blasphèmes contre l'Église et contre son chef suprême ; l'épiscopat éleva la voix contre ce délire sacrilége. Un des plus vigoureux défenseurs des droits du Saint-Siége et de la liberté d'enseignement, l'illustre évêque de Langres, Mgr Parisis, aujourd'hui évêque d'Arras, après avoir rappelé la protestation de l'épiscopat français en faveur de ces Jésuites dont on exigeait l'anéantissement, ajoutait :

« Les Jésuites, nous le savons, ont été profondément réjouis et reconnaissants de ces dispositions et de ce langage ; mais on leur a fait croire au loin que cette générosité de l'épiscopat à leur égard était téméraire, qu'en acceptant l'appui des évêques ils compromettaient certainement et gravement leurs protecteurs, et avec eux la religion tout entière.

« On peut sans doute accuser ces représentations de mensonges, on peut plaindre les chefs de la Compagnie d'y avoir ajouté foi ; mais, dès que les Jésuites ont accepté cette conviction, peut on ne pas admirer ce qu'ils viennent de faire ?

« Ce sacrifice soudain et spontané d'eux-mêmes ne révèle-t-il pas tout à la fois et la pureté de leurs intentions, et leur amour pour la paix, et l'élévation de leurs sentiments, et leur disposition constante à s'immoler instantanément pour le bien public ? Ceux qui depuis quelques années les accusent, les injurient et les menacent, pourraient-ils présenter de pareils exemples ? Toutes les apologies en paroles, tous les éloges imprimés valent-ils la justification éclatante qui résulte d'un pareil fait ? »

A Rome, la nouvelle du *Moniteur* souleva l'indignation générale. La cour pontificale se plaignit et se récria contre un tel mensonge ; Rossi se récusa, affirma n'avoir mandé que la vérité, et rejeta tout le blâme sur le falsificateur de ses dépêches. L'ambassade fut tenue à faire une sorte de réparation à la Compagnie de Jésus, car le Souverain-Pontife, n'ayant accordé

aucune concession contre elle, devait se trouver blessé dans sa dignité souveraine de l'outrageant article du journal officiel, et il voulait aussi rassurer les Jésuites sur ses sentiments pour eux.

Toutes ces négociations avaient agité les esprits de part et d'autre. Le cabinet des Tuileries ne possédait pas une seule ligne de la cour romaine constatant la participation du Saint-Siége dans la dispersion des Jésuites, et il avait besoin d'un mot pour servir de point d'appui à l'article du *Moniteur*, dans le cas probable où le ministère aurait à subir quelques interpellations à ce sujet, dès les premières séances de la session de 1846. Le moyen de sortir d'embarras fut bientôt trouvé. Le ministre écrit, au mois de septembre, à M. Rossi; il le félicite du succès de sa négociation; en même temps il remercie le Pape et le cardinal Lambruschini du service qu'ils ont rendu à la France en ordonnant aux Jésuites de se disperser. Le ministre espérait, comptait même trouver dans la réponse officielle un mot susceptible d'interprétation, et qu'il pourrait présenter comme preuve de l'intervention du Souverain-Pontife dans cette affaire.

Grégoire XVI et le cardinal Lambruschini, secrétaire d'État, virent le piége que leur tendait le gouvernement français; l'un et l'autre décidèrent que le cabinet des Tuileries devait être satisfait sur un point: celui de posséder un document authentique de la secrétairerie d'État. En conséquence, le cardinal répondit au ministre:

« Sa Sainteté est fort surprise des remercîments adressés à elle et à son ministre, puisqu'elle n'a rien accordé dans l'affaire des Jésuites. Si elle eût agi, elle n'aurait pu le faire qu'en se conformant aux saints canons. Si le gouvernement du roi très-chrétien a des actions de grâces à rendre, c'est au Général des Jésuites qu'il faut les adresser; car il a pris de lui-même, sans ordre ni conseil du Saint-Siége, des mesures de prudence pour tirer d'embarras le gouvernement du roi. Sa Sainteté, dans cette circonstance, admire la discrétion, la sagesse, l'abnégation de ce vénérable chef d'Ordre, et elle a lieu d'espérer qu'après les grands sacrifices que s'imposent les Jésuites français, dans des vues de paix et de

conciliation, le gouvernement de Sa Majesté leur accordera protection et bienveillance. »

Ce fut là tout ce que Louis-Philippe et les ministres purent obtenir de la cour romaine. Ainsi que l'avait prévu le ministre, il eut à répondre sur ce sujet dès l'ouverture de la session de 1846, et il se vit forcé de faire l'aveu de son insuccès, ce qui n'empêcha pas la presse libérale de l'enregistrer comme un triomphe.

V

Le vendredi 17 février 1832, dès le matin, une vive agitation se manifestait dans une petite ville de Portugal, dépendante de la province de Beïra, en Estramadure. Tous les fronts rayonnaient de bonheur, tous les cœurs battaient de joie ; les vieillards levaient les yeux et les mains vers le ciel et laissaient échapper des larmes de consolation et de reconnaissance; les jeunes gens soupiraient après le moment du départ, tous s'étaient revêtus de leurs plus beaux habits, et, de la plus riche à la plus humble habitation, chacun semblait se préparer à célébrer la plus douce fête qui fût jamais.

Enfin, vers neuf heures et demie, le signal est donné, toutes les cloches de la ville s'ébranlent à la fois, et, au même instant, toute la population se porte au dehors et va se joindre au clergé, aux Ordres religieux, aux confréries, qui, précédés de leurs croix et de leurs bannières, et suivis de la magistrature et des corps militaires, se dirigent, à travers les rues principales de la ville, vers l'hôtel où descendent les voyageurs les plus recommandables. Au moment où la tête de la procession y arrive, deux inconnus sortent de cet hôtel, les rangs s'écartent, les reçoivent, les entourent, les accueillent par le chant du cantique *Benedictus*, et l'on reprend le chemin de l'église paroissiale, d'où l'on était parti.

Les deux voyageurs que l'on était venu chercher avec tant de solennité semblaient subir ce triomphe avec peine et résignation. A les voir si simples et si humbles, nul étranger n'aurait pu comprendre qu'ils fussent l'objet de cette ovation. C'étaient deux religieux au maintien grave et doux, dont les yeux étaient humides d'émotion, et qui paraissaient absorbés par de mystérieuses pensées... N'en soyons pas surpris : ces religieux étaient Jésuites, et la ville qui les accueillait avec tant de joie et leur rendait de si grands honneurs était Pombal... Pombal, fief du célèbre don Sébastien de Carvalho, le plus ardent persécuteur de l'Ordre de Saint-Ignace !... Pombal, lieu d'exil de ce grand coupable, où il passa les dernières années de sa vie, et où il mourut dans la disgrâce de la cour, méprisé des grands et des petits, et emportant la haine de tous... C'était Pombal qui, par cette manifestation populaire et religieuse, par cette fête douce et joyeuse comme une fête de famille, célébrait le retour des Jésuites dans le diocèse de Coïmbre, où ils avaient toujours été si tendrement vénérés.

Au mois de décembre 1830, le gouvernement avait enfin rendu à la Compagnie de Jésus l'ancien collége de Saint-Antoine, si plein de souvenirs pour elle : « Saint François Xavier ne l'avait pas habité, — nous dit la correspondance du révérend Père Delvaux ; — mais elle possède un monument qui semble démontrer que ce fut lui-même qui y conduisit nos Pères. Dans l'intérieur du jardin, sur le penchant de la montagne du château de Lisbonne, qui devait être très-solitaire au temps du saint, et un simple plant d'oliviers, nous avons trouvé une chapelle en ruines, érigée par nos Pères en l'honneur de l'apôtre des Indes, à l'endroit même où il avait coutume de se retirer pour prier. Comme vous le supposez bien, nous nous étions empressés de la restaurer, et nous avions eu l'indicible consolation d'y offrir le saint sacrifice, le 2 décembre 1831, et d'y communier toute notre communauté. Cette chapelle étant trop petite pour y célébrer toute la solennité, la grand'messe et les vêpres furent chantés dans l'église du collége, et le plus touchant sermon y fut prêché par un ancien évêque de Cochin. Souvenirs délicieux !... »

Les Pères s'étaient livrés à leur zèle apostolique avec de si

heureux résultats pour la gloire de Dieu, que le patriarche de Lisbonne leur avait rendu un témoignage public d'admiration et de reconnaissance. Les aspirants se présentaient, le nombre des Pères s'accroissait, et l'évêque de Coïmbre avait sollicité le retour de l'illustre Compagnie dans sa ville épiscopale. Il avait demandé au gouvernement de la remettre en possession de son ancien collége de Coïmbre, autrefois si célèbre. L'archevêque d'Evora, réformateur des études de l'Université, avait appuyé sa demande, et, le 9 janvier 1832, don Miguel avait signé le décret de cette restitution.

Le 14 février, le révérend Père Delvaux, supérieur, partait pour Coïmbre avec les Pères Palavicini, Pouty et Martin; deux Frères les accompagnaient. L'évêque de Coïmbre avait ordonné à son clergé de leur rendre à leur passage tous les honneurs possibles en réparation des ignominies dont leurs aînés avaient été abreuvés sous le gouvernement détesté de don Carvalho, et le clergé, le peuple, les magistrats, tous s'étaient promis de répondre avec empressement aux intentions du prélat, car cette tardive justice était le besoin de tous les cœurs. Pombal est la première paroisse du diocèse de Coïmbre du côté de Lisbonne; ce fut donc cette ville qui, la première, fut appelée à cette manifestation...

Mais laissons le Père Delvaux nous raconter lui-même, dans une lettre datée du 6 mars 1832, ses vives émotions en présence de cet enseignement de la divine Providence :

« Nous fûmes reçus au son de toutes les cloches, complimentés et conduits par le curé-archiprêtre, accompagné de tout son clergé. L'Église, où deux de nos Pères allèrent dire la sainte messe, était magnifiquement illuminée, comme aux plus grandes solennités. Pour moi, pressé d'un sentiment religieux impossible à exprimer, je m'étais esquivé avec un Père et un Frère avant la rencontre du bon curé, j'avais couru à l'église des Franciscains, pour y prier sur la tombe du marquis, mais l'infortuné n'a point de tombe. Nous trouvâmes à peu de distance du maitre-autel une bière couverte d'un méchant drap mortuaire, que le Père gardien du couvent nous dit être la sienne. Il y attendait en vain les honneurs de la sépulture depuis le 5 mai 1782. . . . . .

« .... Je ne saurais rendre ce que j'éprouvai en offrant la Victime de propitiation, l'Agneau qui pria pour ses bourreaux, en l'offrant pour le repos de l'âme de don Sébastien Carvalho, marquis de Pombal, le *corps présent!* Il y avait donc cinquante ans qu'il attendait là, au passage, cette Compagnie revenant de l'exil auquel il l'avait si durement condamnée, et dont au reste lui-même avait prédit le retour (1).

« Pendant que je satisfaisais à ce devoir religieux, le triomphe qu'on nous forçait d'accepter, je voulais dire endurer, ébranlait toute la ville et ses environs, toutes les cloches sonnaient, et on venait processionnellement chercher nos Pères pour les conduire à l'église, où tout était illuminé..... C'était comme un songe!....

. . . .

« C'est donc en toute vérité que je puis dire qu'après plus d'un demi-siècle de proscription, le premier pas de la Compagnie, rentrant solennellement à Coïmbre, fut d'aller célébrer une messe d'anniversaire, le corps présent, pour le repos de l'âme de celui qui l'avait proscrite, et dans le lieu où il passa les dernières années de sa vie, disgracié, exilé et condamné à mort! Quel concours d'événements ne fallait-il pas pour amener cet événement? Je sortis de Pombal sans bien savoir si c'était songe ou réalité. Le cercueil présent, le nom de Sébastien prononcé dans l'oraison, le son de toutes les cloches de la paroisse qui célébraient le retour de la Compagnie, tout cela à la fois! Je crois bien que cette impression ne s'effacera jamais de mon cœur. »

Nous ne pensons pas que rien soit plus beau, plus grand et plus doux à la fois que l'héroïque générosité de ces fils de saint Ignace, se dérobant au triomphe qui les attend pour aller prier devant les restes oubliés de leur plus cruel ennemi, de leur persécuteur le plus acharné. C'est une des plus belles pages de l'histoire si magnifique de la Compagnie de Jésus.

(1) Après avoir fait mettre dans les cachots une partie des Pères et avoir ignominieusement expulsé les autres, il avait dit : « La Compagnie reviendra un jour en Portugal, mais elle aura bien de la peine à y refaire son nid! » Tous les détails que nous donnons sur ce voyage ont été puisés dans des documents authentiques, dont nous devons la copie à l'extrême obligeance du R. P. de Montézon.

Maintenant, dirons-nous les causes de l'abandon dans lequel était restée si longtemps la dépouille du marquis de Pombal? Le fait est si évidemment marqué au doigt de la Providence, que nous ne saurions le taire.

Au temps de sa puissance, nous l'avons vu, Sébastien Carvalho était l'ennemi de la noblesse, dont tout le crime consistait dans une illustration et une ancienneté de race qui éclipsaient la naissance du ministre. Le marquis de Ponte de Lima était au nombre de ses victimes, et mourut en prison dans le fort de l'embouchure du *Douro*. Son fils réclama son corps pour le faire inhumer dans le tombeau que sa famille possédait à l'église de Saint-Laurent; Pombal le lui refusa! « Celui qui meurt dans la disgrâce royale, dit le barbare ministre, ne mérite pas un tel honneur! » A la mort de Joseph Ier, la disgrâce royale atteignit celui qui, la veille encore, faisait maudire sa puissance, et le marquis de Ponte de Lima le remplaçait au pouvoir.

Cinq années après, le vieux Pombal expirait en exil, ordonnant que son corps fût transporté à Oeyras et inhumé avec ceux de sa famille dans l'église de *Nostra Senhora das Mercès*, où un magnifique tombeau lui avait été préparé. Mais lorsque son fils demanda l'autorisation de le faire transporter, le marquis de Ponte de Lima eut son tour, il la lui refusa. La haine que s'était attirée le ministre Pombal fut si durable et si vive, que le gouvernement s'opposa pendant de longues années à cette translation, et le corps était là, dans un coin de chapelle, chez les Franciscains, attendant toujours la sépulture qui lui était impitoyablement refusée. Et lorsque, les générations se succédant, cette haine fut un peu calmée, l'on parut oublier que la dépouille du coupable attendait encore, attendait toujours.....

Ceci est de l'histoire.

Cet oubli serait inexplicable, si l'on ne voyait la Providence au-dessus de tous ces événements. Mais les restes de cet implacable ennemi de l'Église et de la Compagnie de Jésus, abandonnés ainsi, recouverts d'un vieux drap mortuaire rongé par la poussière et par les vers; ces Jésuites arrivant là, priant auprès de cette dépouille oubliée, offrant le saint sacrifice pour le bourreau de leurs frères; ce concours de circonstances est marqué au doigt

divin! La Providence est là, elle s'y montre d'une manière admirable! De la part de la Compagnie de Jésus, c'est l'amour des ennemis dans ce qu'il a de plus sublime (1)!....

Ainsi se vengent ces Jésuites dont on se plaît, depuis trois siècles, à faire l'épouvantail des petits hommes et des grands enfants.

Après la messe des Pères, à l'église paroissiale de Pombal, le clergé les reconduisit processionnellement à leur hôtel, toujours au milieu des rangs pressés de la population. Les humbles religieux se hâtent de quitter la ville, croyant fuir les honneurs; mais c'est en vain, leur marche est un triomphe dans le diocèse où ils étaient si vivement désirés. Le soir du même jour, ils étaient à Condeixa et y trouvaient l'archevêque d'Évora, venu au-devant d'eux pour les accompaguer à Coïmbre, dont ils n'étaient plus qu'à deux lieues, et où ils firent leur entrée le lendemain, 18 février, jour de la fête de saint Théotonio, patron de la ville et du diocèse.

Cette entrée fut une véritable ovation, préparée par l'archevêque d'Évora et l'évêque de Coïmbre, de concert avec le chancelier de l'Université, abbé du grand monastère de Sainte-Croix. Les Pères furent conduits d'abord au palais épiscopal par les prélats, le clergé de la ville, les autorités civiles et militaires et une foule immense, avide de voir et de contempler ceux dont les aînés furent l'honneur et la gloire de leur pays. L'évêque de Coïmbre avait voulu donner l'hospitalité aux Jésuites jusqu'à leur installation dans leur ancienne demeure.

(1) Les prières de la Compagnie de Jésus avaient sans doute obtenu la conversion de son persécuteur, au moment de sa chute, car l'évêque de Coïmbre, sorti alors de la prison de Saint-Julien, où ce ministre l'avait tenu incarcéré avec les Jésuites, étant retourné dans son diocèse, le malheureux exilé vint se prosterner aux pieds de sa victime, à son passage à Pombal, et lui demanda pardon en répandant des larmes abondantes et qui dûrent être bien amères! Chose étrange! Il possédait dans la chapelle de son palais, à Lisbonne, deux magnifiques reliquaires ou médaillons, renfermant l'un une relique de saint Ignace de Loyola, l'autre une relique de saint François de Xavier; ces deux médaillons y furent toujours conservés, et à leur retour à Lisbonne, les Jésuites purent les y voir encore et les vénérer à la place qu'ils n'avaient jamais quittée!...

Le Père Roothaan, en apprenant l'élan réparateur qui avait accueilli le retour de la Compagnie dans le diocèse où elle avait laissé de si glorieux et de si touchants souvenirs, mandait à ceux qui venaient d'être l'objet d'un tel triomphe : « Aujourd'hui, *Hosanna !*..... humilité. Bientôt peut-être ce sera : *Tolle crucifige !* » Cette parole du Père Général était prophétique.

Don Pedro disputait le trône à son frère don Miguel. Pour se procurer une armée, il avait recueilli sous ses drapeaux tous les bannis de l'Europe, et ils étaient nombreux en ce moment, tous les repris de justice, tous les vagabonds de toute langue, de toute nation, ne demandant que le pillage et ne reculant devant aucun excès. La guerre civile était des plus horribles, et ses conséquences étaient déplorables par les divisions inévitables qu'elle entraîne jusque dans le sein des familles. A ce terrible fléau vint se joindre celui du choléra qui sévit avec une intensité désolante, et partout à la fois. La terreur paralysait les courages ; les riches et les pauvres semblaient frappés d'impuissance pour secourir tant de malades et de mourants. Le comte et la comtesse d'Oliveira sont comptés parmi les premieres victimes du cruel fléau.

Les Jésuites accourent, ils se multiplient dans les hôpitaux, les prisons, les habitations des pauvres ; ils vont partout où il y a des malades à soigner, des mourants à sauver pour l'éternité. Pendant six mois entiers, ils se dévouent jour et nuit avec une charité inépuisable, un zèle infatigable, une abnégation héroïque. A Coïmbre, le typhus succéda au choléra et atteignit tous les Pères dans l'exercice de leur incomparable charité ; deux d'entre eux y succombèrent : les Pères Trancart et Nemkin.

La guerre continuait entre les *pédristes* ou constitutionnels, et les *miguelistes* ou royalistes ; les Jésuites se tenaient en dehors des deux partis et priaient pour tous. Le 24 juillet 1833, l'armée de don Pedro entrait victorieuse à Lisbonne, et le marquis de Villaflor, qui la commandait, assurait les Jésuites de sa protection. Déjà don Pedro leur avait écrit de sa main pour leur demander d'embrasser sa cause et de lui livrer Lisbonne et Coïmbre; il leur promettait, pour prix de leur concours, le rétablissement de la Compagnie dans tout le royaume, l'archevêché primatial de

Braga, la direction spirituelle de la reine sa fille, dona Maria II, et sur le tout, richesses, crédit et le reste. L'empereur du Brésil, on le voit, ne possédait pas très-bien le Jésuite de saint Ignace; il savait mieux celui des libéraux.

La lettre de ce prince n'était pas envoyée aux Pères, lorque la prise de Lisbonne vint la rendre inutile. Néanmoins, persuadé qu'il ne saurait avoir de plus sûr intermédiaire qu'un Jésuite entre son frère et lui, don Pedro tient à ménager leur influence et à les faire incliner vers son parti. Le duc de Palmella leur promet l'appui du gouvernement s'ils consentent à ne pas s'éloigner de Lisbonne et à ne pas se retirer dans l'intérieur du royaume. Les Jésuites répondent qu'ils sont à Lisbonne et à Coïmbre par l'ordre de leur Général, et que la violence seule peut les empêcher d'obéir jusqu'au bout. Cette réponse calme les craintes du monarque, et le duc de Terceira joint ses assurances de protection à celles du duc de Palmella. Mais don Pedro avait fait ouvrir toutes les prisons de la capitale, et les bandes indisciplinées d'étrangers, se voyant renforcées des prisonniers, portaient le meurtre et la dévastation dans tous les quartiers de cette malheureuse cité. La seule force capable de les arrêter dans leurs excès était sous les drapeaux de don Miguel.

Le 29 juillet, les pédristes fondent tout à coup sur la maison de Saint-Antoine, avec des cris de mort et de pillage. Le supérieur réunit aussitôt quelques-uns de ses religieux, se rend avec eux à l'extrémité d'un couloir, près de l'église, là où peu de jours auparavant, ils ont inauguré solennellement une statue de Marie Immaculée ; le supérieur fait un vœu à cette divine Mère et met sous sa puissante protection tous ceux dont il est chargé. Mais déjà les pédristes ont pénetré dans l'intérieur de la maison, ils forcent toutes les portes, insultent les Jésuites et vont porter les premiers coups au Père Moré, lorsque l'un de ces forcenés le saisit vivement d'une main, pendant que de l'autre il repousse ses compagnons avec la crosse de son fusil, et, se jetant à genoux, s'écrie : « Père ! vous êtes mon bienfaiteur ! c'est à vous que je dois la vie; vous m'avez sauvé quand j'étais en prison ! » Les pédristes, émus de cette scène, se retirent pleins de respect pour ces Jésuites dont ils voulaient la mort quelques instants

auparavant, et que la Vierge Immaculée sauvait ainsi de leur aveugle fureur.

L'ordre ne se rétablissait pas aisément sous le gouvernement des constitutionnels; la révolution règnait bien plus que don Pedro, et le malheureux prince, subissant toutes les conséquences de la position qu'il s'était faite, se voyait chaque jour obligé de signer les plus criantes injustices, les plus déshonorantes iniquités. Par son ordre, le cardinal Justiniani était renvoyé dans un délai de trois jours, et ses relations avec le Saint-Siége étaient rompues; par son ordre, les Oratoriens étaient expulsés de leur demeure; il laissait égorger les prêtres, profaner les monastères, piller les églises. Les Jésuites avaient refusé de se prêter à ses vues politiques, ils avaient refusé ses propositions et ses promesses; les Jésuites étaient traités en ennemis, et, pour les soustraire à la mort, un Anglais les abritait sur un bâtiment de sa nation. Ceux de Coïmbre, comme ceux de Lisbonne, sont restés fidèles au Saint-Siége; les constitutionnels assurent que leur exemple est le seul motif de résistance des autres Ordres, et don Pedro décrète leur expulsion, le 24 mai 1834.

De Coïmbre à Lisbonne, ils furent conduits à pied, comme des malfaiteurs, à la distance de quarante lieues, escortés par des soldats qui ne pouvaient retenir leurs larmes, et entourés, dans chaque ville qu'ils traversaient, par une multitude désolée qui leur demandait à genoux une dernière bénédiction. Le Père Roothaan ne leur avait-il pas dit auparavant: « Aujourd'hui, *hosanna*..... et demain peut-être, *tolle crucifige.* » Cette route qu'ils parcouraient en condamnés était la même qu'ils avaient parcourue en triomphe, il y avait deux ans seulement.

Arrivés à Lisbonne, par un raffinement de cruauté digne d'un gouvernement révolutionnaire, ils furent renfermés dans la tour Saint-Julien, tombeau d'une multitude de leurs saints prédécesseurs; mais, grâce au dévouement du baron Mortier, ambassadeur de France, et aux énergiques réclamations de son gouvernement, les captifs, après une année de détention, étaient enfin rendus à leur patrie et à la liberté.

VI

L'Espagne était aussi fortement ébranlée que le Portugal. A son lit de mort, Ferdinand VII avait laissé la couronne à sa fille, au mépris de la loi salique qui appelait l'Infant don Carlos à succéder à son frère. Don Carlos avait pris les armes pour soutenir ses droits, et les partisans de la reine Christine les avaient prises pour défendre ceux d'Isabelle. Les derniers avaient admis dans leurs rangs tous les révolutionnaires et s'étaient vus bientôt dominés par eux. Ce n'était plus la reine mère qui gouvernait au nom de sa fille, c'était la révolution ; des clubs avaient été formés, la liberté de la presse était illimitée, la conspiration contre l'Église faisait des progrès alarmants.

Les Jésuites voyaient approcher l'orage sans pouvoir le conjurer ; ils furent peu surpris d'apprendre que les sociétés secrètes avaient décidé la destruction de tous les Ordres religieux et la mort de tous les prêtres réguliers, à commencer par les Jésuites. Pour l'exécution de ce plan, il fallait un prétexte, le choléra se présenta.

Dès l'apparition du terrible fléau, la reine prend la fuite, les philanthropes propagateurs de liberté suivent son exemple, et le peuple, se voyant abandonné de ceux qui auraient dû le protéger, se livre à toutes ses frayeurs.

Pour les démagogues, c'était le moment favorable ; ils font courir les bruits d'empoisonnement tant de fois mis en circulation contre les Jésuites : les carlistes et les moines, les Jésuites surtout, avaient jeté le poison à pleines mains dans l'eau des fontaines. C'était absolument la seconde édition des absurdités publiées à Paris en 1832. La police arrête des enfants jouant avec des toxiques de la plus dangereuse nature et les jetant dans les rues en plein jour :

— Que faites-vous là?

— Je m'amuse.

— A quoi ?

— A répandre du poison dans la rue.

— Qui donc vous a donné ce poison ?

— Ce sont les Jésuites.

— Et qui vous a inspiré la pensée de le répandre dans les rues ?

— Ce sont les Jésuites.

Les agents de police avaient le soin d'interroger les enfants assez haut pour attirer l'attention des passants et des boutiquiers, afin d'exciter l'irritation du peuple. Dans la nuit du 16 juillet, les agents révolutionnaires font circuler de sinistres avertissements : ils viennent de retirer des fontaines publiques plusieurs paquets d'arsenic, qu'ils exhibent à l'appui de leur confidence, et les enfants coupables de les y avoir jetés assurent les avoir reçus des Pères. Rien n'est donc plus certain, les Jésuites veulent la mort du peuple.

L'anxiété était des plus vives. Ces Pères si aimés, si vénérés, il fallait les croire des empoisonneurs, ou s'exposer à la mort que l'autorité assurait qu'ils avaient préparée ! Les têtes s'exaltaient d'heure en heure, la terreur finit par les dominer, et, le 17, à trois heures après midi, le populaire se joint à la garde nationale et court éperdu, aux cris de : *Poison ! Mort aux Jésuites ! Vive la République !* Les portes du collége impérial, fermées par ordre du supérieur, tombent sous les haches de ces forcenés, quelques Jésuites se cachent, les autres se retirent dans la chapelle de l'intérieur et se préparent à recevoir la mort dont on les menace. Ils entendent les vociférations des *Descamisados* (1) : « Mort aux prêtres et aux moines ! Vive la liberté ! » Ceux qui les conduisent exigent qu'ils aillent au delà :

« Mort à la religion ! Jurez mort à la religion ! Mort à Dieu ! Massacrons tous les Jésuites, tous les prêtres, tous les moines, et vive l'enfer ! »

(1) En France, les égorgeurs de 93 se donnaient le nom de *Sans-Culottes ;* les égorgeurs espagnols, renchérissant sur eux, se donnaient celui de *Descamisados*, qui signifie *sans-chemise*. Nous en demandons pardon à nos lecteurs, mais nous n'inventons pas, c'est la réalité, c'est de l'histoire.

La foule recule épouvantée, elle semble retrouver sa raison en apercevant la profondeur de l'abîme dans lequel on l'entraînait. Les *Descamisados* sentent la nécessité de vaincre ces hésitations : ils attaquent à la fois l'église et le séminaire, ils font entendre quelques coups de feu, et les meneurs s'écrient : « Les Jésuites tirent sur le peuple ! Mort aux Jésuites ! » Alors cette foule, tout à l'heure hésitante et craintive, est comme saisie de vertige ; ivre de fureur, altérée de vengeance, elle demande à grands cris le sang des Jésuites.

Pendant cet effroyable tumulte et ces sacriléges vociférations, les élèves du collége, réunis autour du Père Edouard de Carassa, dans la salle commune, priaient et pleuraient attendant la mort. Les forcenés paraissent, les enfants jettent un cri d'épouvante ; un garde national, père de famille probablement, les rassure et déclare qu'il ne leur sera fait aucun mal, et que le sang des Jésuites ne sera répandu que lorsque leurs élèves seront en sûreté ; mais les *Descamisados* se moquent de cet élan de sensibilité et font tomber sous leurs coups le coadjuteur Juan Ruedas. Le préfet des études, Dominique Barrau, est tué près de ses élèves. Les Pères Buxons, Garnier, Sancho, Gasto, Fernandez, Urreta et Barba tombent victimes de ces furieux.

Tant de sang de martyrs ne leur suffit pas, il faut qu'ils en répandent encore !

Ils s'emparent du Père Jose Fernandez, ils lui abattent une joue et une oreille, ils le traînent dans les rues en l'accablant d'injures et de coups, et le saint religieux prie pour eux et ne leur oppose nulle résistance. Le Père Celedonio Unanue devait subir le même sort ; mais un des bourreaux juge plus expédient de lui enfoncer sa baïonnette dans le cœur ; le coup porte à côté, un soldat saisit la victime, l'enlève et la soustrait à la mort. Le Père Sauri, frappé plus sûrement, s'élance dans le ciel.

Le Père Artigas, le coadjuteur Manuel Ostolasa et le scolastique Dumont sont fusillés à la porte du collége, leurs corps sont dépouillés et exposés aux regards impurs d'une populace avinée !

Ce n'était pas encore assez de crimes, assez de meurtres sacriléges pour ces frénétiques ; ils vont, se ruant, dans l'intérieur

du collége impérial, jusqu'à la chapelle domestique... Dans cette chapelle, un jeune Jésuite, Juan Gregorio Munos, frère du duc de Rianzarès, mari de la reine Christine, s'était réfugié avec tous les autres pour prier, en attendant le coup qui devait lui ouvrir le ciel. Un *Descamisado* le cherche et dit au Père de Carassa :

— Livrez-moi Juan Gregorio Munos, et vous serez tous moins maltraités.

Le jeune Jésuite s'entend nommer, il se montre, le chef des révolutionnaires le reconnaît, va droit à lui et lui dit :

— Ne craignez rien, je suis ici pour vous sauver la vie. Je dois la mienne à votre frère, et je suis heureux de trouver une occasion de lui prouver ma reconnaissance.

— Je ne quitterai pas les Jésuites mes frères, répond sans hésiter le jeune religieux Sauvez-les avec moi, ou je mourrai avec eux ; leur sort sera le mien !

Le massacre était si bien calculé d'avance, que les meurtriers ne bougaient pas ; ils étaient là, en face des victimes désignées à leur fureur, attendant l'ordre de leur chef, qui lui-même semblait en attendre un autre. Tout à coup, un garde du corps de la reine vient donner l'ordre d'arrêter le carnage, et don Jose Martinez de San-Martino, capitaine général, sans paraître ému de l'horrible boucherie qu'il vient de traverser pour arriver à la chapelle, sans trouver une parole de blâme contre les bourreaux de tant de martyrs, s'adresse aux Pères pour les outrager, en leur reprochant d'avoir empoisonné l'eau de toutes les fontaines ! Et, se détournant, il montre aux *Descamisados* une petite fiole qu'il a trouvée à ses pieds, il assure qu'elle renferme un poison violent et la considère comme une pièce de conviction accablante pour les Pères. Mais un des spectateurs s'écrie :

« Cette fiole est à moi ! elle vient de tomber de ma poche, et ce qu'elle contient est si peu dangereux pour la santé, que je vais la boire en votre présence. Veuillez me la rendre. »

Don Martinez pâlit de colère, rend la fiole, bien certain d'ailleurs que le réclamant n'a dit que la vérité, et il laisse aux révolutionnaires toute liberté de continuer l'œuvre de sacrilége dévastation qu'ils ont commencée. Le meurtre était interdit, grâce au noble dévouement du jeune Jésuite, beau-frère de la reine ;

les bourreaux s'en dédommagent par le pillage et la destruction. Ces scènes d'horreur avaient commencé à trois heures ; à sept heures seulement la force armée se présentait pour combattre l'émeute et s'opposer à ses violences ! L'émeute sanguinaire était si bien organisée, qu'elle parut céder aussitôt, et se porta immédiatement chez les Franciscains, les Dominicains et les Pères de la Merci ; elle y renouvela les mêmes atrocités sans craindre le moindre obstacle de la part de l'autorité. Elle put, après avoir tué quinze Jésuites, faire périr par le fer, par le feu, par l'eau, par l'étranglement, ou en les précipitant du haut des toits sur le pavé de la rue, sept Dominicains, quarante-quatre Franciscains, huit Pères de la Merci !

Le 19 juillet 1834, après les funérailles des martyrs, la ville de Madrid semblait plongée dans la stupeur, en voyant les hideux ravages exercés par la démagogie dans cette cité catholique. Elle ne pouvait croire à ces soixante-quatorze victimes de la fureur populaire de l'aveugle inhumanité des sauvages *Descamisados !* elle pleurait sur tant de désastres, sur tant de ruines, sur l'avenir, hélas ! car elle croyait à la justice divine, et elle se sentait coupable, et grandement coupable...

Ce même jour, 19 juillet, un décret royal annonçait que l'émeute allait désormais être comprimée par de sévères mesures et de rigoureux châtiments. Don Martinez était destitué, les plus forcenés *Descamisados* étaient arrêtés, la paix allait régner, tout était au mieux... pour le pouvoir révolutionnaire. Ce pouvoir voulait abattre les Ordres religieux, il lui fallait un prétexte, il l'avait trouvé, s'en était servi et pouvait faire valoir maintenant l'impopularité de ces Ordres par les massacres du 17 juillet 1834. Les Ordres monastiques possédaient des biens qui pouvaient enrichir les partisans de la liberté à tout prix, il était donc nécessaire de supprimer ces propriétaires pour s'emparer de leurs propriétés.

Le 7 juillet 1835, la Compagnie de Jésus était supprimée en Espagne par une décision royale qui ne s'appuyait sur aucun motif ni politique, ni religieux; mais la confiscation de ses biens motivait suffisamment cette mesure. Plusieurs Pères se refugièrent dans diverses provinces de l'Ordre ; quelques autres se reti-

rèrent à Loyola, seule maison d'où on ne chassait pas les enfants de l'illustre patriarche Ignace de Loyola. Le Guipuscoa était au pouvoir des carlistes, les *Descamisados* n'avaient aucune autorité sur le berceau du saint fondateur, la Compagnie put donc y être conservée et continuer à s'y recruter, en y établissant un noviciat. La guerre civile rendait plus précieuse aux carlistes la présence des Jésuites qui les soignaient, les consolaient, les encourageaient et les aidaient à bien mourir. Le Père Onnane était confesseur de don Carlos; le Père Puyal, chargé en 1824 de l'éducation de l'Infant son fils aîné, n'avait plus quitté ce prince; ces deux Pères suivaient le quartier général, à la grande satisfaction de l'armée.

Lorsque les événements forcèrent don Carlos à abandonner l'Espagne, la Compagnie de Jésus en subit les conséquences : elle fut supprimée dans le Guipuscoa; le collége fut fermé ainsi que le noviciat; mais, par une admirable disposition de la Providence, la magnifique résidence de Loyola lui fut conservée et il y est toujours resté quelques Pères, comme gages d'un meilleur avenir.

VII

La Compagnie prospérait en Belgique et s'était vue obligée d'y multiplier ses colléges et d'y fonder un noviciat; elle était même rentrée en Hollande, où le nouveau souverain lui permettait d'avoir deux colléges pour les enfants catholiques. En 1835, par le zèle et les soins de M. Dubois-Fournier, elle avait établi le célèbre collége de Brugelette, près d'Ath, où les familles françaises les plus distinguées envoyaient leurs enfants. Le gouvernement français avait bien pu forcer les Jésuites à fermer leurs colléges en France; mais il ne pouvait empêcher les familles chrétiennes de confier leurs enfants aux Jésuites en les envoyant au Passage, à Fribourg ou à Brugelette. En 1845, la Compagnie

comptait en Belgique quatre cent cinquante-quatre Pères, scolastiques, novices ou coadjuteurs.

En Angleterre, la persécution n'entravant plus leur zèle, les Jésuites avaient pu accroître considérablement le nombre des catholiques. En 1835, ils avaient pu faire élever onze églises. Bientôt, il leur fut permis de se livrer à l'enseignement en toute sécurité, mais avec prudence, et, en 1841, ils ouvraient un collége à Dublin, sous la protection de saint François de Xavier, dont ils lui donnaient le nom.

En Autriche, ils travaillaient avec plus d'élan, appuyés sur la faveur impériale. Les évêques les appelaient avec un empressement auquel il leur était quelquefois difficile de répondre comme ils l'auraient désiré. Ils étaient dans les premières chaires, entourés de l'élite de la Société ; ils étaient dans les hôpitaux pour soigner et encourager les malades, consoler et fortifier les mourants ; ils étaient dans les prisons pour calmer le désespoir des malheureux et appeler le repentir dans le cœur des coupables ; ils étaient partout où ils voyaient un bien à entreprendre et à espérer pour la gloire de Dieu.

En 1831, le choléra avait envahi la Gallicie et lui enlevait quatre-vingt-dix-sept mille habitants. Bien que les Jésuites se fussent dévoués en cette cruelle circonstance, comme les enfants de saint Ignace ont toujours eu le secret de le faire dans les calamité publiques, un seul d'entre eux avait été frappé par l'épidémie. C'était le Père Kisielewicz. Il soignait les soldats cholériques, le fléau l'atteignit là, au milieu de ses chers malades, et tout aussitôt il lui ouvrit le ciel. Ce qui faisait dire au Père Passerat, vicaire général des Rédemptoristes d'Autriche, en écrivant au Père Nisard, Jésuite alors en Gallicie : « Je vous félicite, mon Révérend Père, et toute votre sainte Société, de la protection spéciale que la divine Providence vient de vous accorder dans la calamité qui afflige vos contrées et menace les nôtres. Mais n'était-il pas juste que l'ange exterminateur eût pour le nom de l'Agneau, que vous portez, autant de respect qu'il en eut jadis pour la figure de son sang ? »

La Providence réservait une autre épreuve aux Jésuites. Dans la nuit du 3 mai, la foudre tombe sur le collége de Tyniec et l'embrase avec une rapidité désolante. Les habitants ne voient qu'un malheur pour eux dans ce désastre, c'est l'éloignement des Pères. Ils sentent que les Jésuites, privés de leur demeure, seront forcés de chercher un asile ailleurs, et nul ne peut accepter un tel sacrifice : « Le choléra nous a faits pauvres, disent les habitants de Tyniec, mais les Pères aiment la pauvreté et ils nous aiment; ils partageront avec nous le peu que nous avons. Ils ont partagé nos larmes et nos douleurs, ils partageront notre misère, en attendant que nous leur ayions bâti un autre collége. » Et ils se jetaient aux pieds de leurs apôtres, les suppliant de ne les point abandonner. Les Pères ne surent pas résister à leurs instances, ils restèrent à Tyniec.

En 1833, l'archiduc Ferdinand visita toutes leurs maisons, leur exprima sa reconnaissance pour leur dévouement, et les assura de la protection impériale. L'année suivante, l'empereur augmenta le nombre de leurs colléges, et ajouta cinq mille florins à la somme qui leur était allouée par l'État.

La Compagnie était tranquille en Suisse, malgré la fermentation excitée dans les esprits par le parti radical. La Jeune-Suisse, ainsi se nommait la fraction la plus turbulente de ce parti, tendait de toutes ses forces à faire prévaloir ses idées communistes, et les mettait quelquefois en pratique par le pillage. En 1843, pendant les vacances, un élève des Jésuites se laisse entraîner dans ce parti, et prend part au pillage du presbytère d'Ardon. Les Jésuites en sont instruits, et lorsque le jeune communiste se présente pour la rentrée des classes, il est refusé. Alors s'organise une conspiration contre ces religieux coupables de n'avoir pas admis parmi leurs élèves un trop ardent amateur de la propriété d'autrui. Des plaintes sont portées à l'autorité, entièrement confiée aux radicaux, et on invite les Jésuites à quitter le Valais, n'osant les y forcer sans motif raisonnable; cette invitation est regardée comme non avenue. On imagine un moyen immanquable : on leur propose de soumettre leur maison à la surveillance immédiate du gouvernement. Ils refusent. La Jeune-Suisse

a recours à la force, elle fait un appel aux armes, et, le 23 mai 1844, elle marche sur Sion au cri de : « Mort aux Jésuites ! » Mais le peuple avait su ses projets et il s'était préparé à les repousser.

A la voix de M. de Courten, qui les commande, les Sionnais se précipitent sur les radicaux au cri de : « Vivent les Jésuites ! » ils les repoussent jusqu'au défilé de Trient ; là, ils engagent un dernier combat, et les radicaux, complétement battus, prennent la fuite. En Suisse, comme ailleurs, les Jésuites n'étaient qu'un prétexte ; un journal radical en faisait l'aveu, lorsqu'il disait en 1845 : « Sans doute les Jésuites sont nos plus dangereux ennemis ; mais notre victoire ne serait pas encore complète, quand nous aurions anéanti jusqu'au dernier disciple de Loyola. Il est une puissance qui conspire notre ruine et qui médite de nous donner des fers. Cette puissance, c'est le papisme..... » C'était donc le catholicisme qui était en cause ; mais il fallait écraser l'avant-garde, et les pamphlets, la calomnie, le sarcasme étaient jetés à pleines mains contre la Compagnie de Jésus. La guerre civile venait se joindre à ces moyens ; car les catholiques repoussaient la force par la force, les armes par les armes. Les radicaux espéraient que les familles rappelleraient leurs enfants, que pas une mère ne consentirait à laisser son fils au milieu d'un pays déchiré par ces révolutions à main armée ; il n'en fut rien. Plus d'une mère, au contraire, eut le courage d'écrire à son fils ces nobles paroles : « Si on attaque les Jésuites, votre devoir est de les défendre ; si on les chasse, vous devez les suivre. »

Le 20 juillet 1845, le chef du parti catholique, Joseph Leu, était assassiné dans son lit ; les radicaux, outrés de leur défaite, s'étaient vengés par la trahison et le meurtre : ils répandirent le bruit que les Jésuites avaient tué Leu, ou l'avaient engagé à se laisser tuer pour faire accuser de sa mort le parti radical, et par là exaspérer les catholiques contre les indépendants. Mais le véritable meurtrier, Jacques Muller, fut reconnu, avoua son crime, et l'expia sur l'échafaud le 31 janvier 1846.

Le roi de Piémont était toujours favorable à la Compagnie de Jésus. Le collége des nobles, à Turin, n'avait qu'une chapelle, les Pères étaient privés d'église ; le roi les remit en possession de

celle des Saints-Martyrs, qui leur appartenait avant la suppression et était devenue paroisse. La maison adjacente, autrefois collége des Jésuites, leur fut également rendue. L'université de Gènes s'était emparée de l'ancien collége de la Compagnie : Charles-Albert veut que cette propriété soit restituée; mais il s'élève des difficultés sans nombre. L'Université se trouvait assez bien établie pour n'être pas disposée à déloger, surtout en faveur de la Compagnie, qu'elle regarde comme une dangereuse rivale. Le roi comprend le motif des entraves que l'Université s'efforce d'apporter à la conclusion de cette affaire, et dit : « Puisque je ne puis parvenir à trouver à Gênes une maison pour les Jésuites, je leur donnerai la mienne. Qui pourra m'en empêcher? » Et le palais Doria-Tursi, appelé *Palazzo della Regina*, fut mis à le disposition des Pères.

L'Université avait échoué, l'esprit révolutionnaire jugea prudent d'attendre et de miner sourdement le sol pour s'assurer le succès. Les procédés connus furent mis en usage : les Jésuites avaient les ministres à leur dévotion; ils gouvernaient, ils dirigeaient; le roi ne voulait pas ouvrir les yeux, et lorsqu'il serait forcé de le faire, il serait trop tard. Charles-Albert laissait dire sans s'effrayer, mais il finit par céder à la pression du parti de l'indépendance italienne, qui gagnait chaque jour du terrain, et cherchait à entraîner le monarque dans sa voie. En 1846, Charles-Albert promit de s'occuper de la question des Jésuites, la plus importante pour le moment, puisqu'on lui représentait ces religieux comme n'étant plus à la hauteur des lumières du siècle sous le rapport de l'enseignement, et qu'il était urgent de leur retirer l'éducation de la jeunesse.

Les révolutionnaires piémontais trouvaient les Jésuites trop arriérés pour leur confier l'instruction des jeunes gens; mais les Romains étaient loin de juger ainsi l'illustre et savante Compagnie de Jésus; car le collége de la Propagande, appelé aussi collége Urbain (1), avait sollicité l'honneur d'être placé sous sa direction. Grégoire XVI, cédant à ce vœu que le cardinal Franzoni lui avait présenté, investissait la Compagnie de cette impor-

(1) En souvenir du pape Urbain VIII, son fondateur.

tante direction, par un bref daté du 2 octobre 1836, et dans lequel il disait :

« Nous sommes persuadés, comme l'est aussi notre Congrégation de la Propagande, que l'éducation de ces jeunes clercs destinés à semer la lumière de l'Évangile dans les contrées les plus lointaines et à répandre dans la culture de la vigne du Seigneur leurs sueurs apostoliques, ne peut être confiée, pour le plus grand avantage de l'Église, qu'aux membres de la Compagnie de Jésus. Par son Institut spécial, elle est consacrée à la direction de la jeunesse dans la crainte de Dieu, dans les sciences et les lettres, dont cette crainte est le principe; en même temps, cette Société Religieuse est sans cesse appliquée avec zèle à procurer la plus grande gloire du Seigneur dans toutes ses opérations. La longue et heureuse expérience que, dès l'origine de cette Compagnie jusqu'à nos jours, l'Église a faite de l'incontestable aptitude des Pères de l'Institut pour diriger les écoles, soit des jeunes gens séculiers, soit des clercs en tant de diverses parties du monde; enfin, les témoignages honorables et unanimes que de toutes parts les ennemis mêmes du Saint-Siége et de l'Église, contraints par l'évidence des faits, se voient forcés de rendre à la Compagnie de Jésus pour la bonne éducation donnée à la jeunesse, tous ces motifs nous portent à accueillir avec empressement la demande que Votre Éminence nous adresse au nom de la Congrégation de la Propagande. »

Les États de l'Église avaient été épargnés par la terrible épidémie qui avait fait en Europe de si nombreuses victimes, lorsque tout à coup on apprend que le choléra est aux portes de Rome. C'était au mois d'août 1837. Grégoire XVI ordonne aussitôt toutes les mesures que la prudence peut suggérer : des associations de secours et de visites de charité sont organisées; des infirmiers sont enrôlés, des ambulances sont établies dans chaque quartier, des médecins et des pharmaciens sont nommés, le trésor pontifical est ouvert, les Jésuites sont désignés pour remplir les fonctions d'aumôniers dans les ambulances, tout est prêt pour recevoir le fléau redouté. Mais le peuple est alarmé de ces pré-

paratifs ; le cardinal Odescalchi, pour calmer ces frayeurs, annonce une procession dans le but de fléchir la colère du ciel ; le Souverain-Pontife a ordonné la translation du palladium des Romains chrétiens, la statue de Sainte-Marie-Majeure, à l'église du Gesu.

Cette annonce est une consolation pour tous. On se rend avec empressement à la basilique de Sainte-Marie-Majeure : la foule. triste et résignée, couvre la place, attend en priant la sortie de l'image vénérée, et marche à la suite. Le Pape, les cardinaux, les premiers magistrats l'accompagnent à pied. Le Père Roothaan, avec tous les religieux de sa maison, s'avance sur la place du Gesu, au-devant de la procession, et reçoit du Souverain-Pontife le précieux dépôt qui lui est confié et qui doit rester dans son église pendant toute la durée de l'épidémie. C'est là, au Gesu, que les fidèles viendront chaque jour implorer le secours de la Mère des miséricordes.

Le 23 août, le fléau s'abattait sur tous les quartiers à la *fois*. Tous les Ordres religieux, rivalisant de zèle et de charité, *furent* magnifiques d'abnégation et de dévouement, et très-*peu d'entre* eux furent atteints. Les Jésuites, au nombre de trois cents, qui soignèrent les malades nuit et jour pendant près de deux mois, furent tous épargnés. Le 11 octobre, le fléau avait disparu, l'on s'occupait des orphelins. La charité publique répondit généreusement à l'appel du cardinal Odescalchi, et le Père Roothaan décida que la Compagnie entretiendrait vingt orphelins à ses frais, à Saint-Étienne-le-Rond.

L'année suivante, le prince Charles Odescalchi, cardinal-vicaire, donnait sa démission des hautes charges qu'il occupait à la cour pontificale, et, le 8 décembre 1838, il se dépouillait de la pourpre romaine et entrait dans le noviciat de la Compagnie de Jésus, à Modène : il avait cinquante-deux ans. Il ne jouit pas longtemps sur la terre du bonheur qu'il avait ambitionné ; le 17 août 1841, il quittait la Compagnie de Jésus à Modène, pour aller se joindre à la Compagnie de Jésus dans le ciel.

Le 31 juillet 1844, les Jésuites rentraient à Venise, dont les secousses et les révolutions politiques les avaient tenus éloignés.

Le patriarche, le gouverneur, le clergé, la noblesse, le peuple, s'étaient portés au-devant d'eux et les remettaient en possession de leur maison et de leur église. Le 29 mars 1845, ils étaient reçus avec le même empressement et les mêmes honneurs dans l'île de Malte, et avec l'autorisation officielle du gouvernement anglais.

Quant au royaume de Naples et des Deux-Siciles, il était difficile à la Compagnie de répondre à toutes les instances qu'elle en recevait; chaque ville demandait des Pères et offrait une maison et une église. Les Napolitains et les Siciliens semblaient vouloir se dédommager de la privation qui leur avait été imposée. On ne pouvait les satisfaire tous.

Les missions étrangères avaient des besoins plus pressants encore, le Père général s'en occupait activement. Ce zèle de la Compagnie pour les missions d'outre-mer la rendait doublement chère au Souverain-Pontife, qui déplorait souvent le peu de vocation des Romains pour ce genre d'apostolat. Un jour, le Père Roothaan, lui présentant plusieurs missionnaires prêts à partir, lui demande de les bénir et ajoute, en lui désignant l'un d'entre eux :

— Saint-Père, celui-ci est Romain.

— C'est un Romain? s'écrie Grégoire XVI, il faut donc que je le bénisse deux fois! car les sept monts de la Ville-Éternelle sont pour mes Romains les colonnes d'Hercule. Ils ne poussent pas leurs missions plus loin que Monte-Mario.

VIII

Le 27 mars 1840, une *Robe-Noire* pénétrait enfin dans le Missouri, où plusieurs tribus soupiraient depuis longtemps après le bonheur d'en posséder une. A la rivière Verte, la *Robe-Noire* rencontre les Têtes-Plates et les Pondéras, accourus au-devant

d'elle; les larmes coulent de tous les yeux, et le plus âgé des deux tribus s'écrie :

« Robe-Noire, sois le bienvenu dans ma nation! C'est aujourd'hui que le Grand-Esprit accomplit mes vœux! Nos cœurs sont gros, car notre grand désir est rempli. Robe-Noire, nous suivrons les paroles de ta bouche. »

. Cette *Robe-Noire* était le Père de Smet. Il se fit nomade et chasseur avec ces bons indigènes, les suivant dans toutes leurs courses, se nourrissant comme eux et se conformant à toutes leurs habitudes pour les amener plus sûrement à les changer. Le 27 août, il est obligé de les quitter pour quelques mois, et cette nouvelle les plonge dans la douleur :

« Longtemps avant le lever du soleil, écrivait le célèbre missionnaire, le 4 février 1841, toute la nation s'était assemblée autour de ma loge. Personne ne parlait, mais la douleur était peinte sur tous les visages. La seule parole qui parut les consoler fut la promesse formelle d'un prompt retour au printemps prochain et d'un renfort de plusieurs missionnaires. Je fis les prières du matin au milieu des pleurs et des sanglots de ces bons sauvages. Ils m'arrachaient malgré moi les larmes que j'aurais voulu étouffer pour ce moment. Je leur fis voir la nécessité de mon voyage; je les excitai à continuer à servir le Grand-Esprit avec ferveur et à éloigner d'eux tout sujet de scandale; je leur rappelai les principales vérités de notre sainte Religion. Je leur donnai ensuite pour chef spirituel un Indien fort intelligent, que j'avais eu soin d'instruire moi-même d'une manière plus particulière. Il devait me représenter dans mon absence, les réunir soir et matin, ainsi que les dimanches, leur dire les prières, les exhorter à la vertu, et ondoyer les moribonds, et, en cas de besoin, les petits enfants. Il n'y eut qu'une seule voix, un assentiment unanime, d'observer tout ce que je leur recommandais. Les larmes aux yeux, ils me souhaitèrent tous un heureux voyage. Le vieux Grand-Visage se leva et dit : « Robe-Noire, que le Grand-Esprit vous accompagne dans votre long et dangereux voyage. Nous formerons des vœux soir et matin afin que vous arriviez sauf parmi vos frères à Saint-Louis. Nous continuerons à former

ces vœux jusqu'à votre retour parmi vos enfants des montagnes. Lorsque les neiges disparaîtront des vallées, après l'hiver, lorsque la verdure commencera à renaître, nos cœurs si tristes à présent recommenceront à se réjouir. A mesure que le gazon s'élèvera, notre joie deviendra plus grande; lorsque les plantes fleuriront, nous nous remettrons en route pour venir à votre rencontre. Adieu! »

« Plein de confiance dans le Seigneur, qui m'avait préservé jusqu'alors, je partis avec ma petite bande et mon fidèle Flamand, qui voulut continuer à partager mes dangers et mes travaux... »

Après quatre mois de fatigues et de dangers, le Père Pierre de Smet arrivait auprès de ses frères et leur disait l'abondante moisson qu'ils auraient à recueillir parmi les sauvages du Missouri. Tous demandent à le suivre, les Pères Point et Mengarini sont seuls désignés, et, le 21 avril 1841, ils partent avec trois Frères coadjuteurs. La joie des Têtes-Plates était grande en revoyant leur bon Père de Smet si bien accompagné. Aussitôt les missionnaires se partagent, les Têtes-Plates leur donnent des guides, et ils vont à la conquête d'autres peuples qui sont encore dans les ténèbres du paganisme. Le Père de Smet, attendu et vivement désiré par les Nez-Percés, les Pend'Oreilles et autres tribus, toutes également empressées de connaître la *Robe-Noire* et la prière. L'apôtre du Missouri et des Montagnes-Rocheuses écrivait le 3 novembre 1842 :

« A compter du commencement d'avril de cette année, j'ai parcouru cinq mille milles; j'ai descendu et remonté le fleuve Colombie, vu périr cinq de mes compagnons de voyage dans les dalles de ce fleuve, longé les rives du Wallamette et de l'Orégon, parcouru différentes chaînes des Montagnes-Rocheuses, traversé une seconde fois le désert de la Roche-Jaune dans toute son étendue, descendu le Missouri jusqu'à Saint-Louis; et, dans tout ce long trajet, je n'ai pas une seule fois manqué du nécessaire, je n'ai pas reçu la moindre égratignure... *Dominus memor fuit nostrî et benedixit nobis.* »

Quelques années après, l'immense étendue comprise entre les États-Unis et la mer Pacifique, au nord de la Californie, formait trois diocèses administrés par un archevêque et deux évêques.

Dans les États-Unis, nous l'avons dit, les protestants admiraient ouvertement la science, le talent et les vertus des Jésuites; ils accouraient même de très-loin pour entendre prêcher le Père John Larkin, dont l'éloquence était célèbre dans tous les États de l'Union.

Le Père Larkin, né en 1800, dans le comté de Durham, en Angleterre, avait fait ses premières études avec le cardinal Wiseman et avait eu pour professeur le docteur Lingard, au collége d'Ushaw. Après un voyage dans l'Indostan, il était entré au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, avait été admis dans la Congrégation des Sulpiciens, après avoir reçu tous les Ordres sacrés, et, envoyé par ses supérieurs à leur collége de Baltimore, puis à celui de Montréal, dans le Canada; il avait professé les mathématiques et la philosophie avec grand succès pendant douze années. En 1840, pressé par une irrésistible vocation, il était entré dans la Compagnie de Jésus, et dès les premiers mois de son noviciat, ses supérieurs l'ayant employé à prêcher des retraites et des missions, il avait opéré un grand bien et s'était fait une réputation exceptionnelle au Kentucky. En 1841, il établissait un collége à Louisville, et, dès le premier jour, les familles protestantes les plus distinguées, et de toutes les sectes, lui amenaient leurs enfants en se félicitant de pouvoir les lui confier. Il n'excitait pas seulement l'admiration toutes les fois qu'il montait en chaire, il électrisait ses auditeurs, qui n'avaient pas toujours la force de maîtriser leur enthousiasme et d'en comprimer les élans. Un jour, on vient supplier le Père Larkin de remplacer, dans la société littéraire de Louisville, le célèbre John Quincy Adams, qu'une indisposition subite empêchait d'y paraître et d'y prononcer son discours.

Le Père Larkin n'avait que quelques heures pour se préparer; mais il ne refuse pas cette occasion de parler une fois de plus en présence des hérétiques de toute nuance qui composaient la société littéraire : son improvisation ravit l'auditoire. Il avait pris pour sujet le génie de l'homme, il le traita avec une su-

périorité de vues, de talent et d'éloquence, que nul n'essaya de contester.

On était toujours avide de cette brillante parole. Le 4 juillet, jour anniversaire de l'affranchissement des États, on célèbre la fête de l'Indépendance par toutes sortes de réjouissances et de solennités publiques. En 1843, l'état-major du camp de Louisville sollicita du Père Larkin le discours d'usage. C'était une singulière et difficile mission pour le Jésuite. C'était un honneur, il est vrai, un hommage rendu à son beau talent et à ses aimables vertus; mais il devait parler en présence des ministres anglicans, de toutes les autorités de la ville, de tous les officiers de terre et de mer, de l'élite de la société, et il ne devait blesser personne. Il devait parler à des protestants et à des catholiques, à des esprits indépendants et républicains, et il ne devait être ni protestant, ni indépendant, ni républicain dans ses paroles! il devait même éviter tout ce qui pouvait donner prise à une fâcheuse interprétation. L'éloquent et savant Jésuite vainquit toutes ces difficultés avec tant de bonheur que, le 7 juillet, on lisait dans un journal protestant de Louisville, *The Advertisser* :

« Nous avons entendu dimanche soir un discours adressé par le révérend Père Larkin à une immense assemblée composée de citoyens et de militaires. L'orateur n'aurait pu choisir un sujet mieux approprié à la circonstance, ni remplir d'une manière plus heureuse la tâche vraiment difficile qui lui était imposée. La profonde érudition et le style châtié de cet illustre Jésuite revêtirent le sujet monotone de notre régénération nationale de formes nouvelles et polies, et entièrement inconnues à son auditoire, en joignant aux solennels enseignements de l'histoire et de la sainte Écriture une dignité et une chaleur qui subjuguèrent les âmes et ravirent de plaisir et d'admiration ses nombreux auditeurs.

« Vu de loin dans son sanctuaire champêtre, sa taille majestueuse s'élevant, de la plate-forme sur laquelle il était debout, presque jusqu'aux branches du chêne qui le couvrait; ses vêtements sacerdotaux, contrastant admirablement avec les brillants uniformes; sa figure animée et son geste rapide, commandant l'attention du soldat immobile et du chrétien respectueux, rani-

mèrent les souvenirs presque éteints des scènes merveilleuses du moyen âge, et nous reportèrent à ces temps chevaleresques où un humble ministre de l'Église romaine passait en revue des légions de chrétiens, qui, tout hérissés de fer, allaient combattre contre l'infidèle pour la délivrance du Saint-Sépulcre. »

Ce fait n'est pas un des moins curieux de l'histoire de la Compagnie de Jésus.

L'Amérique méridionale avait aussi réclamé ses Pères, elle demandait avec instance qu'on lui rendît les Jésuites; la république Argentine les obtenait enfin le 26 août 1836 et voyait arriver à Buenos-Ayres les Pères Berdugo, Majesté, Coris, Gonzalez et Macaron.

Le dictateur Rosas ne tarda pas à voir l'ascendant des Jésuites sur un peuple dont ils furent autrefois les civilisateurs, les protecteurs, les pasteurs, les pères. Il voulut les employer à favoriser son despotisme; les Jésuites prêchèrent la paix, la charité. la soumission. Ce n'était pas assez pour le dictateur, il exigeait davantage et témoigna son mécontentement de cette modération. Les Pères ne pouvaient être que les ministres de l'Évangile; étrangers à la politique, ils ne voulaient entrer dans aucun parti, ils restèrent dans une parfaite neutralité, au risque de compromettre l'avenir de leurs missions. Le dictateur ne put obtenir d'eux des cantiques d'actions de grâces pour les meurtres commis par ses ordres, et qu'il décorait du beau nom de victoires; il ne put leur faire placer son image dans leurs églises à l'égal de celle des saints; il se trouva offensé de cette résistance et leur déclara la guerre. Pour sauver sa vie, le Père Berdugo se réfugie sur le brick *l'Alcyon*, dont les officiers et l'équipage le reçoivent avec tout le respect, toute la convenance dus à son caractère sacerdotal.

Au mois de mars 1843, Rosas ne pouvant, même par la persécution, vaincre la fermeté des enfants de saint Ignace, leur ordonna de se séculariser ou de sortir de Buenos-Ayres sous huit jours. A cette époque, ils étaient au nombre de quarante dans la république; ils n'hésitent pas à se disperser; ils vont dans le Brésil, dans le Chili, plus loin encore, et partout ils sont reçus

avec joie et trouvent à travailler pour la gloire de Dieu. Mais la ville de Catamarca demande des Jésuites, et l'assemblée provinciale du Tucuman déclare, le 13 août 1844, que l'Ordre de Jésus est rétabli dans toute la province. Il en fut ainsi dans la Nouvelle-Grenade et dans toutes les provinces de l'Amérique du Sud où les Pères avaient été connus.

Dans le Levant, que les anciens missionnaires n'avaient point abandonné, d'autres étaient venus les remplacer dès que la Compagnie, après son rétablissement, s'était vue en mesure de reprendre cet apostolat. Le 7 février 1837, le Père Franco écrivait de Syra au Père Guidée :

« C'est à la grande pauvreté des missions que la Compagnie est redevable de l'avantage de les posséder encore. C'est parce qu'elles étaient si indigentes, que les autres missionnaires ne les ont pas acceptées après la suppression de l'Institut. Nous n'avons dans l'Archipel que deux résidences, l'une à l'île de Tenos, l'autre à Syra. C'est à Syra qu'en 1778, le jour de Noël, un de nos missionnaire apprit, en commençant la messe, qu'un vaisseau français faisait à l'instant même naufrage presque à l'entrée du port. « Mes amis, dit-il, voici de nos frères français qui se trouvent dans le plus pressant danger. Allez, volez à leur secours. C'est ce que vous pouvez faire de plus agréable à Dieu dans cette grande fête. » A l'instant, l'église est abandonnée. Hommes et femmes, grands et petits, tous courent à la mer, se jettent à l'eau, en retirent trente-quatre personnes et donnent au moins la sépulture à ceux des naufragés qui avaient péri...

« Quant à moi, je n'ai rien de fixe ; mon emploi est de parcourir les villages de l'île et les différents diocèses de l'Archipel, pour y donner les exercices spirituels et y faire des missions. Souvent même je suis invité à me rendre à Smyrne ou à Constantinople pour le même objet .. »

Dans les autres parties de la Grèce, les missionnaires n'étaient pas dans de meilleures conditions. En Syrie, ils avaient à lutter

contre le fanatisme musulman : « Vous êtes persécuté, écrivait le Père Planchet au Père Maillard, le 28 mars 1844, nous le sommes aussi; mais nous ne le serons qu'autant que Dieu le voudra. »

En 1833, les Jésuites, vivement désirés par les catholiques de Calcutta, étaient chargés de cette mission par Grégoire XVI.

Avant la suppression de la Compagnie, ils avaient laissé, dans cette partie de l'Indostan, quarante mille catholiques; soixante ans après, ils en retrouvent seulement huit mille; le protestantisme, l'islamisme, le paganisme, avaient dévoré les générations suivantes. Les Pères, en arrivant à Calcutta le 8 octobre 1834, se virent entravés par les Portugais. Le gouvernement de Goa demandait, au nom de la cour de Portugal, l'éloignement des Jésuites.

Les Anglais s'y opposent : ils ont promis la liberté des cultes, ils la maintiendront. Un riche Arménien offre sa maison au Père Saint-Léger pour y établir un collége, et, le 1er juillet 1835, ce collége était ouvert sous le nom et la protection de l'illustre apôtre des Indes, saint François de Xavier. Le Père Moré évangélisait le Bengale avec un merveilleux succès; en 1842, un des princes les plus riches de cette immense contrée, ravi de l'édu cation que les jeunes Hindoux recevaient au collége de Saint-François-de-Xaxier, veut fonder à ses frais un établissement semblable, avec la différence toutefois que les élèves seront tous exclusivement païens, et que les Pères ne leur parleront de religion que par l'exemple.

Le prince Babou-Moussi-Lolle-Seal était idolâtre; mais, depuis qu'il admirait les vertus et le zèle des Jésuites, il regrettait sans doute de ne pas être chrétien, et il espérait que les élèves des saints religieux ne résisteraient pas à l'exemple soutenu de leur sainte vie.

Les Jésuites hésitaient; une telle proposition alarmait presque leur conscience; ils la soumirent à la Propagande, dont la décision fut en faveur de Babou-Moussi. Peu après, l'archevêque de Calcutta installait les Pères dans ce nouveau collége, et le gouverneur général, anglican, prononçait, en présence d'une bril

lante assemblée, un discours dans lequel il donna les plus grands éloges à la Compagnie de Jésus.

Pour cette Compagnie de héros, dont l'étendard est la croix, et dont Jésus-Christ est le chef, l'humiliation est toujours à côté du triomphe, le Calvaire est bien près du Thabor. Les Pères Moré, Erwin et Weld étaient les plus aimés, les plus recherchés; Dieu les rappelle à lui. Le Père Weld surtout s'était vivement attaché les princes hindoux; tout ce que faisait le saint Jésuite, les princes le trouvaient bon, et nul n'eût osé le blâmer. Après sa mort, il n'en est plus ainsi. On s'aperçoit alors que les Pères du collége Seal, c'était le nom de celui que Babou-Moussi avait fondé, emploient des domestiques d'une caste inférieure, et suivent en cela la coutume anglaise, au mépris des coutumes indiennes. Les brahmes, les musulmans, les schismatiques, se sont entendus pour appeler sur ce point l'attention des princes et les irriter contre les Pères, dont le zèle ne cesse d'augmenter le nombre des catholiques.

Bou-Moussi s'indigne et retire son collége aux Jésuites. Les Pères l'abandonnent et vont évangéliser d'autres pays. Le collége de Saint-François-de-Xavier à Calcutta leur était conservé.

Le vicaire apostolique du Chang-Tong demandait à Rome des missionnaires de la Compagnie. Les chrétiens de cette Chine, dont les Jésuites avaient les premiers ouvert l'entrée à l'Évangile, se souvenaient de leurs premiers apôtres, et les appelaient de tous leurs vœux. Le 27 avril 1841, les Pères Gotteland, Brueyre et Estève s'embarquaient à Brest pour répondre à cet appel. Ils trouvèrent, dans la province de Chang-Tong et dans celle de Nankin, plus de quarante-cinq mille chrétiens qui avaient conservé la foi et l'avaient transmise à leurs enfants, bien que privés de tout secours religieux depuis la suppression de l'Ordre de Jésus. D'autres missionnaires partaient avec l'ambassade de France, le 13 octobre 1844, et l'un d'eux, le Père Clavelin, écrivant à un de ses frères d'Europe, le 12 janvier 1845, le détail de la vie des missionnaires en Chine, lui mandait :

« ..... A la messe, vous faites une petite instruction de vingt

minutes ; vous en faites autant pour les mariages, quand cela est possible. Combien de fois ne serez-vous pas interrompu au milieu de ces occupations ? On viendra vous chercher pour des malades qui sont bien loin, vu surtout la lenteur des moyens de transport. Il faut porter la chapelle avec soi ; c'est presque l'affaire d'une journée. Dans cette excursion, après avoir administré les malades, baptisé les enfants et rempli les autres ministères les plus indispensables, vous revenez comme vous êtes allé, en barque ou en chaise à porteurs, et c'est un temps précieux pour faire ses exercices spirituels. Arrivé à l'endroit d'où vous étiez parti, vous vous remettez bientôt au confessionnal, à moins que vous ne trouviez d'autres chrétiens qui viennent aussi vous chercher pour d'autres malades. Vous y courez aussitôt, bienheureux si vous ne trouvez pas des morts à votre arrivée. Le Père Estève, qui certes ne se ménage pas, a eu dans son district, dans l'espace de quinze jours seulement, sept ou huit chrétiens ainsi morts sans sacrements. Si l'on vous laisse tranquille, vous continuez à confesser jusqu'à huit, neuf, dix heures du soir. Vous vous couchez souvent à onze heures, minuit, pour vous lever à quatre ou cinq heures, pourvu toutefois qu'on ne soit pas venu interrompre votre sommeil pour d'autres malades, ce qui n'est pas rare. Quand un de ces malades vous fait demander, direz-vous que vous avez besoin de repos, que l'état de votre santé le réclame, qu'il faut vous ménager ? direz-vous : Attendez à demain ? J'entends toutefois tel Père vous répondre : « J'ai toujours « sur la conscience de l'avoir fait une fois : le lendemain, quand « je suis arrivé, le malade était mort, il ne s'était pas confessé « depuis quarante ans. » En pareil cas, j'ai trouvé la semaine dernière des confessions de quarante à cinquante ans. Les malades n'ont pas plus tôt été administrés qu'ils ont rendu le dernier soupir. Mais au moins, au retour de ces expéditions fatigantes, vous pourrez prendre quelques heures de repos. A votre retour, mon bien cher Père, vous trouvez des chrétiens qui attendent souvent depuis trois, quatre, et souvent huit jours pour faire leur confession. Ils ont cependant leurs terres à cultiver, leur famille à nourrir, et ils vont partir si vous ne les entendez pas. Vous rentrez donc au confessionnal. Ce n'est pas tout, voilà la

fièvre qui vous prend, et si, pendant les plus rudes accès, on vient vous demander pour un malade, que ferez-vous? Quand nous sommes arrivés, le Père Estève était retenu au lit par la fièvre. Il avait été envoyé hors de son district, à Van-Dam, afin de se rétablir plus facilement (et cependant il fut de même accablé par les confessions et repris de la fièvre). Le dimanche, pour vous reposer, vous dites deux messes dans deux différents endroits, et vous faites deux petites instructions. Pour vous conforter, vous avez ici tous les jeûnes possibles, que vous tâchez d'observer pour l'édification des fidèles. Ne vous impatientez pas, mon bien cher Père, car c'est justement la patience qui doit être ici votre première vertu. Sans elle vous ne ferez rien de bon en Chine. Je ne parle pas des chaleurs, qui sont excessives en certains temps de l'année; elles ont fait mourir subitement, il y a peu de mois, trois élèves du petit séminaire. Au milieu de toutes ces fatigues, le missionnaire reçoit des grâces bien grandes et presque toujours au-dessus des besoins qu'il éprouve. »

Les Pères qui demandent, qui sollicitent à genoux la faveur d'être envoyés en mission dans les pays infidèles, savent donc bien tout ce qui les attend de souffrances, de privations, de fatigues, de durs labeurs, et, néanmoins, ils sont haletants après ce genre de martyre dont le ciel est seul témoin, et que Dieu seul peut apprécier et récompenser.

D'autres Jésuites avaient entrepris une mission plus laborieuse encore : c'était celle du Maduré, qu'ils avaient été forcés d'abandonner par suite de la suppression, et dans laquelle ils revenaient à la fin de 1837, alors que le schisme de Goa multipliait les obstacles sous les pas des missionnaires restés fidèles au Saint-Siége. On les chassait des églises que leurs prédécesseurs avaient fait élever, on leur défendait d'y prêcher et d'y prier, et ils se construisaient des cabanes où ils offraient le saint sacrifice, ils se réfugiaient dans les forêts comme de pauvres parias, mais ils ne se décourageaient nullement, et opposaient une invincible patience à toutes ces persécutions.

Ils n'étaient que quatre pour suffire à d'immenses travaux, et

tant de fatigues jointes à tant de privations usaient rapidement leur santé. La faim, la soif, l'insomnie, un climat brûlant, tout cela était au-dessus des forces humaines. Ils demandaient en Europe, non leur retour, ils étaient heureux de ce martyre, mais d'autres missionnaires pour les remplacer lorsque Dieu les appellerait au ciel. Ce secours leur arrive, et, en 1843, huit jeunes Pères succombaient à cette vie impossible. Dès que la Compagnie reçoit cette nouvelle, c'est un élan indicible de la part de tous les jeunes Jésuites. Tous demandent la mission du Maduré, et six Pères et deux Frères coadjuteurs sont envoyés aussitôt. En arrivant sur cette terre qui peut-être sera bientôt leur tombeau, les nouveaux missionnaires s'agenouillent, la baisent avec amour, et rendent grâces à Dieu de les avoir choisis pour ce dangereux apostolat.

IX

Le pape Grégoire XVI était mort le 1er juin 1846. Le cardinal Mastaï, évêque d'Imola, se rendait à Rome pour le conclave qui allait donner à l'Église un nouveau Pontife, lorsque, arrivé à Fossombrone, où le peuple l'attendait pour le voir et lui demander sa bénédiction, une colombe qui fendait les airs descend, se pose sur la voiture de l'Éminence et s'y établit familièrement comme chez elle.

Les Italiens conservent précieusement une tradition d'après laquelle, dans les premiers siècles de l'Église, on regardait comme l'élu de Dieu celui qui recevait *le signe de la colombe* au moment d'une élection. Leur souvenir était conservé avec le titre d'*évêque de la colombe*.

Lorsque le peuple de Fossombrone vit descendre la colombe sur la voiture du cardinal, il s'écria avec ravissement : « Vive le cardinal Mastaï ! Il sera Pape ! La colombe l'a désigné, il sera Pape ! Vive le futur Pape ! » Ces cris n'effarouchaient nullement le joli volatile, il restait calme et doux comme s'il eût compris

la mission céleste que la foule se plaisait à lui attribuer. On essaya de l'effrayer, ce fut en vain. On prit un jonc assez long pour arriver jusqu'à la douce colombe, elle ne parut pas le redouter. On la frappa légèrement, elle s'enleva un instant, comme en se jouant, et se reposa aussitôt sur la voiture. Décidément, le cardinal devait être Pape, la foule n'en pouvait douter, elle l'acclamait avec un redoublement d'enthousiasme, et répétait : « Vive le futur Pape! Vive le Pape de la colombe ! Dieu l'a choisi ! » Pie IX, en effet, fut élu au deuxième scrutin du premier jour, le 16 juin 1846.

Le nouveau Pape ne devait pas être moins favorable que son prédécesseur à l'Institut de Saint-Ignace, mais il arrivait au Souverain-Pontificat dans le moment de la plus terrible fermentation en Italie et dans tous les États européens, et il crut devoir faire quelques concessions aux libéraux. Les exigences de ces fauteurs de désordres s'accrurent de la bonté de Pie IX, et l'on ne tarda pas à voir l'horizon se rembrunir, les orages s'amonceler.

En France, le libéralisme se posait en vainqueur. Les Jésuites de Paris, au lieu d'occuper seulement leurs deux maisons, l'une dans la rue des Postes, l'autre dans la rue de Sèvres, en occupaient plusieurs, disséminés qu'ils étaient par groupes de trois, quatre, cinq au plus. Ils n'exerçaient pas moins leur saint ministère, ils ne confessaient pas une personne de moins ; ils prêchaient tout aussi fréquemment; il n'y avait rien de changé que la demeure et le nombre de ses habitants ; mais le libéralisme n'ayant pu obtenir d'autre victoire se tenait pour satisfait. On lui avait donné ce petit bâton de sucre d'orge pour apaiser sa colère, il le suçait et ne criait plus. Il serait même allé entendre les conférences du Père de Ravignan à Notre-Dame, pendant le Carême de 1847, si le célèbre orateur n'avait été empêché de les reprendre par une maladie qui avait donné des craintes sérieuses pour sa vie, et dont les suites nécessitaient un repos absolu et prolongé. Du reste, le gouvernement continuait à profiter du zèle et de l'ingénieuse charité des Jésuites en ce qui ne blessait les susceptibilites d'aucun des gouvernants, et rapportait à l'État un avantage matériel autant que moral.

Les Jésuites avaient créé un orphelinat en Algérie. Ils étaient arrivés dans la colonie presque aussitôt que son premier évêque, Mgr Dupuch, n'ayant pour toute ressource que le vaste plan conçu par leur zèle et leur charité Ils avaient recueilli quelques enfants pauvres, abandonnés ou orphelins, sans pain et sans vêtements; ils les avaient réunis dans une maison située près d'Alger, et ils allaient tendant la main pour nourrir ces pauvres petits qui leur donnaient le doux nom de pères et ne demandaient qu'à obéir à leur voix. L'évêque d'Alger aidait les charitables religieux dans cette œuvre si importante; bientôt le gouvernement, sur ses instances et celles du gouverneur, accorde une subvention aux Pères de la Compagnie de Jésus, et l'orphelinat est transféré dans une grande propriété, à Ben-Aknoun.

Les Pères voulaient faire de leurs chers orphelins de bons chrétiens et de bons agriculteurs, afin de préparer à la colonie des ouvriers capables de mettre en valeur tous les terrains incultes dont la métropole pouvait espérer une source de richesses.

Les Jésuites de l'orphelinat de Ben-Aknoun ne se bornaient pas aux soins exigés par les enfants que leur charité avait adoptés; ils s'occupaient en outre de toutes les œuvres intéressant la gloire de Dieu et le salut des âmes. Le maréchal Bugeaud les admirait et les aimait, malgré la haine que leur portait le libéralisme.

Un jour, l'un des fils de Louis-Philippe, étant en Algérie, entend parler avec éloge de l'orphelinat des Pères, et demande au maréchal à quel Ordre appartiennent ces religieux:

— Ce sont des Jésuites, Monseigneur.

— Des Jésuites? Mais nous n'en voulons pas en France! Comment se fait-il que vous en vouliez en Algérie?

— Monseigneur, le roi m'a envoyé ici pour y faire le bien; ces Jésuites sont admirables de zèle, d'intelligence et de dévouement; ils rendent de très-grands services au pays, et je déclare qu'étant ici pour le bien de la colonie, j'accepterais ce bien de toutes mains, quand ce serait de celles du diable.

Le jeune prince, persuadé que, somme toute, un Jésuite vaut au moins le diable, n'insista pas d'avantage.

Au mois de septembre 1847, le Père de Ravignan, que sa santé tenait encore éloigné de la chaire, était député à Rome pour l'assemblée des procureurs et constatait avec douleur les progrès des ennemis de l'Église en Italie et jusque dans la capitale du monde chrétien. Les carbonari ne prenaient plus la peine de dissimuler leur intention, et commençaient déjà les hostilités par les cris de : « Vive Gioberti ! Vive Ganganelli ! »

Pie IX était loin de se faire illusion ; cet applaudissement à la mémoire du Pape qui sacrifia aux exigences de l'incrédulité, de l'hérésie et de l'impiété, les défenseurs de l'Église les plus intrépides et les plus dévoués, semblait être une menace pour lui. Il jugea devoir prouver aux révolutionnaires que nul ne devait espérer de lui une semblable immolation. Il aimait tendrement la Compagnie de Jésus, il voulut lui donner un témoignage éclatant de sa paternelle affection dans le moment où ses ennemis semblaient demander sa mort. La plus grande fête de l'Ordre de Saint-Ignace est celle du Saint-Nom-de-Jésus, que l'Église célèbre le 1er janvier. Pie IX se rendit solennellement au Gesu le 31 décembre ; il pria dans l'église des Jésuites, et, après avoir satisfait sa dévotion, il alla voir les Pères, d'autant plus nombreux alors que les députés des provinces, pour la congrégation, n'etaient pas encore partis. Cette visite, dans de telles circonstances, était un grand acte de courage de la part du Souverain-Pontife ; elle disait toute la fermeté de sa grande âme, toute la générosité de son noble cœur ; les ennemis de l'Église eux-mêmes en apprécièrent la signification et la portée.

A la fin de février 1848, la révolution éclatait en France. Louis-Philippe était renversé par le même peuple qui l'avait porté sur le trône, il fuyait, et la République était proclamée. Les Jésuites, toujours étrangers aux mouvements populaires, aux bouleversements politiques, restaient calmes et prêts à recevoir toutes les épreuves nouvelles que la Providence leur réservait. Mais cette fois la République fut moins redoutable qu'on ne l'avait espéré ; bientôt même les Pères purent rentrer dans leurs maisons et reprendre leur vie commune, ou, comme ils l'appellent, leur *vie de famille.* Les révolutionnaires ayant atteint leur but, les Jésuites n'avaient plus d'importance à leurs yeux ; ils les lais-

sèrent prêcher, confesser, s'occuper de leurs bonnes œuvres, et, poussant la générosité à ses dernières limites, ils leur accordèrent le titre et les droits de citoyens : des Jésuites purent donner leurs voix à un président de la République française. Les Pères ne s'étaient peut-être pas attendus à cet excès d'honneur, accoutumés qu'ils étaient à se voir *hors la loi* depuis si longtemps, au nom de la liberté et de *l'égalité devant la loi*; mais en fait de révolution rien ne doit étonner.

Un jour, c'était en 1849, un Jésuite passant à Toulon se sent ému à la pensée que là, dans ce bagne, près de quatre mille forçats n'emploient le temps de leur expiation qu'à blasphémer et à maudire. « Quel bien pourrait faire une mission au milieu de ces pauvres criminels! » se dit l'apôtre. Et il va trouver l'aumônier, l'abbé Marin, qui voit une inspiration divine dans cette pensée, mais qui fait entrevoir d'innombrables difficultés à vaincre pour arriver à l'exécution. Les Jésuites ne se découragent jamais et ne cèdent le terrain qu'à la volonté de Dieu manifestée par la voix de leurs supérieurs ou par la force de l'autorité humaine. Les difficultés étaient grandes, elles étaient nombreuses; le ministre, l'administration, les principales autorités, les règlements intérieurs et extérieurs; autant de siéges à entreprendre et à soutenir, autant de places à enlever. La Compagnie de Jésus, heureusement, est bien puissante par la prière; la Providence, qui avait inspiré l'idée de cette immense entreprise, sut renverser tous les obstacles qui s'opposaient à son exécution.

Le supérieur de l'Orphelinat de Ben-Aknoun venait en France demander à la République des enfants trouvés pour augmenter le nombre des agriculteurs chrétiens qu'il s'attachait à former en Algérie. Il passe à Lyon, ses frères le prient de faire à Paris les démarches nécessaires pour obtenir l'autorisation de donner une mission au bagne de Toulon. Les services de ce religieux donnant un grand poids à sa demande, il la voit accueillie, et le bagne est ouvert aux Jésuites. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette admirable mission, il faudrait tout dire; nous engagerons seulement le lecteur avide de touchants récits, de scènes émouvantes et de traits ravissants de la puissance de la grâce, à lire



B. ANDRÉ BOBOLA.

l'intéressant et dramatique opuscule de M. Léon Aubineau, intitulé : *Les Jésuites aux Bagnes.*

X

Le Supérieur de l'Orphelinat d'Algérie, nous l'avons vu, était venu en France demander au gouvernement des enfants abandonnés, dont l'avenir pouvait être une plaie pour la métropole, et qui, bien dirigés dans son établissement, donneraient au contraire à l'État de bons citoyens et de bons agriculteurs, en même temps que de bons chrétiens. Il demandait non-seulement les enfants trouvés, mais tous les orphelins pauvres de la capitale. Il sut faire goûter ses vues; la Ville de Paris s'engagea à lui donner régulièrement un nombre d'enfants proportionné aux ressources, et le gouvernement lui faisait la concession du camp d'Erlon, à Bouffarick, pour sa colonie de jeunes Parisiens. Après de grandes difficultés vaincues, le charitable Jésuite, accompagné d'un autre religieux de son Ordre, prenait, avec ses nouveaux orphelins, le chemin de l'Algérie. Ces enfants débarquaient au port africain en chantant *la Marseillaise*; les Pères s'en inquiétaient peu, ils savaient que bientôt leur douce fermeté aurait triomphé de ces rudes natures. Ils ne se trompaient pas. Le Jésuite ne compte pas sur lui seul, il compte sur la grâce qu'il demande toujours et qui ne lui manque jamais pour l'accomplissement des œuvres dont la volonté de Dieu l'a chargé. Bientôt après, en effet, les officiers supérieurs de l'armée d'Afrique admiraient la tenue, l'ordre, le travail de l'établissement de Bouffarick. Ces enfants, intraitables en quittant Paris, obéissaient maintenant au moindre signe des Pères et les aimaient de la plus vive affection.

Dans le même temps, le Père Chable fondait à Paris une œuvre destinée à prendre un très-grand développement et à produire un immense bien. Beaucoup d'ouvriers allemands venaient à Paris

chercher un travail qu'ils ne trouvaient pas toujours ; ils n'avaient aucune ressource pécuniaire et comprenaient à peine quelques mots de notre langue. Que devenaient ces âmes? Que devenaient les orphelins? Que devenaient, sous le rapport des premiers éléments de l'éducation chrétienne, tous les enfants de ces Allemands? Le cœur du Père Chable se mit au service de cette grande misère. Il chercha des aumônes, il fit venir des sœurs de Saint-Charles de Nancy, il les chargea de ces petits enfants, il fit construire une petite chapelle, en attendant d'avoir une église, il appela les Allemands à la prière, à l'instruction, à la confession, il obtint des merveilles, mais il manquait de ressources et il en demandait toujours pour consolider son œuvre ; afin d'y mieux réussir, il l'avait mise sous le patronage de saint Joseph.

Cependant la France catholique venait d'obtenir, sous le gouvernement républicain une victoire que les gouvernements précédents lui avaient constamment refusée : une loi du 15 mars 1850 déclarait l'enseignement libre, indépendant de l'université. La Compagnie de Jésus pouvait désormais répondre au vœu le plus cher des familles chrétiennes, en ouvrant des colléges pour l'éducation de leurs enfants. Elle y mit de la prudence ; les demandes lui arrivaient nombreuses, mais elle voulait laisser aux esprits forts le temps de se familiariser avec l'idée d'une liberté qu'ils avaient toujours combattue. Elle commença par les provinces, et ne prit la direction du collége de Paris, ou plutôt de Vaugirard, à la porte de la capitale, qu'en 1852. L'année suivante, les demandes pour ce dernier établissement dépassaient le nombre de places disponibles ; il en était ainsi dans tous les colléges des départements. A la sollicitation des familles, les Jésuites créèrent aussi à Paris, rue des Postes, une école préparatoire aux écoles spéciales du gouvernement, et qui donne d'excellents élèves à ces dernières.

Les prisons et les bagnes étaient encombrés de criminels ou de condamnés politiques ; une loi fut rendue créant à la Guyane française une colonie pénitentiaire, et le gouvernement fit appel au dévouement sacerdotal pour le salut et la consolation de ces hommes que les idées d'indépendance avaient poussés aux der-

niers excès, et de ceux que le crime avait dépravés jusqu'au plus sauvage abrutissement. Les Jésuites se présentèrent et furent agréés. Ils savaient tout le danger du climat de Cayenne pour les Européens, dont la santé est délicate; ils savaient que la fièvre jaune se présente souvent dans ces parages, et que bien peu d'étrangers résistent à ses atteintes; ils savaient toutes les épines, toutes les douleurs, toutes les amertumes de l'apostolat qu'ils convoitaient... Rien ne les arrêtait! Ces souffrances, ce martyre de tous les instants, étaient leur plus chère ambition, sauf l'obéissance. Tous demandaient cet apostolat, mais le supérieur devait choisir, et chacun attendait que l'obéissance décidât de son sort, en demandant à Dieu de lui faire donner la préférence.

Le 25 avril 1852, trois Pères et deux Frères coadjuteurs s'embarquaient à Brest avec le premier convoi de transportés. Ce convoi comprenait trente condamnés politiques; deux cent quarante forçats libérés, allant de leur plein gré chercher fortune dans la colonie; trois cent soixante forçats y allant continuer leur expiation. Le vaisseau comptait, en outre, les officiers du bord, l'équipage, quelques passagers, des gendarmes et des garde-chiourmes, ce qui formait, avec les cinq Jésuites, un total de sept cent quatre-vingt-trois personnes. Les trois Pères eurent la consolation de pouvoir chaque jour célébrer le Saint-Sacrifice pendant la traversée :

« Le dimanche, mandait le Père Morez, l'un de nous le célébrait plus solennellement, en présence de tout l'équipage. Alors le pont se convertissait en église; et même, avec un peu d'imagination, on pourrait dire en magnifique cathédrale, dont la voûte s'étendait à l'infini dans le beau ciel azuré des tropiques, et dont l'enceinte n'avait d'autres bornes que l'Océan. Parmi nos paroissiens forçats, il s'en trouve de tous les états; il en est même qui sont excellents musiciens. Il va sans dire que, pendant cette messe paroissiale de l'équipage, la musique vocale se joignait agréablement et pieusement à la musique instrumentale. Les pavillons des différentes nations, arrêtés avec des cordages par les matelots, formaient un espèce de sanctuaire aérien, qui met-

tait le prêtre à même de célébrer à l'abri du vent et à la vue de tous les assistants, c'est-à-dire de toute la population du navire. Du reste, la conduite de nos transportés a été admirable. Tous les jours nous faisions avec eux les prières, plusieurs fois le jour nous allions converser avec eux ; tous les soirs nous chantions ensemble les litanies de la Très-Sainte Vierge... Aussi le commandant en a-t-il rendu un compte très-flatteur. »

Les missionnaires débarquaient au port de l'île du Salut, à douze lieues de Cayenne, le 20 mai, fête de l'Ascension, après vingt-quatre jours de la plus heureuse navigation :

« Les Jésuites, continue le Père Morez, sont en grande vénération dans toute la Guyane française, non-seulement parmi les noirs, mais aussi parmi les blancs. Ils ont laissé de bons souvenirs dans les esprits, dans les archives et dans presque tous les monuments. Le palais du gouverneur a été bâti par les Jésuites. L'horloge de ce palais a été faite par un Jésuite. La plupart des églises et des presbytères remontent au temps des Jésuites (1). »

Les Jésuites avaient obtenu, dans leur mission des bagnes de France, des résultats trop consolants pour n'en pas espérer de semblables à Cayenne. Déjà on a vu qu'ils étaient écoutés et respectés dans la traversée, et que les forçats ne refusaient pas de prier avec eux. Arrivés à leur destination, les Pères se partagèrent les diverses catégories de transportés, et se dirigèrent avec eux au pénitencier assigné à chacune de ces catégories. Ils se trouvaient ainsi disséminés dans les îles du Salut, la Montagne-d'Argent, l'île de la Mère ; et la distance entre chaque pénitencier est assez considérable pour rendre les relations peu faciles et peu fréquentes. Le supérieur seul était à Cayenne, centre de l'administration pour ces divers établissements.

Dès le 20 juillet 1852, le missionnaire chargé des forçats détenus à l'île Royale-du-Salut, mandait :

(1) *Missions de Cayenne*, publiées par le R. P. de Montézon.

« Nos transportés vont bien pour la plupart; ils s'acquittent fidèlement de leurs devoirs religieux : la prière, la messe, les vêpres. Je prêche deux fois le dimanche; il y a attention et bonne tenue dans toute l'assistance. J'entends les confessions tous les jours et je suis occupé du matin au soir; chaque dimanche nous avons une nombreuse communion, qu'on peut appeler jusqu'à un certain point générale; elle sera beaucoup plus nombreuse le jour de l'Assomption. »

Le Père Herviant, chargé des transportés politiques, était loin d'obtenir autant de succès. Il était accueilli d'ordinaire par des imprécations, des blasphèmes et des insultes personnelles, que lui méritait son titre de Jésuite; c'est ce qui fit craindre pour lui sans doute la tentation de découragement, car il mandait, le 18 janvier 1853, à son supérieur en France :

« Ces jours derniers, j'ai fait une courte apparition à Cayenne, et j'en suis revenu tout désolé. Le Père Boulongne m'a lu l'article de votre dernière lettre, dans laquelle vous demandez s'il est vrai que les missionnaires soient découragés. Jamais reproche ne m'a fait plus d'impression; j'en ai encore les larmes aux yeux. Moi, découragé, mon Révérend Père! non, grâce à Dieu, non. Je n'ai jamais été aussi heureux que depuis le jour où j'ai mis le pied dans la Guyane, et le jour le plus douloureux pour moi serait celui où je serais obligé de la quitter. Paix du cœur, union avec Dieu, détachement de tout : voilà les trésors que j'ai trouvés ici. Je ne méritais pas l'honneur d'être membre de la mission la plus sublime qui puisse se rencontrer, parce que c'est la plus crucifiante; vous me l'avez accordé cet honneur, je vous en bénirai toujours, mon Revérend Père. »

Quelques mois après, le saint missionnaire écrivait : « Tout mon ministère, depuis six mois, s'est borné au prône du dimanche et à sept ou huit confessions. Un des transportés a abjuré le protestantisme. Plusieurs m'ont fait dire des messes pour leurs parents; d'autres apprennent de nouveau leurs prières. Beaucoup de préjugés sont tombés. Les blasphèmes ont cessé en

partie, mais les passions bouillonnent encore au fond de ces cœurs ulcérés (1). »

Le Père Herviant pouvait donc espérer que Dieu toucherait enfin ces âmes rebelles, et que son ministère ne serait pas toujours frappé de stérilité. Il demandait toutefois à s'occuper des nègres infidèles de la Guyane, dont il étudiait la langue, et s'abandonnait du reste à la volonté de ses supérieurs.

Le Piémont s'était débarrassé des Jésuites, qu'il jugeait trop arriérés sous le rapport de l'enseignement. Il avait sa révolution religieuse à opérer, les biens de l'Église à confisquer, les Ordres monastiques à supprimer, son indépendance du Saint-Siége à proclamer; pour tout cela, les Jésuites étaient des témoins importuns. D'ailleurs, que pouvait espérer la révolution de tous les jeunes gens dont ils avaient la direction? Les Jésuites avaient donc été chassés et leurs biens confisqués.

En même temps, ils étaient appelés dans la Prusse rhénane. Le vénérable curé de la paroisse Saint-Nicolas, à Aix-la-Chapelle, l'abbé Nellessen, leur donnait une maison dont il était possesseur, et remerciait Dieu de lui avoir accordé le bonheur de voir enfin des Jésuites établis dans une ville qui lui était si chère.

A Rome, la révolution avait éclaté, comme en France, en 1848; le Souverain-Pontife avait été obligé de fuir et de se réfugier à Gaëte, dans les États du roi de Naples, les Ordres religieux avaient été bannis de la Ville sainte, la Compagnie de Jésus avait été dispersée.

Les Jésuites, ouvertement attaqués, se virent forcés de sortir de Rome, et le Père Général mit à profit le temps de son exil en visitant plusieurs provinces de son Ordre. Il parcourut ainsi la France, la Belgique, l'Angleterre et l'Irlande, en attendant qu'il lui fût permis de rentrer dans la capitale du monde chrétien.

L'armée française ayant vaincu les révoltés, en 1849, l'ordre fut

(1) *Missions de la Guyane*, par le R. P. de Montézon.

rétabli à Rome, la Compagnie reprit possession de ses maisons, de ses églises, de ses colléges, et, au mois d'avril 1850, le Pape rentrait au Vatican aux applaudissements enthousiastes des Romains, et à la grande consolation de tous les cœurs catholiques.

En cette mêmme annéè 1850, Pie IX nommait le célèbre Père John Larkin, évêque de Toronto, dans le Canada; le saint Jésuite, effrayé de la charge que le Saint-Siége voulait lui imposer, avait conjuré le Père Général de détourner de lui ce redoutable honneur, et il allait à Rome pour obtenir cette grâce, lorsque, arrivé en France, il apprend que le Père Roothaan a fait agréer son refus à la Cour pontificale. Il n'alla pas plus loin et repartit pour l'Amérique. En 1846, les Jésuites de Louisville s'étaient établis à New-York et y avaient transféré leur collége, dont le Père Larkin était supérieur; il retournait avec joie, et sans perdre un instant, au poste qui lui était confié depuis quatre ans.

Le gouvernement du Père Roothaan avait été bien douloureux! Il avait vu la Compagnie expulsée pour la deuxième fois de l'Espagne, du Portugal, du Piémont. Il l'avait vue, en France, poursuivie par la calomnie, persécutée par les factions politiques, privée de la faculté d'enseigner par la faiblesse des gouvernements; et, à Rome, il avait vu le Souverain-Pontife, d'abord prisonnier au Quirinal, forcé de fuir pour éviter de plus grands malheurs et conserver la liberté de son gouvernement spirituel. La santé du Père Roothaan se ressentait de tant d'épreuves; et, le 8 mai 1853, il rendait sa belle âme à Dieu. Il avait soixante-huit ans. La Congrégation générale se réunit le 21 juin, et, le 2 juillet, le Père Beckx était élu vingt-troisième Général de la Compagnie de Jésus.

DERNIÈRES ANNÉES

1853 — 1860

I

Il ne nous reste plus qu'à jeter un regard sur les sept années à peine écoulées depuis la mort du Père Roothaan. Pour le religieux de la Compagnie de Jésus, il est une vertu mille fois plus chère et plus précieuse que la vie : c'est l'humilité. Notre tâche en devient d'autant plus délicate ; car il est difficile de parler des vivants sans blesser la justice ou sans froisser leur humilité. Essayons de passer rapidement entre ces deux écueils, et tâchons de les éviter en ne désignant aucun nom propre (1).

La santé de l'illustre Père de Ravignan ne lui permettant plus de continuer les conférences à Notre-Dame, il se bornait à quelques rares sermons dans des chapelles de couvent assez étroites pour sa faible voix, et il donnait tous les ans une retraite aux dames de la société, dans la chapelle du Sacré-Cœur, rue de Varennes. Ces retraites obtenaient chaque année un succès réel ; elles déterminaient des abjurations, elles amenaient des conversions.

Quant aux hommes qu'il a convertis, aux hérétiques et aux schismatiques qu'il a ramenés à l'Église, aux âmes qu'il a sauvées

(1) Notre première édition a excité à ce sujet des réclamations auxquelles nous croyons devoir faire droit ; nous ne nommerons donc dans celle-ci aucun des vivants de la province de France, dont les œuvres sont d'ailleurs assez connues.

ou qu'il dirigeait dans les voies de la perfection, il serait peu aisé d'en énumérer le nombre. C'était non-seulement de toutes les parties de la France, mais aussi de toutes les parties de l'Europe qu'il était consulté; sa réputation était universelle. En 1855, sa voix étant un peu moins faible, il put répondre au désir de la cour et prêcher le carême aux Tuileries; il le fit avec autant de talent que de liberté apostolique, et l'Empereur lui en sut gré. Après la station, il envoyait aux Jésuites de la rue de Sèvres, en son nom et au nom de l'Impératrice, un très-riche calice en souvenir du plaisir que les prédications du Père de Ravignan leur avaient fait à l'un et à l'autre. Mais l'humble Jésuite avait besoin de se dédommager de ce triomphe. Il va aux Petites-Sœurs des Pauvres et demande à la Supérieure la permission de prêcher une retraite aux vieillards que leur charité a recueillis; et, ne voulant parler que pour eux, il recommande le secret. Ces bonnes gens eux-mêmes durent ignorer le nom de leur apôtre. Telle était l'humilité de l'illustre Jésuite.

La pensée d'élever sur le rocher de Corneille, en mémoire de la déclaration solennelle du dogme de l'Immaculée-Conception, une statue colossale de la Très-Sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame de France, est due au Père de Ravignan. Tous les cœurs chrétiens, comprenant cette belle pensée, s'y unirent avec empressement; mais celui à qui la France doit l'initiative de cette grande entreprise n'en devait pas voir ici-bas l'heureux achèvement.

Le 3 décembre 1857, fête de saint François de Xavier, son patron, le Père Xavier de Ravignan tombait malade; le 8, il offrait le Saint-Sacrifice pour la dernière fois, et, après plus de deux mois de souffrances, supportées de manière à édifier ceux qui l'approchaient, il mourait de la mort des saints, le 26 février 1858. entre les bras du révérend Père de Ponlevoy, son supérieur, son ami, son Père spirituel. Il avait soixante-deux ans (1).

Cette mort porta le deuil dans tous les cœurs. Le peuple même s'émut à cette nouvelle et voulait voir *le saint*. Toutes les

(1) Voir la *Vie du R. P. de Ravignan*, par le R. P. de Ponlevoy. (Paris, 1860, chez Douniol.)

classes se portèrent en foule auprès de sa dépouille, exposée, durant trois jours, à la maison de la rue de Sèvres, à laquelle appartenait le Père de Ravignan. Chacun tenait à faire passer un objet sur le corps vénéré, et l'on vit des officiers en tenue y passer leur épée. Les obsèques du célèbre religieux furent un véritable triomphe, et si les Jésuites n'y avaient mis opposition, elles eussent été plus triomphales encore; car ses anciens élèves du collége de Fribourg voulaient le porter sur leurs épaules et on désirait que la cérémonie des funérailles eût lieu à Notre-Dame. Les Jésuites ne permirent aucune de ces éclatantes manifestations; mais ils ne purent empêcher un immense et brillant concours; ils ne purent empêcher l'élan de toutes les âmes qui devaient au Père de Ravignan le plus précieux de tous les biens d'ici-bas. Toutes les illustrations de la capitale semblaient s'être donné rendez-vous autour de l'humble cercueil du saint Jésuite, qu'elles accompagnèrent jusqu'à sa dernière demeure.

L'année précédente, la Compagnie avait perdu une de ses illustrations dans un autre genre; mais cette grande perte n'avait eu de retentissement que parmi les savants. Le Père Arthur Martin se livrait à la science archéologique et s'était acquis une juste célébrité par ses travaux, ainsi que le Père C. C., son collaborateur. Il avait publié avec lui les *Mélanges archéologiques*, accueillis avec tant de faveur par les hommes compétents, et la *Monographie des vitraux de la cathédrale de Bourges*, qui a ouvert une nouvelle porte à la science et que l'Académie a couronnée. Dans un de ses voyages d'étude, le Père Arthur Martin était mort subitement, laissant un vide immense dans sa spécialité. Mais les savants, comme les apôtres et les martyrs, sont toujours remplacés dans l'Ordre illustre qui, depuis trois siècles, n'a cessé de produire des savants, des apôtres et des martyrs. Le Père C. continue ses études et ses travaux; d'autres viendront qui lui succéderont.

La Compagnie de Jésus a toujours réuni toutes les aptitudes, Dieu lui a toujours donné les divers talents nécessaires pour agir puissamment sur toutes les classes à la fois. Aussi avons-nous vu que partout où les gouvernements lui laissaient sa liberté d'action, elle régénérait les sociétés sur lesquelles cette action

s'exerçait avec ensemble. Le Père de Ravignan était, à Paris, l'apôtre de l'élite de la socité; il y a des apôtres aussi pour les ouvriers, les pauvres, les ignorants, et l'on peut reconnaître leur talent incomparable pour se faire écouter et aimer de ces multitudes, pour les subjuguer et leur faire vaincre le respect humain.

Les Jésuites ont fondé une Association de secours mutuels pour les ouvriers, sous le patronage de saint François de Xavier; en quelques années, elle s'est étendue dans le monde entier. Les ouvriers qui en font partie se réunissent pour passer ensemble les soirées du dimanche; des prêtres et des laïques zélés les intéressent par des récits attachants, des leçons d'hygiène, des instructions pieuses, le chant des cantiques, des récompenses pour les plus assidus et pour ceux qui font le plus de recrues, enfin, ils leur font beaucoup de plaisir, en leur faisant éviter beaucoup de mal. A Paris, où les ouvriers sont si nombreux, il y a des réunions de ce genre dans plusieurs paroisses.

Les associations de bonnes œuvres ambitionnent généralement la parole d'un Jésuite au jour de leur quête annuelle; car on sait que, sous ce rapport, la Compagnie de Jésus a le secret d'une incomparable fécondité. Tous leurs sermons de charité sont autant de trésors pour ceux qui les réclament; s'il n'en était ainsi, on se demanderait peut-être ce que deviendront les enfants pauvres du Gros-Caillou lorsqu'ils perdront l'apôtre de l'œuvre qui les soutient. Depuis plusieurs années, le même Jésuite demande de l'or, à la même époque, dans la même paroisse, pour cette même œuvre; et chaque année il fait tomber dans les mains des quêteuses des sommes plus considérables que celles de l'année précédente.

Un autre occupe à Notre-Dame, avec le plus éclatant succès, depuis le carême de 1853, la place du Père de Ravignan. Il attire, il charme, il captive son immense auditoire, composé de tout ce que la capitale compte de plus célèbre dans les sciences et dans la magistrature, dans les lettres et dans les arts, dans la politique et dans l'armée. Le vaisseau de la grande métropole est insuffisant à contenir la foule d'hommes qui se pressent pour entendre la brillante et convaincante parole de l'éloquent Jésuite.

Ses retraites préparatoires à la communion pascale sont suivies avec le même empressement, et, chaque année, le nombre d'hommes qui prennent part à la communion générale à Notre-Dame, le jour de Pâques, augmente sensiblement. C'est là le plus beau triomphe de l'illustre orateur.

Dieu ne laisse pas de vide dans les rangs de la vaillante Compagnie de Jésus nous l'avons vus. Un brave meurt sur le champ de bataille, un autre le remplace. Les retraites du Sacré-Cœur, pour les dames de la société, devaient être continuées après la mort de celui qui les avaient établies, et le Père qui a recueilli cet héritage du Père de Ravignan voit les rangs aussi pressés et l'empressement aussi vif que jamais pour ces saints exercices.

II

Le Père P. s'était attire l'admiration de l'armée, en Algérie, par son courage et son intrépidité sur le champ de bataille, autant que par son zèle et sa charité dans les hôpitaux pendant les ravages du choléra. Au siége de Zaatcha, le brave Jésuite, après avoir célébré un jour le saint sacrifice au camp, adressait à l'armée une chaleureuse allocution, lorsque tout à coup une grêle de projectiles ennemis vient siffler autour de lui et joncher le sol jusqu'à ses pieds. L'intrépide religieux ne paraît pas s'en apercevoir, sa parole conserve toute sa fermeté, sa voix est tout aussi vibrante, son visage ne trahit nulle émotion : « Ses cils n'ont même pas tremblé! » disait plus tard l'un des officiers témoins de ce grand courage. Après la prise de Zaatcha, le général en chef témoignait sa satisfaction aux officiers supérieurs et parlait des récompenses méritées, lorsque toutes les voix à la fois nomment le Père P., et déclarent que pas un seul officier n'acceptera de récompense avant d'avoir vu attacher sur la noble poitrine du Jésuite le signe de la bravoure et de l'honneur. Quel-

ques jours après, cette distinction était imposée au Père, et les officiers et les soldats y applaudissaient avec enthousiasme :

« C'est tout de même gentil, disait un zouave, de voir la croix au Père P., il ne l'a pas volé, celui-là! c'est un brave! »

Le maréchal Saint-Arnaud savait l'estime du soldat d'Afrique pour le Père P.; il s'en souvint en recevant le commandement de l'armée d'Orient. Des Jésuites allaient être attachés à différents corps en qualité d'aumôniers ; le maréchal demanda que celui dont le nom était si populaire en Algérie fît partie de l'expédition; il lui fut accordé et reçut la charge de supérieur des Jésuites en Crimée.

Le choléra semblait attendre notre armée à Gallipoli. Laissons le Père Gloriot, l'un des aumôniers, nous rendre compte de cette grande désolation ; il nous dira en même temps, sans le savoir, le sublime dévouement, l'héroïque abnégation de son âme de Jésuite :

« Le choléra, écrivait-il, est venu s'abattre sur les troupes campées autour de Gallipoli, au nombre de dix mille hommes environ; nous n'étions pas prêts pour recevoir la visite de cet hôte terrible, et je ne sais par quel instinct malheureux il a commencé par frapper tous ceux qui auraient pu mettre obstacle à ses ravages. Deux généraux sur quatre ont succombé, dès les premiers jours, sept officiers de santé, trois officiers comptables, dix-sept infirmiers; le chef pharmacien et ses aides ont également péri victimes du choléra. J'étais seul au milieu des malades..... Pour les confesser, j'étais obligé de me tenir à genoux à côté d'eux. Ce n'est que là que j'ai bien compris que, pour sauver les âmes avec Jésus-Christ, il faut être prêt à subir avec lui la double agonie du corps et de l'âme. Ma plus grande épreuve c'était mon isolement; je suis resté six semaines sans pouvoir me confesser, et en voyant tout succomber autour de moi, je n'avais pas même l'espoir d'être assisté par un frère à mes derniers moments. Dieu évidemment me conservait pour que je pusse administrer les secours de la religion à tant d'âmes bien préparées; car si l'épreuve a été grande, grande aussi a été la consolation......

« Sous l'impression de terreur que causait le choléra, les sentiments de foi se ranimaient dans tous les cœurs; les officiers étaient les premiers à recourir à mon ministère, et ils venaient me trouver à toutes les heures du jour et de la nuit. Quelquefois j'entendais leur confession en me rendant d'un hôpital à l'autre; d'autres fois je les rencontrais m'attendant sur les escaliers intérieurs de l'hôpital. Je m'appuyais sur les mêmes escaliers; ils se mettaient à genoux à mes côtés et recevaient le pardon de leurs fautes. Quand ils m'apercevaient dans les rues, ils descendaient de cheval, me remerciaient affectueusement, et ajoutaient presque toujours : « Surtout, si je suis atteint, ne manquez pas « de vous rendre au premier appel. » Tous les soirs nous avions une cérémonie religieuse pour l'enterrement des officiers. Un jour que j'avais sous les yeux sept à huit bières, et autour de moi l'état-major de tous les régiments, je demandai la permission d'adresser quelques paroles. Debout sur une tombe, je parlai pendant une heure; jamais je n'avais contemplé de spectacle plus émouvant, je voyais de grosses larmes couler de tous les yeux et je n'entendais autour de moi que des sanglots.

« Les travaux avaient épuisé mes forces, et bien que je n'eusse ressenti aucune atteinte du choléra, j'étais réduit à un tel état de faiblesse, qu'il ne m'était plus possible de faire un pas sans le secours d'un bâton ou d'un bras. J'en étais là, me traînant auprès du lit de mes pauvres malades et pouvant à peine leur adresser quelques paroles, lorsque la divine Providence permit que, le 20 juillet, parût en rade de Gallipoli un des derniers aumôniers nommés. De suite, l'ordre lui fut donné par le général commandant la division de descendre à terre, et après avoir passe trois jours avec lui pour l'initier à ses nouvelles fonctions, je suis parti pour Constantinople, où je suis arrivé depuis cinq jours seulement. Mes forces reviennent peu à peu, et j'espère être bientôt en état de reprendre mes travaux. »

Ce dévouement du Père Gloriot était aussi celui du Père P... et celui du Père de D..., tous les Jésuites se montrèrent des héros.

Le Père P... était avec la division du général Canrobert à la bataille de l'Alma. Les Russes placés sur les hauteurs faisaient

pleuvoir leur formidable artillerie au milieu de nos troupes échelonnées sur le terrain en pente qui les séparait de l'ennemi. Au moment où le général donnait l'ordre aux zouaves de monter au pas de course pour s'emparer des hauteurs, le cheval du Père P. est tué sous lui. Le général lui témoigne le regret de ne pouvoir le lui remplacer; mais, au même instant, le brave Jésuite avisant un fourgon (1), s'élance dessus, aux applaudissements enthousiastes des officiers et des soldats, est emporté au galop, et arrive avec ses zouaves dont il n'avait pas voulu se séparer. Il met pied à terre et se jette à genoux, puis il soigne les blessés, il console et absout les mourants sans tenir compte du feu de l'ennemi, il électrise les troupes par son courage et sa sublime abnégation. Pendant toute la durée de la guerre, campé au milieu des soldats dont il était chéri, il n'attendait jamais d'être appelé pour courir sur le lieu du combat. Au premier signal donné aux troupes, il sortait de sa tente, marchait au feu avec le corps qui allait donner, et commençait toujours par se mettre à deux genoux sur le champ de bataille. Il priait en attendant que l'action commençât et que les blessés tombassent autour de lui. Hors du combat, les poches de sa soutane étaient toujours pleines, l'une de dragées, l'autre de cigares : « Non pour lui, assurément, mandait un officier, devenu son ami le plus dévoué; il n'y touche jamais; mais pour les soldats qui, tous, se feraient tuer pour lui. » Dans leur admiration, officiers et soldats disaient souvent : « Ce Père P. est courageux en *diable!* C'est un vrai lion! Il est magnifique! »

De tels souvenirs se conservent; notre armée d'Afrique vient d'être appelée en Italie, elle a demandé le Père P. Quant au Père Gloriot, après avoir fait un voyage en France pour y accompagner les restes du maréchal de Saint-Arnaud et avoir été décoré par Napoléon III, il retourna en Crimée reprendre ses fonctions d'aumônier du camp de Gallipoli. Mais bientôt ses forces ne répondant plus à son zêle et à son courage, il succomba, épuisé

(1) Dans notre première édition, nous avions répété d'après les publications du moment que le Père P. s'élança *sur un canon*. Nous apprenons que lui-même a désavoué le fait et affirmé qu'il monta sur un *fourgon*.

par l'excès du travail, heureux de mourir de la mort des braves, les armes à la main.

Cette mort est l'ambition de tous les Jésuites; ils veulent tous mourir au champ d'honneur, et s'ils peuvent obtenir de passer dans les rangs que la Compagnie envoie au martyre, leur vœu le plus cher est satisfait, car ils emportent d'assaut le Paradis. Cayenne est leur tombeau; leurs santés, affaiblies par le travail et la mortification, ne résiste pas au climat des tropiques, aux fièvres pernicieuses qui ravagent certains pénitenciers, à la fièvre jaune qui souvent décime la colonie. Un autre martyre attend les Pères dans la Guyane, c'est l'apostolat auprès des forçats. C'est pourtant là un des postes les plus enviés par les héros de la Compagnie de Jésus. Il est vrai qu'avant d'y mourir, ils ont la consolation d'y avoir gagné des âmes, d'avoir travaillé solidement à la gloire de Dieu, et de l'avoir fait dans l'exercice d'un ministère où tout est sacrifice pour la nature, et dont Dieu seul peut apprécier le mérite. Le Père Étienne Herviant était mort à Cayenne le 12 juin 1853; le Père Morez, supérieur de cette mission, succombait à la Montagne-d'Argent le 3 octobre de la même année.

Un nouvel établissement pénitentiaire venait d'être formé à Saint-Georges, sur les rives du fleuve Oyapock, pour les forçats les plus redoutables. Saint-Georges est d'autant plus malsain, qu'il renferme des marais dont les miasmes sont mortels aux Européens, et auxquels les nègres seuls résistent. Le Père Louis Bigot fut chargé de cette mission, et y arriva le 19 décembre 1853. Déjà, sur cent quatre-vingts transportés envoyés dans ce pénitencier, plusieurs étaient morts, deux s'étaient pendus de désespoir, un autre s'était noyé. Quelques-uns s'écriaient : « Ah! s'il y avait seulement un prêtre! »

« A peine débarqué, mandait le Père Bigot au Père Provincial, je m'empressai de me rendre à l'hôpital. En voyant un Père, tous ces pauvres malades jetèrent un cri de joie, le premier peut-être qui fût sorti de leur cœur depuis bien des années : « Quoi! mon Père, s'écriaient-ils de tous côtés, vous venez avec nous; mais

ce n'est qu'en passant, n'est-ce pas ? — Non, assurément, leur dis-je ; j'ai appris en Europe que vous mouriez sans sacrements et que vous soupiriez après la venue d'un Père. Aussitôt j'ai tout quitté, j'ai entrepris un voyage de treize cents lieues pour venir vous consoler, vous mettre tous dans le chemin du ciel, puis, s'il le faut, souffrir et mourir avec vous. » Ce peu de paroles, que je n'avais pu prononcer sans émotion, furent aussitôt répétées de case en case, et Dieu daigna s'en servir pour disposer favorablement les transportés à profiter des grâces que je venais leur offrir de sa part. La venue d'un Père fut un véritable événement pour la colonie. On ne parlait plus que de cela...

« Presque tous les transportés noirs et blancs qui ne sont pas à l'hôpital viennent assidûment à la messe et aux vêpres. Ils paraissent écouter les instructions avec un vrai désir de s'instruire. Il s'en faut encore de beaucoup qu'ils soient tous convertis, et je n'en suis pas étonné ; car d'après les dossiers de leurs procès, dont on m'a donné le résumé, la plupart ont à revenir de bien loin. Voleurs de toutes les catégories, faussaires, assassins, voilà mes chers paroissiens...

« La plupart ne savent pas même l'Oraison dominicale. On conçoit que ces infortunés n'en viennent pas tout d'un coup à demander la communion fréquente. Pour moi, j'admire l'action de la grâce en eux ; je vois, par la manière dont ils meurent, que Dieu a sur tous des desseins de miséricorde ; cela m'inspire pour eux je ne sais quel intérêt, qui me fait regarder comme un bonheur de mourir en les servant... »

Ce bonheur, le Père Bigot ne tarda pas à en jouir. Après avoir converti tous les condamnés que la mort avait frappés, après en avoir vu mourir plusieurs de la plus sainte mort, lui-même allait recevoir la double récompense du martyre et de l'apostolat, le 28 avril 1854. Il avait quarante-sept ans et n'était dans la Guyane que depuis quatre mois. La douleur des transportés fut si vive et si émouvante, que le commandant les dispensa du travail de la matinée, le lendemain, afin de leur laisser la triste consolation d'assister aux funérailles de *leur Père*. Tous voulaient porter son corps, pour lequel ils avaient fait un cercueil en bois d'acajou.

L'honneur de porter *le Père* fut accordé aux infirmiers. Toute la colonie assista à la messe, tous, officiers et transportés, accompagnèrent la dépouille vénérée, qui fut déposée dans le terrain consacré aux autorités.

Les larmes et les sanglots des condamnés nous semblent le plus beau, le plus touchant panégyrique du saint Jésuite, qui avait eu « le bonheur de mourir en les servant. »

Le Père Jean Alet, arrivé à Cayenne le 17 février, était emporté par la fièvre jaune, le 24 septembre de la même année, et il s'était si tendrement attaché aux transportés du pénitencier Sainte-Marie, dont il était chargé, qu'il demanda comme une faveur d'être inhumé dans leur cimetière afin de n'être pas séparé de ses chers condamnés, même après sa mort. Ce désir fut respecté, et il fut pour la colonie le discours le plus éloquent et le plus fructueux (1). Les morts si promptes de tous les missionnaires envoyés sur cette terre de désolation excitaient le zèle de tous les Jésuites français. C'est la province de France qui est chargée des missions de Cayenne. Lorsqu'un missionnaire est mort, la nouvelle en est donnée à toutes les maisons de la province, et alors quel empressement à solliciter le bonheur d'aller mourir à son tour au milieu du rebut de la société, de ces condamnés dont on s'éloigne instinctivement avec tant d'horreur !

Le supérieur de la maison de Saint-Joseph, à Quimper, le Père Postel, soupirait après cette mission ; la Providence lui témoigna d'une manière touchante que ce désir était bien réellement une inspiration du ciel. Un Jésuite allait de Quimper à Paris, à la fin de l'année 1857 ; le Père Postel le prie de demander pour lui au Père provincial le premier poste vacant à Cayenne. La santé du Père Postel était des plus faibles, il n'y songeait pas et demandait seulement à Dieu la crucifiante mission qui faisait tant de martyrs. Quelques mois après, il reçoit une lettre du Père provincial où il lit : « Etes-vous prêt à partir pour Cayenne ? »

Le Père Postel lui répond : « Mon révérend Père, quel jour faut-il partir ? »

(1) *Missions de Cayenne*, par le R. P. de Montézon.

Il arrive à Paris au jour désigné et se hâte de remercier celui de ses Frères qui a si bien plaidé sa cause, ainsi qu'il l'en avait prié. Celui-ci se souvient et lui dit tout simplement : « Je l'avais oublié ! » La volonté de Dieu ne pouvait être plus clairement et plus délicieusement manifestée.

Moins d'un an après son départ de France, le Père Postel partait pour le ciel.

Depuis le commencement de la mission de Cayenne en 1852, quinze Jésuites au moins y sont morts victimes de leur zèle et de leur charité apostoliques.

Au commencement de l'année 1859, le Père Provincial reçoit la nouvelle de la mort de deux missionnaires de cette colonie ; il écrit aux maisons de sa province, et aussitôt lui arrivent QUATRE-VINGTS demandes ! Deux héros sont tombés, quatre-vingts se présentent pour les remplacer ! et tous sont Français ! Deux seulement furent le petit nombre des élus, et partirent de Marseille le 15 mai, pour s'embarquer à Toulon le lendemain, sur l'*Amazone*, avec huit cents forçats.

III

Le 20 septembre 1858, on écrivait d'Alger au journal l'*Univers* :

« Le bateau qui partira d'Alger demain emportera le révérend Père B., de la Compagnie de Jésus. Il y a quelques jours seulement qu'un ordre du Père Provincial a appris à ce saint religieux qu'il était appelé aux fonctions de procureur des missions, et qu'il devait se rendre le plus promptement possible à Paris, qui sera désormais sa résidence.

« Comment dire la douleur de cette séparation ?

« Le Père B. quitte l'Algérie à l'âge de soixante ans, après y avoir passé dix-huit années de sa vie et avoir consacré à l'Œuvre des Orphelinats tout le zèle dont sa grande âme était capable.

« Née, dans notre colonie, de la charité de ce bon prêtre, cette Œuvre a pris rapidement un grand essor, et aujourd'hui elle possède les deux beaux établissements de Ben-Aknoun et de Bouffarick. . . . .

« Le maréchal Pélissier avait compris tout ce qu'il y a de sublime dans l'Œuvre des Orphelinats ; il l'aimait, il la protégeait hautement, et après sa victoire, comme gage de son pieux souvenir, il envoyait à la chapelle de Ben-Aknoun la croix qui décorait le clocher de la métropole russe. »

Le Père B. quittait en effet l'Algérie, le 21 septembre 1858; mais l'Œuvre qu'il avait créée n'était point abandonnée par la Compagnie. Il est vrai que, l'Orphelinat destiné aux enfants de Paris n'étant plus alimenté par le gouvernement, il était à craindre que cette belle et importante entreprise ne pût être continuée, ce qui faisait ajouter au correspondant de l'*Univers :*

« Un grand problême n'est-il pas résolu quand on a pu enlever de Paris cette malheureuse et quelquefois terrible population d'enfants sans parents, foyer vivant et grandissant toujours de haine contre la société, instrument de toutes les révolutions?

« N'a-t-on pas fait quelque chose quand, après avoir lavé ces éléments impurs dans les eaux salutaires de la régénération catholique, on a obtenu les résultats que chacun peut constater aujourd'hui à Bouffarick...; quand on a ainsi créé une population composée de jeunes hommes aimant la vie des champs, ayant de bonnes notions théoriques et pratiques d'agriculture, portant leurs bras chez tous ceux qui veulent accepter leurs efforts, et y portant de plus leur moralité, leur esprit religieux et le respect qu'on a su leur inspirer pour l'autorité; quand on a, par ce moyen, trouvé des éléments certains et indispensables de colonisation que l'on chercherait vainement ailleurs? Voilà l'Œuvre!

« Hélas! qui sait ce qu'elle deviendra! Les enfants qui sont à Bouffarick aujourd'hui sont encore ceux que le saint prêtre dont nous parlons avait amenés avec lui. Malgré ses pressantes sollicitations, il n'a pu en obtenir d'autres, et l'Œuvre se meurt. »

Le Père Chable a fondé à Paris, nous l'avons vu, l'Œuvre ad-

mirable de Saint-Joseph-des-Allemands, Œuvre qui vient au secours d'une multitude de ces pauvres étrangers, ainsi que des Alsaciens et Lorrains qui ne savent qu'imparfaitement la langue française. Ils sont au nombre de plus de cent mille dans la capitale, et il fallait toute la confiance du Père Chable pour oser entreprendre le soulagement de cette immense misère. En quelques années, cette belle Œuvre s'est merveilleusement accrue. Les sœurs de Saint-Charles, de Nancy, donnent l'instruction gratuite à quatre cents petites filles; elles font des classes du soir à quatre-vingt jeunes ouvrières; elles en réunissent le dimanche de deux à trois cents. Les malades sont visités et secourus; les jeunes personnes sans travail ou sans place sont patronnées, sont placées dans d'honnêtes ateliers ou au service de familles chrétiennes. Au moyen de souscriptions, en tête desquelles figurent l'impératrice, le cardinal-archevêque de Paris et plusieurs princes d'Allemagne, le Père Chable a vaincu tous les obstacles, il a fait construire des écoles proportionnées à ce grand nombre d'enfants devenus les siens; mais, épuisé par tant de fatigues et de sollicitudes, ce Père des pauvres, dont le zèle était infatigable, dont la charité ignorait le repos, est allé, le 11 avril 1859, recevoir la récompense promise à celui qui *a bien travaillé* et qui *a achevé sa course.*

A la nouvelle de cette mort, chaque famille allemande crut avoir tout perdu, car elle pleurait son père et le père des orphelins. La douleur de ces pauvres ouvriers ne s'exprimait que par des sanglots déchirants. Le 13 avril était un mercredi, jour de travail, jour d'atelier; mais ce jour était celui des funérailles du bon Père Chable, et le travail fut abandonné, l'atelier fut déserté; hommes, femmes, enfants, voulaient assister aux obsèques du bon Père et accompagner sa dépouille jusqu'au modeste tombeau qui allait la leur ravir pour toujours.

Ils s'y rendirent en foule. Ces milliers de pauvres suivant cet humble convoi du saint Jésuite, pleurant tout haut celui qui leur avait fait tant de bien, qu'ils trouvaient si doux d'appeler leur bon Père, et qu'ils ne devaient plus revoir qu'au ciel; ce spectacle était déchirant, mais il était magnifique! Toutes les pompes de la terre n'en sauraient approcher, les plus éloquents discours sont

moins éloquents que les larmes de ces milliers d'indigents et d'ouvriers.

Le Père appelé à recueillir l'héritage du Père Chable, à prendre la direction de l'Œuvre de Saint-Joseph-des-Allemands, la dirige avec le même zèle et le même dévouement.

Il est une autre Œuvre dont la réalisation ne pouvait paraître possible qu'à la Compagnie de Jésus, habituée à ne jamais reculer devant les obstacles, lorsqu'il s'agit du salut des âmes. On sait ce que sont ces troupes nomades d'acrobates, de funambules, d'écuyers qui courent les fêtes des villages ou les villes de province pour amuser le public. La plupart ne savent pas s'il y a un Dieu, peu sont baptisés, beaucoup ignorent d'où ils sortent et ne savent rien des parents qui leur ont donné la vie. Les Jésuites ont entrepris l'instruction et l'amélioration de ces bohémiens ! Et ils réussissent ! Dès qu'une troupe arrive dans une ville où les Jésuites ont une maison, ils en sont avertis, et leur zèle se met à l'œuvre ; ils entrent en relation avec ces pauvres ignorants, ils gagnent leur confiance, ils les instruisent, ils les retiennent le plus longtemps possible, et lorsqu'ils sont suffisamment instruits et préparés, ils les admettent à la réception des sacrements.

Cette Œuvre créée depuis quelques années porte ses fruits. Le 9 septembre 1858, l'évêque de Laval distribuait la sainte Communion, dans l'église des Jésuites, à plus de vingt écuyers appartenant à la même troupe ; quatre jeunes personnes, dans la tenue la plus modeste et la plus recueillie, communiaient pour la première ou la seconde fois. Maintenant il n'est pas rare de voir les acrobates assister à la sainte messe, dans l'église d'un village, le jour de la fête patronale, et ce fait, se présentant à Vincennes en 1858, valut à une jeune personne l'humiliation la plus douloureuse. Le suisse apercevant son costume qu'elle n'avait pas suffisamment dissimulé, et ne pouvant supposer qu'une personne de ce genre fût amenée à la grand'messe par esprit de foi, la chassa honteusement de l'église. Elle eut le courage de le supporter sans se plaindre, et de se retirer sans rien perdre du calme et de la modestie de son maintien. Ce trait dit assez la solidité des instructions données par les Jésuites, au milieu

d'obstacles invincibles en apparence, et il prouve en même temps combien Dieu se plaît à répandre ses bénédictions sur leurs travaux.

L'oubli religieux dans lequel vivent en général les apprentis et les jeunes ouvriers ne pouvait échapper au zèle des Jésuites. En 1858, une Œuvre a été organisée en faveur de ces jeunes gens, pour les paroisses Saint-Étienne-du-Mont, Saint-Jacques-du-Haut-Pas et Saint-Nicolas-du-Chardonnet, afin de les maintenir dans la pratique des devoirs religieux qu'ils abandonnent d'ordinaire aussitôt après leur première communion. Tous les dimanches ils se réunissent dans la chapelle des Jésuites de la rue des Postes, ils assistent à la sainte messe, entendent une instruction et vont passer le reste de la journée dans la maison des Frères, rue Neuve-Saint-Étienne-du-Mont. Là ils trouvent des jeux et une bibliothèque qui les intéressent et charment leur loisir, en leur évitant le danger des mauvaises compagnies et le travail aux jours consacrés à Dieu (1).

IV

L'existence des Jésuites en Belgique troublait les esprits forts. Les colléges surtout, dont les nombreux élèves étaient autant de

(1) On nous a fait l'observation que nous donnions trop de place à la province de France dans notre esquisse des *Dernières Années*.

A cela nous répondrons que, limité par le nombre des pages, afin de rendre ce livre accessible à tous par la modicité de son prix, nous ne pouvions nous étendre également sur les Œuvres de toutes les provinces. Ecrivant pour des Français, nous avons cru devoir appeler préférablement leur attention sur les travaux de la Compagnie de Jésus au milieu d'eux. Nous oublions vite le bien qui se fait loin de nous ; nous ne pouvons perdre aussi aisément le souvenir de celui qui se fait sous nos yeux, mais que l'irréflexion nous avait empêchés de voir ou d'apprécier.

proies enlevées pour l'avenir aux sociétés secrètes, devenaient le point de mire de tous les impies. Une manifestation en faveur de la liberté et de la fraternité devenait nécessaire, elle fut résolue. Le libéralisme ameuta la lie du peuple de Bruxelles et se rua, au mois de mai 1857, sur le collége Saint-Michel, en brisa les vitres à coups de pierres, insulta les saints religieux et se livra à d'ignobles excès envers les Frères des écoles chrétiennes, qu'il accusait du crime de Jésuitisme. Cette manifestation prit le nom de victoire.

Les vaincus n'avaient pas battu en retraite, ils n'avaient point reculé devant l'ennemi, ils avaient conservé leur position, ils étaient toujours un obstacle. Une nouvelle attaque fut concertée et fixée au 15 octobre 1858. Les Jésuites occupent deux maisons à Bruxelles, dans la rue des Ursulines; ces deux maisons sont en face l'une de l'autre et séparées par la rue; l'une est affectée au collége Saint-Michel, l'autre est l'habitation des Pères; l'hospice des vieillards est attenant à cette dernière.

Dans la nuit du 18 au 19 octobre, à minuit et demi précis, une détonation formidable ébranle le quartier, fait voler en éclats les vitres des deux maisons de Jésuites, jette l'épouvante dans l'hospice des vieillards et répand la terreur dans la ville. Chacun croit avoir été réveillé par un coup de canon. « Ça n'a pas réussi! » dit une voix d'homme dans la rue des Ursulines, quelques moments après l'explosion.

Les fenêtres s'ouvraient, on cherchait à se rendre compte d'une telle secousse à une telle heure. Trois hommes étaient dans la rue, plus de vingt autres accourent se joindre à eux, tous sont bien vêtus, tous paraissent se connaître et s'entendre. Ils examinent la maison des Pères, ils examinent le collége; quant au voisinage, ils ne s'en occupent pas. L'un d'eux veut ramasser un objet sur le pavé: « Prenez garde! s'écrie un autre, cela peut encore éclater! » Cet objet si terrible était devant la maison des Pères. Une mèche encore allumée se trouvait au milieu de plusieurs débris; ils se la passent de l'un à l'autre, cherchant à se rendre compte de l'insuccès de l'entreprise.

La police arrive sur le lieu de la détonation, la foule s'y portait, les intéressés fuyaient, n'osant emporter les débris de leur



B. JEAN DE BRITTO.

coupable tentative, et l'on découvrit une bombe fulminante, dont l'effet aurait dû être la destruction de la maison et l'incendie du quartier. La machine avait été lancée au premier étage et avait laissé son empreinte sur le mur qu'elle avait noirci, sans faire d'autre ravage que le bris des vitres, causé par l'explosion.

Comment se fait-il que cette explosion ait eu lieu sans autre effet? C'est le secret de la Providence qui veillait sur les siens. Les auteurs de ce sacrilége at entat ne purent se l'expliquer. La police se saisit des fragments de la bombe, elle parut faire d'actives recherches pour découvrir les coupables, mais ce fut en vain; les clubistes ont le talent de se soustraire à la justice des gouvernements qui veulent bien les tolérer.

En 1859, ils obtenaient un triomphe sur les Jésuites de Gand. La police de cette ville déclarait en contravention le supérieur du collége Sainte-Barbe..... Pourquoi? Parce qu'il possède un billard dans l'intérieur du collége, pour la récréation des élèves, et qu'il ne s'était pas muni d'une *patente!* Un collége des Jésuites doit être assimilé à un café!..... Mais il fallait se dédommager du démenti que l'on venait de recevoir. Le 3 février, l'*Indépendance belge* avait publié ces lignes :

« Le docteur Ducros, ancien médecin de l'Hôtel-Dieu de Marseille, vient de mourir, laissant une succession assez importante. Il avait, à Paris, une belle-sœur veuve, mère de deux jeunes enfants. Par un premier testament, il avait laissé à ses neveux une grande partie de sa fortune, mais un second testament olographe, de date plus récente, *partage l'héritage de M. Ducros entre l'Hôtel-Dieu de Marseille et la Compagnie de Jésus, représentée par le révérend Père Bernard, qui est arrivé de Rome pour faire valoir ses droits.*

« Le docteur Ducros, dans les derniers temps de sa vie, était devenu extrêmement dévot. Il ne quittait plus les églises, et, pendant quarante jours, il *servit la messe, pieds nus, à un Père Jésuite.* On assure que la famille met opposition à l'exécution du testament et qu'elle en appellera aux tribunaux. »

Ce conte étant assez ridiculement arrangé pour être cru et

exploité, la commission administrative de Marseille s'empressa de réclamer, et *l'Indépendance belge* fut obligée de le désavouer et de dire que la Compagnie de Jésus n'était même pas nommée dans le testament du docteur Ducros.

Toujours la calomnie, toujours la haine, toujours la persécution. L'enfer ne pose jamais les armes que pour préparer de nouvelles attaques.

En Allemagne, la Compagnie est tranquille, au moins à la surface, et se voit toujours aimée et respectée. La faculté de théologie, à l'Université d'Inspruck, lui a été rendue ; elle occupait naguère encore, à celle de Vienne, la chaire de philosophie, et le correspondant de la *Gazette de Liége* lui écrivait à la fin de mars 1859 :

« L'église de l'Université et les sermons de carême des révérends Pères Schmude et Klenkowstroem, de la Compagnie de Jésus, paraissent devoir être encore plus brillants, — passez-moi l'expression, — sous tous les rapports, que les années précédentes. Chaque jour, dès une heure après-midi, — les sermons ont lieu de trois à quatre heures, — vous voyez arriver, pêle-mêle, piétons et équipages armoriés, qui siégent devant la porte de l'église. Heureux tout ouvrier ou gentilhomme qui parvient dans l'intérieur sans être trop durement froissé. Il va sans dire que la moitié de l'auditoire est alors encore forcée de passer ces trois heures debout, les bancs ne suffisant pas, à beaucoup près, pour cette foule. Parmi les augustes auditeurs de l'Université, nous remarquons chaque jour Leurs Altesses Impériales et Royales l'archiduchesse Sophie et l'archiduc François-Charles, parents de Leurs Majestés. L'Empereur, l'Impératrice et toute leur cour assistent également aux éloquents sermons des révérends Pères, aussi souvent que les graves occupations actuelles leur en laissent le temps. »

Le 1er mai de la même année, l'Allemagne perdait le Père Joseph-Ferdinand Damberger, célèbre prédicateur, qui avait longtemps attiré la foule à l'église des Théatins de Munich, et rési-

dait depuis à Scheftlarn, en Bavière. Le monde savant lui doit les *Tableaux généalogiques*, le *Livre des Princes*, l'*Histoire synchronistique du monde*. Ce dernier ouvrage est, en Allemagne, d'une grande célébrité, les hommes compétents le considèrent comme l'un des plus remarquables de l'époque et font des vœux ardents pour qu'il trouve un continuateur digne du Père Damberger ; car ce travail est resté inachevé ; mais l'auteur si regretté a laissé d'immenses matériaux à ses successeurs. Le Père Damberger avait soixante-quatre ans et appartenait à la Compagnie de Jésus depuis 1837.

La ville d'Aix-la-Chapelle voulait ériger une église monumentale en souvenir de la promulgation du dogme de l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge, et confier le service de ce sanctuaire aux religieux de la Compagnie de Jésus. Ce plan approuvé, un des riches habitants de la cité offre de faire construire à ses frais la demeure des Pères, qui sera la seconde maison de la Compagnie à Aix-la-Chapelle, et cette offre généreuse est acceptée. Le 22 mai 1859, le cardinal Geissel, archevêque de Cologne, entouré de plusieurs prélats, auxquels s'étaient joint le Père Abbé de la Trappe-du-Mont-des-Oliviers, posait la première pierre du majestueux édifice élevé à l'honneur de Marie-Immaculée.

En Italie, les Jésuites continuaient à faire le bien, et pressentaient la tempête qui allait les renverser. Le flot révolutionnaire bouillonnait et montait toujours, mais les Pères conservaient le calme et la sérénité des saints. Un jour ceux de Velletri, dans les États-Pontificaux, apprennent qu'ils sont des voleurs tout simplement.

La cathédrale de Velletri renferme une statue miraculeuse de la très-sainte Vierge, couverte des plus riches ornements, des bijoux les plus magnifiques, offerts par la reconnaissance ou la dévotion des Vellétriens. Dans les premiers mois de l'année 1858, cette statue disparaît subitement, et le bruit se répand aussitôt que les Jésuites l'ont enlevée ; en quelques instants ce bruit a pris la consistance d'un fait, il était assez ridicule pour cela. Malheureusement pour ses auteurs, le fameux bandit Vendetta, que ses meurtres ont rendu la terreur de la contrée, écrit que

lui seul s'est emparé de la Madone; il déclare qu'il la gardera comme otage jusqu'à ce que l'impunité lui soit officiellement garantie pour le passé, ainsi qu'à ses complices. L'autorité se voit forcée de parlementer avec le malfaiteur, mais ne cède point et exige avant tout le retour de la Madone à la cathédrale; alors Vendetta reporte l'image vénérée où il l'avait prise.

Les Jésuites n'avaient pas attendu cette restitution pour demander à se retirer de Velletri, ajoutant que le bruit injurieux répandu contre eux dès la disparition de la Madone leur prouvait qu'ils avaient perdu la confiance des Vellétriens. Le gouvernement pontifical s'opposa énergiquement à leur éloignement et répondit qu'ils faisaient un trop grand bien dans cette ville pour qu'il leur fût permis de la quitter. Mais déjà le peuple, tout étourdi lui-même de sa crédulité, se serait opposé au départ de ses apôtres vénérés.

A Rome, quelques personnages aussi zélés que pieux ont fondé un séminaire destiné à recevoir les jeunes gens de l'Amérique espagnole qui sont appelés au sacerdoce. Le Souverain-Pontife a voulu que ce séminaire fût dirigé par la Compagnie de Jésus, et le Père Général a décidé que les Jésuites espagnols en seraient chargés. Ils en ont pris possession en 1858.

Les Bénédictins possédaient autrefois, dans le voisinage de Rome, le sanctuaire de la Montorella, dédié à la Sainte-Vierge; ils l'abandonnèrent dans le XVIIe siècle, par suite d'un incendie. Le Père Athanase Kircher, de la Compagnie de Jésus, aussi célèbre alors par ses vertus que par sa science, avait fait réparer l'église, bâtir une maison à côté et assuré des fonds dont le revenu devait être employé annuellement à faire donner une mission dans ce sanctuaire par les Jésuites. Ce lieu devint un pèlerinage très-fréquenté, et, après la mort du Père Kircher, son cœur fut déposé au pied du maître-autel, où l'on voit encore l'inscription qui l'atteste. Depuis, les Jésuites ont donné tous les ans, à la Saint-Michel, la mission à la Montorella; mais le sanctuaire était abandonné le reste de l'année. Pie IX a fait cesser cet abandon au mois d'avril 1858; il a confié l'église à la Congrégation des prêtres polonais, mais en réservant les droits de la Compagnie de Jésus, qui continuera de donner la mission fondée par le Père Kircher.

V

En 1857, le nouveau siége de Saint-Paul, dans les États-Unis, devenait vacant par la mort de son premier titulaire, et le Pape y nommait, en 1859, le célèbre Père de Smet. Le saint missionnaire ne put se résigner à accepter cet honneur et fit valoir ses motifs de refus. Le Père Général les appuya en suppliant le Pape de détourner ce fardeau de la Compagnie. Pie IX, sachant d'ailleurs l'immense influence du Pére de Smet sur les sauvages de l'Orégon, et tout le bien qu'il fait parmi eux, consentit à porter son choix sur un autre. Cette influence est si grande, que les généraux anglais se voient forcés d'y avoir recours pour vaincre les révoltes soulevées par leur inhumanité envers les Peaux-Rouges.

L'armée anglaise rejette au loin ces bons indigènes, afin de s'emparer des pays fertiles qu'ils occupent; elle fait avec eux des traités que son gouvernement refuse de ratifier; elle repousse les tribus sauvages jusque dans les déserts, où elles meurent de faim, et il vient un moment où ces peuples, exaspérés par ces iniquités, prennent les armes, se réunissent, se portent en masse sur les envahisseurs et les écrasent. Alors les généraux font un appel aux Jésuites, les Pères deviennent médiateurs entre les parties belligérantes, les sauvages n'hésitent jamais à accepter tout ce qu'ils jugent bon de décider pour eux, et jamais ils ne sont les premiers à rompre les traités. Ces révoltes se sont renouvelées plusieurs fois depuis 1855.

Au mois de mai 1858, le colonel Steptoe, en marche contre les Peaux-Rouges, voit tout à coup venir à lui le Père Joset; les sauvages ont préparé une embuscade qui doit envelopper sa troupe de telle sorte que pas un soldat ne pourra leur échapper. Pour prévenir le colonel et empêcher ce carnage, le Jésuite a entrepris un voyage long et périlleux, et plus d'un danger l'attend au retour. Le colonel rétrograde, mais bientôt, atteint par

d'autres sauvages, son régiment, forcé par le nombre, leur abandonne armes et bagages et s'enfuit en désordre. Les Anglais durent évacuer l'Orégon et préparer une nouvelle campagne.

Le 1er septembre, le colonel Wrigt attaquait de nouveau les sauvages et les dispersait après trois combats acharnés, mais les Indiens refusaient de se soumettre à leurs cruels vainqueurs. Un officier de l'armée de l'Orégon écrivait au *Freeman's Journal* de New-York :

« D'après la manière dont ils sont traités par les blancs, et même par les officiers du gouvernement, il n'est pas étonnant que les Indiens résistent jusqu'à la mort. A l'agence de Sillett, près de notre poste, les sauvages meurent en grand nombre, par suite de maladies engendrées par la famine et la mauvaise qualité de leur nourriture. L'autre jour, ils ont envoyé ici une députation pour se plaindre de l'aridité du terrain qu'on leur avait assigné, disant qu'ils préféraient mourir en combattant plutôt que de mourir de faim. Parmi les habitants blancs de ce territoire, celui qui tue le plus d'Indiens est le plus considéré, et on le nomme membre de la Législative. Ils sont plus sauvages que les Indiens et également dégradés. Toutes les difficultés survenues en ce pays, à l'exception cependant de la dernière, proviennent de la faute des blancs. Les actes les plus brutaux sont commis, et leurs auteurs ne sont jamais punis. »

Les missionnaires, voyant la résolution des sauvages, se firent médiateurs entre les vainqueurs et les vaincus, amènèrent la soumission de ceux-ci, des conditions acceptables de la part des premiers, et des traités de paix furent conclus dans les conditions proposées par les Jésuites. Le *Freeman's Journal*, en donnant cette nouvelle, ajoutait :

« Les rapports officiels et les lettres particulières sur la fin des hostilités en Orégon attribuent ce résultat à l'intervention du R. Père Josel, comme cause principale. Cet aveu n'est que juste, et il vient à l'appui de nos assertions. Nous n'avons cessé de dire que les forces militaires dont le général Clarke disposait sur

les côtes du Pacifique étaient suffisantes pour réduire les Indiens révoltés, pourvu que le gouvernement voulût bien fortifier l'influence des missionnaires catholiques, et, par leur entremise, assurer les tribus les plus florissantes que justice leur serait rendue. Ces tribus n'étaient pas mal disposées à notre égard, mais elles avaient été entraînées à une rébellion momentanée par ressentiment des injustices des blancs. »

« Il est digne de remarque, dit encore ce journal, que les Indiens les premiers à se révolter, tels que les Spokanes, sont les tribus placées longtemps sous l'influence des missionnaires méthodistes, et qui avaient appris de ces ministres à haïr les catholiques. C'est là une triste vérité, mais c'est la vérité, et nul ne pourra nier ce que nous avançons. Les Spokanes, qui ont attaqué le colonel Steptoe, étaient les sujets des expériences des missionnaires méthodistes; ils sont ennemis mortels des missionnaires catholiques, et ils tueraient nos prêtres s'il les avaient en leur possession. Quelques-uns des Nez-Percés sont catholiques, et d'autres bien disposés à le devenir; mais la majorité nous est hostile. Ceux qui sont catholiques sont en bons termes avec les Têtes Plates et les Pends-d'Oreilles, qui sont presque tous catholiques et qui demeurent en paix avec les États-Unis. Les Cœurs-d'Alènes, les Indiens-Chaudières et d'autres tribus de cette région sont aussi catholiques ou sous l'influence des Jésuites, et les États-Unis n'ont pas de meilleurs amis que ces sauvages.

« La mission du célèbre Père de Smet consiste à raffermir les Indiens dans leurs bonnes dispositions et à user de son influence sur les autres nations pour les amener à la paix. Cet homme vraiment apostolique a passé plus d'un quart de siècle parmi ces sauvages, endurant avec eux leur pauvreté, leurs famines, leurs défaites à la guerre, leur vie errante et misérable. Il y a plus de trente-sept ans que le Père de Smet, jeune missionnaire, abandonna la demeure élégante de ses pères à l'appel intérieur de Dieu, qui le destinait à être le patriarche et le messager du ciel au milieu des pauvres Indiens des États-Unis. Lundi dernier, l'œil encore vif, la démarche encore assurée, ce grand homme, cet homme de bien, a pris passage sur le vapeur de l'isthme

avec le général Harney, dans l'humble position de chapelain de l'armée. »

Le général Harney, qui était loin de s'attendre à une si prompte pacification, allait, avec un renfort considérable, au secours du colonel Wright, et il avait prié le Père de Smet de l'accompagner pour lui servir de médiateur auprès des Indiens; mais, trouvant sans doute humiliant de reconnaître à un humble missionnaire plus de puissance que n'en eut jamais la plus terrible artillerie, il lui avait donné le titre d'aumônier de l'armée, et le saint religieux l'avait accepté. Un général n'avait pas le courage de ses actes, un pauvre religieux moins craintif avait le courage des siens.

Le Père Congiati, missionnaire de l'Orégon, écrivait de Portland, le 29 novembre 1858 :

« Comme vous le voyez, je ne suis pas encore mort, ainsi que beaucoup de personnes le croyaient en Orégon. J'ai atteint Portland il y a trois jours, après une absence de quatre mois environ. J'étais en route pour San-Francisco, mais j'ai été obligé de changer d'avis et d'hiverner en Orégon. Au printemps, je partirai de nouveau pour les Montagnes-Rocheuses. Le voyage que j'achève, quoique plein de dangers, a été plus heureux que je ne m'y attendais. J'ai été aussi loin vers l'est que la rivière Missouri, et j'ai parcouru environ 4,000 milles. Quand je considère la pauvre condition de ma santé, l'âpreté du pays sauvage que j'ai traversé et les privations auxquelles j'ai été soumis, je suis étonné de moi-même, et ma chevauchée de 4,000 milles à travers les montagnes, les forêts, les plaines, les rivières et les déserts, me paraît comme un rêve plutôt que comme une réalité. Il est évident que le bon Dieu m'a assisté d'une manière toute particulière, grâce aux prières de mes amis. Grâce à Dieu, j'ai réussi dans l'objet de mon voyage, et, outre plusieurs autres bonnes choses faites, j'ai fondé une nouvelle mission parmi les Indiens Pieds-Noirs. A Walla-Walla, j'ai eu le plaisir de rencontrer le révérend Père de Smet. Nous avons passé trois jours ensemble, après lesquels il est parti pour la mission des Cœurs-d'Alènes. La der-

nière guerre indienne a fait beaucoup de bien à la cause catholique dans ce pays, et la conduite des missionnaires catholiques pendant la guerre a dissipé les préjugés dans l'esprit d'un grand nombre, tant blancs que sauvages. Si j'en avais le temps, combien d'histoires édifiantes et de choses consolantes je vous dirais sur ce sujet! Je sais que votre cœur vraiment chrétien s'en réjouirait. »

Le Père Joset dirige depuis 1844 la mission du Sacré-Cœur, située au milieu des montagnes arides habitées par les Cœurs-d'Alènes.

Un de ces bons sauvages écrivait naguère au Père Général de la Compagnie de Jésus :

« Mission du Sacré-Cœur, 1er novembre 1858.

« *Au grand chef de toutes les robes noires,*

« GRAND CHEF ROBE NOIRE,

« Je ne te connais pas; mais je sais que tu es le grand chef de toutes les robes noires. Je suis un sauvage de la nation skoyelpy. Les blancs nous appellent Chaudières. Mon nom de baptême est Michel, ma femme s'appelle Marie. Les robes noires ont quitté mes gens, parce qu'ils ont abandonné la prière pour le jeu et la boisson. La faute n'est pas la nôtre, robe noire, mais des blancs qui sont venus dans notre pays pour y chercher l'or. Avant l'arrivée des blancs, nous étions bons et heureux, et aimions le Grand-Esprit que tes enfants, les robes noires, nous ont appris à connaître, ce bon temps est passé. Moi et ma femme avons quitté notre malheureuse patrie pour suivre les robes noires. Nous connaissons bien la doctrine chrétienne. La robe noire Joset m'a appris à lire et à écrire ; il m'a appris aussi le français. J'ai appris aussi le chant, je me suis décidé, et ma femme avec moi, à nous consacrer au bien spirituel et temporel de nos compatriotes sous la conduite des robes noires. Je t'écris cette lettre, grand chef robe noire, pour te prier à envoyer en mon pays un plus grand nombre de robes noires. Tous les sauvages les aiment et veulent les avoir pour leur enseigner la vraie prière et connaître le

Grand-Esprit. Je te prie donc par notre Sauveur, que tu aimes beaucoup, et par notre Mère sainte Marie, qui est très-chère à ton cœur, à avoir pitié des pauvres sauvages. Nous sommes pauvres et ignorants, mais notre âme est aussi précieuse que l'âme des blancs. Jésus-Christ est mort pour nous aussi. Ton cœur est grand et bon, grand chef robe noire, et je ne doute pas que ma prière, qui est la prière de tous les sauvages, ne soit écoutée. La robe noire Congiato, grand chef de toutes les robes noires de mon pays, t'enverra cette lettre. Il part pour le pays des Espagnols. Il sera de retour après cinq lunes. J'espère, grand chef robe noire, que tu lui donneras pour compagnons beaucoup d'autres robes noires. Les cœurs des sauvages seront alors contents. Je prie le Grand-Esprit que ton cœur soit touché.

« Je te dis adieu, ô grand chef de toutes les robes noires.

« Ton enfant en Jésus-Christ,

« MICHEL, *sauvage skoyelpy.* »

Quelle patience, quelle persévérance, quelle abnégation ne faut-il pas au missionnaire pour obtenir de tels résultats de ces sauvages! Ajoutons que la sainte vie des missionnaires fait descendre toutes les bénédictions du ciel sur leurs travaux. Dieu se plaît même quelquefois à les accompagner de prodiges éclatants. On sait qu'un très-grand nombre d'Allemands émigrent annuellement et vont dans les États-Unis chercher à faire valoir leurs talents ou leur industrie. Un Jésuite de leur nation s'est dévoué à leur salut avec tant de zèle et de douce charité, qu'il a été surnommé, dans tous les États de l'Union, l'apôtre des Allemands, c'est le Père Weninger, dont la réputation de sainteté s'étend dans toute l'Amérique du Nord.

En 1858, le Père Weninger donnait une mission à Gutemberg, dans l'État d'Iwa; il la termina par la plantation d'une croix, et, au moment où elle allait être posée, une dame protestante qui avait eu la curiosité d'assister à cette cérémonie, s'écrie : « Regardez! regardez! » Chacun porte son regard vers le point indiqué, et toutes les voix à la fois font entendre la même excla-

mation d'étonnement et d'admiration. Le ciel était d'une pureté parfaite, et sur le fond de son bleu si pur et si beau se dessinait une grande croix blanche d'une régularité de lignes qui ne laissait rien à désirer. Les spectateurs, émerveillés, contemplèrent ce prodige aussi longtemps qu'il fut visible ; il disparut dès que la croix de la mission fut plantée.

En 1856, pendant que le même missionnaire était en prière sur le bateau à vapeur qui le portait sur le Minnesota, où il allait prêcher une mission, le même prodige se renouvela à Gutemberg qu'il venait de quitter pour s'embarquer. En 1858, le *Freeman's Journal*, de New-York, recevait cette lettre :

AU RÉDACTEUR EN CHEF DU *Freeman's Journal*.

« Grands-Rapides, 12 septembre 1858.

« Le P. F. Weninger, de la Compagnie de Jésus, ayant terminé ses missions aux églises de Saint-Joseph et de l'Assomption, à Détroit, a bien voulu donner ces saints exercices aux Grands-Rapides. Trois paroisses allemandes se sont unies pour participer aux bienfaits de notre mission.

« Tel était leur zèle, que le peuple accourait ici de parties éloignées du pays. La presse locale s'en est même préoccupée, lorsqu'elle voyait les Allemands venant aux Grands-Rapides des villages éloignés de soixante milles. Mgr l'évêque de Détroit a honoré de sa présence la plantation de la croix. Le 6 septembre, après avoir terminé notre mission, le P. Weninger partit pour Alpine, afin d'y planter aussi la croix et d'y écouter les confessions de ceux qui n'avaient pu se rendre à notre paroisse. A cette solennité, un événement extraordinaire est arrivé. A peine la croix eut-elle été bénie, et au moment où on allait l'élever, une croix blanche, large et bien dessinée, apparut tout à coup dans le ciel bleu, entourée d'une couronne de légers nuages. Et cette croix a disparu aussitôt que la croix du missionnaire fut plantée dans le sol. La foule entière des assistants a contemplé avec un prodigieux étonnement cette apparition extraordinaire, et vous auriez pu entendre les personnes les moins crédules s'écrier : « Ceci est surnaturel. »

« Je sais très-bien que beaucoup de critiques expliqueront cet événement comme un phénomène accidentel de la nature ; mais je leur dirai que l'apparence était une croix blanche, régulière, à arêtes bien coupées, et se montrant au milieu d'un ciel bleu. Si le phénomène est purement naturel, pourquoi ne se montre-t-il jamais que dans de semblables solennités? Et pourquoi a-t-il lieu au moment de la plantation d'une croix de mission, en présence de centaines de témoins? Pourquoi encore le même fait se reproduit-il pour la troisième fois depuis cinq ans, dans le cours de l'apostolat du P. Weninger au milieu de nous?

« L'apparition a eu lieu à deux heures de l'après-midi, la veille de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie.

« M. MARKO,
« *Curé de la paroisse allemande des Grands-Rapides.* »

Le Père Weninger a rendu, et rend encore, chaque jour, les plus grands services à l'Église. C'est lui qui a fait cesser le schisme qui, depuis un grand nombre d'années, avait fait de la paroisse de Saint-Louis de Buffalo un objet de scandale. Tous les Ordres religieux demandaient à faire des retraites sous la direction de ce savant Jésuite, et un Bénédictin écrivait au *Freeman's Journal* :

« Abbaye de Saint-Vincent, en Pensylvanie,
« 18 septembre 1858.

« Hier a eu lieu l'élection d'un abbé pour notre monastère de Bénédictins, et je suis heureux de vous informer que notre très-digne et très-vénérable abbé, le très-révérend Père Boniface Wimmer, a été réélu à la presque unanimité. Il est maintenant notre abbé *ad dies vitæ.* Le nombre des prêtres votants et des clercs dans les Ordres sacrés a été de quarante-trois. Tous avaient fait avant l'élection une retraite spirituelle sous la direction du révérend Père Weninger, le célèbre missionnaire et apôtre des Allemands de ce pays. Je ne peux omettre d'exprimer publiquement notre vive gratitude pour ses bontés. »

Le 12 octobre 1858, un journal catholique des Grands-Rapides, *The Inquirer*, annonçait ainsi un grand triomphe de la grâce suite du prodige d'Alpine :

« Dimanche dernier, a onze heures, M. Jacob Schneider, d'Alpine, a été reçu membre de l'Église catholique à West-Side. Il était l'une des trois cents personnes dont a parlé l'abbé Marko comme ayant été témoin de l'apparition d'une croix dans le ciel au moment de l'érection de la croix de mission d'Alpine. Ce miracle a été la cause de son changement de foi, M. Schneider ayant été jusqu'alors membre de l'Église luthérienne allemande. »

De tels faits parlent assez éloquemment.

Le dimanche 12 décembre de la même année, l'archevêque de New-York montait en chaire, dans sa cathédrale, et prêchait en faveur du séminaire américain récemment fondé à Rome. La quête répondait généreusement à l'appel du prélat, et pourtant chacun réservait une large part pour celle de l'après-midi ; car c'était l'orateur aimé, le Jésuite vénéré et chéri, le célèbre Père Larkin, qui devait se faire entendre pour une Œuvre non moins intéressante, l'école gratuite de la paroisse de Saint-Jacques. On murmurait tout bas que l'éloquent religieux parlerait sur l'éducation chrétienne, on pressentait tout ce que le sujet lui donnerait d'entraînant et de chaleureux, et toutes les places étaient retenues longtemps d'avance, toutes les bourses étaient disposées à se vider entièrement.

A l'heure du sermon, l'archevêque paraît dans la chaire de Saint-Jacques, son visage trahit une vive émotion, l'assistance en est troublée au cœur sans en deviner la cause, et elle attend avec anxiété la première parole du prélat. A peine a-t-il donné quelques mots d'explication, que l'auditoire semble foudroyé... L'instant d'après, les larmes se font jour, les sanglots éclatent... Le vénérable prélat pleure, lui aussi, car le malheur qu'il vient d'annoncer l'a frappé dans ses affections les plus chères... La veille, le samedi 11 décembre, le Père John Larkin avait confessé toute l'après-midi. A sept heures, il était sorti du confessionnal pour prendre quelques aliments, et il allait y rentrer

pour y rester jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, ainsi qu'il en avait l'habitude. Un des Pères lui trouve le visage altéré et lui dit :

— Vous sentez-vous malade, mon Père?

Le supérieur étend la main et lui répond d'une voix ferme :

— Tout est fini.

Au même instant, il s'affaisse, son corps tombe dans les bras de son confrère, son âme s'envole au ciel.

La sainteté du Père Larkin était à la hauteur de sa science et de son éloquence, cette perte a été profondément ressentie dans tous les États-Unis et dans la Grande Bretagne, où il avait passé trois années en qualité de visiteur. De 1854 à 1857, il avait prêché des retraites dans les plus grandes villes des trois royaumes; il s'était fait aimer et apprécier partout où il avait passé, et, de retour à New-York, il avait repris ses travaux accoutumés, avec un succès toujours croissant. La perte est immense pour cette ville en particulier, mais la récompense doit être belle autant que durable pour celui qui a fait tant de bien.

Bientôt après, la Californie perdait aussi un des apôtres les plus éminents de la Compagnie de Jésus : le Père Pierre de Vos, né en Belgique en 1797, et entré dans l'illustre Société de Jésus en 1828. Le *New-York Freeman's Journal*, en annonçant cette douloureuse perte, disait :

« Toute sa vie, ce fut un homme d'une foi vive, d'une piété soutenue, d'un zèle à toute épreuve. Les villes de Gand, d'Alost et d'autres localités se souviendront longtemps de ce fervent religieux. Quand, à force d'instances, il obtint la permission d'aller évangéliser les sauvages, dont le salut le préoccupait sans cesse, sa santé était si faible, et il avait déjà tant de fois craché le sang, qu'on craignait qu'il ne mourût en route. Mais le Père de Vos comptait sur la Providence, qui l'a fait survivre plus de vingt ans à son départ, au milieu des plus rudes travaux. »

« Pendant plusieurs années, dit encore le même journal, il fut missionnaire dans la Louisiane et le Missouri. Lors de l'établissement du noviciat du Florissant, le bon Père y devint maître des novices. Bientôt sa demande d'être envoyé parmi les Indiens

des Montagnes-Rocheuses fut écoutée, et, en 1843, il se dirigea vers ces régions, explorées quelques années auparavant par le célèbre Père de Smet. Ce qu'est la vie d'un Jésuite missionnaire parmi les tribus indiennes, un missionnaire Jésuite seul peut le comprendre. Les dangers, les privations, les labeurs qui éprouvèrent la constance du Père de Vos pendant les huit années qu'il passa chez les Têtes-Plates et dans la vallée de Wallamette, ne sont connus que de ses compagnons et de celui qui maintenant le récompense. »

Dans la même année, l'armée des États de l'Union allant attaquer les Mexicains révoltés, l'autorité faisait appel aux aumôniers militaires : un seul se présenta; tous les autres préféraient jouir en paix de leur riche traitement au sein de leurs familles, et abandonnaient à Luther les âmes confiées à leurs soins. Toutefois, il y avait un grand nombre de catholiques dans le corps expéditionnaire, et les chefs crurent devoir demander aux Jésuites un de leurs religieux pour administrer les sacrements aux mourants. Deux Pères s'empressent de joindre l'armée, ce sont le Père Mac-Elroy, vieillard vénérable, qui se dévoue à soigner l'âme et le corps des blessés dans l'hôpital de Matamora, où il s'attire toutes les bénédictions des protestants et des catholiques, et le Père Rey, qui assiste les blessés et les mourants sur le champ de bataille. Ce dernier, après avoir été providentiellement préservé de l'atteinte des balles ennemies, à l'assaut de Monterey, tombe sous les coups d'un brigand mexicain, et va recevoir la récompense réservée aux martyrs.

A Buffalo, le Père Ryder, un des prédicateurs les plus distingués des États-Unis, jouissait d'une immense popularité, et l'avait mise à profit, en prenant l'initiative de la manifestation des catholiques de Saint-Louis en faveur des droits temporels du Souverain-Pontife. Son exemple trouva de nombreux imitateurs dans la Nouvelle-Orléans, et de là dans tous les États... En 1860, le Père Ryder avait quitté la terre, laissant de vifs et profonds regrets. Mais, nous l'avons vu, les rangs se reforment promptement dans la vaillante milice de saint Ignace de Loyola.

Nous ne rappellerons pas tout ce que l'héroïque Compagnie a inscrit de nouveaux martyrs par les massacres de Syrie ; nous ne dirons pas le courage et le zèle avec lesquels elle continue son laborieux et touchant ministère parmi ces peuples désolés et toujours menacés.

En Chine, les Jésuites font chaque jour de nouvelles conquêtes. Appelés, en 1842, à reprendre une partie de l'héritage de leurs devanciers, ils trouvaient de quarante à cinquante mille chrétiens disséminés dans la province du Kiang-Nan, qui leur était assignée. Encore ces chrétiens ne l'étaient-ils que de nom. En 1860, les missionnaires comptaient soixante-dix-sept mille soixante-deux catholiques, trois cent quatre-vingt-dix-huit chrétientés, un grand et un petit séminaire, un collége de quatre-vingt-seize élèves, quatre petits pensionnats ayant un externat, deux cent quatre-vingt-quatre écoles pour les garçons, donnant l'instruction et des métiers à deux mille neuf cent vingt-quatre enfants de parents chrétiens et à mille vingt-deux de parents païens ; quatre-vingt-neuf écoles de filles, élevant mille quatre cent cinquante six enfants de parents chrétiens, cent neuf de parents païens.

Ils comptaient de plus, pour l'Œuvre de la Sainte-Enfance, un orphelinat de garçons, dans lequel ils avaient recueilli deux cent trente enfants dans l'année ; trois orphelinats de petites filles, où ils avaient placé quatre cent trente-cinq enfants dans le courant de la même année, et ils avaient fait adopter par des familles chrétiennes, ou recevoir dans les écoles établies par leurs soins, quatre mille dix huit enfants. Dans la même année encore, ils comptaient dix mille trente et un enfants païens achetés ou recueillis, et baptisés en danger de mort.

La seule province de France compte plus de six cents Jésuites dans les missions d'outre-mer (1). Ceux que l'Italie a chassés pour s'emparer de leurs biens et renverser plus aisément la pa-

(1) Au mois de mars 1862, nous lisions dans le journal *le Monde* :
« Au moment où, grâce à la libéralité de Son Altesse Sérénissime, un collége est sur le point d'être fondé à Monaco sous la direc-

pauté ont porté leur zèle dans les pays infidèles, ou sont allés renforcer les phalanges de leurs frères que la mort avait amoindries ou que les travaux avaient épuisés. Le Jésuite ne reste pas inactif. L'Italie le rejette, mais la république Argentine l'appelle, les portes de la Chine lui sont ouvertes, la grande île de Madagascar les accueille avec empressement, et le Japon ne tardera pas à leur permettre de rentrer sur ce sol où la Compagnie de Jésus a des droits par le sang qu'elle y a répandu si généreusement. Le Mexique, continuellement ballotté par les révolutions, vient d'expulser aussi les Jésuites, au grand regret des âmes chrétiennes; pour les gouvernements éphémères, nés de l'indépendance et des barricades, l'Évangile est un code usé dont il faut abolir l'usage; le plus sûr moyen pour cela est d'en interdire la prédication. Alors se fait entendre le mot d'ordre de l'impiété ; « Plus de Jésuites! A bas les Jésuites! » Ce rugissement de l'enfer, la Compagnie de Jésus l'entend retentir autour d'elle depuis plus de trois siècles, et depuis plus de trois siècles elle soutient la lutte avec la même valeur, la même intrépidité, le même héroïsme.

tion des RR. PP. Jésuites, nous croyons intéressant de publier les renseignements suivants :

« Les membres de la Compagnie de Jésus sont au nombre de 7,251 dans le monde entier, savoir : 1.635 Italiens, 2,203 Français, 349 Autrichiens, 54 Belges, 206 Hollandais, 136 Galliciens, 526 Allemands, 740 Espagnols ou Portugais, 265 Anglais, 126 Irlandais, 240 Américains des États-Unis, 320 des autres provinces du nouveau monde. Le nombre des Jésuites présents à Rome au mois de juin était de 239, savoir : 58 à la maison de Jésus, 145 au Collége romain, 14 à la rédaction de la *Civilta cattolica,* 18 à la direction du Collége germanique, 10 à celui des Nobles, 8 à celui de l'Amérique du Sud. Les Jésuites ont trois provinces en France : celle de Paris avec 1,053 religieux, celle de Lyon avec 626, et celle de Toulouse avec 524. En Italie, la province de Rome compte 462 religieux ; celle de Turin 277; la Vénétie, 226; celle de Naples, 465, et la Sicile 267. Beaucoup de Jésuites italiens vivent chez eux, à cause de la suppression de leurs colléges; un très grand nombre ont été envoyés en Allemagne, en Belgique, en Angleterre et en Amérique. Les missions étrangères les plus considérables sont celles des Pères Jésuites. »

Nous ajouterons que la Compagnie est établie à Monaco, et que plusieurs Pères italiens y sont envoyés.

En 1842, un écrivain anglican, Babington Macaulay, s'écriait, dans la *Revue d'Edimbourg*, au sujet des missionnaires Jésuites :

« Noble enthousiasme, abnégation rare et sublime, devant laquelle on peut se prosterner sans craindre par là de leur susciter des imitateurs nombreux. L'enthousiasme, hélas ! n'est de notre temps qu'un fantôme vain, contre lequel se brise, également vaine, l'aride et froide éloquence de nos prédicateurs : mais, en vérité, où le chercher ? Sera-ce sur ces marchés de dîme hantés par nos dévots les plus sincères ? ou bien sous le toit fastueux de nos bénéficiers opulents ? Le trouvons-nous dans le cœur de nos missionnaires régulièrement appointés ? et les mitres étincelantes de nos évêques pompeusement anoblis n'en préservent-elles pas leur front, comme ces conducteurs métalliques qui détournent la foudre attirée par l'élévation même de nos édifices ? Oui, nous avons le fade enthousiasme de nos faiseurs d'expériences dévotes, l'enthousiasme sentimental de nos bazars de religion, l'enthousiasme rhéteur des tréteaux où notre charité pérore, l'enthousiasme écrivassier de nos ascètes bien rentés ; mais en quoi tous ces *enthousiasmes* ressemblent-t-ils à la ferveur intime, au frémissement divin, à la foi pleine de transports, apanage de François Xavier.

Et seize années plus tard, le 4 décembre 1858, le *Times*, de tous les journaux protestants le plus répandu, se voyait réduit à publier ces lignes à l'adresse des missionnaires anglicans :

« Il est tout à fait inutile d'envoyer en Chine des hommes ignorants. Il serait non-seulement inutile, mais trop fâcheux qu'on y envoyât des hommes intempérants . . . .
Nous ne manquons pas de bigots incapables de raisonner, mais bien d'hommes instruits, pleins de zèle et de désintéressement. Nous avons besoin d'hommes tels que ceux qu'emploient les catholiques romains et humbles de foi. . . . .

« Nous avons, en outre, besoin d'hommes qui pénètrent dans le pays et sondent ses profondeurs. Les missionnaires ne manquent pas à Hong-Kong ou à Sang-Haï. Ces établissements européens, où l'on est en sûreté et où l'on jouit des commodités de la vie, sont déjà remplis de missionnaires de toutes les nations

européennes ; leurs maisons commodes sont des modèles d'élégance, et ils sont, ainsi que leurs femmes et leurs familles, au nombre des habitans les plus respectés de ces établissements. Ils sont à l'aise sur leurs chevaux ou dans leurs chaises à porteur et font le bien avec nonchalance. Nous n'avons pas l'intention de les troubler, mais le cercle dans lequel ils peuvent être utiles est parfaitement défendu. Si nous devons accepter le défi des Jésuites français, ce doit être avec d'autres hommes ; nous devons en avoir qui puissent tenir tête à des Chinois de Pékin, dont la capacité n'est pas à dédaigner ; mais nous devons plus spécialement avoir des hommes qui puissent s'ensevelir pendant de longues années au sein de la grande population chinoise, et, par un travail persévérant et infatigable, se créer un petit entourage de chrétiens. »

Le protestantisme ne saurait produire de tels hommes ; il sera toujours impuissant à « accepter le défi des Jésuites. » L'Église catholique seule peut former des missionnaires comparables à ceux que l'hérésie nous envie.

Depuis trois siècles, le protestantisme poursuit de sa haine la Compagnie de Jésus, et depuis trois siècles il se voit forcé de rendre hommage à son zèle, à sa science, à sa sublime abnégation. Il nous envie cette Compagnie de héros qui compte plus de huit cents martyrs dont le sang a été répandu en haine de la religion catholique ou de l'Ordre de Jésus, et deux mille martyrs au moins qui ont sacrifié leur vie au service de la charité, dans les grandes calamités publiques.

Cette illustre Compagnie a donné au monde, à l'Église, au ciel, saint Ignace de Loyola, son fondateur, saint François de Xavier, le grand apôtre de l'Orient (1), saint François de Borgia, saint François de Régis, l'apôtre du Velay et du Vivarais, saint François

(1) Au mois d'octobre 1859, toutes les autorités militaires, ecclésiastiques et civiles de Goa, présidaient à la vérification du corps de l'illustre apôtre et en faisaient attester, par les hommes de la science, la parfaite conservation. Ce corps vénéré fut de nouveau exposé depuis le 2 décembre au 2 janvier 1860, et l'affluence des pèlerins ac-

de Hieronymo, l'apôtre des lazzaroni, saint Louis de Gonzague, et saint Stanislas de Kostka. Elle compte de plus trois martyrs japonais que l'Église vient de proclamer saints, le 8 juin de cette année 1862 : Paul Miki, Jean de Gotto et Jacques Kisaï. L'Église a solennellement déclaré bienheureux Alphonse Rodriguez, Pierre Claver, André Bobola et Jean de Britto, ainsi que le Père d'Azevedo et ses trente-neufs compagnons, martyrisés au Brésil. Plusieurs autres membres de la Société de Jésus sont reconnus Vénérables ; c'est-à-dire que l'héroïcité de leurs vertus ou leur martyre ont été acceptés par la Congrégation des rites, afin de procéder à leur canonisation. Parmi les Vénérables martyrs, nous retrouvons Rodolphe Aquaviva et ses quatre compagnons. Les Vénérables non martyrs sont : Pierre Canisius, Joseph Anchiéta, Bernardin Réalin, Louis du Pont, Jean Berchmans. La cause de plusieurs autres est introduite, leur martyre ou l'héroïcité de leurs vertus ne sont pas encore reconnus, la suppression de la Compagnie ayant suspendu les poursuites pendant un demi-siècle. Parmi les causes introduites sont celles de Gonzalve Sylveira, Diego de Sanvittores, Charles Spinola, Mastrilli, Vieira, Pongratz, Groclezki, Robert Bellarmin, Vincent Caraffa, Louis de Lanusa, André Oviédo, Jean de Allosa, Castillo, Padial, Luzaghi, Baldinucci et Joseph Pignatilli (1).

Cette chaîne bénie, remontant sans interruption jusqu'au berceau de l'Ordre, prouve que la Compagnie de Jésus s'est toujours conservée telle qu'elle était aux premiers jours de son institution, et que l'esprit du saint fondateur s'y est toujours maintenu dans toute sa pureté, dans toute sa vigueur.

cours de toutes les parties des Indes fut plus considérable que jamais. Nous avons donné tous les intéressants détails de cet événement si glorieux pour la Compagnie de Jésus, dans notre 2e édition de l'*Histoire de saint François de Xavier*.

Sous presse en ce moment, l'*Histoire de saint François de Borgia*, une des plus nobles et des plus grandes figures de son époque, ne peut tarder à paraître ; celle de *Saint Louis de Gonzague*, dont nous nous occupons activement, la suivra de près, nous l'espérons.

(1) On a instruit le procès de quelques autres Vénérables, parmi lesquels sont : Jean Sébastiani, Julien Maunoir, François Georges, Bernard Colnago etc.

MISSIONS ACTUELLES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

L'œuvre des missions lointaines, pour la propagation de la foi et la fondation de nouvelles chrétientés au sein des nations infidèles, est sans contredit une des gloires les plus éclatantes de la Compagnie de Jésus. Elle s'y était consacrée dès sa naissance par un vœu spécial imposé à ses membres, elle s'y était dépensée avec un zèle et un courage au-dessus de tout éloge; le monde entier était devenu le champ de ses infatigables ouvriers; plus de huit cents martyrs l'avaient successivement fécondée par leur sang; plus de trois mille de ses missionnaires l'arrosaient constamment de leurs sueurs; elle avait obtenu partout des succès merveilleux, digne récompense de ses sacrifices et de son héroïque dévouement. Mais ces succès eux-mêmes devaient naturellement lui susciter et lui suscitèrent en effet de nombreux adversaires, des attaques violentes et des persécutions de tous genres.

Les bornes restreintes de cet abrégé ne nous ont pas permis de dérouler ce magnifique tableau des missions de la Compagnie de Jésus, avec leurs luttes et leurs épreuves. Nous engageons vivement le lecteur à lire l'intéressant et attachant ouvrage que vient de publier le Père J. Bertrand, missionnaire du Maduré,

sous le titre de *Mémoires historiques sur les missions* (1)... Il y trouvera, avec la complète justification des missionnaires de la Compagnie de Jésus, un exposé de leurs travaux gigantesques et de leurs prodigieux succès.

Nous en détachons ce tableau général des missions actuelles des Jésuites :

TABLEAU GÉNÉRAL

DES MISSIONS ACTUELLES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

« Les détails que nous avons dû présenter dans cet ouvrage, pour justifier les missionnaires réguliers, donnent une idée assez exacte des missions de l'ancienne Compagnie de Jésus. Le lecteur nous demandera peut-être si la nouvelle Compagnie n'a pas recueilli quelque parcelle de ce magnifique héritage, et ce qu'elle a fait pour en soutenir la gloire. Nous voulons satisfaire à ce juste désir, en offrant ici le modeste tableau des missions actuelles de la Compagnie de Jésus. Bien modeste en effet! et ce n'est pas sans un certain mérite d'humilité que les enfants exposent leurs faibles essais à côté des travaux gigantesques de leurs pères. Plus d'une cause, sans compter la supériorité du talent et des qualités personnelles, expliquent cette énorme différence.

« Les anciens missionnaires avaient pour eux l'immense avantage attaché à ces temps héroïques de la conquête. Le champ leur était livré libre et sans limite ; leur zèle pouvait s'y étendre à l'aise et sans entraves ; leur génie, en y déployant ses prodigieuses ressources, pouvait à volonté fonder des chrétientés, créer des missions, organiser des provinces. C'est ainsi qu'on vit surgir comme par enchantement les cinq grandes provinces des Indes-Orientales, les huit florissantes provinces de l'Amérique du Sud, et les nombreuses missions de l'Amérique du Nord. Ce sont

(1) *Mémoires historiques* sur les missions des ordres religieux, et spécialement sur les questions du *clergé indigène* et *des rites malabares*. 1 vol., chez P. Brunet, 31, rue Bonaparte, Paris.

là des avantages que n'ont plus trouvés les missionnaires de la nouvelle Compagnie. Nous espérons cependant montrer par le tableau que nous allons tracer que les missions nouvelles ne diffèrent pas essentiellement des anciennes, qu'elles partent du même principe, suivent la même méthode et tendent à se développer selon le même plan, autant que le permettent la position qui leur est faite et les conditions qui leur sont imposées.

« Ainsi l'on y verra, aujourd'hui comme autrefois, les missionnaires auxquels l'Église a confié une portion du vaste champ évangélique y former une *mission*, gouvernée par un *supérieur général* aidé de ses *consulteurs*, divisée en divers *districts*, dont chacun a son supérieur local, dépendant du premier supérieur, etc. — Cette organisation ne va pas encore jusqu'à constituer partout sur les lieux-mêmes une *province*, composée de plusieurs missions et chargée de les relier entre elles, de leur communiquer la vie et de leur imprimer le mouvement. En général, le nombre des missionnaires ne suffit pas à la réalisation d'un tel plan, et chaque mission est trop restreinte dans ses limites pour espérer d'y compléter jamais cette puissante organisation. D'un autre côté, les diverses missions se trouvent séparées par des distances trop considérables pour pouvoir se grouper autour d'un centre commun, et y trouver un principe d'unité et de force. Il a donc fallu remédier à ce défaut en rattachant ces missions lointaines aux diverses provinces de l'Europe, pour ce qui regarde leur gouvernement et les secours ordinaires qu'elles en reçoivent (ce qui cependant n'exclut d'aucune d'elles les sujets des autres provinces qui s'y sentiraient appelés par la volonté divine).

« On n'a pas toutefois renoncé absolument au plan des anciennes missions, ni abandonné le désir de le réaliser là où les circonstances en offrent la possibilité. Ainsi les différentes maisons, colléges, résidences, missions du *Maryland*, composent déjà une *province*, rattachée plus directement au centre général de la Compagnie, et nous pouvons en dire autant de la *vice-province* du *Missouri*.

« L'ancienne Compagnie, dans l'intérêt de ses missions, acceptait quelquefois la dignité épiscopale, comme à Cochin, à Cranganore, à Méliapour, etc. De même aujourd'hui plusieurs des

missions apparaissent dans ce tableau ayant à leur tête un Père élevé à la dignité d'*évêque vicaire apostolique*, ou revêtu du titre de *préfet apostolique*.

« Enfin dans les nouvelles missions comme dans les anciennes on trouve les sujets indigènes (1) admis au sacerdoce ou reçus dans la Compagnie, dans l'Inde, en Chine et en Amérique, autant que la prudence peut le permettre. Ainsi, aujourd'hui comme autrefois, les missionnaires de la Compagnie travaillent à s'enraciner et à se naturaliser dans les contrées confiées à leur zèle, afin d'y implanter la religion et l'Église de Jésus-Christ. Ainsi la province du Maryland et la vice-province du Missouri sont déjà en très-grande partie des institutions nationales, se recrutant dans le pays et vivant de leurs propres ressources.

MISSIONS DE LA PROVINCE DE PARIS.

« Cette province est chargée des quatre missions du Canada, de New-York, de Cayenne et de la Chine, dont voici le tableau :

« I. La mission du Canada contient un collége, un noviciat, trois résidences et deux districts de mission; son personnel est de 30 Pères, 19 scolastiques, 12 coadjuteurs.

« II. La mission de New-York a deux colléges, trois résidences ou districts de mission, et un personnel de 42 Pères, 12 scolastiques, 44 coadjuteurs.

« III. La mission de Cayenne compte, dans les diverses stations des pénitenciers, 11 Pères, 10 coadjuteurs.

« IV. La mission de la Chine se compose de deux vicariats celui de Nang-Khing et celui de Tché-li-Oriental.

« 1° Nang-King possède un vicaire apostolique, un supérieur général avec ses consulteurs, un collége, un grand séminaire, sept districts de mission; son personnel est de 33 Pères, 5 scolastiques, 6 coadjuteurs;

« 2° Le Tché-li-Oriental compte un vicaire apostolique, un su-

(1) « Nous avons déjà dit ce que nous entendons par *sujets indigènes* et *clergé indigène* ; c'est un clergé tiré des populations mêmes du pays qu'il est chargé d'évangéliser.

périeur général, cinq Pères et coadjuteur. En somme, pour toute la Chine, 40 Pères, 5 scolastiques, 7 coadjuteurs.

« Nombre total des missionnaires de la province de Paris, 123 Pères, 35 scolastiques, 103 coadjuteurs.

MISSIONS DE LA PROVINCE DE LYON.

« Cette province se dévoue aux missions d'Afrique, de la Nouvelle-Orléans et de Syrie.

« I. La mission d'Afrique possède deux résidences, un petit collége et deux orphelinats; son personnel est de 28 Pères, 5 scolastiques, 49 coadjuteurs.

« II. La mission de la Nouvelle-Orléans a trois colléges et résidences de missionnaires, avec un personnel de 39 Pères, 11 scolastiques, 49 coadjuteurs.

« III. La mission de Syrie compte un collége et séminaire, cinq résidences ou districts de mission, et un personnel de 25 Pères, 4 scolastiques, 19 coadjuteurs.

« Nombre total des missionnaires de la province de Lyon, 92 Pères, 20 scolastiques, 111 coadjuteurs.

MISSIONS DE LA PROVINCE DE TOULOUSE.

« Cette province est chargée des deux missions de Madagascar et du Maduré, dont voici le relevé :

« I. La mission de Bourbon et Madagascar comprend :

« 1° A Bourbon, un collége, une maison d'enfants malgaches, deux résidences ou districts de mission;

« 2° A Madagascar, un préfet apostolique et deux stations ou districts de mission dans la grande île; son personnel est de 44 Pères, 4 scolastiques, 27 coadjuteurs.

« II. La mission du Maduré possède un vicaire apostolique, supérieur général. Elle se divise en trois parties principales, celles du nord, du centre et du midi, qui ont leurs supérieurs particuliers, et renferment huit grands districts et vingt-cinq sta-

tions de missionnaires, pour 120,000 chrétiens. Son personnel est de 45 Pères, 7 scolastiques, 9 coadjuteurs.

« Nombre total des missionnaires de la province de Toulouse, 89 Pères, 11 scolastiques, 36 coadjuteurs.

MISSIONS DE LA PROVINCE D'ESPAGNE.

« Cette province, malgré les persécutions qui l'agitent et l'épuisent, dans la mère patrie comme dans les colonies d'Amérique. soutient un grand nombre de missions aux îles Philippines, dans la Colombie, au Chili, au Paraguay. En voici le relevé :

« I. Les missions de Fernando-Po et des îles Philippines ont deux stations de missionnaires, comprenant 12 Pères, 9 coadjuteurs.

« II. La mission de la Colombie possède un noviciat, un collége, un petit séminaire, un grand séminaire, une station de missionnaires; en tout : 34 Pères, 40 scolastiques, 28 coadjuteurs.

« III. La mission du Chili contient un noviciat, un collége, trois résidences ou stations de missionnaires. Son personnel est de 26 Pères, 10 scolastiques, 10 coadjuteurs.

« IV. La mission du Paraguay a un grand séminaire, quatre résidences ou stations de missionnaires; en tout : 23 Pères, 10 coadjuteurs.

« Nombre total des missionnaires de la province d'Espagne : 95 Pères, 50 scolastiques, 57 coadjuteurs.

MISSIONS COMPOSANT LA PROVINCE DU MARYLAND.

« Cette province, qui, la première, a la gloire de réaliser dans son entier le plan des anciennes missions de la Compagnie, est gouvernée par un *Provincial* aidé de ses *consulteurs* et par les *recteurs* et *supérieurs* ordinaires. Elle comprend le Maryland, la Colombie, la Pensylvanie et le Massachussetts, et possède :

« 1° Dans le Maryland, un noviciat, un collége, sept résidences ou stations de missionnaires;

« 2° Dans la Colombie, deux colléges;

« 3° Dans la Pensylvanie, trois résidences ou stations:

« 4° Dans le Massachussetts, un scolasticat, un collége, deux résidences ou stations.

« Son personnel est de 88 Pères, 116 scolastiques (1), 94 coadjuteurs.

MISSIONS COMPOSANT LA VICE-PROVINCE DU MISSOURI.

« Cette vice-province comprend les États du Missouri, du Kentucky, de l'Ohio, du Visconsin, du Kansas, de l'Illinois et des Indiens (Osages et Potowatomies). Elle possède :

« 1° Dans le Missouri, une université, un noviciat, un grand séminaire, cinq résidences ou stations de missionnaires;

« 2° Au Kentucki, un collége et station de missionnaires;

« 3° Dans l'Ohio, un collége et station de missionnaires;

« 4° Dans le Visconsin, une station de missionnaires;

« 5° Dans le Kansas, une résidence ou station;

« 6° Dans l'Illinois, une résidence ou station;

« 7° Chez les Indiens, deux stations de missionnaires;

« Son personnel est de 82 Pères, 49 scolastiques (2), 84 coadjuteurs.

MISSIONS DE LA PROVIQCE DE GERMAOIE.

« Cette province est chargée de la mission naissante de Bombay, gouvernée par un vicaire apostolique, supérieur général, et par des supérieurs particuliers pour ses divers districts. Sa mission comprend :

« 1° Dans le district de Bombay, trois résidences ou stations;

« 2° Dans le district de Salsette, un grand séminaire;

« 3° Dans le district du Dècan, cinq stations;

« 4° Dans le district de Guzerat, une station.

(1) « Ce nombre de 116 sujets, recrutés dans le pays et se préparant au ministère apostolique, nous montre par le fait ce que nous avons établi en principe, le zèle de la Compagnie de Jésus à développer les ressources nationales, et à naturaliser les institutions de l'Église dans les pays qu'elle évangélise. »

(2) « On peut appliquer à cette vice-province du Missouri l'observation que nous faisions à la précédente sur la province du Maryland. »

« 5° Dans le district du Sinde, deux stations.

« Son personnel est de 27 Pères, 5 coadjuteurs.

DIVERSES AUTRES MISSIONS.

« Nous ne ferons qu'indiquer ici plusieurs autres missions moins considérables.

« I. La province d'Angleterre est chargée :

« 1° De la mission de la Guyane anglaise, administrée par un évêque, 12 Pères, 1 scolastique et 1 coadjuteur ;

« 2° De la mission de la Jamaïque, administrée par un vicaire apostolique et 8 Pères. En tout : 21 Pères, 1 scolastique, 1 coadjuteur.

« II. La province de Turin cultive les missions :

« 1° De la Californie, où elle a deux colléges et une résidence de missionnaires ;

« 2° De l'Orégon, où elle a deux résidences de missionnaires. En tout : 32 Pères, 3 scolastiques, 27 coadjuteurs.

« III. La province de Belgique est chargée de la mission renaissante de Calcutta, où elle a commencé un collége tenu par 10 Pères et 5 coadjuteurs.

RELEVÉ DU TABLEAU GÉNÉRAL

DES MISSIONS ACTUELLES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Provinces.	Pères.	Scolastiques.	Coadjuteurs.
« De Paris.........	123	35	103
« De Lyon.........	92	20	111
« De Toulouse.....	89	11	36
« D'Espagne.......	95	50	57
« Du Maryland....	88	116	94
« Du Missouri.....	82	49	84
« De Germanie....	27	»	5
« De Turin........	32	3	27
« D'Angleterre.....	21	1	1
« De Belgique.....	10	»	5
« D'Autriche.......	5	»	4
« Somme.....	664	285	527

« En tout, 1,476 membres de la Compagnie de Jésus actuellement employés dans les missions.

« *N. B.* Il faudrait ajouter à ce chiffre les sujets employés par les provinces d'Italie dans les missions de Chio, de Syra, de Dalmatie, de l'Herzégowine et de l'Albanie... sur lesquelles nous n'avons pas d'informations exactes. »

BULLE

SOLLICITUDO

OU CONSTITUTION PAR LAQUELLE N. S. P. LE PAPE PIE VII RÉTABLIT LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

La sollicitude de toutes les Églises confiées par la grâce de Dieu à notre faiblesse, malgré la disproportion de nos mérites, nous impose le devoir de mettre en œuvre tous les moyens qui sont en notre pouvoir et que la divine Providence, dans sa miséricorde, daigne nous accorder, pour subvenir à propos et sans aucune acception de peuple, aux besoins spirituels de l'univers chrétien, autant que le permettent les vicissitudes multipliées des temps et des lieux.

Désirant satisfaire à ce que notre charge pastorale demande de nous, il n'est pas plus tôt venu à notre connaissance que Kareu et d'autres prêtres séculiers établis depuis plusieurs années dans l'immense empire de Russie, et autrefois attachés à la Compagnie de Jésus, supprimée par notre prédécesseur Clément XIV d'heureuse mémoire, nous suppliaient de leur donner, par notre autorité, le pouvoir de se réunir en corps, afin d'être en état, en vertu des lois particulières à leur institut, d'élever la jeunesse dans les principes de la foi et de la former aux bonnes mœurs, de s'adonner à la prédication, de s'appliquer à entendre les confessions et à l'administration des autres sacrements, que nous avons cru devoir écouter leur prière. Nous l'avons fait d'autant plus volontiers que l'empereur Paul Ier, qui régnait alors, nous avait instamment recommandé ces mêmes prêtres par des lettres qui étaient l'expression de son estime et de sa bienveillance

pour eux, et qu'il nous adressa, le 11 août de l'an du Seigneur 1800, des lettres d'après lesquelles il lui serait très-agréable que, pour le bien des catholiques de son empire, la Compagnie de Jésus fût rétablie par notre autorité.

C'est pourquoi, considérant l'extrême utilité qui en proviendrait dans ces vastes régions, presque entièrement destituées d'ouvriers évangéliques, réfléchissant quel avantage inestimable de tels ecclésiastiques, dont les mœurs éprouvées avaient été la matière de tant d'éloges, pouvaient procurer à la religion par leurs travaux infatigables, par l'ardeur de leur zèle pour le salut des âmes et par leur application continuelle à la prédication de la parole de Dieu, nons avons pensé qu'il était raisonnable de seconder les vues d'un prince si puissant et si bienfaisant. En conséquence, par nos lettres données en forme de bref, le 7 mai de l'an de Notre Seigneur 1801, nous accordâmes au susdit François Kareu, à ses compagnons établis dans l'empire russe, et à tous ceux qui pourraient s'y transporter, la faculté de se réunir en corps ou congrégation, sous le nom de la Compagnie de Jésus, en une ou plusieurs maisons, à la volonté du supérieur, et seulement dans les limites de l'empire de Russie; et de notre bon plaisir et de celui du siége apostolique, nous députâmes, en qualité de supérieur général de ladite Compagnie, ledit François Kareu, avec le pouvoir et les facultés nécessaires et convenables pour suivre et maintenir la règle de Saint-Ignace de Loyola, approuvée et confirmée par notre prédécesseur Paul III d'heureuse mémoire, en vertu de ses constitutions apostoliques ; et afin qu'étant ainsi associés et réunis en congrégation religieuse, ils pussent donner leurs soins à l'éducation de la jeunesse dans la religion et dans les sciences, au gouvernement des séminaires et des colléges, et, avec l'approbation et le consentement des ordinaires des lieux, au ministère de la confession et de la parole sainte, et de l'administration des sacrements, nous reçûmes la congrégation de la Compagnie de Jésus sous notre protection et la soumission immédiate au siége apostolique, et nous réservâmes à nous et à nos successeurs de régler et d'ordonner ce qui, avec l'assistance du Seigneur, serait trouvé expédient pour munir et affermir ladite congrégation, et pour en corriger les abus s'il s'y

en introduisait : et à cet effet, nous dérogeâmes expressément aux constitutions apostoliques, statuts, coutumes, priviléges et indults accordés et confirmés de quelque manière que ce fût qui se trouveraient contraires aux dispositions précédentes, nommément aux lettres apostoliques de Clément XIV, notre prédécesseur, qui commençaient par ces mots : *Dominus ac Redemptor noster,* mais seulement en ce qui serait contraire à nosdites lettres en forme de bref, qui commençaient par le mot *Catholicæ*, et qui étaient données seulement pour l'empire de Russie.

Peu de temps après avoir décrété ces mesures pour l'empire de Russie, nous crûmes devoir les étendre au royaume des Deux-Siciles à la prière de notre très-cher fils en Jésus-Christ le roi Ferdinand, qui nous demanda que la Compagnie de Jésus fût rétablie dans ses États comme elle l'avait été par nous dans le susdit empire, parce que, dans des temps si malheureux, il lui paraissait de la plus haute importance de se servir des clercs de la Compagnie de Jésus ponr former la jeunesse à la piété chrétienne et à la crainte du Seigneur, qui est le commencement de la sagesse, et pour l'instruire dans ce qui regarde la doctrine et les sciences, principalement dans les colléges et les écoles publiques. Nous, par le devoir de notre charge, ayant à cœur de répondre aux pieux désirs d'un si illustre prince, qui n'avait en vue que la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes, avons étendu nos lettres données pour l'empire de Russie au royaume des Deux-Siciles, par de nouvelles lettres en forme de bref, commençant par les mots *Per alias*, expédiées le 30 juillet, l'an du Seigneur 1804.

Les vœux unanimes de presque tout l'univers chrétien pour le rétablissement de la même Compagnie de Jésus nous attirent tous les jours des demandes vives et pressantes de la part de nos vénérables frères les archevêques et évêques, et des personnes les plus distinguées de tous les ordres, surtout depuis que la renommée a publié de tous côtés l'abondance des fruits que cette Compagnie produisait dans les régions qu'elle occupait, et sa fécondité dans la production de rejetons qui promettent d'étendre et d'orner de toutes parts le champ du Seigneur.

La dispersion même des pierres du sanctuaire causée par les calamités récentes, et des revers qu'il faut plutôt pleurer que rappeler à la mémoire, l'anéantissement des ordres réguliers (de ces ordres la gloire et l'ornement de la religion et de l'Église), dont la réunion et le rétablissement sont l'objet de nos pensées et de nos soins continuels, exigent que nous donnions notre assentiment à des vœux si unanimes et si justes Nous nous croirions coupables devant Dieu d'une faute très-grave si, au milieu des besoins pressants qu'éprouve la chose publique, nous négligions de lui prêter ce secours salutaire que Dieu, par une providence singulière, met entre nos mains, et si, placé dans la nacelle de Saint Pierre sans cesse agitée par les flots, nous rejetions les rameurs robustes et expérimentés qui s'offrent à nous pour rompre la force des vagues qui menacent à tout instant de nous engloutir dans un naufrage inévitable.

Entraîné par des raisons si fortes et de si puissants motifs, nous avons résolu d'exécuter ce que nous désirions le plus ardemment dès le commencement de notre Pontificat.

A ces causes, après avoir imploré le secours divin par de ferventes prières, et recueilli les suffrages de plusienrs de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, de notre science certaine, et en vertu de la plénitude du pouvoir apostolique, nous avons résolu d'ordonner et de statuer, comme en effet nous ordonnons et statuons par cette présente et irrévocable constitution émanée de nous, que toutes les concessions faites et les facultés accordées par nous uniquement pour l'empire de Russie et le royaume des Deux-Siciles soient, dès ce moment, étendues et regardées comme telles, comme de fait nous les étendons à toutes les parties de notre État ecclésiastique ainsi qu'à tous les autres États et domaines.

C'est pourquoi nous concédons et accordons à notre cher fils Thaddée Brozozowski, supérieur général de la Compagnie de Jésus, et à ceux qni seront légitimement députés par lui, toutes les facultés nécessaires et convenables, selon notre bon plaisir et celui du siége apostolique, pour pouvoir librement et licitement, dans tous les États et domaines ci-dessus mentionnés, admettre et recevoir tous ceux qui demanderont d'être admis et

reçus dans l'ordre régulier de la Compagnie de Jésus, lesquels réunis dans un ou plusieurs colléges, dans une ou plusieurs provinces, sous l'obéissance du supérieur général en exercice, et distribués selon l'exigence des cas, conformeront leur manière de vivre aux dispositions de la règle de Saint-Ignace de Loyola, approuvée et confirmée par les constituti)ns apostoliques de Paul III. Nous permettons aussi, et voulons qu'ils aient la faculté de donner leur soins à l'éducation de la jeunesse catholique dans les principes de la religion et l'attachement aux bonnes mœurs, ainsi que de gouverner des séminaires et des colléges, et avec le consentement et l'approbation des ordinaires des lieux dans les .uels ils pourront être demandés, d'entendre les confessions, de prêcher la parole de Dieu, et d'administrer les sacrements librement et licitement. Nous recevons dès à présent les maisons, les provinces et les membres de ladite Compagnie, ainsi que ceux qui pourront à l'avenir s'y associer et s'y agréger, sous notre garde, sous notre protection et obéissance, et celle du siége apostolique; nous réservant, et à nos successeurs les pontifes romains, de statuer et prescrire ce que nous croirons expédient pour établir et affermir de plus en plus ladite Compagnie, et réprimer les abus, si (ce qu'à Dieu ne plaise!) il s'y en introduisait.

Nous avertissons et exhortons de tout notre pouvoir tous et chacun des supérieurs, préposés, recteurs, associés et membres quelconques de cette Compagnie rétablie, de se montrer constamment et en tout lieu les dignes enfants et imitateurs de leur digne père et d'un si grand instituteur; à observer avec soin la règle qu'il leur a donnée et prescrite, et à s'efforcer de tout leur pouvoir de mettre en pratique les avis utiles et les conseils qu'il a donnés à ses enfants.

Enfin nous recommandons dans le Seigneur à nos chers fils, les personnes nobles et illustres, aux princes et seigneurs temporels, ainsi qu'à nos vénérables frères les archevèques et évêques, et à toutes personnes constituées en dignité, la Compagnie de Jésus et chacun de ses membres; et nous les exhortons et prions de ne pas permettre ni souffrir que personne les inquiète, mais de les recevoir avec bonté et charité.

voulons que les présentes lettres et tout leur contenu demeurent perpétuellement fermes, valides et efficaces, qu'elles aient et sortissent leur plein et entier effet, et soient inviolablement observées en tout temps et par tous ceux à qui il appartiendra, et qu'il soit jugé et statué conformément à icelles par tout juge revêtu d'un pouvoir quelconque ; déclarons nul et de nul effet tout acte à ce contraire, de quelque autorité qu'il émane, sciemment ou par ignorance.

Nonobstant toutes conditions et ordonnances apostoliques, et notamment les lettres susdites en forme de bref de Clément XIV d'heureuse mémoire, commençant par ces mots : *Dominus ac Redemptor Noster*, expédiées sous l'anneau du Pêcheur, le 21e jour de juillet de l'an du Seigneur 1773, auxquelles comme à toutes autres contraires nous dérogeons expressément à l'effet des présentes.

Voulons toutefois que la même foi soit ajoutée, soit en justice, soit ailleurs, aux copies collationnées ou imprimées, souscrites par un notaire public, et revêtues du sceau d'une personne constituée en dignité ecclésiastique, qu'aux présentes mêmes, si elles étaient exhibées ou montrées.

Qu'il ne soit donc permis à personne d'enfreindre ou de contredire, par une entreprise téméraire, la teneur de notre ordonnance, statut, extension, concession, indult, déclaration, faculté, réserve, avis, exhortation, décret et dérogation ; et si quelqu'un ose le tenter, qu'il sache qu'il encourra l'indignation du Dieu tout-puissant et des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul.

Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, l'an de l'Incarnation de Notre Seigneur mil huit cent quatorze, le sept du mois d'août, et de notre pontificat la quinzième année.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

Pages

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

884 — Paris. — Typographie de H. CARION, rue Bonaparte 64.

584 — Paris, Imprimerie H. Carion, rue [illegible]arte, 64.





